



HAL
open science

Migrations intérieures et citadinités : le rôle de l'alimentation dans les stratégies citadines des Gaziantepi d'Istanbul

Pierre Raffard

► **To cite this version:**

Pierre Raffard. Migrations intérieures et citadinités : le rôle de l'alimentation dans les stratégies citadines des Gaziantepi d'Istanbul. Géographie. université paris IV, 2014. Français. NNT: . tel-01651813

HAL Id: tel-01651813

<https://hal.science/tel-01651813>

Submitted on 29 Nov 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

ÉCOLE DOCTORALE 7

Laboratoire de recherche Espaces, Nature et Culture

THÈSE

pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

Discipline : Géographie

Présentée et soutenue par :

Pierre RAFFARD

le 05 décembre 2014

Migrations intérieures et citadinités
Le rôle de l'alimentation dans les stratégies citadines des
Gaziantepi d'Istanbul

Sous la direction de :

M. Gilles FUMEY – Professeur, Université Paris-Sorbonne

Membres du jury :

M. Marcel BAZIN – Professeur émérite, Université de Reims, rapporteur

Mme Priscilla PARKHURST FERGUSON – Professeure, Columbia University, présidente

M. Jean-François PÉROUSE – Maître de conférences HDR, Université de Toulouse 2 Le Mirail,
Institut Français d'Etudes Anatoliennes

M. Pierre SINTÈS – Maître de conférences HDR, Université Aix-Marseille

Université Paris-Sorbonne
UFR de Géographie et d'Aménagement. Ecole doctorale ED 7
Laboratoire ENeC UMR 8185 CNRS
Espaces, Nature et Culture

THESE DE DOCTORAT EN GEOGRAPHIE
présentée et soutenue publiquement le 5 décembre 2014 par

Pierre RAFFARD
Sous la direction de Gilles FUMEY

MIGRATIONS INTERIEURES ET CITADINITES

Le rôle de l'alimentation dans les stratégies citadines des Gaziantepi d'Istanbul



Membres du jury :

Marcel BAZIN, Université de Reims, rapporteur

Gilles FUMEY, Université de Paris-Sorbonne, directeur

Priscilla PARKHURST FERGUSON, Columbia University, New York, présidente du jury

Jean-François PÉROUSE, Université de Toulouse-Le Mirail, Institut Français d'Etudes Anatoliennes
d'Istanbul, examinateur

Pierre SINTES, Université Aix-Marseille, rapporteur

Photo de couverture : Stand lors de la Fête de l'alimentation gaziantepi
(quartier de Göztepe, arrondissement de Kadıköy)
Cliché : P. R., septembre 2013

Migrations intérieures et citadinités : le rôle de l'alimentation dans les stratégies citadines des Gaziantepi d'Istanbul

Résumé

Istanbul est une métropole anatolienne. Destination préférentielle, depuis le début des années 1950, des flux migratoires internes à la Turquie, la ville est devenue comme une maquette démographique de la Turquie au sein de laquelle chaque groupe et chaque habitant exprime ses propres pratiques, manières de vivre, spatialités et traits culturels. Dans ce contexte, l'analyse de la population originaire du département oriental de Gaziantep et de ses pratiques alimentaires montre comment des groupes immigrés instrumentalisent l'alimentation comme moyen d'inclusion dans un très vaste ensemble urbain, à la fois comme outil identitaire et comme mode d'action sur le fonctionnement métropolitain. Originaires d'un département dont la réputation est associée à sa cuisine, les Gaziantepi se construisent, à Istanbul, une identité qui valorise des pratiques alimentaires héritées, des réseaux spéciaux d'approvisionnement, un entrepreneuriat commercial autour de la cuisine, et l'organisation d'événements valorisant la nourriture régionale. Les significations accordées au séjour stambouliote, ainsi que la nature des systèmes de référence utilisés apparaissent comme des facteurs clés de différenciation et, par rétroaction, se traduisent dans les pratiques alimentaires et urbaines des citoyens immigrés. En outre, par leurs manières d'utiliser la référence alimentaire comme outil d'urbanité, ceux-ci contribuent à la recomposition urbaine par une redéfinition des citadinités, une complexification des marquages sociaux dans des quartiers en restructuration, la création d'une offre commerciale et culturelle spécifique. Ce rôle d'acteurs urbains repose sur le statut ambivalent des immigrés gaziantepi à Istanbul, entre partage d'une nationalité commune et distance inhérente à une condition immigrée.

Mots-clés : migrations intérieures ; distance ; citadinités ; urbanités ; alimentation ; géographie de l'alimentation ; entrepreneuriat ethnique ; Istanbul ; Gaziantep ; Turquie ; Güngören

Internal Migrations and Urban Communities: The Role of Food in the Urban Integration Strategies of Gaziantepis in Istanbul

Summary

Istanbul is an Anatolian metropolis. Since the beginning of the 1950s, the city has become a preferential destination for the internal migratory flows in Turkey. Hence, Istanbul has become to some extent a demographic miniature copy of Turkey, where each group and inhabitant expresses its own practices, ways of life, spatialities and cultural characteristics. It is in such a context that the food practices of the population from the territorial unit of Gaziantep (East of Turkey) are analysed. Through their food practices we show how an internal immigrant group uses food as a way to include itself within a huge urban space, but also as an identity tool and a way to leave its mark in the functioning of the metropolis. Coming from a region which reputation is linked to its cuisine, the Gaziantepi people build in Istanbul their own identity through inherited food practices, special supply networks, food retailers entrepreneurship and the organization of special events. The very fact of living in Istanbul and the meanings attributed to that, and the system of identity references the Gaziantepi people use in Istanbul are key factors of differentiation. They influence their urban practices and food choices as immigrant city-dwellers. Moreover, thanks to their ways of using food as a tool of urban integration, they contribute to the growing complexity of the metropolis and its urban dynamics, restructuring districts and creating a specific commercial and cultural supply. This role of urban actors does not erase Gaziantepi immigrants' ambivalent status: they share a common Turkish citizenship but are still tied to their immigrant condition in Istanbul.

Keywords : internal migrations ; distance ; urban communities ; urban identities ; food ; geography of food ; ethnic entrepreneurship ; Istanbul ; Gaziantep ; Turkey ; Güngören

UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

ÉCOLE DOCTORALE :

École Doctorale VII *Espaces, sociétés et aménagement* / ED 0434

UFR de Géographie, 191, rue Saint-Jacques 75005 Paris

DISCIPLINE : Géographie

A Reşat et à toute la famille Yılmaz,
ainsi qu'à mes parents pour leur soutien indéfectible.

A Jean-Paul

« Il n'existe nulle coïncidence entre le plan d'une ville dont nous consultons le dépliant et l'image mentale qui surgit en nous, à l'appel de son nom, du sédiment déposé dans la mémoire collective par nos vagabondages quotidiens »

J .Gracq, 2006, *La forme d'une ville*

SOMMAIRE

INTRODUCTION GENERALE	1
PREMIERE PARTIE : DYNAMIQUES MIGRATOIRES ET URBAINES AU PRISME DES PRATIQUES ALIMENTAIRES	10
Chapitre 1 : Dynamiques migratoires et expériences de la ville : l'espace urbain en question .	13
Chapitre 2 : Mobilités des hommes, mobilités des pratiques : quand le mouvement façonne les manières de manger.....	56
Chapitre 3 : Entre reformulation des pratiques et pérennité des cadres de référence, une démarche méthodologique dynamique et multiscalaire	99
PARTIE 2 : GAZIANTEP A ISTANBUL : DES ACTEURS, DES LIEUX ET DES STRUCTURES EN RESEAU	129
Chapitre 4 : Istanbul ou l'Anatolie sans la distance.....	132
Chapitre 5 : Istanbul, une « capitale » gaziantepli hors des frontières départementales	187
PARTIE 3 : MANGER A ISTANBUL : GERER LA DISTANCE POUR DEVENIR CITADIN	248
Chapitre 6 : Manger à Istanbul : pratiques et représentations	252
Chapitre 7 : La question des réseaux d'approvisionnement : quand les mangeurs deviennent acteurs d'urbanité	307
CONCLUSION GENERALE	368
ANNEXES	375
REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES	401
TABLE DES ILLUSTRATIONS	446
TABLE DES MATIERES	449

REMERCIEMENTS

Y a-t-il, en fin de thèse, page plus paradoxale que celle des remerciements ? Page souvent la plus lue, elle est aussi l'une des plus difficiles à écrire, tant la mémoire est mise à rude épreuve pour se remémorer les multiples rencontres qui ont scandé ces quatre années de thèse et tant le moindre oubli par inadvertance sera perçu comme une preuve d'ingratitude.

Comment ne pas remercier d'abord et avant tout Gilles Fumey qui, depuis 2010, a accepté de se lancer dans l'aventure ô combien collective qu'est une thèse ? Merci, bien sûr, pour votre suivi permanent, pour nos échanges chaleureux et pour votre capacité à aiguiller ma réflexion qui, plus d'une fois, s'embourbait ou se perdait dans des directions brumeuses.

Merci aussi aux autres membres du jury qui ont accepté de lire cette thèse, de la critiquer et de la discuter. J'ai conscience de la chance d'avoir un tel jury, couvrant tous les domaines ou presque abordés dans mon travail. Merci donc à Marcel Bazin, géographe à l'Université de Reims, qui, depuis ma première année de master, a toujours accordé une bienveillante attention à mes recherches, elles-mêmes largement redevables de ses travaux sur la Turquie et sur la complexe notion de région dans le monde turc. Merci à Priscilla Parkhurst Ferguson, sociologue à l'université de Columbia, dont les travaux s'attachent à étudier la cuisine au prisme du langage et des arts. Merci à Jean-François Pérouse, géographe à l'université de Toulouse le Mirail et directeur de l'Institut Français d'Etudes Anatoliennes, dont les travaux sur les dynamiques urbaines à l'œuvre à Istanbul m'ont largement influencé, autant que son attachement pour une véritable géographie de terrain. Merci, enfin, à Pierre Sintès, géographe à l'université Aix-Marseille dont les travaux ont permis d'éclairer les ressorts participant à la formalisation d'un sentiment d'appartenance en situation de migration dans le contexte balkanique.

Mes pensées vont ensuite à mes parents qui n'ont jamais cessé de me soutenir, même quand la monomanie ou le mauvais caractère prenait (souvent) le dessus. Tant pour leur aide au quotidien que pour leur patience, les mots ne suffisent pas à exprimer ma reconnaissance. Sans eux, cette thèse n'aurait jamais pu voir le jour.

Au cours de cette thèse, j'ai rencontré de nombreuses personnes qui m'ont aidé dans la collecte des matériaux, m'ont ouvert leur porte, m'ont fait partager leur repas et m'ont même laissé photographier l'intérieur de leur réfrigérateur ! Je souhaite les remercier très vivement, tout particulièrement les soixante-deux personnes qui ont accepté de m'accorder un ou plusieurs entretiens et de répondre à des questions parfois surprenantes. Sans elles, ce travail n'aurait pu voir le jour. Parmi elles, je remercie les bénévoles de l'association des Gaziantepi d'Istanbul qui ont accepté de me transmettre des fichiers internes à l'association et qui n'ont jamais hésité à m'aider dans l'organisation des entretiens. Comment ne pas citer ensuite Reşat Yılmaz, sans qui Gaziantep et les Gaziantepi d'Istanbul n'aurait jamais fait l'objet d'une recherche de géographie. Merci à lui et à toute sa (nombreuse) famille qui a toujours été avec moi d'une gentillesse rare. Je pense bien entendu à Lale, ma première logeuse à Antalya, qui m'a fait découvrir la « vraie cuisine turque » et qui, même si elle s'en défend, est à l'origine de mon empathie pour la Turquie.

Je remercie aussi certains enseignants, écrivains ou simplement gourmets qui ont accepté de m'aider et de me faire découvrir leur cuisine tant par la parole que par la fourchette. Je pense en particulier à Gonca Tokuz dont l'aide permanente m'a permis d'y voir plus clair dans la complexité de la cuisine gaziantepi, İsmail et Özden Özsabuncuoğlu, Filiz Hösükoğlu, İlkey Gök, Semih Özkan, Semih Hakim du projet Gastronomika, tous passionnés de cuisine qui ont eu la gentillesse de me prendre sous leur aile alors que mon Turc était encore (très) rudimentaire. Je remercie aussi Marie-Hélène Sauner qui, tout au long de ces quatre années, n'a pas hésité à me donner son avis parfois critique, mais toujours constructif.

J'ai eu la chance, lors de mes passages répétés à l'Institut Français d'Etudes Anatoliennes d'Istanbul, d'être entouré et accueilli par une équipe de chercheurs, d'enseignants et de doctorants qui n'a jamais compté son temps pour m'apporter son aide. Merci à Elif Aksaz, Elvan Arik, Nicolas Fait, Cilia Martin, Benoît Montabone, et bien sûr Yoann Morvan. Un grand merci aussi à Murat Güvenç et à son équipe de l'université Şehir, en particulier Elvan Erginli, pour leur patience à l'égard de mes faibles connaissances mathématiques et statistiques.

Pouvoir présenter des éléments de cette thèse lors de séminaires et de colloques m'a permis de bénéficier de critiques constructives. Que leurs organisateurs et le public en soient remerciés. Je pense notamment au séminaire doctoral organisé à l'IFEA par Claire Visier (18 avril 2014), au séminaire « Sociologie de terrain » organisé à l'université Galatasaray par Elif Aksaz et Didem Daniş (16 avril 2014), à la session « France/Turquie : migrations croisées » organisée par Arife Karadağ à l'université Ege (28 décembre 2012), ainsi qu'aux journées Géo-horizons de Chambéry superbement organisées par Lionel Laslaz (19 avril 2012).

L'année passée à l'Université d'Aix-Marseille a été une expérience inoubliable tant sur le plan professionnel que sur le plan humain. Un grand merci, tout d'abord, à l'ensemble de l'équipe pédagogique et administrative qui m'a accueilli, entouré, choyé même. Je pense notamment à Guillaume Brunier pour m'avoir pris sous son aile, à Frédéric Audard, Jocelyne Barnabé, Anne Cadoret, Chantal Chaput, Virginie Baby-Collin, Yoann Doignon, Elisabeth Dorier, Géraldine Evrard, Antoine Grandclément, Boris Grésillon, Alexandre Grondeau, Mathilde Joncheray, Serge Schwartzmann et Michal Tal. Je remercie aussi les étudiants qui, en me poussant parfois dans mes derniers retranchements et en questionnant mes certitudes, m'ont permis de clarifier et de faire évoluer ma pensée.

Merci à tous ceux qui, ponctuellement ou sur la durée, ont nourri les discussions géographiques ou culinaires. Ils m'ont apporté un soutien intellectuel ou amical toujours précieux, notamment dans les moments de doute. Je pense en particulier aux amis des Cafés Géographiques Manouk Borzakian, Olivier Milhaud, Bertrand Pleven et Michel Sivignon, aux amis reclusiens Philippe Pelletier et Federico Ferretti, aux amis cuisiniers Roland, Clément, Pierre-Louis, à Hadrien Dubucs, et bien sûr François et Lynda.

Au moment de finir mon cursus universitaire, une pensée toute particulière va à ces enseignants qui ont su me transmettre leur passion pour leur discipline et sans qui mon parcours personnel aurait à n'en pas douter été différent. Parmi eux, je pense bien entendu à Jean Muracciole qui m'a fait découvrir toute la richesse d'une géographie qui, pour le jeune élève d'hypokhâgne que j'étais, se limitait à l'énoncé rébarbatif de capitales, d'altitudes et de PIB. Merci du fond du cœur pour avoir su transmettre votre culture géographique et pour avoir été la seule personne dotée d'humanité dans cet environnement délétère. Je remercie aussi Alain Cariou, géographe à l'université Paris-Sorbonne, qui a su me transmettre à l'occasion d'un stage de terrain dans la région ouïghoure du Xinjiang et lors de chacun de ses cours, sa passion pour une véritable géographie empirique de terrain. En remontant quelques années en arrière, je ne peux pas ne pas remercier Jean-Marie Poletti, mon ancien professeur de lettres au lycée Montaigne, l'un des hommes les plus exceptionnels qu'il m'ait été donné de rencontrer. « *Sans vous, sans cette main affectueuse que vous avez tendue au petit enfant que j'étais, sans votre enseignement, et votre exemple, rien de tout cela ne serait arrivé* ». Cette thèse est « *une occasion pour vous dire ce que vous avez été, et êtes toujours pour moi, et pour vous assurer que vos efforts, votre travail et le cœur généreux que vous y mettiez sont toujours vivants chez un de vos petits écoliers qui, malgré l'âge, n'a pas cessé d'être votre reconnaissant élève* » (A. Camus, *Lettre à M. Germain*).

Cansu, son kelimeler senin için olacak. Konumu pek iyi anlamadıysan da sensiz bu tezi bitiremezdim. Sevgili Gaziantep'lilerimle seni çok rahatsız ettim biliyorum. Ama yardım tercüme ve desteğin için sana çok çok çok teşekkür ediyorum.

PRONONCIATION DE LA LANGUE TURQUE

Depuis 1928, la langue turque utilise l'alphabet turc-latin. Les lettres suivantes se prononcent comme en français : a, b, d, f, i, j, k, l, m, n, o, p, r, t, v, z

Pour les autres lettres :

Voyelles :

e est un è « ouvert », comme dans « mère »

ı (ı sans point) est une voyelle gutturale intermédiaire entre i et e

ö se prononce [eu], comme dans « meule »

u se prononce [ou], comme dans « fou »

ü se prononce [u], comme dans « urgent »

Consonnes :

c se prononce [dj], comme dans « adjectif »

ç se prononce [tch], comme dans « tchèque »

g se prononce toujours comme dans « gardien »

ğ (g mouillé) est une consonne gutturale qui ne se prononce pratiquement pas

h est toujours aspiré

s se prononce comme dans « pouce » ou « salade »

ş se prononce [ch], comme dans « chat »

y est toujours une consonne qui se prononce comme dans « yaourt »

INTRODUCTION GENERALE

Cette thèse est née d'un double étonnement. Etonnement empirique, tout d'abord, devant l'incapacité à retrouver, au cours de mes déambulations quotidiennes, l'Istanbul mise en mots par les écrivains et les poètes, immortalisée par les photographes ou les cinéastes, étudiée, analysée et parfois décriée par de nombreux journalistes et chercheurs, tant vantée par les dépliants touristiques. La ville « au ras du sol » semble en effet bien éloignée de l'hydre urbaine, de la « ville sans limite¹ », de la métropole globale décrite, à raison pourtant, par les textes qui lui sont consacrés. Chez ses habitants, l'appartenance à une métropole de plus de treize millions d'habitants façonnée par des vagues migratoires successives est un sentiment finalement irréel, eux pour qui Istanbul se réduit à quelques fragments de l'espace urbain sur lesquels s'imprime la marque de leurs pratiques et de leurs sociabilités quotidiennes. Etonnement théorique, ensuite, face au peu d'intérêt des sciences sociales pour des phénomènes migratoires intérieurs qui, loin de se circonscrire au cas stambouliote, ont pourtant participé du façonnement de la plupart des ensembles urbains du monde. Dans un contexte scientifique de plus en plus marqué par la question des mobilités et de la place de l'individu dans ces dynamiques, la faiblesse quantitative de travaux à leur propos peut surprendre.

Ce manque interpelle d'autant plus que l'attention portée aux phénomènes mobilitaires constitue aujourd'hui un champ de recherche particulièrement dynamique de la recherche en sciences sociales et particulièrement en géographie. La volonté scientifique contemporaine de décloisonner les catégories traditionnelles au profit d'une analyse systémique articulant les différentes formes prises par les phénomènes migratoires et mobilitaires explique en partie cette situation de relégation (Salt et Kitching, 1992 ; King, Skeldon et Vullnetari, 2008). Il est vrai que

¹ Référence au documentaire *Ekümenopolis, the City without Limits* du réalisateur İmre Azem.

les tentatives pour élaborer une lecture globale, dialectique et dynamique des différents types de mouvements humains, désormais synthétisées par la notion de mobilité, permettent de créer une grille de compréhension articulant les différentes échelles d'expression des phénomènes socio-spatiaux liés au mouvement des hommes. Avec l'emboîtement des dimensions internationales et intérieures au sein des parcours migratoires individuels, avec les modalités d'évolution des mobilités résidentielles, ou celles associées aux pratiques de sociabilité et de loisir, l'analyse des mobilités se construit comme un système dialectique et interactif. Plus généralement, l'ambition de cette approche cherche à éclairer les stratégies élaborées par les individus mobiles pour s'inclure, agir et interagir au sein de leur(s) territoire(s) réels et symboliques d'action et, dans le contexte urbain qui retiendra ici notre attention, pour saisir comment ces derniers développent des pratiques et une identité citadines. L'hypothèse qui régit l'ensemble de ces travaux consiste à voir dans ces mobilités un outil explicatif des activités et des représentations qu'ont les citoyens de leur espace vécu. Pour comprendre les rapports pratiques et idéels que les citoyens entretiennent avec leurs lieux de vie, ces auteurs proposent un élargissement de l'échelle d'analyse de ces mobilités, intégrant des variables comme l'expérience migratoire antérieure, les singularités des parcours personnels ou encore les représentations et significations qui président à l'établissement et à la mise en œuvre de projets individuels.

Malgré les déclarations théoriques de principe, le cas des mouvements migratoires internes à un même Etat demeure pourtant le parent pauvre d'un champ de recherche de plus en plus tourné vers la dimension inter- et transnationale des phénomènes migratoires. De plus en plus assimilées à une forme particulière de mobilités résidentielles, quand elles ne sont pas tout simplement jugées obsolètes et anachroniques par certains auteurs (Simon, 2008), les migrations intérieures renvoient pourtant à un type particulier de migrations, certes moins « visible » que son pendant international, mais tout aussi important dans le fonctionnement des espaces urbains, en particulier dans le contexte géographique des pays ayant nouvellement achevé leur transition démographique ou ceux dans lesquelles elle est toujours en cours. Ce désintérêt pour l'échelon national est d'autant plus surprenant que ces phénomènes migratoires font eux-aussi émerger des lieux regroupés au sein de réseaux plus larges, irrigués de mobilités multiples, tant dans leur nature que dans leur intensité. Il apparaît en effet qu'une part importante des apports théoriques et conceptuels élaborés à partir des migrations internationales trouve dans les mouvements intérieurs un champ pertinent d'application : certaines notions comme celles de champ migratoire, de trajectoires ou encore de circulations, forgées à partir d'exemples internationaux et qui ont permis de décrire des systèmes au sein desquels interagissent plusieurs lieux peuvent-elles permettre de nourrir une réflexion actuelle sur les phénomènes migratoires internes aux Etats.

Au sein de ce champ de recherche particulièrement vaste, le choix d'une entrée par les pratiques alimentaires des populations immigrées ambitionne d'analyser une dimension fondamentale des processus collectifs et individuels d'identification à l'intersection du biologique, de l'économique, du social et du culturel (Fischler, 1990 ; Poulain, 2005 ; Fumey, 2010). Partagé par l'ensemble des mangeurs de la planète, ce caractère identitaire de l'alimentation acquiert pourtant, en situation de migration, une importance accrue et sous-tend la mise en place de stratégies pour gérer matériellement et symboliquement la distance spatiale et alimentaire qui s'instaure entre les mangeurs et leur(s) système(s) alimentaire(s) de référence. Dans ce contexte, cette thèse ne considère pas l'alimentation comme un simple symbole de dynamiques sociales et culturelles plus profondes et sous-jacentes : elle nous apparaît, au contraire, comme un instrument de base convoqué par les immigrés pour s'inclure à la société d'arrivée, y construire leurs pratiques et leurs représentations, mais aussi pour y affirmer leurs singularités. L'approche développée dans cette recherche est donc dialectique puisqu'elle cherche à croiser des travaux et des observations portant sur les pratiques alimentaires d'un groupe immigré à d'autres portant sur les pratiques et modes d'appropriation de leur territoire(s) de vie par les citadins. Il s'agit d'étudier des immigrés/migrants « de l'intérieur » en menant une analyse éclairant leurs comportements alimentaires actuels et localisés, en tenant compte, d'une part, des contextes socio-spatiaux dans lesquels ils s'expriment, mais aussi des rapports qu'ils entretiennent avec les systèmes alimentaires de référence et/ou hérités.

Ce choix amène logiquement à aborder la question de la distance et de ses multiples expressions. Notion centrale de la discipline géographique, la distance Dans sa dimension spatiale, celle-ci suppose l'élaboration de stratégies pour remédier aux contraintes matérielles et idéelles qu'elle engendre. Sociale, elle s'exprime à travers un éloignement, subi ou volontaire, par rapport aux proches et à la famille. A l'intérieur même de la société d'installation, elle peut se traduire à travers les modalités d'interaction entre immigrés/migrants et autochtones, dans la mesure où les premiers peuvent incarner une figure de l'étranger acceptée ou au contraire rejetée (Simmel, 1999, cité par Dubucs, 2009 : 2). Cette distance sociale se double alors d'une distance identitaire, de par la nécessaire adaptation des comportements et des pratiques quotidiennes aux systèmes de référence dominants au sein de la société d'installation. A la suite des multiples recherches centrées sur un aspect singulier de la notion de distance, mais témoignant de la polysémie du terme – distance spatiale et économique dans le cas des travaux hérités de la théorie anglo-saxonne *push/pull* appréhendent les phénomènes migratoires à travers le prisme de la rationalité

économique (Mabogunje, 1970) ; distance sociale et identitaire dans ceux consacrés à la gestion et la synthèse, réelle et symbolique, du jeu entre plusieurs systèmes de référence (Ma Mung et Simon, 1990 ; Raulin, 2000 ; Fliche, 2007) ; distance sociale dans l'étude des stratégies individuelles et collectives d'inclusion des populations immigrées et/ou migrantes à une nouvelle société de résidence (Béteille, 1974 ; Karpas, 1976) – le paradigme contemporain postule désormais leur nécessaire prise en compte au sein de systèmes globaux d'analyse, ces différentes dimensions et les questions qu'elles soulèvent trouvent un terrain d'observation pertinent dans l'étude des pratiques alimentaires des populations immigrées et/ou migrantes. Celui-ci cristallise en effet ces dynamiques socio-identitaires et donne lieu, dans le cas de certains mangeurs, à l'élaboration de stratégies visant à convoquer l'alimentation comme instrument permettant de réduire la distance vécue et perçue, soit par la préparation et la consommation de plats et de produits jugés « traditionnels », soit par la fréquentation d'établissements commerciaux et/ou de restauration dont l'offre s'inscrit dans un renvoi partiel ou total à la région d'origine.

Souvent perçue, à tort, comme le simple symbole superficiel de dynamiques socio-culturelles sous-jacentes (Digard, 2004), l'alimentation des populations immigrées et/ou migrantes soulève néanmoins un certain nombre d'interrogations propres à cet objet d'étude : comment les configurations socio-spatiales au sein desquelles évoluent les mangeurs participent de la construction de leur pratiques alimentaires ? Inversement, ces mêmes pratiques sont-elles des outils aux mains des hommes pour structurer et organiser, individuellement et/ou collectivement, de manière réelle ou symbolique, ces configurations ? Pour répondre à ces questionnements, cette thèse prend comme cadre d'observation un contexte spatial et un groupe immigré particulier : les immigrés originaires du département est-anatolien de Gaziantep à Istanbul.

Le choix d'un tel terrain s'explique par la géohistoire du contexte urbain stambouliote, dans lequel la question des migrations intérieures se pose avec une acuité particulière : le profil démographique actuel de l'agglomération stambouliote a en effet été façonné par la réception, à partir de la fin des années 1940, de vagues migratoires successives en provenance de l'ensemble des régions du territoire turc, mais aussi de l'étranger. Anatolienne par sa population, Istanbul est aussi une métropole aux ambitions mondiales cherchant de plus en plus à polariser les flux de personnes, de capitaux et d'informations en provenance du monde entier. Nouveau paradigme qui dépasse le cas unique d'Istanbul (Ghorra-Gobin, 2010), l'attention portée à la dimension métropolitaine d'un certain nombre d'espaces urbains tendrait pourtant à reléguer au second plan l'échelle locale des individus et de la quotidienneté. Notre réflexion s'inscrit donc dans une volonté de comprendre en quoi les pratiques alimentaires des immigrés intérieurs et les spatialités

qu'elles engendrent, reformulent et adaptent, sans pour autant les affaiblir, les déclinaisons spatiales, sociales et symboliques de la distance à laquelle leur expérience migratoire les confronte. Une telle démarche sous-entend toutefois que l'investigation soit menée auprès d'individus dont le parcours est marqué par une confrontation significative avec la distance, quelle que soit son acception. Cette nécessité méthodologique nous a conduits au choix des immigrés gaziantep² résidant dans le département d'Istanbul comme objet précis de notre recherche. Il s'agit en effet d'immigrés et de migrants originaires d'un département assez éloigné d'Istanbul, appartenant à une région orientale au niveau de développement économique et aux pratiques socio-culturelles différentes de celles dominantes à Istanbul (Bazin, 1995 ; Pérouse, 2004). Le choix du groupe originaire de Gaziantep s'explique aussi par son « image de marque » reposant en partie sur la richesse de sa tradition culinaire. Cet élément nous apparaît particulièrement important puisque l'alimentation représente, du moins à première vue, un élément important du discours identitaire individuel et collectif, largement véhiculé par une communication agressive de la municipalité de Gaziantep, bien aidée en cela par la région du sud-est anatolien. Il s'agit ainsi de confronter ce discours identitaire à la réalité des pratiques et des représentations de la population gaziantep² immigrée à Istanbul.

Cette thèse ambitionne de proposer plusieurs hypothèses, d'y apporter des résultats clairs, mais aussi des pistes de réflexion, à la fois empiriques et théoriques, sur la dimension socio-spatiale des phénomènes migratoires internes à un même Etat, sur le rôle central de l'alimentation dans les processus identificatoires qu'ils soient individuels et collectifs, mais aussi sur le fonctionnement quotidien de la métropole stambouliote. Pour cela, il s'agit dans un premier temps d'adopter une démarche « descriptive » s'attachant à dresser un tableau de la présence gaziantep² à Istanbul, en cherchant à caractériser le ou les profils sociodémographiques de ces individus, leurs territoires d'action et d'interaction, mais aussi ceux, plus abstraits, dessinant un système réticulaire de lieux signifiants. Selon notre démarche qui s'attache à élaborer une lecture croisée des pratiques alimentaires et des spatialités des citadins immigrés et/ou migrants, leur description globale suppose d'identifier des lieux de pratiques majoritaires ou plus relictuelles, de sociabilité et/ou d'approvisionnement en biens de consommations courants, notamment alimentaires. Ce travail doit ensuite permettre de mettre en relation les résultats obtenus avec les choix alimentaires élaborés par les immigrés afin de déterminer des relations systémiques entre logiques alimentaires et logiques spatiales. Il permet aussi de pointer le rôle fondamental joué par la référence

² En turc, le suffixe *-li* exprime la provenance.

alimentaire dans les dynamiques de création, de transformation et de recomposition d'urbanités et de citadinités à l'œuvre à Istanbul.

L'analyse de la relation dialectique entre choix alimentaires et stratégies de gestion de la distance spatiale, sociale et culturelle entre les différents pôles des territoires de vie et d'action représente une deuxième piste de travail. Malgré leur hétérogénéité interne, les immigrés gazianteplici qui représentent notre échantillon d'étude partagent en effet un territoire de vie construit autour d'au moins deux pôles, Istanbul d'une part, un lieu de vie du département de Gaziantep d'autre part. Prendre pour point de départ ce point commun volontairement très général doit permettre de comprendre les stratégies élaborées par chacun d'entre eux pour se construire une citadinité émergeant avec la confrontation face à la distance, mais aussi pour analyser les configurations socio-spatiales qui émergent de cette identité bi- ou multipolarisée. En quoi cette entrée par l'analyse des pratiques alimentaires permet-elle d'étudier les pratiques spatiales des populations immigrées dans un contexte urbain plus ou moins approprié ? Peut-on appliquer au cas des migrations intérieures les hypothèses et les démarches d'analyse élaborées à partir de contextes migratoires internationaux ? Plus précisément, une telle approche permet-elle d'isoler des singularités inhérentes à la dimension intérieure des phénomènes migratoires, tant dans les stratégies alimentaires façonnées par les mangeurs immigrés et/ou migrants que dans leurs manière de s'inclure à leur nouvelle société d'installation ? Les stratégies alimentaires et socio-spatiales élaborées pour gérer la distance inhérente au projet migratoire sont-elles dynamiques et évolutives ou au contraire figées et fonctionnant comme un perpétuel retour sur soi-même ?

La troisième et dernière piste de recherche abordée dans cette thèse s'attache à comprendre les modalités d'influence des comportements alimentaires sur les configurations socio-spatiales qui leur servent de lieu d'expression. Il semble en effet apparaître que les préférences des mangeurs vis-à-vis de leurs choix alimentaires donnent lieu à la construction de plusieurs réseaux au sein desquels l'appartenance régionale constitue un ciment social privilégié, à la mise en place de spatialités favorisant la fréquentation de certains lieux singuliers d'approvisionnement ou de consommation. Il s'agit de se demander comment ces pratiques alimentaires et citadines influencent l'être en ville des individus immigrés et/ou migrants mais aussi le fonctionnement des lieux fréquentés.

Notre recherche se structure autour de trois parties. La première s'attache à présenter le contexte théorique et conceptuel sur lequel repose notre thèse, en la situant d'abord au sein du champ de

recherche consacré aux phénomènes migratoires (intérieurs et internationaux) et au rôle des individus migrants et/ou immigrés dans la construction des dynamiques urbaines (chapitre 1). Le chapitre 2 se propose de relire ces pistes générales de recherche à travers la thématique de l'alimentation, et notamment sur les apports empiriques et théoriques qu'une telle entrée peut apporter à l'étude des comportements socio-spatiaux des individus immigrés. Ce double positionnement théorique amène ensuite l'exposition de la démarche et des choix méthodologiques qui ont orienté notre recherche (chapitre 3). Ceux-ci articulent une analyse statistique reposant sur des données issues des recensements successifs de population et sur des bases de données élaborées par certains acteurs gaziantepli à Istanbul, une observation directe de certaines pratiques alimentaires et de certains lieux, ainsi que des enquêtes menées auprès d'un échantillon de quarante-six immigrés et migrants originaires du département de Gaziantep et résidant à Istanbul.

L'articulation des deux parties suivantes cherche à faire dialoguer observation empirique des manières de manger et d'agir des immigrés gaziantepli à Istanbul et réflexion plus globale sur le rôle des populations immigrées et/ou migrantes dans le façonnement et le fonctionnement des ensembles urbains et métropolitains, ainsi que la place occupée par l'alimentation dans ces processus. Dans un premier temps, nous présenterons le contexte migratoire stambouliote et les paradigmes scientifiques successifs qui ont présidé à l'analyse des flux migratoires et de l'empreinte des populations immigrées sur le paysage et le fonctionnement urbains (chapitre 4). Le chapitre 5, pour sa part, réduit la focale d'observation sur un aspect particulier de ces migrations et s'attache à identifier les lieux et les composantes socio-spatiales sur lesquels s'appuie la géographie gaziantepli à Istanbul, qu'il s'agisse.

Emettre l'hypothèse que les pratiques alimentaires sont une réponse à la confrontation avec la distance par rapport à Gaziantep suppose que l'expérience individuelle de celle-ci puisse être modulée selon des ressources variées, qu'il s'agisse des logiques de localisations (du logement, des sociabilités, des lieux fréquentés, etc.), du recours à des ressources commerciales ou récréatives particulières, ou de la création de représentations individuelles et collectives de l'espace stambouliote. C'est donc un territoire gaziantepli « superposé » au territoire d'Istanbul (Tarrius, 1993 : 53) qu'il s'agit de décrire afin d'analyser les rapports que les individus enquêtés entretiennent avec lui. L'analyse de ce territoire réticulaire gaziantepli constitue une étape pour saisir les spatialités individuelles et les pratiques alimentaires des mangeurs originaires de Gaziantep, mais vise également à produire des résultats sur l'ensemble des immigrés gaziantepli

résidant à Istanbul, en décrivant leur composition sociodémographique, leurs localisations résidentielles et fonctionnelles pour les mettre en parallèle avec les résultats obtenus dans le chapitre 4 relatif à l'ensemble des flux migratoires à Istanbul.

La troisième partie aborde plus précisément et de façon dynamique les pratiques alimentaires individuelles de la population gaziantepi à Istanbul. Le chapitre 6 s'attache à analyser les choix alimentaires élaborés en situation de migration et leurs modalités d'expression, entendus comme un ensemble de produits, de techniques culinaires, de normes et de représentations partagées. L'approche de ces pratiques les inscrit au sein de trajectoires migratoires individuelles et de territoires de vie, afin de comprendre leurs stratégies d'élaboration. A cette focalisation pour les pratiques alimentaires répond ensuite une analyse des stratégies d'approvisionnement alimentaire (chapitre 7). Centré sur la dimension logistique de l'acte alimentaire, il s'agira de comprendre le fonctionnement des réseaux créés ou simplement fréquentés par les mangeurs et leur capacité à influencer l'organisation et le paysage urbains, mais aussi à réduire réellement et symboliquement la distance avec Gaziantep. Cet éclairage nous permettra de synthétiser empiriquement et théoriquement la question du rôle des immigrés et des migrants gaziantepi dans le façonnement de l'agglomération stambouliote et, à une échelle plus fine, de certains secteurs de la ville.

PARTIE 1 :

DYNAMIQUES MIGRATOIRES ET URBAINES AU PRISME DES PRATIQUES ALIMENTAIRES

Introduction de la première partie

L'intérêt pour les phénomènes mobilitaires n'a cessé de se renforcer au cours de ces dernières décennies pour acquérir aujourd'hui une place centrale dans les recherches de sciences sociales, amenant certains auteurs à parler d'entrée dans un paradigme de la mobilité, remplaçant progressivement l'emploi du terme de migration. Cette évolution lexicale n'est pas neutre et témoigne d'une réflexion qui s'attache « à *décrire de nouvelles modalités de mouvement et d'insertion des étrangers, à savoir les migrations circulaires et temporaires et des conditions inédites de gestion migratoire* » (Pellerin, 2011 : 57). L'hétérogénéité accrue, autant que la variabilité de l'intensité des mouvements humains à l'échelle de la planète a amené les observateurs à élaborer un nouveau lexique susceptible de décloisonner les catégories traditionnelles sur lesquelles s'est construit le champ de recherche consacré aux phénomènes mobilitaires sous toutes leurs formes. Dans un contexte mondial marqué par le renforcement de la globalisation économique, politique, sociale et culturelle reposant elle-même en grande partie sur l'accentuation des flux immatériels et des mobilités humaines, la recherche contemporaine s'est attachée à élaborer des grilles d'analyses permettant d'associer au sein d'une même observations les différentes dimensions des mobilités sur lesquelles reposent aujourd'hui le système mondial. Comme le rappelle à juste titre Jacques Lévy, le « Monde » contemporain est aujourd'hui de plus en plus construit par « *les migrants et les touristes [qui] sont sans doute ceux qui ont le plus fait changer le paysage des flux d'échelle mondiale* ». Et d'ajouter « *si l'on y ajoute la circulation des idées et des attitudes [...], ces processus ont contribué à une baisse de l'amplitude des différences et des disparités par interaction et hybridation, souvent dissymétriques* » (Lévy, 2007 : 10). Généralisée, la mobilité l'est aussi en tant qu'elle « *caractérise une manière de pratiquer l'espace de plus en plus répandue dans les sociétés, mais aussi en ce qu'elle prend des formes de plus en plus complexes articulant, au sein même des pratiques individuelles, la grande et la petite distance, le long et le court terme, le ponctuel et le répétitif* » (Dubucs, 2009 : 11). Il s'agit alors de comprendre en quoi les pratiques mobilitaires et les représentations qui leur sont associées peuvent permettre de comprendre les rapports que les individus entretiennent avec leurs territoires. Parmi la multitude des configurations socio-spatiales, les espaces urbains, et notamment les métropoles, représentent les territoires exemplaires des phénomènes de mobilité. Construits par les vagues migratoires et mobilitaires successives, c'est en effet au sein de ces espaces hétérogènes en recomposition permanente que se développent un ensemble d'aménités favorables à des phénomènes

mobilitaires qui se structurent autour de logiques et d'échelles géographiques variées mais interdépendantes (Lussault, 2007 ; 2013). L'ambition générale de cette thèse est ainsi de faire dialoguer, selon une démarche multiscalaire, mobilités spatiales et fabrique de la ville.

Dans ce contexte, l'objet de cette première partie consiste à construire les migrations intérieures et les pratiques alimentaires comme deux objets géographiques pouvant être liés au sein d'une même recherche et d'en proposer une lecture spatiale. Cette construction de l'objet et de la grille de lecture spatiale se fait à partir des travaux de sciences sociales existants, et selon des points de vue théoriques et méthodologiques qui justifient les choix qui ont présidé à l'écriture de cette thèse.

Le chapitre 1 revient sur notre tentative pour sortir la thématique des migrations intérieures de la supposée obsolescence dans laquelle l'a placé un paradigme scientifique aujourd'hui majoritairement focalisé sur la dimension internationale des phénomènes migratoires. Historiquement et encore aujourd'hui, les migrations internes aux Etats représentent en effet l'écrasante majorité des mobilités à l'œuvre à l'échelle de la planète, selon des rythmes et des intensités certes différents d'une région à l'autre. Tandis que dans les « Nords », les dynamiques d'exode rural sont désormais achevées, dans les pays du Sud, chaque échelon de la hiérarchie urbaine continue à connaître un afflux ininterrompu de populations en provenance des zones rurales. A travers les notions de citadinités et de configurations socio-spatiales, le deuxième temps de ce chapitre consiste ainsi à interroger la place de ces migrants dans la ville et leurs stratégies d'inclusion urbaine.

Le deuxième chapitre propose d'envisager les thématiques précédemment exposées à travers l'analyse des pratiques alimentaires des populations immigrées/migrantes. Touchant l'ensemble des dimensions sociales, économiques et culturelles qui participent aux processus d'auto-identification individuels et collectifs d'individus qui sont à la fois mangeurs et citoyens, l'alimentation apparaît comme une entrée particulièrement riche pour étayer l'hypothèse selon laquelle la confrontation à la distance et le façonnement d'une expérience migratoire s'intègrent au même système explicatif que celui des spatialités individuelles.

Le troisième chapitre, quant à lui, expose l'appareil méthodologique qui a guidé le travail d'observation. Chaque thématique traitée sera mise en regard avec les diverses sources d'informations permettant de corroborer l'hypothèse selon laquelle les pratiques alimentaires sont un outil convoqué par les mangeurs immigrés pour s'inclure à leur société d'installation.

CHAPITRE 1 : Dynamiques migratoires et expériences de la ville : l'espace urbain en question

« C'est selon l'humeur de celui qui la regarde que Zembrude prend sa forme. Si tu y passes en sifflotant, le nez au vent, conduit par ce que tu siffles, tu la connaîtras de bas en haut : balcons, rideaux qui s'envolent, jets d'eau. Si tu marches le menton sur la poitrine, les ongles enfoncés dans la paume de la main, ton regard ira se perdre à ras de terre, dans les ruisseaux, les bouches d'égouts, les restes de poisson, les papiers sales. Tu ne peux pas dire que l'un des aspects de la ville est plus réel que l'autre »

Italo Calvino, *Les villes invisibles*, 1972

Introduction

En dépit de leur importance actuelle dans les transformations démographiques du monde, les migrations intérieures intéressent peu les spécialistes et les chercheurs. Apparue au début des années 1970, la curiosité pour l'échelon national des phénomènes migratoires s'essouffle rapidement, supplantée par un intérêt croissant pour des flux humains qui s'internationalisent. De plus en plus nombreux et visibles dans les pays occidentaux, les immigrés deviennent un objet de recherche *in situ* soulevant de nouveaux questionnements que les migrations internes, empreintes d'une certaine vision passéiste et, à ce titre, décrétées révolues, ne posent pas, ou plus. Face à l'abandon des chercheurs européens et américains, l'intérêt scientifique pour ces dernières renaît

chez les chercheurs évoluant dans les pays qui voient apparaître à cette période un exode rural massif : Maghreb, Afrique sub-saharienne, Asie du sud-est, Amérique latine, Moyen-Orient, autant de régions qui connaissent une profonde redéfinition des profils démographiques nationaux, mais dont les chercheurs en sciences sociales, trop peu intégrés au concert scientifique international, peinent à populariser leurs travaux. L'indifférence à l'égard des mouvements intérieurs ne saurait s'expliquer par une perte d'importance à l'échelle mondiale : leurs effectifs humains n'ont jamais été aussi élevés et participent aujourd'hui au façonnement actuel de nouvelles configurations politiques, économiques, sociales et spatiales.

Les migrations intérieures ne sont certes pas l'entrée la plus fréquente dans les livres et articles de sciences sociales consacrés aux phénomènes migratoires. Elles regroupent pourtant plusieurs des interrogations qui irriguent l'ensemble du champ de recherche relatif aux migrations : les stratégies d'inclusion des migrants à la société d'arrivée, les échanges qui se mettent en place entre plusieurs pôles de vie, le rôle des migrants en tant qu'acteurs des transformations des sociétés, etc. Tout en contextualisant historiquement et spatialement l'importance des migrations intérieures et des migrants dans les dynamiques contemporaines de peuplement, le lecteur mesurera combien l'analyse ne voyant en eux que de simples stocks passifs d'individus est erronée : ils sont à la fois initiateurs et acteurs des transformations fondamentales qui touchent les sociétés, hier comme aujourd'hui. L'afflux massif de populations vers les centres urbains a en effet redessiné, depuis la fin du XIX^e, l'ensemble des relations politiques, économiques, sociales et spatiales des hommes à la surface de la Terre. La concentration de ces milliards d'initiatives individuelles qui voient dans la ville le seul lieu possible de réalisation de leurs aspirations, a donné naissance à des territoires d'un type nouveau, qui ont dépassé leur seule emprise spatiale pour devenir des systèmes de référence mondialement partagés. Ce premier chapitre vise ainsi à recontextualiser l'importance des mouvements intérieurs dans les évolutions démographiques mondiales, non pas en les opposant à des flux qui seraient internationaux, mais plutôt en proposant une lecture globale des faits migratoires débarrassée de l'hégémonie d'une échelle géographique sur une autre. L'origine géographique des individus ne saurait ainsi cloisonner l'étude des phénomènes migratoires : selon qu'ils soient, ou non, originaires du même pays, les migrants n'élaborent pas de stratégies d'inclusion radicalement opposées, même si les modalités d'expression peuvent varier. Nous proposons plutôt d'intégrer à l'analyse des stratégies de territorialisation mises en place par des individus et des groupes migrants, l'importance de leurs expériences citadines et les éléments participant à leur construction.

1.1. Les migrants, acteurs centraux des dynamiques urbaines

1.1.1. Quelle place pour les migrations intérieures au sein de la recherche sur les migrations ?

Depuis ses débuts, l'étude des migrations s'est constituée comme un champ de recherche fragmenté. Si l'absence de dialogue entre les différentes disciplines a aujourd'hui disparu³, un certain nombre d'oppositions binaires, héritées de cette période, sous-tendent encore nombre de travaux : forcées ou volontaires, temporaires ou permanentes, légales ou illégales, les migrations continuent à être lues selon des grilles d'analyse dialectiques, alors même que le bienfondé méthodologique de ces dernières est désormais discuté (Pryor, 1981). Parmi ces oppositions, la dichotomie emprunte de géographie entre migrations intérieures et internationales a acquis au fil du temps un tel caractère d'évidence qu'elle est devenue un élément structurant des études migratoires. Articles, livres, rapports, tous l'ont intégrée, la plupart du temps, d'ailleurs, au bénéfice presque exclusif d'une échelle internationale désormais hégémonique. D'un côté, la production scientifique contemporaine, de par l'attention que les auteurs portent désormais aux mouvements internationaux, exclue de fait la dimension nationale de la majorité des migrations actuelles. De l'autre, les rapports, notamment produits par les instances intergouvernementales officielles en charge des questions migratoires, participent eux-aussi à entériner un parti-pris scientifique pourtant discutable. Ainsi du *Glossary on Migration* publié par l'Organisation internationale des migrations (IOM) qui, derrière la volonté d'objectivité portée par le terme « glossaire », accorde deux entrées distinctes pour chaque type de migrations et valide ainsi ce cloisonnement scalaire (IOM, 2004).

Pour insatisfaisante qu'elle puisse être, la lecture de ces deux définitions fournit cependant des éléments de compréhension de ce que peuvent recouvrir chacun des deux termes. Aux migrations intérieures entendues comme des « *mouvements de population temporaires ou permanents en provenance d'une région d'un pays vers une autre dans le but ou dont l'effet est l'établissement dans un nouveau lieu de résidence* [pour des] *migrants* [qui] *se déplacent mais demeurent à l'intérieur de leur pays d'origine* » (Ibid. : 32)⁴, répondent des migrations internationales qui correspondent, quant à elle, à des

³ Le domaine de la recherche sur les migrations est aujourd'hui en pointe dans le domaine de l'interdisciplinarité.

⁴ Nous retrouvons peu ou prou cette définition chez Jean-Marc Zaninetti pour qui « *la migration intérieure est un changement durable de région de résidence, urbaine ou rurale, à l'intérieur d'un même pays* » (Zaninetti, 2010).

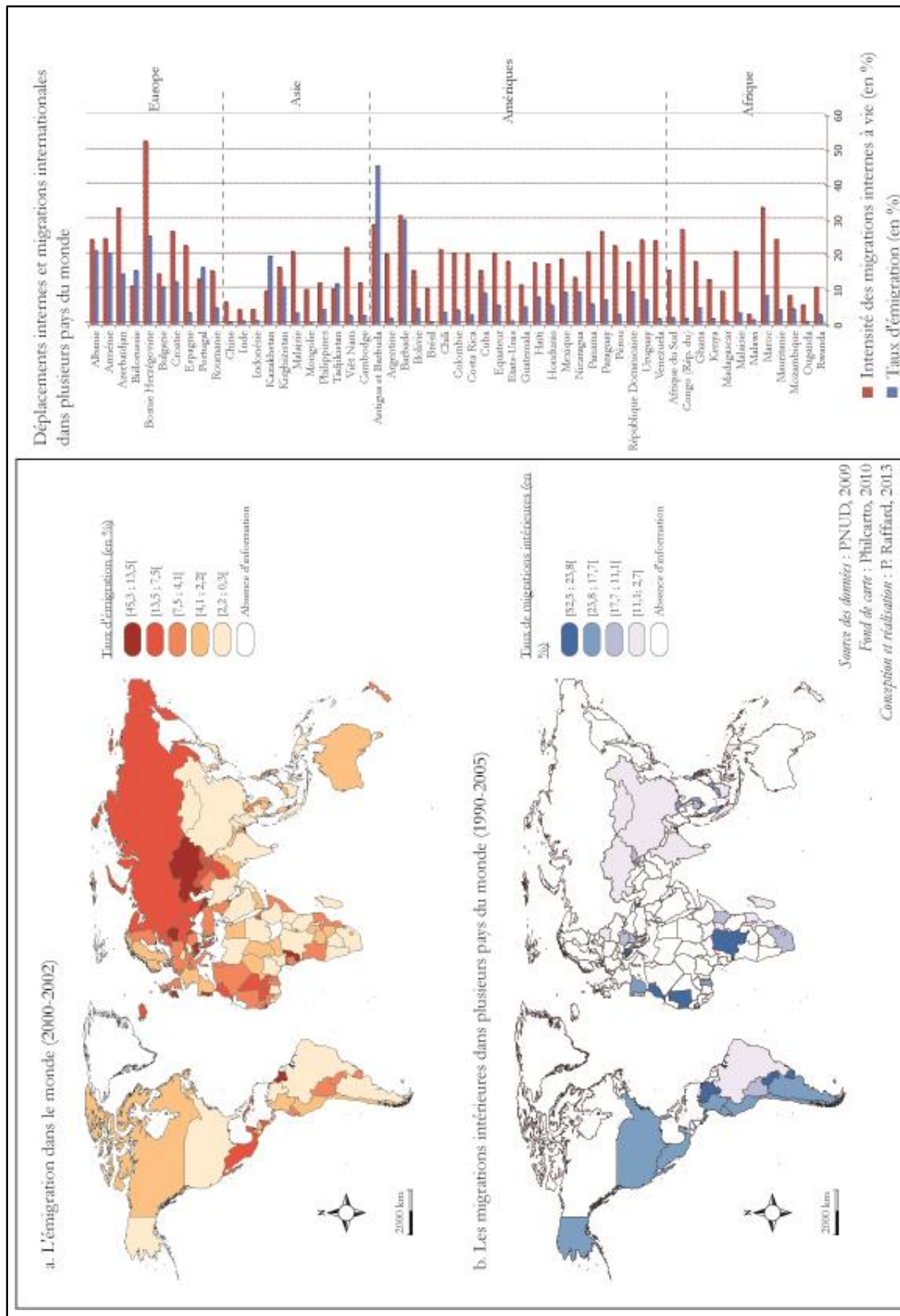
« mouvement[s] de populations qui quittent leur pays d'origine, ou le pays de résidence habituel, pour s'installer de manière permanente ou temporaire dans un autre pays ». La différence entre ces deux types de migrations tiendrait donc à une donnée fondamentale : « Une frontière internationale est alors franchie » (*Ibid.* : 33). Cette définition binaire n'est pourtant pas suffisante. Bien trop figée dans le temps et dans l'espace, elle oublie presque totalement le caractère relatif des frontières tout comme leurs évolutions au cours de l'histoire : au sein de l'Union européenne et de l'espace Schengen, le fonctionnement mobilitaire et migratoire, sans régime de passeports, visas et autres contrôles aux frontières tend aujourd'hui à se rapprocher d'un fonctionnement migratoire intérieur, alors même que les frontières entre Etats, certes toujours plus poreuses, demeurent. A l'inverse, des frontières peuvent apparaître, disparaître ou modifier leurs tracés au gré des événements politiques : l'unification allemande a transformé le statut de migrants qui d'internationaux, sont devenus intérieurs ; la chute de l'Union Soviétique et notamment de la Yougoslavie a eu l'effet inverse : la création de nouveaux Etats a « internationalisé » des mouvements migratoires autrefois intérieurs. De même, la distance ne peut constituer un critère suffisant pour déterminer un supposé profil migratoire : un citoyen de Copenhague décidant de s'installer à Malmö effectue une migration internationale de 3 kilomètres tandis qu'un habitant de New York partant pour Los Angeles sera considéré comme un migrant intérieur alors même que son trajet dépassera les 4000 kilomètres.

Le questionnement juridique qui expliquait une analyse par définition dichotomique des phénomènes migratoires a néanmoins dépassé son cadre disciplinaire originel pour percoler la majeure partie des recherches sur les migrations. L'attention des chercheurs s'est alors concentrée sur des migrations et des migrants internationaux, peut-être plus emblématiques de problématiques migratoires actuelles, mais a, du même coup, minoré les points de convergence qu'une lecture croisée aurait permis de synthétiser. En d'autres termes, les études migratoires continuent, de manière plus ou moins consciente, à se construire sur ce présupposé scalaire, alors même que plusieurs géographes ont montré que le local et le global entretenaient des relations plus complexes qu'un stricte antagonisme d'échelles (Pumain, 2003 ; Lévy, 2008 ; Lussault, 2013). La suprématie des migrations internationales dans les préoccupations des chercheurs pourrait laisser penser que les effectifs d'immigrés prennent largement le pas sur les migrants internes. L'analyse des données statistiques disponibles tend à démontrer le contraire : la majorité des déplacements humains s'effectue à l'intérieur de frontières nationales (PNUD, 2009).

1.1.2. Le poids des migrations intérieures dans le contexte migratoire mondial

Comparer les données relatives au nombre de migrants internes et celles concernant les effectifs d'immigrés transnationaux est une tâche malaisée. Aux problèmes inhérents à tout dénombrement statistique viennent se greffer des biais méthodologiques propres à l'étude des faits migratoires, parmi lesquels la production incomplète de données exhaustives. Les migrations internationales, fortement surveillées et étudiées, font l'objet, pour leur part, de comptages systématiques qui, s'ils sont discutés voire critiqués, n'en demeurent pas moins des bases qui dessinent des tendances à même de saisir les réalités migratoires contemporaines. Le croisement des estimations fournis par plusieurs agences officielles (DAES-ONU, Banque Mondiale, PNUD) à différentes dates évalue ainsi le nombre de migrants internationaux à 175 millions en 2000, 191 millions en 2006, à plus de 214 millions en 2013 : rapporté à la population mondiale, ce chiffre est faible, seulement de l'ordre de 3% (IOM, 2013). Au sein des contextes démographiques nationaux, les taux d'émigration représentent, là encore, des proportions somme toute assez réduites, même si quelques exceptions (Kazakhstan, Biélorussie, pays du Caucase, ...) nuancent cette affirmation (CARTE 1). La part des migrations intérieures dans la démographie mondiale est bien plus difficile à établir. Les plupart des agences statistiques nationales, à commencer par celles des pays les plus développés, ne dénombrent pas ou plus les migrations qui s'effectuent à l'intérieur de leurs frontières nationales : le manque de données fiables, pour ne pas dire, dans bien des cas, le manque de données tout court, participe à rendre « invisibles » des mouvements migratoires pourtant majeurs dans les transformations des profils démographiques nationaux et internationaux (CARTE 1b). Même lorsque les données existent, le problème de la définition du terme « migrant intérieur » demeure. Souvent relatifs à des périodes très courtes, quelques années tout au plus, les chiffres disponibles ne concernent que les individus s'étant déplacés pendant cette phase migratoire et n'englobent en rien les mouvements antérieurs. Dans ce contexte, l'analyse ne peut être qu'incomplète, d'autant plus que les tentatives de les confronter avec les données antérieures se heurtent, là encore, à une absence de statistiques disponibles. Plus souvent mentionné dans les bases de données disponibles, le lieu de naissance des individus, s'il dessine des tendances statistiques quant au volume des flux intérieurs et permet de déterminer les régions émettrices de flux migratoires, reste une donnée figée qui ne nous renseigne malheureusement que trop peu sur les trajectoires et les expériences migratoires des individus concernés.

CARTE 1 : MIGRATIONS INTERIEURES ET INTERNATIONALES DANS LE MONDE



Face à l'impossible calcul exact du poids des migrations intérieures dans la démographie mondiale, plusieurs organismes internationaux ont néanmoins proposé des estimations visant plutôt à définir un ordre de grandeur vis-à-vis des flux internationaux. Ainsi du PNUD qui, dans son *Rapport mondial sur le développement humain*, écrit : « *Même en retenant une définition conservatrice de la migration interne qui ne tiendrait compte que des déplacements entre les plus grandes démarcations territoriales des pays concernés, le nombre de migrants internes de notre échantillon est six fois plus élevé que le nombre d'émigrants* » (PNUD, *Op. cit.* : 23).

La suprématie des flux migratoires intérieurs sur ceux internationaux semble donc être un fait admis, mais demeure mal évalué par les organismes gouvernementaux. Afin d'affiner l'ordre de grandeur proposé par le PNUD entre les différentes migrations, le travail de King, Skeldon et Vullnetari propose de mettre en perspective le chiffre total des migrants internationaux avec le nombre de migrants intérieurs des deux colosses démographiques mondiaux, la Chine et l'Inde : en 2001, année où les données disponibles sont globalement peu discutées, les estimations du nombre de migrants intérieurs chinois dépassent les 100 millions (Deshingkar et Grimm, 2005), alors que les migrants indiens, quant à eux, sont évalués à plus de 300 millions, soit 30% de la population nationale (Deshingkar, 2006). A eux seuls, les migrants intérieurs chinois et indiens sont deux fois plus importants que l'ensemble de l'effectif mondial d'émigrés (King, Skeldon et Vullnetari, 2008). Les trois auteurs vont plus loin et voient dans l'urbanisation généralisée de la planète un autre argument pour justifier l'importance des migrations intérieures dans les dynamiques démographiques contemporaines, notamment urbaines : « *lors de la période 1900-2000, les effectifs de la population vivant en ville ont été multipliés par vingt passant de 262 millions (163 millions dans les pays développés, 99 millions dans ceux en développement) à 2,856 milliards (882 millions dans les pays développés, 1,974 milliard dans ceux en développement)* » (*Ibid.* : 3). Ces dynamiques avaient déjà fait l'objet de comptages qui estimaient que 40% de l'urbanisation des pays asiatiques, africains ou latino-américains, était le fait des migrations intérieures (Skeldon, 2006). Néanmoins, si les statistiques disponibles témoignent de l'hégémonie quantitative des migrations effectuées à l'intérieur de frontières nationales, force est de constater que les sciences sociales peinent aujourd'hui à prendre en compte à leur juste valeur ces mouvements migratoires. Un regain d'intérêt à leur égard, s'il s'avère nécessaire, ne doit pourtant pas devenir une fin en soi : il s'agit plutôt de proposer une approche globale des faits migratoires débarrassée d'un cloisonnement épistémologique et méthodologique sans fondement qui empêche, aujourd'hui encore, une pleine et entière compréhension des évolutions démographiques et migratoires actuelles.

1.1.3. Migrations intérieures vs. internationales : une dichotomie pertinente ?

Les sciences humaines et sociales sont entrées depuis quelques années maintenant dans un nouveau paradigme scientifique, celui de l'interdisciplinarité, auquel se rattache la place nouvelle acquise par l'analyse systémique des phénomènes sociaux et spatiaux. Colloques, séminaires, projets de recherche, offres de formation universitaire, tendent à rapprocher et à rassembler autour de thématiques communes des chercheurs issus d'horizons disciplinaires variés, afin que leurs approches dialoguent et s'enrichissent mutuellement (Hamel, 2013). Particulièrement influencé par les avantages que peut apporter la déconstruction des cadres disciplinaires traditionnels, le champ de recherche sur les migrations a profondément intégré ces nouvelles manières de produire de la connaissance scientifique⁵, mais continue trop souvent à oublier les flux migratoires infra-étatiques, tout au moins à ne pas voir les relations évidentes qu'ils peuvent entretenir avec les flux internationaux. Derrière les déclarations de principe, certains héritages épistémologiques demeurent, malheureusement creusés par l'appropriation au fil du temps de certains objets de recherche par quelques disciplines. L'incapacité à associer les différentes dimensions des phénomènes migratoires n'est certes pas une tendance nouvelle, mais a toutefois connu une bascule radicale dans le choix de l'échelle de recherche. Au moment où naît un intérêt pour le comportement des migrants, en particulier avec la théorie pionnière des « lois des migrations⁶ » (*laws of migration*) d'E. G. Ravenstein (Ravenstein, 1885), les chercheurs s'appuient uniquement sur l'observation des migrations internes aux pays européens. Dans un contexte où la mondialisation est encore loin d'occuper les préoccupations des chercheurs, l'ouverture du regard est longue à se dessiner : dans la deuxième version de sa recherche, Ravenstein pressent que les phénomènes migratoires commencent à dépasser l'échelle locale⁷ et que l'analyse doit intégrer des distances plus importantes (*Id.*, 1889), mais peine à systématiser une intuition qui remettrait en question un paradigme scientifique qui circonscrit alors les migrations à une dimension strictement locale (Grigg, 1977).

⁵ Les exemples de l'interdisciplinarité dans le domaine des recherches sur les migrations abondent et ne peuvent être présentés ici de manière exhaustive. Mentionnons cependant, pour le contexte scientifique francophone, l'existence depuis 1985 de l'unité de recherche MIGRINTER (UMR 7301) rattachée à l'université de Poitiers qui associe en son sein sociologues, anthropologues et géographes travaillant sur les migrations internationales et à laquelle se rattache *la Revue Européenne des Migrations Internationales (REMI)*. Cette volonté de dialogue disciplinaire se retrouve au sein du laboratoire TELEMME de l'université d'Aix-Marseille avec le groupe Telemmig regroupant historiens, géographes, anthropologues, sociologues et linguistes. Concernant les revues existantes (*Hommes et migrations, Migrations Société, Les cahiers de l'URMIS, Diasporas, Passerelles, Migrations Santé*, etc.), leurs lignes éditoriales, pour différentes qu'elles puissent être, se rejoignent toutes sur la volonté de rassemblement de chercheurs aux profils variés (Tardif, 2009).

⁶ Parmi les onze lois que définit Ravenstein, la première d'entre elles constate que la majorité des mouvements migratoires s'effectue sur de courtes distances.

⁷ Ravenstein fonde notamment sa démonstration sur l'exemple de la traversée transatlantique qui connaît, à la fin du XIX^e, un fort accroissement de sa fréquentation.

Ce cloisonnement que déplorait encore Robin Pryor au début des années 1980 (Pryor, *Op. cit.*) a marqué durablement une certaine partition dans les études migratoires qui donne aujourd'hui lieu à deux corpus de recherche étrangers l'un à l'autre, élaborés chacun à partir d'outils théoriques, conceptuels et méthodologiques différents. Les raisons sont autant structurelles que conjoncturelles : sources et natures des données démographiques utilisées, appartenance disciplinaire des chercheurs, méthodologie d'analyse, nature des programmes de recherche et, parfois, de leurs financements (Salt et Kitching, 1992 ; Skeldon, *Op. cit.*). De même, l'importance – encore prégnante aujourd'hui –, dans plusieurs pays occidentaux et notamment en France, d'une certaine idéologie d'unité nationale a longtemps biaisée le regard des chercheurs : la population nationale est considérée comme un ensemble homogène (Thiesse, 2001 ; Anderson, 2006) au sein duquel les différences régionales sont soit folklorisées soit convoquées pour montrer la capacité assimilatoire de la nation (Csergo, 1995). Impossible, dans ce contexte politico-scientifique, de proposer une véritable analyse des stratégies d'adaptation élaborées par des migrants alors non reconnus comme tels. En d'autres termes, une approche globale des faits migratoires serait impossible puisque chaque « tradition migratoire » engendrerait des conséquences démographiques, sociales, économiques, politiques et culturelles distinctes.

Sans aller jusqu'à parler d'« *apartheid* » épistémologique (Champion, 1993), cette division persistante entre migrations intérieures et internationales « *freine le développement d'un travail théorique et fait obstacle à la compréhension du rôle des migrations dans les dynamiques démographiques* » (Salt et Kitching, *op. cit.* : 160). Rapidement attirés vers les migrations et les migrants internationaux, géographes humanistes, sociologues et anthropologues abandonnent aux économistes, démographes l'étude des migrations intérieures. L'écrasante majorité des recherches s'attache alors à élaborer des méthodes de mesure de ces mobilités dont le but est l'élaboration de modèles explicatifs des conséquences économiques et démographiques des flux migratoires internes (Tugault, 1973 ; Todaro, 1976 ; Courgeau, 1988 ; Lucas, 1997). L'analyse économique en termes de coûts-bénéfices de Sjaastad (Sjaastad, 1962), celle de Wolpert sur l'importance des comportements dans le processus décisionnaire de migrer (Wolpert, 1965), ou encore le travail de théorisation de Lee (Lee, 1966) s'appuient quant à eux sur des exemples de flux migratoires internes aux Etats, sans jamais les faire dialoguer avec l'échelle internationale (White et Woods, 1980). Quelques travaux de géographie humaine tentent toutefois d'appliquer aux migrations internes certaines grille d'analyse traditionnellement réservées aux migrations internationales. Philippe Fargues propose ainsi une étude des migrations internes en Syrie (Fargues, 1979) à partir de la notion de « champ migratoire » forgée quelques années auparavant par Roger Béteille dans son étude sur les Aveyronnais à Paris, tandis que Tajeddine Baddou développe une analyse

psychosociologique afin de comprendre les stratégies d'adaptation des migrants marocains à Fès et Taza (Baddou, 1973). La majeure partie des travaux de géographes demeurent toutefois fortement influencée par une approche quantitative des phénomènes migratoires (Kosinski et Mansell Prothero, 1975).

Devenue une thématique de plus en plus présente à mesure que le processus de mondialisation s'accroît, la recherche sur les mouvements migratoires ne parvient toutefois pas à résorber le fossé méthodologique qui ne cesse de se creuser, notamment avec la place désormais hégémonique acquise par les migrations internationales. La production scientifique regorge d'exemple de ce déséquilibre quantitatif devenu, par extension qualitatif : Gildas Simon, dans *La planète migratoire dans la mondialisation* (2008) ne propose à aucun moment une analyse, même parcellaire, des migrations intérieures aux Etats ; *L'économie politique des migrations* (2010) est une économie internationale ; *Les nouvelles migrations* (2013) de Catherine Withol de Wenden sont internationales ; les *Migrations contemporaines* (2009) que se propose d'étudier la revue neuchâteloise de géographie sont elles aussi internationales. La recherche francophone n'est pas la seule, loin de là, à focaliser son attention sur cet aspect du fait migratoire. Qu'il s'agisse des ouvrages *Age of Migration* (1993) de Castles et Miller, *Global Migration Crisis* (1995) de Myron Weiner ou *Migration Theory* (2000) de Brettell et Hollifield, à chaque fois, les phénomènes étudiés s'inscrivent dans un contexte mondial, tout au moins transnational. Parallèlement, la réactualisation des recherches sur le fonctionnement des groupes diasporiques, tombés dans un oubli relatif depuis les travaux de l'Ecole de Chicago (Vertovec et Cohen, 1999), ne facilite pas le regain d'intérêt à l'égard de migrations intérieures dédaignées par un champ de recherche toujours plus tourné vers l'échelle globale. La définition que donne Gildas Simon de « la planète migratoire » entérine un paradigme dans lequel l'échelle régionale tendrait presque à devenir un anachronisme : « *Faire référence à la planète migratoire, c'est affirmer la prévalence des logiques planétaires sur les modes de fonctionnement locaux ou régionaux ; non que ces derniers aient disparu ou soient devenus sans objet mais le fait est qu'aujourd'hui leur rôle tend à se subordonner [...]* » (Simon, 2008 : 4). Cette réorientation scalaire suit finalement les évolutions démographiques, politiques, sociales et sociétales que les sociétés occidentales connaissent depuis une trentaine d'années : la transition démographique symbolisée par l'exode rural s'est achevée et a été remplacée par des flux migratoires non plus régionaux⁸ mais en

⁸ Cette idée couramment répandue pose néanmoins la question de l'existence ou non de migrations intérieures dans les pays ayant achevé leur transition démographique et leur révolution urbaine. L'hypothèse de Jean-Marc Zaninetti prend le contre-pied des théories traditionnelles : d'une part, les migrations intérieures, notamment en France et aux Etats-Unis, sont toujours actives, d'autre part les conditions de migration n'ont jamais été aussi favorables puisque « *l'unité politique, linguistique et juridique des pays occidentaux développés facilitent incontestablement les migrations intérieures, la libre circulation de la population et le libre choix de sa région de résidence sont des droits reconnus dans ces pays [...]* » (Zaninetti, *op. cit.* : 91). L'intérêt très limité à leur égard s'expliquerait-il par la volonté de ne plus utiliser un lexique jugé inapproprié pour les contextes européens et désormais supplanté par le terme (trop) englobant de « mobilités » ?

provenance de l'ensemble de la planète. Ces dynamiques migratoires ont donné naissance à des configurations socio-spatiales d'un type nouveau dont la gestion politique pose une batterie d'interrogations : quel statut juridique pour les immigrés ? Quelles politiques les Etats et/ou les instances supranationales doivent-ils mettre en place ? La gestion étatique traditionnelle s'adapte-t-elle à des sociétés désormais multiculturelles ? Quels enjeux politiques et géopolitiques soulèvent ces nouveaux flux migratoires ? A l'échelle des individus, ces flux donnent lieu à de nouvelles approches. Aristide Zolberg les considère comme des « *processus sociaux de distinction* » au sein desquels le contexte étatique les singularise des mouvements intérieurs : les régulations aux frontières, les difficultés pour résider, trouver un emploi voire accéder à la citoyenneté du pays d'arrivée, représentent des obstacles sociaux, administratifs et politiques difficiles à surmonter qui sélectionnent les immigrés, en même temps qu'elles les singularisent dans leur nouveau pays de résidence (Zolberg, 1989).

L'hégémonie actuelle de l'échelle internationale ne doit pourtant pas occulter l'intérêt actuel d'un certain nombre de chercheurs pour ces « *migrants oubliés* » (Laczko, 2008). Economistes et démographes n'ont jamais abandonné un objet de recherche demeuré central dans leurs recherches, mais ont été rejoint ces dernières années par plusieurs géographes qui ont enrichi les études existantes par une approche spatiale mettant l'accent sur l'effet de levier des migrations sur les territoires. Le comportement du gouvernement chinois à l'égard de ses migrations intérieures ne fut pas étranger à cette analyse : levier réduisant la pression foncière dans les zones rurales, les gigantesques stocks migratoires représentent aussi une réserve de main-d'œuvre à même de répondre aux besoins de secteurs secondaires et tertiaires en plein développement⁹ (de Wind et Holdaway, 2005). Cette orientation scientifique s'est notamment cristallisée autour des liens réciproques entre migrations intérieures et développement territorial (Gonnard, 2006) et/ou économique (Appleyard, 1989 ; Vullnetari, 2012) que plusieurs rapports de l'OIM ont permis de populariser auprès des agences de développement et de certains gouvernements (Van Hear et Nyberg Sørensen, 2002 ; Deshingkar et Grimm, 2005 ; Deshingkar, 2006) : en tant qu'instruments de résorption de la pauvreté, les migrations intérieures et/ou internationales sont à prendre en compte dans une gestion réfléchie du développement étatique (King, Skeldon et Vullnetari, *op. cit.*). En se focalisant sur les conséquences territoriales des mouvements migratoires, ces approches ouvrent de nouvelles perspectives pour la recherche : le cloisonnement scalaire qui utilise la géographie pour fragmenter en sous-catégories discutables

⁹ Pour l'économiste chinois Fang Cai, l'impact économique de ces migrations intérieures représenterait 16% du PIB cité dans de Wind et Holdaway, 2005.

des phénomènes aux conséquences pas si opposées qu'on ne veut bien le croire, disparaît comme grille d'analyse privilégiée.

1.2. Pour une lecture globale des phénomènes migratoires

1.2.1. Le cloisonnement scalaire, une impasse

Nous l'avons vu, le fossé entre deux champs de recherche au développement autarcique trouve son origine dans l'idée selon laquelle à de « simples » changements de résidence au sein d'une même nation homogène, s'opposeraient des migrations transnationales mettant des hommes au contact de sociétés d'arrivée aux normes culturelles différentes des leurs : leurs stratégies d'inclusion n'en seraient alors que plus complexes.

La thématique de l'adaptation/inclusion n'est pas nouvelle dans le champ de recherche sur les migrations mais ne s'est que récemment « internationalisée ». Rapidement intégrée et discutée dans les études sur les migrations internationales, elles apparaissent pourtant avec les recherches sur les migrants ruraux vers les zones urbanisées (Lewis, 1959, 1966 ; Tilly & Brown, 1967 ; Peattie, 1974 ; Lomnitz, 1977 ; Butterworth & Chance, 1981)¹⁰. Les auteurs montrent que la relative facilité d'adaptation de ces populations trouve moins son explication dans un sentiment d'appartenance nationale partagée, que par leur faculté à s'inscrire au sein des réseaux familiaux et/ou communautaires qui structure la communauté migrante. L'exode rural que connaissent les villes occidentales « *apporte des coutumes rurales qui se trouvent face à face avec un milieu urbain et industriel* » : les migrants répondent alors à leurs difficultés d'adaptation/intégration « *par des concentrations résidentielles selon l'origine régionale et par le maintien de traits culturels, de langages régionaux et de dialectes qui les relie à leur régions d'origine* » (King, Skeldon et Vullnetari, *op. cit.* : 30). En France, Roger Bêteille est le premier à proposer une étude de l' « émigration » aveyronnaise en France qui mette en avant les ruptures au sein des trajectoires migratoires de ces « émigrés de l'intérieur » (Bêteille, 1974). Le ton change radicalement : bien que Français, l'arrivée de ces paysans dans les grandes villes françaises – facilitée par la présence sur place de compatriotes¹¹ – entraîne de

¹⁰ Cité par Gurak et Caces, 1992 : 154.

¹¹ A travers l'exemple des Aveyronnais, et à la suite des travaux de Schwab sur les relations entre villes et campagnes (Schwab, 1971), Roger Bêteille théorise ce qui deviendra par la suite un concept clé dans les études migratoires, celui de filières migratoires. Si celles-ci mettent en place un système de flux (humains, économiques, d'informations) entre la région d'origine et la société d'arrivée, elles sont aussi un facteur fondamentale d'organisation d'un espace

nécessaires stratégies d'inclusion au sein d'espaces urbains aux normes sociales et relationnelles mal maîtrisées. Amicales, associations, réseaux d'entraide, journaux, etc., autant de vecteurs qui proposent aux nouveaux arrivants des facilités d'intégration à la communauté aveyronnaise émigrée, mais surtout, à une ville « étrangère ». A la suite de Béteille, les travaux sur les communautés de l'intérieur connaissent un regain d'intérêt : Auvergnats (Raison-Jourde, 1976), Bretons (Violain, 1997 ; Tardieu, 2003 ; Le Bayon, 2010 ; Le Moal, 2013), Alsaciens (Tardieu, 2004), Creusois (Faure, 2003), Antillais (Tardieu, 2005), deviennent l'objet de monographies qui, derrière leur facture plus ou moins romancée, témoignent toutes des difficultés d'intégration rencontrées par les émigrés. De même, la revue *Ethnologie Française* consacre en 1980 un numéro spécial intitulé « Provinciaux et provinces à Paris » qui se propose, au travers d'une quinzaine d'articles, de déterminer le rôle des différentes populations provinciales dans le façonnement de Paris (Barbichon, 1980). L'opposition entre migrations intérieures et internationales est donc moins nette que ne pourraient le laisser présager les thématiques traditionnellement associées à chacun des deux champs de recherche : les observations et les hypothèses proposées dépassent une quelconque dichotomie méthodologique. Cette approche, loin de constituer un socle méthodologique souple à même de saisir les structures migratoires et les comportements des individus migrants, calque au contraire un postulat figé sur des configurations socio-spatiales évolutives dont les échelles d'expression se répondent plutôt qu'elles ne s'opposent.

Une littérature se développe pourtant, notamment à travers l'observation des migrations entre le Mexique et les Etats-Unis, pour déterminer de supposées différences entre migrants intérieurs et immigrés transnationaux. L'exemple mexicain illustre en effet la complexité de trajectoires qui associent au cours du temps les deux types de migrations : l'arrivée aux Etats-Unis est l'aboutissement – temporaire ou non – de trajectoires individuelles scandées en plusieurs étapes, des zones rurales de départ aux principales villes mexicaines puis américaines (Lozano-Ascencio, Roberts et Bean, 1999) (Baby-Collin et Mercier, 2012). Si les échelles nationales et internationales s'entremêlent dans les parcours migratoires, les configurations socio-spatiales respectives qui apparaissent se singularisent les unes des autres. Dans leur étude sur les migrants originaires d'Oaxaca à Baja California (nord du Mexique) et en Californie, Zabin et Hugues rejoignent les hypothèses de Massey qui voit dans les migrations internationales un processus plus sélectif que les mouvements internes (Massey, 1988). Les deux auteurs montrent que l'extension de l'agriculture intensive à Baja depuis les années 1980, et la demande accrue de main-d'œuvre, ont attiré des familles de travailleurs en provenance du Sud-Mexique qui se sont progressivement

relationnel : selon Béteille, ces filières « *projetent non seulement les Aveyronnais dans un espace de dimension nationale, voire internationale, mais abouti surtout à l'organisation d'un véritable espace humain et relationnel* » (Béteille, *op. cit.*)

installés et intégrés à la vie économique de Baja. Après quelques années, de nombreux travailleurs, en majorité des hommes, se réinscrivent dans une logique migratoire en tentant leur chance aux Etats-Unis pour un salaire plus élevé. Cette seconde migration qui demande un investissement plus important, sélectionne de fait les candidats au départ, mais n'est rendue possible que par la première expérience migratoire vers Baja¹² (Zabin et Hugues, 1995). L'émigration vers les Etats-Unis peut alors se lire comme une « migration d'investissement » avant tout masculine, nécessitant un certain capital¹³ de départ, qui se différencie de logiques migratoires internes s'inscrivant plutôt dans une volonté de migrants « intermédiaires » d'assurer avant tout la survie de leur foyer, et, à ce titre, d'atténuer le risque que peut représenter le départ (Stark et Taylor, 1991 ; Lindstrom et Lauster, 2001 ; del Rey Poveda, 2007). Certaines singularités s'esquissent dans les profils des migrants mais apportent plus d'interrogations que de réponses : l'exemple mexicain est-il l'illustration de deux structures singulières vérifiables dans la plupart des contextes migratoires de la planète ou au contraire une exception difficilement généralisable ? Si les références manquent pour vérifier la nature systématique de ces hypothèses, quelques travaux abordent néanmoins cette question de manière plus ou moins directe. Les observations effectuées dans la province philippine d'Ilocos Norte¹⁴ montrent que les potentiels migrants vers Hawaï présentent des profils sociodémographiques qui les placent assez haut dans la hiérarchie sociale de leur société de résidence : capital économique supérieur, relations plus structurées dans la société d'arrivée, connaissance antérieure de Manille grâce à plusieurs voyages, tradition migratoire au sein de la famille, « calcul cognitif » plus poussé des coûts et des bénéfices d'un projet migratoire (de Jong *et al.*, 1983). L'étude que fait Balán sur les migrations boliviennes en Argentine aboutit aux mêmes conclusions : les risques inhérents à la migration conditionnent *de facto* une sélection des individus, en particulier en faveur des hommes (Balán, 1988). Pour pertinentes que soient ces observations, plusieurs interrogations demeurent : l'absence de véritables recherches sur le sujet freine toute tentative de généralisation des quelques traits isolés par ces auteurs ; le questionnement se concentre principalement sur l'analyse du profil des migrants, ainsi que sur les motivations de départ, mais ignore malheureusement les logiques d'inclusion au sein de la société d'arrivée. La difficulté à apporter des éléments tangibles en faveur d'une réelle différenciation entre plusieurs types de migrations, loin d'être un obstacle, interroge

¹² Zabin et Hugues montrent que la migration des hommes vers les Etats-Unis est rendue possible par l'insertion des femmes et des enfants dans le marché de l'emploi à Baja qui permet d'atténuer les conséquences économique du départ d'un ou de plusieurs membres de la famille.

¹³ Le terme de capital renvoie autant à l'idée d'une accumulation de biens matériels, qu'à celle de capital migratoire entendu comme une expérience migratoire préexistante de l'individu concerné ou de l'environnement social dans lequel il s'inscrit.

¹⁴ Ces observations présentent un biais non négligeable puisqu'elles concernent les individus affirmant avoir un projet migratoire et non ceux ayant effectivement réalisé une migration vers Hawaï.

au contraire le bienfondé d'une analyse binaire de phénomènes finalement pas si éloignés les uns des autres : seule une lecture globale dépassant de prétendues frontières scalaires peut permettre une intégration et une réelle compréhension de toutes les dimensions des faits migratoires.

1.2.2. Éléments pour une analyse systémique des phénomènes migratoires

L'hypothèse selon laquelle un certain nombre de trajectoires migratoires individuelles associées au fil du temps migrations intérieures et internationales témoigne de l'entrelacement des échelles, mais peine à s'extraire d'une approche toujours marquée par les oppositions traditionnelles. La réhabilitation des flux migratoires intérieurs dans la littérature sur les migrations passe moins par une multiplication des recherches à leur égard que par une approche globale qui parviendrait à élaborer une grille de lecture applicable à l'ensemble des migrations, quelle que soit leur portée géographique.

Assez tôt, des tentatives proposent une analyse globale des phénomènes migratoires. Dans son étude sur les migrations transatlantiques anglaises au XIX^e, Brinley Thomas montre combien celles-ci sont liées d'une part avec les migrations internes à l'Angleterre, d'autre part avec les cycles économiques à l'œuvre de part et d'autre de l'Atlantique : les périodes d'essor économique que connaît l'Angleterre favorisent l'exode rural au détriment des migrations internationales ; à l'inverse, une économie américaine prospère associée à une stagnation économique de l'Angleterre voit les émigrés affluer (Thomas, 1954). L'analyse de Thomas n'envisage plus seulement des lieux de départ et d'arrivée, mais plutôt un « *système régional nord-atlantique* » défini non pas par la nature des migrations à l'œuvre, mais par les contextes économiques nationaux. Les pistes de recherche esquissées par Thomas trouveront une nouvelle vigueur quelques années plus tard grâce à réappropriation qu'en feront plusieurs chercheurs, notamment Wilbur Zelinski qui, à travers son approche systémique des différentes formes de migrations et de mobilités (Zelinski, 1983), annonce le « paradigme mobilitaire » qui dominera pour plusieurs décennies la recherche sur les migrations (Urry, 2000 ; Cresswell, 2006 ; Hannam, Sheller et Urry, 2006 ; Sheller et Urry, 2006).

Nous ne prétendons pas retracer ici de manière exhaustive les étapes historiques qui ont présidé à la construction d'une théorie systémique et intégrative des migrations, mais plutôt d'isoler certaines des structures sur lesquelles se construisent les phénomènes migratoires, afin d'élaborer une grille d'analyse globale libérée des réflexes méthodologiques traditionnels. Pour cela, les

hypothèses proposées par King, Skeldon et Vullnetari constituent une base de réflexion stimulante. Leur modèle repose sur trois axes principaux qui se déclinent selon le contexte dans lequel s'effectue l'observation : l'analyse des systèmes migratoires auquel se greffe celle des réseaux, l'intégration des migrants au sein de la société d'arrivée, le lien entre migrations et développement (King, Skeldon et Vullnetari, *op. cit.*).

1.2.2.1. *L'analyse des systèmes migratoires*

Akin Mabogunje est le premier à proposer dans son travail sur les migrations rurales vers les villes d'Afrique de l'Ouest, la notion de système migratoire. L'objectif n'est pas tant d'étudier les singularités des trajectoires individuelles, que de définir un modèle explicatif théorique dont ses éléments constitutifs seraient communs à tout phénomène migratoire, qu'il soit transnational ou interne à un pays. Mabogunje distingue ainsi cinq éléments fondamentaux dont l'interaction réciproque constitue ce qu'il nomme un système migratoire : l'environnement (économique, social, politique, logistique) ; le « migrant » dont les choix migratoires sont déterminés par des forces d'attraction (*pull*) ou de rejet (*push*) ; des sous-systèmes de contrôle comme la famille, la communauté, les possibilités d'emploi, de logement et plus généralement l'assimilation à la vie urbaine ; des mécanismes d'ajustement opèrent dans les zones rurales pour canaliser les pertes démographiques et, dans les zones urbaines, pour incorporer les nouveaux venus ; des boucles de rétroaction qui influent sur les flux migratoires (certaines formes de migrations de retour, flux d'information, ...) (Mabogunje, 1970). Rapidement contesté pour son aspect trop rigide qui échouerait à saisir la volatilité et les évolutions permanentes que connaissent les migrations (Boyd, 1989), la démarche de Mabogunje apparaît néanmoins stimulante de par sa capacité à développer une analyse globale et systémique des phénomènes migratoires, comme en témoigne d'ailleurs sa large adoption ultérieure (White et Woods, 1980 ; Fawcett, 1989 ; Kritz, Lin, et Zlotnik, 1992 ; Simon, 1995 ; Faist, 1997). Progressivement délivrée de la théorisation figée des premiers travaux, la notion de système migratoire évolue devenir une structure souple à même d'intégrer le caractère changeant des migrations: « *comme les conditions économiques et politiques évoluent, la stabilité de ces systèmes n'engendre donc pas une structure fixe* » (Massey, *op. cit.* : 454). Cette dimension dynamique se retrouve notamment chez Nijkamp et Voskuilen qui approfondissent la notion de départ en systématisant la prise en compte des choix individuels, des motivations de départ, des réseaux qui se mettent en place suite à la migration, ainsi que des interactions entre le(s) migrant(s) et la société d'arrivée (Nijkamp et Voskuilen, 1996).

Pour certains auteurs, l'analyse des systèmes migratoires peine néanmoins « à conceptualiser les liens sociaux entre les migrants et les non-migrants au sein des familles ou ménages et des réseaux » (Dorai, Hily et Loyer, 1998 : 65). La faiblesse de l'approche systémique réside en effet souvent dans la difficulté à sortir d'une vision rationnelle et mécanique des phénomènes migratoires, pour considérer les migrants comme des acteurs à part entière de leurs propres migrations (Massey, *op. cit.* ; Simmons, 1989). La prise en compte des réseaux migratoires mis en place par et pour les migrants (Hily, Berthomière et Mihaylova, 2004) et, plus généralement de leurs stratégies d'intégration à la société d'arrivée, peuvent cependant permettre d'élaborer une analyse plus « humaine » des mouvements migratoires.

1.2.2.2. *L'inclusion des migrants à la société d'arrivée*

La question de l'intégration est devenue un poncif de la recherche sur les migrations, pour le meilleur et pour le pire. Chercheurs en sciences sociales, ONG, associations, personnalités politiques voire du spectacle (elles-mêmes souvent issues de l'immigration), tout le spectre social et sociétal semble avoir un avis à faire partager sur la question de l'intégration dont le parti-pris politique plus ou moins sous-jacent a fait du terme un mot-valise vidé de sa substance (Castles *et al.*, 2002 ; Weber, 2009). L'intégration s'est en effet transformée en un état de fait entériné, voire pour certains un horizon à (faire) atteindre par tous les moyens, oubliant ou niant du même coup sa dimension fondamentalement dynamique et évolutive, dans le temps comme dans l'espace. Bien difficile, dans ces conditions, de se repérer dans un corpus littéraire aussi complexe qu'éclaté où des travaux radicalement opposés dans la méthode ou les buts recherchés peuvent se côtoyer. Remarquons d'emblée que les recherches sur les processus d'intégration renvoient, assez étonnement, aux seuls immigrés transnationaux dont les profils seraient plus hétérogènes et « étrangers » que ceux des migrants intérieurs : c'est une erreur de considérer ces derniers comme des groupes par définition plus homogènes, alors que la migration, dans un cas comme dans l'autre, se double d'une nécessaire adaptation/inclusion à la société d'arrivée.

Les quelques études récentes à ce sujet tendent cependant à décroiser les grilles d'analyse traditionnelles en se concentrant plutôt sur les points communs que sur les oppositions (Castles *et al.*, 2002 ; Asselin *et al.*, 2006 ; Bastos *et al.*, 2006 ; Heckmann, 2005). Elles insistent particulièrement sur la multiplicité des dynamiques d'intégration qui, loin de se circonscrire à un seul domaine d'expression (économique, social, politique, culturel ou spatial), ne cessent de

s'entrecroiser et de s'influencer réciproquement (Engbersen, 2003). Le commerce « ethnique » fournit un exemple parmi d'autres de cet entrelacement puisqu'il constitue pour de nombreux migrants la première étape d'intégration économique, sociale et spatiale (Ma Mung et Guillon, 1986 ; Ma Mung et Simon, 1990 ; Zhou, 1992 ; Raulin, 2000). La structuration progressive et, dans certains cas, la réussite de l'activité commerciale consacre alors une intégration culturelle (acceptation du migrant par la société réceptrice, adoption par ce dernier des normes de la région de résidence, etc.) et, parfois, politique.

La tentative de théorisation que propose Friedrich Heckmann, sous la forme d'une typologie à quatre entrées, vise justement à démêler l'écheveau des relations emboîtées qu'entretiennent entre elles chaque sphère d'expression (Heckmann, *op. cit.*) :

- *l'intégration structurelle* désigne l'acquisition de droits au sein de la société d'arrivée, notamment dans les domaines de l'emploi, de l'habitat, de l'éducation, des services de santé, etc. ;
- *l'intégration culturelle*, quant à elle, se réfère aux processus d'adaptations des migrants aux normes et aux valeurs de la société d'arrivée ;
- *l'intégration interactive* renvoie aux relations sociales qui se créent dans et/ou avec la société d'arrivée ;
- *L'intégration identificationnelle*, enfin, se construit par l'acceptation de la société d'arrivée et se traduit par un sentiment d'appartenance à son envers.

A partir de cette typologie, Heckmann propose une définition, somme toute assez conventionnelle pour ne pas dire normative de l'intégration, mais qui bénéficie d'un certain consensus à son égard :

« L'intégration, dans sa dimension sociale, peut se définir comme un processus durable d'inclusion et d'assimilation des migrations aux institutions centrales, relations et statuts de la société réceptrice. L'intégration des migrants renvoie à un processus d'apprentissage d'une nouvelle culture, d'acquisition de droits, d'accès à certaines positions et statuts, de construction de relations personnelles avec les membres de la société réceptrice, ainsi que la construction d'un sentiment d'appartenance et d'identification vers la société d'immigration. L'intégration est un processus interactif entre les migrants et la société réceptrice. Cette dernière doit apprendre de nouvelles manières d'interagir avec les nouveaux venus et adapter ses institutions à leurs besoins [...] ». (Ibid. : 18)

Globale, la définition d'Heckmann ne privilégie aucune forme de migration au détriment d'une autre : systémique de par sa volonté de ne pas établir de lignes de rupture entre les différents échelons au sein desquels s'expriment les faits migratoires, l'analyse donne néanmoins une place centrale à l'expérience des migrants, considérés comme des acteurs à la fois transrégionaux, mais

aussi au sein de la société d'arrivée. Heckmann oublie cependant de répondre à une question qui, pour évidente qu'elle puisse paraître, n'en demeure pas moins fondamentale : « *à quoi s'intègre-t-on ? A une minorité ethnique existante, une communauté locale, un groupe social ou une [prétendue] société nationale ?* » (Castles *et al.*, *op. cit.* : 114). La société réceptrice dont parle Heckmann ne peut en effet s'entendre, elle non plus, comme un tout homogène, mais plutôt comme un ensemble complexe et multiple organisé en une infinité de groupes et d'individualités. Plusieurs auteurs montrent en effet qu'au sein de sociétés libérales de plus en plus ouvertes, les populations n'agissent pas de manière unique et similaire mais construisent des manières de vie et des systèmes normatifs qui définissent la ou les société(s) au sein desquels ils souhaitent s'inscrire et participer : « *dans des sociétés multiculturelles marquées par des différences culturelles, religieuses, économique et sociales, il ne peut y avoir qu'une seule forme d'intégration* » (*Ibid.*). Ces observations amènent les auteurs à délaisser le terme d'intégration, trop contesté et objet d'interprétations aussi nombreuses qu'hétérogènes, pour lui préférer celui d'inclusion, plus neutre.

1.2.2.3. *Migration et développement*

L'intérêt pour la relation que les migrations peuvent entretenir avec certaines formes de développement territorial – le « migration-development nexus » anglo-saxon (Vullnetari, 2012) – est assez récent dans le champ de recherche sur les migrations. Forcée à partir de l'observation des mouvements internationaux, cette approche s'est tout d'abord développée autour de l'hypothèse selon laquelle les migrations s'expliquaient principalement par des facteurs économiques d'attraction ou au contraire de rejet qui acquéraient une réalité effective grâce à la disponibilité d'un certain capital économique favorisant le départ. Aujourd'hui discutée du fait de son recours devenu systématique et qui gommait par là-même les spécificités des configurations socio-spatiales en place (Fischer, Martin et Straubhaar, 1997 ; Black, Natali et Skinner, 2006), cette approche a néanmoins permis d'exhumer un aspect des phénomènes migratoires jusqu'alors délaissé pour les considérer à la fois comme un moyen de freiner les départs vers l'étranger (Adepoju, 1998 ; Deshingkar, 2006), mais aussi comme un levier de développement économique fondamental pour les pays récepteurs et émetteurs (investissement économique sur place, envoi d'argent dans la région d'origine, etc.) (Taylor *et al.*, 1996). Très marquée par une approche économique des phénomènes migratoires internationaux, le migration-development nexus présente cependant une certaine adaptabilité méthodologique et disciplinaire, notamment en esquissant certaines pistes de compréhension du rôle des migrants dans le fonctionnement

économique, politique et social de régions que leur position intermédiaire permet de relier au sein de systèmes interrégionaux toujours plus structurés. Périphérique dans notre démonstration, la dialectique entre migrations et développement sera néanmoins abordée à travers la question du rôle des migrants dans le fonctionnement des dynamiques urbaines.

1.3. Le migrant comme acteur des recompositions urbaines : un positionnement pour comprendre les modes de construction sociale de la ville

*Comment les migrants changent le monde*¹⁵. Livre au titre volontairement provocateur, l'ouvrage du journaliste canadien Doug Saunders a créé un certain remous lors de sa sortie en 2009 (Saunders, 2012) ; point de révélations explosives, mais le témoignage d'un grand reporter dont les voyages aux quatre coins de la planète, de Calcutta à Lima, de Lagos à Los Angeles, lui ont ouvert les yeux sur l'importance du rôle des migrants dans les dynamiques urbaines mondiales. Chez Doug Saunders, la figure tragique du migrant, tant véhiculée par les médias, oscillant entre celle d'un individu stigmatisé et livré à lui-même et celle d'un envahisseur responsable de tous les maux des sociétés dans lesquelles il s'installe, laisse place à un regard résolument optimiste et dénué de tout misérabilisme. Pour le journaliste, ces grandes migrations contemporaines qui ont apporté des centaines de millions de ruraux vers les centres urbains, ne sauraient se résumer à l'afflux de populations peu éduquées venues gâter une soi-disant culture urbaine traditionnelle, mais redéfinissent au contraire le profil démographique mondial, en même temps qu'elles questionnent la définition contemporaine du terme citadin.

Les migrants, acteurs d'urbanité ? Ce qui est devenu, depuis longtemps, une évidence pour les chercheurs travaillant sur les questions migratoires contemporaines, Doug Saunders veut le populariser à destination du plus grand nombre et appelle à dépasser l'aveuglement et la partialité que certains discours politiques et journalistiques s'ingénient à faire croire et/ou relayer. Les intuitions du journaliste ne sont pourtant pas nouvelles et renvoient à un champ de recherche qui, depuis les travaux pionniers de l'École de Chicago au début du XX^{ème} siècle, n'a cessé d'interroger la place des migrants dans la ville et leur rôle dans son fonctionnement (Bulmer, 1984 ; Coulon, 1992 ; Chapoulie, 2001, 2002 ; Fijalkow, 2004 ; Grafmeyer et Joseph, 2004).

¹⁵ Nous reprenons ici l'adaptation-traduction française du titre original *Arrival City: the Final Migration and our Next World*.

1.3.1. L'École de Chicago ou la mise en avant du rôle joué par les migrants dans les dynamiques urbaines

L'attention portée au rôle des populations migrantes dans le fonctionnement des villes apparaît assez tôt dans les travaux de sociologie, en particulier dans les pays anglo-saxons. Parmi eux, les travaux de ce qui sera appelé plus tard l'École de Chicago ouvrent des pistes de recherche novatrices qui influenceront – et influencent encore – nombre de recherches. Le but recherché par plusieurs sociologues et anthropologues de l'Université de Chicago est de mettre en place une série d'observations puis d'analyses permettant d'élaborer des modèles explicatifs des stratégies élaborées par les migrants pour s'inclure au sein d'une grande agglomération comme l'est Chicago au début des années 1920. Comme le rappelle Marie Chabrol, « *l'étude du changement, physique et social, est au cœur [d'une] démarche* » (Chabrol, 2011 : 31) qui incite les chercheurs à élaborer un nouveau paradigme de recherche, celui d'une « écologie urbaine », pour comprendre les nouvelles configurations socio-spatiales engendrées par l'augmentation de vagues migratoires en provenance des Etats-Unis mais aussi de l'étranger, configurations qui modifient en permanence l'organisation sociale de la ville. A partir d'observations empiriques, les modèles élaborés par Park ou Burgess ambitionnent ainsi d'isoler des éléments fondamentaux dans la compréhension des dynamiques de transformation urbaine (Clerc et Garel, 1998 ; Grafmeyer et Joseph, *op. cit.*).

Véritables avancées dans la recherche urbaine des années 1920-1930, les apports paradigmatiques de l'École de Chicago sont toutefois progressivement supplantés par d'autres courants de recherche, mais continuent à être, encore aujourd'hui, un point de référence pour de nombreux sociologues, anthropologues et géographes: ce qui était jusqu'alors une École devient bientôt une « tradition » (Chapoulie, 2001). En France, la redécouverte récente de ces travaux ouvre bientôt de nouvelles pistes pour des chercheurs y trouvant une aide empirique, méthodologique ou théorique susceptible de les aiguiller dans la compréhension des reconfigurations que connaissent alors les villes françaises. Comme le rappelle Marie Chabrol :

« En France, si les écrits d'H. Becker et d'E. Goffman sont utilisés depuis longtemps, il n'en a pas été de même pour ceux de R. Park et des sociologues de la première École de Chicago. Bien que connu de M. Halbwachs qui a traduit R. Park, de Chombart de Lauwe qui s'est appuyé sur la traduction d' Halbwachs et de M. Castells qui a critiqué la pensée écologique, le cadre conceptuel légué par R. Park, E. W. Burgess et leurs collègues est resté largement inutilisé en France, jusqu'à sa redécouverte dans les années 1970 » (Chabrol, *op. cit.* : 34).

1.3.2. Un héritage pour analyser le rôle des migrants dans les recompositions urbaines contemporaines

La relecture des écrits de l'École de Chicago émerge dans une période charnière pour une recherche urbaine et migratoire française qui commence à voir s'effriter la suprématie du paradigme quantitativiste au profit d'une approche plus qualitative des phénomènes socio-spatiaux (Guillon et Le Fur, 1978 ; Ma Mung et Guillon, 1986). Pour Yves Grafmeyer, cette nouvelle manière d'appréhender les phénomènes urbains gagne bientôt l'ensemble des travaux en sociologie urbaine :

*« Comprendre la ville à travers l'observation intensive de quelques-unes de ses parties, placer sous le projecteur quelques lieux bien circonscrits pour mieux saisir dans leur indépendance les divers ordres de phénomènes qui s'y imbriquent, privilégier l'étude de la localité pour en mieux embrasser la complexité : tout cela était en train de devenir ou de redevenir à partir de la fin des années 1970, l'une des façons les plus ordinaires de faire de la sociologie urbaine » (Grafmeyer et Joseph, *op. cit.* : VII).*

Dans l'abondante littérature qui émerge alors, plusieurs travaux replacent les migrants au cœur de leur démarche, en les considérant comme des acteurs à part entière des évolutions qu'ont connues ou que connaissent les grandes villes françaises. Chacun de leur côté ou ensemble, Alain Faure et Claire Lévy-Vroelant s'attachent à saisir et à faire dialoguer les stratégies mobilitaires élaborées par les individus et les populations migrantes, qu'il s'agisse de celles construisant une migration au sens traditionnel du terme ou de celles ayant lieu au sein de l'espace urbain d'installation (Faure, 1992, 1999 ; Lévy-Vroelant, 2004). Ainsi, « *la démarche historique [...] permet de ne pas réduire les modes de logement des migrants de telle ou telle provenance à des « modèles culturels » immuables, et de tenir simultanément les éléments liés à la situation de départ et à la situation d'arrivée* » (Lévy-Vroelant, *Ibid.* : 148). Faisant par exemple le choix d'une attention toute particulière sur l'habitat des migrants, les deux sociologues s'inscrivent en faux par rapport à un discours alors dominant d'un manque d'intégration de la part des populations arrivées en ville plus ou moins récemment : pour eux, les lieux historiques qui seraient de relégation (hôtels meublés, garnis ou plus récemment HLM), sont au contraire des sas transitoires en attente d'une situation véritablement intégrée à l'espace urbain, prenant la forme d'une location pérenne, voire d'un accès à la propriété (Faure & Lévy-Vroelant, 2007).

La réappropriation des apports empiriques, théoriques et méthodologiques de l'École de Chicago peut s'expliquer aussi par leur capacité à intégrer et à faire dialoguer au sein d'une même grille d'analyse deux champs de recherche dont les développements respectifs se sont produit

indépendamment l'un de l'autre, le tout dans un contexte historique contemporain marqué par une présence migrante de plus en plus visible qui interpelle chercheurs comme responsables politiques¹⁶. L'emboîtement de ce double intérêt se cristallise alors à travers la thématique des « quartiers ethniques » des grandes agglomérations françaises, Paris en tête, mais aussi Marseille et Lyon. Dans la capitale, le quartier asiatique du XIII^{ème} arrondissement devient l'objet de nombreuses recherches pionnières et permet aux auteurs de prendre leurs distances avec un certain nombre d'analyses élaborées à partir des Chinatowns des grandes villes américaines (Guillon et Taboada-Leonetti, 1986 ; Ma Mung, 1998 ; Raulin, 2000). Plutôt que d'envisager ces espaces comme des quartiers clos marqués par l'entre-soi social, culturel et économique, les chercheurs démontrent que ce quartier asiatique historique est au contraire un lieu ouvert, de passage et de transit. Pour Guillon et Taboada-Leonetti, l'élévation dans la hiérarchie sociale des migrants s'accompagne d'un départ presque systématique du quartier, même si les individus continuent de le fréquenter ponctuellement pour répondre à des besoins quotidiens – notamment alimentaires – ou plus exceptionnels. Au fil des ans, les terrains d'observation se multiplient ainsi que les groupes migrants étudiés. Les conclusions de l'étude menée par J.-C. Toubon et K. Messamah sur le quartier de la Goutte d'Or à Paris insistent quant à elle sur la dialectique qui se met en place entre les particularités sociales des populations migrantes et les singularités urbanistiques et architecturales de leur terrain d'action : pour les deux auteurs, le bâti dégradé, ainsi que la vacance de nombreux locaux commerciaux, ont permis aux immigrés, principalement d'origine algérienne, puis africaine, de s'implanter dans ce quartier. (Toubon et Messamah, 1990).

A l'autre extrémité de la France, les travaux d'Alain Tarrius sur le quartier marseillais de Belsunce se proposent eux-aussi d'élaborer de nouvelles grilles d'analyse des pratiques socio-spatiales des groupes immigrés et/ou migrants, non plus en termes d'invasion, de pauvreté et de violence mais plutôt de richesse et d'apport culturels et économiques (Tarrius, 1992, 1995a, 1995b). Ce terrain d'observation marqué par une très importante commerciale permet au sociologue d'élaborer – et d'enrichir au fil du temps – ses concepts de circulation migratoire et de territoire circulatoire, d'insister sur la labilité des échanges à travers les frontières étatiques et sur le rôle des migrants comme acteurs d'urbanité. Comme le remarque Alain Tarrius, « *il fallait donc revenir sur les grandes inspirations de Park, il fallait éclater les contextes de spatialisation pour mieux lire les relations sociales qui*

¹⁶ L'attention portée par les chercheurs sur les groupes immigrés est au départ largement orienté par les demandes successives de divers organismes publics ou para-publics confrontés à des problèmes de gestion urbaine jusqu'alors : l'Insee demande dès 1978 à Michèle Guillon une étude sur le Triangle de Choisy du XIII^{ème} arrondissement de Paris suite aux plaintes des riverains concernant une prétendue concurrence déloyale de la part de la communauté asiatique ; suite à des rixes répétés entre riverains et chauffeurs de taxi, la municipalité de Marseille demande au sociologue Alain Tarrius une étude sur le quartier de Belsunce ; hors des frontières nationales, l'ORSTOM puis l'IRD encouragent les travaux de Sylvie Brédeloup sur l'installation des migrants dans les villes africaines (Chabrol, *op. cit.*)

s'étaient dans l'espace » (Tarrius cité par Alioua, *Ibid.* : 13). Ce positionnement scientifique et méthodologique qui rejoint d'autres travaux français (Agier, 1983) ou anglo-saxons (Portes, 1999) propose de dépasser l'étude de la ville proposée par l'Ecole de Chicago pour lui préférer une analyse éclatée d'espaces urbains qui n'acquiescent de réalité sociale qu'à travers leur connexion à d'autres lieux, notamment grâce à l'action de migrants-entrepreneurs¹⁷ (Péraldi, 2001). Progressivement, les chercheurs en sciences sociales s'attachent à montrer que la compréhension du fonctionnement de l'espace urbain quel qu'il soit ne peut plus faire l'économie d'une attention portée aux groupes migrants, en tant qu'il « *ne se saisit plus comme une totalité, tant sa mise en forme dépend désormais d'espaces et de populations qui lui sont extérieures* » (Missaoui et Tarrius, 2006 : 45).

L'insuffisance théorique de l'Ecole de Chicago à saisir des phénomènes nouveaux ou d'ampleur sans précédent, puis son remplacement par de nouveaux paradigmes ne doivent cependant pas masquer les profondes avancées qu'elle apporta à la compréhension des espaces marqués par les activités de populations migrantes. Sous l'impulsion de ces chercheurs, celles-ci ont cessé d'être appréhendées comme des envahisseurs ruraux venus pervertir l'équilibre urbain traditionnel, pour devenir des acteurs à part entière des dynamiques urbaines, transformant autant la ville que la ville ne les transforme. Cette importance accordée à l'expérience personnelle et collective de la ville a en effet révolutionné la manière d'appréhender la ville et le rôle des citoyens dans son fonctionnement.

1.4. Quelle place pour l'expérience citadine dans les études urbaines ?

Et si la compréhension de la complexité des réalités urbaines ne pouvait se faire qu'à l'échelle de ses habitants ? Et si les approches scientifiques en termes de fonctionnement urbain global déshumanisaient des organismes socio-spatiaux qui ne prennent corps que dans la subjectivité de ses habitants ? L'intuition, ô combien géographique, que l'écrivain Italo Calvino laisse transparaître dans les quelques lignes tirées de ses *Villes invisibles* placées en exergue de ce chapitre invite à une plongée dans le labyrinthe des micro-territoires perçus, vécus ou rêvés qui, dans leur individualité et leur aspect disparate, interagissent et s'unissent pourtant pour créer ce que nous appelons une ville. Exercice littéraire ou manifeste méthodologique, ces quelques lignes font écho

¹⁷ « *Là où les Etats s'évertuent à construire des « arcs méditerranéens », des coopérations transfrontalières ou internationales, les entrepreneurs passent à l'acte et contribuent concrètement à l'articulation entre le global et le local, au prix de liens éthiques [et parfois ethniques] forts et de dispositifs réglementaires faibles* » (Bredeloup, 2003 : 59).

aux nombreuses recherches qui se sont attachées à proposer des définitions de la ville : peut-elle s'objectiver comme un objet d'étude homogène, alors même que sa définition repose sur la coprésence et l'interaction de subjectivités individuelles ? Comment déterminer une entité commune et unifiée, alors que les simples frémissements dans le regard du promeneur d'Italo Calvino suffisent à donner naissance à autant de réalités individuelles qui disloquent et fragmentent le cadre géographique général ? La présence sur un même espace d'hommes et de femmes qui appréhendent l'espace à l'aune de leurs propres expériences, représentations et attentes multiplie presque à l'infini les dimensions cognitives des territoires urbains qui, si elles se différencient les unes des autres, ne s'opposent ni ne s'excluent pour autant.

1.4.1. Espace vécu, expérience spatiale et citoyenneté : un appareil conceptuel pour saisir les pratiques et les représentations que les citoyens ont de leur(s) territoire(s)

Si les liens qu'entretient Calvino avec la géographie sont ceux d'un théoricien de la littérature curieux de comprendre le fonctionnement de l'espace qui l'entoure, l'édition de ses *villes invisibles* en 1972 coïncide avec l'émergence, dans le champ géographique, d'un intérêt nouveau pour les perceptions que les hommes ont de leur espace. Les géographes humanistes des années 1970 rompent en effet avec la posture antérieure qui prétendait objectiver autant le comportement des hommes que le regard des chercheurs : leurs travaux insistent désormais sur la subjectivité des comportements socio-spatiaux individuels et sur leur caractère relatif, dans le temps et dans l'espace. En France, les tentatives de formalisation d'une approche assumant pleinement le caractère subjectif des phénomènes spatiaux se cristallisent autour de l'école de géographie régionale d'Armand Frémont, Jean Chevalier, Alain Metton, Michel-Jean Bertrand – qui évoluera ensuite vers la géographie sociale – dont le concept d'« espace vécu » rencontrera un grand écho dans la communauté des géographes. Face au paradigme néopositiviste de la géographie d'alors, ces géographes répondent par un anti-objectivisme assumé : « *les êtres humains ne vivent pas dans le monde tel qu'il est mais dans le monde tel qu'ils le voient, et, en tant qu'acteurs géographiques, ils se comportent selon leur représentation de l'espace* » (Staszak, 2013 : 340). Les pistes de recherche qu'elle esquisse, certes aujourd'hui dépassées de par certains aspects, eurent cependant le mérite de placer l'expérience sociale et spatiale personnelle et/ou collective au cœur du regard des géographes et de permettre, quelques décennies plus tard, l'émergence d'une nouvelle lecture des dynamiques urbaines en termes d'urbanité et de citoyenneté.

1.4.1.1. *L'espace vécu, éléments de définition*

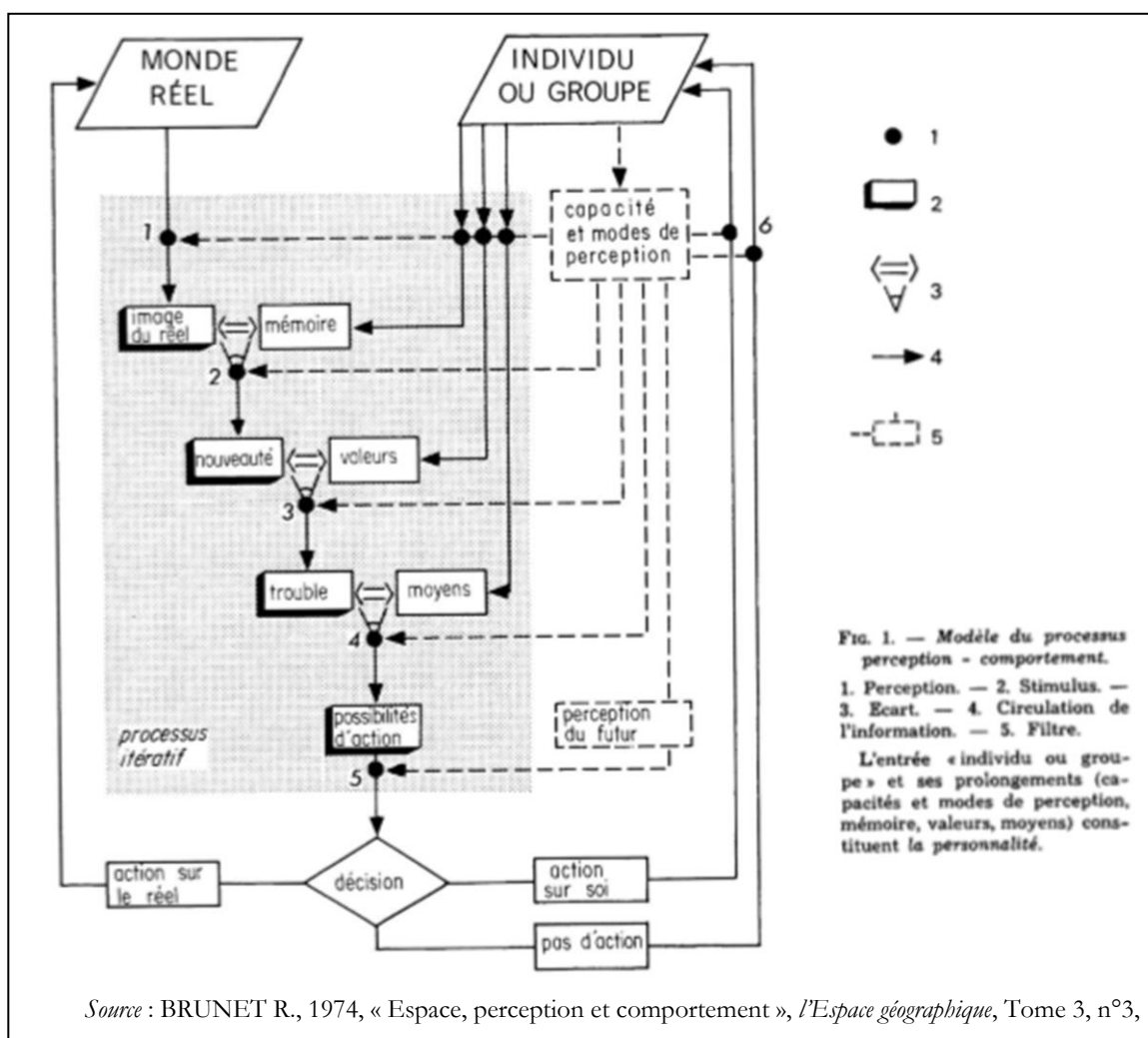
L'élaboration du concept d'espace vécu est une des premières réponses à la prise de conscience de l'impossible objectivité à considérer les phénomènes spatiaux comme des « *réalités objectives que le géographe examine sous le regard froid de la science* » (Frémont, 1974 : 231). Profondément influencée par les travaux de psychologie de Jean Piaget, Yves Guillouet, Abrahams Moles et Elisabeth Rohmer, une poignée de géographes s'attèle à renouveler une discipline qui se confond toujours avec une science régionale figée. Au projet monographique traditionnel qui postule l'analyse exhaustive d'un espace ou d'un groupe donné – et tend par là-même à essentialiser des interactions humaines pourtant marquées par leur disposition à se redéfinir sans cesse – ces jeunes géographes répondent par une approche qui prend ses distances avec « *les transparences de la rationalité* » pour se concentrer sur « *les inerties des habitudes, les pulsions de l'affectivité, les conditionnements de la culture, les fantasmes de l'inconscient* » (Frémont, 1999 : 58). Certes, la région demeure leur objet d'étude privilégié¹⁸, mais elle cesse d'être envisagée comme un fragment d'espace neutre servant de simple support à l'action humaine ; elle acquiert une épaisseur grâce aux représentations que les hommes développent à son égard : « *la région, si elle existe, est un espace vécu. Vue, perçue, ressentie, aimée ou rejetée, modelée par les hommes et projetant sur eux des images qui les modèlent. C'est un réfléchi. Redécouvrir la région, c'est donc chercher à la saisir là où elle existe, vue des hommes* » (Ibid.).

Jean Gallais est l'un des premiers à interroger la pertinence d'une discipline qui se donne toujours pour objectif d'isoler les traits géographiques singuliers susceptibles de découper la surface terrestre en régions homogènes. Son étude sur le delta intérieur du Niger – qu'il systématisera par la suite à d'autres ethnies pastorales du Sahel (Gallais, 1976) – pose les jalons méthodologiques d'une approche qui propose désormais d'expliquer la structuration et le fonctionnement d'un espace par les « *liens spécifiques qui unissent une ethnie à des éléments du milieu* » (Gallais, 1967 : 6). Il montre que l'espace géographique – ce qu'Hervé Gumuchian nommera « l'espace non-qualifié » ou « espace de l'étendue-support » (Gumuchian, 1988 : 94-95) – ne prend forme que dans le regard que les hommes portent sur lui, sur leurs manières de le pratiquer et de le penser : Peuls, Markas et Bozos élaborent chacun des pratiques, des représentations et des stratégies d'appropriation singulières d'un delta pourtant commun. Sa démarche rejoint les travaux menés à la même époque par des psychologues comme Abraham Moles et Elisabeth Rohmer, pour qui « *l'espace n'existe qu'à travers les perceptions que l'individu peut en avoir, qui conditionnent*

¹⁸ Le titre de l'ouvrage d'Armand Frémont, *La région espace vécu*, qui de par son succès devint le manifeste théorique de la future école de géographie sociale, témoigne d'une recherche toujours marquée par l'approche régionale alors paradigmatique.

nécessairement toutes ses réactions ultérieures. A ce titre, cet espace est loin d'être partout équivalent à lui-même, comme voudraient nous l'enseigner les géographes... » (Moles et Rohmer, 1972, cité par Bailly, 1977 : 11). La force de la géographie qu'esquise Jean Gallais est de substituer à la distance « objective » une analyse en termes de « distances structurales » – les interactions sociales ou les phénomènes de rejets entre les différents groupes humains – et de « distances affectives » entendues comme les systèmes de représentations individuels et collectifs qui à l'espace son sens et sa signification¹⁹.

CROQUIS 1 : MODELE DU PROCESSUS PERCEPTION-COMPORTEMENT
SELON ROGER BRUNET



¹⁹ S'il rend systématique la prise en compte de la subjectivité des acteurs humains dans les processus de spatiation des comportements, Jean Gallais n'est pas le premier à considérer comme fondamentale la question des perceptions et des représentations. Avant lui, les travaux de Renée Rochefort consacrés au rôle du travail dans les perceptions du milieu de vie en Sicile esquissent une approche dans laquelle la relativité des comportements individuels occupe le cœur de la démonstration (Rochefort, 1961). Pour la géographe, « il n'est [en effet] pas possible de comprendre la territorialité d'un Sicilien si l'on ne tient pas compte de ce qui l'a construite (histoire ou mémoire collective), des lieux où elle se déroule et des rythmes qu'elle implique » (cité par Di Méo, 1991 : 365).

La date de publication de l'étude de Jean Gallais sur le delta intérieur du Niger coïncide avec une évolution majeure dans le monde de la géographie, celui d'une réorientation du regard des géographes vers la question des perceptions que les hommes ont de leurs espaces de vie. Dans son étude sur la fréquentation de plusieurs quartiers de Boulogne-Billancourt, Alain Metton expose une approche psycho-sociologique de la ville qui met en avant les caractéristiques affectives de l'espace urbain perçu (Metton, 1969). Paul Claval et Roger Brunet commencent eux-aussi à associer à leurs travaux une analyse sémiologique des représentations que les hommes ont de leur espace (Claval, 1973 ; 1974 ; Brunet, 1974), qui débouche sur l'élaboration d'un modèle systémique qui donne aux perceptions une importance fondamentale dans le façonnement des comportements spatiaux individuels (CROQUIS 1)²⁰.

Il faut pourtant attendre l'ouvrage d'Antoine Bailly, *La perception de l'espace urbain* (1977), pour que les géographes francophones reconnaissent le rôle de la subjectivité individuelle dans les processus de perception puis d'appropriation de l'espace. Inspirée par la psychologie et la géographie behavioriste qui émergent aux Etats-Unis au début des années 1960 (Lynch, 1960 ; Klein, 1967 ; Canter et Tagg, 1975), cette approche phénoménologique se démarque du paradigme scientifique d'alors : face aux statistiques de l'école quantitative qu'ils jugent incapables de comprendre les spatialités humaines, ces géographes répondent par un positionnement méthodologique qui donne une place centrale à l'individu et à ses interprétations personnelles de l'espace qui l'entoure. Sylvie Rimbart est l'une des premières à rompre avec la tradition des descriptions « objectives » de la ville : « *Seul l'environnement subjectif et affectif frappe l'homme : l'objectivité morphologique n'a de valeur que pour les spécialistes* » (Rimbart, 1973 : 14). Son regard se porte sur la ville des touristes, des constructeurs, des poètes, des utopistes, des juristes, des théoriciens et dévoile la multitude des images d'un même espace urbain. Dans ce contexte, le travail se porte alors sur la formalisation de modèles théoriques susceptibles de systématiser des représentations qui dépendent « *à la fois de la psychologie individuelle, de la culture apprise (archétypes), des réflexions socio-économiques et professionnelles, des codes de communications (codes sociaux, langage), de l'expérience vécue, de l'originalité biologique, mais également de l'information reçue (interaction personnelle)* » (Bailly, 1977 : 26-27) (CROQUIS 2).

Ces nouvelles pistes de recherche – qui donneront progressivement naissance au concept de représentations spatiales – rencontrent rapidement les travaux sur l'espace vécu et participent à alimenter une réflexion encore tâtonnante, mais qui deviendra bientôt une des notions les plus populaires de la géographie humaine contemporaine. Dans un mouvement d'influence

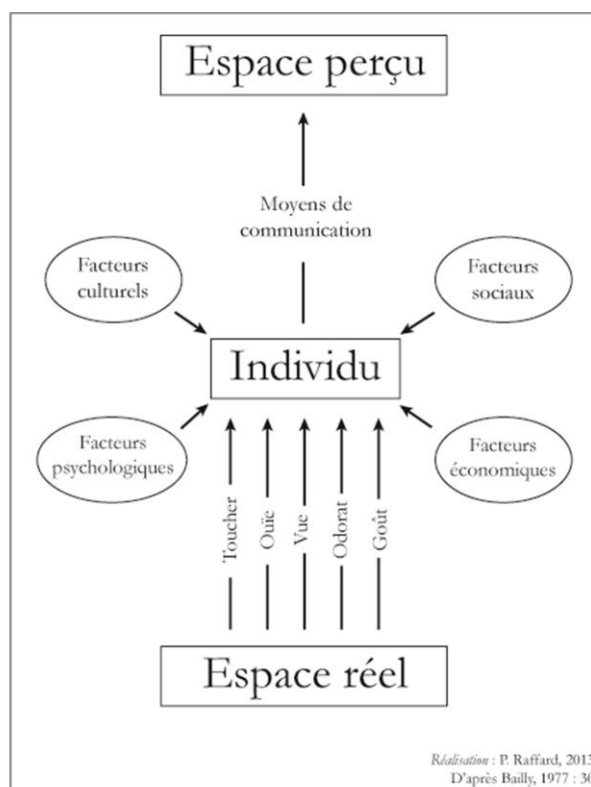
²⁰ D'autres études datant de cette période font de la question de l'espace vécu la clé de voute de l'approche des phénomènes spatiaux (Morel, 1972 ; Lowy, 1973 ; Gibbal, 1974).

réciroque, une grille nouvelle d'analyse des phénomènes spatiaux se formalise qui repose sur trois acceptions du terme d'espace : l'espace de vie, entendu comme « *l'ensemble des lieux fréquentés par une personne ou par un groupe* » ; l'espace social qui associe l'espace de vie et les relations sociales qui permettent son fonctionnement ; l'espace vécu, enfin, qui désigne l'espace social auquel s'ajoute « *les valeurs psychologiques qui s'attachent aux lieux et qui unissent les hommes à ceux-ci par les liens matériels* » (Frémont, 1980 : 49). Dans la

mesure où toute action spatiale ne prend sens qu'en lien avec sa dimension imaginaire, l'espace de vie se subjective par les représentations qu'en ont les individus. Déformé, il devient un espace vécu qui dépasse l'espace neutre des pratiques au gré des images, des idées et des attentes de chacun. Il prend ainsi forme avec la « *conceptualisation du rapport de représentation à une réalité qui fait partie des pratiques quotidiennes* » (Gilbert, 1986 : 17). Quelques années plus tard, Guy Di Méo s'appuie sur les trois mêmes dimensions de l'espace, pour théoriser la relation que les hommes entretiennent au territoire : « *l'édifice construit sur les bases de la matérialité et des pratiques (l'espace de vie) s'enrichit de la*

pulpe des échanges sociaux (espace social), des charges émotives, des images et des concepts individuels, quoique d'essence sociale, qui forgent notre représentation du monde sensible et contribuent à lui conférer du sens (espace vécu) » (Di Méo, 1991a : 127). Perceptions, pratiques, représentations, autant de dimensions qui ouvrent des champs de recherche nouveaux pour l'étude des phénomènes spatiaux, mais qui tracent dans le même temps les lignes de force d'une géographie vertigineuse : chaque homme et chaque femme possède ses propres spatialités, ses propres manières d'appréhender et d'agir sur et dans l'espace qui, elles-mêmes, ne sont jamais que temporaires, relatives et en redéfinition permanente. Les événements de la vie font évoluer la forme et le fonctionnement de ces « *métastructures socio-spatiales* », tandis que « *sous l'effet des sollicitations répétitives que provoquent les afflux sensoriels, l'espace vécu individuel s'élargit et se diversifie, se densifie, avant de s'estomper et de se réduire sous le poids de l'âge et de ce repli des sens qui l'accompagne* » (Di Méo, 1991b : 364). L'analyse en termes

CROQUIS 2 : LE PROCESSUS DE PERCEPTION CHEZ ANTOINE BAILLY



d'espace vécu et/ou de métastructure socio-spatiale envisage donc l'espace comme le résultat de l'interaction entre pratiques et représentations, comme la médiation entre les formes physiques et idéelles à travers laquelle peut s'exprimer « l'être-au-monde » des hommes.

Formalisations théorique d'observations empiriques, les notions d'espace vécu et perçu influencent alors une production géographique qui élabore de nouveaux outils méthodologiques pour saisir les liens entre systèmes de représentations et pratiques individuelles de l'espace. Systématisation du travail d'observation, cartes mentales, cartographie d'itinéraires individuels, etc., autant de choix de recherche qui visent à placer la subjectivité humaine au cœur de la recherche géographique (Masson, 1994). Les travaux de Michel-Jean Bertrand sur les comportements des hommes au sein des espaces urbains, notamment à Paris, abandonnent ainsi le point de vue des décideurs politiques locaux au profit d'une lecture évolutive des configurations urbaines : « *la pratique d'une ville sans cesse en transformation présente souvent un hiatus avec les espoirs des planificateurs ; elle ne s'appuie pas obligatoirement sur des critères économiques ou logiques mais sur une connaissance pragmatique ou expérimentale des cadres de vie* » (Bertrand, 1978 : 14). L'impossibilité à capter l'ensemble du fonctionnement des ensembles urbains devient un biais méthodologique assumé et fait évoluer la manière d'appréhender les objets de recherche : dans le champ des études urbaines, l'analyse de la ville comme entité homogène, laisse place à une échelle beaucoup fine qui se cristallise dans l'étude du quartier, voire de la rue (Bertrand, 1975, 1982). Parallèlement, un intérêt nouveau pour « l'être-au-monde » des migrants et les représentations qu'ils se font de leur espace de vie et d'action apparaît. Plusieurs géographes et sociologues travaillant sur la question des perceptions comprennent assez tôt que l'étude des groupes humains mobiles²¹ et la relation qu'ils entretiennent à leurs espaces de vie ouvrent de nouvelles pistes de recherche. Dès 1965, Julian Wolpert montre que la décision d'émigrer apparaît avec la prise de conscience d'une différence cognitive entre les avantages du lieu de résidence et ceux du futur lieu d'arrivée (Wolpert, 1965). En France, le tropicaliste Jean Gallais est l'un des premiers à rendre systématique une approche analytique fondée sur la notion d'espace vécu. Il lui apparaît en effet « *indispensable d'analyser la représentation des différents éléments constituant le champ de mobilité pour comprendre parfaitement le fait migratoire* », ce que, selon lui, les approches statistique et spatiale des itinéraires individuelles ne permettent que de saisir de manière imparfaite. Cette association l'amène à proposer la notion de « maîtrise de l'espace », entendue comme « *les processus économiques,*

²¹ Cet intérêt naît chez des géographes dont les recherches se portent sur des groupes mobiles, nomades temporaires ou permanents : migrations en pays wolof au Sénégal (Rocheteau, 1973), populations montagnardes du Nord Cameroun (Boutrais, 1973), Maure en Afrique de l'Ouest (Santoir, 1976). La différence n'est en effet pas encore effective entre migrants et individus mobiles ce qui explique une grille d'analyse applicable à des situations pourtant singulières.

sociaux et culturels par lesquels un migrant, ou un individu mobile, tire parti de cette mobilité pour conforter ou améliorer sa situation » (Gallais, 1976 : 75).

La plupart des géographes se « convertissent » alors au paradigme de l'espace vécu : les régions d'étude et les thématiques convoquant un ou plusieurs aspects d'une notion qui complexifie l'analyse des phénomènes socio-spatiaux se multiplient, et participent de la constitution d'un corpus théorique et méthodologique toujours plus fourni. Cette appropriation collective se concrétise lors d'un colloque organisé à Rouen au mois d'octobre 1976 (Bertrand *et al.*, 1976) où le dialogue des intervenants ouvre de nouvelles perspectives de recherche, parmi lesquelles l'application de la notion d'espace vécu aux travaux de géographie historique (J.-L. Piveteau ; J.-C. Boyer), urbaine (X. Piolle *et alii* ; Y. Bottineau et L. Lepoitevain ; B. Mérenne-Schoumaker), migratoire (G. Simon ; J.-P. Choet ; C. Bouquet *et alii*) ou sociale (J. Chevalier ; J.-P. Guérin et H. Gumuchian). Ce colloque est aussi l'occasion pour plusieurs géographes de formuler les premières critiques à l'encontre d'un appareil théorique jugé trop idéologique et, du fait de son penchant « irrationnel », impropre à saisir les liens entre espace et comportements humains.

1.4.1.2. *De la critique de l'espace vécu à sa reformulation en termes de territoire*

Les critiques à l'encontre de la notion d'espace vécu se concentrent paradoxalement sur ce qui fut considéré, lors de sa formalisation théorique, comme une avancée dans la manière d'appréhender le fonctionnement des phénomènes spatiaux. Les tenants de cette nouvelle manière de faire de la géographie se voient reprocher un penchant à individualiser à outrance l'analyse des spatialités humaines, à relativiser l'organisation du monde en sociétés, à diluer dans l'infinie multitude des réalités individuelles les structures collectives rationnelles²² qui demeurent pourtant les fondements de toute configuration socio-spatiale. L'espace social créé par la sédimentation au fil de l'histoire de couches politiques, économiques et sociales voit son importance minorée au profit d'un monde de la spontanéité, du temporaire, de la subjectivité individuelle dans lequel le temps social n'aurait qu'une influence assez limitée. Pour ses détracteurs, l'appareil méthodologique sur lequel repose l'approche « espace vécuiste » (*Ibid.* : 251) – un système d'observation qui se perd dans les détails et un traitement impressionniste des données obtenues

²² Ces structures collectives sont composées de lieux reliés entre eux par des axes de communication, à la fois « non lieux » (Augé, 1992) s'ils ne suscitent aucune appropriation singulière, ou cheminements lorsque les hommes lui donnent une signification à la fois individuelle et collective (Herouard, 2007).

– aboutit à une lecture psychologisante et intuitive qui ne voit dans la structure du monde qu'une « *accumulation désordonnée de pulsions subjectives* » (Di Méo, 1991b : 367).

Dès 1974, Jacques Chevalier pointe ces carences et la non prise en compte du facteur temps qui permettrait pourtant de dépasser le caractère instantané d'une analyse se résumant trop souvent à l'accumulation cartographique des lieux disparates fréquentés par les individus enquêtés. Il déplore ainsi que l'analyse se concentre moins sur l'espace vécu que sur l'espace de vie, et se contente de « *représenter spatialement des phénomènes économiques et sociaux, [et de s'intéresser] bien plus aux phénomènes s'inscrivant dans l'espace (l'espace constituant le support et le miroir d'activités) qu'à l'espace lui-même et à ses représentations (l'espace devenant alors partie intégrante d'un système de valeurs)* » (Chevalier, 1974). Deux ans plus tard, le colloque de Rouen se clôt sur « une discussion-critique » qui reprend les reproches formulées par Jean Chevalier et qui va jusqu'à dénoncer « *la finalité idéologique* » d'une notion qui entretient « *la confusion entre l'espace et les représentations mentales [...], entre la perception de l'espace et la conscience elle-même* » (Bertrand *et al.*, *op. cit.* : 245-257). Les termes sont durs pour désigner un courant de recherche accusé de relativiser la suprématie du réel et de la rationalité pour ne les considérer que comme un simple point de vue parmi tant d'autres. Les réserves portent aussi sur l'écart entre les objectifs méthodologiques que s'assignent les géographes et leur application empirique. Les travaux qui se réclament d'une posture méthodologique prônant la nécessaire prise en compte de la subjectivité et des affects des individus peinent en effet à dépasser une lecture psychologisante qu'une intégration plus systématique des représentations que les hommes ont de leur espace de vie et de leurs pratiques spatiales aurait rendue possible. C'est ce que remarque Florent Herouard, pour qui « *les études empiriques sous fond d'espace vécu [donnent] la faveur, non pas à l'espace à travers l'individu, mais à l'individu à travers l'espace* » soit une analyse « *qui a un intérêt surtout psychanalytique* » (Herouard, 2007 : 167). Les limites énoncées ci-dessus sont essentiellement dues à un travail inachevé de théorisation lors de son âge d'or des années 70-80. L'accent mis, dans la plupart des recherches, sur une simple approche empirique paralysa toute tentative de conceptualisation, que seuls quelques ouvrages²³ s'attachèrent, dans la mesure de leurs moyens, à compenser. Face aux critiques et à l'absence de réelles perspectives géographiques, les géographes qui avaient élaboré et popularisé une notion pourtant stimulante l'abandonnent progressivement, préférant se tourner vers une démarche de plus en plus en vue, celle portée par une géographie sociale emprunte de marxisme qui, quant à elle, proposait un socle conceptuel beaucoup plus structuré.

²³ Seuls certains travaux menés par Armand Frémont tentèrent de rééquilibrer la balance entre études empiriques et travail théorique (Frémont, 1976 ; Frémont *et al.*, 1982).

Tombés dans un relatif anonymat, les travaux sur l'espace vécu sont toutefois exhumés au début des années 1990 par la seconde génération de géographes se réclamant de la géographie sociale qui, autour de Guy Di Méo notamment, y trouve les éléments de base pour une conceptualisation plus poussée des phénomènes spatiaux. Son concept de formation socio-spatiale reprend en effet largement les pistes de recherche ébauchées par ses prédécesseurs, en particulier l'importance accordée aux représentations, aux normes, aux systèmes de valeurs, c'est-à-dire aux dimensions idéelles des comportements spatiaux. La pratique expérimentale et personnelle de l'espace, tout comme la référence permanente des acteurs sociaux à des lieux ou des régions particuliers, constituent deux expressions d'un même phénomène qui, à travers l'appropriation individuelle, rend l'espace signifiant. Pourtant, pour Di Méo, seule leur interaction avec la dimension « structurelle » au sein de laquelle agissent les hommes, permet l'émergence d'unités spatiales singulières :

« C'est elle [la dimension idéelle] qui, présente dans « l'habitus » – composante de la psyché individuelle – contribue à forger, pour chaque individu, les structures de l'espace quotidien ; ce bulbe socio-spatial dont les différentes pelures superposées s'appellent l'espace perçu, l'espace vécu, l'espace rêvé ou imaginé et toujours représenté. C'est elle qui attribue à cet espace subjectif un minimum de sens collectif et tire à son tour des multiples contacts fragmentaires qu'il lui prodigue une fonction organisatrice de l'espace social. Mais cette fonction, elle la doit aussi aux impulsions et aux déterminations que lui communique l'infrastructure géo-économique : celle de la formation socio-spatiale élémentaire ou simple à laquelle elle correspond et qui concerne les lieux du vécu, associés à leur environnement immédiat – perçu ou imaginé – ; celle, également, des formations socio-spatiales de niveau supérieur, à l'influence desquelles elle ne saurait complètement échapper » (Di Méo, 1991b : 369).

La rupture avec la notion d'espace vécu se situe dans cette relativisation de la singularité des représentations individuelles. Pour Di Méo, perceptions, réactions et idées sont autant l'émanation des contextes historiques, sociaux, économiques et spatiaux à l'intérieur desquels elles se façonnent que d'une supposée singularité psychologique personnelle. Sans le dire explicitement, le géographe propose une conceptualisation systémique du fonctionnement des phénomènes spatiaux, dans laquelle la recherche d'objectivité méthodologique ne peut remplir son objectif qu'avec l'intégration de la complexité des subjectivités individuelles (Di Méo, 1985 ; 1991b). C'est à ces conditions qu'une analyse en termes de formations socio-spatiales peut acquérir une certaine exemplarité. L'apport du travail de Guy Di Méo est sans conteste sa capacité à associer au sein d'une même grille d'analyse la multitude des expériences individuelles

et les structures collectives à l'intérieur desquels elles s'expriment. L'abandon d'une grille de lecture binaire qui opposait un espace « objectif » à un espace « subjectif » amène à repenser la référence spatiale, non plus comme une étendue atomisée en de multiples territoires individuels, mais comme « *un tout homogène, formé d'instances inter-reliées, interdépendantes, matérielles et idéelles, au sein desquelles s'échafaudent les rapports sociaux, les attitudes, les comportements, les idées et les représentations propres aux acteurs sociaux* » (Di Méo, 1991b : 373).

Ce positionnement, qui évoluera progressivement vers le concept de territoire²⁴, met l'accent, on l'a vu, sur les médiations – notamment les représentations – qui donnent du sens au rapport que les hommes entretiennent avec leurs espaces. Appliquée à des contextes urbains marqués par le poids des phénomènes migratoires, l'analyse en termes de formations socio-spatiales et/ou de territoires invite à considérer le citoyen intégré à un ou plusieurs réseaux de lieux et de « non-lieux » (Augé, 1992), qui définissent des citadinités individuelles et collectives, génératrices de représentations sociales.

1.4.2. Mobilités, urbanisation et nouvelles formes de citadinités

Urbanité et citadinité sont devenues, ces dernières années, des notions incontournables dans le champ de la recherche urbaine. Popularisant parmi les géographes des questionnements jusqu'alors réservés aux seuls sociologues et anthropologues, les deux termes ont pourtant été victimes de leur succès. La multiplication de définitions parfois contradictoires ajoutée à une utilisation souvent trop hâtive, voire impressionniste, de notions pourtant clairement théorisées, ont contribué à complexifier à outrance des termes progressivement vidés de leur substance. Les travaux récents de plusieurs géographes ont néanmoins permis de dissiper ce flou conceptuel et de réhabiliter des notions susceptibles de fournir des clés de compréhension des réalités urbaines contemporaines. Ni synonymes, ni opposées, urbanité et citadinité, si elles désignent des réalités spatiales différentes, se rejoignent pourtant dans leur capacité à saisir de manière systémique les processus sociaux et spatiaux qui se jouent au sein des territoires urbains. La distinction que nous en proposons ici est un préalable méthodologique nécessaire mais qui n'a pas vocation à constituer le socle de notre recherche : l'objectif n'est pas tant la définition *stricto sensu* de chacun des termes, que l'élaboration d'une grille d'analyse systémique qui permette la compréhension de

²⁴ Nous souscrivons aux travaux de Robert Sack pour qui « *la territorialité sera définie comme une tentative de la part d'un individu ou d'un groupe pour toucher, influencer ou contrôler des hommes, des phénomènes ou des interrelations, en délimitant et en affirmant leur contrôle sur une zone géographique. Cette zone s'appellera le territoire* ». (Sack, 1986 : 26).

configurations socio-spatiales et urbaines rendues possible par la massification contemporaine des phénomènes migratoires et l'importance accrue du rôle des migrants dans les dynamiques urbaines.

1.4.2.1. *Urbanité et citoyenneté, des notions croisées*

Citoyenneté et urbanité, deux termes dont l'utilisation devenue quasi-systématique dans les études récentes sur la ville et l'urbain a eu pour résultat de les confondre, à tort, au sein d'une seule et même définition. Afin de dépasser cette approximation théorique et lexicale, un véritable travail de définition s'avère nécessaire pour redonner un sens précis à des notions qui ne renvoient ni aux mêmes échelles du fait urbain, ni aux mêmes acteurs en présence, ni aux mêmes configurations socio-spatiales (Gervais-Lambony, 2001 ; Lussault, 2013). En effet, malgré des différences que la recherche actuelle ne cesse de mettre en relief et de creuser, une distinction entre citoyenneté et urbanité a longtemps relevé de l'anachronisme, tant cette dernière a constitué, jusqu'à récemment, le seul terme générique pour désigner le « caractère de ce qui est urbain » (Brunet *et al.*, 1992 : 498-499)²⁵. Cette définition trop générale d'une notion pourtant centrale dans la recherche urbaine est assez tôt discutée par plusieurs auteurs, qui ne réduisent plus l'urbanité à un état de fait figé, mais voient en elle une « situation productive » caractérisée par la « mise en co-présence du maximum d'objets sociaux dans une conjonction de distances minimales » (Lévy, 1994 : 286) ». Ces quelques lignes de Jacques Lévy, sans proposer une lecture véritablement nouvelle de la ville (concentration et hétérogénéité), contribuent cependant à mettre en avant le caractère relatif de l'urbanité : tous les espaces urbains de la planète ne présentent pas le même degré d'urbanité, c'est-à-dire se singularisent dans leur capacité à réunir, faire dialoguer et agir ensemble les hommes. Considérée dans ce sens, l'urbanité tend alors à être le propre de l'espace et à se différencier de la citoyenneté qui, pour sa part, « a trait aux mœurs, aux habitudes et aux comportements des habitants des villes » qui partagent « une appartenance à la civilisation urbaine et à ses sociabilités réputées plus élaborées voire raffinées que celle des campagnes²⁶ » (Kleinschmager, 2006 : 56).

²⁵ Pour insuffisante que puisse être sa définition, seule la notion d'urbanité bénéficie d'une entrée dans le dictionnaire des *Mots de la géographie*, la citoyenneté demeurant un concept étranger aux préoccupations des géographes du début des années 1990.

²⁶ La définition que propose Richard Kleinschmager établit un lien clair entre la notion de citoyenneté et la seconde acception que Roger Brunet, Robert Ferras et Hervé Théry donnent à celle d'urbanité, entendue comme « civilité » : « ensemble de traits de comportement positifs, impliquant courtoisie, respect de l'autre, bonnes mœurs et usages, et que l'on assurait être le propre des citoyens, par opposition aux habitants de campagnes [...] » (Brunet *et al.*, 1992 : 499).

Cette distinction avait déjà été systématisées quelques années auparavant par plusieurs géographes pour qui la notion de citoyenneté « *ne semble pas tant concerner l'espace (et ses potentialités) que les hommes et les femmes vivant dans cet espace* » (Gervais-Lambony, *Ibid.* : 93), sans pour autant que cette distinction soit partagée par tous (Navez-Bouchanine F., 1991). Les comportements spatiaux et les systèmes de représentations de ces « néo-citadins²⁷ » (Miossec, 2000) quant à leur territoire de vie et/ou d'action deviennent le cœur même de l'analyse et redéfinissent les thématiques d'une recherche urbaine qui repose toujours sur la seule urbanité : à moins d'assumer volontairement l'insuffisance d'une acception générale²⁸, une seule et même définition ne peut plus cerner des phénomènes qui « *engagent tous les domaines de l'existence individuelle [et dans lesquels] le rapport à l'espace n'en est qu'une dimension* » (Gervais-Lambony, *Ibid.* : 94). Ces pistes de recherche sont creusées et systématisées par Virginie Baby-Collin qui, dans son étude comparée des *barrios* de Caracas (Venezuela) et des *villas* d'El Alto de la Paz (Bolivie), propose d'envisager la citoyenneté comme notion plurielle qui associe d'une part les pratiques socio-spatiales des citoyens, « l'être dans la ville », d'autre part leurs représentations, « l'être de la ville » (Baby-Collin, 2000a ; 2000b).

Il faut toutefois attendre la publication du *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* (Lévy et Lussault, 2003) pour que le couple urbanité/citoyenneté soit considéré comme l'un des fondements à partir duquel peut s'élaborer un véritable travail de théorisation de la ville et des nouvelles configurations socio-spatiales nées des dynamiques d'urbanisation contemporaines. Si chacun des deux termes fait l'objet d'une entrée différenciée, seule leur utilisation croisée peut constituer une grille d'analyse susceptible de décrire et d'étudier le fonctionnement des territoires urbains. Partant d'une définition générale de l'urbanité qui n'est pas sans rappeler celle des Mots de la géographie – « *caractère proprement urbain d'un espace* » –, Michel Lussault complexifie une notion qu'il définit tant comme « *un résultat du fonctionnement de l'organisation urbaine [que comme] un opérateur de l'organisation et de son fonctionnement* ». Marquée par une certaine relativité, l'urbanité et son degré d'expression dépendent alors de l'intensité du « *couplage de la densité et de la diversité des objets de sociétés dans l'espace* » (Lussault, 2013 : 1054). L'un des apports majeurs de cette approche tient sans doute au dépassement de la seule dimension matérielle et/ou fonctionnelle de

²⁷ Si le terme de néo-citadin a le mérite de dépasser les dichotomies urbain/rural, citoyen/migrant, et de singulariser les individus récemment installés en ville – et peu familiers du fonctionnement urbain –, il soulève pourtant plusieurs interrogations : à partir de quand devient-on citoyen ? Quels critères envisager pour saisir ce changement ? Qui les définit ? Le contexte urbain ne construit-il pas autant le citoyen, que lui le fonctionnement de la ville ? (Berry-Chikhaoui, 2009).

²⁸ Dans sa thèse sur les évolutions de la ville de Tananarive (Madagascar), Florence Fournet-Guérin adopte délibérément une définition large de la notion de citoyenneté qu'elle entend comme « *le sentiment de vivre en ville* ». Ce parti-pris méthodologique lui permet en effet de ne pas se concentrer sur un dimension particulière des comportements urbains, mais « *de mettre en évidence la diversité des manières de vivre la ville et de montrer l'existence, ou les modes de coexistence, parfois problématiques, de plusieurs citoyennetés, de plusieurs manières d'être tananarivien* » (Fournet-Guérin, 2007 : 12-13).

l'urbanité, pour lui associer une dimension idéelle, portée par les idéologies, représentations, systèmes normatifs, valeurs collectives et individuelles de la communauté citadine. Pour éviter d'élaborer une définition de l'urbanité de nouveau trop générale, la notion de citadinité acquiert une entrée séparée pour isoler et systématiser la dimension individuelle et actorielle de l'urbanité. Elle désigne ainsi une « *relation dynamique entre un acteur individuel (individuel au premier chef mais aussi collectif) et l'objet urbain* » et « *constitue un ensemble – très complexe et évolutif – de représentations nourrissant des pratiques spatiales, celles-ci en retour, par réflexivité, contribuant modifier celles-là* » (Ibid. : 182). C'est cette lecture multiscalaire, intégrative et multidimensionnelle des phénomènes urbains que systématisera Michel Lussault, pour qui « *saisir une organisation urbaine ne consiste pas seulement à lire [...] sa « physiographie », tout utile que ce soit, mais exige d'analyser les valeurs citadines en actes qui permettent sa construction et ses fonctionnements, ou les contrecarrent, et la font socialement exister* » (Ibid. : 184).

1.4.2.2. *Devenir citadin et marquer l'espace de sa présence*

Réponse à l'insuffisance explicative de la notion d'urbanité, la citadinité émerge toutefois dans un contexte scientifique particulier, celui de travaux consacrés aux grandes villes des Suds, qui prennent leur distance avec une approche gestionnaire et politicienne jugée incapable de saisir des processus d'urbanisation spontanée devenus incontrôlables (Naciri, 1985 ; Gervais-Lambony, 2001 ; Berry-Chikhaoui, 2009). L'accroissement des phénomènes migratoires depuis plusieurs décennies et l'importance prise par les migrants dans les dynamiques urbaines contemporaines complexifie pourtant la définition de « l'être-en-ville » : l'arrivée massive puis l'installation d'hommes et de femmes, souvent peu familiers des normes et du fonctionnement urbains, réinterrogent la place et le rôle du migrant dans la ville. Le recours à la notion de citadinité devient une orientation scientifique susceptible d'analyser les nouvelles configurations socio-spatiales apparaissent dans des contextes régionaux toujours plus disparates (Dorier-Apprill et Gervais Lambony, 2007) : Afrique subsaharienne (Gervais-Lambony, 1994 ; Bredeloup, 2003 ; Fournet-Guérin, 2007 ; Choplin, 2009 ; Spire, 2011) ; Amérique du Nord (Didier, 2000 ; Lehman-Frisch, 2002) et latine (Baby-Collin, 2000 ; Cunin, 2004) ; pays du Maghreb (Lussault et Signoles, 1996 ; Navez-Bouchanine, 1996 ; Deboulet, 1996 ; Berry-Chikaoui et Deboulet, 2000 ; Florin, 2000 ; Berry-Chikhaoui, 2009), , voire même Asie (Pliez, 2007).

Ces nouvelles thématiques, qui questionnent les vies citadines et le rôle des habitants dans le fonctionnement urbain, s'inscrivent en faux vis-à-vis des discours politiques, journalistiques,

parfois scientifiques rendant les néo-arrivants responsables de tous les dysfonctionnements urbains. Ces critiques hâtives peuvent se comprendre compte tenu de la rapidité et de l'ampleur de l'exode rural dans un grand nombre de pays des Suds, qui se matérialise sous la forme d'une urbanisation galopante. « *La brutalité des transitions urbaines et des croissances démographiques des villes, en lien avec l'incapacité des autorités à faire face aux besoins nouveaux en logements, et consécutivement la densification et la paupérisation [...] des « vieilles villes », l'apparition de bidonvilles, de quartiers illégaux parfois de meilleure facture mais démunis d'infrastructures et d'équipements* » (Berry-Chikhaoui, 2009 : 11) a longtemps aveuglé un grand nombre de recherches, préférant se concentrer sur la supposée désagrégation des cadres urbains traditionnels, au détriment de l'étude des recompositions des sociétés urbaines et des territoires de la ville (Naciri, 1985 ; Signoles, 1987). Trop orienté idéologiquement, ce positionnement enferme les individus migrants à un moment précis de leur trajectoire personnelle, essentialise leur appartenance à leur seule origine rurale²⁹ et nie ainsi – volontairement ? – leur capacité à intégrer à leur expérience pré-migratoire les normes et les valeurs de la ville, à élaborer de nouvelles pratiques et représentations citadines, autrement dit refuse de les considérer comme des acteurs sociaux susceptibles de renouveler, sans pour autant le faire disparaître, le fonctionnement urbain (Berry-Chikhaoui et Deboulet, *op. cit.*). Les citadinités qui apparaissent, ni empreintes de ruralité, ni « traditionnellement » urbaines, deviennent l'expression socio-spatiale des interactions que les citadins entretiennent avec leur espace et interrogent les dynamiques d'acculturation et de métissage. C'est bien cette identité ambivalente que met en avant Amandine Spire dans son étude sur Lomé : « *L'étranger est une figure de la citadinité qui se maintient au cours du temps grâce à des processus d'identification et de reconnaissance, mais en plus l'étranger participe à créer la ville, c'est-à-dire à créer des espaces qui médialisent les interactions constitutives de la vie urbaine* » (Spire, *op. cit.* : 329). Envisager ces processus d'appropriation territoriale tend ainsi à relativiser le penchant essentialiste car il substitue « *une réalité en train de se faire à un contenu fixé et pris comme étalon* » (Navez-Bouchanine, 1996 : 104).

En réponse au discours déplorant la ruralisation de la ville, plusieurs chercheurs développent, à partir de l'exemple des villes arabes et notamment Tunis, une analyse appréhendant les néo-citadins comme des acteurs urbains dont les pratiques et les représentations s'approprient et reformulent un certain nombre d'héritages urbains (Didier *et al.*, 2007). Le paradigme du migrant

²⁹ L'étude des processus de construction identitaire individuelle et collective, en particulier au sein de contextes urbains et migratoires, ne peut plus ignorer la multiplicité des systèmes d'appartenance qui se redéfinissent constamment et s'adaptent aux situations au sein desquelles évoluent les individus. Dans le cas de contextes sociaux marqués par les phénomènes migratoires, ces processus identificatoires se complexifient encore, pour des « *individus [...] qui bricolent, précisément à partir de leurs expériences circulatoires, des identités métissées entre univers proches et lointains, transnationaux souvent* » (Tarrus, 2001 : 136), ce Lamia Missaoui nomme « *l'être d'ici, l'être de là-bas, l'être d'ici et de là-bas à la fois* » (Missaoui, 1995).

envahisseur venant corrompre une culture urbaine traditionnelle et raffinée laisse progressivement la place à une analyse des stratégies d'inclusion et d'appropriation de l'espace de la part de migrants désormais considérés comme des acteurs à part entière des dynamiques urbaines. A une analyse présentant la ville comme une entité homogène structurée par l'action des seuls édiles politiques succède une analyse plus fine dans laquelle chaque citoyen convoque « *un ensemble hétérogène, intériorisé, de prescriptions, de normes, de valeurs citoyennes* » (Lussault, 2013 : 183) pour élaborer ses propres pratiques socio-spatiales. L'urbain se complexifie, se métisse et se fragmente en une myriade de réalités socio-spatiales propres à chaque individu et/ou à chaque groupe, mais dont les interactions donnent sens à l'ensemble. De ce questionnement sur ce que signifient la ville et l'être-en-ville découlent de nouvelles problématiques politiques, urbanistiques et gestionnaires, inspirées des travaux d'Henri Lefebvre, sur le « droit à la ville » ou « la conquête des droits urbains élémentaires » (Deboulet, 1996). Un certain nombre de recherches de géographie sociale sur les pays arabes s'emparent de ces thématiques afin d'éclairer le fonctionnement de villes que l'exode rural a profondément transformées (Harb-El-Kak, 1996 ; Florin, 1999 ; Miossec, 1999 ; Deboulet, 2000 ; Semmoud, 2001 ; Navez-Bouchanine, 2002) ; les chercheurs se penchent notamment sur l'interprétation et l'appropriation des politiques publiques par les populations citoyennes et montrent combien l'appropriation et l'intégration de la ville par ses habitants influencent leur engagement, leur revendications, leurs attentes : la citoyenneté devient alors « *une forme de participation politique à la vie de la cité* » (Gervais-Lambony, 2001 : 102).

Cette utilisation synonyme de citoyenneté se retrouve chez Marie-Christine Jaillet pour qui la citoyenneté, entendue comme un « *vivre-ensemble* », constitue un des fondements même de la vie urbaine qui peut permettre de « *produire non pas de la sociabilité seulement, mais une société, c'est-à-dire une capacité collective à faire tenir ensemble des groupes fortement différenciés* » (Jaillet, 1999 : 158). Le recours à la notion de citoyenneté permet ainsi de saisir le sens que les acteurs donnent aux pratiques et aux représentations qu'ils ont de leurs territoires de vie et d'action, des habitudes spatiales les plus anodines (bouger, parler, rencontrer, voisiner, flâner), jusqu'aux événements les plus spectaculaires et marquants (mobiliser, fêter) (Dorier-Apprill et Gervais-Lambony, 2007). Son succès chez les géographes et son utilisation quasi-systématique dans le champ de la recherche urbaine s'expliquent aussi par sa capacité à penser les processus d'identification citoyenne à toutes les échelles de référence, de l'appartenance à la ville entendue dans son acception globale, aux micro-territoires dont l'appropriation ne peut être qu'individuelle.

1.4.2.3. *La citoyenneté, un concept multiscalaire*

On doit aux travaux de Philippe Gervais-Lambony la « spatialisation » du concept de citoyenneté ou, plus précisément, l'élaboration d'une lecture systémique de ses échelles d'expression (Gervais-Lambony, 1994 ; 2001). Terme général pour ne pas dire généralisant, la citoyenneté recouvre en effet une multiplicité d'acceptions qui, chacune, renvoie à une échelle géographique différente, mais dont le dialogue permanent construit et redéfinit l'une des médiations fondamentales des processus individuels et collectifs de territorialisation. Les rapports que les individus entretiennent avec la ville et/ou la référence urbaine soulèvent alors un certain nombre de questions, à des échelles différentes :

- Existe-t-il une « personnalité » commune à l'ensemble des villes de la planète ?
- Dans chaque ville, existe-il une identité citoyenne propre, c'est-à-dire « *une communauté de pratiques et de comportements* » (*Ibid.* : 97) partagée par ses habitants ?
- A une échelle plus réduite encore, la ville est-elle une simple concentration spatiale de groupes sociaux singuliers qui entrent parfois en contact, mais qui ne construisent pas pour autant un cadre d'action commun ?
- A l'extrême, l'espace urbain est-il un patchwork d'individualités qui se structurent autour de systèmes normatifs, de valeurs et de représentations strictement personnels ?

Derrière leur aspect contradictoire, aucune de ces questions n'appelle de réponse négative, témoignant ainsi de la complexité scalaire de la notion de citoyenneté :

- A l'échelle mondiale, les travaux pionniers de l'École de Chicago, et notamment ceux de Louis Wirth (Wirth, 2004) ont montré qu'il était possible de dégager un ensemble de comportements proprement citoyens (Lynch, 1971) : relations sociales marquées par un certain anonymat et une certaine fragmentation, multiplicité des rôles sociaux qui se modifient selon le contexte dans lequel évolue l'individu.
- Il serait cependant hâtif de se ranger derrière une analyse qui reposerait sur un profil urbain global : chaque ville présente des singularités que ses habitants doivent assimiler pour se sentir des acteurs à part entière du fonctionnement urbain. Cette approche renvoie au « quant-à-soi des villes » dont parlait Fernand Braudel selon lequel « *toute ville est, se veut, un monde à part* » (Braudel, 1979 : 432).
- Pourtant, l'espace urbain est par essence le lieu de concentration et de coprésence de populations aux profils économiques, sociaux, culturels, ethniques différents, parfois

opposés, qui constituent chacune un groupe particulier ayant ses propres pratiques de territorialisation de l'espace et ses propres formes de citoyenneté. Comme nous l'avons esquissé dans la première partie, l'arrivée de migrants vers les centres urbains consacre la coprésence, parfois l'échange réciproque, de diverses formes d'appropriation de la ville.

- Enfin, l'appartenance à un ou plusieurs groupes sociaux ne saurait expliquer de manière exhaustive la constitution des citoyennetés individuelles : chaque individu construit et intériorise sa propre ville à l'aune de son histoire et de son expérience personnelle. Ou plutôt ses propres villes, tant la citoyenneté d'un même individu peut s'adapter au contexte social au sein duquel il évolue, à son humeur, ses rencontres, autant d'éléments difficilement quantifiables dont l'interaction sculpte pourtant un nombre infini de citoyennetés.

De ces quatre échelles de citoyenneté, Philippe Gervais-Lambony dégage une typologie multiscalaire du citoyen qu'il définit comme « *une personne dont le comportement social et spatial relève de la définition générale, une personne qui se reconnaît dans une ville en particulier et sait y fonctionner, une personne insérée dans un groupe dans une ville, tout habitant d'une ville (en tant qu'individu)* » (Gervais-Lambony, *op. cit.* : 99). Quatre acceptions dont l'importance varie dans les processus d'identification : référence souvent identificatoire et inclusive, la citoyenneté peut, au contraire, devenir un outil d'exclusion³⁰. Dans ce cas, elle ne se pense plus à l'échelle de l'ensemble urbain, mais tend plutôt à isoler des fragments de l'espace urbain qui élaborent un fonctionnement autarcique. Les multiples exemples, dans les villes du Sud comme du Nord, d'enfermement volontaire des classes les plus aisées de la société urbaine (Pinçon-Charlot *et al.*, 1986) ou d'exclusion des plus pauvres, obligent à reconsidérer l'existence même d'une citoyenneté à l'échelle des ensembles urbains. La citoyenneté n'est donc pas une donnée de fait, mais plutôt la formalisation sociale et spatiale de représentations et d'attentes individuelles et collectives : « *l'urbain ne secrète pas naturellement la citoyenneté* » (Gervais-Lambony, 2001 : 100). Elle nécessite au contraire des médiations socio-spatiales qui permettent aux citoyens de territorialiser et donner du sens à leur espace de vie.

³⁰ Cette fragmentation socio-spatiale peut prendre une forme « passive », c'est-à-dire ne trouvant son existence qu'à travers des comportements individuels subjectifs non-institués, mais peut aussi s'institutionnaliser au moyen de la loi comme en témoignent les lois d'apartheid de plusieurs pays d'Afrique australe, Afrique du Sud (Davies, 1981 ; Gervais-Lambony, 1996 ; Houssay-Holzschuch, 1999 ; Guillaume, 2001) et Namibie (Sohn, 2006) en tête.

Conclusion

Ainsi, alors même que les travaux de sciences sociales consacrés aux phénomènes migratoires se focalisent majoritairement sur leur dimension inter- ou transnationale, les interrogations que suscitent les migrations internes sont elles aussi multiples, tout comme les niveaux scalaires en jeu : raisons de départ, relations entretenues avec la région d'origine, modalité de création d'un champ migratoire, visibilité et action sur les recompositions de l'espace urbaine, processus individuels et collectifs d'auto-identification, sont autant de questions qui touchent toutes les échelles d'action et d'interaction.

Il ne s'agissait pas, dans ce chapitre, de procéder à une étude bibliographique exhaustive de toute la littérature consacrée aux migrations et aux migrants – tâche vouée à un échec certain –, mais de proposer une grille d'analyse permettant de construire la question des migrations intérieures comme un objet géographique toujours actuel, à la fois par son importance démographique et par son rôle plus ou moins ancien dans la formation et la structuration des espaces urbains. L'enjeu scientifique de ce premier chapitre a donc été de montrer comment l'articulation de corpus bibliographiques souvent dissociés – celui sur la ville, celui sur les migrations et celui sur la notion de citoyenneté – permet une synthèse théorique susceptible d'étudier le rôle des populations migrantes ou immigrées dans les situations actuelles de recomposition urbaines.

En outre, la définition des migrations intérieures à partir de plusieurs contextes géographiques et la présentation des enjeux qu'ils soulèvent ont permis de les rapprocher des mouvements migratoires de portée internationale, tant dans leurs expressions socio-spatiales concrètes, que dans l'approche théorique et méthodologique élaborée pour les étudier. Un tel objet de recherche conduit alors à préciser notre questionnement initial sur les singularités individuelles des trajectoires et des parcours migratoires. Contre une tendance globalisante tendant à négliger la dimension individuelle de l'acte migratoire, il apparaît nécessaire de replacer l'individu, ses spatialités et ses systèmes de représentation au cœur de notre recherche.

Pour illustrer ces propos généraux, l'étude que nous souhaitons mener propose de s'appuyer sur l'analyse des pratiques alimentaires des populations migrantes, et plus précisément celles du groupe originaire de Gaziantep à Istanbul, pour décomposer les stratégies économiques, sociales et culturelles qu'élaborent les migrants/immigrés pour gérer ce rapport fondamental avec la distance. Le choix de l'alimentation n'est pas neutre : à l'image de l'acte migratoire, l'acte alimentaire est en permanence à la bascule entre la liberté individuelle de choisir et la contrainte

des ressources collectives. Sur le plan géographique, l'alimentation participe autant à définir des systèmes sociaux et culturels homogènes qu'elle permet de borner l'espace en de multiples territoires singuliers. Envisager conjointement les thématiques spatiales et alimentaires soulève alors plusieurs interrogations : dans quelle mesure l'expérience migratoire influence-t-elle les pratiques alimentaires des populations migrantes ? Comment analyser ces transformations ? Ce positionnement par rapport à la nourriture a-t-il des conséquences sur l'appréhension de la distance ? Comment se formalisent socialement et spatialement ces transformations alimentaires ? En lien étroit avec cette problématique, une double question se dégage : y a-t-il des convergences entre les pratiques alimentaires des migrants d'une même origine, et si oui, comment s'expliquent-elles au vu de la diversité de leurs profils individuels ?

CHAPITRE 2 : Mobilités des hommes, mobilités des pratiques : quand le mouvement définit les manières de manger

« Quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir. »

Marcel Proust, *A la recherche du temps perdu*, 1919

« Lorsqu'il n'y a plus de cuisine dans le monde, il n'y a plus de lettres, d'intelligence élevée et rapide, d'inspiration, de relations liantes, il n'y a plus d'unité sociale »

Marie-Antoine Carême, *Le cuisinier de Paris*, 1828

Introduction

Depuis maintenant plusieurs décennies, la recherche en sciences sociales a fait des relations de l'alimentation des hommes un champ d'étude qui n'a cessé de se structurer. Délestés d'une approche par trop mécanique et biologique réduisant l'acte alimentaire à sa simple nature de besoin physiologique, anthropologues, sociologues, historiens et géographes se sont (ré)appropriés un champ d'étude à la frontière du naturel et du social, de l'économique et du

culturel, de la médecine et du plaisir. Etrange destin pour un objet de recherche longtemps marginalisé et volontairement abandonné aux médecins, ingénieurs agronomes, économistes, et autres géographes ruralistes.

Sans être absente des considérations des géographes, l'alimentation ne fait pas, jusqu'aux années 1950, l'objet d'un véritable intérêt. Tout au plus est-elle considérée par les figures historiques de la discipline qu'étaient Vidal de la Blache, Reclus, Bruhnes ou Demangeon, comme une des premières nécessités vitales aux côtés d'autres nécessités biologiques comme la soif, le sommeil, ou l'habillement (Brunhes, 1934). C'est Max Sorre, dans ses *Fondements de la géographie humaine* (Sorre, 1943), qui ouvre la voie à une étude systématique des pratiques alimentaires des hommes et qui, dans cette optique, les place comme un fait géographique. La porte est alors ouverte et ne se refermera plus : Roger Dion et Pierre Gourou posent les jalons d'une lecture plus culturaliste et historique des faits alimentaires (Dion, 1959 ; Gourou, 1970), tandis que les études statistiques sur les disponibilités alimentaires qui fleurissent à partir des années 1960, notamment autour de Pierre George, Roger Livet et, plus récemment, Jean-Paul Charvet (George, 1963 ; Livet, 1969 ; Charvet, 2006), sont progressivement complexifiées par l'approche culturaliste portée notamment par Jean-Robert Pitte (Pitte, 2001 ; 2005) et Gilles Fumey (Fumey, 2008a ; 2008b ; 2009 ; 2010 ; 2011). Tentant de dépasser l'analyse statique et désincarnée des productions et des consommations alimentaires, ces auteurs font le choix d'une approche transdisciplinaire puisant abondamment dans le corpus socio-anthropologique existant, mais en considérant l'espace à la fois comme créateur et terrain d'expression de la constitution des cuisines. Suivant les évolutions sociales de sociétés désormais mondialisées, les thématiques abordées se complexifient et tentent d'éclairer les défis qui se posent à la discipline : « *les brassages alimentaires en cours dans le monde, leurs processus, leur sens ; la distribution des pathologies à échelles variables et leur lien avec les régimes alimentaires, pour construire des systèmes de soins ; le renouveau du localisme alimentaire et le nouveau modèle agricole qui en découle* » (Fumey, 2010 : 15). Le premier thème retiendra particulièrement notre attention puisqu'il suppose la nécessaire prise en compte des mobilités et des migrations comme vecteurs de transformations des pratiques et des cultures alimentaires. Notre approche ne prétend ni dresser une épistémologie exhaustive des travaux des géographes sur les questions alimentaires, ni retracer les étapes qui ont fait de l'alimentation un objet d'étude à part entière dans le champ de la recherche en géographie. Il s'agit plutôt de présenter succinctement les apports que peut avoir une lecture géographique pour la compréhension des pratiques alimentaires des groupes humains.

2.1. Manger, une expérience de l'espace

2.1.1. L'alimentation, un fait social et culturel total

La prise en compte de la dimension sociale de l'alimentation fut moins aisée que ne pourraient le laisser croire la phrase de Marie-Antoine Carême. Comme fait social, l'alimentation a dû construire sa légitimité d'une part en acquérant une véritable dimension scientifique³¹, d'autre part en dépassant le cadre étroit du biologique et du psychologique dans lequel un certain parti-pris méthodologique l'enfermait. Il n'est que de lire Emile Durkheim qui, interrogeant le bienfondé de l'utilisation récurrente du terme « social », en vient à définir les faits humains qui, selon lui, ne seraient pas sociaux : « (...) *chaque individu boit, dort, mange raisonne et la société a tout intérêt à ce que ces fonctions s'exercent régulièrement. Si donc ces faits étaient sociaux, la sociologie n'aurait pas d'objet qui lui fût propre et son domaine se confondrait avec celui de la biologie et de la psychologie* » (Durkheim, 2009 : 95).

Le travail des anthropologues a toutefois permis d'établir que se nourrir ne se résumait pas à la simple satisfaction de besoins vitaux, mais englobait au contraire un ensemble de faits sociaux et culturels influençant pratiques et représentations des mangeurs. Toujours dépendant d'une certaine vision biologique, Georges Condominas est le premier, dès 1954, à lier les dimensions biologiques, écologiques et sociales de l'alimentation (Condominas, 1957), avant que Jean Benoist, Claude Fischler ou encore Jean-Pierre Poulain ne prennent le contrepied des conclusions traditionnelles en plaçant la culture avant les dimensions biologiques dans la compréhension de l'acte alimentaire (Benoist, 1991). Il faut néanmoins attendre les travaux pionniers de Carol Nemeroff et Paul Rozin aux Etats-Unis (Nemeroff et Rozin, 1989), de Claude Fischler en France, pour que le concept de pensée magique devienne une grille d'analyse nouvelle pour les sciences sociales (Fischler, 1990): goûts et dégoûts des mangeurs ne peuvent se comprendre sans les rapprocher du substrat associant un « patrimoine biologique » et un « patrimoine culturel » (Chiva, 1996).

³¹ Pour Jean-Pierre Poulain, l'idée selon laquelle l'alimentation ne serait qu'une activité triviale relevant du domaine du futile et, à ce titre, ne pouvant être considérée comme un objet scientifique « sérieux », tient à une vision doublement biaisée : la hiérarchie entre corps et esprit, mais aussi le fait que « *tout un chacun mange et a sur cette question des convictions intimes très fortes, qui résultent de ses expériences personnelles et lui donnent le sentiment d'une véritable expertise sur la question* » (Poulain, 2004 : 149).

Il faut attendre les travaux de Jean-Pierre Poulain pour voir émerger une lecture de l'alimentation comme un fait social « total³² » : l'élaboration de la notion d'espace social alimentaire lui permet de lier contraintes biologiques et environnement social dans lequel évolue le mangeur (Poulain et Corbeau, 2002 ; Poulain, 2004). Inspiré des travaux de Condominas et de Gurvitch, Poulain propose une lecture qui « *comprend plusieurs dimensions s'emboîtant les unes dans les autres, telles des poupées russes* » dans une temporalité et une spatialité propres (Poulain, *Ibid.* : 228) : l'interaction des choix que font les hommes dans le milieu naturel, des structures sociales et technologiques qui rendent mangeable un aliment – le « système alimentaire » défini par L. Malassis³³ –, des dimensions symboliques et rituelles qui s'attachent aux opérations techniques, des habitudes de consommation, sont autant d'éléments d'un système général complexe qui autorisent à considérer l'alimentation comme un fait social total. Le sociologue montre que le milieu n'offre des ressources pour répondre aux besoins vitaux qu'à partir de son intégration dans un système culturel normatif édictant des prescriptions alimentaires et produisant un ensemble de représentations collectives, intégrées plus ou moins différemment par les mangeurs : espace social alimentaire, donc, mais à géométrie très variable selon le vécu de chaque individu. La géographie peut alors apporter des réponses pour tenter de dénouer l'écheveau de ces dimensions emboîtée, en tant que l'alimentation est aussi un fait spatial.

2.1.2. Le mangeur et la construction de soi : l'inscription dans l'espace géographique

2.1.2.1. *L'alimentation, un marqueur spatial*

La dimension géographique de l'alimentation, comme tous les phénomènes généraux, se caractérise par le double jeu entre la séparation et la distance (Lussault, 2007) dans trois domaines principaux : la reconstruction permanente d'une hétérogénéité spatiale des pratiques de production et de consommation ; l'importance de l'empreinte alimentaire au sein de paysages qui prennent ainsi un aspect « spécialisé » ; les dimensions symboliques que les mangeurs donnent à ce qu'ils identifient de géographique dans leur alimentation (Fumey 2010). Ces trois champs

³² Le terme de « fait social total » a été forgé par Marcel Mauss pour désigner certaines catégories de faits sociaux qui « *mettent en branle la totalité de la société et de ses institutions* » (Mauss 1973 : 274).

³³ Définie comme « *la manière dont les hommes s'organisent, dans l'espace et dans le temps, pour obtenir et consommer leur nourriture* » (Malassis, 1994), la notion de système alimentaire désigne l'ensemble des relations qu'entretiennent entre elles les différentes dimensions de l'acte alimentaire qui, par leur corrélation, participent du façonnement social, économique et culturel des sociétés.

d'expression socialisent l'espace géographique et définissent des territoires singuliers qui sont vécus et perçus comme tels par la communauté des mangeurs. En d'autres termes, les multiples facettes de l'alimentation créent de la différenciation et de la distance entre les hommes, tout en faisant se répondre les dimensions individuelles et collectives de l'acte alimentaire. En effet, tout mangeur effectue des choix alimentaires individuels, intimes³⁴, mais qui s'intègrent à des systèmes normatifs collectivement partagés et ancrés dans des territoires d'expression singuliers. C'est bien cette inscription territoriale qui inscrit le mangeur dans une société, mais qui lui permet aussi d'identifier les nourritures qu'il consomme. A ce titre, la « géographisation » des pratiques alimentaires s'obtient aussi par les représentations des mangeurs, qui deviennent les « doubles analogiques des objets » (*Ibid.* : 21). Rappelons que la notion de représentation n'est pas à envisager comme une simple image déformante d'une réalité socio-spatiale sous-jacente, mais bien comme une dimension idéale participant activement à la structuration des configurations socio-spatiales. Ce positionnement se rapproche de la définition de Bernard Debarbieux pour qui « notre rapport au réel est nécessairement subordonné à l'ensemble de ses manifestations apparentes (les phénomènes) et un ensemble d'instruments de portée cognitive qui nous permettent de l'appréhender et d'agir sur lui. La représentation, conçue comme une entité matérielle ou idéale, qui donne forme et contenu à une entité postulée dans le réel, répond à cette nécessité³⁵ ». La prise en compte de spécificités identitaires et de pratiques partagées ne peut néanmoins se contenter d'une existence idéale et appelle une transcription visuelle dans l'espace géographique. Frontières, lieux, pratiques culturelles parfois mises en scène, représentations et mythologies partagées, etc., c'est aussi la formalisation concrète qui permet à la réalité de l'expérience spatiale des individus de prendre forme, qui canalise l'ensemble des volontés individuelles et structure l'organisation sociale et identitaire d'un groupe humain.

Comme tout phénomène social, pratiques et représentations alimentaires s'appuient alors sur les principaux attributs de l'espace géographique qui évoluent selon le contexte socio-culturel à l'intérieur duquel ils s'expriment (Lussault, *op. cit.* ; Fumey, *op. cit.*) :

- La taille permet de déterminer la ou les échelle(s) d'expression des phénomènes ;
- La métrique définit à la mesure de la distance ;
- La substance permet de saisir la nature d'un objet alimentaire, c'est-à-dire les goûts, les saveurs, les pratiques commensales, etc. ;

³⁴ Car il consiste à l'incorporation à l'intérieur du corps d'un élément étranger potentiellement dangereux pour la santé du mangeur, l'acte alimentaire ne se définit pas uniquement par sa dimension individuelle, mais bien par son caractère intime.

³⁵ Définition du terme « Représentation » disponible sur le dictionnaire en ligne *Hypergé* : <http://www.hypergeo.eu/spip.php?article141>

- Les configurations renvoient à la relation des mangeurs entre eux, mais aussi aux produits et aux plats consommés.

Si l'ensemble de ces attributs se retrouvent dans l'ensemble des systèmes alimentaires de la planète, et ce quel que soit le groupe humain concerné, leur agencement dépend de la nature des formes identificatoires qui se mettent en place chez les mangeurs pour structurer et donner du sens à leurs pratiques.

2.1.2.2. *Quand la géographie intervient dans les dynamiques identificatoires : l'identité spatiale alimentaire*

La notion d'identité est devenue depuis plusieurs années un poncif de la recherche en sciences sociale. Employée à tort et à travers pour désigner tout à la fois les éléments qui définissent la nature profonde de l'individu, les références auxquels se rattachent les hommes, mais aussi les traits singuliers qui caractérisent un territoire ou une culture, l'identité pâtit trop souvent d'un flou conceptuel qui rend son utilisation malaisée. Néanmoins, pour qui se donne la peine d'en donner une définition claire, l'identification représente une construction théorique stimulante pour qui souhaite étudier aujourd'hui l'identification sociale des hommes au sein de l'espace géographique dans lequel ils agissent et interagissent. Notre but n'est pas de discuter le bienfondé de la terminologie à employer (Brubaker, 2001), mais de partir du postulat selon lequel des valeurs et des représentations géographiquement localisées peuvent être construites à différentes échelles par des individus et/ou des groupes pour définir des objets spatiaux signifiants, ainsi que pour se différencier eux-mêmes d'autres communautés humaines. Nous nous rapprochons ainsi de la définition de Michel Lussault pour qui « *l'identité spatiale peut être considérée comme l'ensemble des valeurs fixées sur un espace (que ce soit un lieu, une aire, un réseau) qui constitue une référence utilisée par un et/ou des acteurs qui le pratiquent pour se définir en se distinguant des autres acteurs. Elle exprime une logique de séparation, de classification, de discrimination d'entités signifiantes au sein du monde des phénomènes* » (Lussault, op. cit., : 93). En les distinguant d'un Autre réel ou perçu comme tel, l'identification à un espace social et à un territoire commun permet aux individus et aux groupes de se singulariser et d'établir des règles internes partagées. La prise en compte de l'imbrication des deux échelles, individuelle d'une part, collective de l'autre, devient alors une nécessité : jamais achevé mais en recomposition permanente, le processus de construction identitaire est un va-et-vient incessant entre les deux aspects d'une même notion (Di Méo, 2009), notamment dans le domaine alimentaire, les choix

individuels ne pouvant s'exprimer qu'à l'intérieur d'un système normatif partagé par un ensemble d'individus formant société.

Pour l'anthropologue Philippe Descola, l'expérience individuelle et collective se structure selon une double modalité fondamentale : l'identification et la relation (Descola, 2005). Par identification, Descola ne désigne pas uniquement les processus qui font ressortir les caractères distinctifs d'un objet, mais plutôt la manière dont les hommes se différencient d'autres hommes « *en inférant des analogies et des contrastes entre l'apparence, le comportement, les propriétés* » (Ibid. : 162) qu'ils s'attribuent à eux-mêmes ou aux autres. La notion de relation renvoie quant à elle aux « *rappports externes entre des êtres et des choses repérables dans des comportements typiques et susceptibles de recevoir une traduction partielle dans des normes sociales concrètes* » (Ibid. : 164-165). C'est l'interrelation entre ces deux processus qui amène à une identification des comportements individuels et qui les inscrit au sein d'un ensemble de normes et de valeurs collectivement partagées.

Appliquant au domaine alimentaire certains des processus définis par Philippe Descola, Gilles Fumey montre que les mangeurs structurent et rendent signifiant leurs pratiques et les représentations qu'ils ont de celles-ci à travers une construction identificatoire reposant sur trois mouvement en interaction permanente : la spatialisation, la figuration et la médiation (Fumey, 2010). Par la spatialisation, les mangeurs classent, séparent et établissent des limites spatiales signifiantes qui distinguent un produit et sa consommation d'autres territoires jugés singuliers. Cette appropriation spatiale – et le territoire qui en découle – est le résultat géographique de la prise en compte progressive par les membres d'un groupe de « *la quantité et [de] l'intensité des liens sociaux qui [se] nouent [sur cet espace]* » (Guérin-Pace et Filippova ; 2008 : 31). Parallèlement, la spatialisation alimentaire se construit aussi grâce au sentiment d'appartenance territoriale qui, quelle que soit l'échelle envisagée, passe par l'intégration de l'individu à un groupe humain à travers l'apprentissage de savoirs communs et de représentations collectives partagées. Cette construction territoriale individuelle et collective est le résultat de l'assimilation et de l'identification d'un groupe humain à un espace devenu à la fois territoire vécu et territoire de référence. Ces limites identitaires séparatrices idéelles et matérielles qui reposent sur des attributs de positions, de métrique, de substance et de configuration, identifient les produits et les pratiques, l'entre-soi et l'altérité. Derrière la volonté contemporaine de créer de l'exception et d'affaiblir la concurrence, les appellations d'origines, tout comme les politiques de patrimonialisation de pratiques localisées, sont exemplaires de l'institutionnalisation de ces territoires alimentaires.

Le processus de *figuration*, mis au jour par les anthropologues depuis les travaux de James Frazer (Frazer, 1981), renvoie, quant à lui, aux représentations suscitées par les produits chez les mangeurs. Symboliquement, l'aliment devient ce qu'il représente, l'idée égale l'objet. L'identification par la figuration spatialise et socialise le mangeur dans une société : « *ce n'est pas seulement que le mangeur incorpore les propriétés de la nourriture : symétriquement, on peut dire que l'absorption d'une nourriture incorpore le mangeur dans un système et donc dans le groupe qui le pratique* » (Fischler, 1990 : 69).

La *médiation*, enfin, est une notion plus complexe à définir en tant qu'elle renvoie à un système sémiologique permettant à l'individu d'identifier sa nourriture : savoirs culinaires collectifs, origine des produits, marques, labels, prescriptions diététiques, médecines, etc., autant de signes qui, chacun à leur manière, deviennent producteurs de sens et vecteurs d'identification. L'omniprésence du « terroir » dans les discours publicitaires, la figuration de paysages « naturels » sur les emballages et dans l'iconographie gastronomique, les références à un paradis perdu, à un âge d'or à reconstruire dans lequel les produits, géographiquement identifiés, étaient porteurs de sens (Assouly, 2004), sont les expressions contemporaines de ce processus de médiation, réponses identitaires à la peur des mangeurs d'une dilution des représentations associées aux produits qu'ils consomment.

Parallèlement à ce premier aspect centré sur la définition du produit vient se greffer une fonction identitaire de structuration et d'organisation sociale à l'intérieur d'un groupe humain. Comme nous l'avons esquissé auparavant, le partage de pratiques, la confection et la transmission de recettes, la consommation de produits particuliers produisent des espaces géographiques spécifiques, identifiés comme tels de l'intérieur et de l'extérieur, et qui deviennent des marqueurs sociaux engendrant de la distinction et de la distanciation entre les êtres humains. A cet égard, l'importance prise par l'alimentation au sein des groupes immigrés témoigne de la charge identificatoire qu'acquière les pratiques alimentaires. L'apparition d'une singularité alimentaire se crée dans le rapport que les mangeurs entretiennent avec des pratiques autochtones s'en distinguant : l'Autre devient nécessaire à l'identification du Moi et/ou du Nous (Dédeire et Tozanli, 2008).

2.2. Manger en situation de migration ou comment questionner le rapport aux lieux et à la distance d'individus mobiles

Le corpus de recherche sur les pratiques alimentaires des hommes et des groupes migrants se situe au croisement de deux champs d'étude, celui de l'alimentation et celui des mouvements migratoires. Jusqu'à récemment, ces deux objets de recherche ont fait l'objet, en France, d'un certain désintérêt de la part des chercheurs en sciences sociales. Activité peut-être trop concrète, parfois présentée comme triviale, l'alimentation fut longtemps victime de la « *hiérarchisation implicite des sujets d'investigation en sujets nobles (les activités de l'esprit) et sujets ignobles (les activités manuelles)* » (Digard, 2004 : 255) et, à ce titre, peine toujours à acquérir, aux yeux de certains, la noblesse des dimensions idéelles de la culture.

Parallèlement, l'épistémologie des études migratoires en France s'inscrit elle-aussi dans le temps court. Le regard d'une société française longtemps empreinte d'un idéal républicain d'intégration aveugla durablement une partie de la classe politique quant à l'importance des phénomènes migratoires en France (Weil, 2005) et retarda d'autant l'émergence d'un champ de recherche consacré aux problématiques migratoires. A l'inverse du monde anglo-saxon, en particulier américain, où l'importance et l'ancienneté de l'immigration avaient généré une prise de conscience précoce du rôle des immigrés dans la société d'arrivée – notamment théorisé par les travaux de l'école de Chicago (Joseph et Grafmeyer, *op. cit.*) – les pratiques et les représentations des nouveaux venus en France, perçues comme passagères car destinées à se fondre dans le modèle national, faisaient l'objet d'une certaine incompréhension et d'un intérêt limité. Il faut attendre les années 1980 et l'acceptation de la nature pérenne de l'immigration en France pour que l'inertie politique et scientifique s'atténue et que les écrits relatifs au couple alimentation-migrations commencent à se multiplier. Traiter des problématiques alimentaires en situation de migration ne peut néanmoins faire l'économie d'une contextualisation plus générale abordant l'interdépendance entre alimentation et mobilité³⁶.

³⁶ Par le terme de mobilité, nous entendons le déplacement d'un lieu à un autre mais aussi le système englobant le mouvement lui-même, les raisons qui l'amènent à devenir effectif, l'accompagnent et le prolongent (Kaufmann 2002 ; Urry 2005).

2.2.1. Le mouvement au cœur de la construction des spatialités et des systèmes alimentaires

2.2.1.1. *Mobilités et géopolitique alimentaire*

L'histoire culturelle et alimentaire d'un ensemble géographique, d'un pays, d'une région, voire d'une ville, se confond dans bien des cas avec son histoire sociale et migratoire (Flandrin et Montanari, 1996 ; Boudan 2004 ; Rowley 2009). Si une histoire globale des cuisines mondiales et de leurs liens avec les mouvements migratoires reste à écrire, plusieurs hypothèses ont été formulées quant à la formation de cette « géopolitique du goût » (Boudan) et du rôle des mobilités dans la constitution des pratiques alimentaires mondiales.

La première est d'ordre écologique et agricole : les systèmes alimentaires fondés sur la réussite de céréales aux valeurs nutritives importantes (blé, maïs, orge, millet) auraient permis une croissance démographique à l'origine d'une diffusion progressive de certaines populations vers de nouvelles zones de chasse et de cueillette (Boudan, *op. cit.*). Inscrite dans le temps long, cette géohistoire mondiale postule une stabilité originelle favorable à la construction de cultures alimentaires supposées singulières et autonomes. Reprenant ces travaux exploratoires et toujours à partir de l'exemple des céréales, Gilles Fumey analyse le système qui s'est progressivement mis en place dans plusieurs foyers mondiaux : l'accumulation de biens agricoles et de ressources alimentaires aurait permis, selon lui, la constitution de classes militaires et politiques, c'est-à-dire de classes dirigeantes puissantes à même de valoriser le commerce, et donc instigatrices de mobilité. Ce système global s'appuie sur des sous-systèmes géographiquement localisés définissant une géographie agricole et alimentaire organisée autour de sept foyers principaux de richesses (Chine du Nord, du Sud, Moyen-Orient, sud-européen, sud-sahélien, Mésoamérique, Andes) auxquels viennent s'ajouter le foyer d'élevage extensif né en Asie centrale et celui, industriel, d'Europe du Nord qui finit de se structurer en Amérique du Nord (Fumey 2010 ; 2011). Au sein de ces ensembles et sur leurs frontières communes, l'emboîtement de dynamiques d'échelle plus fine apparaît, qui isole et définit des sous-ensembles alimentaires aux territoires d'expression encore plus réduits.

La définition de ces systèmes géo-alimentaires ne doit néanmoins pas faire croire à l'existence de blocs monolithiques repliés sur eux-mêmes, aux profils immuables dans l'espace et dans le temps. Les alimentations, ainsi que les produits qui les composent et les hommes qui les élaborent, sont

mobiles et mouvants. Saisir pleinement la nature de ce système global et des sous-systèmes qui le composent nécessite la prise en compte des interactions et des échanges qui se mettent en place entre ses différents pôles, de déconstruire les éléments de ce millefeuille culturel en comprenant la nature des rapports qui les unissent. De manière la plus concrète qui soit, ces liens s'effectuent par le déplacement des hommes d'un pôle vers un autre, ainsi que par le passage et la fréquentation plus ou moins durables de l'espace social entre ces pôles. Nous avons ainsi pu montrer combien les cuisines de Turquie sont le reflet des grandes migrations des peuples nomades turcs et des découvertes successives qu'ils firent au contact des civilisations sédentaires (perse, grecque, byzantine, arabe) qu'ils rencontrèrent sur leur passage (Gürsoy, 2004 ; Raffard, 2010).

L'adoption « au fil de l'eau » de certains traits des altérités culturelles découverts lors de la migration influence autant les pratiques que la rencontre et l'échange rendus possible par l'inscription dans un espace nouveau : la migration, en plus d'un déplacement dans l'espace géographique, se double de l'installation dans un espace social et, par extension, de la cohabitation et de l'échange avec des hommes et des groupes, migrants ou non, aux bagages culturels différents. Ainsi, une cuisine comme celle de la Nouvelle-Orléans témoigne du cosmopolitisme qui a marqué l'histoire de la ville. Le contact entre des populations amérindiennes, africaines et européennes au sein d'un espace urbain de superficie réduite a permis le contact et l'échange entre des populations autochtones ou déracinées, chacune présentant ses propres systèmes normatifs alimentaires. Les influences réciproques de préparations aussi différentes que le *gombo* d'origine africaine, le *jambalaya* espagnol, les soufflés normands, etc., ont donné naissance à une cuisine créole d'un type nouveau, elle-même évolutive sous l'action de nouvelles influences (Bloch-Raymond, 2005).

La révolution des transports depuis plus d'un siècle a néanmoins transformé en profondeur le rapport des hommes à l'espace et a systématisé la rencontre et l'échange. L'ouverture de l'espace a mis en contact des systèmes culturels et alimentaires qui jusqu'alors s'ignoraient, ou tout au moins coexistaient sans influence réciproque, tout en renforçant de supposées identités alimentaires localisés et les prétendues frontières qui leurs sont liées (Fumey, 2011). En d'autres termes, l'ouverture a pu favoriser le repli sur soi et le recours à la « tradition » : *« de cette difficulté à nommer ce qui serait marqué par une géographie mouvante [...] vient toute la richesse de l'alimentation dans les systèmes identitaires. Tout mangeur peut s'approprier ce qui lui plaît, toute communauté, de quelque taille qu'elle soit, peut revendiquer comme sa propriété un produit qu'elle a adopté dans son histoire »* (Ibid. : 31). La découverte, tout au long de l'histoire, de nouveaux produits et de nouvelles saveurs, en plus de

modifier les comportements, a redéfini en profondeur les territoires alimentaires : de nouvelles plantes ont colonisé des espaces agricoles nouveaux alors que la circulation des ingrédients, autrefois lente, s'est progressivement accélérée (d'Almeida-Topor, 2006).

Aujourd'hui, les mobilités s'accroissent avec la démultiplication toujours plus rapide des moyens de transport et de communication : accélération et multiplication des transports, empreinte toujours plus forte de l'industrie agroalimentaire dans les comportements et les représentations des mangeurs, mobilités locales ou migrations internationales, place nouvelle occupée par le marketing et les différents médias dans l'élaboration des choix alimentaires, etc. (Raulin et Hassoun, 1995). La mobilité des hommes favorise le contact entre des cultures différentes et, dans le cas qui nous intéresse, entre des systèmes alimentaires singuliers, aux normes parfois opposées (Tuchman et Levine, 1992). Si leur rencontre les fait brièvement cohabiter indépendamment les uns par rapport aux autres, des dynamiques d'emprunt, d'échange, d'abandon apparaissent rapidement.

2.2.1.2. *La mobilité, fondement de l'altérité*

Dans le contexte d'abondance et de mondialisation des marchés que connaissent aujourd'hui les pays développés, le discours de l'entrecroisement des influences culinaires relèverait presque de la tautologie, tant les pratiques de mangeurs de plus en plus urbains³⁷ et disposant d'une offre alimentaire toujours plus complexe oscillent en permanence entre plusieurs systèmes de références géo-culinaires. Manger « chinois », « indien », « japonais » ou « turc » sont devenus des choix d'une banalité telle que l'exotisme dont ils jouissent lors de leur découverte est devenu aujourd'hui un facteur explicatif secondaire pour comprendre les raisons de leurs consommations (Poulain, *op. cit.*). Prises dans toute la polysémie du terme – des migrations pendulaires quotidiennes aux mouvements migratoires pérennes internationaux en passant par les mobilités touristiques plus ou moins éphémères –, les mobilités jouent un rôle central dans les dynamiques actuelles de façonnement culturel. L'inscription au sein d'espaces sociaux toujours plus complexes et imbriqués, les rôles multiples que jouent les hommes selon le contexte dans lequel

³⁷ Nous souscrivons ainsi aux hypothèses développées notamment par Jacques Lévy (Lévy, 2013) ou Michel Lussault pour qui l'urbanisation dépasse la simple analyse statistique de flux de personnes à destination d'un nouveau type d'espace géographique marqué par la densité et la coprésence dont l'expression privilégiée serait la ville. Au contraire, l'analyse des processus d'urbanisation et leur définition doit prendre en compte les représentations et les pratiques des hommes. Il s'agit alors de lire l'urbanisation comme « un processus de remplacement d'un mode d'organisation spatiale des réalités sociales (la ville industrielle) par un autre – l'urbain dont la diffusion contribue à et exprime la mondialisation » et, ainsi, « concerne tous les individus, toutes les spatialités, tous les types d'espaces » (Lussault, 2013 : 64).

ils interagissent, ainsi que la valorisation de l'exotisme culturel, mettent le mangeur dans une position d'acceptation et de recherche de la différence culinaire (Régnier, 2004).

Loin d'être une expression culturelle nouvelle créée par l'accroissement contemporain des flux migratoires, ce brassage des hommes, des recettes, des produits et des saveurs, constitue depuis des millénaires la clé de voûte de la constitution de cuisines à la fois géographiquement localisées mais aussi expansionnistes. Dans son analyse de la structuration des cultures, Denys Cuche place l'échange et l'emprunt réciproque au cœur des dynamiques culturelles : « *La culture n'existe pas en dehors de l'échange, car elle n'existe pas en dehors des individus. La culture est produite pas l'échange entre les individus et entre les groupes. C'est pourquoi toute culture est nécessairement plurielle et évolutive, car elle n'est jamais qu'une synthèse plus ou moins aboutie et plus ou moins provisoire d'apports divers* » (Cuche, 2012 : 53). Pour l'anthropologue, cette synthèse est étroitement liée au caractère profondément nomade de l'homme qui, tout au long de son histoire, ne cesse de se déraciner pour conquérir de nouveaux espaces. De leurs expressions les plus violentes, notamment guerrières, à celles plus pacifiques comme l'activité commerciale, ces conquêtes et les découvertes qui en découlent créent des synthèses culturelles innovantes qui ne peuvent être appréhendées comme de simples mélanges plus ou moins structurées de pratiques préexistantes. Au contraire, les systèmes métis qui apparaissent doivent être pensés sous le regard de la nouveauté (Bastide, 1971). Dans ce contexte, la prise en compte de ces dynamiques de rencontres et d'influences réciproques devient fondamentale pour comprendre comment se construisent, à différentes échelles et à différentes époques, des corpus alimentaires singuliers, ainsi que pour infirmer, comme nous le verrons plus tard, l'existence d'une prétendue « authenticité » culturelle, d'une « *immaculée conception culturelle* » pour reprendre les termes de Denys Cuche (Cuche, *op. cit.* : 54).

L'essor contemporain des mobilités et les transferts de connaissances techniques ont néanmoins transformé la nature de l'alimentation qui, de domestique, s'inscrit désormais dans un contexte toujours plus mondialisé et mondialisant : plantes et produits ont perdu une partie de leur rôle géo-identificateur au profit de saveurs, d'assemblages de produits et de pratiques de sociabilité alimentaire mondialement partagés. Malgré de nombreuses initiatives de requalification des nourritures cherchant à atténuer l'incompréhension et la peur des mangeurs (labels géographiques et de qualité, mesures de traçabilité, localisme, circuits courts, commerce équitable, etc.), la mobilité des hommes et des produits diluent les systèmes de référence traditionnels dans un espace de moins en moins intelligible. Dans ce contexte, la complexité croissante de processus identificatoires, qui balancent en permanence entre individuation des pratiques et besoin d'inscription au sein d'une société ou d'un groupe aux valeurs communes, rend plus complexe la

gestion de l'altérité (Wieviorka 1996 ; Hannerz, 2010). La rencontre et l'échange réciproque entre différents systèmes normatifs, eux-mêmes structurés autour de plusieurs formes d'appartenance individuelle et collective, entraînent la mise en place de processus identificatoires marquant « *'matériellement' et 'symboliquement' la frontière entre soi et les autres* » (Corbeau, 2012 : 841) selon un processus dichotomique d'acceptation/refus. Partagés entre la volonté affichée de respecter un certain continuum culturel – et, à ce titre, de minorer voire de nier l'influence de l'Autre dans ses propres pratiques alimentaires – et la découverte de nouveaux produits, de nouvelles saveurs et/ou de nouvelles pratiques, les mangeurs sont placés dans un déséquilibre permanent dans leurs choix³⁸ (Fischler, 1990 ; Mintz et Du Bois, 2002). Par la reconnaissance de l'altérité en soi-même, cette mise au point constante des préférences alimentaires entraîne une tension et une redéfinition aussi nécessaire que permanente de leur rôle au sein de l'espace social : la frontière avec l'Autre est poreuse en même temps qu'évolutive.

2.2.2. Emprunt, métissage, « créolisation » : comment penser des pratiques alimentaires mobiles et en constante redéfinition ?

« La texture métisse est celle d'un mouvement, ou mieux, d'une mutation et d'une transformation faite de progressions, de réversions, de flexions, de réflexions, de courbures, de plissements, fluidité donnant lieu à des figures – toujours en cours de réalisation – que sont le tendu, le détendu, le plié, le déplié, l'enveloppé, le délié, l'évolué, l'involué, le contracté, le dilaté »

Laplantine F. et Nouss A., *Métissages, de Arcimboldo à Zombi*, 2001

³⁸ En France, Claude Fischler, s'inspirant des travaux de Paul Rozin, propose les termes de « néophobie » et de « néophilie » pour désigner le comportement paradoxal des mangeurs – ce qu'il nomme « le paradoxe de l'omnivore » – face à la nouveauté alimentaire. Selon lui, « *le paradoxe de l'omnivore se situe dans le tiraillement, l'oscillation entre ces deux pôles, celui de la néophobie (prudence, crainte de l'inconnu, résistance à l'innovation) et celui de la néophilie (tendance à l'exploration, besoin du changement, de la nouveauté, de la variété). Tout omnivore, et l'homme en particulier, est soumis à une sorte de double bind, de double contrainte, entre le familier et l'inconnu, entre la monotonie et l'alternance, entre la sécurité et la variété. Il y a sans doute une anxiété fondamentale dans le rapport de l'homme à ses aliments, une anxiété qui résulte non seulement de la nécessité de se méfier des aliments nouveaux ou inconnus, mais aussi et surtout de la tension entre les deux impératifs contradictoires et également nécessaire du double bind omnivore* » (Ibid. : 62-63).

2.2.2.1. De la relativité des modèles alimentaires à l'épreuve de la mobilité

Il est révolu le temps où un Curnonsky circonspect écrivait : « *Toujours en quête de sensations nouvelles et de plaisirs inédits, les fantaisistes, les inquiets, les anciens coloniaux et les novateurs sont curieux de toutes les cuisines exotiques, de toutes les spécialités étrangères ou coloniales*³⁹ ». La découverte de saveurs inconnues était réservée à une poignée d'illuminés qui, ne voyant pas dans la cuisine française – pourtant la meilleure du monde – la plénitude vantée par les critiques, ne pouvaient qu'être suspects d'étrangeté, pour ne pas dire d'antipatriotisme.

Aujourd'hui, l'extension mondiale et réticulaire des marchés associée à l'accroissement des mobilités participent d'une complexification des modèles alimentaires préexistants et génèrent plusieurs mouvements paradoxaux de transformation : disparition de singularismes locaux ; diffusion à toutes les échelles géographiques de produits, de plats, de saveurs, de marques-enseignes⁴⁰ devenus mondiaux ; mais aussi diversification et mise en commun de l'offre et des pratiques sur un registre d'enrichissement réciproque ; apparition, enfin, de formes alimentaires originales partagées entre plusieurs systèmes alimentaires de référence (Fischler, *op. cit.* ; Poulain, *op. cit.*). Cette mondialisation « *implique à la fois des nouvelles différenciations, résultant des formes originales d'appropriation de produits ou de techniques, et le développement d'espaces communs servant de passerelle entre les modèles alimentaires* » (Poulain, *op. cit.* : 33-34). Les hiérarchies de valeurs, la symbolique des produits et des recettes se trouvent bouleversées et obligent le mangeur à reconstruire les liens qu'il entretient avec sa nourriture.

Parallèlement, ces rencontres et les emprunts auxquels elles donnent naissance – ce que Roger Bastide définit par la notion d'« *entrecroisement des civilisations* » (Bastide, 1958) – font émerger des formes alimentaires originales qui piochent dans des corpus alimentaires multiples préexistants, parfois éloignés les uns des autres. Formes originales, donc, qui ne sont ni une continuité formelle de pratiques anciennes, ni une rupture totale avec les habitudes antérieures, mais plutôt l'élaboration de modèles hybrides d'un type nouveau qui répondent à un triple mouvement : la mise en commun, la différenciation et l'identification collective par l'expérience de la migration (Tibère, 2012). Dans le dernier cas particulièrement, l'inscription du mangeur-migrant au sein d'un nouvel espace social se traduit par un processus d'inclusion/différenciation :

³⁹ Citation tirée du *Bulletin officiel de l'Association des gastronomes régionalistes* d'avril 1933, p. 5-6

⁴⁰ Ces entreprises deviennent d'ailleurs les symboles de l'homogénéisation culturelle à combattre. McDonalds, Starbucks, et d'autres connaissent ainsi cycliquement des critiques de toutes formes voire des attaques physiques contre certaines de leurs succursales.

l'insertion au sein d'une communauté ou d'une société fait écho à la volonté d'affirmer son altérité et ses traits culturels propres.

Dans son étude sur la pizza, Sylvie Sanchez décortique les mécanismes qui se jouent dans les processus d'emprunts culturels, mais aussi l'ambivalence des rôles que peut acquérir un même plat selon le contexte dans lequel il est consommé (Sanchez, 2007). Particulièrement mobile, la pizza suit le parcours migratoire des migrants napolitains vers la France et les Etats-Unis, pour devenir un « plat-totem » rappelant le *paese* abandonné. L'insertion des hommes dans les sociétés d'arrivée ne consacre en rien sa disparition ; au contraire, elle conquiert de nouveaux territoires de consommation, colonise progressivement l'ensemble de la planète pour devenir aujourd'hui un des best-sellers culinaires mondiaux⁴¹.

Néanmoins, comme le note Sylvie Sanchez, l'adoption de la pizza par les sociétés en place ne se fait pas de manière homogène. Le principe de la pizza se coule dans le répertoire culinaire en place sans saper les structures existantes. L'abondance des variantes régionales⁴², si elle interroge sur la définition de ce qu'est désormais une pizza, ne remet pas en cause l'existence d'un plat nommé pizza et participe même à son succès : « *chacun peut injecter dans la forme archétypale sa culture locale, avec des usages, des significations, des règles qui lui sont propres* » (Ibid. : 189). Pour que l'étranger se banalise, un processus de déconstruction et de reformulation des plats, des recettes et plus généralement des pratiques, devient nécessaire (Régnier, *op. cit.*). L'exemple de la pizza illustre le double processus de métissage que l'accroissement des mobilités facilite et accroît : d'une part découvertes et emprunts de produits allochtones par une ou plusieurs sociétés « étrangères », d'autre part transformation et adaptation de ces produits au contexte culturel et au goût alimentaire local. Une étude des dynamiques de métissage culturel et alimentaire ne peut faire l'économie d'un de ces deux aspects et se doit donc d'élaborer une lecture systémique, dialectique et dynamique des transformations que connaissent plats, produits et représentation dans un contexte migratoire donné.

⁴¹ Le terme de « best-seller culinaire » est devenu depuis plusieurs années une expression largement reprise, souvent à tort et à travers, par journaux, magazines et autres blogs culinaires. Toute initiative un tant soit peu nouvelle et couronnée d'un succès relatif est automatiquement qualifiée de best-seller. Nous nous détachons de cette définition journalistique pour nous rapprocher de l'approche de Gilles Fumey pour qui plusieurs plats sont devenus des « *best-sellers culinaires des goûts mondiaux* », c'est-à-dire des plats et/ou des produits que l'adoption par des mangeurs du monde entier a progressivement déterritorialisé. Il s'agit par exemple du hamburger, de la pizza, du döner kebab, des macarons, des sushis, du café viennois, etc.

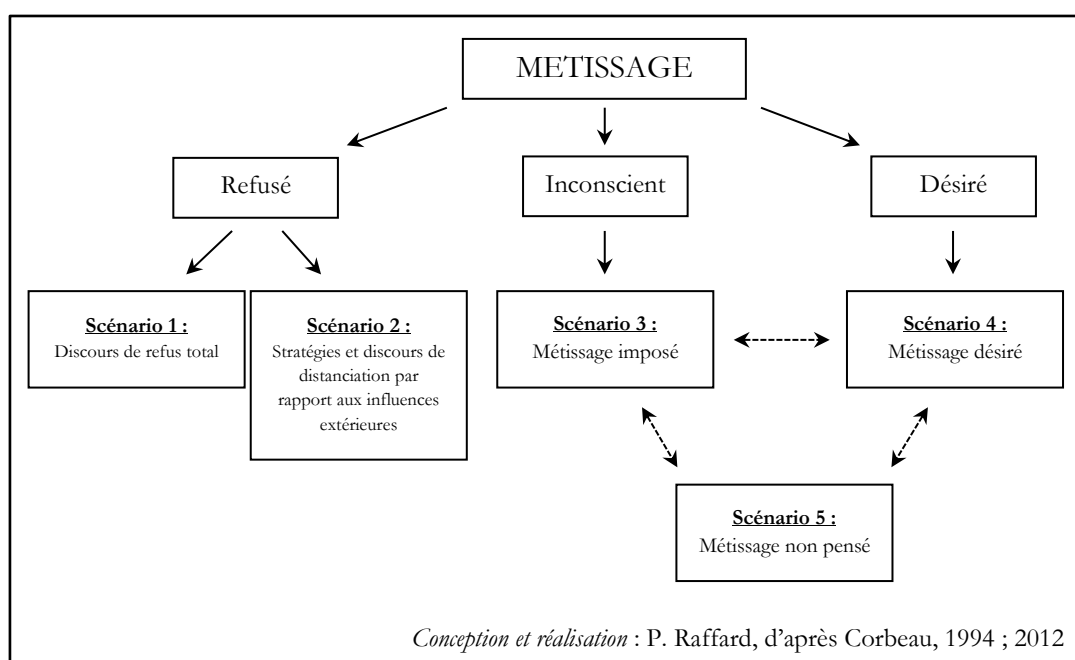
⁴² Parmi la multitude d'exemples, mentionnons ici les plus courants : en Amérique du Nord, la crème remplace la tomate méditerranéenne tandis que la pâte se gonfle et se garnit de fromage fondu ; les Français n'hésitent pas à proposer des pizzas savoyardes ou aux fruits de mer ; tandis que les Indiens agrémentent le cercle de blé de poulet tikka ou massala.

2.2.2.2. Les « scénarios » du métissage alimentaire : pour une typologie de l'emprunt interculturel

C'est à partir de la prise de conscience de ces interactions entre cultures alimentaires que plusieurs auteurs ont proposé des grilles d'analyse de ces dynamiques de métissage. En France, Jean-Pierre Corbeau est l'un des premiers sociologues à appliquer au champ alimentaire les pistes ébauchées par les sociologues et les anthropologues du métissage culturel. Reprenant les travaux et la définition que François Laplantine et Alexis Nouss donnent du métissage⁴³, il élabore une typologie structurée autour de trois modèles qu'il nomme « scénarios » (Corbeau, 1994), et qu'il complexifie par la suite avec l'addition de deux autres (Corbeau, 2012) (CROQUIS 3).

Le premier d'entre eux consiste à nier l'existence d'un quelconque métissage. Volontairement ou non, le discours des mangeurs, essentialisant des pratiques perçues comme immuables, conteste toute évolution de leurs régimes alimentaires. Cette opposition à l'altérité valorise, de manière parfois outrancière, le passé et le connu comme des normes intrinsèques tout en niant toute dynamique interactive et évolutive : la néophobie va alors jusqu'à gommer plus ou moins profondément toute volonté néophile.

CROQUIS 3 : LES "SCENARIOS" DU METISSAGE ALIMENTAIRE



⁴³ « Le métissage qui est une espèce de bilinguisme dans la même langue et non la fusion de deux langues, suppose la rencontre et l'échange entre deux termes (...). Non pas l'un ou l'autre, mais l'un et l'autre, l'un ne devenant pas l'autre, ni l'autre ne se résorbant dans l'un » (Laplantine et Nouss, 1997 : 79, cité par Corbeau, 2012 : 842).

S'il s'en rapproche par certains aspects, le deuxième scénario nuance le premier modèle : les mangeurs ne nient pas en bloc les influences extérieures, mais souhaitent s'en prémunir, tout au moins réduire au maximum leur influence. Certains produits, plats, saveurs ou pratiques commensales perçus comme étrange(r)s, car non intégrés aux modèles alimentaires autochtones, sont l'objet d'un refus parfois violent. Insectes, viande canine ou chevaline, reptiles, etc. sont, dans les sociétés occidentales, les expressions paroxystiques de ce refus, mais les réactions récentes de méfiance sur la découpe de la viande dans la cuisine asiatique (Corbeau, 1997) ou à l'encontre de la viande halal (Bergeaud-Blacker, 2005) expriment à leur manière cette forme de « xénophobie alimentaire ». Dans ces deux premiers modèles, la nouveauté est refusée voire condamnée, l'évolution est vue comme néfaste : c'est le « paradigme du refus » qui commande les comportements des mangeurs.

Le troisième scénario concerne ce que Jean-Pierre Corbeau nomme un « métissage imposé ». Pas forcément perçu par les mangeurs, il renvoie à l'acculturation rendue possible par les stratégies d'une industrie agroalimentaire qui s'attache, de manière plus ou moins autoritaire, à complexifier l'offre, à imposer de nouvelles saveurs (produits plus sucrés, plus salés), de nouvelles textures (goût contemporain pour le grillé et le croustillant) ou, au contraire, à en faire disparaître d'autres (le goût amer est désormais absent des productions alimentaires transformées par exemple). Ces stratégies économiques sont rendues possibles par les modifications contemporaines des contextes sociaux et culturels : l'accélération – réelle ou perçue – des rythmes de vie amènent les mangeurs à déléguer les tâches de transformation culinaire à une industrie agroalimentaire mondialisée dont l'action aboutit à une certaine homogénéisation des comportements et des goûts, réduits à quelques traits facilement identifiables, mais permet aussi la découverte de nouvelles nourritures. Tous les super- et hypermarchés proposent en effet aujourd'hui un ou plusieurs rayons ethniques dans lesquels des produits totem – du couscous maghrébin aux beans anglais – répondent à la demande des mangeurs immigrés ou au contraire de mangeurs attirés par des saveurs inconnues.

La frontière avec le quatrième type de métissage, le « métissage désiré », est ténue car elle réside dans la manière dont le mangeur interprète ses propres choix. Autrement dit, une même consommation peut être soit imposée, soit désirée selon le contexte à l'intérieur duquel elle se produit et le sens que lui donne le mangeur. Ce scénario place la liberté-créativité des mangeurs au cœur de leurs choix et définit les découvertes culinaires comme l'expression de leur volonté subjective, c'est-à-dire moins dépendante de prescriptions extérieures. Ce métissage est particulièrement visible chez les populations immigrées qui, face à la difficulté

d'approvisionnement de certains produits ou la difficile préparation de recettes, adaptent leurs pratiques selon les ressources disponibles sur place. Comme nous le verrons plus tard, les stratégies diffèrent selon les mangeurs et les contextes sociaux, allant de la substitution d'un produit par un autre, à l'abandon pur et simple des recettes perçues comme traditionnelles. Cette évolution, si elle peut être interprétée par les mangeurs eux-mêmes, comme une rupture dans leur continuum alimentaire, est aussi, dans certains cas, voulue soit par souci de découverte, soit comme témoin de leur « bonne volonté » d'intégration à la culture de la société d'arrivée.

Loin de se réduire aux groupes que la migration *stricto sensu* a partagé entre deux ou plusieurs systèmes culinaires, cette dynamique de métissage touche l'ensemble des sociétés occidentales contemporaines : le mangeur « hypermoderne » est devenu un mangeur cosmopolite dont les pratiques sont marquées par l'abondance, mais aussi par l'extrême variété des références culturelles et de l'offre à sa disposition (Ascher, 2005). Manger une nourriture ethnique ou exotique répond ainsi à un double mouvement : signifier à l'Autre que l'on souhaite découvrir et intégrer tout ou partie de sa culture, c'est-à-dire développer une proximité, s'intégrer dans une société plurielle, mais aussi affirmer « sa « distinction », en s'emparant des codes gastronomiques de l'autre, en s'appropriant son répertoire alimentaire, en « bricolant » ses discours et ses manières de table, quitte à en distordre ou modifier le sens » (Corbeau, 2012 : 846). On assiste ainsi, non à la disparition d'un modèle au profit d'un autre, mais plutôt à une cohabitation de plusieurs modèles en interaction réciproque, qui donne finalement lieu à l'apparition d'une forme hybride originale.

Le cinquième type de métissage, enfin, renvoie à la recréation d'une appartenance culturelle à travers la notion de terroir, c'est-à-dire un « métissage non pensé » qui, en réponse à la dilution des références alimentaires et culinaires traditionnelles, débouche sur la naissance de modèles nouveaux, alors même que le discours des acteurs alimentaires insiste sur la continuité historique de leurs comportements. Ce scénario est l'une des réponses au métissage imposé que nous venons de définir précédemment : face au vertige créé par l'abondance de signes vidés progressivement de leur sens, les mangeurs perdent les normes et les références qui encadraient leurs consommations et n'incorporent plus que ce que Claude Fischler a pu appeler des « OCNI » (Objets comestibles non identifiés) (Fischler, *op. cit.*). Les mangeurs tendent à se replier vers des produits, des plats, des techniques, des saveurs connus, porteurs de sens ; « on cherche sa matrice culturelle, la région, le territoire, le terroir d'où l'on vient » (Corbeau, 1994 : 178). Les produits régionaux et de terroir deviennent alors les nourritures les plus à même d'apporter le sens que les productions industrielles ont fait disparaître. Cette redécouverte ne saurait toutefois se lire comme une reproduction mécanique de pratiques d'autrefois tombées dans l'oubli. Des choix

sont faits dans ce retour à la « tradition » qui intègrent les valeurs alimentaires contemporaines : les plats s'allègent, les portions diminuent, des techniques jugées trop grasses comme la béchamel ou la crème au beurre disparaissent, des produits paysans tels la charcuterie font désormais l'objet d'une attention nouvelle tandis que d'autres, peut-être trop peu élaborés – comme les gruaux par exemple –, ne connaissent pas la même réussite.

Ces exhumations témoignent de l'emboîtement de plusieurs dynamiques. Celle, tout d'abord, de la rencontre entre plusieurs modèles, non pas définis par leur origine géographique, mais par le statut social des mangeurs. On assiste en effet à l'adoption par une société dominante marquée par les valeurs et les codes bourgeois, de modèles alimentaires populaires. Celle, ensuite, de la rencontre du monde urbain et du monde rural. Celle, enfin, de la percolation des normes de la grande cuisine gastronomique au sein des pratiques domestiques. Comme le fait remarquer Jean-Pierre Corbeau, il s'agit finalement de « *faire sortir l'aliment d'un certain anonymat, de reconstruire autour de lui du lien social, de le personnaliser par des labels, des « savoir-faire » de production ou de transformation, un territoire, une appellation* » (*Ibid.* : 181). Ce « mythe du terroir », de la disparition d'un Eldorado perdu sous les coups de la mondialisation et de l'accroissement des échanges, acquiert paradoxalement une force nouvelle dans un contexte contemporain où ce même terroir s'ouvre de plus en plus et perd ainsi sa prétendue plénitude géographique (*Assouly, op. cit.*).

L'une des forces de la typologie proposée par Jean-Pierre Corbeau réside dans sa nouveauté et dans sa capacité à synthétiser les différents aspects de la notion de métissage, plurielle car mobile, interactive et en redéfinition permanente. L'auteur insiste sur l'entrecroisement, parfois paradoxal, des différents scénarios, mais aussi et surtout sur les évolutions qu'ils connaissent selon les contextes géographiques et historiques au sein desquels ils s'expriment : « *selon la lecture centripète ou centrifuge que l'on fait du comportement alimentaire, selon que l'on privilégie dans la lecture sociale la production ou la reproduction, on passe de l'imposé au désiré* » (*Corbeau, 2012* : 845). Cette relativité des comportements interroge sur la possibilité même de proposer une typologie des métissages alimentaires. Un certain flou demeure dans les choix effectués pour définir les différents scénarios. Du fait d'une méthodologie segmentée ne faisant peut-être pas suffisamment dialoguer les divers facteurs pris en compte – les perceptions des mangeurs définissent un modèle, les pratiques empiriques un autre –, il apparaît qu'un même processus peut, selon la focalisation de l'observateur, donner lieu à deux ou plusieurs scénarios, parfois opposés. Les modèles esquissés par Corbeau ne proposent alors qu'une grille de lecture partielle des comportements des mangeurs, esquissant plutôt une typologie épistémologique, celle du positionnement du chercheur et de sa plus ou moins grande réflexivité par rapport à son objet d'étude. Cette

incertitude méthodologique rejaillit sur la pertinence des scénarios proposés qui expriment alors plusieurs niveaux de lecture : la cohabitation de « scénarios-types » théoriques – celui de la négation et du refus du métissage notamment – avec ceux nés d’une observation empirique crée une dichotomie, pour ne pas dire un déséquilibre, dans la typologie proposée.

En outre, Jean-Pierre Corbeau propose une lecture qui ancre les métissages alimentaires dans une série chronologique structurée de transformations alimentaires et qui suppose, de manière plus ou moins consciente, l’intrusion, à un moment et dans un espace donné, d’un ou de plusieurs éléments perturbateurs – mobilités, migrations, stratégies des entreprises et des communicants – au sein d’un corpus alimentaire qui présenterait une certaine stabilité. Sans tomber dans le piège essentialiste, la typologie minore néanmoins l’importance du métissage dans la constitution même des corpus alimentaires, point que les recherches sur la créolisation mettent, quant à eux, au centre de leur travail.

2.2.2.3. *La créolisation ou le mélange comme fondement de toute culture*

Parallèlement aux travaux sur le métissage, plusieurs auteurs ont transposé le concept linguistique de créolisation à l’étude des dynamiques d’interaction culturelles, notamment alimentaires (Cohen 2000 ; Tibère et Poulain 2000 ; Tibère 2005). Forgé au début des années 1970, le concept désigne la rencontre de deux ou plusieurs langues selon un processus d’interférence linguistique : des langues de substrat rencontrent des langues de superstrat, se transforment à leur contact en adoptant certains de leurs mots et/ou certaines de leurs formulations syntaxiques, mais sans pour autant disparaître (Whinnom 1971 ; Thomason et Kaufman 1991 ; Singler 1996).

Cette dimension de mise en rapport et d’influence réciproque entre plusieurs systèmes culturels de référence se retrouve assez tôt chez Mintz et Price. Analysant l’adaptation des esclaves africains à leurs nouveaux contextes de vie, ils se réfèrent au terme de créole pour définir la relation que ces derniers construisent entre leurs racines culturelles du vieux monde et la construction de leur identité dans le nouveau (Mintz et Price, 1985). Quelques années plus tard, Ulf Hannerz va plus loin et systématise la relation entre créolisation et mixité culturelle dans le contexte de globalisation des comportements. Selon lui, ces dynamiques deviennent le moteur de nouvelles combinaisons sociales :

« Les concepts de créolisation suggèrent que la mixité culturelle ne présente pas obligatoirement d’effets pervers, qui seraient à négliger ou peu dignes d’attention [...]. Selon moi, le terme « créole »

porte en lui une dimension de créativité et de richesse d'expression. Le concept de créolisation laisse aussi entendre qu'il y a encore de l'espoir pour une certaine variété culturelle. L'interconnectivité mondiale qui ne cesse de s'accroître est aussi le résultat d'une certaine acquisition culturelle. Ainsi, « c'est un peu de ceci et un peu de cela qui fait entrer de la nouveauté dans le monde » (Hannerz, 1996 : 66).

Quelques années plus tard, Robin Cohen montre lui aussi l'intérêt à convoquer la notion de créolisation pour analyser la relativité des modèles culturels, ainsi que la nature originale des hybridations qui se jouent aujourd'hui : *« Être créole ne désigne plus une position mimétique ou peu originale. Il définit plutôt une situation au croisement de deux ou plusieurs cultures, qui sélectionne et s'approprie quelques éléments, en rejette d'autres, et crée de nouvelles configurations qui dépassent et remplacent les cultures d'origine, qui, elles-mêmes, se caractérisent par leur caractère toujours plus fluide » (Cohen, 2007 : 19).*

Inspirée de ces travaux et élaborée à partir de l'exemple réunionnais, l'application du concept de créolisation au domaine alimentaire devient un outil à même d'analyser les dynamiques d'interactions et d'entrecroisement de plusieurs modèles alimentaires au sein de sociétés cosmopolites, en même temps qu'elle considère l'hybridation comme l'élément fondateur de toute élaboration culinaire et, à ce titre, évite le piège identitaire et essentialisant. Comme le résume poétiquement l'écrivain martiniquais Edouard Glissant, la créolisation est *« un espace où la dispersion permet de se rassembler, où les chocs de culture, la disharmonie, le désordre, l'interférence deviennent créateurs. C'est la création d'une culture ouverte et inextricable, qui bouscule l'uniformisation par les grandes centrales médiatiques et artistiques⁴⁴ »*. Si la créolisation touche différents aspects de la vie sociale (langage, arts, codes vestimentaires, pratiques religieuses, etc.), l'alimentation permet la formalisation peut-être la plus aboutie de ce jeu identitaire en rendant perméable les modèles alimentaires – et donc culturels – entre eux : dans le contexte créole, *« la cuisine est en quelque sorte un territoire sur lequel chaque groupe inscrit son influence » (Tibère, op. cit. : 332)*. Le recours à la notion de créolisation permet alors de mettre en avant le rôle structurant des pratiques alimentaires différenciées dans *« la gestion culturelle de la dialectique intégration/différenciation »* ainsi que *« le statut politique de l'alimentation, au sens d'organisateur de la vie des hommes en société » (Ibid. : 334)*.

Plus généralement, la notion de créolisation devient une grille de lecture pertinente pour saisir les mécanismes par lesquels des produits, des recettes, des techniques, des ustensiles, des représentations rencontrent d'autres systèmes alimentaires, se modifient à leur contact et donnent naissance à ce que les auteurs nomment des « cuisines créoles ». Le processus aboutit ainsi à une situation géographique et sociale nouvelle qui fait cohabiter et dialoguer plusieurs systèmes

⁴⁴ Citation tirée de l'entretien réalisé par Frédéric Joinot et paru en 2005 dans le journal *Le Monde* (http://www.lemonde.fr/disparitions/article/2011/02/03/pour-l-ecrivain-edouard-glissant-la-creolisation-du-monde-etait-irreversible_1474923_3382.html)

normatifs et revendique cet entrelacement culturel comme une valeur constituante de la société de vie (Laplantine et Nouss, *op. cit.*). Les notions de métissage et de créolisation, nous venons de le voir, sont des entrées pertinentes pour étudier les pratiques alimentaires des individus et des sociétés migrantes, symboles même de la confrontation et du mélange culturel. Cette hybridation des systèmes culturels a fait l'objet de nombreux travaux regroupés au sein du champ des *migration studies*, sans pour autant considérer les pratiques alimentaires comme une entrée pertinente pour saisir ces dynamiques. Il nous appartient maintenant de retracer l'épistémologie des recherches sur la dialectique entre migration et alimentation, de présenter les différents paradigmes qui ont orienté l'étude de notre objet de recherche, pour proposer, dans un second temps, une grille de lecture nouvelle des comportements alimentaires marqués par la migration⁴⁵.

2.3. La thématique des comportements des mangeurs migrants, lecture chronologique et thématique

L'attention portée aux pratiques alimentaires des individus et des groupes migrants n'a cessé d'évoluer au fil du temps, aussi bien dans ses objets d'étude que dans le positionnement scientifique et méthodologique des chercheurs. Aux travaux pionniers de médecins qui constataient et tentaient d'apporter des réponses curatives aux dérèglements physiologiques observés chez un certain nombre de migrants, a succédé une série de recherches attachées à comprendre le rôle social que pouvait acquérir l'alimentation dans un contexte de déracinement.

2.3.1. Au départ fut la médecine

L'intérêt pour les pratiques alimentaires des populations migrantes naît au début des années 1970 sous l'impulsion du corps médical. L'accroissement des populations étrangères et les problèmes sanitaires, notamment de carences alimentaires, que pose leur adaptation à la société d'arrivée, obligent médecins, diététiciens et nutritionnistes à se pencher sur un sujet jusqu'alors ignoré. Dans ce contexte, les diverses études, qu'elles soient européennes ou américaines, s'attachent à

⁴⁵ Nous parlons de « *comportements alimentaires marqués par la migration* » et non de « *comportements alimentaires en situation de migration* ». Ce choix lexical permet en effet d'englober l'ensemble des évolutions que les mouvements migratoires entraînent, à la fois pour les individus migrants, mais aussi pour les sociétés réceptrices. C'est ainsi une lecture prenant en compte les différents pôles du système migratoire et leurs interactions les uns par rapport aux autres que nous nous proposons d'élaborer.

comprendre les modifications physiques et biologiques que la mise en rapport avec des produits et des recettes jusqu'alors inconnus provoque dans le métabolisme des migrants (Freedman, 1973). En France, l'immigration maghrébine, particulièrement active à cette période, concentre l'attention des chercheurs tandis que les autres communautés, notamment celles d'Europe du Sud, demeurent, hormis quelques exceptions, étonnement peu étudiées (Frossard Urbano, 1988 ; Petitedemange, 2000)⁴⁶. Ces premières études, encore exploratoires, se penchent surtout sur les manifestations les plus visibles qui affectent le métabolisme des individus migrants : médecins et travailleurs sociaux proposent des analyses quantitatives de grande ampleur sur les consommations alimentaires, notamment celles des enfants (AMSAM, 1979 ; Descamps, 1985), en même temps que sont proposées des solutions éducatives et sanitaires pour remédier aux carences dont ils sont victimes (Strauss, 1972 ; Donnet et Liberas, 1985). Les aspects géoculturels des pratiques alimentaires n'apparaissent que de manière détournée à travers la question du respect des injonctions religieuses (Bahloul, 1986) et/ou des problèmes cliniques qu'elles peuvent soulever – en particulier le jeûne – dans la gestion des patients (Descamps, *op. cit.*). Aujourd'hui plus secondaire, la recherche médicale et nutritionnelle des changements alimentaires continue à orienter en France de nombreuses recherches, notamment celles de F. Rovillé-Saussé (2001, 2003, 2005, 2007), ou l'orientation scientifique de certaines revues comme *Migrations Santé* ou *Alimentation et Précarité* (2004). A l'étranger aussi, l'attention portée à la santé alimentaire des migrants continue à fournir un corpus de recherche (Harbottle, 1996 ; Renzaho et Burns, 2006 ; Pillarella, Renaud et Lagace, 2007 ; Macbeth et Shetty, 2001), mais tend aujourd'hui à associer à l'étude physiologique une approche socio-anthropologique (Crenn *et al.*, 2007 ; Maire et Méjean, 2008) voire politique des pratiques des populations migrantes.

A la suite de l'historien américain Harvey A. Levenstein, Salvatore Bevilacqua se penche par exemple sur les politiques nutritionnistes suisses et états-uniennes à l'égard des migrants italiens. L'approche historique et comparative qu'il privilégie lui permet de replacer ces mesures dans le temps long et de ne pas se résumer à la simple peinture statique des pratiques alimentaires d'une population immigrée. L'objectif vise plutôt à comprendre comment une société majoritaire cherche à définir une norme alimentaire permettant d'intégrer les nouveaux arrivants à ce qu'elle considère être un ordre moral et économique vertueux. Les efforts des nutritionnistes, travailleurs sociaux et responsables politiques portés à la « conversion » des migrants italiens aux

⁴⁶ Les raisons pouvant expliquer cette littérature famélique à l'encontre de migrations qui apportèrent pourtant d'importants effectifs en France est, selon nous, à rechercher autour de l'idée d'une supposée proximité culturelle entre la France et des pays comme l'Italie, l'Espagne ou le Portugal. Car proches, les évolutions post-migratoires ne pouvaient être que réduite, et à ce titre, peu dignes d'être étudiées. A l'inverse, les migrations maghrébines, puis asiatiques et d'Afrique subsaharienne, faisaient interagir des modèles culturels plus éloignés les uns des autres et dont les conséquences, car plus visibles, présentaient un intérêt plus important.

prescriptions de la New Nutrition, « *tels que l'équivalence chimique entre toutes les protéines et l'identité des bienfaits procurés par les haricots et le bifteck* » (Levenstein, 1996 : 847) se proposent de favoriser un bien-être mercantile, rempart efficace, selon eux, à la diffusion des idées socialistes au sein de la société étatsunienne. Les réponses apportées par la Suisse à la question de l'alimentation des populations migrantes s'opposent, quant à elles, au comportement étatsunien : dans un pays où la marginalisation des migrants est officiellement institutionnalisée, ceux-ci sont renvoyés, dans le champ médical, à leur étrangeté alimentaire, voire, dans certains cas, au fait qu'ils soient porteurs de pathologies spécifiques introuvables dans la population suisse (Bevilacqua, 2010). Ce positionnement en termes de « pathologies d'adaptation », loin de se cantonner au seul exemple suisse devient au contraire le symbole, jusque dans la chair même du migrant, des difficultés qu'il rencontre dans la confrontation avec les pratiques alimentaires dominantes dans la société d'arrivée (Fassin, 2000 ; Kotobi, 2000).

2.3.2. La progressive prise en compte des dimensions sociales et culturelles de l'alimentation

Parallèlement à ces recherches médicales, d'autres chercheurs posent les bases d'une analyse plus qualitative des évolutions constatées dans les régimes alimentaires des populations migrantes. L'objectif ne consiste plus à traiter les pathologies physiques qui peuvent apparaître chez les migrants, mais plutôt de comprendre la nature des évolutions et le rôle social qu'acquiert l'alimentation chez ces mangeurs (Katona-Apte, 1976). Le champ d'étude se complexifie avec un intérêt pour des objets d'étude jusqu'alors ignorés : l'approvisionnement, les manières de table, les techniques de préparation ou encore la cuisson des aliments deviennent des éléments centraux dans le protocole d'observation (Tapper et Tapper, 1986). Les méthodologies aussi évoluent avec des échantillons d'étude qui se réduisent : certains chercheurs préfèrent se concentrer sur une famille unique dans le cas d'une approche ethnographique assumée et commencent à intégrer les problématiques alimentaires dans les trajectoires migratoires des individus et des groupes (Rezkallah, 1986).

Ces recherches s'appuient sur un corpus, certes mince, mais qui a le mérite d'ouvrir un champ de recherche nouveau. En France, les sciences sociales se sont en effet penchées assez rapidement sur les conséquences sociales et culturelles des mouvements migratoires. Parmi elles, plusieurs auteurs commencent à comprendre que la migration et l'installation dans un nouvel espace de vie ont des conséquences sur les régimes alimentaires des individus. Dès 1951, L. Randouin consacre

un bref article sur les problèmes alimentaires que connaissent les immigrés nord-africains en France, notamment en remarquant que les enfants présentent des carences vitaminiques, tandis que les adultes souffrent d'insuffisances protéiques et de surcharges glucidiques (Randouin, 1951). De l'autre côté de l'Atlantique, la recherche nord-américaine a déjà commencé à envisager les modifications que connaissent les pratiques alimentaires des individus et des groupes migrants : dès 1935, Lloyd Reynolds remarque la modification que connaît l'alimentation des migrants anglais au Canada (Reynolds, 1935). Quelques années plus tard, Natalie F. Joffe propose aux nutritionnistes, services et travailleurs sociaux un memorandum dans lequel est mise en avant la diversité des comportements alimentaires de certains groupes minoritaires, en particulier migrants (Italiens, Polonais, Hongrois, Tchèque et Noirs Américains) (Joffe, 1943). Avec l'arrivée de flux migratoires en provenance de nouvelles régions du monde, de nouvelles communautés deviennent objets d'étude : Juifs en Israël (Strauss et Shatan Herzeberg, 1955) Grecs aux Etats-Unis (Valassi, 1962) ou Indiens en Europe (McKenzie et Munford, 1964).

Aux Etats-Unis, l'adoption de l'approche culturelle a été plus rapide qu'en Europe. L'étude exploratoire de Santosh Gupta relative à l'alimentation des Indiens aux Etats-Unis est l'une des premières à analyser la nature des évolutions alimentaires à travers d'autres facteurs que la simple origine géographique. Gupta montre en effet que les données sociodémographiques (sexe, âge, caste d'appartenance, statut marital) ainsi que la trajectoire migratoire sont autant d'éléments à prendre en compte pour comprendre les bricolages identitaires et alimentaires qu'élaborent les migrants (Gupta, 1975). A la suite de cette recherche pionnière, le travail de J. Goode, K. Curtis et J. Theophano sur le comportement de mangeurs d'origine italienne dans plusieurs villes des Etats-Unis propose de déconstruire les cadres d'étude traditionnels et marque le début d'une approche véritablement qualitative des pratiques alimentaires des mangeurs migrants (Goode, Curtis et Theophano, 1984). L'objectif n'est plus tant d'étudier la dimension matérielle *stricto sensu* des évolutions (substitution des produits, adaptation des plats et des recettes, etc.) comme avaient pu le faire certains auteurs (Bennett, 1943 ; Jerome 1975) que de comprendre comment s'élaborent de nouveaux modèles alimentaires empruntant et synthétisant des éléments disparates dans les multiples contextes socioculturels à l'intérieur desquels évoluent les groupes et les individus. Pour les auteurs, la méthode empiriste teintée d'ethnographie médicale des recherches antérieures doit être dépassée du fait de son insuffisance explicative ; la seule étude des manifestations concrètes de l'alimentation oublie les perceptions subjectives que les mangeurs migrants ont de leurs propres pratiques :

« *Le locus d'une continuité du modèle ne repose pas forcément sur le produit lui-même ou sur un plat spécifique, mais plutôt, par exemple, sur les notions de façonnement périodique de la nourriture comme événement et croyances sociaux* » (Goode, Curtis et Theophano, *Ibid.* : 147).

De même, la posture méthodologique traditionnelle opposant des pratiques quotidiennes plus perméables à la culture alimentaire de l'espace d'arrivée à des pratiques événementielles garantes des traditions pré-migratoires n'est plus que d'un intérêt limité :

« *Au sein des communautés que nous avons étudiées, un ensemble de normes communautaires largement partagées fonctionne à la fois pour les repas quotidiens et événementiels. Ce schéma de partage communautaire ne se définit pas non plus nécessairement par des modèles hérités d'une tradition du Vieux Monde. Sans transmission intergénérationnelle, ils sont cependant partagés et donc socialement transmis de foyer à foyer. Ces pratiques nouvelles sont souvent perçues par les membres du groupe comme le prolongement d'un modèle traditionnel italien ou, tout au moins, d'un modèle plus ancien qui évoluerait* » (*Ibid.* : 146).

Pour pionnière que fut la recherche de Goode, Curtis et Theophano, elle reste néanmoins méconnue, notamment en France où l'article d'Emmanuel Calvo « Alimentation et migration », publié deux ans auparavant, fige pour plusieurs décennies le regard des chercheurs.

2.3.3. Le paradigme du style alimentaire...

La recherche française sur les migrations a longtemps inscrit son travail dans un rapport dichotomique où le rôle du chercheur consistait à définir les éléments de rupture et de continuité dans les comportements des migrants. Dans le domaine alimentaire, ce paradigme a pu prendre la forme d'une question générale variant sensiblement selon l'angle d'analyse privilégiée : « les migrants mangent-ils toujours comme au pays ? ». Minorant l'importance des dynamiques d'hybridation et la nature originale des modèles qui en découlaient, cette approche ancrerait les pratiques alimentaires dans une dialectique binaire partagée entre deux pôles d'influence, celui de la société d'origine et celui de la société d'arrivée. « Ce changement dans la continuité » (Mabe, 1985) et la domination de l'une ou l'autre référence étaient censés témoigner du degré d'intégration et/ou d'acculturation des populations au sein du contexte post-migratoire (Hauser, 1987).

2.3.3.1. Le « continuum alimentaire » d'Emmanuel Calvo

Le paradigme des sciences sociales au milieu des années 1980 n'est pas étranger à ce positionnement et l'article synthétique – largement repris par la suite – que publie Emmanuel Calvo en 1982 entérine cette vision des choses (Calvo, 1982). Face à la prédominance structuraliste d'alors, l'auteur répond par un positionnement en termes de « styles alimentaires » qui lui permet de mettre en avant le caractère évolutif de l'alimentation des populations migrantes, prenant ainsi ses distances avec la notion de structures profondes, mise en avant par le courant structuraliste (Lévi-Strauss, 1958). Cette variabilité est envisagée à partir de la notion de « continuum alimentaire », notion englobant l'ensemble des dimensions de l'acte alimentaire – approvisionnement, préparation, consommation, représentations –, et qui permet à Emmanuel Calvo d'élaborer une typologie à trois entrées, chacune définie par la plus ou moins grande insertion à la société d'arrivée. Le premier type, le style dichotomique, désigne ainsi les systèmes alimentaires dans lesquels la migration n'aurait que peu altéré la référence alimentaire originelle : « *c'est celui dans lequel les faits et pratiques alimentaires continueront, pour une grande part, à être basés sur la culture d'origine, tout en ayant incorporé des éléments de la pratique appartenant à la société d'insertion* » (Calvo, 1982 : 428). Le style duel, quant à lui, correspond à l'étape intermédiaire de l'adaptation des pratiques lors de laquelle « *s'observe un cumul des faits et pratiques, dans la coexistence de deux cultures* » (*Ibid.*) et aboutit, selon un processus présenté comme inéluctable, au style anomique renvoyant à « *une perte totale des normes de la culture d'origine en matière de pratique alimentaire, sans acquisition fondamentale ni instrumentale de celles de la société d'insertion* » (*Ibid.* : 429).

Parallèlement à cette tentative de théorisation des comportements des individus et des groupes migrants, l'autre apport de l'article est sans conteste la notion de « plat totem ». Plat traditionnel devenu symbolique dans un contexte post-migratoire, il fait « *partie de l'extériorité du groupe, de son image telle qu'elle peut être perçue par la société d'insertion* » (*Ibid.* : 420). En d'autres termes, le plat totem serait une création idéale post-migratoire permettant aux migrants de faire d'un plat, d'un produit ou d'une pratique commensale un instrument culturel d'identification et de mise en scène au sein de la société majoritaire : pizza chez les Italiens (Sanchez, 2007), *plov/pilav* pour les populations centrasiatiques (Urbain et Bissot, 2005), café dans la diaspora arménienne (Fourcade, 2006), les exemples abondent. Si la notion de plat totem permet de replacer les choix des mangeurs à l'intérieur de contextes sociaux évolutifs, elle peine néanmoins à sortir d'une analyse des pratiques alimentaires en termes « *d'indicateurs d'intégration à la Nation* » (Crenn, 2012 : 867).

2.3.3.2. *Une influence majeure dans le champ de la recherche sur l'alimentation des populations migrantes*

Les pistes de travail esquissées par Manuel Calvo – qu’il appliquera et réinterrogera quelques années plus tard dans le cas des Africains en France (Calvo, 1997) – marquent les travaux de plusieurs générations de chercheurs qui relisent les recherches antérieures au prisme du nouveau paradigme (Houdaigui, 1991), ou qui, sous l’effet de l’accroissement et de la complexification des flux migratoires mondiaux à partir de cette période (Simon, 1995 ; 2008 ; Withol de Wenden 2013), s’attachent à comprendre de nouveaux contextes socio-géographiques : travailleurs italiens et turcs en Suisse (Niederer, 1985), femmes américaines à Lausanne (Chatwin, 1985), Juifs tunisiens à Paris (Balland, 1997), Africains en France (Barou et Verhoeven, 1997 ; Sall 2010), Ethiopiens en Israël (Anteby, 2006), Russes en France (Bronnikova et Emanovskaya, 2010), Juifs russophones en ex-Allemagne de l’Est (Michel, 2010). L’apport du travail théorique d’Emmanuel Calvo tient dans sa volonté de synthétiser et de systématiser des éléments aussi disparates que les techniques de préparation des plats, les systèmes d’approvisionnement, l’ambivalence des perceptions des mangeurs face à des produits perçus comme étrangers, le rôle social de l’alimentation pour des sociétés en situation de migration.

L’un des principaux apports de cette période est, sans conteste, de mettre en lumière le rôle que joue l’alimentation dans la définition sociale et politique des groupes, mais aussi celui de marqueur territorial qu’elle favorise. Les échelles d’analyse s’agrandissent, la ville et le quartier prennent le pas sur les études nationales et/ou nationalisées. On tend aussi à replacer ces questions dans une approche socio-historique, notamment aux Etats-Unis où l’accent est mis sur l’acculturation que connaissent les groupes minoritaires vue comme un instrument d’insertion à la société états-unienne (Mintz, 2008), ainsi que sur le rôle du développement de l’industrie agroalimentaire dans cette acculturation (Gabaccia 1998).

Une attention particulière est portée aux réseaux d’approvisionnement ethnique que créent les immigrés, notamment en milieu urbain. Manuel Calvo l’avait déjà mis en avant (Calvo, 1982) mais les travaux suivants approfondissent cet aspect économique et social de l’alimentation des migrants en montrant notamment le rôle des commerces alimentaires et des établissements de restauration dans les trajectoires individuelles des migrants (Crenn 2005 . Barou 2010). Etape ultime d’intégration et symbole d’une certaine réussite économique pour les immigrés de longue date, ou, au contraire, porte d’entrée vers le marché du travail pour les nouveaux arrivés, le commerce ethnique est vu comme un espace intermédiaire entre deux systèmes de référence,

mais surtout comme une ressource aux fonctions paradoxales : la conservation de liens avec la société d'origine, mais aussi intégration économique et sociale à la société globale (Çağlar, 1995). En France, Sophie Bouly de Lesdain montre que, pour certaines familles africaines à Paris, l'achat de produits ethniques sur place mais aussi l'envoi ou la réception de produits particuliers porteurs d'une charge symbolique importante « *matérialisent un réseau qui lie les migrants à l'espace d'origine et les migrants entre eux* » (Bouly de Lesdain, 2004 : 180) mais « *participe [aussi] à une recomposition sociale basée sur un espace élargi et mouvant ; tout comme elle nous renseigne quant aux modes de structuration des groupes dans l'espace* » (Ibid. : 186). L'auteur avait déjà creusé cette dimension spatiale à partir de l'exemple du quartier de Château-Rouge à Paris dans lequel l'alimentation constitue un instrument identitaire majeur pour se mettre en scène dans l'espace urbain et, finalement, se l'approprier (Bouly de Lesdain, 1999).

L'arsenal méthodologique mis en place dans les travaux de cette période, fortement imprégné d'ethnographie, se plonge progressivement dans les assiettes des migrants, décortique et déconstruit les recettes, analyse les permanences ou au contraire les substitutions de nourritures. L'analyse des nuances même les plus infimes – remplacement d'une épice par une autre (Giraud, 2010), substitution du *nuoc mam* par la sauce *Maggie* (Nguyen, 1993), remplacement de *tahin* par du beurre de cacahuète (Hage, 1997), ajout de mayonnaise dans certains plats turcs « *pour faire moderne* » (Söytürk, 2010) – dans le régime alimentaire des migrants deviennent des indicateurs des bricolages identitaires à l'œuvre, mais demeurent trop souvent dans le registre du symbolique. A lire ces auteurs, l'alimentation n'est que rarement appréhendée comme un instrument à part entière des dynamiques de construction identitaire et culturelle : les vrais interférences culturelles se jouent ailleurs que dans l'assiette.

Le paradigme du système alimentaire continue ensuite d'opposer, plus ou moins consciemment, deux pôles culturels essentialisés et peine donc à saisir la complexité des stratégies alimentaires mises en place par les groupes et les individus. Cette description de la découverte et de l'usage de la cocotte-minute par les femmes maghrébines installées en France est révélatrice d'un tel positionnement :

« L'utilisation d'un tel ustensile présente l'avantage à la fois d'une continuité, avec des habitudes de plats très mijotés ramenés du pays d'origine, et d'une bonne adaptation à la vie moderne, grâce à la réduction du temps de préparation et au bruit dégagé par l'appareil qui avertit la cuisinière de l'état du plat et la rassure par son sifflement régulier. Cette forte appropriation affective de l'objet leur permet de passer d'un milieu à un autre, d'un rythme à un autre, sans être trop perturbées par le changement » (Barou, 2010 : 9).

Plus récemment encore, l'article que Marie-Pierre Etien et Laurence Tibère consacrent aux pratiques alimentaires des mangeurs marocains ou d'origine marocaine en France témoigne de l'influence d'un paradigme toujours vivace (Etien et Tibère, 2013). Leur analyse, tout en intégrant certaines des avancées théoriques qu'ont connues les sciences sociales depuis les années 1970, notamment quant à la relativité de la notion d'identité, continue à cependant à reposer sur la dialectique duale continuités/ruptures et sur l'opposition sociogéographique entre de prétendus modèles alimentaires marocain et français, la conservation de l'un ou l'adoption de l'autre témoignant d'une inclusion plus ou moins achevée à la société française. Si les auteurs appellent à ancrer ce « processus de (re)socialisation alimentaire »⁴⁷ dans le temps long et à mettre l'accent sur la relativité et le caractère évolutif des comportements des mangeurs marocains, le positionnement sous-jacent demeure celui d'une approche rationnelle et linéaire selon laquelle le système culturel de la société d'installation prend inéluctablement le pas sur celui de la société d'origine, et cela malgré la conservation symbolique de plats et de produits « mémoriels ». L'objectif est finalement toujours le même : définir les ruptures et les continuités alimentaires post-migratoires, dénouer l'écheveau des influences emboîtées, du « feuilletage identitaire » qui se met progressivement en place (Balland, *op. cit.*), sans pour autant intégrer de manière systématique ni la dimension évolutive des pratiques pré- et post- migratoires, ni leur adaptation aux différents contextes à l'intérieur desquels interagissent les groupes et les individus.

2.3.4. ... et sa remise en cause

Marqué par son époque et par sa volonté de se défaire du paradigme structuraliste, le modèle d'Emmanuel Calvo, qui eut le mérite de proposer une conceptualisation d'un objet de recherche nouveau, nécessite aujourd'hui d'être interrogé et dépassé.

⁴⁷ Pour M.-P. Etien et L. Tibère, ce processus se divise en trois temps. Le premier est « une phase de perturbation identitaire touchant les principales dimensions de l'espace social alimentaire », c'est-à-dire une période de cohabitation de deux modèles culinaires perçue comme appauvrissante pour les pratiques antérieures. La seconde phase « repose sur des (re)compositions identitaires naviguant entre un 'manger d'ici' et un 'manger de là-bas' ». La dimension d'appauvrissement tend à disparaître au profit d'une cohabitation apaisée entre pratiques alimentaires françaises et marocaines. Enfin, « la troisième phase [...] révèle une appropriation et la cohabitation plus ou moins harmonieuse, très souvent argumentée et justifiée a posteriori, de différents codes du manger français et du manger marocain avec lesquels ils jouent pour se positionner en fonction de contextes d'interaction (Etien et Tibère, 2013 : 58-59).

2.3.4.1. Une théorie marquée par le tâtonnement méthodologique de son époque

La première limite à la démarche d'E. Calvo concerne sa capacité à réaliser son objectif de départ, à savoir proposer une analyse théorique, dynamique et systémique des comportements alimentaires des mangeurs migrants. Le flou lexical et conceptuel autour des notions de « groupe migrant » et de « groupe ethnique » dont Calvo peine à se défaire montre la difficulté à s'extraire d'une posture toujours influencée par les cadres de pensée contemporains. Indifféremment employés, les deux termes postulent en creux l'existence d'un « système alimentaire » originel partagé au sein de la société d'origine et peu enclin aux évolutions. En d'autres termes, de structures sous-jacentes dont les adaptations, à la marge, ne pourraient être « analysée [que] sous l'angle du conflit ou au contraire de l'enrichissement mutuel » (Crenn, Hassoun et Medina, 2010).

Cette instabilité théorique et ces hésitations conceptuelles témoignent d'une époque partagée entre plusieurs approches méthodologiques pas encore tout à fait théorisées ni assumées. Les scories toujours actives d'une approche que l'auteur peine à dépasser se retrouvent notamment dans sa non-prise en compte de l'ensemble des dimensions et des échelles à l'intérieur desquelles se jouent les processus d'emprunt interculturel. Pour Calvo, en effet, la variabilité des pratiques ne s'exprime qu'à l'intérieur du régime alimentaire des individus et des groupes migrants, ceux de la société d'origine et d'arrivée présentant une stabilité à la fois géographique, sociale et temporelle. Ce positionnement, en opposant des corpus alimentaires statiques à des comportements post-migratoires évolutifs, oublie la complexité des dynamiques antérieures de structuration des cuisines, pour se focaliser uniquement sur les ajustements inhérents aux processus migratoires. Dans cette optique, la migration serait le point de départ du changement, alors même que sociologues, anthropologues et géographes ont montré que les cuisines sont des systèmes culturels, certes localisés, mais en redéfinition permanente (Boudan 2004 ; Poulain, 2004 ; Fumey, 2010).

De même, l'article ne mentionne à aucun moment l'influence que peuvent jouer les mouvements migratoires dans l'évolution des comportements des mangeurs de la société d'arrivée. L'acculturation alimentaire est plutôt vue comme un processus unilatéral, celui de la perte de références culturelles pour les individus migrants au contact de nouveaux systèmes culturels de référence, processus dont le stade d'avancement devient le symbole d'une intégration/assimilation sous-jacente plus ou moins achevée : « *c'est cette contradiction – faire cohabiter dans une même représentation l'essentialisation des pratiques alimentaires antérieures à la migration et poser*

comme critère idéal d'intégration l'abandon de ces mêmes pratiques – qui est au cœur de bien des analyses sociologiques des années 70/80 » (Crenn, Hassoun et Medina, *Ibid.*). Il est vrai qu'au début des années 1980, les références alimentaires étrangères et exotiques n'occupaient pas la place qu'elles occupent aujourd'hui, mais les mangeurs étaient déjà familiarisés avec des plats et des saveurs venus d'ailleurs (couscous, pizza, lasagne, etc.).

2.3.4.2. *Vers un nouveau paradigme*

En 1993, Ida Simon Barouh s'affranchit du biais idéologique « assimilationniste » et insère son étude de l'alimentation des Cambodgiens de Rennes au sein du champ des migrations internationales et des relations interethniques (Simon Barouh, 1993). Au paradigme d'alors qui les réifiait, l'auteur répond par une lecture des pratiques alimentaires des migrants comme « *des relations sociales et des attitudes identitaires* » à la fois « *normatives et contraignantes* » mais aussi « *ouvertes, adaptées, mouvantes et créatrices* » (*Ibid.* : 242). Les termes de métissage et/ou de créolisation ne sont pas explicitement employés, mais les processus que décrit l'auteur reposent sur l'hybridation et la redéfinition permanente des pratiques. L'étude met ainsi en avant l'équilibre toujours instable entre différentes attentes et différents systèmes de valeurs, et analyse les rouages sociaux et culturels qui président à la construction d'une représentation du groupe social cambodgien, à la fois à destination de ses membres et par rapport à la société majoritaire.

Jean-Pierre Hassoun est le premier à mettre en évidence les insuffisances du système élaboré par Manuel Calvo. Dans son étude sur les pratiques alimentaires de la communauté hmong en France, l'auteur pose les bases d'une approche nouvelle, non plus binaire, mais polycentrique et synchrétique à l'intérieur de laquelle s'élabore un modèle alimentaire d'un type nouveau (Hassoun, 1996). Si la méthodologie n'est pas nouvelle (analyse fine et détaillée des pratiques d'approvisionnement, de préparation et de consommation ainsi que de leurs évolutions par rapport à un corpus alimentaire pré-migratoire), les conclusions ouvrent de nouvelles directions de recherche : afin de saisir la nature des évolutions et le rôle social que jouent les pratiques alimentaires, l'étude doit intégrer de manière globale l'ensemble des pôles de référence et les interactions que favorise leur mise en contact. C'est donc une analyse systémique des relations qu'entretiennent des pôles d'influence multiples et d'échelles d'expression variables que propose Jean-Pierre Hassoun :

« Dire qu'un même fait social (se nourrir) puisse se décomposer en plusieurs relations avec des pôles culturels distincts, c'est aussi dire que le temps d'un centre rayonnant sur des périphéries secondaires est désormais révolu et a laissé la place à des organisations plus complexes marquées d'une part par le polycentrisme (plusieurs sources culturelles) et le syncrétisme (mélange accidentel ou construit de ces sources) » (Ibid. : 164).

Parallèlement, les travaux de sciences sociales consacrés aux phénomènes migratoires adoptent une approche plus complexe des migrations *stricto sensu* (nature des flux, trajectoires des groupes et des individus, etc.) mais aussi des stratégies élaborées par les migrants au sein de la société d'arrivée (pluralité de références identitaires elles-mêmes mouvantes, naissance et fonctionnement de champs migratoires reliant plusieurs pôles entre eux, nature de l'entrepreneuriat ethnique, etc.) (Desjeux et Taponier, 2000 ; Ma Mung et Simon, 1990). Cette ouverture du regard percole progressivement les travaux sur l'alimentation des migrants, entraînant une déconstruction des cadres méthodologiques jusqu'alors utilisés.

La nature évolutive des pôles de référence et leur relativité selon le contexte dans lequel ils s'expriment deviennent des axes de recherche privilégiés. Les représentations et la réflexivité des mangeurs quant à leurs pratiques et à leur place dans la société d'arrivée prennent progressivement le pas sur l'approche ethnographique antérieure pour interroger le réflexe d'ethnicisation de migrants cherchant à se faire une place au sein de la société globale (Juteau, 1999). Cette dialectique instable entre normes majoritaires et stratégies plus ou moins volontaires de « minorisation ethnique », est particulièrement visible dans le cas des femmes marocaines dans le vignoble bordelais (Crenn, 2006). Chantal Crenn montre en effet qu'au sein de l'espace familial, la question alimentaire devient une médiation perpétuelle entre la volonté de reproduire les normes sociales du groupe et l'adoption de nouvelles pratiques introduites, notamment par les enfants. Les choix alimentaires rendent alors possible un processus identificatoire individuel pour des jeunes partagés entre la volonté de conserver le système de référence marocain porté par les parents, et celle d'insertion à la société française dans laquelle ils vivent.

La question du régime cristallise cette tension et favorise la réflexivité des jeunes filles marocaines sur leurs propres pratiques : l'utilisation importante de graisse dans la cuisine marocaine entre en conflit avec les injonctions esthétiques et sanitaires du contexte français, tandis que le modèle corporel promu et intégré par les jeunes femmes s'oppose au « conservatisme » des mères cuisinières :

« Pratiques et rhétoriques alimentaires féminines se bâtissent par rapport à la domination non avouée (économique, politique et culturelle) produite par le contexte migratoire qui, lui-même, se situe au cœur des influences combinées de la globalisation économique, des crises alimentaires et de leur

gestion par l'industrie agroalimentaire, des modèles corporels produits par les médias et des injonctions du champ médical [...] » (Ibid. : 140).

Cette indécision permanente entre plusieurs pôles culturels de référence, du plus local au global, complexifie le processus identificatoire, l'ethnicité devenant une donnée mouvante s'adaptant au contexte sociale dans lequel évoluent les jeunes femmes.

La relativité et l'adaptation permanente des pratiques et des modèles alimentaires au contexte social à l'intérieur duquel ils s'expriment, sont devenus ces dernières années le cœur de la recherche sur l'alimentation des groupes migrants. Dans des sociétés toujours plus mondialisées où les mobilités s'accroissent, mettent en rapport autant qu'elles éloignent et, dans le domaine alimentaire, redéfinissent la nature et le rôle de l'alimentation, il apparaît nécessaire de proposer une grille de lecture nouvelle pour penser les pratiques alimentaires mobiles.

2.4. Pour une nouvelle approche de la dialectique entre alimentation et mobilités

2.4.1. Dépasser la spécificité géographique et culturelle dans l'analyse des pratiques des mangeurs migrants

L'analyse des pratiques alimentaires suppose bien souvent, clairement ou implicitement, l'existence de systèmes culturels sous-jacents qui organiseraient, en partie ou totalement, les habitudes des individus dans une société : l'alimentation serait alors l'un des « *symptômes d'un référent culturel commun* » (Segaud, 2007 : 89, cité par Dubucs, 2009 : 58) permettant la structuration des pratiques et des comportements humains dans un espace social donné. Notamment valorisé par l'approche géographique culturaliste (Bonnemaison, 2000), ce penchant à réifier des pratiques et des représentations pourtant en constante redéfinition a largement influencé le regard des chercheurs travaillant sur l'alimentation des groupes humains, qu'ils soient ou non immigrés. Ainsi, plusieurs travaux en anthropologie de l'alimentation (Klatzmann 1979 ; Murcott 1996 ; Padilla 2003) ou en géographie (Thouvenot, 1995 ; Pitte, 2001) proposent une analyse en termes de cultures et/ou d'identités alimentaires nationales – ou régionales –, à partir desquels apparaîtraient des indications sur les manières communes de construire un rapport singulier, mais collectivement partagé, à l'espace.

Il est vrai que la volonté de se défaire de certains des réflexes traditionnels faisant reposer toute grille d'analyse sur la seule et unique prise en compte de déterminants socio-économiques marque une véritable avancée dans la pensée géographique. L'intégration à l'analyse des dimensions symboliques des consommations, des questionnements relatifs aux représentations qu'ont les mangeurs de leur nourriture, des tabous et interdits, des prescriptions sanitaires et nutritionnelles, de la figure du corps, du rôle de l'alimentation dans la structuration de liens sociaux, si elle complexifie de manière heureuse la compréhension des pratiques alimentaires des mangeurs issus de différentes régions de la planète, plonge sur l'écueil qu'elle prétendait pourtant éviter. L'analyse tend progressivement à se figer, non sur des variables socio-économiques et statistiques, mais sur des données culturelles qui deviennent de plus en plus des modèles explicatifs figés.

Il est toutefois évident que l'expérience migratoire tend à mettre en rapport deux ou plusieurs modèles alimentaires – et donc culturels – qui sont amenés à voir se généraliser les échanges les uns entre les autres. L'existence de pratiques alimentaires spatialement et socialement différenciées constitue il est vrai un champ de recherche à approfondir, mais ne doit pas nier le fait que ces différences, pour ne pas dire ces oppositions, s'expriment particulièrement dans les représentations individuelles que les mangeurs et les groupes de mangeurs ont de l'autre, mais aussi d'eux-mêmes. Autrement dit, s'il est vrai qu'on ne mange pas partout de la même manière, ces différences sont exacerbées par la subjectivité des mangeurs qui, en définissant des altérités singulières, construisent en creux leurs propres sentiments d'appartenance à une ou plusieurs communauté(s) sociale(s) et culturelle(s). La mise en perspective des différences culinaires et commensales entre la région de départ et le département d'installation a essentiellement pour objectif de définir le contexte général de l'expérience migratoire de Gaziantepili venant s'installer à Istanbul. C'est autour de cette dichotomie que se structurent nos hypothèses de recherche : les pratiques alimentaires des Gaziantepili à Istanbul sont un moyen pour gérer l'éloignement que vivent et ressentent ces migrants, mais aussi de s'appropriier et de rendre signifiant l'espace d'installation.

2.4.2. Une échelle d'analyse à repenser

Définir une cuisine et les raisons ayant permis sa constitution suppose de doter l'espace géographique de lignes de séparation et de ruptures participant à la définition d'ensembles cohérents, dont les normes alimentaires majoritaires les différencient de leurs voisins. Cette volonté de bornage n'est pas nouvelle dans les travaux sur l'alimentation, notamment chez les

géographes, qui de la région (Thouvenot, *op. cit.*) aux grands ensembles alimentaires de la planète (Livet, *op. cit.*) cherchent découper le monde en régions et en aires culinaires, se gardant néanmoins d'exposer la méthode adoptée pour effectuer leurs délimitations, ainsi que l'échelle d'analyse considérée. L'objet de recherche présente une complexité à la fois spatiale, temporelle et structurelle : à partir de quel seuil l'adoption ou l'abandon d'un ou plusieurs ingrédients, la modification des modes de cuisson, la prédominance d'une saveur sur une autre, etc., autorise à différencier un ensemble culinaire d'un autre ? En effet, à chaque niveau d'analyse, les pratiques des mangeurs diffèrent de celles de leurs voisins et leur étude demande des choix méthodologiques assumés : *« lorsqu'on observe une limite de « trop » près, elle semble s'évanouir dans une infinité du toujours plus petit, tandis que vue de « trop » loin, elle devient vite indiscernable [...] Une première particularité de cette particularité évanescence des frontières est donc l'obligation pour l'observateur de trouver la « bonne distance » afin de pouvoir convenablement constater une limite, faute de quoi la frontière tracée risque d'être peu fiable »* (Schippers, 2001 : 32). Sans le dire explicitement, les ensembles alimentaires, et donc culturels, dégagés par ces recherches s'appuient sur les différents échelons du découpage administratif, l'Etat restant peu ou prou le cadre de référence privilégié (Claval, 2012). Le principal écueil de cette approche est alors d'adapter aux « frontières » culturelles les caractéristiques plus formelles des frontières institutionnelles : face à l'ordre – tout relatif – qui préside aux frontières politiques *« s'opposent le brouillamini et l'enchevêtrement des frontières culturelles qui se superposent rarement les unes aux autres [...] »* (Bromberger et Morel, 2001 : 4).

La croyance en ce type de frontières et en l'existence de plats syncrétiques de l'ensemble des traits culturels et alimentaires d'une nation, est interrogée par Annie Hubert dans un article au ton provocateur : *« le plat national existe-t-il ? »* (Hubert, 2000). Pour l'anthropologue, loin d'être une grille d'analyse pertinente, ce vocable – et ses déclinaisons – témoignent d'une certaine hâte chez des chercheurs quelque peu aveuglés par les découpages administratifs existants, ou ne voulant pas voir la portée politique que sous-entend un tel lexique. Selon elle, le principal biais de ce travail est là encore scalaire : *« autant il est facile de parler de cuisine régionale, qu'elle soit de Gascogne ou du Hokkaido, du Gudjarat ou du Maghreb, autant les choses se compliquent lorsque l'on veut définir une idée qui serait un plat national »,* (Ibid. : 9) et de prendre l'exemple de la Chine pour illustrer son propos : *« Même dans l'empire le plus centralisé de la planète pendant des millénaires, et je veux parler de la Chine, on n'a pu définir un concept de type « plat national ». On y trouve comme en France et ailleurs, une grande variété de cuisines régionales, à forte connotation culturelle. Mais d'un plat qui représenterait à lui seul l'essence même d'une nation et de son pouvoir : point »* (Ibid.). Pour Annie Hubert, l'idée de « plat national » serait ainsi une illusion discursive véhiculée à la fois par des volontés politiques centralisatrices trouvant dans le champ alimentaire un terrain d'expression facile, mais aussi par le regard que nous portons sur

l'Autre et que l'Autre porte sur nous. La consommation de fromages et de baguettes en France, de tapas en Espagne, de pâtes en Italie, sont autant d'expressions, parfois caricaturales, de plats considérés comme nationaux par des mangeurs étrangers à ces pays, mais dont la subjectivité, pourtant extérieure, participe de la construction d'une identité nationale. Pour reprendre les termes d'Annie Hubert, « *la constitution d'un plat national serait une idée, une représentation de ce que consomment les autres, par opposition à nous. Nous nous sentons unis dans une même cuisine, face à ce que mangent les barbares, les étrangers, qui ne se nourrissent pas comme nous, leur alimentation illustrée par un plat que nous pensons caractéristique. L'identité culinaire se fait par l'exclusion en quelque sorte* » (Ibid. : 10). Dans ce contexte, il s'agit pour nous de proposer une analyse affranchie du postulat selon lequel l'identité alimentaire soit synonyme d'une supposée identité nationale et, par extension, que les pratiques des mangeurs migrants soient des marqueurs de la plus ou moins profonde insertion et/ou assimilation à la société majoritaire.

2.4.3. Sortir du penchant essentialiste

Les remarques critiques d'Annie Hubert sur le bienfondé de l'idée de plat national place au centre de l'analyse l'importance du regard de l'Autre dans la constitution de cuisines autochtones, notamment vis-à-vis des pratiques des groupes et individus migrants, dont l'élaboration serait le résultat du frottement culturel avec une « *altérité alimentaire à domicile* » (Crenn, Hassoun et Medina, *op. cit.*), transformant des pratiques locales en cuisines nationales. Vito Teti a montré, par exemple, que le mythe de la cuisine calabraise traditionnelle trouve ses origines dans l'émigration transocéanique italienne de la fin du XIX^{ème} (Teti, 1989). Aux Etats-Unis, le véritable régime alimentaire calabrais constitué presque exclusivement de farines (froment, maïs, seigle, châtaigne, gland) et de légumes secs (haricots, fèves, lentilles) s'enrichit de viande, de pâtes, d'œufs, de lait. Au retour en Calabre, les anciens immigrés transforment les pratiques locales, tandis que les classes dirigeantes régionalisent des pratiques pourtant allochtones. L'exemple de la cuisine calabraise témoigne de l'importance de la migration dans la constitution des cuisines régionales, voire nationales. L'émigration fait entrer en contact des forces centrifuges : l'introduction puis l'appropriation de produits et de techniques bouleversent les comportements pré-migratoires, mais deviennent aussi des médiations indispensables à l'élaboration et à la mise en scène d'une référence et d'une appartenance culturelle propre. Le régionalisme et le nationalisme alimentaires, loin de renvoyer à une réalité historique essentielle et intangible, sont au contraire à lire comme des volontés locales ou nationales de se penser dans le monde.

Le second penchant d'une vision nationalisante des pratiques alimentaires tend à reconnaître l'existence de structures immuables, dans le temps et dans l'espace, dont les évolutions possibles ne peuvent être que marginales. Replacer dans le contexte scientifique de l'étude de l'alimentation des individus migrants, cet essentialisme alimentaire postule une certaine forme de suprématie et de continuité des référents culturels antérieurs à la migration, tandis que les découvertes et autres adaptations culinaires post-migratoires demeurent superficielles sans véritablement redéfinir le substrat alimentaire existant. Autrement dit, les évolutions ne seraient qu'une suite de déclinaisons plus ou moins importantes d'un corpus culturel profondément ancré dans les comportements des mangeurs. Cette posture de recherche n'est pas récente et réactualise, à sa façon, l'idée de Spiro, souvent reprise mais jamais vraiment vérifiée, pour qui l'alimentation serait l'aspect culturel le plus résistant au changement (Spiro, 1955). Séduisante car permettant une théorisation générale des comportements alimentaires en situation de migration, une telle approche aux lointains accents structuralistes présente, nous semble-t-il, un biais important, celui de la non-prise en compte de la durée historique dans le processus d'observation. En effet, l'étude des comportements des groupes migrants doit faire dialoguer les pratiques alimentaires et la trajectoire migratoire individuelle, et non être un instantané renvoyant à un instant aussi fugace que difficilement appréhendable. Cette inscription dans le temps long permet de saisir les évolutions des pratiques et des représentations que les mangeurs ont de leurs choix et de l'offre à leur disposition, mais aussi d'interroger le bienfondé de ces structures culturelles et notamment alimentaires. Méfions-nous de « *la totalité ou précisément la totalisation qui introduit du compact, de l'essence et de l'essentiel dans la pensée* » (Laplantine et Nouss, *op. cit.* : 9). Choissant ce parti-pris, plusieurs auteurs ont montré que dans le cas de certains retours « au pays », les découvertes de produits, de recettes ou de pratiques tout au long du parcours migratoire tendent à supplanter celles intériorisées lors de l'apprentissage enfantin. Ces pratiques allogènes, autrefois connotées négativement, acquièrent alors un nouveau statut dans le système de référence culinaire, notamment celui d'une certaine forme de modernité (Sammartino, 2010).

Il s'agit finalement de déconstruire le discours des acteurs en présence, de replacer la constitution des cuisines au sein du contexte mobile et culturellement métissé dans lequel s'élaborent les pratiques et les discours. En outre, une étude des métissages alimentaires demande une nécessaire mise à distance du regard de l'observateur par rapport à ce qu'il voit, ce qu'il entend et ce qu'il goûte. Les évolutions qui s'expriment au moment de l'observation sont à replacer dans un passé

plus ou moins lointain⁴⁸ tout en gardant à l'esprit la relativité de ces processus : « *L'identité de toute cuisine demeure fondamentalement en devenir* » (Assouly, *op. cit.* : 121).

2.4.4. Continuités vs. ruptures : une relation à dépasser

Nous venons de le voir, le cadre dichotomique continuité/rupture ne peut plus être considéré comme une grille d'analyse à même de comprendre les stratégies alimentaires des populations mobiles, notamment migrantes. Le postulat selon lequel leurs pratiques alimentaires seraient partagées entre deux systèmes de référence, dont celui majoritaire dans la société d'origine aurait pour destin inéluctable d'être supplanté par celui de la société d'installation, ne tient plus. Au contraire, la relativité des comportements des mangeurs, la prise en compte, au sein d'une analyse systémique des interactions reliant les différents pôles de référence, ainsi que la nature résolument originale des nouveaux modèles élaborés deviennent les éléments de base d'une analyse libérée du carcan théorique et méthodologique traditionnel.

Cet aveuglement résulte, nous semble-t-il, de la trop grande confiance que les observateurs accordent au discours des individus enquêtés : le réflexe qu'ont les mangeurs de présenter leurs propres pratiques comme peu sujettes à de quelconques transformations ne peut être pris au pied de la lettre, et doit au contraire se lire comme une « stratégie de défense culturelle » dans des contextes sociaux où les référents identitaires et culturels s'émoussent au contact d'une société d'arrivée perçue comme homogénéisante (Faure, 2010). En d'autres termes, ces stratégies sont un moyen de mettre en place ce que Roger Bastide a appelé une « idéologie de la compensation », à savoir la création d'un ensemble de pratiques nouvelles en dépit même de la volonté affichée de revenir à une situation passée (Bastide, 1970). Il s'agit alors de saisir ces adaptations sous l'angle de la nouveauté, de l'échange interculturel, et de comprendre comment s'élaborent de nouvelles formes de pratiques culinaires (Ruf, 2010). Partant de cette hypothèse, Chantal Crenn, Jean-Pierre Hassoun et Francisco Xavier Medina posent les fondements d'une nouvelle approche, selon une triple hypothèse :

1) la conservation de pratiques dites « traditionnelles » n'est pas la stricte reproduction de pratiques pré-migratoires ;

⁴⁸ Dans le cas des métissages alimentaires des groupes migrants, il nous apparaît essentiel de les faire dialoguer avec les trajectoires migratoires individuelles : l'importance et la nature des évolutions dépendent des contextes sociaux à l'intérieur desquels évoluent les migrants. A ce titre, il apparaît nécessaire d'élaborer une méthodologie adéquate, notamment à travers le recours aux matrices biographiques permettant de retracer le parcours migratoires des mangeurs.

2) la découverte de nouveaux produits, recettes ou pratiques commensales n'est pas totale et, à ce titre, doit être mise en lien avec les pratiques antérieures. Les stratégies de déconstruction, de reformulation et d'hybridation qu'élaborent les mangeurs sont toutefois à considérer comme des modèles alimentaires originaux. L'observation ethnographique ne peut alors plus se suffire à elle-même et doit s'étoffer d'une analyse des représentations des mangeurs sur leurs propres pratiques ;

3) ces deux premiers processus sont à rapprocher du « régime d'altérité » (Lopez-Caballero, 2011) qui existe dans la société d'installation, c'est-à-dire l'ensemble des normes et des prescriptions, édictées ou tacites, qui définissent une frontière, incluent des hommes à l'intérieur d'un groupe social aux références partagées, ou au contraire les en excluent (Crenn, Hassoun et Medina, *op. cit.*).

4) Nous pouvons ajouter une quatrième hypothèse, celle d'une réciprocité culturelle rendue possible par des mobilités qui influencent le régime alimentaire des populations migrations ainsi que ceux de la société d'installation.

Les pistes de recherche que nous définissons ont vocation à fournir une grille de lecture théorique applicable à différents contextes géographiques, économiques, sociaux et culturels, mais non à ignorer les singularités de chacun. Les métissages qui se mettent en place ne sont pas homogènes, mais répondent au contraire à des modalités qui varient selon les groupes en présence, l'importance que peut prendre la dimension individuelle sur celle collective – et inversement – ainsi que selon les contextes à l'intérieur desquels ils interagissent : des comportements d'adhésion ici, prendront la forme de rejet là, tandis qu'une troisième situation donnera lieu à un comportement encore différent (Matta, 2010). Il s'agit donc de trouver une posture d'observation et de recherche à la frontière entre l'étude empirique des singularités et des variations mêmes les plus infimes, sans pour autant oublier que ces évolutions s'inscrivent dans des contextes politiques, sociaux, économiques et culturels plus généraux partagés par un ou plusieurs groupes et qui influencent les comportements individuels.

Conclusion

Ce deuxième chapitre a été l'occasion de rappeler la relation fondamentale entre pratiques mobilières et construction des comportements alimentaires. Intimement liées et par définition labiles, les unes comme les autres nécessitent à ce titre une analyse souple qui ne s'enferme pas dans la stricte définition de systèmes figés et immuables. Face à une approche essentialiste qui s'attache à évaluer le degré d'intégration de traits culinaires autochtones ou, au contraire, la recreation du système alimentaire de la société d'origine dans le contexte post-migratoire, nous proposons une grille d'analyse qui insiste au contraire sur la complexité des dynamiques de transformation et la pluralité des références alimentaires convoquées. Les comportements alimentaires nés suite à la migration sont, nous semble-t-il, à penser sur le registre de la nouveauté, non sur celui de l'adaptation de pratiques anciennes à un ou plusieurs nouveaux contextes de consommation. Dans ce contexte, les stratégies alimentaires élaborées par les mangeurs migrants/immigrés apparaissent comme des manières de gérer la distance, qu'il s'agisse d'une distance objective (l'éloignement physique avec le lieu d'origine, les temps de déplacements avec les autres lieux de l'espace de vie) ou d'une distance subjective faisant intervenir des variables propres à chaque individu (statut de la région d'origine dans le processus d'auto-identification, modalités de confrontation à un contexte socio-spatial inédit, particularismes du parcours et de l'expérience migratoires individuelles, signification de l'étape actuelle dans la trajectoire personnelle).

Parce qu'ils relèvent d'une action quotidienne commune à tout homme et à toute femme, les comportements alimentaires sont une entrée judicieuse pour analyser et comprendre comment la dimension individuelle de l'action se construit à travers le jeu d'appartenances à divers collectifs sociaux, mais aussi pour définir les rapports concrets et idéels que les mangeurs entretiennent avec les multiples lieux qui façonnent leurs territoires. En effet, comme nous le verrons plus loin, les manières de manger d'individus mobiles ou ayant construit leur être à travers la mobilité, dépendent en grande partie des significations qu'ils accordent aux références spatiales qui ont jalonné leur parcours (région d'origine, étapes dans leur trajectoire migratoire, statut de leur lieu actuel de résidence, ...).

En faisant le choix d'étudier une population d'immigrés intérieurs résidant à Istanbul, notre étude vise à répondre à ce questionnement et à démontrer l'insuffisance théorique des compartimentages traditionnels : les stratégies alimentaires des immigrants gaziantepili à Istanbul

subissent elles-aussi des transformations, en même temps qu'elles s'inscrivent dans un cadre spatio-temporel lui-aussi partagé entre différents pôles d'influence. De même, la question d'une prétendue homogénéité des pratiques spatiales et culinaires au sein d'un groupe défini par une origine commune est ici aussi interrogée : les usages différenciés de ressources banales ou de ressources dédiées sont considérées comme des indicateurs de « jeux » individuels avec les appartenances collectives qu'elles soient géographiques, économiques ou culturelles.

Enfin, les comportements alimentaires peuvent être considérés comme des manières de peser sur les contextes socio-spatiaux au sein desquels se déploient les pratiques individuelles. Valable pour tout citoyen appréhendé comme un acteur à part entière des dynamiques urbaines, ce positionnement acquiert une importance particulière dans une recherche consacrée à une ville dont l'histoire récente est conditionnée par l'emprise démographique, économique, politique, sociale et culturelle des vagues migratoires successives. Dans cette perspective, les comportements alimentaires analysés à une échelle individuelle doivent être réinscrits dans une approche plus large visant à produire une réflexion sur le rôle des populations migrantes dans les dynamiques urbaines de l'agglomération stambouliote.

CHAPITRE 3 : Une démarche méthodologique pour analyser les relations entre reformulation des pratiques et pérennité des cadres de référence

Introduction

L'hypothèse à laquelle tente de répondre l'ensemble de ce travail est que les choix et les pratiques alimentaires élaborés par un groupe d'immigrés « de l'intérieur », en l'occurrence ceux originaires du département de Gaziantep, installés à Istanbul sont des manières de gérer l'ensemble des dimensions constituant la notion de distance – géographiques, sociales, identitaires. Ils sont, en outre, des instruments pour maintenir à Istanbul certaines singularités héritées du système socio-culturel d'origine et, à ce titre, marquer de leur empreinte l'espace urbain et ses dynamiques internes. De ce questionnement fondamental découlent plusieurs autres hypothèses : l'expérience de la distance transforme, totalement ou en partie, le rapport de ces « néo-Stambouliotes » avec leurs pratiques alimentaires et les représentations individuelles et collectives qu'ils en ont. Les pratiques quotidiennes ou plus exceptionnelles ne sont figées ni dans le temps, ni dans l'espace ; elles évoluent au contraire selon la date mais aussi selon le contexte d'observation. Comme nous le verrons plus en détail dans chapitre 5, les réponses apportées par les mangeurs sont à rapprocher d'une part des significations qu'ils donnent à Istanbul dans leur parcours migratoire personnel, d'autre part de systèmes de référence culinaire qui évoluent d'une période et d'un individu à l'autre.

Le choix d'une entrée par les pratiques alimentaires et spatiales d'un groupe de mangeurs immigrés nécessite la mise en place d'un dispositif méthodologique cohérent avec ce positionnement : comment étudier les logiques qui structurent l'approvisionnement et les

consommations ? Comment parvenir à croiser la réalité observable des pratiques alimentaires et les représentations subjectives que les mangeurs ont d'elles ? A quelle échelle travailler, sachant que tout groupe, même dans les cas de repli communautaire et/ou de forte concentration spatiale, entretient, même involontairement, des rapports constants avec d'autres groupes, d'autres lieux et d'autres systèmes socio-culturels ? Comment comprendre ces connections et appréhender les territoires migratoires, alimentaires et sociaux au sein desquels s'entremêlent les échelles ? Quelle(s) échelle(s) considérée(s) dans l'analyse de lieux dont le profil et le fonctionnement singuliers sont autant construits par les citadins de passages que par ceux qui y résident. Quelle posture adopter ? Quelles approches et quelles démarches d'investigation mettre en place ?

Ce chapitre s'organise en trois sections. Nous nous attacherons tout d'abord à rappeler les questionnements généraux qui guideront notre investigation et la collecte du matériau empirique. Dans un deuxième temps, nous présenterons le contexte d'observation et les choix qui ont participé à sa définition. Enfin, nous expliciterons les différentes démarches concrètes et méthodologiques mises en place dans la collecte des données empiriques.

3.1. Une investigation théorique guidée par plusieurs questionnements théoriques

La démarche méthodologique mise en place et suivie tout au long de notre recherche s'est construite autour de plusieurs questionnements théoriques nécessitant de rassembler et d'analyser un matériau empirique hétérogène susceptible de corroborer ou au contraire d'infirmer les hypothèses formulées dans les deux précédents chapitres.

3.1.1. La place des pratiques alimentaires dans l'expérience migratoire et citadine

Comme présenté dans le Chapitre 2, suite à la migration, les pratiques alimentaires des immigrés et des migrants connaissent d'inévitables transformations dont l'intensité varie selon l'éloignement culturel plus ou moins important entre les systèmes alimentaires dominants des sociétés d'origine et d'installation. S'interroger sur l'existence même de transformations dans le

régime alimentaire des groupes migrants n'est finalement rien d'autre qu'une tautologie théorique que le sérieux et l'intérêt des observations menées pour y répondre ne peuvent masquer. Si l'analyse de ces évolutions est une première étape indispensable à toute recherche consacrée aux comportements des mangeurs migrants, elle ne peut toutefois s'engager sans avoir préalablement défini en quoi consistait les pratiques alimentaires antérieures à la migration. Il s'agit ainsi de définir avec chaque mangeur ayant accepté d'être observé et interrogé le type de régime alimentaire qui était le sien à Gaziantep, et non d'évaluer « à la louche » l'écart entre la « cuisine de Gaziantep » présentée dans les livres et les articles de cuisines et la nature de ses consommations quotidiennes. Les expressions cuisine ou plats de Gaziantep (*Gaziantep mutfağı/yemekleri*), si présentes dans le discours des enquêtés, renvoient finalement à des réalités culinaires relatives, différentes d'un mangeur à l'autre. Ce n'est qu'à partir de ce travail préparatoire que peuvent alors être évaluées, quantifiées et définies les transformations alimentaires et culinaires conditionnées par la situation migrante.

Leur étude concerne différents aspects de l'acte alimentaire. A travers l'observation des produits achetés, des techniques de préparation utilisées, des plats cuisinés ou des saveurs recherchées, l'analyse des consommations quotidiennes s'attache dans un premier temps à définir les choix individuels de chaque mangeur et de chaque foyer étudié. Ensuite, l'analyse des stratégies d'approvisionnement et de distribution cherche à comprendre comment les mangeurs se procurent leurs produits alimentaires, à définir quels sont leurs lieux d'achat ou les établissements de restauration fréquentés, afin de dresser, à terme, la géographie paradoxale des ressources alimentaires gaziantepli, reposant sur des lieux précis de l'espace géographique mais aussi sur des réseaux de distribution déterritorialisés. La dimension pratique doit néanmoins être combinée à la dimension représentationnelle : l'observation est mise en perspective avec le discours des enquêtés sur leurs propres pratiques et sur le rapport qu'ils entretiennent avec leur alimentation.

3.1.2. Construction et fonctionnement des territoires de vie d'un groupe de mangeurs immigrés et/ou migrants

La question de l'approvisionnement et des « spatialités alimentaires » aborde la question du rapport aux lieux des mangeurs-citadins. Les nombreuses recherches de géographie attachées à étudier théoriquement l'action des hommes sur leurs territoires de vie ont

Questionnement fondamental de l'approche géographique, l'action des hommes, qu'ils soient immigrés ou non, dans et sur leurs territoires de vie a été schématiquement partagée en deux

dimensions, pratique et représentationnelle, dont l'interaction constante définit spatialités et territoires citadins. Plusieurs auteurs ont en effet montré l'impossibilité à diviser un pan de l'autre, tant les représentations influençaient les pratiques et inversement (Gallais, 1967 ; Frémont, 1999 ; Staszak, 2004 ; Lussault, 2007 ; 2013). Comme le résume très justement le géographe Bernard Debarbieux :

« La notion de représentation trouve toute sa pertinence et son utilité dans le constat suivant, largement admis dans la pensée moderne depuis la philosophie des Lumières : notre rapport au réel est nécessairement subordonné à l'ensemble de ses manifestations apparentes (les phénomènes) et un ensemble d'instruments de portée cognitive qui nous permettent de l'appréhender et d'agir sur lui. La représentation, conçue comme une entité matérielle ou idéelle, qui donne forme et contenu à une entité postulée dans le réel, répond à cette nécessité. Sa pertinence s'évalue à sa capacité à constituer un modèle efficace du réel qu'elle représente⁴⁹ ».

L'école de géographie sociale fondée autour d'Armand Frémont dans le courant des années 1970 et dont nous avons exposés une partie des travaux dans le chapitre précédent a été pionnière dans la recherche pour mettre en lumière la dialectique entre réalité des pratiques quotidiennes et représentations personnelles dans la construction d'espaces perçus et vécus propres à chaque individu. Dans leurs travaux sur les espaces urbains, M.-J. Bertrand et A. Metton ont tous les deux montré combien les fonctions et significations d'un même lieu varient donc d'un individu à l'autre, mais aussi, pour un même individu, selon la date de l'entretien et les évolutions de son parcours individuel (Metton, 1969 ; Bertrand, 1975).

Cette question des représentations apparaît alors centrale dans notre recherche, entendu que les pratiques alimentaires et spatiales des immigrés connaissent des transformations parfois profondes et que la subjectivité des mangeurs-citadins apparaît aussi importante que le point de vue prétendument objectif de l'observateur. Le psychologue T. Ramadier pointe d'ailleurs l'interaction inextricable entre la « représentation conceptuelle » qui désigne l'association de signification à des lieux et la « représentation spatiale » qui permet aux individus de s'approprier des lieux, de manière absolue ou relative (Ramadier, 1997 : 119 cité dans Dubucs, 2009 : 82). Cependant, l'étude des représentations n'est pas sans poser un certain nombre de problèmes et de biais méthodologiques : peut-on se contenter des dires des enquêtés ? Comment vérifier l'information formulée dans le discours de l'enquêté ? La multiplication des entretiens est-elle une démarche suffisante pour accréditer les dires des individus ? Comment traiter des informations parfois éloignées les unes des autres ?

⁴⁹ Définition donnée par Bernard Debarbieux : <http://www.hypergeo.eu/spip.php?article141>

La confrontation et l'analyse conjointe des dimensions pratiques et représentationnelles du rapport aux lieux et à l'alimentation permettent d'apporter des réponses à ces problèmes méthodologiques : le choix de l'individu des lieux où il agit et interagit se fonde sur la connaissance totale ou parcellaire qu'il en a (la présence de tel commerce dans tel quartier, les ressources commerciales et sociales qu'il propose, son accessibilité) et sur les représentations qu'il en a (qualité de l'alimentation proposée, intimité avec tel ou tel commerçant, ...) ; inversement, les représentations se construisent et se transforment essentiellement par la pratique.

Au même titre que les spatialités ne se résument pas aux seuls déplacements dans l'espace, l'alimentation ne se réduit pas à la simple ingestion d'éléments nutritifs. C'est donc l'ensemble des registres de pratiques qui doit être envisagé :

- Déterminer, pour chaque individu observé, les lieux fréquentés et la géographie réelle et symbolique de son territoire personnel. Dynamique, ce travail associe à la dimension spatiale des pratiques une dimension temporelle pour déterminer l'ancienneté de la fréquentation de ces pôles façonnant les territoires individuels.
- Identifier les représentations qui guident les dynamiques de constitution de tels territoires. L'une des difficultés de cette démarche est sans nul doute d'évaluer la part des ressources collectives dans le façonnement des spatialités, des citadinité et des représentations de la population gaziantepi à Istanbul.

3.1.3. Vivre quotidiennement la distance et l'éloignement

Comprendre les modifications que subissent les pratiques alimentaires et le rôle qu'elles acquièrent suite à la migration ne peut se détacher du contexte migratoire individuel et collectif dans lesquelles elles s'inscrivent. Il s'agit ainsi de retracer les différentes étapes du parcours migratoire des individus et les lieux de vie successifs, tout en s'attachant à comprendre les motivations et les modalités qui ont orienté ces choix. D'abord, le choix de retracer la trajectoire individuelle des immigrés rencontrés vise à replacer la situation actuelle de chacun dans une chronologie où alternent lieux de résidence et durée des séjours. Il s'agit de reconstruire la trajectoire migratoire de chaque enquêté, tant dans le temps que dans l'espace, et de mettre en lumière les facteurs ayant entraîné une ou plusieurs mobilités spatiales, leurs rythmes, tout en les reliant aux statuts accordés aux pratiques alimentaires, en développant un protocole d'entretien susceptible de reconstruire avec précision les trajectoires de chacun.

Une partie de l'investigation concernant les manières de vivre la distance et l'éloignement doit en outre replacer Istanbul dans le champ migratoire gaziantepi et comprendre si les immigrés et les migrants continuent à entretenir des relations réelles et/ou symboliques avec Gaziantep et selon quelles modalités. Pour cela, l'analyse des ressources spatialisées (commerces, paysage associatif, lieux dédiés) et informatives (journaux, sites internet, blogs, forums) construites et élaborées par les acteurs gaziantepi d'Istanbul représentent un matériau aussi riche qu'hétérogène et permet de comprendre la place de Gaziantep dans le système de représentations collectives de la population originaires de ce département.

3.1.4. La distance vécue et perçue : un obstacle à surmonter

L'étude de l'expérience individuelle de la distance nous permet de saisir avec plus de précision les stratégies alimentaires et spatiales élaborées par les mangeurs-citadins gaziantepi à Istanbul. Entre l'épicier se rendant plusieurs fois par mois à Gaziantep approvisionner son commerce, le cadre supérieur y passant quelques jours par an et l'ouvrier qui ne peut, faute de temps et d'argent s'y rendre, l'appréhension et la gestion de la distance réelle et symbolique définissent des positionnements individuels ambivalents. Tout en recherchant des permanences partagées par l'ensemble des individus enquêtés, notre recherche ne doit pas perdre de vue l'hétérogénéité des pratiques et des représentations étudiées qu'une origine géographique commune ne saurait masquer.

A ces observations effectuées selon une échelle d'analyse générale, doit répondre l'identification des ressources gaziantepi localisées auxquelles ont accès les enquêtés et l'usage qu'ils en font. Nous postulons que cette influence varie selon le type de lieu envisagé. Les lieux de « centralité minoritaire » (Raulin, 2000) dans lesquelles se concentrent certaines populations et services gaziantepi ne participent pas à la construction de la même spatialité que les lieux isolés dont l'importance pratique et idéelle repose sur leur insertion à un réseau généralisé. En d'autres termes, nous postulons que chaque configuration socio-spatiale conditionne des urbanités et des citadinités singulières qui, par leur interaction, façonnent un faisceau de pratiques urbaines, individuelles et collectives.

3.1.5. Les immigrés/migrants, des acteurs au cœur de la fabrique de la ville

Comme nous le verrons plus en détails dans le Chapitre 4, l'exode rural engagé à partir de la fin des années 1940 a profondément transformé le profil démographique des villes turques, notamment Istanbul. Cette explosion démographique sans précédent va de pair avec le renforcement de contrastes socio-spatiaux anciens ou d'un nouveau type, mais aussi, à une échelle plus fine, par la grande complexité spatiale des disparités sociales, qui prend la forme d'une mosaïque anatolienne, pour reprendre une formule devenue célèbre (Tümertekin, 2000 ; Bazin 2005). Paradoxalement, le rôle des migrants dans les dynamiques urbaines plus ou moins récentes a mis du temps à faire l'objet d'un consensus chez les chercheurs travaillant sur les phénomènes migratoires internes à la Turquie, et cette enquête sur les spatialités alimentaires d'une population immigrée se propose de contribuer à cette réflexion.

Dans la section 1.3.2. du chapitre 1, nous avons montré que les actions, les choix et les pratiques banales ou plus exceptionnelles des citoyens, ainsi que l'empreinte socio-spatiale des populations immigrées/migrantes, participaient à plusieurs échelles à la fabrique de l'espace urbain et des représentations qui lui sont associées. Le choix d'une entrée par l'analyse des pratiques et des comportements alimentaires s'attache à expliciter les liens qui unissent des pratiques sociales, qu'elles soient idéelles et/ou représentationnelles, et les lieux où elles s'expriment et se mettent en scène. Nous essayons donc de montrer que ces manières de manger marquent de leur empreinte, notamment par des effets de visibilité dans le paysage urbain, certains secteurs urbains et certains domaines de l'activité commerciale et enfin sur la construction d'une « figure » signifiante associée à l'ensemble du groupe gaziantepi. A ce titre, l'analyse se doit de faire alterner et dialoguer les échelles d'observation, de l'agglomération prise dans son ensemble, au quartier, à la rue et parfois même à l'immeuble ou au commerce.

3.2. Une investigation reposant sur une approche combinant les dimensions sociales et spatiales des pratiques des mangeurs citoyens immigrés et/ou migrants

Appréhendée selon une grille d'analyse géographique, la question des transformations alimentaires comme stratégies, volontaires ou inconscientes, de gestion de la distance, demande

d'expliciter le choix du groupe étudié et le contexte socio-spatiale dans lequel il évolue pour, dans un second temps, analyser dans le détail les comportements des mangeurs-citadins, les logiques d'inclusion collective et identitaire qu'ils sous-tendent, les interactions qu'ils créent entre les différents lieux des territoires individuels, et leurs participations éventuelles dans le façonnement multiscalair de certains types de recompositions urbaines.

3.2.1. Les Gaziantepi d'Istanbul, un groupe hétérogène

« Nous ne mangeons pas pour vivre, nous vivons pour manger ». Derrière son côté humoristique, cette expression populaire courante à Gaziantep exprime une relation singulière de la population gaziantepi à l'alimentation en générale et à sa cuisine en particulier. Le choix de nous focaliser sur le groupe gaziantepi est l'approfondissement, dans le cadre d'une recherche de thèse, d'un intérêt ancien pour le sud-est de la Turquie et l'importance de l'alimentation dans les processus d'auto-identification individuels et collectifs de ses populations. Suite à un premier travail réalisé dans le cadre d'un mémoire de master 2 et consacré à l'utilisation de la référence alimentaire dans les stratégies touristiques et économiques de la municipalité de Gaziantep, il nous est apparu que l'importance accordée à la cuisine ne se réduisait pas à quelques discours de marketing territorial mais trouve au contraire ses fondements dans les représentations que la société gaziantepi a d'elle-même (Raffard, 2010 ; 2013 ; 2014). Décentrer le contexte d'investigation et les envisager dans une configuration socio-spatiale marquée par la migration, nous permet ainsi d'interroger la nature et les processus cognitifs de construction de ces représentations individuelles et collectives.

Le choix d'une approche « monographique » centrée sur un seul groupe immigré au détriment d'une approche comparatiste croisant les pratiques de deux ou plusieurs groupes s'est progressivement imposé à nous, notamment en raison de la difficulté à définir un second groupe à observer. Fallait-il considérer un autre groupe régional et si oui, selon quelles variables ? La proximité géographique ou au contraire l'éloignement ? Un département de même poids démographique ou au contraire plus ou moins peuplé ? Une région valorisée pour sa cuisine – mais comment définir cette réputation – ou un « désert » culinaire ? A ce questionnement dont les éléments de réponse relèvent uniquement de notre subjectivité personnelle répond une volonté de ne pas essentialiser les groupes étudiés. En effet, « *comparer deux objets signifie les opposer pour énumérer leurs ressemblances et leurs différences et, par un glissement qui n'est guère évitable, pétrifier les oppositions* », ce qui tend ainsi « *à opposer des groupes sociaux au lieu de mettre l'accent sur les mécanismes*

d'acculturation » (Espagne, 1994 : 112-115). Notre approche méthodologique s'astreint donc à étudier un seul groupe immigré, sans pour autant refuser la comparaison à d'autres groupes pour mettre en perspective une observation, corroborer une analyse ou apporter d'autres éléments de réponse à une hypothèse.

Si nous avons défini le groupe étudié sur les bases d'une origine géographique commune, il convient néanmoins de construire un échantillon regroupant des profils individuels variés, du point de vue de l'activité professionnelle, du lieu de résidence, de la trajectoire migratoire, de l'ancienneté de l'installation à Istanbul, des raisons ayant poussé l'enquêté à quitter Gaziantep, de l'importance accordée à la cuisine et à l'alimentation, autrement dit des caractéristiques individuelles qui semblent influencer les choix et les comportements alimentaires. En outre, les comportements alimentaires des mangeurs-citadins peuvent aussi être analysés par le positionnement de chacun vis-à-vis des ressources alimentaires, commerciales et identitaires collectives. La démarche méthodologique entreprise vise ainsi à ne pas s'enfermer dans une analyse « essentialisante » reposant sur une seule et unique variable, l'origine géographique, mais bien d'amasser un matériau permettant de comprendre l'hétérogénéité sociale qui irrigue le groupe et l'échantillon d'étude retenu. L'étude globale des immigrés gaziantepili à Istanbul s'attache donc à identifier des lieux structurants, qu'il s'agisse de secteurs de concentration résidentielle ou de fréquentation répétée, ainsi que des structures organisées, des événements ou des discours qui tendent à orienter les immigrés vers certains lieux ou certains types de lieux.

3.2.2. Comprendre Istanbul à travers les pratiques alimentaires de ses habitants

Les vagues migratoires successives en provenance des différentes régions de Turquie et, dans une moindre mesure, de l'étranger ont construit le profil actuel d'Istanbul. Ses fonctions économiques et symboliques qui n'ont jamais disparu malgré la perte de son statut de capitale en 1923 au profit d'Ankara en font le principal pôle récepteur des flux migratoires. L'exemple du groupe gaziantepili illustre cette importance : Istanbul concentre aujourd'hui 27% des individus nés à Gaziantep mais résidant à l'extérieur des frontières du département (TÜİK, 2013). Il s'agit donc d'un lieu d'investigation pertinent pour saisir la migration des Gaziantepili en Turquie, du point de vue des logiques individuelles comme des structures collectives. Cette concentration à Istanbul nous amène, en outre, à faire l'hypothèse que plusieurs profils socio-démographiques et plusieurs trajectoires migratoires peuvent y être observés et analysés. Enfin, la concentration conjointe d'autres immigrés anatoliens et d'immigrés originaires de Gaziantep est un moyen d'identifier les

convergences et les divergences, du point de vue des comportements alimentaires et socio-spatiaux, entre ces deux populations.

Plus généralement, l'attention portée aux pratiques alimentaires de cette population immigrée/migrante ambitionne de dépasser la simple identification des grandes tendances autour desquelles s'organise leurs comportements mais vise plutôt à proposer une entrée novatrice pour comprendre les modalités d'intervention de ces individus, à la fois mangeurs et citoyens, sur les territoires urbains dans lesquels ils agissent et interagissent. Le choix d'une démarche faisant dialoguer plusieurs échelles d'analyse, de la Turquie à certains secteurs de l'agglomération stambouliote, en passant par l'entité administrative d'Istanbul – celle concernant l'ensemble des trente-neuf arrondissements du département d'Istanbul⁵⁰ – cherche ainsi à identifier les stratégies socio-spatiales de la population gaziantepi immigrée, stratégies qui dessinent finalement un champ migratoire multipolarisé, réticulaire, mais reposant toutefois sur des lieux de l'espace géographique clairement identifiés. La première étape de notre travail empirique consiste donc à définir les secteurs résidentiels, fonctionnels ou symboliques qui dessinent une géographie gaziantepi en Turquie et plus précisément à Istanbul. Cet échelon large d'analyse s'impose aussi compte tenu de la dispersion des pôles résidentiels et commerciaux, ainsi que des lieux réels et symboliques constituant les territoires individuels des immigrés interrogés. Ainsi, un statut particulier est accordé à la question de la construction d'un territoire migratoire réticulaire partagé entre plusieurs pôles de référence : Istanbul, lieu actuel de résidence et d'interactions sociales ; Gaziantep, lieu d'origine qui rassemble une dimension concrète et une représentationnelle et qui peut aussi être un lieu d'investissements économiques pour certains migrants ; d'autres pôles autrefois ou aujourd'hui fréquentés sur lesquels reposent les trajectoires individuelles des enquêtés rencontrés.

Nous ne saurions toutefois nous contenter d'une analyse globale de ces configurations socio-spatiales issues de la migration. Comme nous l'avons expliqué dans le chapitre 1, notre parti-pris méthodologique s'attache à analyser les spatialités et les citadinités individuelles des citoyens immigrés/migrants et, par extension, à étudier des territoires d'échelle somme toute assez réduite. Dans ce contexte, le quartier, la rue voire l'immeuble ou la maison apparaissent comme des échelons suffisamment fins pour saisir les modalités d'articulation entre la répartition spatiale des pratiques et les rapports individuels aux territoires de vie. Malgré la remise en cause contemporaine, tout au moins la tendance à relativiser la capacité de la notion de quartier à expliquer la réalité de certaines configurations socio-spatiales d'échelle *a priori* réduite (Ascher,

⁵⁰ Concernant la carte du découpage administratif du département d'Istanbul, voir Annexe 2.

1998), son utilisation toujours fréquente témoigne d'un échelon permettant d'analyser et de spatialiser l'articulation entre les pratiques et les représentations citadines. Concernant l'étude particulière des pratiques alimentaires, le travail d'observation doit encore affiner son regard et envisager les contextes domestiques de consommation, qu'il s'agisse du domicile ou des enquêtes, des établissements de restauration, ou, pour pousser à l'extrême ce travail multiscalaire, de la table et des assiettes des individus enquêtés et observés.

Quel que soit le type de lieu, ses modalités de fréquentation et son rôle dans la géographie fonctionnelle des citadins et du groupe gaziantepi, l'attention portée à l'empreinte des immigrés gaziantepi à diverses formes de dynamiques et mécanismes urbains prend sens, dans notre recherche, à condition de garder à l'esprit qu'il ne s'agit là ni d'un phénomène généralisé à l'ensemble de la population étudiée, ni, dans le cas des citadins concernés, d'une empreinte individuelle figée dans le temps. C'est avec cette triple limitation, prise en compte dans l'analyse des résultats collectés, que nous proposons d'appréhender la participation aux transformations spatiales comme faisant partie intégrante des spatialités, en tant que conséquence collective d'un rapport individuel aux lieux.

3.3. Objectifs théoriques et démarche méthodologique de la recherche

Inspiré du travail et des choix méthodologique faits par H. Dubucs dans sa recherche (Dubucs, 2009), le TABLEAU 1 s'attache à synthétiser et à relier les objectifs théoriques exposés précédemment et la démarche méthodologique élaborée pour collecter le matériau empirique. Autour des cinq questionnements généraux qui guident notre travail, celle-ci croise des sources hétérogènes, parfois contradictoires, précises dans certains cas, plus difficiles à évaluer dans d'autres. Ces multiples biais qui se sont posés lors de notre recherche, ainsi que les réponses apportées pour y remédier sont explicités au fur et à mesure de l'exposé de notre démarche et de nos choix.

TABLEAU 1 : OBJECTIFS THEORIQUES ET DEMARCHE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

QUESTIONNEMENTS GENERAUX GUIDANT L'INVESTIGATION EMPIRIQUE	DEMARCHE D'OBTENTION DES INFORMATIONS
LA PLACE DES PRATIQUES ALIMENTAIRES DANS L'EXPERIENCE MIGRATOIRE ET CITADINE	
Pratiques de consommation et d'approvisionnement	Module 5 de la grille d'entretien « Enquête sur les pratiques alimentaires et sociales des Gaziantepi d'Istanbul »
	Observation directe des prises alimentaires
	Distribution des calendriers
Représentations individuelles des consommations	Module 5 de la grille d'entretien « Enquête sur les pratiques alimentaires et sociales des Gaziantepi d'Istanbul »
	Analyse des organes informatifs gaziantepi
LES MANGEURS-CITADINS DANS LEURS TERRITOIRES DE VIE	
Pratiques de l'espace stambouliote	Données statistiques Recensement 2000 et TÜİK-ADNKS 2013
	Modules 3 et 4 de la grille d'entretien « Enquête sur les pratiques alimentaires et sociales des Gaziantepi d'Istanbul »
	Observation des lieux marqués par la présence gaziantepi ou fréquentés par les enquêtés
	Parcours commentés
	Analyse des organes informatifs gaziantepi
Représentations de l'espace stambouliote	Modules 3 et 4 de la grille d'entretien « Enquête sur les pratiques alimentaires et sociales des Gaziantepi d'Istanbul »
	Observation des lieux marqués par la présence gaziantepi ou fréquentés par les enquêtés
	Parcours commentés
	Analyse des organes informatifs gaziantepi
LES MANIERES DE VIVRE LA DISTANCE ET L'ELOIGNEMENT	
Parcours migratoire	Module 2 de la grille d'entretien « Enquête sur les pratiques alimentaires et sociales des Gaziantepi d'Istanbul »
Compétences et ressources	Modules 3, 4 et 5 de la grille d'entretien « Pratiques alimentaires et sociales des Gaziantepi d'Istanbul »
	Observation des lieux gaziantepi à Istanbul
	Données statistiques TÜİK 2013
	Répertoire des établissements de restauration de la Chambre de commerce d'Istanbul et répertoire de la Fédération des associations gaziantepi
Construction d'un champ migratoire	Module 4 de la grille d'entretien « Pratiques alimentaires et sociales des Gaziantepi d'Istanbul »
	Observation des stratégies commerciales des

	entrepreneurs gaziantepi
	Analyse des organes informatifs gaziantepi
Expérience subjective de la distance	Modules 2 et 4 de la grille d'entretien « Pratiques alimentaires et sociales des Gaziantepi d'Istanbul »
LA GESTION DE LA DISTANCE	
Complémentarité et échanges entre les pôles constitutifs des territoires individuels	Modules 2, 3 et 4 de la grille d'entretien « Pratiques alimentaires et sociales des Gaziantepi d'Istanbul »
Usage des ressources gaziantepi	Modules 3 et 4 de la grille d'entretien « Pratiques alimentaires et sociales des Gaziantepi d'Istanbul »
	Observation des lieux et des commerces gaziantepi à Istanbul
	Analyse des organes informatifs gaziantepi
	Parcours commentés
Manières de « faire avec » la distance	Modules 3 et 4 de la grille d'entretien « Pratiques alimentaires et sociales des Gaziantepi d'Istanbul »
	Parcours commentés
LES IMMIGRES COMME ACTEURS DE LA FABRIQUE DE LA VILLE	
Identification de lieux privilégiés d'observation	Données statistiques (Recensement 2000 et TÜİK-ADNKS 2013)
	Module 3 de la grille d'entretien « Pratiques alimentaires et sociales des Gaziantepi d'Istanbul »
	Observation des lieux gaziantepi à Istanbul
Analyse de la participation à la production de dynamiques urbaines	Observation des lieux « gaziantepi » à Istanbul
	Module 3 de la grille d'entretien « Pratiques alimentaires et sociales des Gaziantepi d'Istanbul »
	Observation des stratégies socio-spatiales des citoyens banals, des entrepreneurs gaziantepi, des associations

D'après H. Dubucs, 2009 : 89-90

Présentées, par souci de synthèse et clarté, au sein d'un même tableau, les différents procédés et sources ayant permis de rassembler des informations brutes ou déjà traitées répondent toutefois à une certaine hiérarchie interne entre plusieurs questionnements théoriques. Ceux-ci ont autant orienté le travail empirique de recherche et la nature des données souhaitées que l'inverse, certains problèmes matériels obligeant finalement à reformuler nos hypothèses de départ, voire à les abandonner. Des interrogations au départ centrales sont ainsi devenues secondaires, alors que

certaines hypothèses périphériques ont acquis au fur et à mesure une place fondamentale dans notre recherche.

Nous présenterons d'abord les données statistiques de contextualisation issues des recensements de 1990, de 2000 menés par le DİE, puis les données actuelles fournies par son successeur, le TÜİK. Nous exposerons ensuite l'enquête « Pratiques alimentaires et sociales des Gaziantepi d'Istanbul » qui représente une de nos principales sources d'informations. Les enquêtes, observations et analyses complémentaires seront enfin décrites dans la section 3.3.3.

3.3.1. Traitement et analyse des données issues des recensements généraux et du « système d'enregistrement de la population fondé sur les adresses » (DİE-TÜİK)

L'utilisation des données statistiques disponibles a plusieurs fonctions dans le système d'investigation qui structure notre recherche. Un premier objectif est de quantifier et de caractériser les citoyens originaires de Gaziantep résidant à Istanbul. Cette première étape s'appuie sur un échantillon de 5% tiré des recensements de 1990 et 2000, base de données la plus fine et la plus détaillée parmi les fichiers publiés par le DİE-TÜİK et disponibles pour traitement. Celle-ci comprend plusieurs types de variables et d'informations sur les déterminants socio-démographiques (âge, sexe, lieu de naissance, niveau d'instruction, activité professionnelle, composition des foyers, structure du logement, ...) et les trajectoires des individus concernés (lieu de résidence cinq ans auparavant, raisons de la migration, ...), permettant ainsi des croisements entre elles. Avec l'instauration du système ADNKS à partir de 2007, les comptages sont devenus annuels, mais la richesse des données disponibles s'est tarie pour ne concerner désormais que quelques variables très générales comme l'âge, le sexe, le lieu de naissance et la situation matrimoniale. Dans ce contexte, les données du DİE-TÜİK sont ponctuellement complétées par d'autres données secondaires, notamment les évaluations journalistiques ou celles produites par les associations de migrants. Parmi elles, le répertoire des membres de l'association des Gaziantepi d'Istanbul représente un échantillon suffisamment conséquent (1 317 noms) pour le considérer comme une base de données susceptible de définir certaines tendances générales, notamment concernant la distribution spatiale des Gaziantepi. L'analyse de la composition de la population étudiée vise d'abord à vérifier la diversité des profils au sein d'un groupe d'immigrés originaires du même département. Cœur de notre travail, le cas des Gaziantepi est toutefois mis en regard avec d'autres groupes eux-mêmes définis par une origine géographique commune.

L'utilisation des bases de données consiste dans un second temps à déterminer les lieux de l'agglomération stambouliote marqués par la présence gaziantepi. Ce travail qui vise à identifier les dynamiques de concentration résidentielle doit permettre d'apporter des éléments de réponse aux questionnements formulés dans le chapitre 1 (un groupe immigré élabore-t-il des stratégies socio-spatiales communes ? Comment expliquer l'appropriation de tel ou tel lieu par un groupe donné ? Comment se matérialise cette présence ?). Dans le cas précis des immigrés gaziantepi, il s'agit d'observer dans quelle mesure l'origine régionale peut devenir un facteur structurant des stratégies résidentielles individuelles et collectives. Une fois de plus, les données des recensements successifs représentent la principale source d'information, mais ne sont pas sans poser un certain nombre de problèmes méthodologiques, notamment scalaires. Le premier concerne la nature des échelles disponibles dans les bases de données : si les informations statistiques à l'échelle du département (*il*) ou des arrondissements (*ilçe*) sont facilement accessibles, les données concernant l'échelon administratif le plus fin, à savoir le quartier (*mahalle*), sont, pour leur part, difficiles pour ne pas dire impossibles à se procurer, le nouveau système ADNKS prenant l'arrondissement comme unité administrative de base⁵¹. Les seuls dénombrements statistiques à l'échelle du quartier que nous ayons réussi à utiliser sont ceux relatifs aux recensements de 1990 et 2000⁵². A ce problème d'accessibilité et de pertinence des données, se superpose la difficulté pour mettre en place une approche chronologique comparative et spatialisée des évolutions démographiques de l'agglomération. L'explosion démographique et l'extension de la nappe urbaine ont entraîné des re-délimitations successives touchant toutes les échelles de la hiérarchie administrative (redécoupages des limites d'arrondissements ou de quartiers anciens, créations de nouveaux quartiers, transformations de statut de telle ou telle entité administrative) et rendant ainsi particulièrement ardue toute tentative pour analyser avec précision les évolutions de la distribution des groupes humains. A ce problème scalaire répond un problème sur la nature des variables présentées lors des recensements successifs : instaurés en 1927, les premiers recensements de la République de Turquie – elle-même fondée en 1923 – ne mentionnent pas le lieu de naissance précis des individus. Il faut ainsi attendre le recensement de 1970 pour que le lieu de naissance des habitants d'Istanbul ne se réduise plus à leur nationalité ou aux catégories floues « Istanbul », « autres départements » (*başka iller*) ou « autres pays » (*başka memleketler*) (DİE, 1966 : 52).

⁵¹ Le choix de l'arrondissement comme unité administrative de base rend impossible l'identification, à partir des données statistiques, de véritables concentrations résidentielles qui s'expriment majoritairement à l'échelle du quartier, de la rue, parfois même de l'immeuble. En effet, déterminer des concentrations de quelques centaines voire quelques milliers de citadins originaires du même département à l'intérieur d'arrondissements regroupant parfois plusieurs centaines de milliers d'habitants prend souvent la forme d'un non-sens.

⁵² Concernant le recensement de 1990, il s'agit uniquement d'un échantillon de 5% du recensement total, empêchant ainsi un traitement pertinent des données disponibles.

Malgré ces biais statistiques parfois lourds, un troisième usage des données issues des recensements et du système ADNKS vise à apporter des éléments permettant d'éclairer la contribution des immigrés gaziantepi à certaines dynamiques urbaines. Les données quantitatives sont ainsi associées aux observations et aux entretiens de nature qualitative, pour proposer un cadrage statistique générale et obtenir confirmation de certains résultats et hypothèses que les limites numériques de notre échantillon d'étude ne permettent pas de considérer comme exemplaire de certaines dynamiques socio-spatiales.

Le but de cette recherche est en outre de rassembler la gamme la plus large possible de profils sociodémographiques individuels, de pratiques spatiales et, par extension, de comportements alimentaires, pour tenter d'isoler des permanences, des invariants, mais de aussi proposer des pistes de réflexion sur la relation dialectique entre ces différentes variables d'observation. Face au non-sens que constituerait le réflexe de privilégier une approche uniquement qualitative ou au contraire quantitative, le croisement de ces deux dimensions apparaît fondamentale dans notre recherche. L'un des questionnements central de cette recherche étant la place occupée par l'alimentation dans les stratégies citadines de mangeurs immigrés et/ou migrants à Istanbul et l'hétérogénéité des comportements individuels, il nous semble nécessaire de déterminer les grands types de pratiques et les variables convoquées par les mangeurs pour les faire émerger, en les construisant à partir du travail empirique qu'il s'agisse des observations de terrain, des entretiens avec les mangeurs-citadins ou de l'analyse d'organes informatifs gaziantepi. Ce choix d'une approche faisant dialoguer les sources d'informations ainsi que les échelles d'observation entre les individus enquêtés et le groupe des immigrés gaziantepi dans son ensemble permet de ne pas réduire les possibilités d'observation et d'analyse, comme aurait risqué de le faire une définition de l'échantillon enquêté sur des bases strictement statistiques ou, à l'inverse, par la seule interconnaissance des enquêtés. Cependant, la difficulté à rencontrer et à interroger des individus appartenant à certaines classes, notamment les plus élevées dans la hiérarchie sociale et économique, ainsi que le nécessaire recours à certains réseaux de sociabilité, en particulier associatif, tendent à nuancer ce modèle méthodologique de départ. En outre, l'acquisition du répertoire des membres de l'Association des Gaziantepi d'Istanbul (*Istanbul Gaziantepililer Derneği*) nous a permis d'entrer en contact, par le biais de ses représentants, avec des hommes et des femmes aux profils *a priori* différents⁵³.

⁵³ Comme présenté dans l'Annexe 4, ce répertoire de 1 317 noms apporte des informations fondamentales pour définir le profil des membres de l'association : la date d'adhésion, le nom de la personne, son activité professionnelle, son contact téléphonique, ses adresses personnelle et professionnelle. La prise de contact avec les individus s'est effectuée par l'intermédiaire du bureau de l'association, avant que ne se mettent en place des entretiens individuels avec les individus ayant accepté de se prêter à l'enquête.

3.3.2. L'enquête « Pratiques alimentaires et sociales des Gaziantepi d'Istanbul »

3.3.2.1. Caractéristiques de l'échantillon retenu

Les individus retenus dans l'échantillon sont nés et ont vécu à Gaziantep avant de s'installer à Istanbul. Le

TABLEAU 2 propose une synthèse de l'échantillon conservé. La première étape de sa construction repose sur les connaissances personnelles (Mustafa, n°6 ; Ergin, n°46), ainsi que sur le hasard des rencontres, en particulier dans le cadre de Güngören Merkez. Parallèlement, le recours aux réseaux associatifs a constitué une entrée fondamentale pour construire notre échantillon, et a donné lieu à un processus en chaîne puisque la rencontre de nouveaux mangeurs a pu dans certains cas s'effectuer par l'intermédiaire d'enquêtés déjà interrogés (ENCADRE 1).

ENCADRE 1 : QUAND LA DEMARCHE D'ENQUETE RENSEIGNE SUR LES INTERACTIONS SOCIALES ENTRE LES INDIVIDUS : LES ENTRETIENS EN CHAINE

Le premier entretien se fait finalement de lui-même. Arrivant dans le quartier, je jette un coup d'œil à une boucherie nouvellement ouverte. L'employé sur le pas de la porte, voyant mon intérêt m'invite spontanément à entrer et me présente son patron qui m'offre, tradition oblige, un thé. Dans le magasin, un autre homme lui aussi gaziantepi et kebabçı travaillant dans un restaurant de Yenibosna venu chercher de la viande spécialement chez ce boucher, en profite pour me parler. L'entretien s'effectue finalement de lui-même entre moi et ces deux hommes [...].

A la fin de cet entretien, Ahmet m'emmène chez son neveu, Fedai, qui tient un magasin proposant des sandwiches aux pois chiches [...]. Vers la fin de l'entretien, trois hommes arrivent, dont deux originaires de Gaziantep. Etonnés de trouver là un Français parlant turc et effectuant une recherche sur les Gaziantepi d'Istanbul, la conversation s'engage. Ils me donnent finalement leur carte et m'invitent à venir les voir et à leur poser mes questions dans leur magasin de confection textile de Merter.

[...] Une fois l'entretien avec Fedai terminé, son frère m'emmène chez le baklavacı Tekinoğlu dans la rue « principale » du quartier. Je suis reçu par le fils, Abdulkadir, tandis que la mère, inquiète ou timide, apprécie la situation en se tenant en retrait. Il se trouve que j'ai déjà rencontré le propriétaire du magasin au sein de l'association des Nizipliler, mais que je n'ai jamais mené d'entretien avec lui. Il semble être une sorte de tyran domestique, franchement désagréable avec moi, mais aussi avec son fils et sa femme. Abdulkadir, quant à lui, est beaucoup plus volontaire pour m'aider. Au fur et à mesure de l'entretien, la mère, voilée, entre un peu dans la conversation, mais garde tout de même son quant à soi.

Par l'intermédiaire d'Abdulkadir, je me rends ensuite chez son grand frère, Mehmet, qui tient un salon de coiffure à quelques dizaines de mètres de son magasin. L'entretien s'effectue alors que Mehmet coiffe et rase un client. La discussion s'engage donc entre Mehmet, un de ses amis [...], ainsi que le client qui apporte, toutes les 5 minutes, une précision que Mehmet aurait oubliée en parlant.

Extrait de carnet de terrain, Istanbul, 18 janvier 2012

En outre, le lieu de résidence a constitué un critère pour sélectionner une partie des enquêtés, non pas selon la situation et la nature « objectives » du lieu de résidence dans l'agglomération stambouliote (quartier central, périphérie urbaine, quartier gentrifié, cité fermée, logement social, etc.), mais selon la situation de chacun vis-à-vis des ressources gaziantepi précédemment identifiées. Enfin et surtout, notre échantillon se fonde principalement sur le critère de la diversité des profils et des expériences migratoires individuels susceptibles de donner lieu à des comportements alimentaires et des spatialités différents. Des variables comme l'âge, le sexe, l'activité professionnelle, la date d'arrivée à Istanbul ont été considérées, mais aussi des critères plus subjectifs comme l'expérience migratoire antérieure, les raisons de la migration, ou encore le statut de l'étape stambouliote dans la trajectoire individuelle. Ces choix méthodologiques ont rendu possible la constitution d'un échantillon de quarante-six enquêtés à partir des soixante-deux entretiens effectués⁵⁴.

Pour identifier les individus pouvant faire l'objet d'un entretien, nous avons essayé de rassembler les différentes situations pour chacune des variables jugées fondamentales pour comprendre les comportements alimentaires. Ainsi, l'échantillon comprend des individus célibataires, des couples avec ou sans enfant ; des étudiants, des actifs, des femmes au foyer, des retraités ; des individus accordant de l'importance à la référence culinaire gaziantepi et d'autres préférant mettre en avant leur appartenance à un système alimentaire globalisé ; des individus sachant cuisiner et d'autres ignorant tout des techniques culinaires de base ; des mangeurs acteurs de leurs propres comportements alimentaires, faisant par exemple eux-mêmes leurs courses et connaissant les produits qu'ils achètent et d'autres individus déléguant toute la charge de travail liée à la cuisine ; des individus ayant un riche parcours migratoire, ou d'autres pour qui l'installation à Istanbul constitue la seule étape. Au fur et à mesure des entretiens, nous avons tenté de rééquilibrer les profils afin de respecter les catégories identifiées grâce à l'analyse des données statistiques générales concernant les Gaziantepi d'Istanbul. Deux catégories d'individus n'ont fait l'objet d'aucune enquête, ceux âgés de 0 à 14 et les « Gaziantepi » nés dans un autre lieu que Gaziantep. Concernant le premier cas de figure, le fait d'aborder les comportements alimentaires en termes

⁵⁴ Majoritairement méthodologiques, les critères d'éviction ont aussi été, pour quelques cas, d'ordre matériel, notamment en raison de l'impossibilité à réaliser des entretiens structurés. A titre d'exemple, l'entretien mené dans son magasin avec un épicier de Güngören Merkez n'a jamais pu aller à son terme, l'enquêté décidant tour à tour de partir plusieurs minutes, d'engager la discussion avec un ou plusieurs clients puis de vérifier le rangement de son arrière-boutique, avant de nous demander de partir pour ne pas le perturber dans le cadre de son travail. En outre, deux entretiens ont été « rayés » de notre liste en raison de la qualité déplorable de l'enregistrement audio en raison de l'arrière-fond beaucoup trop bruyant, empêchant toute utilisation des dires – inaudibles – de l'enquêté.

de stratégies de gestion de la distance rend difficile l'analyse de mangeurs peu autonomes quant à leurs choix culinaires et aux lieux où ils se déploient. En outre, sous l'influence de certains

TABLEAU 2 : LES 46 ENQUETES DE L'ECHANTILLON D'ETUDE

N°	Identifiant ⁵⁵	Sexe	Année de naissance	Année d'arrivée à Istanbul	Activité professionnelle au moment de l'enquête
1	Mahmut	M	1963	1996	Chauffeur
2	İbrahim	M	1983	1998	<i>Baklavacı</i>
3	Ümmet	M	1960	1998	Epicier
4	Ülkü	M	1943	1986	Enseignant retraité
5	Müslüm	M	1953	1998	Serveur retraité
6	Tahir	M	1961	1971	Propriétaire d'une chaîne de restaurants
7	Orhan	M	1939	1973	Chauffeur retraité
8	Murat	M	1972	1996	Gérant
9	Mustafa	M	1944	1985	Tailleur retraité
10	Ceda	M	1950	1989	Epicier
11	Mehmet	M	1979	2000	Epicier
12	Yusuf	M	1983	2004	Epicier
13	Ahmet	M	1964	1988	Boucher
14	İdayet	M	1981	1993	<i>Kebabçı</i>
15	Fedai	M	1986	1994	Restaurateur
16	Abdulkadir	M	1984	1997	Cuisinier
17	Önder	M	1975	1989	Coiffeur
18	Emine	F	-	1986	Chef d'entreprise
19	Yavuz	M	1943	2006	Epicier
20	Saygın	M	1966	1992	Employé d'administration
21	Hasan	M	1957	1990	Gérant d'un magasin textile
22	Hakan	M	1958	1982	Employé dans un magasin textile
23	Bülent	M	1956	1980	Employé dans un magasin textile
24	Emre	M	1966	1991	Boucher
25	Senal	F	-	1996	<i>Baklavacı</i>
26	Recep	M	1959	1976	Docteur
27	Muhlis	M	1958	1978	Comptable
28	Nuran	F	1955	1979	Femme au foyer
29	Esra	F	1958	1969	Enseignante retraitée
30	Erol	M	1959	1972	Ingénieur
31	Mete	M	1984	2011	Ingénieur
32	Gülнар	F	1983	2011	Femme au foyer
33	Osman	M	1980	2007	Directeur de projet
34	Seçkin	M	1958	1981	Artisan
35	Nesrin	F	1955	2007	Retraitée
36	Ali	M	1960	1980	Coiffeur
37	Belgin	F	1965	1972	Economiste
38	Gülây	F	1978	1999	Femme au foyer
39	Hatice	F	1948	1967	Femme au foyer
40	Serap	F	1993	2012	Etudiante
41	Eda	F	1992	2012	Etudiante
42	Duygu	F	1987	2005	Enseignante
43	Hilal	F	1990	2010	Publicitaire
44	İrem	F	1991	2009	Pharmacienne
45	Aslı	F	1989	2007	Etudiante
46	Ergin	M	1983	1996	Ingénieur

⁵⁵ Les prénoms des enquêtés ont été modifiés.

psychologues (Depeau, 2005), il est de plus en plus admis que l'étude des comportements et les spatialités enfantines supposent un système d'investigation adapté. Ensuite, il nous a été donné de rencontrer plusieurs individus dont le virulent discours d'auto-identification promouvant leur identité gaziantepili se gardait de reconnaître qu'Istanbul constituait leur lieu de naissance. Sans nier l'importance de la dimension discursive et représentationnelle dans les processus d'identification et d'auto-identification, notre recherche s'attache à étudier des mangeurs-citadins ayant connu une véritable situation de migration sous-tendant des transformations géographiques, sociales, économiques et culturelles.

3.3.2.2. *Organisation de la grille d'entretien et modalités de l'enquête*

La grille d'entretien est composée de cinq modules, dont les objectifs sont synthétisés dans le Tableau 3⁵⁶. Les entretiens ont tous intégrés l'ensemble des modules, à l'exception du module 6 « Stratégies commerciales » qui ne concernait que les commerçants et les acteurs du secteur agroalimentaire. Le fait que seuls dix-sept enquêtés aient fait l'objet d'un deuxième, voire pour cinq d'entre eux, d'un troisième entretien s'explique principalement par les difficultés pratiques et organisationnelles inhérentes à un tel dispositif. Contraintes familiales ou professionnelles, indisponibilité ou lassitude des enquêtés à consacrer plusieurs heures de leur temps expliquent que la majorité des entretiens n'aient pu faire l'objet de relances.

Leur réalisation s'est déroulée en plusieurs étapes : les entretiens exploratoires visant à jauger la pertinence de notre première grille d'entretien se sont déroulés durant le mois d'octobre 2010, avant que les entretiens « finaux » ne s'échelonnent entre le janvier 2011 et avril 2013 à l'occasion de nos séjours répétés sur place. Ceux-ci ont été réalisés dans différents lieux selon les décisions de l'enquêté : au domicile (23), sur le lieu de travail (17) ou dans un lieu « neutre » bien que choisi par l'individu (6). Les entretiens ont été réalisés intégralement réalisés en turc – à l'exception de celui avec Mustafa (n°6) dont la fille, enseignante de français, a servi de traductrice – enregistrés et retranscrits. La question de la retranscription et de la traduction a d'ailleurs soulevé un certain

⁵⁶ La mise en page formelle de notre grille d'entretien (présence de questions fermées, transcription de réponses à choix multiples, etc.) ne doit pas l'assimiler à un questionnaire (Annexe 4 et 4bis). Elle n'a qu'un but pratique, celui de faciliter la prise de notes pendant l'entretien. Les questions formalisées visent à orienter la discussion, n'empêchant ni l'enquêté de parler d'un sujet à ses yeux importants, ni l'enquêteur de relancer l'interviewé sur un ou plusieurs points qu'il souhaite approfondir. Bien que celle-ci soit uniquement visible par l'enquêteur, le choix de donner un aspect formel à la grille d'entretien fait suite à un entretien exploratoire durant lequel l'individu interrogé s'étonnait du « manque de sérieux » de notre fiche de questions, simplement structurée par une suite de questions à la mise en page rudimentaire.

nombre de problèmes par rapport à notre posture et nos objectifs de départ. Alors que nous souhaitions dans un premier temps retranscrire les dires des enquêtés pour coupler les informations empiriques obtenues et l'analyse de leur discours, s'est posée la question de l'impossible traduction exacte du turc vers le français (comment retranscrire les différences de structures linguistiques, les expressions idiomatiques ou même les erreurs de grammaire qui émaillent les discours des enquêtés ?).

TABLEAU 3 : LES DIFFERENTES PARTIE DE LA GRILLE D'ENTRETIEN "PRATIQUE ALIMENTAIRES ET SOCIALES DES GAZIANTEPLI D'ISTANBUL"

CARACTERISTIQUES GENERALES DE L'ENQUETE
<p>Ce premier module collecte une première série de données sur la situation de l'individu enquêté : sexe, âge, lieu de naissance et de résidence, situation maritale, emploi.</p>
TRAJECTOIRE MIGRATOIRE INDIVIDUELLE
<p>Recueil des étapes de la trajectoire résidentielle, professionnelle et familiale ainsi que des raisons et des conditions ayant conduit à ce changement.</p> <p>Dans un second temps, plusieurs questions interrogent le séjour stambouliote. L'accent mis sur les étapes de la trajectoire migratoire est aussi utilisé pour sa fonction réflexive qui permet d'associer aux informations directement collectées l'observation des réactions de l'enquêté à son propre parcours. Les relances ont d'ailleurs pour but de le faire réagir à son propre parcours.</p>
PRATIQUES ET REPRESENTATIONS D'ISTANBUL
<p>Questions relatives à certaines ressources (soutien de l'entourage, source d'information, sociabilité) mobilisées par l'individu enquêté au moment de son installation et au fur et à mesure de son expérience d'Istanbul.</p> <p>Collectes d'informations précises sur les pratiques de la ville, la localisation des activités (professionnelles, récréatives) ainsi que sur les principaux lieux fréquentés par l'enquêté.</p>
DEPAYSEMENT ET RAPPORTS A GAZIANTEP
<p>Questions sur les relations entre Istanbul et Gaziantep.</p> <p>Questions sur la place accordée à Gaziantep dans l'imaginaire de l'enquêté.</p> <p>Questions sur l'usage des ressources <i>gaziantep</i> à Istanbul (commerces, fêtes, vie sociale, ...).</p>
PRATIQUES ALIMENTAIRES (CONJOINTEMENT A L'ENQUETE « ALIMENTATION DES GAZIANTEPLI D'ISTANBUL »)
<p>Collectes d'informations précises sur les pratiques alimentaires, les réseaux de distribution et d'approvisionnement utilisé par l'enquêté.</p> <p>Questions interrogeant la présence de plats, de produits et de recettes régionales dans les pratiques quotidiennes et/ou exceptionnelles de l'enquêté et ce dans des pas de temps variés.</p>

Recueil d'informations sur les représentations que les migrants ont de leur cuisine et sur la place qu'elle tient depuis leur arrivée à Istanbul.

Les informations obtenues sont complétées par une enquête sous forme de tableau dans lequel les individus volontaires notent, durant une semaine, la composition de leurs repas. Cet outil de collecte est également utilisé pour sa fonction réflexive, qui permet d'associer aux informations directement collectées, l'observation des réactions de l'enquêté à ses propres dires. Dans un second temps l'enquêté est sollicité pour réagir, compléter des informations lacunaires, ou encore commenter ses propres pratiques.

STRATEGIES COMMERCIALES (complémentaire)

Collectes d'informations précises sur les produits vendus, ainsi que les réseaux d'approvisionnement utilisés par les commerçants ainsi que leurs stratégies d'implantation.

Questions sur le profil et les demandes des clients.

Recueil d'informations sur les trajectoires professionnelles des commerçants et, dans la mesure du possible, sur les ressources économiques ayant permis l'ouverture d'un ou de plusieurs commerces.

P. Raffard d'après H. Dubucs, 2009 : 98

Pour résoudre ce biais, nous avons choisi d'adapter en français le plus fidèlement possible les propos enregistrés, tout en gardant à l'esprit l'écart intrinsèque entre les deux langues⁵⁷. Précisons également que les entretiens ont duré systématiquement plus d'une heure.

3.3.3. Démarches supplémentaires d'obtention des données empiriques

Le traitement et l'analyse des données statistiques disponibles et l'enquête menée auprès d'immigrés gaziantepili sur leurs manières de se nourrir, d'agir et d'interagir dans l'agglomération stambouliote constituent les deux sources principales d'information. Ces modalités d'obtention de données empiriques ont été complétées par d'autres investigations concernant un aspect particulier de notre démarche que le traitement statistique ou les entretiens ne pouvaient éclairer à eux-seuls.

⁵⁷ Celle-ci a été effectuée avec l'aide d'une enseignante de linguistique turque.

3.3.3.1. Des spatialités individuelles

La principale démarche complémentaire visant à étudier les pratiques alimentaires et les spatialités individuelles et collectives de la population originaire de Gaziantep à Istanbul consiste en l'observation des « lieux gaziantepi » isolés à partir de la cartographie des données statistiques disponibles, mentionnés lors des entretiens ou identifiés dans plusieurs vecteurs d'information, notamment les revues éditées par les organes associatifs communautaires. Notre attention s'est portée sur l'ensemble des lieux pérennes (restaurants, commerces, locaux associatifs) et des manifestations organisées par certains membres du groupe gaziantepi à Istanbul (excursions, concerts, bals, ateliers de formation), même si une place centrale a été faite aux événements en rapport avec la référence alimentaire (petits déjeuners, repas, fêtes et festivals tournant autour de l'alimentation régionale).

TABLEAU 4 : MODALITES D'OBSERVATION DES "LIEUX GAZIANTEPLI" D'ISTANBUL

LIEUX GAZIANTEPLI	MODALITES DE L'OBSERVATION
Lieux mentionnés lors des entretiens et dans les vecteurs gaziantepi d'information	Traitement quantitatif et qualitatif de l'information collectée : - localisation des lieux dans l'espace stambouliote (cartographies générales et thématiques) - composition de ces lieux en termes de registre d'activité et de public visé
Güngören Merkez	Observation <i>in situ</i> d'un secteur de concentration commerciale : - nature des commerces - nature des produits vendus - évolutions temporelles de l'offre commerciale - identification de l'aire de chalandise du quartier)
Merter	Observation <i>in situ</i> d'un secteur de concentration résidentielle : - visibilité des Gaziantepi - participation des Gaziantepi à la « vie de quartier » et aux dynamiques urbaines locales
Kadıköy/Ataşehir	Observation <i>in situ</i> d'un secteur de concentration résidentielle devenant temporairement une centralité pour le groupe gaziantepi - visibilité des Gaziantepi - nature et fonctionnement des événements organisés - Profils des citoyens fréquentant ces manifestations - participation des Gaziantepi à la « vie de quartier » et aux dynamiques urbaines locales

A cette observation générale des ressources gaziantepi s'ajoute les observations de lieux particuliers : un quartier résidentiel et de fréquentation commerciale gaziantepi (quartier de Merkez dans l'arrondissement de Güngören) ; deux secteurs de concentration résidentielle

(quartier de Merter à cheval entre les arrondissements de Güngören et de Bahçelievler ; nord de l'arrondissement de Kadıköy à la limite avec celui d'Ataşehir) ; un secteur de concentration temporaire en lien avec la Fête des nourritures gaziantepi (secteur situé entre les arrondissements de Kadıköy et d'Ataşehir) (TABLEAU 4). En croisant une approche générale de localisation des lieux et une étude plus fine à l'échelle de chaque quartier observé, il s'agit d'interroger et de compléter les informations obtenues lors des entretiens sur les modalités, les spatialités et les choix des consommations alimentaires, avec le recueil sur place, de données permettant d'articuler comportements individuels et structuration des ressources gaziantepi.

L'analyse des **organes informatifs gaziantepi** s'attache à compléter les informations recueillies dans le cadre des entretiens, en les confrontant au contenu de certains médias destinés aux Gaziantepi résidant à Istanbul. Les organes informatifs sont de plusieurs natures : revue papier *Alleben* éditée par l'association des Gaziantepi d'Istanbul et disponible depuis un peu plus d'un an sur internet, revue *Kırkkayak* de l'organisme Baltalimanı, affiches, brochures récupérées dans les restaurants et les commerces visités ou lors des événements organisés par les associations, mais aussi sites internet, *blogs* et autres pages *facebook*. La prise en compte de ces organes informatifs se donne plusieurs objectifs : localiser les « lieux gaziantepi » et les représentations qui leur sont associés ; identifier les acteurs et le fonctionnement associatif ; déterminer les éléments qui participent à construire un sentiment d'appartenance ; analyser le discours des Gaziantepi sur eux-mêmes ; analyser la place qu'occupe la cuisine et l'alimentation régionale dans la vie économique, sociale et culturelle du groupe gaziantepi résidant à Istanbul, ainsi que sa capacité à générer un certain type de « consensus identitaire ».

Enfin, inspirée du système d'investigation élaboré par plusieurs chercheurs du laboratoire Migrinter de Poitiers (Dubucs, 2009 ; Chabrol, 2010), l'enquête « **Parcours commentés** » vise à saisir le rapport des enquêtés avec un espace mentionné comme familier lors des entretiens : « *Il s'agit de localiser précisément les pratiques qui s'y déploient, en identifiant par exemple les commerces fréquentés, de recueillir à travers leur discours des éléments de représentation sur ces lieux, et enfin d'observer des attitudes générales et, le cas échéant, des interactions avec d'autres usagers de ces lieux* » (Dubucs, *Ibid.* : 101). Cet outil méthodologique a néanmoins rapidement rencontré ses limites : refus de nombreux enquêtés ne souhaitant pas dépasser le stade de l'entretien verbal, difficulté à prendre des notes ou à enregistrer les propos des enquêtés, nécessaire familiarité de l'enquêteur avec l'enquêté. En outre, la tenue de ces parcours a plusieurs fois rencontrée une mauvaise compréhension des consignes de la part des enquêtés puisque deux parcours non-retenus ont consisté en une visite des

principaux lieux touristiques d'Istanbul et non ceux quotidiennement fréquentés par les individus enquêtés (TABLEAU 5).

TABLEAU 5 : DESCRIPTION DES DEUX PARCOURS COMMENTES REALISES

N°	IDENTIFIANT	MODALITES DU PARCOURS	DATE ET LIEU DU PARCOURS
6	Mustafa	2h de parcours ; entretien non enregistré, prise de photographies	Avril 2012 ; entre Güngören Merkez et Bakırköy
		2h30 de parcours, entretien non enregistré, prise de note	Mai 2012 ; entre Merter et Aksaray
39	Hatice	1h30 de parcours, entretien non enregistré, prise de notes et de photographies	Mai 2012 : entre Güngören Haznedar et Zeytinburnu

D'après Dubucs, 2009 et Chabrol, 2010

3.3.3.2. Des pratiques alimentaires

En outre, des « **calendriers alimentaires** » ont été distribués aux enquêtés volontaires. Durant une semaine, il leur a été demandé de noter dans un tableau la composition et l'heure des repas, l'ensemble des produits consommés par les membres de leur famille, ainsi que les lieux de consommation. La distribution de calendrier est une réponse aux refus des enquêtés que nous assistions à l'ensemble des repas. Elle cherche à définir la nature des pratiques alimentaires quotidiennes, ainsi qu'à minimiser la subjectivité des mangeurs à l'égard de leurs propres pratiques. Exigeant pour les enquêtés concernés, cet outil méthodologique s'est heurté à de nombreuses contraintes matérielles empêchant de disposer d'un nombre important de calendriers alimentaires. Nous n'avons ainsi pu récupérer que deux calendriers de ce type.

Une enquête sur les « **lieux d'approvisionnement à Gaziantep** » menée à l'occasion d'un séjour de douze jours à Gaziantep, du 10 au 22 mai 2012, nous a permis de suivre deux épiciers (Mahmut n°1 ; Ümmet, n°3) dans leurs déplacements professionnels. L'objectif est de définir, par l'observation directe, les stratégies d'approvisionnement des commerçants gaziantepili, les villages ou les commerçants fréquentés ainsi que la nature des produits acquis.

Conclusion

A partir des questionnements théoriques et empiriques exposés dans les deux chapitres précédents et rappelés en exergue de celui-ci, le chapitre 3 a été l'occasion d'exposer dans le détail la démarche méthodologique élaborée, mais aussi les biais et les impossibilités que le travail de terrain a progressivement soulevés. Afin de comprendre comment les pratiques alimentaires peuvent être considérées comme un instrument susceptible d'expliquer les pratiques socio-spatiales des populations immigrées et/ou migrantes, ainsi que les configurations qu'elles construisent dans l'espace urbain, nous avons fait le choix d'une entrée par un groupe d'individus définis par une origine géographique commune, permettant la mise en place d'un système d'investigation qui s'attache à retracer la trajectoire migratoire, la construction des spatialités individuelles et collectives, mais surtout à analyser les comportements alimentaires de chacun d'entre eux.

L'étude des pratiques alimentaires d'un groupe immigré nécessite un système d'investigation en rapport avec l'objet d'étude considéré. En parallèle des démarches quantitative « traditionnelles » comme le suivi des évolutions dans le temps et dans l'espace d'un groupe singulier et du profil de ses membres, plusieurs outils sont ici proposés pour étudier les pratiques alimentaires des Gaziantepi d'Istanbul, mais applicables à d'autres contextes et d'autres populations. Ainsi de l'observation teintée d'ethnographie des produits achetés, des plats préparés et consommés, mais aussi des garde-mangers, de l'établissement de « calendriers alimentaires » ambitionnant d'approfondir les informations subjectives obtenues lors des entretiens ou encore de l'analyse de réseaux d'approvisionnement reliant réellement et symboliquement Istanbul à Gaziantep. Cette question de l'approvisionnement soulève d'ailleurs des questionnements dépassant uniquement le cadre d'une étude des pratiques alimentaires *stricto sensu* puisqu'elle inscrit son empreinte dans certains lieux, à travers une activité commerciale consacrant une visibilité des individus dans le paysage urbain.

Ce protocole d'enquête cherche toutefois à dépasser la monographie d'un groupe de quarante-six individus pour fournir des pistes de réflexion sur le thème plus large du rôle des immigrés/migrants dans les dynamiques urbaines. A ce titre, c'est l'ensemble de la population migrante du contexte stambouliote que nous nous proposons d'étudier dans le chapitre 4, afin de définir le contexte général au sein duquel agit et interagit la population gaziantepi. C'est en effet l'identification de similitudes et de différences entre les caractéristiques de l'ensemble de la

population immigrée à Istanbul et celles des Gaziantepi qui peut nous permettre d'approfondir la connaissance des premières grâce à une partie des résultats obtenus par l'analyse des seconds.

Conclusion de la première partie

Cette première partie a été l'occasion de proposer une grille d'analyse des phénomènes migratoires et mobilitaires internes à un même Etat dont l'ambition était de mettre en lumière leurs singularités structurelles propres, tout en les rapprochant des travaux théoriques élaborés à partir d'exemples internationaux. Nous avons en effet montré que l'échelle migratoire nationale n'était aucunement synonyme d'homogénéité entre les lieux mis en rapport par le processus migratoire, mais donnait lieu au contraire à des logiques de gestion de la distance relativement similaires à celles à l'œuvre dans des contextes reliant un ou plusieurs pays étrangers. Pour cela, l'élaboration d'une grille d'analyse structurée autour de l'étude conjointe des systèmes migratoires, des stratégies d'inclusion des immigrés à la société d'installation et des modalités de construction d'un champ migratoire doit permettre de dépasser les clivages méthodologiques traditionnels pour déterminer des tendances communes à l'ensemble des phénomènes migratoires. L'analyse de la diversité des configurations observées est d'autant plus complexe qu'elle nécessite d'articuler les dimensions individuelle et collective des comportements. La notion de citoyenneté paraît à cet égard constituer un outil théorique pertinent pour articuler la singularité des pratiques individuelles et le recours à des ressources collectives, qu'elles soient matérielles ou symboliques.

Le choix d'une entrée par les pratiques alimentaires des groupes immigrés a permis de passer d'une réflexion théorique centrée sur la manière d'appréhender les phénomènes migratoires, à un travail sur les conséquences de la distance sur les pratiques spatiales, culturelles et identitaires des populations immigrées et/ou migrantes. Ainsi, la construction de l'alimentation comme objet de recherche susceptible d'éclairer les habitudes et les pratiques quotidiennes des individus, a montré que les comportements alimentaires sont une synthèse, par définition temporaire, d'influences variées, et ne peuvent donc faire l'objet d'une analyse figée et monolithique. Labiles, ils se recomposent en effet selon différentes variables comme les trajectoires personnelles ou les représentations socio-spatiales qu'élaborent les mangeurs à l'égard de leurs propres pratiques.

Ainsi, si le chapitre 2 tend à corroborer l'hypothèse du rôle de l'alimentation comme instrument de gestion de la distance par rapport au(x) système(s) de référence de la région d'origine, se pose alors la question de savoir comment s'articulent les dimensions individuelles et collectives de tels processus. En d'autres termes, comment, à l'échelle de l'individu, l'alimentation permet-elle – ou non – de résoudre le paradoxe social d'immigrés et de migrants partagés entre deux ou plusieurs territoires ? Inversement, il s'agit de comprendre comment l'alimentation, loin de relier uniquement les mangeurs à leur société d'origine, leur permet de s'inclure dans une société

globale ou, au contraire, dans un ou plusieurs groupes sociaux aux singularités propres. Spatialisées, ces dynamiques de constitutions de réseaux de sociabilités et d'interaction amène à s'interroger sur le rôle de la référence alimentaire dans la fabrique de l'espace urbain et des modalités qui la définissent. Cette série de questionnements cherche à proposer des pistes de réflexion sur le rôle de créateurs d'urbanité et de citoyenneté que peuvent jouer les immigrés et les migrants au sein de villes mondiales.

La deuxième partie sera l'occasion de confronter nos hypothèses théoriques au contexte empirique stambouliote. Nous proposons alors de dresser, dans un premier temps (chapitre 4), une contextualisation historique des migrations intérieures vers Istanbul pour comprendre le rôle qu'elles ont pu jouer et qu'elles jouent encore dans le paysage et le fonctionnement d'Istanbul. La seconde étape consistera à identifier la place d'Istanbul au sein du champ migratoire gaziantepi et les éléments dessinant un territoire gaziantepi finalement « superposé » (Tarrius, 2000) (chapitre 5). Nous nous consacrerons ensuite (partie 3) à l'analyse compréhensive et dynamique des manières de manger et de s'approvisionner élaborées par les Gaziantepi à Istanbul, pour aborder la question de leur rôle dans les dynamiques urbaines.

PARTIE 2 :

GAZIANTEP A ISTANBUL : DES ACTEURS, DES LIEUX ET DES STRUCTURES EN RESEAU

Introduction de la deuxième partie

La deuxième partie se propose tout d'abord à décrire et analyser la réalité et les modalités d'expression des migrations intérieures dans le contexte urbain stambouliote. Le chapitre 4 s'attache ainsi à mettre en perspective leur rôle fondamental dans le façonnement du profil et du fonctionnement actuel de la métropole. Il s'agit ainsi d'identifier les grandes périodes qui ont scandé l'histoire migratoire récente de ville, leurs caractéristiques démographiques, sociales et géographiques pour mieux comprendre comment chacune d'entre elle a marqué Istanbul de son empreinte. Largement fondé sur les données agrégées issues des recensements successifs de population, ce travail ne peut toutefois se limiter à un exposé statistique se contentant d'évaluer et de hiérarchiser l'intensité des flux migratoires en question. Il s'agit d'y associer une analyse des conséquences de ces migrations sur la structure urbaine et de s'interroger sur la nature des configurations socio-spatiales issues de ces dynamiques sans précédent dans l'histoire de la Turquie et de la ville, mais aussi de se demander comment ces immigrés créent des identités métisses qui ne se pense ni comme l'importation de pratiques antérieures, ni comme acculturation totale. A ce travail de description quantitative et qualitative répond une analyse des paradigmes scientifiques qui ont orienté l'étude de ces dynamiques démographiques. Cette approche épistémologique assumée apparaît centrale pour comprendre le rôle joué par les migrants dans les recompositions urbaines à partir du début des années 1950, mais surtout pour éclairer la construction de représentations subjectives à l'égard des migrants élaborées sous l'impulsion de certains discours scientifiques et journalistiques aux idées toujours actuelles.

Le chapitre 5 vise, pour sa part, à réduire la focale d'observation et à identifier la place occupée par Istanbul dans le champ migratoire gaziantepi en Turquie. Multiscalaire, cette démarche se propose d'analyser la structuration d'un réseau migratoire reposant sur des lieux précis de l'espace géographique, de l'échelle nationale à celle des territoires infra-urbains dont le quartier représente l'expression sans doute la plus exemplaire. Dans ce contexte, il s'agit d'éclairer la composition sociodémographique, les localisations résidentielles et celles des pratiques ; l'ensemble des ressources commerciales et organisationnelles créées et liées à ce groupe minoritaire ; enfin, l'ensemble de représentations socio-spatiales que ces citadins ont de l'espace stambouliote. Ces éléments décrits et analysés de manière transversale serviront ensuite à étudier les manières individuelles et collectives de se nourrir et d'agir à Istanbul (partie 3). Le dialogue que nous

cherchons à instaurer entre les chapitres 4 et 5 offre l'occasion d'une mise en regard du cas des Gaziantepi avec celui d'autres groupes migrants, afin de pouvoir généraliser à un ensemble plus large d'immigrés et de migrants les résultats issus de l'étude du seul cas des Gaziantepi. Notre thèse n'est toutefois pas bâtie sur une approche comparative, il nous apparaît donc plus pertinent de nous pencher sur les immigrés gaziantepi du point de vue sociodémographique, mais aussi au niveau des localisations résidentielles et fonctionnelles afin d'éclairer les stratégies alimentaires individuelles analysées *in fine* dans ce travail. En effet, si les comportements alimentaires renvoient à des relations individuelles avec le territoire de vie, nous avons vu que les appartenances collectives revêtent une importance majeure dans leur construction. A l'issue de ce travail, notre objectif est d'avoir replacé le groupe gaziantepi au sein du contexte stambouliote et d'avoir identifié les principaux traits de leur distribution spatiale.

Le passage progressif de la dimension collective et générale de l'inscription territoriale de la population immigrée et migrante gaziantepi à la dimension individuelle de leurs pratiques et de leurs représentations socio-spatiales va de pair avec l'identification de ressources servicielles et alimentaires spatialisées, singulières ou perçues comme telles par les immigrés-mangeurs-citadins. L'analyse de leur rôle dans la construction des spatialités individuelles et collectives est une entrée novatrice pour comprendre la répartition spatiale globale et le fonctionnement interne d'un groupe d'immigrés « de l'intérieur » dans la métropole stambouliote.

CHAPITRE 4 : Istanbul ou l'Anatolie sans la distance

Introduction

L'histoire récente d'Istanbul est intimement liée à celle des millions de migrants anatoliens et étrangers qui, un jour, ont fait le choix de quitter leur région ou leur pays pour tenter leur chance dans une ville aussi gigantesque qu'inconnue. A partir de la fin des années 1940, les prémices d'une profonde réorganisation de la structure urbaine de la Turquie se mettent en place : une part chaque année plus importante de la population fait le choix de quitter les zones rurales où elle est née, a grandi, parfois vieilli, pour se diriger vers les villes, espérant y trouver une qualité de vie que les campagnes ne peuvent plus lui procurer. Inséparables de l'histoire des populations turques et de celle du territoire anatolien (Roux, 1984 ; de Planhol, 1958 ; 1965 ; 1993), l'ampleur qu'acquièrent les phénomènes migratoires au milieu du XX^{ème} siècle redéfinit en profondeur le profil d'une société turque qui, de rurale, bascule rapidement vers une dimension toujours plus urbaine⁵⁸.

A la suite des trois premiers chapitres qui nous ont permis de construire la grille d'analyse théorique et méthodologique de notre recherche, ce quatrième chapitre s'intéresse au cas particulier d'Istanbul pour, dans un premier temps, circonscrire et décrire sa place dans le système migratoire interne à la Turquie. En effet, si la mégapole stambouliote est devenue au fil des décennies la principale ville réceptrice des flux intérieurs, sa position hégémonique dans la hiérarchie urbaine ne doit pas occulter des dynamiques d'urbanisation qui ont touché l'ensemble

⁵⁸ Les études relatives aux migrations intérieures dans la Turquie contemporaine prennent communément pour point de départ le début des années 1950 qui marque le commencement de mouvements migratoires de grande ampleur. Avant cette date, le pays n'a pas encore engagé la transition de son économie vers le secteur industriel et demeure, de ce fait, très majoritairement rural. Le petit nombre d'industries ne demande que de faibles effectifs de main-d'œuvre qu'une partie de la population urbaine fournit déjà. En outre, cette faible importance des mouvements migratoires s'explique aussi par le degré de structuration encore très rudimentaire des infrastructures logistiques, notamment les moyens de transport, qui se développent véritablement à partir des années 1950.

des centres urbains et qui ont redéfini en profondeur les représentations de la société turque sur elle-même. Cette question des représentations apparaît en effet centrale à plusieurs niveaux : dans l'analyse des processus d'auto-identification et de citadinisation de la population urbaine ; dans la compréhension des phénomènes migratoires ; mais aussi, concernant le domaine épistémologique, dans les manières « scientifiques » d'étudier ces dynamiques.

Ce cadrage permettra, dans un second temps, d'aborder le terrain stambouliote, de rappeler les grandes périodes migratoires qui ont scandé l'histoire récente de la ville pour en faire une « métropole anatolienne » (Tümertekin, 2000) au sein de laquelle cohabitent et interagissent des populations aux appartenances sociales plurielles. Néanmoins, à ce bornage historique reposant en grande partie sur l'analyse des données statistiques disponibles, s'ajoute l'étude nécessaire des évolutions du regard de la société turque sur ces migrants. Les travaux de T. Erman d'une part, de M. R. Akbulut et S. Başlık de l'autre, ont en effet permis de comprendre comment les chercheurs turcs travaillant sur les phénomènes migratoires – bien aidée en cela par le monde journalistique – ont réussi à créer des « figures » du migrant dont les conséquences sociales et politiques expliquent encore aujourd'hui la position qu'occupent les immigrés dans le panorama fonctionnel et symbolique de la ville (Erman, 1998a ; Akbulut et Başlık, 2008).

Il s'agira enfin de définir les facteurs d'attractivité de la ville et de se demander si le projet d'installation à Istanbul touche l'ensemble des catégories sociales. Les migrants deviennent-ils stambouliotes et, si oui, selon quelles modalités ? Occupent-ils une position particulière dans le contexte urbain et comment le transforment-ils ? Peut-on dégager des processus communs à l'ensemble des comportements individuels, ou Istanbul n'est-elle finalement qu'un agrégat d'individualités qu'aucune logique collective ne parvient à lier les unes aux autres ?

4.1. Espaces et temps des migrations intérieures en Turquie

Dans son roman *Contes de la montagne d'ordures*⁵⁹, la romancière turque Latife Tekin retrace l'histoire d'un quartier imaginaire en périphérie d'Istanbul, Savaştepe, de sa construction illégale au cours des années 1970, à sa consolidation puis à sa légalisation. Expression littéraire de dynamiques urbaines bien réelles, l'écriture de Tekin décrit sans pathos la violence et

⁵⁹ Pour la version française : Tekin L., 1995, *Contes de la montagne d'ordures*, Paris : Stock, 193 p., traduit du turc par Ali Semizoglu à partir du roman : Tekin L., 1984, *Berci Kristin, Çöp Masalları*, Istanbul : Metis Yayınları, 135 p.

l'incompréhension quotidienne auxquelles est confrontée cette communauté d'immigrés anatoliens : le combat permanent avec le gouvernement pour que celui-ci légalise le quartier, la relation clientéliste qui s'instaure avec le *muhtar*⁶⁰, seul personnalité susceptible d'autoriser de nouveaux arrivants à venir s'installer, les nuisances sanitaires de l'usine chimique voisine ou les difficultés à trouver un emploi pour assurer un revenu régulier au foyer, autant de difficultés que doivent surmonter ces nouveaux citadins engagés dans la préservation de leur « colline de la guerre⁶¹ ». Balançant entre conte et réalisme littéraire⁶², le récit de Latife Tekin cherche à mettre en mot la lente et difficile adaptation de populations rurales à un monde urbain dont elles ignorent autant les normes que le fonctionnement.

On ne saurait considérer comme exemplaire le tableau que dresse la romancière. Choix narratif autant qu'idéologique, son intérêt pour un quartier de *gecekondu* se fait l'écho d'un discours largement répandu réduisant la thématique migratoire à ces formes urbaines auto-construites et spontanées, arasant du même coup la complexité des phénomènes migratoires internes à la Turquie. La question des migrations intérieures n'est pas un bloc qui se penserait dans le temps et dans l'espace selon des logiques uniformes et linéaires. Les étudier demande de définir des seuils qui, malgré leur nature subjective, permettent d'établir des périodes et des vagues migratoires aux caractéristiques proches, tant dans la nature des dynamiques étudiées que dans celle des individus concernés. Les sections qui suivent s'attacheront à retracer ces processus et les paradigmes successifs qui ont présidé à leur étude.

4.1.1. 1950-1965 : Modernisation nationale et apparition de la question migratoire

Face au rôle central des migrations intérieures dans la construction du profil démographique actuelle de la Turquie, la faiblesse quantitative des travaux de sciences sociales à leur sujet peut

⁶⁰ En Turquie, et plus généralement au Moyen-Orient et en Asie centrale, le *muhtar* est le représentant élu à la tête des entités les plus réduites de la hiérarchie administrative, le village dans les zones rurales, le quartier en ville.

⁶¹ *Savaştepe* signifie littéralement « la colline de la guerre ».

⁶² L'œuvre de Latife Tekin s'inscrit dans un courant artistique né à la fin des années 1970 et marqué par un intérêt nouveau pour des migrations qui explosent aussi bien en Turquie que vers l'Europe. Dans le domaine littéraire, cet intérêt qui se formalisera dans une « littérature de l'urbanisation » (*kentleşme edebiyatı*), aussi appelée « littérature migrante » (*göç edebiyatı*) ou « littérature de l'exil » (*gurbet edebiyatı*), cherche à décrire la multitude des expériences individuelles et l'importance nouvelle des populations migrantes dans le fonctionnement contemporaine des villes turques (Halman, 1985). La littérature n'est d'ailleurs pas le seul domaine artistique à faire de la thématique migratoire une source d'inspiration. De nombreux réalisateurs se sont saisis de la question migratoire comme Yılmaz Güney (*Umut*, 1970 ; *Baba*, 1971 ; *Yol*, 1982), Osman F. Seden (*Gurbetçiler*, 1973), Tunç Okan (*Otobüs*, 1975), Şerif Gören (*Almanya acı vatan*, 1979), Tuncel Kurtiz (*Gül Hasan*, 1979) ou, plus récemment, Mahsun Kırmızıgül avec le succès national de son film *Güneşi Gördüm* (2009) (Tamer, 1978 ; Anık, 2012).

surprendre. Circonscrite depuis quelques années à une approche macro-économique se résumant à quantifier et modéliser des migrations appréhendées comme des flux trop souvent déshumanisés, l'étude des migrations intérieures en Turquie s'est, très tôt, tournée vers leur expression paroxystique qu'était les *gecekondu*, délaissant ainsi l'analyse de phénomènes moins « visibles ». Partagés entre un penchant à associer systématiquement migrations et *gecekondu* – et niant du même coup la complexité des mouvements migratoires – et un penchant à appréhender les migrants comme de simples populations destinées à alimenter et renforcer la présence de ces milliers de quartiers illégaux, les chercheurs font des *gecekondu* « *un laboratoire pour l'étude du processus d'urbanisation en Turquie [et] l'analyse des effets de la vie en milieu urbain sur les comportements des populations issues des zones rurales* » (Aksaz, 2012 : 119). Ce parti-pris méthodologique transforme progressivement le terme *gecekondu* en un mot relevant du « *prêt-à-penser* » (Ocak, 2002), « *utilisé à tort et à travers [...] pour parler à la fois, et pêle-mêle, de pauvreté urbaine, de paysages urbains, d'immigration interne, de rapports de propriété au sol urbain, de mouvements sociaux, de politiques de logement ou de pratiques d'auto-construction [...]* » (Pérouse, 2004b : §2).

Pourtant, à condition d'être prudent, l'étude des transformations que connaissent les *gecekondu* et leurs habitants au fil du temps, tout comme l'évolution des perceptions à leur égard, peuvent servir de point de départ à l'analyse des configurations politiques, économiques et sociales contemporaines nées de migrations plus ou moins anciennes. Ainsi, les passerelles sont nombreuses entre les paradigmes qui se sont succédé dans la recherche sur les migrations intérieures en Turquie et les découpages historico-épistémologiques proposés par des chercheurs comme Tahire Erman (Erman, 2001) ou Mehmet Rıfat Akbulut et Seher Başlık (Akbulut et Başlık, 2011) à propos du corpus scientifique relatif aux *gecekondu*. Une présentation concise de ces travaux doit permettre d'une part de comprendre comment s'est structuré le champ de recherche à l'intérieur duquel s'inscrit notre recherche, d'autre part de discuter la pertinence de certains de ces héritages conceptuels.

4.1.1.1. *Le passage d'une Turquie rurale à une Turquie industrielle et urbaine*

L'augmentation que connaissent les flux migratoires intérieurs au début des années 1950 marque un tournant dans l'histoire démographique et sociale de la Turquie contemporaine. Dans un pays où, en 1945, plus de 75 % de la population est rurale et où les taux de croissance de ces mêmes zones sont de 22,2 ‰ – contre 17,5 ‰ dans les zones urbaines –, les dynamiques de réajustement

démographique qui s'engagent au milieu du XX^{ème} siècle représentent une rupture que le seul accroissement naturel ne peut à lui seul expliquer. En cinq ans, le taux de croissance urbaine atteint 55,7 % tandis que l'accroissement des zones rurales (17,4 %) entame une baisse qui ne fera que s'accroître lors des années suivantes (DİE, 1991). Les recensements quinquennaux publiés par le DİE⁶³ deviennent les témoins de l'exode rural qui s'amorce dès la fin des années 1940 et qui consacre l'entrée du pays dans la première phase de sa transition démographique. En quelques années, la population urbaine voit sa part augmenter fortement au sein d'une population totale qui, elle aussi, voit ses effectifs s'accroître : de 23 % en 1927, la part de citadins passe à 30 % en 1960, puis 35 % en 1965.

Ces prémices à un rééquilibrage démographique et social deviennent l'une des expressions les plus visibles des transformations économiques engagées depuis plusieurs décennies par les régimes politiques successifs⁶⁴, mais que la fin de la Seconde Guerre mondiale et la restructuration de la gouvernance mondiale ne font qu'accroître : à partir de 1945, la Turquie se donne pour objectif central son intégration à une économie capitaliste toujours plus mondialisée dans laquelle les puissances occidentales font office de modèle. Soutenue par un certain nombre d'aides extérieures et en particulier par le Plan Marshall américain, le pays s'attache à moderniser et diversifier une économie nationale jusqu'alors tributaire d'un secteur agricole qui, bien que technologiquement en retard, continue à employer l'écrasante majorité de la population. Cette politique de modernisation agricole qui comprend l'importation de plus de 40.000 tracteurs américains entre 1949 et 1953⁶⁵, l'introduction d'engrais, de systèmes d'irrigation plus perfectionnés, mais aussi l'importation de nouveaux produits agricoles et de nouvelles semences, vise à augmenter la productivité agricole et les surfaces cultivées, mais surtout à intégrer l'agriculture turque au marché mondial (Tekelioğlu, 1992 ; Yıldırım et Yıldırım, 1992 ; İçduygu *et al.*, 1998 ; Altuğ *et al.*, 2008). A côté de ces évolutions que connaît le secteur primaire, le nouveau gouvernement d'Adnan Menderes voit dans l'industrie l'autre secteur susceptible de soutenir le

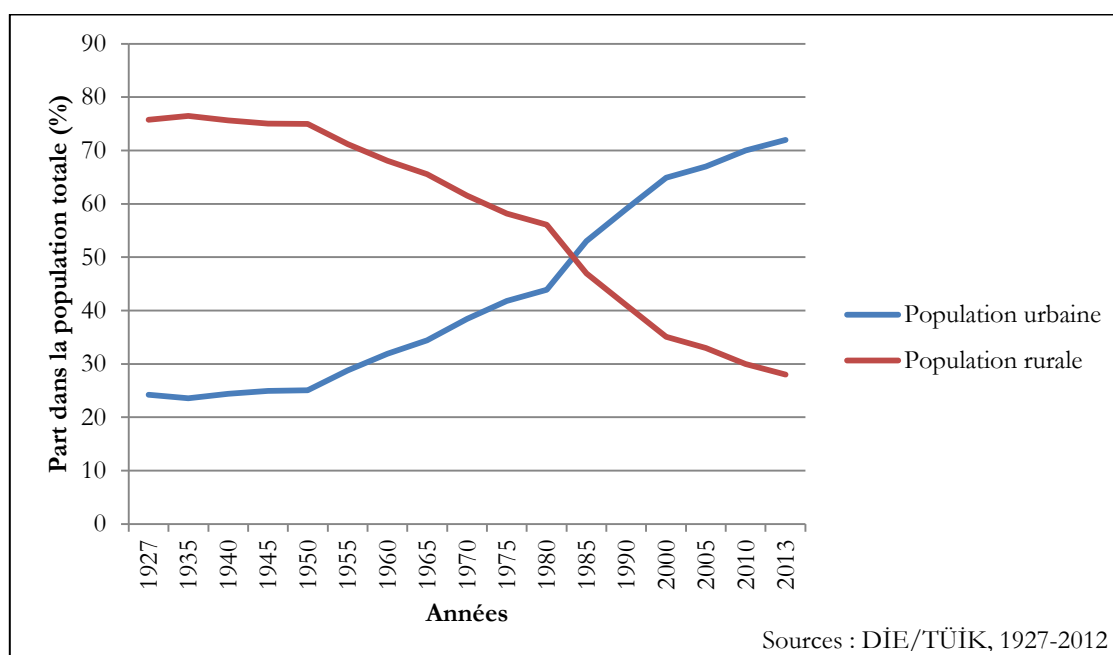
⁶³ Le DİE (*Devlet İstatistik Enstitüsü*) change de nom en 2005 pour adopter celui de TÜİK (*Türkiye İstatistik Kurumu*).

⁶⁴ Contrairement à une idée couramment répandue par une certaine idéologie nationale républicaine, la volonté de modernisation et d'occidentalisation du pays sont bien antérieures à 1923 : « *la modernisation ottomane, qui débute dans les toutes dernières années du XVIII^e, sous deux sultans réformateurs, Selim III (1789-1806) et Mahmut II (1806-1839), couvrira l'ensemble du XIX^e, avec la période des Tanzimat (1839-1876), la promulgation de la première Constitution ottomane (1876), qui aura une vie très brève, le règne d'Abdülhamid II (1876-1909) [...], débordant sur le XX^e siècle avec la période des Jeunes Turcs (1908-1918). La modernisation kémaliste sera l'aboutissement de ce mouvement de plus de cent vingt années* » (Kazancigil, 1991 : 23). Cette politique de modernisation prend néanmoins un tour nouveau avec l'instauration du système républicain kémaliste. Largement inspirées des structures politiques, sociales et culturelles des pays occidentaux, la multitude de mesures engagées par le Parti Républicain du Peuple (*Cumhuriyet Halk Partisi*) se donne pour objectif la réorganisation politique et institutionnelle du pays, mais met aussi en place un interventionnisme « *dans tous les domaines de la vie, de la musique à la gestion du corps* » (Bozarslan, 2013 : 328).

⁶⁵ Parallèlement à ces importations, l'Etat encourage la création d'entreprises et de chaînes de montage de tracteur, volonté qui prend forme avec la création de deux entreprises, Türk Traktör en 1954 et TOE en 1955 (Tekelioğlu, 1992).

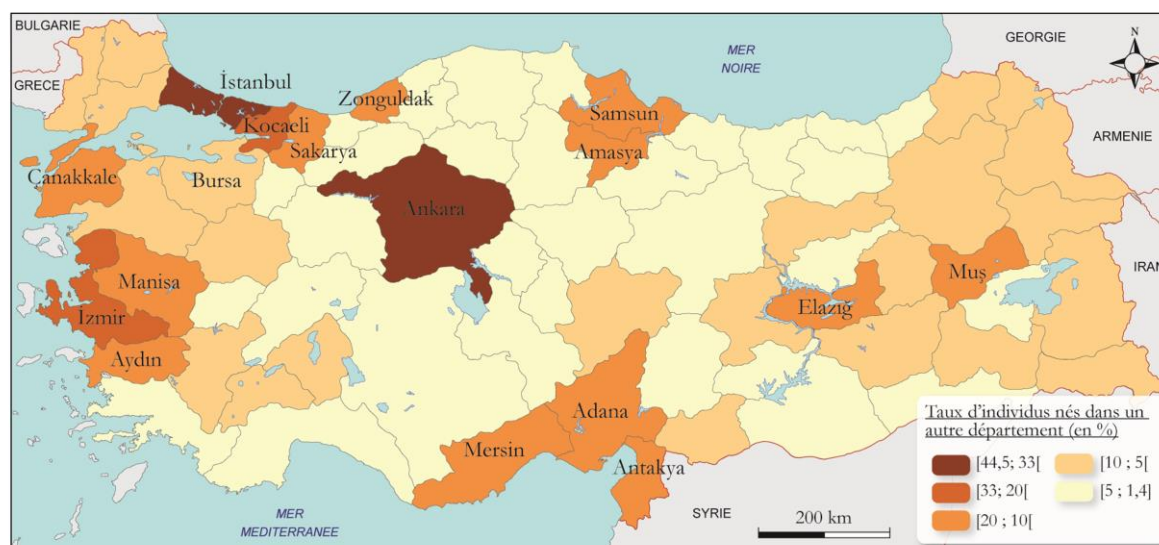
développement national et d'accroître la richesse du pays : les mesures libérales qui rompent avec le monopole de l'Etat sur le secteur industriel et ouvrent de nouvelles perspectives de développement aux investisseurs privés cherchent, elles-aussi, à rendre l'industrie turque compétitive sur le marché mondial.

GRAPHIQUE 1 : EVOLUTION DES PARTS RESPECTIVES DE LA POPULATION RURALE ET URBAINE EN TURQUIE (1927-2012)



Ces réformes structurelles, alors présentées comme un succès agricole et industriel sans précédent par l'Etat et les économistes proches du pouvoir, entraînent cependant une profonde désorganisation du monde rural : la modernisation et la mécanisation des techniques culturales provoquent une réduction des effectifs de travailleurs agricoles obligés de se tourner vers un secteur industriel en plein développement, qui voit dans ces paysans désormais sans emploi la main-d'œuvre susceptible de soutenir sa croissance exponentielle (Keyder, 1982 ; 1987 ; Eraydın, 1992 ; Akşit, 1997). Les zones urbaines où s'implante et/ou se renforce l'activité industrielle commencent ainsi à voir affluer des populations rurales, majoritairement des hommes seuls, à la recherche d'un emploi capable de leur fournir les ressources économiques pour faire vivre leurs familles restées au village (Gökçay et Shorter, 1993).

CARTE 2 : TAUX D'IMMIGRES INTERIEURS DANS LA POPULATION DE CHAQUE PROVINCE (1960)



Fond de carte : P. Raffard, 2014

Source des données : DİE, Genel Nüfus Sayımı 1960

Conception et réalisation : P. Raffard, 2014

Cette amorce d'urbanisation qu'Ayşe Gedik qualifie de « phase de pré-concentration » (Gedik, 2003) ne touchent pas de manière homogène l'ensemble des villes turques. Dans un premier temps, seules les quelques métropoles et grandes villes choisies par le gouvernement pour développer l'activité industrielle – et qui dessinaient déjà la carte industrielle de la Turquie avant les années 1950 (Zürcher, 1993 ; Çoban, 2013) – concentrent la majeure partie des flux migratoires en provenance des campagnes anatoliennes⁶⁶ : Istanbul et les centres industriels d'Izmit et de Kocaeli qui produisent voitures et véhicules lourds, navires, textiles, produits chimiques, produits alimentaires, pharmaceutiques, etc. ; la capitale Ankara qui bénéficie d'investissement publics et mixtes (sucrierie, industries agro-alimentaires, cimenterie, usines d'automobiles et de tracteurs, etc.) ; Izmir-Manisa-Aydın qui de par sa situation géographique sur la mer Egée bénéficie d'un débouché maritime vers l'ensemble du bassin méditerranéen. A ces trois sommets de la hiérarchie industrielle et urbaine viennent s'ajouter des pôles secondaires au rayonnement majoritairement régional : Adana et sa spécialisation dans les secteurs textile et automobile ; Mersin avec son port et sa raffinerie ; Zonguldak avec ses mines de charbon et ses activités sidérurgiques (Bazin et de Tapia, 2012 : 124-130). Cette géographie industrielle reposant

⁶⁶ Si les grandes villes reçoivent, en nombre absolu, les plus importants effectifs de migrants, ce sont pourtant les centres urbains secondaires dont la population s'échelonne entre 125.000 et 250.000 habitants qui connaissent lors de la période 1950-1965 les taux d'augmentation les plus élevés. En effet, les mouvements migratoires intérieurs s'effectuent souvent sur des distances assez courtes, en particulier vers la plus grande ville de la province où résident déjà ces populations (Gedik, *op. cit.*).

sur les principales villes de l'ouest du pays, coïncide presque exactement aux provinces dont la population comprend les taux les plus élevés de migrants.

4.1.1.2. *Exode rural, urbanisation et gecekondu*

Cet afflux de populations rurales vers des villes de plus en plus industrialisées place pourtant rapidement les responsables politiques devant des problèmes de gestion urbaine qu'ils n'avaient pas prévus. A la fin des années 1940, face à « *l'impossibilité à résorber la pénurie de logements par des méthodes normales (légal), [...] les groupes sociaux à bas revenus [sont dans l'obligation de] trouver une solution à leurs problèmes par eux-mêmes* » (Keleş, 1983 : 122). En effet, incapables d'accéder à un logement dans un parc immobilier privé aussi faible qu'onéreux, les migrants doivent élaborer leurs propres stratégies de logement qui contournent bien souvent la loi officielle. Si une partie de ces travailleurs migrants parvient à s'installer dans certains quartiers, souvent en décrépitude, des centres anciens, la majorité se dirige vers les périphéries de grandes villes qui voient s'édifier des baraques faites de bric et de broc qui se regroupent rapidement en campements puis en quartiers appelés *gecekondu*⁶⁷.

Si la Grande Assemblée de Turquie (TBMM) reconnaît dès la fin de l'année 1947 l'existence de ces quartiers auto-construits⁶⁸, il faut néanmoins attendre quelques années avant que ne soit élaborée une définition plus précise du phénomène (Pérouse, *op. cit.*). L'une des premières études menée dès 1953 par Fehmi Yavuz propose de les définir comme des « *bâtiments édifiés précipitamment, la plupart du temps dépourvus des conditions de confort les plus élémentaires, et qui contreviennent aux lois sur la construction, sans tenir compte des droits du propriétaire du terrain où ils s'installent* » (Yavuz, 1953). Quelques années plus tard, c'est encore la dimension illégale du *gecekondu* qui oriente la définition de M. Gençay : « *hébergement construit rapidement sur un lieu n'appartenant pas à celui qui construit, en violation des règlements sur la construction, sans aucun souci des normes hygiéniques et techniques* » (Gençay, 1962 : 5)⁶⁹. L'apparition du thème des migrations et de l'exode rural apparaît dès le départ sous une acception problématique pour un monde urbain qui entre brusquement en contact avec une partie de la société turque inconnue et jusqu'alors (volontairement) ignorée.

⁶⁷ Néologisme propre à la langue, le terme *gecekondu* s'est formé à partir des mots *gece*, la nuit, et *konut*, construction, et signifie littéralement « construit pendant la nuit ». Il est souvent associé, parfois à tort, aux formes urbaines visibles dans d'autres contextes nationaux, mais issues des mêmes dynamiques d'auto-construction comme les *slums* en Inde, les *favelas* au Brésil, ou les bidonvilles en Afrique.

⁶⁸ Cette adoption ferait suite à l'apparition, quelques mois auparavant, le 5 juin 1947, du terme *gecekondu* dans la presse stambouliote (Yerasimos et Vaner, 1988).

⁶⁹ Ces deux définitions sont citées dans (Pérouse, *Ibid.* : §6).

A la réponse expéditive du gouvernement consistant à détruire cycliquement les quartiers de *gecekondu* succède une attitude plus pragmatique de tolérance à l'égard de populations qui fournissent, il est vrai, une main-d'œuvre flexible et bon marché (Erman, *op. cit.*), mais qui représentent surtout un gigantesque réservoir de voix à s'assurer en prévision des futures élections. Plutôt que de chercher à juguler des flux migratoires toujours plus nombreux, les élus locaux du Parti Démocrate instaurent une politique clientéliste à destination de ces nouveaux citoyens :

« Les premières vagues des migrants ruraux, arrivés à Istanbul à partir de 1947, auraient occupé directement des terrains domaniaux pour construire des baraquements. Le Parti démocrate, au pouvoir à partir de 1950, récupérait la hiérarchisation spontanée opérée au sein des quartiers auto-construits en nommant les chefs, issus le plus souvent des rangs des maîtres maçons, à la tête des cellules locales du parti. Il fit ensuite la première redistribution de rente foncière en accordant à la veille des élections des titres de propriété aux occupants. Ceux-ci s'empressèrent alors de céder ce titre à un entrepreneur, qui monta un petit immeuble en leur rétrocédant en contrepartie un certain nombre d'appartements. Ainsi, les occupants illégaux de la fin des années quarante se retrouvaient dix ou quinze ans plus tard propriétaires d'un petit capital immobilier en toute légalité. Dans des territoires à peine viabilisés il est vrai, mais la viabilisation viendra par la suite, au fur et à mesure de la valorisation des lieux et des pressions politiques » (Yerasimos, 2001 : 112).

Ces électeurs à charmer deviennent aussi des consommateurs susceptibles de soutenir un marché intérieur que l'instauration d'une économie planifiée à la suite du coup d'Etat de mai 1960 cherche à revaloriser (Erman, *Ibid.*). L'importance économique qu'acquière ces néo-citadins explique en partie la ratification en juillet 1966 de la loi n°775, dite « loi sur les *gecekondu* », qui tolère et « consolide juridiquement » un habitat jusqu'alors illégal⁷⁰, en prévoyant la conservation des bâtiments jugés en bon état – tout en apportant des améliorations aux infrastructures et aux services de base – et la démolition de ceux ne répondant pas aux critères urbanistiques et architecturaux élémentaires (Pérouse, *Ibid.*).

Tolérance ne signifie cependant pas acceptation, encore moins apaisement des tensions nées de la cohabitation forcée entre une société urbaine qui se veut tournée vers le progrès occidental et des populations rurales présentées comme les « fossoyeurs » des valeurs citadines (Deli et Pérouse, 2002 : 3). Antithèse quasi-totale de l'homme nouveau prôné par la doctrine républicaine et kémaliste, ces migrants et leur *gecekondu* sont vécus comme un affront, notamment à Ankara dont

⁷⁰ Jean-François Pérouse rappelle que la loi de 1966, pour emblématique qu'elle soit devenue, entérine des mesures engagées dès juin 1948 (loi n°5218) qui consistent en une sorte d'amnistie générale visant à réaffirmer le pouvoir de la municipalité d'Ankara sur des transformations urbaines devenues incontrôlables. Cette première loi sera suivie par d'autres injonctions officielles en 1953 et 1963 (*Ibid.*).

l'idéologie urbanistique se voulait une vitrine de la modernité vers laquelle tendait la nouvelle République (Pérouse, 1997)⁷¹.

4.1.1.3. *L'intérêt progressif du monde académique pour les questions migratoires*

C'est dans un contexte politique, économique et intellectuel marqué par le renforcement des liens avec le monde occidental, en particulier avec les Etats-Unis, qu'émergent les premiers travaux académiques consacrés aux migrations et aux migrants intérieurs en Turquie. Relevant souvent de l'initiative individuelle, et donc peu encouragés par les institutions universitaires, plusieurs travaux se penchent dès le début des années 1960 sur les problématiques migratoires afin d'évaluer le degré d'insertion des migrants à la ville. L'étude que mène l'anthropologue Peter Suzuki à Istanbul auprès de populations rurales originaires du même village d'Anatolie, constate leur faible insertion à la vie urbaine causée, selon lui, par le maintien d'une forte sociabilité villageoise (Suzuki, 1960 ; 1966). Avec la création en 1961 du département d'Anthropologie et d'Ethnologie à l'université d'Istanbul⁷² et sous l'impulsion du géographe Erol Tümertekin, alors responsable de l'Institut de Géographie de la même université, les thématiques migratoires deviennent un sujet central pour une nouvelle école d'études urbaines qui cherche à rassembler des chercheurs aux approches pourtant disparates. Les Presses universitaires de l'université d'Istanbul (*İstanbul Üniversitesi Yayınları*) et de l'Institut de Géographie (*Coğrafya Enstitüsü Yayınları*) se donnent ainsi pour ligne éditoriale le dialogue entre des travaux quantitatifs à l'échelle de la Turquie (Tümertekin, 1965 ; 1968 ; 1973 ; Tanoğlu, 1969) et d'autres, plus qualitatifs, comme ceux menés par C. Hart et N. Saran sur les quartiers de *gecekondu* de l'arrondissement de Zeytinburnu (Hart et Saran, 1969).

⁷¹ Dans leur travail sur la transformation des perceptions à l'égard des *gecekondu*, Mehmet Rifat Akbulut et Seher Başlık exhument plusieurs articles scientifiques et journalistiques symptomatique de la colère d'une partie de la population excédée à l'égard de ces habitants qui vivent dans des quartiers où « *les toilettes sont communs et où l'eau sale se déverse au grand jour* » (A. Fenik, Zafer, Mai 1949). Plus encore que les problèmes d'hygiène, les critiques se portent surtout sur le laisser-faire des élus politiques : « *Le nombre de personnes vivant dans les gecekondu [d'Istanbul] est désormais de 30.000. Le gouverneur (F. K. Gökay) voit d'un bon œil et protège ces habitants. Nous n'avons rien à en dire mais ne soyons pas surpris si les gecekondu qui ont déjà leurs propres lois, règles et conseils mettent en place leur propre forces de police et même une armée* » (*Cumhuriyet*, 15 octobre 1949) (Akbulut et Başlık., op. cit. : 7-8).

⁷² Si l'école de recherche urbaine est devenue célèbre dans les sciences sociales en Turquie, les années 1960 voient se développer dans plusieurs universités des formations centrées sur les questions urbaines et d'aménagement urbain, enrichissant d'autant un paysage scientifique qui se réduisait alors au seul Institut d'Urbanisme et de Relocalisation (*Şehircilik ve İskan Enstitüsü*) de l'université d'Ankara (Akbulut et Başlık., op. cit.).

La concentration à Ankara des ministères, des institutions officielles et de certains instituts d'urbanisme, principaux commanditaires des premières études sur les phénomènes migratoires⁷³, fait pourtant de la capitale le principal pôle de recherche sur le sujet (Öğretmen, 1957 ; Yasa, 1966 ; 1970 ; 1973 ; Yörükhan, 1968). Une proximité avec le pouvoir – quand les chercheurs ne sont pas eux-mêmes issus de ces classes dirigeantes (Okay *et al.*, 1975) – qui se fait largement sentir dans des études dont le parti-pris idéologique évident définit pour plusieurs années le discours scientifique dominant. A partir du début des années 1960, une série d'études se penchent sur des *gecekondu* devenus aussi visibles dans le paysage urbain ankariote, qu'obscurs dans leurs modalités de fonctionnement. Influencées par l'approche structuraliste et fonctionnaliste alors en cours en Europe et aux Etats-Unis, ce paradigme de « l'Autre rural » (Erman, *op. cit.*) élabore une approche hypothético-déductive binaire opposant citadins « modernes » et migrants ruraux, le destin inéluctable des seconds étant se couler dans le modèle porté par les premiers⁷⁴. Les *gecekondu* deviennent le terrain d'étude privilégié de sociologues, anthropologues et géographes qui y voient un monde à la bascule entre deux systèmes de référence, dans lequel les familles, « *partagées entre le village et la ville, présentent les caractéristiques d'une famille transitoire* » (Yasa, 1970 : 10). Si la méthode et les données utilisées se veulent objectives, l'analyse repose pourtant sur des visées politiques assimilatrices et intégrationnistes manifestes : l'analyse des niveaux d'éducation, des taux de fécondité, des taux de criminalité, de la taille des familles ou encore des niveaux de revenus des groupes migrants cherche à évaluer la place de chaque famille et de chaque individu au sein d'un supposé continuum rural-urbain. De même, l'observation teintée d'ethnographie des pratiques et des tâches quotidiennes, comme les choix d'habillement, la persistance de dialectes et d'accents régionaux, l'alimentation ou encore l'attention portée par les femmes à leur apparence esthétique deviennent autant d'éléments censés déterminer la position des néo-citadins dans leur marche vers l'assimilation urbaine. Ainsi, les comportements alimentaires sont présentés comme le symbole du niveau de développement et du degré d'intégration des familles : le repas à table devient une condition d'entrée vers la modernité, tandis que le maintien de repas à même le sol témoigne du maintien de pratiques villageoises jugées rétrogrades (Yasa, 1966). Le travail scientifique se confond ainsi avec l'objectif politique d'intégration : « *quand nous parlons de 'la famille de gecekondu', nous entendons une famille 'malheureuse' qui apparaît avec les conditions sociales structurelles*

⁷³ Mentionnons, à titre d'exemple, le travail d'İbrahim Yasa sur les familles dans les *gecekondu* conduite sous la tutelle du Ministère de la Santé et des Services Sociaux (Sağlık ve Sosyal Yardım Bakanlığı) (Yasa, 1966), ou celui de Turhan Yörükhan, là encore sur la thématique des *gecekondu*, financé cette fois par le Ministère du Développement et de la Relocalisation (İmar ve İskan Bakanlığı) (Yörükhan, 1968).

⁷⁴ Comme le remarque Naslıhan Tok, les chercheurs, en supposant l'existence d'un groupe citadin tourné vers une certaine forme de modernité et en s'y incluant plus ou moins ouvertement, « *attribuent aux habitants des gecekondu une « altérité », une distinction entre « nous » et « eux » et donnent à voir l'analyse d'une population « autre » à travers le regard de membres de la classe moyenne urbaine* » (Tok, 1999 : 44 ; cité dans Erman, 2001 : 990).

d'une période donnée et qui est condamnée à disparaître après un moment, sa présence sera ainsi brève comparée au temps long de la société» (Ibid. : 17).

L'ampleur nouvelle que prennent les migrations dans le courant des années 1970 et l'accroissement en ville du nombre de migrants ruraux dont « l'acculturation » urbaine ne semble pas si évidente, entraînent une reformulation du discours politique, scientifique et médiatique qui leur reproche désormais la conservation de valeurs jugées arriérées : « *Certaines des valeurs rurales, malgré qu'elles aient rempli leurs fonctions, demeurent des ruines fossilisées. Il est bien plus compliqué de les faire disparaître que les éléments de la culture matérielle* » (Yasa, 1973 : 45). De ces « ruines fossilisées » dont parle İbrahim Yasa peut en effet surgir une menace susceptible de saper les fondements d'une société urbaine pourtant sur la voie de la modernisation⁷⁵. Plus encore que la survivance de normes rurales, le danger serait de voir les villes turques se peupler rapidement sans pour autant s'urbaniser⁷⁶ : « *les manières de vivre et de penser qu'apportent [les migrants], jusqu'à ce qu'ils soient devenus urbains, ruralisent les villes, en particulier lorsque d'importants flux de populations rurales migrent vers les villes. A Ankara, l'Avenue Anafartalar, où l'on comptait les plus prestigieux magasins de la ville, est désormais dominé par le goût rural* » (Yörükhan, *op. cit.* : 11). Cette ruralisation dénaturerait le paysage et les normes urbaines, y transplantant des problèmes villageois qui transformeraient la ville en « méga-village » dans lequel l'unité urbaine disparaîtrait au profit d'une mosaïque hétérogène d'appartenances géographiques, culturelles ou confessionnelles (Deli et Pérouse, *op. cit.*). L'accroissement des flux intérieurs à partir de 1965, tout comme la politisation de la question migratoire, amène un nombre grandissant de chercheurs à se pencher sur une réalité sociale devenu indéniable, à réinterroger et complexifier un paradigme de « l'Autre rural » inefficace à saisir les transformations à l'œuvre.

4.1.2. 1965-1980 : L'explosion migratoire et urbaine

4.1.2.1. Une augmentation des flux migratoires sans précédent dans l'histoire du pays

⁷⁵ La chercheuse en sciences politique Sema Erder résume une crainte qui, selon elle, dépasse les frontières turques : « *la migration des paysans/villageois a toujours été la migration la plus redoutée par les citoyens. De leur arrivée à leur installation, de leurs modalités d'établissement en ville à leurs habitudes de vie, jusqu'aux emplois occupés, les paysans/villageois ont été le groupe le plus évoqué dans le débat public en tant que problème* » (Erder, 1996 : 11).

⁷⁶ Cette crainte renvoie à l'hypothèse d'une « mal-urbanisation » (*çarpık-kentleşme*) et d'un sentiment de ruralisation de la ville (*kentin köyleşmesi*) (Deli et Pérouse, *op. cit.* : 2).

Les dynamiques migratoires et urbaines qui s'étaient engagées au début des années 1950 s'accroissent fortement durant les années suivantes, mais doivent être appréciées dans le contexte de la croissance démographique globale du pays, elle-même particulièrement vigoureuse. Les recensements montrent en effet la très forte augmentation d'une population turque qui passée de 13,6 millions d'habitants en 1927 à presque 45 millions en 1980 (TABLEAU 6).

TABLEAU 6 : LE POIDS DES VILLES EN TURQUIE (1927-1980)

Date des recensements	Population totale	Acc. annuel moyen (%)	Population urbaine		Acc. annuel moyen (%)	Agglo. de plus de 10.000 h.	
			Total	% du total		Pop.	% du total
1927	13 648 270	2,13	3 301 044	24,2	1,78	2 236 085	16,4
1935	16 158 018	1,98	3 802 642	23,5	2,71	2 684 197	16,6
1940	17 820 950	1,06	4 346 249	24,4	1,52	3 234 471	18,1
1945	18 790 174	2,20	4 687 102	24,9	2,27	3 441 395	18,3
1950	20 947 188	2,81	5 244 337	25	5,72	3 883 865	18,5
1955	24 064 763	2,89	6 927 343	28,8	5,04	5 328 846	22,1
1960	27 754 820	2,49	8 859 731	31,9	4,05	6 999 026	25,2
1965	31 391 421	2,55	10 805 817	34,4	4,85	9 343 006	29,8
1970	35 605 176	2,53	13 691 101	38,5	4,26	12 734 476	35,7
1975	40 347 719	2,09	16 869 007	41,8	3,09	16 643 809	41,3
1980	44 736 957	2,82	19 645 007	43,9	7,03	20 330 065	45,7

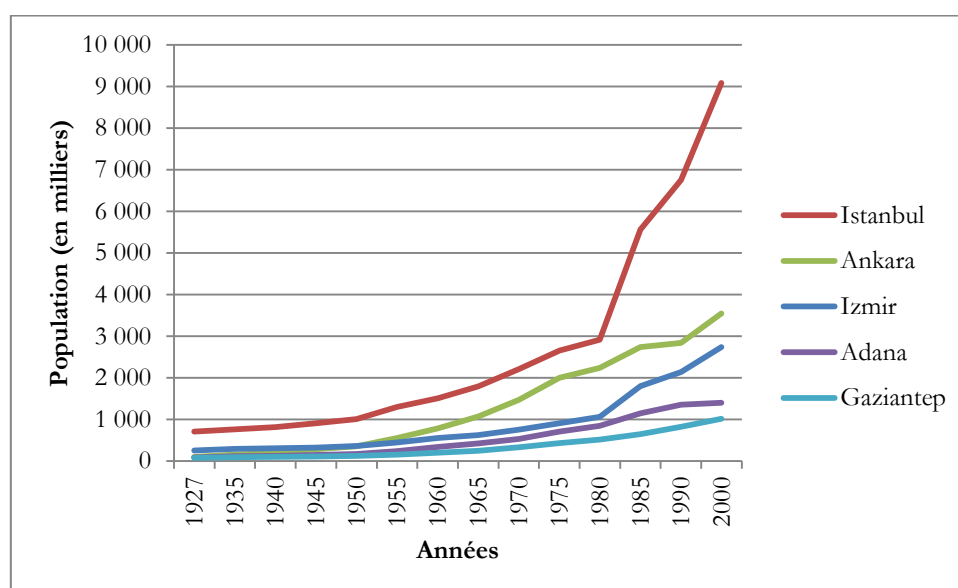
Sources statistiques : DİE
Tableau extrait de Bazin, 1986 : 91

Dans ce contexte, la population urbaine suit, peu ou prou, les dynamiques démographiques globales. A sa stagnation autour de 25 % lors de la période 1927-1950, succède un brusque décollage de la population urbaine, qui croît 2,3 à 3,8 fois plus vite que la population rurale, sa part dans la population totale s'accroissant du même coup. A partir de 1975, si les recensements quinquennaux montrent que la croissance urbaine semble se ralentir aux alentours de 3 %, ce phénomène s'explique plus par une « illusion statistique » tenant à la définition restrictive de la ville donnée par le DİE⁷⁷ que par un véritablement essoufflement démographique. En effet, comme le rappelle Marcel Bazin, « la croissance spatiale des grandes villes les a fait déborder sur leurs périphéries administrativement « rurales », phénomène particulièrement spectaculaire autour d'Istanbul et d'Izmir [...] La population des localités de plus de 10.000 habitants en est ainsi arrivée à dépasser nettement la population « urbaine » au sens strict de 1980 » (Bazin 1986 : 91). Face à l'accroissement urbain, le taux de la population rurale connaît en toute logique un recul significatif, passant de 70 % de la

⁷⁷ Pour le DİE, l'appellation de « ville » est en effet réservée, jusqu'au recensement de 1985, aux seuls chefs-lieux de département (*il merkez*) et d'arrondissement (*ilçe merkez*), et ce quelle que soit leur population.

population totale en 1965 à 55 % en 1980 (DİE, *op. cit.*). De même, les taux de croissance des zones rurales continuent à diminuer jusqu'à 13 ‰ en 1980, tandis que les zones urbaines, quant à elles, connaissent des taux de croissance qui atteignent puis dépassent 50 ‰. Cette augmentation se répercute à toutes les échelles de la hiérarchie urbaine (Graphique 2). Si Istanbul représente un cas extrême dans ces dynamiques de croissance urbaine, l'ensemble des villes turques, Ankara, Izmir et Adana en tête, est confronté à une augmentation sans précédent de sa population.

GRAPHIQUE 2 : ÉVOLUTION DE LA POPULATION URBAINE DE CINQ DES PRINCIPALES AGGLOMERATIONS DE TURQUIE (1927-2000)

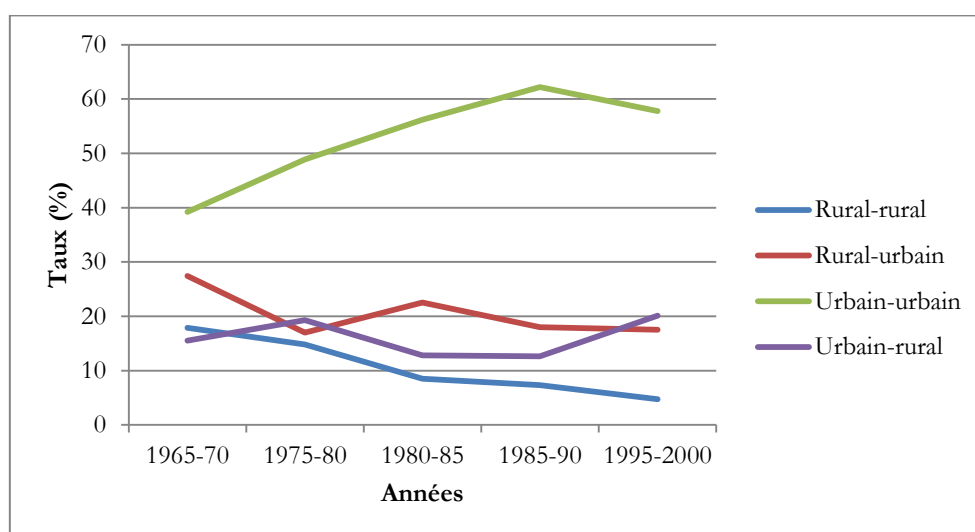


Source : DİE/TÜİK, *Genel Nüfus Sayımları, 1927-2000*

Outre la croissance urbaine, les migrations intérieures de la période 1965-1980 redéfinissent la distribution spatiale des zones émettrices et des villes réceptrices. Dans plusieurs études qu'elle publie dans les années 1980 et 1990, Ayşe Gedik montre que la géographie migratoire de la Turquie connaît, entre 1965 et 1980, des transformations importantes à la fois dans l'ampleur de phénomènes qui se renforcent, mais aussi dans ses territoires d'expressions. Selon la démographe, aux flux de populations rurales qui migraient vers les centres urbains régionaux et nationaux, succèdent des mouvements migratoires de plus en plus interurbains. Si l'attraction que suscitent les trois métropoles (Istanbul, Ankara et İzmir) pour une partie importante des migrants en fait désormais des villes millionnaires, les mouvements de populations touchent toutes les échelles de la hiérarchie urbaine (Gedik, 1985 ; 2003). Chefs-lieux de canton ou préfectures régionales reçoivent des populations d'autres villes équivalentes, mais envoient aussi des migrants vers des

entités urbaines plus importantes, tandis que les migrations en provenance des zones rurales stagnent.

GRAPHIQUE 3 : ORIGINES ET DESTINATIONS DES FLUX MIGRATOIRES INTERIEURS



Source : TÜİK, 2000, *Genel Nüfus Sayımı, Göç İstatistikleri*, p.11

Déjà ébauchée lors de la décennie précédente, l'approche macro-économique « rationnelle » devient la grille d'analyse privilégiée par les chercheurs turcs et/ou étrangers. Pour les chercheurs, les déterminants migratoires relèvent ainsi presque exclusivement de la structure du marché national de l'emploi et de la concentration du travail dans les centres urbains. L'individualité du migrant, son choix personnel tout comme la dimension aventurière de ses motivations à partir sont totalement absentes de travaux de recherche qui préfèrent faire de la théorie *push/pull* une clé de lecture privilégiée pour comprendre les comportements des populations migrantes (Tekeli, 2008). Seuls les travaux d'Ayşe Gedik montrent que la décision de partir de sa région n'est pas uniquement motivée par des raisons automatiques et rationnelles : niveau d'éducation, connaissance des réseaux, capacité à prendre un risque et à partir à l'aventure, présence sur place de réseaux de solidarité susceptible de devenir une aide et une ressource pour le migrant, autant d'éléments que le chercheur ne peut ignorer (Gedik, 1997 ; Gökhan et Filiztekin, 2008). Les tensions politiques qui apparaissent pourtant à partir des années 1970 et l'influence scientifique des travaux de sciences sociales européens et anglo-saxons donnent lieu à une profonde refonte de la recherche sur les phénomènes migratoires en Turquie. Non plus appréhendés comme de simples envahisseurs ruraux venus pervertir les normes et les valeurs de la vie urbaine, les migrants deviennent l'objet d'une lecture plus teintée d'empathie et pointant la complexité de leur rôle au sein des dynamiques urbaines.

4.1.2.2. Politisation et complexification de l'analyse

Les mouvements de protestation et de révolte qui apparaissent simultanément un peu partout dans le monde pour s'opposer à un système capitaliste jugé mortifère rencontrent un écho particulièrement fort en Turquie. Frappé de plein fouet par une crise économique dont les cycles de dévaluation et d'inflation « accélèrent la paupérisation des populations urbaines et rurales, l'approfondissement des inégalités sociales de plus en plus criantes dans les milieux urbains et les effets de l'urbanisation même », le pays voit « se durcir les mouvements ouvrier [...], paysan et étudiantin » (Bozarslan, 2004 : 59). Au tournant de la décennie 1970, la société turque ne cesse de se polariser, tandis que les affrontements, souvent violents, parfois meurtriers entre groupes politiques antagonistes se multiplient (Dorronsoro, 2005).

Dans ce contexte politique tendu, certains quartiers, majoritairement peuplés de migrants (quartiers stambouliotes de 1 Mayıs Mahallesi ou Gültepe dans l'arrondissement d'Ümraniye, Gazi à Gaziosmanpaşa), deviennent les bastions symboliques de contestation politique, mais aussi de lieux d'expérience de nouvelles pratiques d'organisation⁷⁸ (Aslan, 2004 ; Pérouse, 2004c). Largement relayé par des médias pour qui l'expression consacrée « classes laborieuses, classes dangereuses » n'a jamais paru aussi appropriée⁷⁹, le discours de l'opinion publique et d'une partie de la sphère académique se radicalise et les critiques fusent à l'égard de migrants accusés de saper l'ordre urbain et présentés comme les tenants d'une « culture de la pauvreté » (*Yoksulluk Kültürü*), caractérisée par des goûts esthétiques « vulgaires » inférieurs aux canons esthétiques et culturels urbains (Türkdoğan, 1977 ; Stokes, 1992).

Si la théorie de la modernité et du progrès reste la grille de lecture, l'importance prise par les idées humanistes et révolutionnaires dans les milieux intellectuels européens et américains percole pourtant bientôt la sphère intellectuelle turque. Cette empathie d'une partie de la gauche pour des

⁷⁸ Şükrü Aslan, dans sa monographie du quartier du 1^{er} mai (1 Mayıs Mahallesi) note l'importance de certaines organisations d'extrême gauche dans l'élaboration de nouvelles pratiques de gouvernance locale comme la recreation du projet républicain de « maisons du Peuple » (*Halkenleri*) qui se donne pour objectif une reprise du pouvoir de décision par la population (Aslan, 2004).

⁷⁹ Les affrontements que connaît au début du mois de septembre 1977 le quartier du 1^{er} mai, à la suite des tentatives de démolition ordonnées par la municipalité, sont abondamment relayés dans la presse nationale. Si plusieurs quotidiens se contentent de rapporter les faits comme *Cumhuriyet* qui titre « Combats lors de la démolition du gecekondü : 5 morts » (3 septembre) ou *Milliyet* qui note que « 99 personnes ont été interrogées par la police à Ümraniye » (3 septembre). D'autres sont beaucoup moins mesurés dans leurs propos comme *Hergün* : « Ces Rouges qui prétendent résister à la démolition des gecekondü ont provoqué la police et causés des incidents. 5 morts, 9 policiers sur un total de 44 ont été blessés lors de combat où furent utilisés des armes à longue portée » (3 septembre) ou *Haber* : « Combats meurtriers à Ümraniye. Les Maoïstes et les Anarchistes parmi la population ont ouvert le feu avec des armes à longue portée » (3 septembre) (Akbulut et Başlık, *op. cit.* : 22)

populations défavorisées, notamment migrantes, considérées comme les victimes d'un système économique à combattre, fait apparaître un certain nombre de travaux qui préfèrent insister sur la condition précaire et défavorisée de ces populations plutôt que de déplorer leur retard par rapport aux canons urbains (Magnarella, 1970 ; Kongar, 1973 ; Şenyapılı, 1978 ; Sencer, 1979 ; Feral Eke, 1981). Pour ces chercheurs, l'analyse ne peut plus nier le rôle joué par les forces sociales, économiques et historiques dans les difficultés rencontrées par des nouveaux arrivants dont le chemin vers l'intégration n'est pas aussi linéaire que ne voulaient le faire croire les études antérieures.

Le travail de Kemal Karpat, devenu une référence incontournable depuis sa parution en 1976, est emblématique de cette réorientation du regard des chercheurs vers une analyse prétendant à plus d'objectivité scientifique (Karpat, 1976). Publié en anglais aux prestigieuses Presses de l'université de Cambridge, *The Gecekondu. Rural Migration and Urbanization* ne rompt pas totalement avec les travaux antérieurs – le postulat que les migrants se couleront tôt ou tard dans le moule urbain est toujours présent⁸⁰ – mais s'attache à montrer la complexité de processus d'adaptation qui s'inscrivent dans le temps long. Contraint par un cadre de pensée toujours structuré autour du continuum rural-urbain, Karpat suggère néanmoins que les configurations sociales qu'il observe sont à penser comme des synthèses de ces deux pôles d'influence. Certes, l'habitat de *gecekondu*, tout comme les pratiques sociales de certaines populations immigrées, s'urbanisent, mais ne gomment pas pour autant un certain nombre d'habitus villageois : « *Les migrants ruraux conservent des éléments de leur culture villageoise, notamment leur organisation communale, ce qui, pour certains, représente une enclave « rurale » dans la ville* » (*Ibid.* : 36)⁸¹. Face au discours déplorant cette ruralisation de la ville, l'accent est mis sur le caractère temporaire de survivances villageoises qui, avec la volonté d'intégration urbaine des populations immigrées, commencent déjà à s'effacer⁸². Un effacement qui ne signifie pas, à terme, disparition de la culture urbaine, mais plutôt l'apparition de villes

⁸⁰ Plusieurs réflexes méthodologiques hérités des travaux antérieurs subsistent chez Karpat, comme l'attention portée aux rapports que les immigrés entretiennent avec un certain nombre de ressources urbaines, notamment celles relevant du divertissement : « *L'urbanisation des ruraux peut se mesurer à l'aune de l'adoption de pratiques associées au mode de vie urbain ; lire régulièrement les journaux, écouter la radio, regarder des films et adopter certaines formes organisées de divertissement associée à l'urbanisation et à la modernisation sont profondément établie dans le gecekondu* » (Karpat, 1976 : 146).

⁸¹ La notion de village urbain reste, encore aujourd'hui, une grille d'analyse pour certains chercheurs comme l'illustre ces lignes alarmistes de Yusuf Adigüzel prononcées à l'occasion d'un colloque organisé à Istanbul sur les questions migratoires en Turquie et dans le monde : « *Les gens qui émigrent des villages vers les villes gardent souvent les valeurs des zones rurales. Vivre en ville mais avec des valeurs rurales, rester dans un entre-deux, n'être ni un villageois, ni un citadin représente un dilemme qui donne lieu à une crise identitaire ou de l'aliénation* » (Adigüzel, 2005 : 584).

⁸² A ce titre, ces lignes de Kemal Karpat illustrent parfaitement cette transformation dans le regard des chercheurs en sciences sociales : « *Les contacts qu'entretiennent les habitants des gecekondu avec la ville et leur désir de connaître ses habitants jouent un rôle central dans leur urbanisation. Si les migrants ruraux sont simplement 'une extension du village dans la ville' comme beaucoup les décrivent, ils entretiendraient alors le minimum de relations avec la ville et demeureraient une communauté repliée sur elle-même. Les contacts qu'entretiennent les résidents des gecekondu avec le monde urbain ne peut laisser penser à un groupe fermé* » (Karpat, *op. cit.* : 150-151).

« rassemblant [désormais] certaines des influences technologiques et industrielles des villes occidentales mais aussi la culture de la campagne » (*Ibid.* : 41).

Grâce aux contacts voulus ou subis avec les habitants de la ville, le modèle de la famille « rurale » se transforme, tout comme les centres d'intérêt et les attentes de populations qui s'approprient progressivement le système urbain. Ainsi, pour certains auteurs, les réseaux de solidarité villageoise ou de pays ne jouent finalement qu'un rôle secondaire dans les stratégies d'adaptation des migrants, l'arrivée en ville redéfinissant totalement les groupes traditionnels d'appartenance (Kongar, *op. cit.*). C'est ce qu'exprime l'anthropologue Benoît Fliche dans sa lecture des travaux d'E. Kongar : « les liens de parenté trouvent en ville des substituts, c'est-à-dire que les liens primaires ne se font plus à l'intérieur de la famille, mais en dehors, via d'autres groupes d'affiliation » (Fliche, 2007 : 16). Dans la même optique, les travaux de Tansı Şenyapılı insistent sur la relativité d'une prétendue condition migrante : la position dans la société turque de ces immigrants de l'intérieur évolue parallèlement aux rôles successifs qu'ils endossent au sein de l'économie nationale : de marginaux, ceux-ci en sont devenus un rouage essentiel⁸³ (Şenyapılı, 1978 ; 1982).

La dialectique explicative tend alors à s'inverser : la difficile intégration des populations immigrées n'est pas tant à chercher dans leur refus d'adoption du modèle urbain, que dans l'attitude des acteurs urbains, du gouvernement aux citoyens ordinaires, qui ne cessent de les renvoyer à leur condition de ruraux. Des barrières structurelles auraient ainsi été érigées face à toute tentative d'intégration : barrière d'emplois (Şenyapılı, 1982), insuffisance des politiques publiques pour répondre aux besoins de populations ignorantes du fonctionnement et des normes urbaines (Feral Eke, *op. cit.*), méfiance des citoyens à leur égard (Kongar, *op. cit.*). La « ruralisation » tant décriée est présentée comme le résultat des manquements de tous les échelons de la hiérarchie urbaine : « Les hauts niveaux d'intégration sont plus difficiles à atteindre. Ce n'est pas la faute des migrants, mais l'absence de politiques publiques pour les aider... Ils [les migrants] participent aux fonctions urbaines quand l'opportunité leur est offerte... Les migrants utilisent largement les services éducatifs et médicaux lorsque ceux-ci sont disponibles. Leur utilisation n'est pas limitée par les singularités d'une soi-disant 'culture de la pauvreté' mais simplement par des mesures mal pensées » (Feral Eke, *Ibid.* : 67).

⁸³ Au même moment, la morphologie des *gecekondu* commence à se transformer. Aux premières baraques faites de bric et de broc succèdent progressivement des bâtiments dont le gabarit dépasse R+2, parfois R+3 (Akbulut, et Başlık, *op. cit.*). Une augmentation verticale et une durcification qui font dire à plusieurs chercheurs que leurs habitants sont sur la voie de la citadinisation, mais qui oublient de préciser que l'habitat de *gecekondu* ne cesse au même moment d'augmenter : à la fin des années 1970, 45% de la population d'Istanbul vit dans des *gecekondu* qui représentent presque 40% du parc immobilier de la ville. Une forte augmentation par rapport 13,5% de « *gecekondu* » en 1960, 23,3% en 1970 et 28 % en 1974 (Tuna, 1977).

Derrière les déclarations de principe, la distance idéologique entre urbains et ruraux n'est toujours pas comblée : l'opposition structurelle entre monde rural et monde urbain, ainsi que la « croyance » en une intégration future continuent à orienter des chercheurs qui formulent pourtant des hypothèses novatrices, notamment à propos de l'importance grandissante des migrants dans l'organisation et le fonctionnement des villes. Le très fort accroissement des flux migratoires à destination des villes turques au milieu des années 1970 et les luttes foncières qu'ils provoquent figent pourtant une partie de la société urbaine dans une attitude de défi et de refus qui voient dans ces arrivants un danger pour la préservation de leurs modes de vie qui se cristallise autour de la question foncière. L'engorgement démographique des centres-villes et les désagréments dont sont victimes leurs habitants (saturation du trafic routier, augmentation des prix du foncier et des loyers, etc.) poussent en effet certains membres de la classe moyenne à s'installer en périphérie où appartements et maisons, plus modernes, plus spacieux mais aussi moins chers, s'intègrent dans un réseau de transport de plus en plus efficace, notamment routier, qui ne cesse de se structurer (Görgülü, 1993 ; Tekeli, 1994). Certains de ces terrains, autrefois délaissés aux migrants pour y construire leur *gecekondu*, deviennent à cette période objets de spéculation foncière, mais aussi de lutte entre des résidents refusant de partir et des promoteurs immobiliers soutenus par les municipalités et une partie de la classe moyenne voulant y implanter de nouveaux projets immobiliers. Une nouvelle atteinte, non plus contre des valeurs de la ville, mais cette fois à l'encontre de classes moyennes désireuses d'accéder à la propriété privée et pour qui l'accession à leur idéal d'urbanité est remise en question. Une tension qui s'ajoute à la violence permanente d'une société au bord de l'implosion, « incapable de négocier un contrat politique et social » susceptible de dépasser de prétendues différences ethniques et culturelles (Bozarslan, *op. cit.* : 64).

4.1.3. 1980-2000 : Vers une redéfinition des flux migratoires et du profil des migrants

L'incapacité des gouvernements successifs à juguler les crises politique, économique et sociale aboutit, le 12 septembre 1980, à un coup d'Etat militaire qui, sous la direction du général Kenan Evren, renverse aussitôt le gouvernement, dissout l'Assemblée nationale et prononce l'interdiction immédiate de tous les partis politiques (Ünsaldı, 2005 ; Demirel, 2008). L'élection, trois ans plus tard, de Turgut Özal et de son Parti de la mère patrie (*Anavatan Partisi*) rompt avec le marasme économique du régime militaire qui avait décrété le gel des salaires et l'interdiction des grèves. Les mesures engagées par le nouveau gouvernement s'attachent à déréglementer et

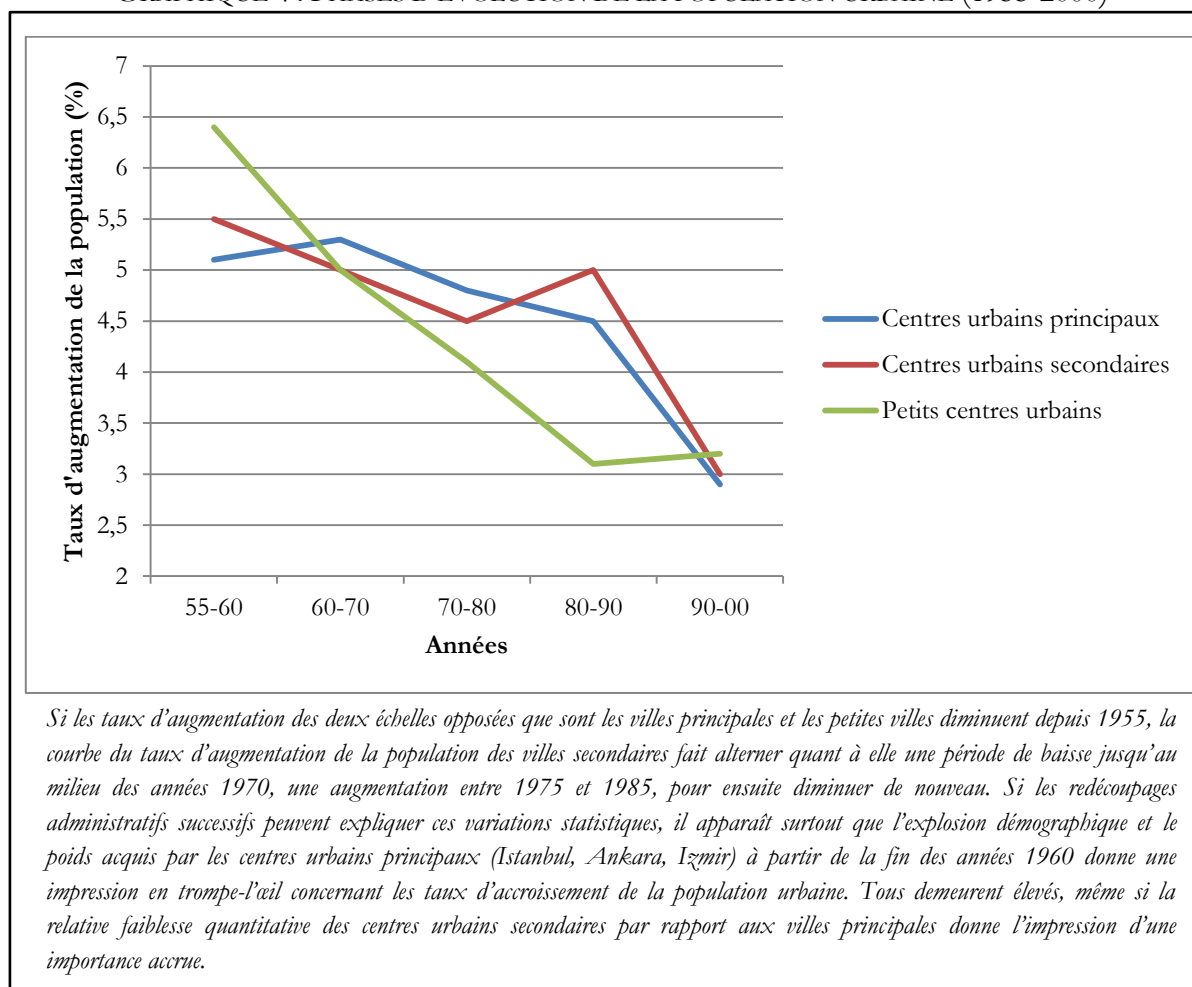
privatiser l'économie turque (Togan et Balasubramanyam, 1996 ; Togan, 2013). Dans ce contexte, « *la livre turque devient intégralement convertible [...], les IDE se multiplient comme jamais auparavant, profitant de l'ouverture de tous les secteurs aux capitaux étrangers et à la privatisation, au moins partielle, de presque toutes les entreprises nationales* », tandis que « *la politique de substitution aux importations est définitivement abandonnée et fait place à une politique entièrement tournée vers les exportations de biens et de services* » (Bazin et de Tapia, *op. cit.* : 103). Les migrants qui ne cessent d'affluer vers les villes subissent de plein fouet cette restructuration de l'économie et de l'appareil d'Etat : l'espoir de trouver en ville un emploi, même sous-qualifié, se heurte à la libéralisation des services publics qui cherchent à faire des économies de personnel, ainsi qu'aux réductions d'effectifs des entreprises du secteur privé. Une grande partie d'entre eux, déjà marginalisés par le passé, est contrainte de trouver d'autres moyens, légaux ou illégaux, pour assurer son existence, tandis que d'autres, à l'expérience citadine plus ancienne, commencent à gravir les échelons de la hiérarchie sociale.

4.1.3.1. *Essoufflement de l'exode rural et apparition de nouvelles migrations*

A partir de 1980, l'accroissement global de la population ralentit progressivement, passant à 2,2 % par an lors de la période 1985-1990, puis à 1,8 % par an entre 1990 et 2000. Les villes gagnent alors 2,7 % par an et réunissent en 2000 plus de 65 % de la population, pendant que la population rurale présente des taux d'accroissement particulièrement faible, de l'ordre de 0,4 % par an (Bazin, 2005).

Comme lors de la période précédente, les caractéristiques de la population urbaine, ainsi que les dynamiques migratoires, suivent les évolutions démographiques générales. Certes, les migrations intérieures continuent à alimenter les effectifs des centres urbains, notamment les plus importants d'entre eux, mais la période 1985-2000 voit toutefois, si ce n'est une stagnation des taux d'urbanisation, du moins un certain ralentissement. Au tournant des années 2000, les centres urbains principaux, secondaires, ainsi que les petites municipalités voient leur taux d'accroissement se concentrer autour de 3 %, consacrant toutefois la suprématie des villes de rang supérieur dans la répartition géographique de la population (GRAPHIQUE 4).

GRAPHIQUE 4 : PHASES D'ÉVOLUTION DE LA POPULATION URBAINE (1955-2000)

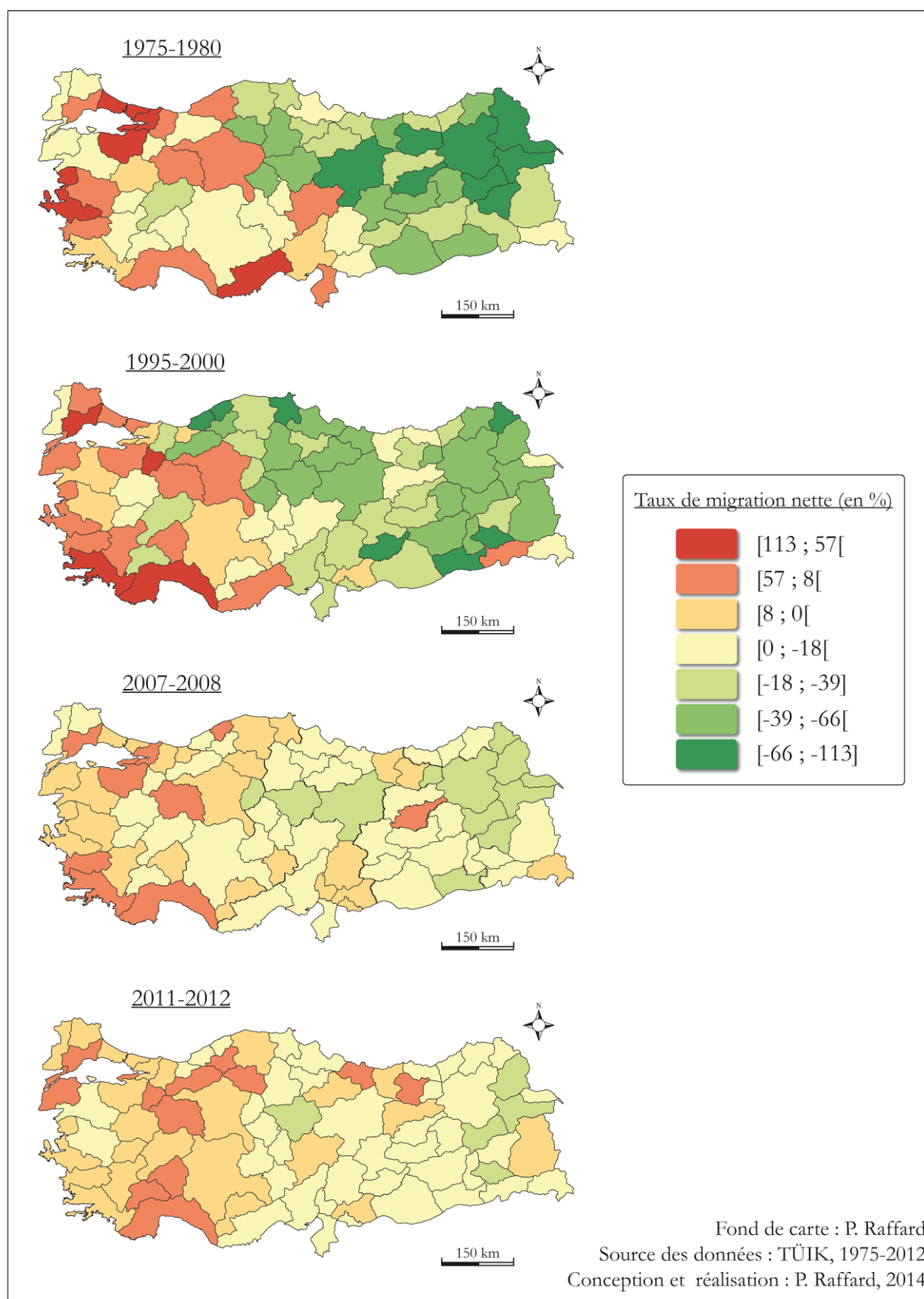


Source : Gedik, 2003

Le ralentissement que connaît la croissance urbaine ne signifie pourtant pas essoufflement des migrations intérieures. La carte des taux de migration nette par province est en effet claire : les mouvements migratoires entre provinces demeurent élevés, entérinant la fracture entre une Turquie occidentale majoritairement réceptrice des flux migratoires et une Turquie orientale dont l'ensemble des provinces – Gaziantep et Şırnak mis à part – voient émigrer une partie de leurs populations (CARTE 3).

A l'échelle régionale, les années 1980 consacrent la réorientation des flux migratoires vers certaines régions dont la population connaît un accroissement sans précédent. À côté des traditionnelles provinces réceptrices comme Istanbul, Ankara ou Izmir, les aménités environnementales et le maintien de l'activité industrielle, mais surtout l'essor de l'activité

CARTE 3 : TAUX DE MIGRATION NETTE PAR DEPARTEMENT (1975-2012)



touristique et de l'agriculture sous serre (surtout pour la région entre Antalya et Mersin) font des littoraux méditerranéen et égéen de nouveaux pôles d'attraction. La province d'Antalya voit ainsi

sa population multipliée par 3,3 entre 1980 et 2000, celle de Muğla par 2,8, celle de Mersin/İçel par 2,4 (DİE, 2000). De même, plusieurs villes moyennes qui occupent une place intermédiaire dans le réseau urbain de la Turquie, grâce à une activité industrielle renforcée connaissent un accroissement de leur population, comme Karabük sur la mer Noire qui grâce à son aciérie voit sa population passer de 15.000 habitants en 1950 à plus de 100.000 en 1990 (Yerasimos, 1997 : §10). A l'autre extrémité de cette géographie migratoire en pleine redéfinition, la plupart des provinces d'Anatolie centrale et de l'Est anatolien voient partir d'importants effectifs de population que l'accroissement naturel associé aux migrations infra-provinciales parviennent tout juste à compenser.

L'autre changement de la période 1980-2000 concerne le profil des populations migrantes. Tout comme l'insuffisance explicative de la théorie *push/pull*, l'analyse simpliste associant migrants et jeunes hommes ouvriers partis en ville pour trouver un emploi peine à acquérir une réelle valeur explicative et se trouve dans l'obligation de prendre en compte d'autres variables économiques, démographiques et sociales (Uğuz et Özdemir, 2013). A une population majoritairement peu qualifiée succèdent en effet des flux migratoires de migrants plus éduqués : le recensement de 1990 montre que 17,17 % d'entre eux sont diplômés du lycée contre 9,73 % de l'université, chiffres qui passent respectivement à 27,32 % et 13,84 % en 2000 (DİE, 2000). Si la recherche d'emploi demeure un élément central dans les déterminants migratoires, d'autres motivations apparaissent qui apportent de nouveaux éléments d'analyse, notamment sur l'importance des réseaux migratoires dans les trajectoires individuelles et collectives : en 2000, la principale raison donnée par les enquêtés pour expliquer leur choix de départ est la présence sur place d'un membre de la famille (26 %), suivie par la recherche d'emploi (20,31 %), la désignation et la nomination dans le contexte salarié (13,59 %), par l'éducation enfin (11,71 %) (Gökhan et Filiztekin, *op. cit.* : 9).

A l'essoufflement de l'exode rural – consacrant l'entrée de la Turquie dans la deuxième phase de sa transition démographique – répond pourtant une revitalisation des flux migratoires intérieurs à partir des années 1990 due au conflit armé qui éclate à l'est du pays entre l'Etat turc et la guérilla kurde. Avec la destruction de près de 4000 villages et hameaux par l'armée turque (Ayata et Yüksek, 2005), ce sont presque un million de personnes qui se trouvent dans l'obligation de migrer vers les centres urbains régionaux (Diyarbakır, Van, Mardin) ou de tenter leur chance dans les grandes métropoles de l'ouest (HÜNEE, 2006 ; Ünal, 2007). Ces « *migrations de villageois sans village* » (Erder, 1996) font apparaître les insuffisances des grilles d'analyse traditionnelles : les variables économiques ne suffisent en effet plus à expliquer le rejet de telle région ou l'attrance

pour telle autre. L'exemple des migrations forcées kurdes montre que les événements politiques contribuent eux-aussi, de manière intentionnelle ou non, à l'urbanisation et à l'accroissement démographique de certaines villes et régions (Kurban *et al.*, 2007 ; İçduygu *et al.*, 2013), mais surtout que le terme de migration englobe une multitude de réalités sociales, individuelles et collectives : les trajectoires migratoires se complexifient mêlant installation en ville, changement de lieu de résidence, retours fréquents dans les régions d'origine au gré des aléas que rencontrent les migrants⁸⁴.

4.1.3.2. *Complexification des dynamiques migratoires et individualisme méthodologique*⁸⁵

Les affrontements qui ont opposé durant les années 1970 militants de gauche et militants d'extrême droite ont fait voler en éclat l'idéal d'unité nationale prôné par le régime kémaliste. Le discours nationaliste d'Özal et du nouveau gouvernement ne peut masquer les dissensions intérieures d'un pays qui prend soudain conscience de son extrême morcellement. Conscient de la difficulté à tenir désormais un discours unitaire et influencé par le paradigme de l'individualisme méthodologique qui gagne alors le monde scientifique européen et anglo-saxon, le champ académique turc cesse de considérer les populations migrantes comme un groupe homogène et commence à insister sur les multiples appartenances d'individus que la seule expérience migratoire ne peut regrouper. Variations temporelles de l'expérience citadine (Alper et Yener, 1991) (Alpar, *et al.*, 1991), différences ethniques, confessionnelles ou régionales (Güneş-Ayata, 1990-1991 ; Erder, 1997), importance du genre (Bolak, 1997 ; Erman, 1997 ; 1998b ; 2001 ; İlkkaracan et İlkkaracan, 1998), appartenances politiques (Schüler, 1998), deviennent autant de facteurs de différenciation pour des auteurs attachés à décrire et comprendre la complexité de populations jusqu'alors réduites à leur seule condition migrante ou leur seule origine rurale. La notion de groupe migrant se voit alors reprocher de dissimuler la complexité de destins et

⁸⁴ Face à ces nouvelles configurations migratoires, le sociologue İlhan Tekeli pointe par exemple l'insuffisance des notions comme celles d'urbanisation et/ou de migrations intérieures pour saisir les singularités des réalités migratoires en Turquie. Il préfère le terme de « routes de vie » (*hayat yolları*) pour désigner les trajectoires multiples et multidirectionnelles qu'élaborent les individus tout au long de leur vie pour répondre aux opportunités économiques qu'ils rencontrent ou pour réaliser leurs attentes personnelles (Tekeli, 2008).

⁸⁵ Le succès, en sciences sociales, de la démarche de l'individualisme méthodologique est lié à l'avènement, à la fin des années 1960 du capitalisme politique et économique. Il s'oppose ainsi l'héritage idéologique et scientifique marxiste selon lequel les configurations sociales seraient le produit de forces structurelles supérieures au sein desquelles la dimension actorielle de l'individu serait secondaire. Pour les tenants de l'individualisme méthodologique comme Karl Popper, l'analyse est inversée : « *la croyance dans l'existence empirique des ensembles sociaux ou collectifs, qui peuvent être aussi décrits comme un collectivisme naïf, doit être remplacée par l'exigence que les phénomènes sociaux, y compris collectifs, devraient être analysés en termes de personnes* » (Popper, 1968 : 341).

d'expériences individuelles qui s'entremêlent et se répondent⁸⁶. Une attention pour l'individu qui fissure d'autant plus les cadres de pensée traditionnels qu'elle montre que la position des migrants ne se résume plus au bas de la hiérarchie sociale : immigrés anciens ou néo-arrivants, les exemples abondent de personnalités qui ont « réussi » en ville, de l'acquisition d'un poste élevé dans l'administration à la création d'entreprises privées florissantes (Bademli, 1986 ; Alper et Yener, *op. cit.* ; Akbulut, 1996).

Cette réorientation méthodologique et scientifique remet en question l'idée selon laquelle la ville deviendrait un gigantesque « village urbain ». Ayşe Güneş-Ayata est l'une des premières à déplorer la cécité de chercheurs préférant se concentrer sur l'étude des réseaux de solidarité rurale ou villageoise, au détriment de travaux qui permettraient de montrer les interactions que ceux-ci construisent avec les structures urbaines existantes⁸⁷. Pour elle, migrants et/ou habitants des *gecekondu* sont bien urbains, même si leurs quartiers de résidence peuvent faire penser à des « villages » au sein de la ville. En effet, les liens sociaux villageois perdent de leur force d'organisation à mesure que les néo-citadins s'intègrent à différents réseaux d'affiliation selon le contexte dans lequel ils agissent. La citadinisation se fait donc sans atomisation sociale, mais avec une diversification des références et des appartenances sociales (Güneş-Ayata, 1996). Faisant écho à cette hypothèse du rôle secondaire joué par les réseaux de solidarité régionale, Sema Erder montre que la pauvreté de certaines populations migrantes⁸⁸ s'explique par leur exclusion de ces mêmes réseaux de *hemşebri*⁸⁹ devenus de plus en plus sélectifs au cours des années 1980 : seuls les membres jugés capables de faire fonctionner économiquement et politiquement réseaux et associations y sont acceptés tandis que les migrants « inutiles » ne peuvent plus s'appuyer sur une ressource à laquelle ils pouvaient auparavant prétendre (Erder, 1995).

Les travaux d'Ayşe Güneş-Ayata sont pourtant rapidement discutés par plusieurs chercheurs qui leur reprochent de ne pas donner suffisamment la parole aux enquêtés et, au final, de n'analyser à aucun moment l'autodéfinition des acteurs eux-mêmes (Fliche, *op. cit.* : 17). Dans ce contexte, la nouveauté des recherches de Tahire Erman tient justement à la restitution de la parole de ces

⁸⁶ Dans son ouvrage *Hüzünün Coşkusu Altındağ* (« Altındağ, l'émoi de la tristesse »), l'écrivain Yaşar Seyman insiste la dimension humaine de ces migrants pourtant vilipendés : « je comprends le cœur du *gecekondu* à travers ce nouveau type d'homme. Je comprends les femmes qui tombent amoureuses, les enfants qui imitent les vices des vauriens, les joueurs qui s'abandonnent à l'alcool, les jeunes hommes et ces gens qui partagent joie et douleur avec passion, qui remplacent leurs jardins absents par de petits pots de fleurs [...] » (Seyman, 1986 : 147).

⁸⁷ Notons cependant l'existence de plusieurs travaux antérieurs qui s'attachent à montrer les liens que les individus immigrés entretiennent avec la population plus anciennement citadine et leur appropriation, même partielle, de l'espace urbain (Dubetsky, 1976 ; Duben, 1982).

⁸⁸ Cette période est marquée par une évolution de la terminologie pour désigner des populations qui, quoique d'origine rurale, sont devenus des citadins à part entière : ainsi le terme de villageois (*köylü*) laisse-t-il la place à celui de « citadins défavorisés » (*kentin yoksulları*) (Erder, 1995 ; 1996).

⁸⁹ Sans véritable équivalent en Français, le terme *hemşebri* désigne l'ensemble des individus originaires de la même province (*il*) ou de la même ville, du même « pays » (*memleket*) ou du même village (*köy*).

informateurs (Erman, 1997 ; 1998a ; 1998b). Ce parti-pris méthodologique, pour novateur qu'il soit, continue à s'appuyer sur le continuum rural-urbain que l'auteur justifie par les liens incessants que les migrants tissent entre la ville et les campagnes, mais lui permet d'élaborer une typologie du sentiment d'appartenance : les enquêtés disent se sentir « plutôt villageois » (7,5%), « plutôt urbain » (20,2%), « ni l'un ni l'autre » (2,2%), « l'un et l'autre » (20,2%). Pourtant, la moitié des informateurs (49,9%), jeunes ou plus âgés, se dit villageois (*köylü*) ce qu'Erman interprète comme un besoin d'identification individuelle au sein d'une société urbaine régie par la compétitivité et l'individualisme (Erman, 1998a : 545-549). Cette volonté de redonner la parole aux migrants et/ou aux habitants des *gecekondu* trouve cependant une limite méthodologique évidente : « *les pratiques viennent souvent faire mentir l'énonciation* » (Fliche, *Ibid.* : 18).

Cet attachement individuel à l'origine rurale commence, à cette période, à faire l'objet de plusieurs recherches qui montrent que l'ancienneté de l'expérience citadine ne signifie pas oubli des références pré-migratoire. Les retours fréquents pour les vacances ou certains événements familiaux (naissance, mariage, enterrement, etc.), les investissements économiques dans la région d'origine, la volonté d'y être enterré, voire parfois d'y construire des cimetières de *hemşehri* sont autant d'exemples des liens qu'une partie de la population urbaine construit entre deux ou plusieurs lieux de référence (Aydoğan, 1997 ; Önen, 1997). Ce qui était jusqu'alors perçu comme le témoin d'une absence de volonté d'adaptation devient, sous la plume de certains auteurs, la condition même d'une intégration réussie (Tatlıdil, 1989)⁹⁰. Disposés à se plier aux contraintes du fonctionnement urbain, les migrants s'installeraient ainsi en ville sans désir de retour, mais conserveraient toutefois des pratiques et des valeurs rurales (Gökçe, 1993). Pour ces auteurs, la crainte d'une partie de la société turque associant des populations immigrées à un frein aux visées modernisatrices du pays apparaît sans fondement : « *même dans les sociétés occidentales où prévaut l'individualisme, il existe une volonté de se livrer à des mécanismes basés sur le face-à-face, sur des relations informelles* » (*Ibid.* : 359). Derrière un discours scientifique empreint d'une certaine empathie, les migrants sont toujours perçus comme un groupe susceptible « *d'influencer directement la structure sociale, politique et économique de la société grâce à sa culture et ses relations sociales, politiques et économiques spécifiques* » (*Ibid.* : 1). Ce positionnement d'une partie des chercheurs turcs continue ainsi à alimenter une certaine appréhension à l'égard des migrants et constitue l'humus sur lequel s'érige bientôt le paradigme suivant, celui de « l'Autre menaçant ».

⁹⁰ Cette analyse s'appuie sur le travail de conceptualisation de M. Kiray pour qui le *gecekondu* représente une configuration intermédiaire entre le système urbain et le modèle rural, susceptible d'amener les populations y résidant vers une intégration urbaine progressive (Kiray, 1968).

4.1.3.3. *Le Varoşlu ou le paradigme de « l'Autre menaçant »*

Face à l'incapacité des municipalités à juguler l'urbanisation spontanée et illégale qui ne cesse de s'accroître, une organisation parallèle, parfois proche d'un fonctionnement mafieux et clientéliste, se met progressivement en place dans des quartiers où l'Etat ne peut plus assurer de présence efficace. Prompts à noircir une réalité urbaine il est vrai de plus en plus morcelée et conflictuelle, les médias trouvent dans les rixes, violences et autres faits divers que connaissent les *gecekondu* matière à gros titres parfois provocateurs⁹¹. Alors que les manchettes de journaux se multiplient ne parlant plus que de « violence », d'« illégalité » ou de « pauvreté urbaine »⁹², le terme *varoş* fait son apparition dans la terminologie journalistique⁹³. Connoté très négativement, le *varoş* et ses habitants, les *varoşlu*, désignent les classes les plus basses de la hiérarchie sociale – le *lumpenprolétariat* de la phraséologie marxiste – réduits aux emplois les moins qualifiés (vendeurs de rue, cireurs de chaussure, récupérateur de plastique ou de carton, etc.) (Altıntaş, 2003), parfois engagées dans des activités criminelles et/ou une lutte radicale contre l'Etat (Kazgan, 2002). Il s'agit aussi des populations sans emplois, des drogués, des malfrats, des mafieux et tout ce que la société compte d'individus moralement condamnables (Erman, 2001). Les questions migratoires se réduisent alors progressivement à celles de ces *gecekondu*, devenus *varoş* qui au fur et à mesure des années se sont solidifiés, ont bénéficié de lois successives d'amnistie notamment en 1984, et qui deviennent pour les décideurs politiques un problème de gestion urbaine sans précédent (Tekeli, 1994 ; Pérouse, 2004b ; 2011 ; Akbulut et Başlık, *op. cit.*).

La fin des années 1990 voit en effet ressurgir la peur d'une urbanisation incontrôlée qui vienne saper les fondations de la ville « légale » et menacer les valeurs citadines et modernes. Cette peur, jusqu'alors circonscrite à une opinion publique orientée par le sensationnalisme médiatique, gagne rapidement une partie du monde académique voyant dans ces vagues migratoires perpétuelles un

⁹¹ Un grand nombre de faits divers et d'actes de violence sont rapportés quotidiennement par la presse turque, mais certains événements ont eu un immense retentissement les actes de vandalisme qui émaillèrent les manifestations du 1^{er} mai 1996 (Erman, 2001), ou encore les affrontements qui opposèrent, en 1995, les habitants, majoritairement de gauche et/ou de confession alévi, du quartier de Gazi dans l'arrondissement stambouliote de Gaziosmanpaşa, aux forces de police (Pérouse, 2004c).

⁹² *Dünya* consacre ainsi au mois de novembre 1996 une suite d'articles intitulés « Istanbul sous occupation ». De même, la revue *Istanbul Dergisi* publie, à trois ans d'intervalle, deux numéros spéciaux, « Istanbul illégal » (octobre 1994) et « l'autre Istanbul » (octobre 1997), qui se penchent sur ces quartiers où l'illégalité et la violence semblent régner en maître. Mentionnons aussi le numéro « Les constructions illégales de gecekondu » publié en janvier 1997 dans *Kent Gündemi*, le périodique de la Chambre des Urbanistes, le dossier « Fracture urbaine » de la revue *Birikim* (juillet 1999) ou encore « Istanbul : la ville qui devient illégale » dans le numéro de septembre 1999 de la revue *Bilim ve Ütopya*.

⁹³ D'origine hongroise, le mot *varoş* désigne au départ un quartier hors des murs de la ville. Il est employé plus tard pour désigner tout quartier périphérique. C'est cette acception que lui donne O. Tuna : « nos citoyens originaires des villages et des villes qui ont émigré vers les varoş des grandes villes avec leurs familles ont abandonné leurs modes de vie [...] » (Tuna, *op. cit.* : 4)

facteur de chaos : « si 65% des immeubles d'Istanbul sont illégaux, cette illégalité signifie qu'il y a une loi qui dépasse la société, puisque cette situation n'est pas conforme à la loi » (Kuban, 1994 : 80). La crainte ne réside plus simplement dans le possible échec des immigrants à se conformer aux normes urbaines, mais plutôt dans le risque d'une attaque frontale à la ville, à ses valeurs, à ses institutions politiques et plus généralement au fonctionnement séculaire et démocratique de la République (Erman, *Ibid.* ; Ağırdir, 2008). Les termes employés peuvent être forts, comme chez Altan Gökalp, où transparait une certaine inquiétude teintée de mépris pour une population suspecte sapant, par leurs propres systèmes organisationnels, les fondements politiques et sociaux d'Istanbul :

« L'arrivée de ces masses encore imprégnées de la ruralité traditionnaliste et islamiste pour la sauvegarde des « valeurs qui s'en vont » ou de l'esprit de revanche de « ceux qui n'ont pas pu résister à la compétition acharnée » marquée par une autre rationalité que celle de l'échange traditionnel, contrecarre tous les efforts d'accès à une urbanité et à un urbanisme à la mesure des prétentions mondiales de la mégapole. En effet, ces immigrants de l'intérieur recréent, dans la mégapole istanbouliote morcelée en une multitude de municipalités clientélistes, des ghettos socio-culturels tenant leurs fiefs dans ces municipalités de « compatriotes », qui sont autant de bases de regroupement et de bastions de l'ethnicité et des solidarités locales » (Gökalp, 2012 : 19).

Les termes de *varoş* et *varoşlu*, parfois employés sans véritable connotation politique ou morale (Ayata, 1996 ; Pérouse, 1997b ; Poyraz *et al.*, 2010), deviennent pourtant un choix lexical hautement signifiant pour désigner une configuration socio-spatiale marquée par l'illégalité et la violence, en totale opposition avec la ville (Etöz, 2000).

Les faits divers et autres affrontements plus ou moins violents qui parsèment l'actualité turque à la fin des années 1990 n'expliquent pourtant pas à eux-seuls un tel sentiment de menace. Cette période marque aussi l'avènement de la périphérisation résidentielle d'une partie de la classe moyenne dont la réussite économique et l'intégration à l'économie globale rend désireuse d'accéder à un cadre de vie « naturel », éloigné des inconvénients des centres-villes. Le « Nous » et ces « Autres » partagent désormais le même espace : les classes les plus aisées vivent dans des îlots de richesses au milieu des *gecekondu* (Öncü, 1997 ; Pérouse, 2002) , tandis qu'une partie des migrants ruraux qui s'était installés dans ce qui était alors les périphéries de la métropole, se retrouvent, du fait de l'étalement urbain, au cœur même de la ville. *Dans ce contexte, « la construction de murs – réels et symboliques – autour des projets immobiliers a pour objectif d'exclure ces 'Autres' »* (Erman, 2001 : 997). Avec la dénonciation d'une supposée menace pour la ville de la part de populations dangereuses et vivant dans l'illégalité, les élites urbaines légitiment ainsi l'idée d'une destruction/rénovation nécessaire des *gecekondu* et/ou des quartiers de migrants (Etöz, *Ibid.*).

4.1.4. Depuis 2000 : ralentissement et perte d'intérêt pour la question des migrations intérieures

A partir de 2000, l'étude des mouvements migratoires en Turquie est confrontée à de nouveaux biais méthodologiques, notamment quant à la pertinence des statistiques disponibles. Après avoir procédé avec une régularité parfaite au recensement générale de la population tous les cinq ans, de 1935 à 1990, le service turc de la statistique laisse tout d'abord s'écouler une dizaine d'années avant le recensement du 22 octobre 2000, puis abandonne le recensement général jugé trop coûteux pour le remplacer par un « système d'enregistrement de la population fondé sur les adresses » (*Adrese Dayalı Nüfus Kayıt Sistemi, ADNKS*), opérationnel à partir de 2007. Si les données disponibles sont actualisées chaque année et permettent ainsi de suivre d'une année sur l'autre les évolutions géographiques, économiques et sociales, les variables disponibles voient leur nombre réduit de manière drastique. Il devient de plus particulièrement d'apprécier les décalages qu'a pu introduire la mise en place de ce nouveau système de dénombrement par rapport aux recensements précédents, si bien que les comparaisons doivent être effectuées avec prudence (Bazin et de Tapia, 2012).

Malgré ces biais, les chiffres produits donnent pour 2013 une population de 76 667 864 habitants dont 70 034 413 citadins et 6 633 451 ruraux représentent respectivement 91,3 % et 8,7 % de la population turque : « *la révolution urbaine est désormais un fait accompli en Turquie, le rapport citadins/ruraux s'est exactement inversé en plus de 80 ans* » (*Ibid.* : 199). Ces taux d'urbanisation ne signifient pourtant ni distribution homogène de la population sur le territoire, ni arrêt de migrations toujours plus interurbaines. Le contraste que nous avons défini concernant les taux de migration nette entre une Turquie de l'ouest réceptrice et une Turquie de l'Est émettrice des flux migratoires intérieurs, se retrouve dans la géographie urbaine du pays. Une ligne Zonguldak-Gaziantep sépare en effet des provinces occidentales présentant les taux d'urbanisation les plus élevés – plus de 90 % pour les départements d'Istanbul, Kocaeli, Ankara et Izmir – des départements « orientaux » restés majoritairement ruraux. Les statistiques relatives aux migrations intérieures, quant à elles, témoignent, certes, d'un ralentissement des flux – 49 provinces sur 81 ont des taux de migration nette négatifs –, mais non d'une disparition. Le contraste est-ouest qui caractérisait la période précédente tend à se diluer au sein du territoire national, même si les principaux départements récepteurs demeurent dans la partie ouest du pays. Cependant, certains

départements comme Tunceli, Erzincan, Gümüşhane ou Artvin polarisent des flux migratoires, en grande majorité en provenance des régions voisines (CARTE 3).

Le manque de données actualisées explique-t-il le faible nombre de travaux consacrés aujourd'hui aux migrations intérieures en Turquie ? Pour vraisemblable que puisse être cette hypothèse, il semble plutôt que les travaux de recherche en Turquie sur les migrations ont suivi les mêmes évolutions méthodologiques et épistémologiques que celles qu'avaient connues les pays « occidentaux » auparavant. Malgré un certain nombre de travaux et de projets de recherche comme ceux portés par le laboratoire d'études urbaines de l'université Şehir d'Istanbul⁹⁴, la thématique des migrations intérieures est tombée dans un relatif anonymat que la réorientation du regard des chercheurs vers les mouvements migratoires inter- et transnationaux n'a pas aidé à revitaliser. La diminution des flux migratoires intérieurs au tournant des années 2000 a progressivement conduit la majorité des chercheurs à abandonner l'étude de migrants intérieurs devenus des citoyens « comme les autres » et, à ce titre, relevant désormais du champ des recherches urbaines et/ou en urbanisme. À l'inverse, les nouvelles migrations internationales sont présentées comme un objet de recherche susceptible de renouveler la réflexion à l'égard des phénomènes migratoires en Turquie : place de la Turquie dans la circulation migratoire mondiale (İçduygu et Kirişçi, 2009 ; Aslan, et Pérouse, 2003), réorganisation des flux et apparition de nouveaux pays émetteurs (Daniş et Parla, 2009 ; Suter, 2012), réponse législative à ces nouvelles configurations politiques, économiques et sociales (Alp, 2004), rôle des migrants dans le développement national et/ou régional (Baycan et Nijkamp, 2012) deviennent autant de thématiques vers lesquelles se dirigent les travaux de sciences sociales. L'analyse des migrations intérieures se dilue progressivement dans le champ de recherche plus large consacré aux mobilités qui s'attache à décrire et modéliser des flux humains à travers le croisement plus ou moins complexes de variables statistiques économiques, sociales et démographiques (Erginli et Baycan, 2011).

Cette baisse d'intérêt contemporaine signifie-t-elle que la question des migrations intérieures en Turquie est devenue aujourd'hui un non-sens, au mieux un travail de géographie historique dont l'objectif est de comprendre et expliquer des configurations socio-spatiales et des comportements désormais révolus ? L'adaptation et l'inclusion à un ou plusieurs contextes urbains comment-elles, avec le temps, un sentiment d'altérité identitaire ? Cette « condition migrante » qu'ont discutée des auteurs comme Michel Péraldi ou Etienne Tassin n'est pas neutre, encore moins

⁹⁴ À titre d'exemple, le projet TÜBİTAK « Towards a New Phase in Internal Migration Studies in Turkey: 1985-1990, 1995-2000 » fait office d'exception dans un champ de recherche désormais largement dominé par l'échelle transnationale.

négligeable dans le travail de territorialisation pour des individus confrontés à un espace au fonctionnement inconnu. Elles témoignent au contraire d'un processus ambivalent de perte et d'épreuve : « *perte du chez-soi natal, de l'abri, de la demeure où s'ancre l'existence et s'affirme une identité personnelle et sociale ; épreuve de l'altérité des lieux, des temps, des personnes, des communautés liées à la mobilité voire à l'errance, qui est aussi mise à l'épreuve de soi* » (Tassin, 2008 : 2). Les villes marquées par les migrations sont au contraire les lieux où se concentrent et cohabitent des millions d'individus devant adapter leur identité migrante au contexte urbain général. L'exemple d'Istanbul doit nous permettre de comprendre comment ce travail à la fois individuel et collectif se met en place ainsi que les ressorts à disposition des populations migrantes.

4.2. « Tous les chemins mènent à Istanbul »

Istanbul, nouvelle Rome ? C'est par cette formule que l'anthropologue Altan Gökalp tentait de résumer le rôle d'Istanbul dans la géographie migratoire de la Turquie. Depuis la prise de Byzance en 1453, l'histoire de la ville semble en effet se confondre avec celle des migrations humaines qui n'ont cessé de faire grossir et de complexifier le profil d'une ville qui dépasse aujourd'hui les quinze millions d'habitants. Ce cosmopolitisme de l'ancienne Constantinople que se sont attachés à décrire les historiens ottomanistes (Faroqhi, 1998 ; Kasaba, 2001 ; Mantran, 2008 ; Tamdoğan, 2009) et qui est devenu ces dernières années un des éléments de la politique touristique de la municipalité tient plutôt, aujourd'hui, de l'anachronisme que d'une véritable réalité socio-spatiale. La « turquification » du pays engagée à la fin de l'empire ottoman et le sort parfois violent réservé aux minorités ethniques et religieuses (Grecs, Arméniens, Juifs, ...) (Anastassiadou, 1995 ; Dumont, 2006 ; Morvan, 2011) ont marqué la première étape d'une homogénéisation démographique que les dynamiques migratoires qui s'engagent à partir de la fin des années 1940 et qui amènent à Istanbul des millions de Turcs ruraux ne firent que renforcer. L'« anatolisation » planifiée et spontanée de la ville, loin de les gommer, introduisit au contraire de nouvelles différences, non plus seulement ethniques et religieuses, mais relevant désormais du sentiment d'appartenance régionale et faisant d'Istanbul un condensé de la population turque dans son ensemble.

Depuis quelques années l'intérêt quasi-exclusif des observateurs pour l'échelon international des phénomènes migratoires et, dans le cas turc, pour des groupes d'immigrés aux effectifs finalement très restreints, a donné lieu à une certaine myopie sur la véritable situation démographique d'Istanbul, à savoir celle d'une métropole désormais très majoritairement anatolienne. Pouvait-il en être d'ailleurs autrement ? A l'intérieur même de la population turque, les parti-pris politico-scientifiques que nous avons examinés précédemment entérinèrent, pour plusieurs décennies, une partition et une polarisation de la société entre populations urbaines et populations rurales, empêchant les chercheurs turcs d'interroger le poids respectif des catégories migratoires traditionnellement admises. En d'autres termes, les ruraux demeurèrent, pendant plusieurs décennies, pour les chercheurs eux-mêmes urbains qui les étudiaient, un groupe d'étrangers de l'intérieur : reconnaître leur importance dans le fonctionnement urbain revenait à assumer une certaine forme d'égalité avec des hommes et des femmes pourtant tout juste arrivés de leur village.

Il s'agit, dans cette partie, de comprendre comment l'arrivée puis l'installation de populations originaires d'Anatolie ont transformé Istanbul, à la fois dans sa dimension physique, urbanistique et paysagère, mais aussi dans la composition même de sa population. Si les transformations qui se jouent à l'échelle globale ont fait l'objet de nombreuses recherches, d'autres évolutions qui touchent pour leur part aux pratiques individuelles redéfinissent elles-aussi la nature et le fonctionnement urbain. Acteurs d'urbanité, ces immigrés de l'intérieur se façonnent en effet un « être en ville » complexe que l'installation à Istanbul les oblige à construire. Le second temps de ce chapitre s'attache donc à comprendre les « bricolages » identitaires qu'élaborent les immigrés, notamment à travers le recours d'un sentiment régional commun, pour se construire leur propre citoyenneté, expression socio-spatiale de l'appropriation individuelle de ressources collectives.

4.2.1. Migrations et fabrique de la ville

4.2.1.1. *Les migrations intérieures vers Istanbul, un concentré du système migratoire de la Turquie ?*

Stéphane Yérasimos a beau rappeler, à raison, qu'« *Istanbul ne supporte pas seule le poids de l'exode rural et de l'immigration en général* » (Yérasimos, 1997 : §10), on constate que la ville n'a cessé d'occuper tout au long de son histoire une place centrale dans la géographie migratoire de la Turquie,

d'abord ottomane puis républicaine. Jamais vraiment contestée auparavant, cette suprématie de l'ancienne capitale impériale se consolide au fil des siècles, avant que l'exode rural engagé à partir de la fin des années 1940 n'en fasse le cœur démographique d'une jeune République turque, battant désormais au rythme de flux migratoires ininterrompus. Décriée pour son gigantisme incontrôlable et incontrôlé, vantée pour la diversité de sa population, désirée par ces millions de migrants y voyant la condition de leur réussite, Istanbul, cette « ville de l'espoir » comme l'appellent Z. Meray Enlil et H. Kaptan (Meray Enlil et Kaptan, 2009), est devenue un concentré de la Turquie contemporaine, dont la place hégémonique dans la hiérarchie urbaine nationale est moins le fait de l'accroissement naturel que de sa capacité à polariser les flux migratoires successifs qui ont transformé le profil démographique du pays.

TABLEAU 7 : LE POIDS DEMOGRAPHIQUE D'ISTANBUL EN TURQUIE (1950-2013)

Année	Population du pays	Istanbul	Pourcentage de la population turque
1950	20 947 188	1 166 477	5,57
1955	24 064 763	1 533 822	6,37
1960	27 754 820	1 882 092	6,78
1965	31 391 421	2 293 823	7,31
1970	35 605 176	3 019 032	8,48
1975	40 347 719	3 904 588	9,68
1980	44 736 957	4 471 890	10,6
1985	50 664 458	5 842 985	11,53
1990	56 473 035	7 196 753	12,74
2000	67 803 927	10 100 000	14,9
2010	73 722 988	13 120 596	17,8
2013	76 667 864	14 160 467	18,47

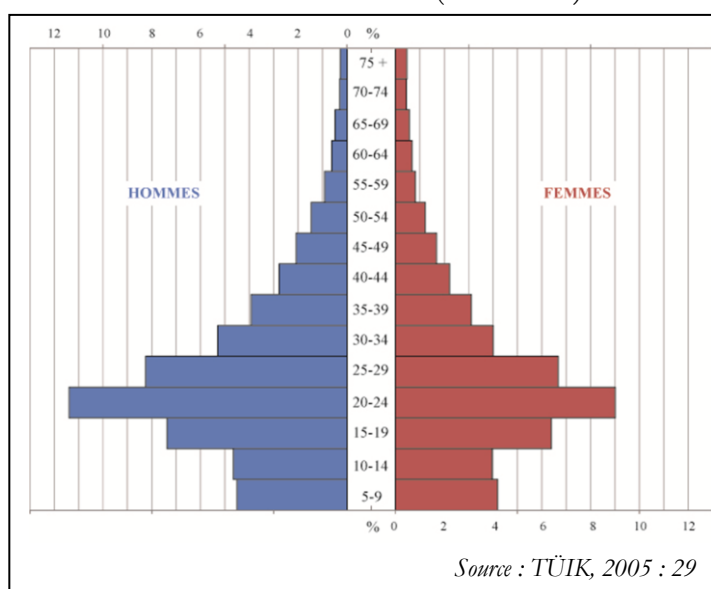
Sources : Pérouse, 2004a : 106 et TÜİK, 2013

C'est en effet à partir des années 1950 qu'Istanbul voit s'accroître sa part dans la population totale du pays. Autrefois majoritairement rurale, la société turque se dirige vers les villes qui deviennent les nouvelles centralités sur lesquelles s'appuie le développement national. D'un peu plus de 5 %, la part d'Istanbul dans la population nationale dépasse les 10 % en 1980, puis 15 % au tournant des années 2000, pour atteindre un taux de 18 % en 2013 (TABLEAU 7). Des augmentations qui s'expliquent en particulier par des taux d'accroissement urbains supérieurs à ceux de la Turquie dans son ensemble. A la faible décroissance, somme toute assez linéaire, de la population turque répond une courbe stambouliote beaucoup plus heurtée : la première période de ralentissement de l'accroissement entre 1950 et 1960 est suivie d'une forte hausse entre 1960 et 1970 pour, à partir de cette date, engager un certain fléchissement qui se prolonge jusqu'à aujourd'hui.

Ces phases successives témoignent d'une évolution contrastée de l'accroissement de la population stambouliote. Comme pour la Turquie, l'histoire récente des migrations à destination d'Istanbul est en effet scandée en plusieurs périodes qui, si elles s'inscrivent dans un certain continuum tendant vers une urbanisation de plus en plus généralisée, diffèrent toutefois les unes par rapport aux autres, tant par le poids numérique que par les profils sociaux des populations migrantes concernées.

La sociologue Ferhunde Özbay montre ainsi que le premier stade de l'exode rural vers Istanbul (1950-1965) est une période d'incubation migratoire pendant laquelle les premiers migrants, en se construisant leur propre expérience citadine, préparent le terrain aux futurs immigrants. Contrairement à certains discours catastrophistes qui émergent à la fin des années 1950, ces migrants, en majorité des hommes jeunes issus des zones rurales, dont les effectifs sont assez limités n'impriment que peu leur empreinte sur l'organisation sociale de la ville (Özbay, 1997 ; 2009). Véritables éclaireurs, ils parviennent à survivre grâce au soutien de leurs familles restées au village, en attendant de trouver un emploi stable leur permettant de faciliter la venue et l'installation de

GRAPHIQUE 5 : STRUCTURE DEMOGRAPHIQUE DES IMMIGRES INTERIEURS (1995-2000)



leurs proches (Tümertekin, 1970-1971). La décision de migrer dépasse en effet le strict choix individuel et engage souvent l'ensemble d'une famille, parfois d'un hameau ou d'un village qui attend du/des jeune(s) homme(s) partis en ville une expérience migratoire et citadine susceptible d'être bénéfique pour l'ensemble du groupe. On retrouve ici une des hypothèses développée par Douglas Massey pour qui « *les décisions de migration ne sont pas prises par des agents isolés, mais par des ensembles plus larges de personnes liées entre elles – surtout des familles et des ménages – dans lesquelles les agents agissent collectivement* » (Massey, *op. cit.* : 436). En tant que processus sélectifs, les premières migrations ne concernent donc pas les groupes ruraux les plus défavorisés, mais ceux qui peuvent au contraire s'appuyer sur un certain capital économique. Économiquement sélective, la migration l'est aussi concernant l'âge des migrants : quelle que soit la période concernée, celle-ci

met majoritairement en mouvement de jeunes individus dont l'âge s'échelonne entre 15 et 34 ans (GRAPHIQUE 5).

A cette première phase d'immigration succède, à partir du milieu des années 1960, une seconde période qui voit exploser les effectifs immigrés et qui consacre Istanbul et ses départements limitrophes, en particulier Kocaeli, comme la principale région réceptrice des flux migratoires intérieurs. Il est généralement admis qu'avec l'essor industriel que connaît la région à cette période, le profil-type des migrants correspond peu ou prou à celui de ruraux à la recherche d'un emploi plus rémunérateur dans les industries stambouliotes⁹⁵ (Yener, 1977 ; Tanfer, 1983 ; Gedik, 1993).

Parallèlement à cette augmentation quantitative des stocks migratoires, le profil des populations immigrées se transforme. L'accroissement du nombre de femmes, à partir de 1965, témoigne d'une rupture avec la période précédente : soit celles-ci viennent rejoindre des membres de leur famille auparavant installée, soit les migrations qui apparaissent concernent désormais des familles qui décident de tenter ensemble l'expérience migratoire et citadine⁹⁶. Le rééquilibrage progressif du sex-ratio à l'intérieur de la population immigrée (119 hommes pour 100 femmes en 1985 contre 123 hommes pour 100 femmes en 1970) ne s'explique pourtant pas uniquement par la capacité accrue des femmes à migrer, mais aussi par une surreprésentation masculine dans les stocks d'émigrés quittant Istanbul (146 hommes pour 100 femmes).

C'est pourtant à partir du milieu des années 1960 que les flux migratoires commencent véritablement à imprimer leur marque sur la composition démographique de la ville : les individus nés à Istanbul se retrouvent bientôt minoritaires dans une Istanbul toujours plus anatolienne. La comparaison des données fournies par les recensements depuis 1950 et relatives au lieu de naissance des Stambouliotes témoigne d'une ville en pleine transformation : de 53 % en 1950, le pourcentage d'individus nés à Istanbul passe à 37 % en 1990 (Baydar, 1994), pour tomber sous les 20 % à partir de 2007 (TÜİK, 2013). Ces tendances sont pourtant à considérer avec prudence. Leur souci de généralisation tend en effet à gommer l'hétérogénéité de trajectoires individuelles plus complexes qu'un simple déplacement sans retour d'une région à une autre. Comme le

⁹⁵ Souvent produites par des démographes ou des économistes, les études disponibles concernant les migrations de la période 1960-1975 sont, dans leur grande majorité, influencées par une approche macro-économique, quantitative et rationnelle qui se donne pour objectif de quantifier les flux migratoires et d'en déterminer les causes « objectives ». Dans ce contexte, la théorie *push/pull* rencontre un écho particulièrement fort chez des chercheurs turcs qui, focalisés sur l'analyse des recensements disponibles, ne songent pas à redéfinir leur méthodologie de recherche et à « humaniser » leur objet de recherche. Les migrants sont vus comme des individus statistiques, non comme des hommes et des femmes dont les expériences, les trajectoires et les représentations individuelles dessinent des réalités socio-spatiales complexes, mouvantes et relatives que les recensements ne peuvent permettre de saisir.

⁹⁶ Ces deux hypothèses n'en excluent pas une troisième, celle de l'existence de migrations concernant des femmes seules.

rappelle Ferhunde Özbay, « *la migration n'est pas un mouvement unidirectionnel* » (Özbay, 1997 : 4) et n'est jamais définitive : d'une part, le lieu de résidence au moment du recensement peut n'être qu'une étape dans une trajectoire migratoire plus globale, d'autre part les retours, même temporaires⁹⁷, vers la région d'origine sont fréquents.

La modification sociale de la population n'est pas la seule conséquence de l'accroissement des mouvements migratoires à destination d'Istanbul. La ville « historique » centrée sur la partie sud du Bosphore autour des quartiers de Fatih et Beyoğlu sur la rive anatolienne, Kadıköy et Üsküdar sur la rive anatolienne se trouve bientôt dans l'incapacité d'absorber les centaines de milliers de migrants qui affluent chaque année, obligés dans ce contexte de s'installer dans des zones périphériques encore vierges de constructions. Jusqu'alors concentrée, l'aire urbaine commence à s'étaler de manière de plus en plus chaotique et diffuse. A mesure que ses limites sont repoussées, la notion de ville apparaît de moins en moins efficiente pour désigner Istanbul (Choay, 1994).

4.2.1.2. *De la ville concentrée à l'urbain diffus*

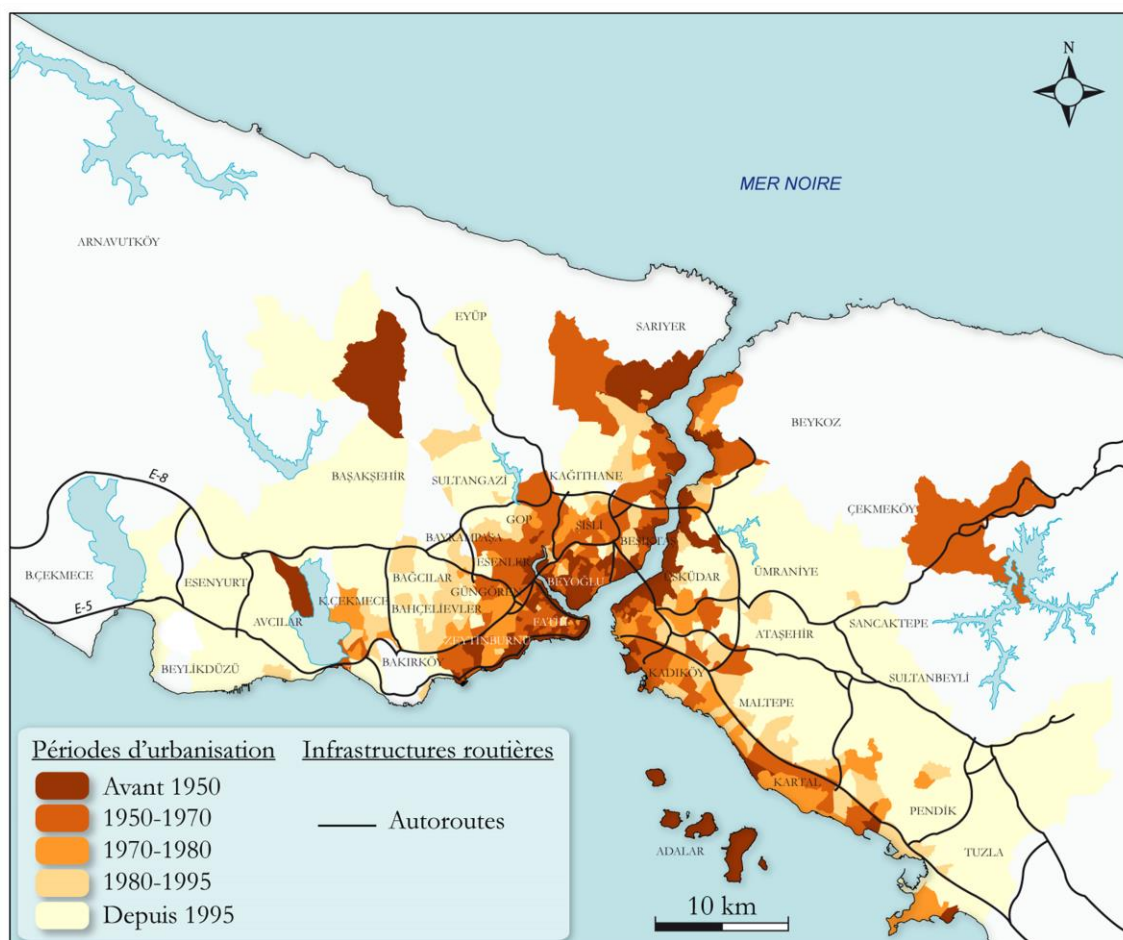
L'explosion démographique que connaît Istanbul à partir des années 1950 trouve son expression spatiale dans les dynamiques d'accroissement de la surface urbanisée qui apparaissent alors. Comme le rappelle Antoine Fleury, « *la formation de l'agglomération actuelle présente un cas classique de développement en tache d'huile structuré par les axes routiers, même si ce schéma est rendu plus complexe du fait du site particulier de la ville* » (Fleury, 2010 : 2). Le territoire urbain historique qui « *se présentait comme la juxtaposition de trois zones urbanisées bien distinctes où se trouvait concentrée la quasi-totalité de la population et des fonctions urbaines : la péninsule historique, au sud de la Corne d'Or [...], l'ensemble Galata-Beyoğlu au nord et Kadıköy sur la rive asiatique du Bosphore* » (Tümertekin, 2000 : 135) voit ses limites historiques : la ville concentrée et repliée sur elle-même laisse bientôt la place à une aire urbaine bien plus étendue et diffuse (CARTE 4).

Les transformations urbaines sont pourtant loin de répondre aux mêmes logiques organisationnelles. Alors que le centre cherche à moderniser ses infrastructures routières et à repenser une trame urbaine qui soit plus fonctionnelle, d'une part avec le percement et

⁹⁷ Alors que les départements de la mer Noire sont, proportionnellement, ceux qui ont fourni une part très importante des stocks immigrés, certaines villes présentent pourtant au fil des recensements des taux d'accroissements de leur population largement positifs. Cette « anomalie » statistique s'explique par le retour temporaire de certains immigrés à l'occasion des recensements afin d'y être officiellement comptabilisés, alors même que leur lieu réel de résidence n'est pas celui-ci.

l'élargissement de plusieurs grands axes routiers, d'autre part avec les démolitions ou les rénovations d'un certain nombre de bâtiments vétustes⁹⁸, les périphéries engagent quant à elles un accroissement aussi rapide que spectaculaire.

CARTE 4 : LES ETAPES DE LA CROISSANCE URBAINE D'ISTANBUL



Source : İstanbul Büyükşehir Belediyesi
Conception et réalisation : P. Raffard, 2014

A partir de 1954, le transfert des activités industrielles marque le point de départ de l'urbanisation de zones autrefois périphériques qui voient se constituer autour des nouvelles usines une couronne d'habitat principalement précaire, qui tend désormais à enserrer la ville historique. Combiné au maillage du territoire métropolitain grâce à un réseau de transport d'envergure et à la mise en place de projets immobiliers sur les zones illégalement urbanisées ou vierges de construction, le développement qu'amorcent les activités tertiaires au tournant des années 1970

⁹⁸ Ce souci de modernisation du centre remonte aux années 1930, notamment avec les travaux de l'architecte et urbaniste français Henri Prost parmi lesquels le percement du Boulevard Atatürk, l'aménagement de la place Eminönü, la création du parc archéologique dans le quartier de Sultanhamet ou encore le réaménagement de la place Taksim (Pinon et Bilsel, 2010).

pousse vers le nord de la rive européenne un certain nombre d'habitants et d'activités, obligés de quitter un centre saturé et de plus en plus dégradé. En 1973, avec la mise en service du premier pont sur le Bosphore et de l'autoroute E-5 reliant Edirne à Ankara en passant par Istanbul⁹⁹, la rive anatolienne se voit rattachée à sa voisine européenne : plus ou moins préservée du boom urbain jusqu'alors circonscrit à la rive occidentale de la ville, elle aussi amorce un développement sans précédent et se rattache à des dynamiques de périphérisation devenues globales que l'ouverture d'un second pont, une vingtaine d'années plus tard, ne fera qu'accentuer (Meray Enlil et Kaptan, *op. cit.*). L'activité industrielle trouve dans ces nouvelles infrastructures de transport un intérêt logistique favorable à son développement, en particulier le long d'une bande de 2-3 km de largeur longeant le littoral de la mer de Marmara. Les implantations industrielles sont bientôt suivies par l'apparition de logements illégaux pour des populations ouvrières grandes oubliées par les projets urbanistiques successifs (Tekeli, 1994). Dans le cas du premier comme du deuxième, le laisser-faire – parfois animé par des visées clientélistes¹⁰⁰ – et l'absence de régulation de la municipalité à l'égard des constructions illégales expliquent en effet la diffusion rapide de la nappe urbaine le long des axes routiers d'une part, mais aussi selon une direction sud-nord le long du Bosphore : « *les deux ponts sur le Bosphore ont accompagné le développement urbain, participant simultanément au rééquilibrage entre les deux rives, la proportion s'infléchissant de 80% côté européen contre 20 % côté anatolien à respectivement 60 % contre 40 %* » (Morvan, 2013 : 199). Dans ce contexte, le rééquilibrage entre les deux rives entraîne l'urbanisation de nouveaux espaces sur la rive anatolienne, en particulier les zones boisées et/ou restées rurales où seules quelques résidences d'été (*yazlık*) de riches Stambouliotes manifestaient la présence voisine de la ville. Déjà profondément active lors des décennies précédentes, la conquête de nouveaux territoires urbains périphériques s'accroît encore dans les années 2000. Ces « *marges suractives* » (Pérouse, 2001), dont les modalités d'émergence diffèrent des transformations à l'œuvre dans les quartiers centraux et péricentraux, deviennent les moteurs de la croissance urbaine. Si certains arrondissements périphériques comme Büyükçekmece, Başakşehir, Arnavutköy sur la rive européenne, Tuzla, Pendik, Sultanbeyli, Sancaktepe ou Çekmeköy sur la rive anatolienne assument une grande partie de la croissance urbaine, celle-ci tend de plus en plus à dépasser les limites départementales

⁹⁹ La mise en service du premier pont sur le Bosphore est l'une des premières réponses à l'accroissement d'un parc automobile qui redéfinit les pratiques spatiales de citadins dont les mobilités domicile-travail voient leur distance s'allonger (Pérouse, 2012).

¹⁰⁰ Cette passivité politique eut de profondes conséquences sur ton fonctionnement urbain totalement désorganisé et de plus en plus chaotique : « *Au milieu des années 1980, avec les nombreuses amnisties sur les occupations et constructions abusives, les apartkondu (immeubles béton/briques auto-construits sur des terrains possédés) commencent à remplacer les gecekondu (petites maisonnettes improvisées à la hâte avec des matériaux de récupération, et consolidées au fil du temps). Durant ces années infernales, aucun projet urbain n'est conduit. Les master-plans sont annulés l'un après l'autre ou non appliqués ou contournés en permanence. La métropole se construit sur un mode opportuniste, en fonction des opportunités foncières, des implantations de pourvoyeurs d'emplois et des constellations politiques nationales et locales* » (Pérouse, 2012 : 13-14).

d'Istanbul et à empiéter sur les départements limitrophes de Kocaeli Tekirdağ et Kırklareli. La ville se dilue pour laisser place à une « *région urbanisée d'amples dimensions [...] qui est aussi dénommée 'mégalopole eurasiennne' (Avrasya Megapolii)* » (Pérouse, 1999). Pourtant, malgré l'arrivée et l'installation ininterrompues de populations **originaires** d'Anatolie ou de Thrace, les chercheurs se désintéressent progressivement des dynamiques migratoires intérieures pour se recentrer vers l'analyse des flux internationaux ou, concernant le domaine des études urbaines, celle de la gestion politique et urbanistique des transformations urbaines. Quand elle est présente, la thématique des migrations intérieures se borne à une fonction de contextualisation et se réduit à la problématique de plus en plus anachronique des *gevekkondu*. La réorientation du regard des chercheurs ne saurait s'expliquer par la prétendue caducité dans laquelle serait tombé cet objet d'étude. Vantée pour son ouverture vers le monde, Istanbul n'a pourtant jamais été aussi anatolienne.

4.2.2. Istanbul, métropole anatolienne

Le boom urbain qui a décuplé la superficie d'Istanbul au cours des soixante dernières années consacre aussi le profond renouvellement de la structure démographique d'une population résidente dans laquelle les individus nés hors du département représentent désormais plus de 70 % de la population totale. Les recensements confirment cette chute de la population « locale » : alors que la population née à Istanbul en 1935 représente 61 % de la population de la ville, elle ne représente plus que 45 % en 1975, 37 % en 1990 et seulement 16 % selon les chiffres fournis pour 2013 par le système ADNKS¹⁰¹.

Cet afflux de populations « étrangères » et le départ, forcé ou non, des minorités ethniques et confessionnelles historiques (Grecs, Arméniens, Juifs, ...) ¹⁰² ont redéfini le profil d'une ville qui n'a, paradoxalement, jamais été aussi « turque » ¹⁰³. Si de nombreux auteurs, notamment francophones (Dumont *et al.*, 2002 ; Aslan et Pérouse, 2003 ; Danış et Kayaalp, 2004 ; de Tapia,

¹⁰¹ Ces chiffres sont à manier avec la plus grande prudence. D'une part, face à l'absence de données fiables, ils n'intègrent pas la population de nationalité étrangère résidant à Istanbul. D'autre part, ils renvoient au seul lieu de naissance officiel, inscrit sur le registre d'état civil, variable qui, là encore, ne nous renseigne que trop partiellement sur l'expérience urbaine et/ou migratoire des individus.

¹⁰² Alors que les non-musulmans représentaient, au début du XX^{ème} siècle, près de la moitié de la population d'Istanbul, ils représenteraient désormais moins de 5 % de la population de la Turquie (Pérouse, 2004 : 38) (Anastassiadou et Dumont, 2011)

¹⁰³ La désignation « turque » est elle-aussi à considérer avec prudence. Les minorités confessionnelles, si elles sont reconnues officiellement comme des groupes particuliers dans les registres ottomans puis dans les recensements de la République jusqu'en 1965, sont pourtant des sujets puis des citoyens turcs.

2006), insistent sur le caractère toujours cosmopolite d'Istanbul, cette présence étrangère, favorisée par l'internationalisation de la ville, concerne moins des sédentaires que des « circulants » (hommes d'affaires, travailleurs, étudiants, ...) pour qui Istanbul représente une étape plus ou moins temporaire au sein de trajectoires individuelles transnationales¹⁰⁴. Cette condition nomade d'une grande partie de la population allochtone se répercute ainsi sur les estimations du nombre d'étrangers établis à Istanbul qui représenteraient, en 2000, moins de 1 % de la population totale (Aslan et Pérouse, *op. cit.*)¹⁰⁵. Désigner Istanbul comme une « métropole anatolienne » (Tümertekin, 2000) n'est en aucun cas synonyme d'ensemble urbain démographiquement homogène. Au contraire, dans cette mégapole de plus de 15 millions d'habitants, les citadinités individuelles et collectives continuent à être façonnées par des éléments aussi disparates que le sentiment régional, l'appartenance à tel ou tel réseau de sociabilité économique, politique, social ou culturel, les attentes personnelles, l'expérience de l'ailleurs et, par extension, à influencer sur le fonctionnement urbain. Avant de nous pencher plus en détails sur ces processus, présentons d'abord comment les vagues migratoires successives ont transformé les caractéristiques de la population stambouliotes contemporaines.

4.2.2.1. *Qui sont les Stambouliotes ?*

« Qui es-tu Stambouliote ? ». C'est à cette question aussi simple dans sa formulation que complexe dans sa réponse que la revue *Istanbul* consacre en 1992 le dossier central de son premier numéro¹⁰⁶. A travers les contributions croisées de plusieurs spécialistes d'Istanbul (Ferhunde Özbay, Mübeccel Kıray, İlber Ortaylı, Sema Köksal, ...) s'ébauche la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité, à définir une identité commune pour une ville qui tient plus de la « mosaïque culturelle » (p.13) que de l'entité urbaine uniforme. L'article de Sema Köksal au titre évocateur (« Pas d'autochtones, beaucoup de propriétaires¹⁰⁷ ») est révélateur des difficultés à appréhender

¹⁰⁴ Il est particulièrement difficile d'estimer le poids réel de la population étrangère à Istanbul, notamment en raison des biais importants que présentent les chiffres officiels. Le premier tient aux variables retenues. Seule la population résidant officiellement à Istanbul – et ayant donc fait les démarches administratives pour se signaler – est prise en compte, masquant du même coup la présence illégale ou temporaire de nombreux étrangers. En outre, les statistiques officielles définissent la condition d'étranger uniquement sur la base du lieu de naissance, y intégrant donc des individus de nationalité turque mais nés dans un pays étranger. Ce biais explique notamment la surreprésentation, entre 1965 et 1990, des « Bulgares » dans les données officielles, qui représentent en réalité des membres de la minorité turque de Bulgarie. Même constat concernant l'importance du groupe « allemand » qui, quant à eux, regroupent un nombre important de bi-nationaux.

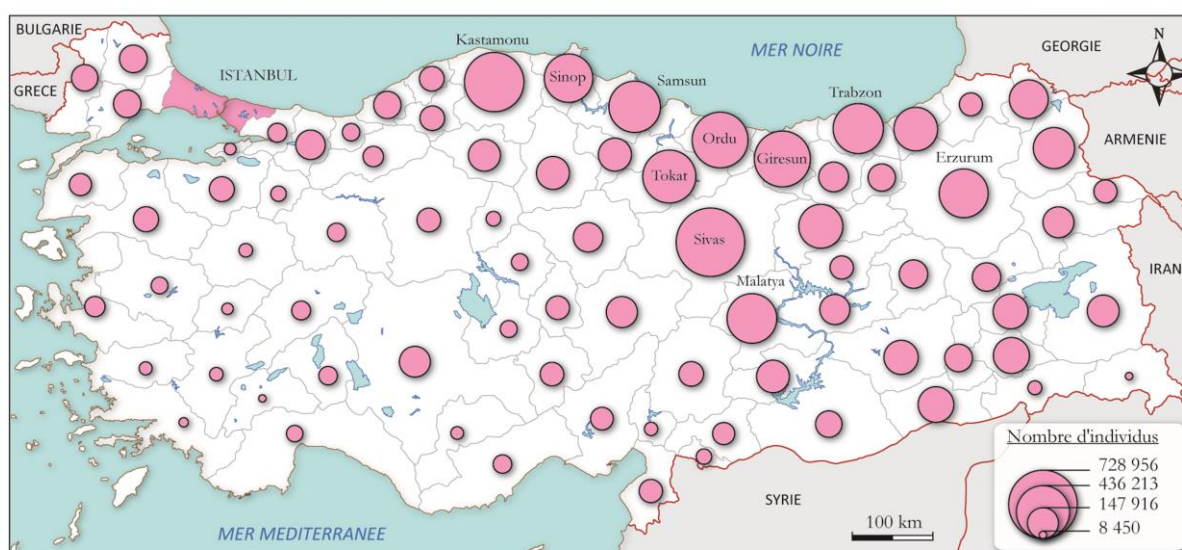
¹⁰⁵ 2000 correspond en effet au dernier recensement disponible.

¹⁰⁶ Dossier « İstanbullu kim », 1992, *İstanbul Dergisi*, n°1, Tarih Vakfı Yurt Yayınları

¹⁰⁷ Köksal S., 1992, « Yerlisi Yok, Sahibi Çok », *İstanbul Dergisi*, n°1, p.38-42

une population que les vagues migratoires successives ont profondément transformé : « à la question 'qui es-tu Stambouliote?', les réponses varient mais aucune n'est fausse » (p. 38). Derrière l'enchevêtrement humain qui semble à première vue caractériser Istanbul apparaissent toutefois des tendances démographiques singulières, notamment concernant l'origine des immigrés. En effet, si tous les départements sont représentés, certaines régions ont fourni et fournissent encore une part importante des effectifs migrants. C'est ainsi que les régions de la mer Noire, de l'Anatolie centrale et de l'Est occupent la tête de la hiérarchie des régions émettrices tandis que les départements de Sivas, Kastamonu, Giresun, Trabzon, Ordu et Erzurum représentent respectivement les départements historiquement les plus représentés à Istanbul¹⁰⁸, ce que ne manque pas de remarquer l'historien Stéphane Yérasimos : « Istanbul semble être nourri par une migration traditionnelle, dont les origines remontent au XIX^{ème} siècle, en provenance des départements côtiers de la mer Noire en surpeuplement chronique et de Sivas » (Yérasimos, 1997 : §12) (CARTE 5).

CARTE 5 : LIEUX DE NAISSANCE DE LA POPULATION D'ISTANBUL (2013)



La population née à Istanbul n'est pas représentée.

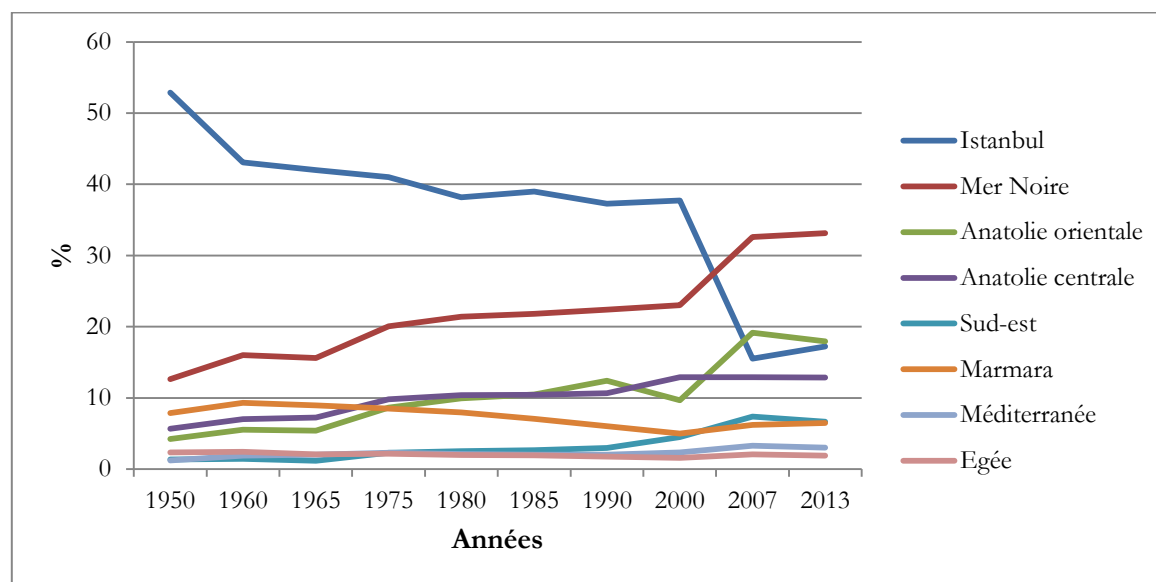
Source statistique : TÜİK, 2013
Conception et réalisation : P. Raffard, 2014

A l'inverse les départements de l'ouest du pays sont sous-représentés. Peu mobiles, leurs habitants préfèrent, en cas de départ, se diriger vers les pôles urbains régionaux comme İzmir, Antalya, voire Adana. La véritable nouveauté dans le paysage migratoire de la Turquie, et par extension d'Istanbul, est l'accroissement, à partir du milieu des années 1990, du nombre d'immigrés originaires des départements du sud-est et de l'est anatoliens. Depuis la déclaration du président Süleyman Demirel pour qui Istanbul était la plus grande ville kurde de Turquie, le

¹⁰⁸ Pour le tableau exhaustif de la population stambouliote selon la provenance, voir Annexe 2.

thème d'une invasion kurde dont l'objectif serait de saper l'ordre et la paix de la ville¹⁰⁹ (Kılıç, 1992) est devenu un leitmotiv – pour ne pas dire un fond de commerce – d'un certain nombre de médias et de partis politiques. Derrière la verve de l'accusation, l'observation des recensements semble pourtant contredire cette prétendue réalité démographique (GRAPHIQUE 6).

GRAPHIQUE 6 : EVOLUTIONS DE L'ORIGINE DES HABITANTS D'ISTANBUL (1950-2013)



Source : DİE, *Genel Nüfus Sayımları (1950-2000)* ; TÜİK-ADNKS (2007-2013)

Cet accroissement, certes indéniable – passant de 1,4 % en 1950 à 6,6 % (2013) de la population totale d'Istanbul –, doit toutefois être pondéré au regard du contexte démographique général : les immigrés originaires du sud-est sont encore loin d'égaliser ceux de la mer Noire (33,1 %), d'Anatolie orientale (17,9 %) ou d'Anatolie centrale (12,9 %) ¹¹⁰. Même en tentant de calculer la fourchette haute de cette présence et en prenant en compte les effectifs des onze départements à plus forte présence kurde (Bitlis, Diyarbakır, Hakkâri, Mardin, Muş, Siirt, Tunceli, Şanlıurfa, Batman, Şırnak et Van), leur proportion représente « seulement » 10,4 % de la population turque d'Istanbul ¹¹¹. Bien loin donc, de certaines estimations fantaisistes qui fleurissent encore dans certains journaux ou certains textes à prétentions scientifiques ¹¹².

¹⁰⁹ Symbolisé par le livre de Gökçe Fırat, *L'invasion. Les vérités cachées sur le problème kurde et l'invasion kurde, (İstila. Kürt Sorununda Gizlenen Gerçekler ve Kürt İstilas)*, la société turque voit apparaître et se fortifier un discours catastrophiste et effrayant accusant les Kurdes de tous les maux dont souffre la Turquie. Le succès de ces théories conspirationnistes s'explique aussi par le contexte politique tendu au sein duquel elles apparaissent, celui de l'affaire Ergenekon impliquant des militaires et des intellectuels accusés de préparer un coup-d'Etat contre le pouvoir en place (Pérouse, 2010 : 173).

¹¹⁰ Ces chiffres sont ceux de l'année 2013 (TÜİK, 2013).

¹¹¹ Aucun chiffre concernant les effectifs de la population kurde n'étant publié, nos raccourcis statistiques sont par définition biaisés : les immigrés originaires des départements orientaux de la Turquie ne sont pas tous kurdes. Ces brefs calculs n'ont pas pour objectif de proposer des estimations précises, mais plutôt d'esquisser des tendances très

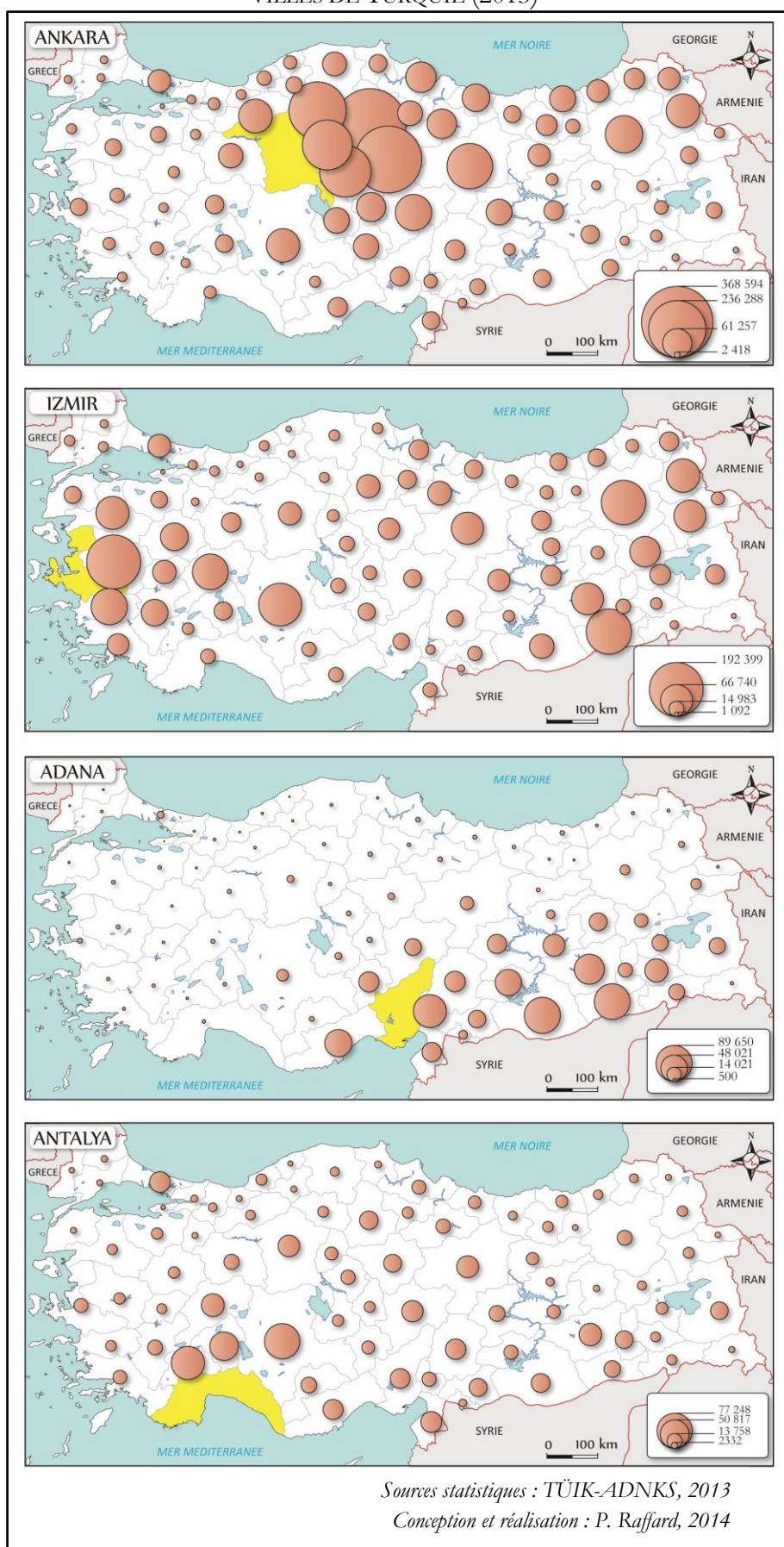
Si, comme nous l'avons vu précédemment, Istanbul peut se lire comme un concentré des phénomènes migratoires à l'œuvre dans l'ensemble de la Turquie, la ville présente cependant certaines particularités qui la différencient des autres pôles urbains récepteurs des flux migratoires intérieurs, en particulier de par la nature des régions émettrices. A l'inverse des autres villes représentées, la première différence tient dans le fait que les migrations vers Istanbul viennent peu des départements voisins. Seuls 6,5 % de la population stambouliote est originaire de la région administrative de la Marmara quand plus de la moitié de la population migrante de villes comme Ankara ou Adana repose principalement sur les départements limitrophes que sont Çorum, Çankırı, Yozgat, Kırşehir ou Kırıkkale pour Ankara, Osmaniye, Hatay, Mersin ou Şanlıurfa pour Adana. Dans une moindre mesure, İzmir elle-aussi polarise son « hinterland » (Manisa, Aydın, Afyonkarahisar), même si d'importantes migrations en provenance de l'est du pays, notamment d'Erzurum et de Mardin, façonnent un profil urbain plus mélangé. Débouché littoral pour les populations de l'intérieur (Isparta, Burdur, Konya), Antalya présente une structure démographique plus homogène, que l'héliotropisme associé aux opportunités d'emplois dans l'activité touristique mais aussi agricole ont participé à construire (CARTE 6).

De ces différentes configurations socio-spatiales engendrées par les phénomènes migratoires récents ressortent plusieurs pistes qui nous serviront à analyser, dans le chapitre suivant, les choix et les stratégies migratoires des hommes et des femmes gaziantepi. Tout d'abord, l'émigration de masse ne touche pas tous les départements : aux cas extrêmes que sont Sivas, Erzurum, Kars, ou certains départements de la mer Noire répondent des provinces dont la population migre peu (notamment à l'ouest). D'autre part, toutes les villes ne bénéficient pas de la même aire d'influence nationale, témoignant de leur capacité à rassembler des fonctions plus ou moins rares dans le paysage turc et, par conséquent, de leur place au sein de la hiérarchie urbaine nationale. Cette dimension était déjà mise en avant dès 1986 par Marcel Bazin (Bazin, 1986) avant que le géographe n'en propose récemment une actualisation : *« la vigoureuse croissance urbaine a [...] été distribuée entre de très nombreuses agglomérations urbaines, grandes et petites, aux fonctions différenciées qui donnent à chacune un rôle de lieu central rayonnant sur une aire de desserte et d'influence plus ou moins étendue, l'emboîtement de ces aires permettant de définir un réseau urbain plus ou moins complet et plus ou moins*

générales qui permettent de nuancer le discours paradigmatique qui voudrait que les grandes villes de Turquie subissent une invasion kurde depuis le milieu des années 1990.

¹¹² « Comme toutes les heures 18 personnes arrivent à Istanbul, chaque année c'est environ 200 000 à 250 000 personnes qui s'ajoutent à la population » (Dülgeroğlu-Yüksel 1998 : 1) ; « En dix ans Istanbul a enregistré un volume d'immigration équivalant à la population de Bursa » : extrait du quotidien *Zaman* du 1er février 2010, p. 23 (Articles mentionnés dans Pérouse, *Ibid.* : 170) ; « Principalement composée de Kurdes, les immigrés originaires de Malatya sont le premier groupe qui représente 11 % de la population d'Istanbul, alors qu'Erzincan suit avec 8 % (sic) ; Van, Diyarbakır, Batman, Şanlıurfa, Bitlis and Siirt représentent chacun environ 5 % de la population originaire de l'Est à Istanbul. Dix provinces accueillent 80 % des immigrés originaires de l'Est, tandis que la moitié d'entre eux résident à Istanbul » extrait du quotidien *Turkish Daily News* du 4 mai 2013.

CARTE 6 : LIEUX DE NAISSANCE DE LA POPULATION DE QUATRE DES PRINCIPALES VILLES DE TURQUIE (2013)



hiérarchisé» (Bazin et de Tapia, *op. cit.* : 199). L'hétérogénéité démographique et la surreprésentation de certains départements par rapport à d'autres témoignent enfin de la structuration, au fil du temps, de filières migratoires plus ou moins instituées et structurées entre régions émettrices et villes réceptrices. La proximité géographique n'explique pas à elle-seule la préférence des immigrés pour telle ou telle ville. D'autres variables sont à l'œuvre, en particulier l'importance des réseaux de sociabilité d'aide à la réalisation du projet migratoire, mais aussi de soutien logistique et moral une fois le migrant installé. Cette prise en compte de l'importance de l'entraide dans les processus migratoires a ainsi poussé certains chercheurs à systématiser cette dimension sociale et à la doter d'une capacité organisatrice de l'espace urbain. Pour ces auteurs largement inspiré des travaux d'historiens sur l'organisation spatiale de la ville ottomane, les immigrés se regrouperaient alors dans la ville selon leurs origines respectives.

4.2.2.2. *Istanbul, une mégapole « régionale » structurée ?*

Dans leur dossier consacré aux migrations intérieures à Istanbul, Fadime Deli et Jean-François Pérouse déploraient le manque de données à l'échelle interurbaine qui pourraient permettre d'affiner l'analyse de la répartition des migrants à l'échelle des arrondissements (*ilçe*) (Deli et Pérouse, *op. cit.*)¹¹³. Cette absence de données poussait les deux auteurs à se limiter à quelques observations et conjectures quant à la répartition des migrants à Istanbul : « *les arrondissements et quartiers qui perdent leur population – par exemple Eminönü¹¹⁴, Beyoğlu et Etiler (à Beşiktaş) qui changent de fonction et deviennent des zones commerciales – voient leurs vides comblés par des migrants récents (nationaux ou étrangers) [...] Les arrondissements dont la population augmente le plus sont situés dans les zones périphériques, les « nouvelles zones », telles que Sultanbeyli, dont la population est essentiellement constituée de migrants, Ümraniye, Pendik ou Tuzla, pour la partie anatolienne, et Gaziosmanpaşa, Güngören, Esenler ou Avclar, pour la partie européenne de la mégapole* » (Ibid. : 19). Forts de leur expérience de terrain, ce manque statistique n'empêchait toutefois pas les auteurs de pointer l'importance des réseaux migratoires dans les logiques résidentielles des migrants : « *ceux qui viennent à Istanbul s'installent en général dans des circonscriptions bien déterminées, où il y a déjà des akrabalar (parents) ou des hemşehri (concitoyens). Les réseaux de solidarité, familiaux et de village, protègent les nouveaux migrants de l'isolement et leur procurent une sécurité dans la recherche d'un logement ou de travail* » (Ibid.).

¹¹³ Les propos des deux auteurs ne sont pas totalement exacts puisque des versions particulièrement fines à l'échelle des quartiers (*mahalle*), non publiées, sont disponibles, à notre connaissance, au moins pour les recensements de 1990 et 2000.

¹¹⁴ Depuis 2009, l'arrondissement d'Eminönü est rattaché à celui de Fatih.

Rapidement, l'intérêt pour la question des réseaux de sociabilité façonnés par et pour les migrants – devenu depuis les années 1980 un sujet central dans le champ de recherche consacré aux phénomènes migratoires –, combiné à l'influence des travaux européens et anglo-saxons consacrés à l'insertion urbaine des immigrés, poussent les chercheurs travaillant sur Istanbul à développer l'hypothèse selon laquelle l'origine des immigrés définirait leur distribution spatiale à l'intérieure de la ville¹¹⁵ ou même leur activité professionnelle¹¹⁶. Cette volonté de bornage donne progressivement lieu à l'élaboration de cartes plus ou moins précises s'attachant à représenter ces prétendues concentrations spatiales (Toker, 1994 ; Özbay, 1997 ; Güvenç, 2000).

Cette hypothèse trouve ses fondements théoriques dans les travaux historiques sur l'organisation socio-spatiale de Constantinople à l'époque ottomane (Mantran, 1989 ; 2000 ; 2008) et la forte fragmentation ethnique et/ou confessionnelle qui la caractérisait : « *si musulmans et minoritaires se côtoient dans les rues et dans leurs activités professionnelles, il n'en est plus de même dans l'habitat. On constate, en effet, que les minoritaires vivent groupés, généralement autour d'une église ou d'une synagogue de quartier ; il arrive que ces groupements soient de quelque importance numérique, mais il arrive aussi que ce soit des noyaux isolés au milieu de la masse turque [...]* » (Mantran, 2008 : 67). A cet héritage plus ou moins assumé, ces chercheurs, fortement influencés par une approche quantitative et macro-économique des phénomènes migratoires, répondent par un traitement spatialisé des données issues des recensements.

Parmi eux, la sociologue Ferhunde Özbay, s'appuyant sur les chiffres de la période intercensitaire 1985-1990, propose une cartographie sociale et spatiale des populations immigrées à Istanbul (Özbay, *op. cit.*). Influencée par les travaux de Mustafa Sönmez sur le rôle des inégalités économiques entre Istanbul et l'Anatolie dans la structuration des flux migratoires intérieurs (Sönmez, 1996) et par ceux de Murat Güvenç sur le lien entre restructuration commerciale et fragmentation urbaine (Güvenç, 1992 ; Güvenç et Oğuz, 1996), F. Özbay montre que la distribution spatiale des migrants est étroitement liée aux évolutions de la géographie économique et industrielle stambouliote. Selon la sociologue, le transfert progressif de l'activité économique

¹¹⁵ Cette hypothèse trouve rapidement un écho dans un monde journalistique qui rivalise d'inventivité pour proposer des infographies plus ou moins sérieuses de cette Istanbul anatolienne. Dans son édition du 21 mars 2001, l'hebdomadaire *Cumhuriyet* propose par exemple, dans un article intitulé « l'Anatolie qui vit ici » (*Burda yaşayan Anadolu*) une liste de l'origine majoritaire de la population résidente selon l'arrondissement et le quartier. Même objectif dans l'édition de *Radikal* du 5 novembre 2011 qui propose une cartographie de « la ville qui n'a pas de natif » (*kim nereyi parselledi ?*) (référence citée dans (Deli et Pérouse, *op. cit.* : 32).

¹¹⁶ La presse turque regorge d'articles consacrés à la suprématie d'un groupe régional sur un secteur d'activité particulier. Ainsi de *Zaman* qui titre « Istanbul aux mains de l'Anatolie » (*Istanbul Anadolu'nun elinde*, 25/12/1996) et, quelques années plus tard, « Dis-moi d'où tu viens, je te dirai ton métier » (*Memleketini söyle mesleğini söyleyim*, 10/11/2001), *Radikal* qui consacre un article sur « l'Anatolie à Istanbul » (*Istanbul'daki Anadolu*, 21/03/2001), ou encore *Sabah* dans son article « Compatriote, où est ton pays » (*Hemşerim memleket nere ?*, 17/11/1997). On y apprend pêle-mêle que les gardiens sont ainsi originaires de Sivas, Kars ou Tokat, les boulangers de Rize ou Safranbolu, les restaurateurs de kebab de Gaziantep ou Adana, les vendeurs de tickets de loterie de Bursa, Inebolu ou Sivas, etc. . .

vers le nord (Şişli, Maslak, Levent) et l'est de l'agglomération (Ataşehir ou Ümraniye amorcent à cette période leur développement) redéfinit les stratégies résidentielles de la population immigrée qui transparaissent à travers les évolutions de la population des arrondissements : aux quartiers centraux qui voient diminuer leur population répondent des quartiers périphériques dont les taux d'accroissement n'ont jamais été aussi élevés.

TABLEAU 8 : LIEU DE RESIDENCE DE LA POPULATION MIGRANTE/IMMIGREE SELON SON ORIGINE ET SON NIVEAU D'EDUCATION (1985-1990)

		Situation géographique des arrondissements*			Total
		Centre	Périphérie	Hors de la municipalité	
Origine	Rural	23,5	31	42,5	29,6
	Urbain	76,5	69	57,5	70,4
Origine régionale	Marmara	11,3	8,2	13	9,3
	Egée	4,7	2,8	2,4	3,3
	Anatolie centrale	18,3	16,7	10,1	16,7
	Mer Noire	27,8	29,8	24,8	29,2
	Méditerranée	5,7	3,6	2	4,1
	Est	15	21,8	29,7	20,3
	Sud-Est	8,3	7,4	4,1	7,4
	Etranger	8,9	9,7	13,9	9,7
Education	Aucun	23,1	27,1	30,9	26,2
	Primaire	52,1	58,6	55	56,6
	Secondaire	14,4	10,6	11	11,7
	Université	10,4	3,7	3,2	5,6

* **Centre** : Beşiktaş, Beyoğlu, Eminönü, Eyüp, Fatih, Kadıköy, Şişli, Üsküdar, Zeytinburnu ;

Périphérie : Adalar, Bakırköy, Bayrampaşa, Beykoz, GOP, Kâğıthane, Kartal, Küçükçekmece, Pendik, Sarıyer, Ümraniye

Hors de la municipalité : Büyükçekmece, Çatalca, Silivri, Şile, Yalova

Source statistique : DİE, Genel Nüfus Sayımı, 1990

Tableau tiré de (Özbay, 1997 p. 29)

L'intérêt du travail de Ferhunde Özbay est en outre de dépasser la simple constatation de ce gradient centre-périphérie pour le rattacher au profil des migrants eux-mêmes. S'opère ainsi une sélection au sein de la population immigrée qui dépend du profil économique, social et culturel de chacun : si les arrondissements centraux comme Beşiktaş, Kadıköy ou Şişli attirent surtout des migrants urbains (24 %) plutôt éduqués (25 % des individus sont allés au collège ou au lycée contre 14 % pour les zones périphériques), les arrondissements périphériques quant à eux voient surtout s'installer des migrants ruraux et faiblement éduqués – seuls 11 % des migrants de l'arrondissement de Gaziosmanpaşa sont, par exemple, allés au lycée. Si la chercheuse ne nie pas que l'origine puisse participer à la construction de certaines concentrations résidentielles ou commerciales, elle relativise néanmoins la relation systématique qui existerait entre origine géographique et place au sein de la hiérarchie sociale : « *il n'existe aucun sélectivité systématique selon la*

région d'origine des migrants. Cela signifie que l'origine régionale ne définit en rien le statut social individuel» (Özbay, *op. cit.* : 13). L'origine géographique n'est qu'un élément parmi d'autres dans les processus identificatoires individuels et collectifs, au même titre que des éléments concernant le capital économique, culturel ou politique. Plus généralement, si l'organisation interne d'Istanbul selon la provenance géographique de ses habitants a peut-être pu être, au commencement de l'exode rural, une réalité urbaine, elle a rapidement laissé la place à des configurations socio-spatiales bien plus complexes produites par la synthèse de processus externes – les flux migratoires à destination d'Istanbul notamment – et de dynamiques internes à la ville : « *le profil démographique des quartiers change aussi avec les mobilités des non-migrants* » (*Ibid.* : 6). Si des concentrations résidentielles régionales peuvent subsister sous forme relictuelle, celles-ci se sont diluées dans l'espace urbain sous le coup d'une triple dynamique : l'essoufflement des migrations vers Istanbul ; l'accroissement de l'aire urbaine et l'apparition de nouvelles opportunités de logement ; la construction de trajectoires résidentielles indépendantes des réseaux de solidarité de départ.

L'appartenance régionale comme élément structurant de l'espace urbain ne serait-elle finalement qu'une illusion ? Face à l'insuffisance des données disponibles¹¹⁷, une analyse strictement quantitative pourrait le laisser penser. Pourtant, l'origine régionale constitue toujours un élément central dans les processus d'identification de la population turque, ainsi qu'un élément central dans le façonnement des sociabilités et des spatialités individuelles et collectives.

4.3. Appartenances régionales et citadinités dans l'Istanbul d'aujourd'hui

L'importance à accorder au sentiment d'appartenance régionale/nationale comme élément explicatif des comportements des individus et des groupes immigrés divise les chercheurs. Instrument identificatoire fondamental pour les uns, simple élément de discours pour les autres, la question de l'origine, si elle dépasse le contexte turc et stambouliote, y trouve pourtant un terrain d'observation particulièrement pertinent.

¹¹⁷ L'échelle la plus fine concernant les chiffres disponibles sur la plateforme ADKNS du TÜİK est celle de l'arrondissement (*ilçe*), malheureusement trop vaste pour définir des phénomènes de concentration ou au contraire de dispersion. Depuis le dernier recensement de 2000, les chiffres à l'échelle du quartier (*mahalle*) ne sont en effet plus disponibles.

4.3.1. L'origine géographique, une invention ?

4.3.1.1. Une variable identificatoire essentielle

Sous l'impulsion de la recherche anglo-saxonne, une partie des travaux de sciences sociales consacrés à la question des migrations s'attache, depuis quelques années, à déconstruire le réflexe méthodologique considérant l'origine comme une ressource identitaire largement convoquée par les populations immigrées pour se (re)construire, dans le contexte migratoire, ses propres pratiques et représentations socio-spatiales. Accusant cette approche de reposer sur une « focale ethnicisante » (*ethnic lens*), les critiques cherchent à démontrer qu'une entité administrative de référence (Etat, région, ville) ne peut, sans être associée à d'autres éléments identificatoires (économiques, politiques, sociaux, culturels), délimiter un groupe homogène, encore moins constituer une grille d'analyse pertinente des comportements individuels et collectifs (Glick Schiller, 2005 ; Glick Schiller et Çağlar, 2008). A ce titre, ce parti-pris méthodologique discutable serait incapable de saisir la complexité des configurations socio-spatiales qui émergent avec l'expérience migratoire : « *les chercheurs qui adoptent une focale ethnique échouent à étudier les différents types de relations qui se développent entre les migrants et les villes, relations qui reflètent et contribuent au positionnement différentiel des villes à l'intérieur des hiérarchies globales du pouvoir économique, politique et culturel* » (Glick-Schiller et Çağlar, 2011 : 190). De même, le postulat d'une appartenance identitaire *de facto* – ce que les auteurs qualifient de nationalisme méthodologique – gommerait d'une part les différences internes à des groupes subjectivement définis par les auteurs eux-mêmes (Chernillo, 2006 ; Beck, 2007), d'autre part nierait la capacité des individus à construire leurs propres pratiques et représentations de l'espace social (Basch *et al.*, 1994 ; Glick Schiller et Fouron, 2001). Cette construction d'une ou plusieurs altérités allochtones consacrerait ainsi une division fondamentale entre une société dominante, elle-aussi réduite à un groupe homogène partageant les mêmes normes culturelles et sociales, et ou un plusieurs groupes étrangers.

Le succès de ces travaux et la prise de conscience de la relativité des références identitaires – déjà discutée quelques années auparavant (Brubaker, 2001 ; Di Méo, 2002) – complexifie l'analyse des phénomènes migratoires ainsi que la pertinence même de la notion d'identité. Relativité ne signifie pourtant pas non-sens. Rapidement, un certain consensus s'instaure chez une partie de ces chercheurs pour présenter l'origine comme une donnée négligeable, une facilité discursive convoquée par les immigrés, une invention individuelle et collective qui amènerait

automatiquement une réflexion essentialiste qui n'expliquerait finalement en rien les configurations sociales et spatiales nées avec les migrations. Une perte d'intérêt et de crédit néanmoins tempérée par le sociologue et anthropologue Denys Cuhe :

« Une des leçons de l'anthropologie est que l'origine est une caractéristique cognitive universelle. Il n'y a pas de peuple qui ne se réfère pas, d'une façon ou d'une autre, à une origine commune, le plus souvent mythique, et qui ne réfère pas les autres peuples à leur origine. Autrement dit, il n'y a pas de peuple sans origine, comme il n'y a pas d'individu sans origine.

Toutes les sociétés utilisent l'origine, attestée ou imaginée, des individus et des groupes comme mode de classement social. Avec le genre, l'âge et le rang social l'origine constitue un des quatre modes de traitement hiérarchisé de la différence sociale. Le classement social selon l'origine est au fondement de tout système de relations interethniques et de hiérarchies socio-ethniques » (Cuhe, 2010 : 43).

A condition d'être prudent, l'origine et le cortège de références culturelles, politiques et sociales qu'elle sous-tend constituent, nous semble-t-il, un point de départ judicieux *« pour pouvoir analyser le traitement social de la différence selon les origines, réelles ou supposées, des individus »* (Ibid.). Nous touchons là une des limites du positionnement que défend Nina Glick-Schiller : à force de déconstruire le discours des individus, le chercheur en vient, d'une part, à nier le fait qu'ils puissent se sentir membre d'un ensemble géographique signifiant, d'autre part à délaissier l'analyse des processus auto-identificatoires qu'élaborent les immigrés. Le recours à la notion d'origine n'est pas le témoin d'un positionnement essentialiste, pas plus qu'elle ne se confond avec celle de « culture d'origine ». Pour Denys Cuhe :

« Récuser l'usage généralisé de la notion de culture d'origine, ce n'est pas pour autant faire abstraction de la fréquente référence à leurs origines que font bon nombre de migrants ni méconnaître la signification que cette référence peut avoir pour eux. Evoquer ses origines, son village, son pays, c'est fondamentalement décliner une identité dans laquelle on se reconnaît. Cela est sans doute nécessaire sur le plan psychologique pour tout individu, comme pour tout groupe social, qui a besoin de savoir d'où il vient. Il y a bien effectivement un village, un pays de départ, qui se trouvent au commencement de l'histoire migratoire du groupe et qui peuvent servir de support à un projet de retour, projet qui tend cependant à devenir de plus en plus mythique au fur et à mesure que s'allonge le temps de l'expatriation. Toutefois, il n'est pas possible de confondre l'évocation de ces origines bien réelles avec l'expression illusoire d'une culture d'origine qu'on imagine avoir été conservée quasiment intacte, quels que soient le milieu environnant et les expériences faites en situation migratoire » (Ibid. : 51).

Dans ce contexte, l'entreprise du chercheur est de comprendre comment l'origine apparaît elle-même aussi comme une invention, comme une somme de négociations réalisées par l'individu entre son héritage personnel et collectif et ses pratiques socio-spatiales quotidiennes (Ramos, 2006 : 26-27). Ce travail ne peut toutefois ignorer le contexte géographique et social au sein duquel s'expriment les phénomènes que le chercheur se propose d'étudier.

4.3.1.2. De l'importance du contexte d'analyse

Présente dans la plupart des sociétés du monde, la convocation de l'origine dans le discours identificatoire individuel et collectif n'implique cependant pas les mêmes enjeux selon le contexte dans lequel s'effectue l'observation (Poche, 1983 ; Stryckman, 1992). Se dire auvergnat à Paris, napolitain à Milan ou gaziantepli à Istanbul implique-t-il les mêmes enjeux pour des individus revendiquant pourtant tous une appartenance géographique autre que celle de leur lieu de résidence ? L'analyse se complexifie encore avec la prise en compte du discours des individus qui n'ont pas connu personnellement la migration, mais dont le discours reste empreint d'une certaine nostalgie des origines. Comment comprendre ce besoin d'être « de quelque part » alors que ces hommes et ces femmes n'y sont pas nés, n'y retournent que rarement, qu'ils n'envisagent pas de s'y installer, encore moins d'y vivre pour leur vieux jours ? En d'autres termes, quand un individu dit qu'il est gaziantepli, que ses parents gaziantepli sont nés à Istanbul ou Ankara, qu'ils ont eux-mêmes des parents nés dans la région de Gaziantep, que signifie ce lien dont la réalité n'est autre que discursive ?

Difficile à étudier car rapidement objet d'observations psychologisantes, l'importance du sentiment d'origine est pourtant trop souvent demeurée secondaire – à quelques exceptions notables – dans les préoccupations de chercheurs préférant se focaliser sur d'autres déterminants socio-économiques, peut-être plus aisément quantifiables. En Turquie, les travaux de Sema Erder montrent que la référence locale (*localism*) représente une variable primordiale dans l'organisation urbaine, qu'elle fait apparaître des configurations sociales d'un type nouveau, mais qu'elle ne peut se comprendre sans être reliée à d'autres variables économiques, sociales et/ou politiques (Erder, 1999 ; Erder, 2000). Les conclusions sont similaires chez Yusuf Adigüzel qui, s'appuyant sur une étude menée par la municipalité d'Istanbul, remarque que seul 33 % des individus interrogés, dont 53 % vivant à Istanbul depuis plus de dix ans déclarent se sentir stambouliotes (Adigüzel, *op. cit.*). En France, dans ses travaux sur la notion de région en Turquie, Marcel Bazin a très finement montré que les processus identificatoires individuels et collectifs accordaient un rôle central à la référence territoriale et urbaine¹¹⁸ (Bazin, 1995 ; 2001), tout comme Jean-François Pérouse qui, dans son étude sur l'arrondissement stambouliote de Gaziosmanpaşa, montre que la référence

¹¹⁸ Pour M. Bazin, cette importance urbaine s'explique en partie par le choix des nomenclatures administratives, les départements prenant le nom de la ville principale. Des confusions peuvent alors se faire jour entre la ville comme entité municipale, le département, voire la région plus élargie.

territoriale de la région d'origine représente un élément central du discours de la population citadine :

« Bien sûr, à la question : "Vous sentez-vous Stambouliote, et dans quelle mesure ?", les réponses fournies furent variables, selon les positions sociales, géographiques, politiques et économiques, selon l'ancienneté de l'implantation, et surtout selon ce que chacun entendait par "Istanbul"... Mais dans la plupart des cas l'identité stambouliote n'était pas prioritairement avancée et revendiquée, tout au moins de façon exclusive; elle était invoquée après l'identité régionale de provenance, même si les personnes interrogées, très jeunes, étaient nées à Istanbul. L'identité stambouliote est une identité encore très abstraite, voire virtuelle ou trop imprécise-lourde pour être assumée; identité à venir, accessoire, occasionnelle. Aux marges de la métropole, les réponses que nous avons recueillies furent à cet égard très significatives » (Pérouse, 1997b : §14).

Bien que central, ce rôle de la référence originelle dans le travail d'identification individuelle et collective doit cependant être interrogé : l'origine commune ne gomme pas les divisions économiques, politiques, culturelles, générationnelles ou de sexe internes au groupe. Au contraire, l'origine est une donnée à mettre en écho avec le contexte social d'interaction au sein duquel elle est convoquée. L'exemple des associations de pays et de compatriotes illustre cette dichotomie entre un discours intégratif et des pratiques effectives beaucoup plus complexes, parfois même excluantes.

4.3.2. Les associations de *hemşehri* : quand une ressource identitaire participe du façonnement des citadinités individuelles et collectives

La question des associations de *hemşehri*¹¹⁹ en Turquie a donné lieu depuis le début des années 1990 à une abondante littérature. Anthropologues, sociologues, géographes et autres chercheurs en sciences politiques se sont attachés à comprendre les rouages qui président à l'institutionnalisation de ces « liens primordiaux » (Pérouse). Nous ne prétendons pas analyser ici les dynamiques historiques de formation et de structuration d'un paysage associatif résolument hétérogène et complexe, travail qui dépasse notre recherche et que de nombreux chercheurs se sont déjà attachés à retracer (Dubetsky, 1976 ; Erder, 1996 ; 1999 ; Schüller, 1998 ; Kurtoğlu, 2000 ; 2001 ; Deli et Pérouse, 2002 ; Coşkun, 2003 ; Massicard, 2005 ; Pérouse, 2005 ; Toumarkine, 2005 ; Özgür-Baklacioğlu, 2006). Notre intérêt pour ces associations tient d'une part à leur fonction « historique » d'entre-aide collective en faveur de nouveaux arrivants parfois

¹¹⁹ Difficilement traduisible en Français, si ce n'est par le terme de « compatriote », le terme *hemşehri* est un de ces néologismes propre à la langue turque qui associe *hem* signifiant le/la même et *şehir* désignant la ville. Les associations de *hemşehri* sont donc, littéralement, des groupes d'individus originaires de la même ville.

désemparés face à leur nouvel espace de vie, d'autre part à la redéfinition progressive de leurs prérogatives qui tendent de plus en plus à l'instauration d'un fonctionnement « lobbyiste » visant à promouvoir les intérêts du groupe régional – ou de certains de ses membres – et à le mettre en scène dans l'espace urbain.

Une pluralité fonctionnelle qui s'exprime pourtant différemment selon le degré d'ouverture et de rayonnement de chaque association. Si l'échelle de base de la hiérarchie associative, à Istanbul et dans le reste de la Turquie, regroupe des associations de village (*köy dernekleri*) qui se contentent de regrouper tout au plus quelques dizaines de personnes, le rayonnement s'élargit à partir des associations regroupant les individus originaires d'un ou plusieurs arrondissements. Plus structurées, leurs logiques sociales et spatiales « *s'émancipent par rapport aux concentrations de leurs membres potentiels et par une recherche de centralité* » (Pérouse, 2005 : §33). La proximité n'est plus la seule variable qui conditionne leur implantation et leur fonctionnement, ce qui explique leur présence physique dans des lieux passant et bien reliés aux aménités de transports. Moins proches de leurs membres et moins réactives quant aux évolutions socio-spatiales du groupe concerné, ce type d'associations semble apparaître quelques années après l'installation des premiers migrants, « *comme si elles étaient le fruit d'un travail de ré-élaboration des liens d'origine* » (*Ibid.* : §34). La volonté d'entre-aide locale n'est pas au cœur de leur préoccupation. Il s'agit plutôt d'encourager un sentiment d'appartenance commune afin de faciliter l'émergence de réseaux économiques structurés et influents : « *leur création procède ainsi de la recherche d'une taille nécessaire pour permettre une insertion et une mise en scène dans l'espace public, ainsi que d'un souci d'influence sur une clientèle potentielle* » (*Ibid.* : §36). Comme nous le verrons à travers l'exemple du paysage associatif gaziantepi à Istanbul, c'est à ce niveau que des acteurs économiques, politiques, parfois culturels, influents à l'échelle régionale voire nationale commencent à faire leur apparition dans les organigrammes et la composition des bureaux de direction. Le dernier niveau de ce paysage finalement très hiérarchisé est celui des associations et fédérations départementales ou régionales qui regroupent et fédèrent plusieurs associations de niveau inférieur. Au sein de la chronologie associative, ces organisations sont les dernières expressions d'une volonté de structuration interne rendue possible par l'accumulation de ressources économiques et humaines. Le plus souvent, les bailleurs de fond de telles structures sont des dirigeants d'entreprises florissantes, situation qui leur permet parallèlement d'occuper parallèlement les charges de direction de ces associations. Figures incontournables du paysage associatif, ces chefs d'entreprises rendent en outre possible une certaine médiatisation et ouverture vers l'extérieur du groupe régional. Une autre caractéristique de ces associations est leur capacité de transformation et notamment leur appropriation de nouveaux outils informatiques. Revues consultables en ligne, sites internet, pages facebook, chaînes

de télévision pour les plus riches d'entre elles, tendent à faciliter une activité et une visibilité de plus en plus déterritorialisées.

Cette typologie à trois entrées que nous reprenons des travaux de Jean-François Pérouse a un triple objectif. Tout d'abord, celui de montrer l'hétérogénéité d'un paysage associatif trop souvent réduit à quelques figures caricaturales¹²⁰. Comme le rappelle en effet J.-F. Pérouse, « *il apparaît important de bien distinguer les types d'association et de penser chacune d'elle comme une composante d'un réseau/système qui tend de plus en plus à s'organiser et à se structurer* » (*Ibid.* : §47). Le deuxième objectif tient à ne plus considérer ces associations comme de simples ressources à destination des populations immigrées, mais comme des structures sociales institutionnalisées qui représentent aujourd'hui des composantes du jeu politique et économique local, régional, voire national (Hersant, 2005 ; Massicard, 2005). Enfin, contrairement à un discours largement répandu dans la littérature scientifique, ces associations, loin de représenter un frein à une quelconque intégration, sont au contraire à lire d'une part comme des structures dont le fonctionnement influence plus ou moins profondément l'organisation urbaine, d'autre part comme des instruments de citoyenneté au service d'hommes et de femmes pour qui la référence originelle organise les pratiques et les représentations.

¹²⁰ Une des croyances les plus répandues dans la société turque, notamment chez les jeunes, consiste à réduire les associations de pays et de compatriotes au simple regroupement d'hommes d'un certain âge confis dans une nostalgie de la région d'origine et passant leurs journées à boire du thé en jouant aux cartes ou aux dominos.

CHAPITRE 5 : Istanbul, une « capitale » gaziantepi hors des frontières départementales

Introduction

Le chapitre 4 a permis de montrer comment les phénomènes migratoires engagés au milieu du XX^{ème} siècle ont profondément remodelé le profil des villes turques, au premier rang desquelles Istanbul, mais aussi d'identifier des similitudes dans les stratégies socio-spatiales de plusieurs sous-groupes de néo-citadins (tendance à se regrouper, dans un premier temps, selon des affinités sociales et/ou communautaires, fréquentation de ressources consacrées à une populations singulière, prise en charge des nouveaux arrivants par les plus anciens, conservation de traits culturels hérités). A ce stade de notre recherche, ces premiers éléments de réponse laissent à penser que les comportements et les pratiques des immigrés et des migrants gaziantepi installés à Istanbul, loin de se perdre dans l'hétérogénéité des situations individuelles, s'inscrit au contraire à l'intérieur d'un cadre structurel collectivement construit et partagé dont la fréquence et l'intensité d'appropriation dépendent toutefois des attentes et des choix de chaque individu. L'objectif de départ de cette partie s'attache ainsi à décrire et comprendre le fonctionnement et la portée de ces structures en faisant dialoguer différents éléments de compréhension : systèmes collectifs de représentations ; images subjectives associées à Istanbul, véhiculées par les connaissances sur place ou forgées au fur et à mesure de l'expérience personnelle ; sentiment d'appartenance à un système culturel commun différent de celui de la société d'installation ; usage de ressources situées dans des lieux précis de l'espace urbain ; relations de sociabilité influençant les choix résidentiels et les spatialités quotidiennes. Par ce terme, nous entendons une manifestation objective de l'être en ville qui désigne les diverses actions individuelles et collectives dotées d'une certaine régularité et associées à des lieux précis de l'espace de vie. Ce sont elles qui structurent

les mobilités quotidiennes ou plus exceptionnelles, qui influencent les représentations que les citadins ont de leurs territoires mais qui, à l'inverse, sont aussi conditionnées par ces mêmes représentations.

Pour répondre à ce questionnement, le cas particulier des individus nés à Gaziantep mais résidant hors des limites départementales constituera de base de notre recherche. Dans cette optique, avant d'analyser le rôle des structures organisationnelles dans les logiques alimentaires et résidentielles ainsi que dans la distribution spatiale des pratiques des immigrés gaziantepli, il s'agit de contextualiser le cas particulier d'Istanbul au sein du champ migratoire gaziantepli et de déterminer la place qu'elle y occupe. Autrement dit, quelle est la distribution spatiale de ces immigrés à l'échelle de la Turquie ? Quels cycles scandent l'histoire migratoire récente de l'émigration en provenance de Gaziantep ? A l'échelle de la mégapole stambouliote, comment s'organisent spatialement les Gaziantepli et selon quelles logiques résidentielles et fonctionnelles ? En quoi la présence de ressources collectives permet d'apporter un éclairage plus large sur les stratégies alimentaires élaborées par les populations immigrées/migrantes ? A ces questions d'ordre général répondent des interrogations plus fines relatives à la place des ressources, notamment alimentaires, dans le façonnement des pratiques et des citadinités individuelles et collectives : quels domaines concernent-elles ? Où se situent-elles et comme s'agencent-elles dans l'espace urbain ? Quel usage en font les Gaziantepli ?

5.1. Istanbul dans le champ migratoire gaziantepli

Etudier les comportements alimentaires et, à travers eux, les modalités d'action des immigrés gaziantepli sur les dynamiques urbaines de certains quartiers d'Istanbul nécessite, dans un premier temps, de définir la place qu'occupe Istanbul dans le système migratoire apparu avec les premières vagues d'émigration en provenance du département de Gaziantep. Peu mentionné dans des travaux de sciences sociales préférant se concentrer sur les « communautés régionales » les plus représentées à Istanbul (Sivashi, Kastamonulu, Giresunlu, ...), le groupe gaziantepli présente

lui-aussi, malgré sa relative faiblesse numérique, une structure réticulaire interne qui s'appuie sur plusieurs pôles de l'espace national et international¹²¹.

5.1.1. Les Gaziantepi, un groupe peu mobile ?

Dans un article consacré aux migrations intérieures en Turquie¹²², le quotidien Zaman constatait, non sans quelque ironie, que la somme des effectifs immigrés revendiqué par l'ensemble des associations et autres fondations d'entraide départementales dépassait, pour la seule agglomération d'Istanbul, les quarante millions d'habitants (référence citée par J.-F. Pérouse, 2009a : 157). Face à la multitude d'estimations plus ou moins fantaisistes, celles fournies par des acteurs associatifs enclins à « gonfler » leurs effectifs, sont elles aussi à considérer avec la plus grande prudence. Dans ce contexte, et malgré leur relativité, les données publiées par le TÜİK demeurent, faute de mieux, la seule base de données statistique susceptible de déterminer les grandes tendances de la distribution spatiale, à l'échelle nationale, de la population gaziantepi ainsi que ses évolutions dans le temps.

5.1.1.1. *Un poids démographique assez faible dans le paysage migratoire national*

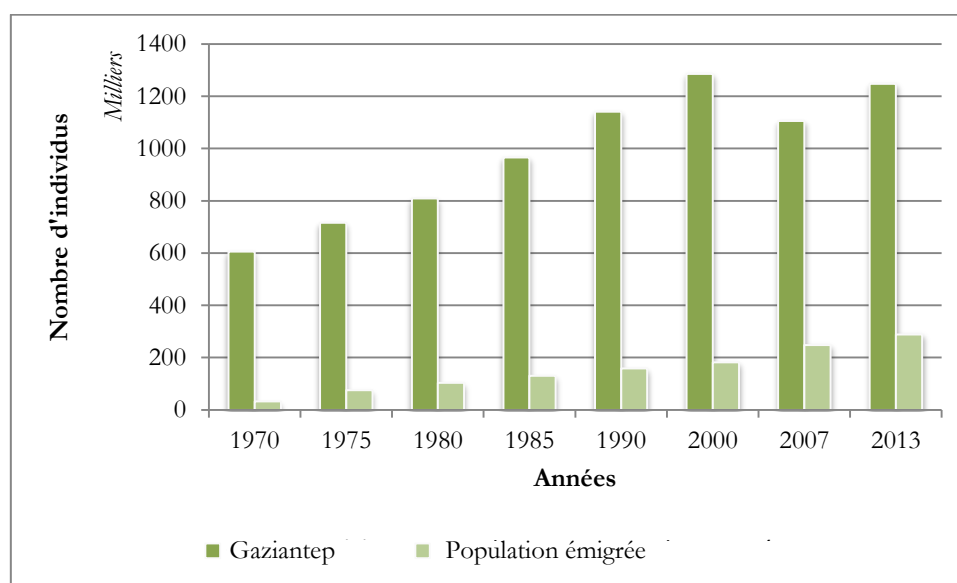
Le nombre d'individus nés à Gaziantep mais résidant dans un autre département a connu, depuis 1970¹²³, une forte augmentation : de 32 301 personnes comptabilisées en 1970 (DIE, 1971), la population gaziantepi émigrée est passée à 289 264 en 2013 (TÜİK-ADNKS, 2013), soit une multiplication par neuf de ses effectifs de départ. Sans précédent dans l'histoire démographique de Gaziantep, cette augmentation de l'émigration s'est effectuée de manière linéaire, sans véritable à-coup, n'entraînant toutefois pas de baisse de la population départementale, elle-même sujette à une forte augmentation de ses effectifs (GRAPHIQUE 7).

¹²¹ Lors de nos recherches et de nos entretiens, plusieurs « lieux gaziantepi » situés à l'étranger ont été mentionnés (France, Allemagne, Belgique, Pays-Bas). Pourtant, faute d'avoir pu enquêter plus en détails, nous préférons nous concentrer sur l'échelle nationale du champ migratoire gaziantepi.

¹²² *Zaman*, 20/08/2006

¹²³ Comme nous l'avons remarqué dans la section 3.3.1., le recensement de 1970 est le premier à mentionner le département de naissance de la population stambouliote.

GRAPHIQUE 7 : EVOLUTIONS DE LA POPULATION GAZIANTEPLI (1970-2013)



Sources : DİE / TÜİK, Genel Nüfus Sayımları, 1970-2013

La situation dans laquelle s'engage Gaziantep à la fin des années 1960 n'est pas celle d'un département victime du départ massif de sa population. L'industrialisation de la ville commencée quelques années auparavant, renforcée et complexifiée à partir de 1974 par sa désignation comme « capitale » du GAP¹²⁴ la transforme au contraire en centre urbain le plus attractif de la région du sud-est anatolien (Özcan, 1996). La demande accrue de main-d'œuvre dans les principales industries de la ville, notamment dans les secteurs textiles, chimiques ou de la confection de tapis, attire de plus en plus de ruraux originaires des villages voisins ou de ceux des départements alentours comme Adıyaman, Şanlıurfa, ou Kahramanmaraş (Geniş, 2011 ; Yüksel, 2011). Les flux migratoires vers Gaziantep atteignent alors des taux d'accroissement sans précédent : 22,9 % pour la période 1960-1969, 28,8 % pour la période 1970-1979, 19,5 % enfin pour la période 1980-1990 (Geniş, *Ibid.* : 342).

Dans ce contexte, l'émigration gaziantepi apparaît bien faible, notamment à Istanbul, où les immigrés de la Mer Noire, de l'Anatolie centrale et de l'Est anatolien supplantent désormais la population autochtone¹²⁵. A l'échelle de la Turquie, la quarante-quatrième place occupée par Gaziantep dans la hiérarchie des départements émetteurs la positionne même derrière les

¹²⁴ Le GAP (*Güneydoğu Anadolu Projesi*) est un projet de développement régional centré sur les départements du sud-est anatolien. Mis en place en 1974 pour, dans un premier temps, augmenter les surfaces irriguées consacrées à l'activité agricole, le GAP a progressivement évolué vers un projet de développement intégré, touchant l'ensemble des activités économiques de la région, de la gestion des forêts en passant par les politiques d'aide à l'agriculture, à l'industrie ou encore au tourisme (Bischoff et Pérouse, 2003 ; de Tapia, 2003).

¹²⁵ A titre d'exemple, la population immigrée des deux principaux départements d'émigration, Sivas et Erzurum, est respectivement de 1 282 413 et 1 048 981 personnes (TÜİK-ADNKS, 2012).

immigrés originaires des autres départements du sud-est, qu'il s'agisse de Mardin (752 408), Şanlıurfa (726 353), Diyarbakır (655 408), Adıyaman (475 687) ou Siirt (435 722) (TÜİK-ADNKS, 2012), victimes, pour la plupart d'entre eux, du départ de milliers d'individus fuyant le conflit opposant l'armée turque à la guérilla kurde.

5.1.1.2. *La distribution spatiale des Gaziantepi en Turquie, un cas exemplaire des dynamiques migratoires internes au pays ?*

Il est malaisé de retracer avec précision la chronologie de l'émigration gaziantepi en Turquie. Les données statistiques disponibles manquent et se résument aux recensements quinquennaux officiels publiés de 1970 à 2000¹²⁶, remplacés à partir de 2007 par un comptage annuel désormais réduit à quatre variables très générales. A cette faiblesse des ressources officielles répond une réelle méconnaissance de la part du monde associatif gaziantepi de sa propre histoire migratoire : certains responsables estiment le nombre total de Gaziantepi résidant à Istanbul à 50 000 individus tandis que d'autres n'hésitent pas à avancer le chiffre invraisemblable d'un million (*sic*). Même constat concernant la répartition nationale du groupe gaziantepi : hormis l'énoncé des différentes associations de compatriotes, le flou subsiste quant au poids réel de l'émigration gaziantepi en Turquie. Malgré le caractère lacunaire des données disponibles, le traitement des recensements successifs permet de dégager plusieurs tendances qui ont structuré et structurent encore l'émigration gaziantepi (CARTE 7).

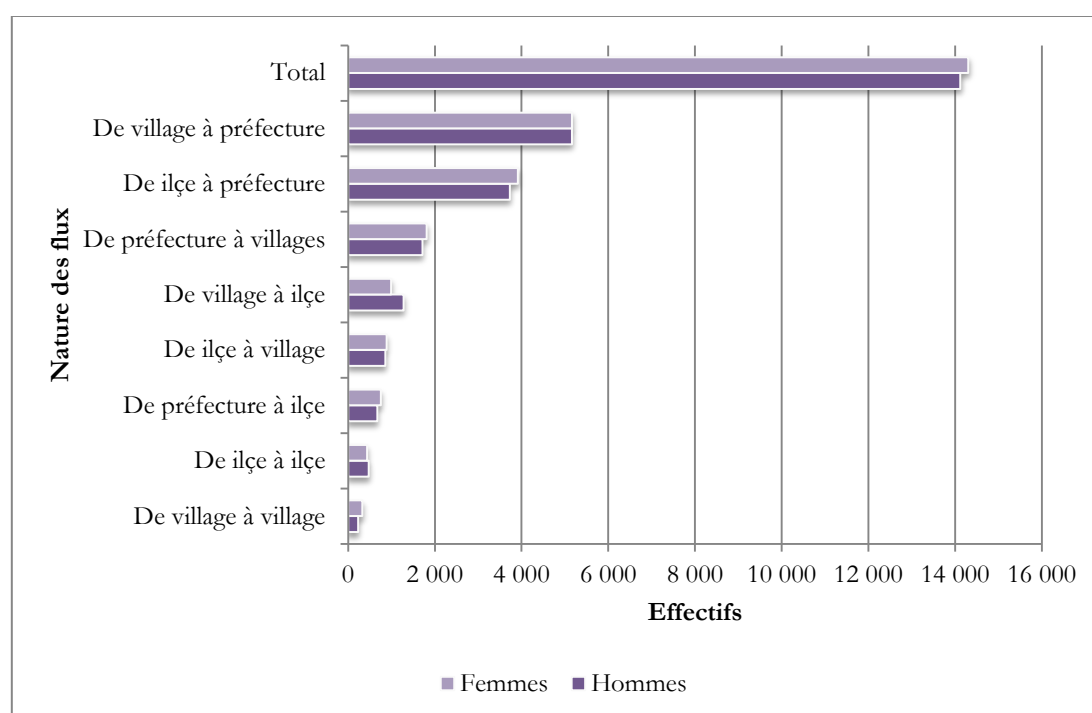
La première concerne l'importance historique des dynamiques migratoires internes au département de Gaziantep. Assez peu mentionnées dans les travaux relatifs aux migrations intérieures, notamment en raison des faibles distances qu'ils supposent¹²⁷, ces mouvements jouent pourtant un rôle central dans les recompositions démographiques départementales et urbaines, ainsi que dans les trajectoires personnelles des immigrés et des migrants. Unique migration pour

¹²⁶ Seul la variable du lieu de naissance des individus peut nous renseigner sur le poids et la géographie de l'immigration gaziantepi en Turquie, mais ne nous renseigne aucunement sur le parcours des individus. En outre, cette donnée n'est que partielle puisqu'elle ne concerne que les individus dont la présence sur place a été officiellement reconnue. Les nouveaux arrivants ou les individus n'ayant pas fait les démarches pour se faire reconnaître par la mairie de leur arrondissement de résidence continuent à être considérés comme des habitants de Gaziantep.

¹²⁷ Ces mouvements de faible portée sont d'ailleurs le plus souvent désignés par le terme de mobilités, plus à même de décrire des changements de lieu de résidence n'entraînant pas, selon les observateurs, de véritables transformations dans les comportements des individus. Pour notre part, nous préférons employer le terme de migration car il apparaît que la distance géographique plus ou moins importante ne saurait conditionner à elle-seule les comportements migratoires. En effet, comme nous le verrons par la suite, même dans le cas de migration de faible voire très faible portée (quelques dizaines de kilomètres tout plus), la conscience du changement de statut est tout aussi présente que chez les populations ayant choisi de se diriger vers les centres urbains de l'ouest du pays.

certain, ils représentent pour d'autres individus la première étape de trajectoires migratoires et résidentielles qui n'ont cessé de se complexifier au fil du temps. Sur les quarante-six immigrés de notre échantillon, vingt-deux d'entre eux se sont d'abord installés à Gaziantep pour, dans un second temps, se diriger vers Istanbul ou d'autres pôles nationaux et/ou internationaux. Les seules données statistiques disponibles issues du recensement de 2000, si elles indiquent un ralentissement de ces mouvements infra-départementaux au tournant du XXI^{ème} siècle, témoignent pourtant de recompositions démographiques toujours actives, en particulier en faveur des entités occupant les échelons supérieurs de la hiérarchie administrative : la préfecture (*il merkezî*) de Gaziantep polarise ainsi la majorité des flux migratoires en provenance des villages (*köy*) (10 329 personnes) et des chefs-lieux d'arrondissement (*ilçe*) (7 645). Si l'on assiste aussi à des mouvements des zones les plus urbanisées vers les zones rurales ou entre les échelons secondaires, ceux-ci ne représentent pour leur part « que » 36% des flux infra-départements (GRAPHIQUE 8).

GRAPHIQUE 8 : PROFIL DES MIGRATIONS INTERNES AU DEPARTEMENT DE GAZIANTEP (1990-2000)¹²⁸



Source : TÜİK, 2005 : 54-55

Particulièrement instructive pour apprécier le poids et la nature de ces mouvements d'échelle réduite, l'analyse de ces données pâtit néanmoins de l'impossibilité à les inscrire au sein d'une séquence chronologique s'étalant sur plusieurs décennies : seuls les chiffres du recensement de

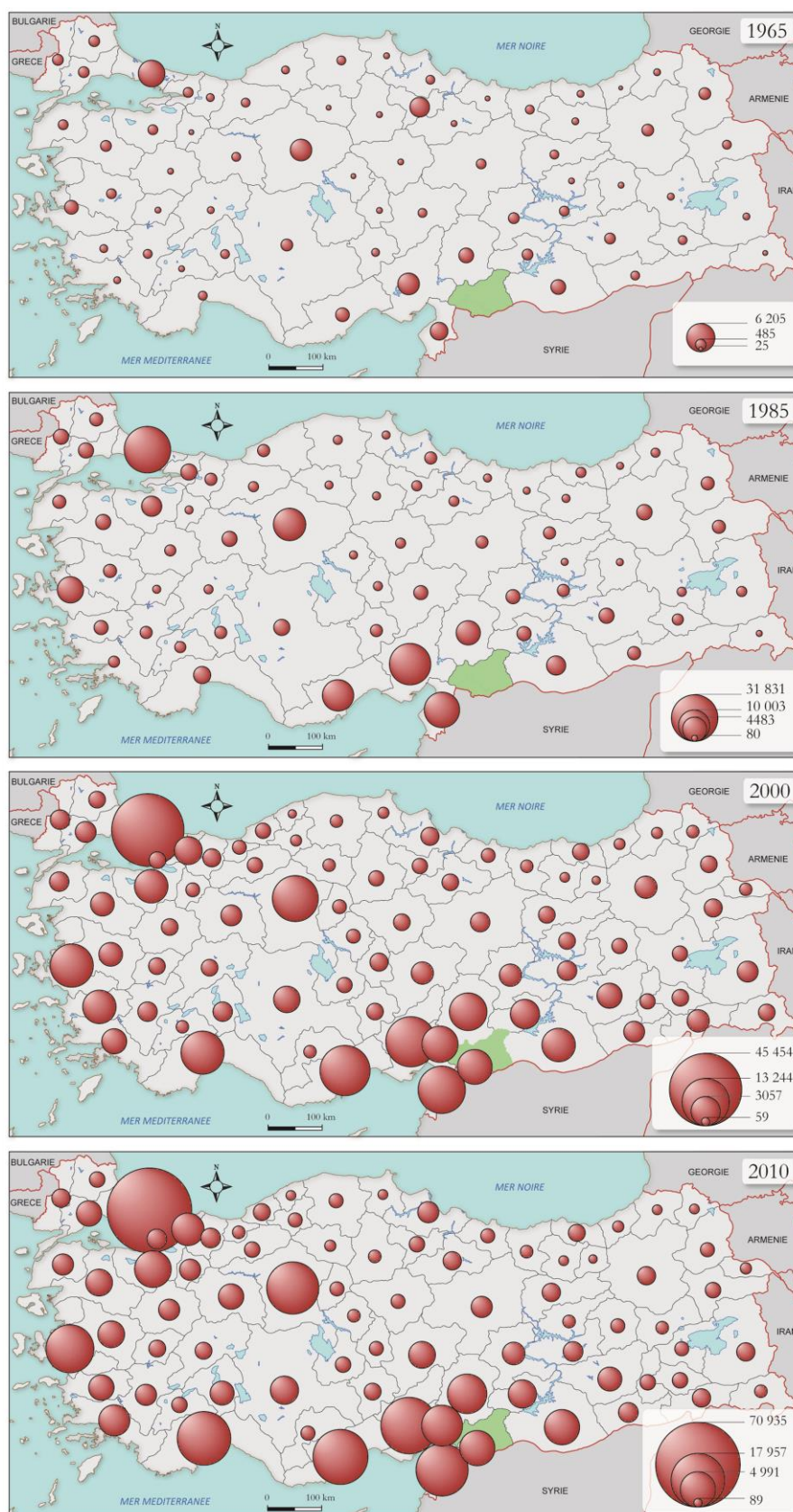
¹²⁸ Rappelons que le terme *ilçe* désigne une entité administrative se rapprochant de celle de l'arrondissement.

L'année 2000 ont donné lieu à un traitement approfondi, empêchant toute tentative pour comparer ces dynamiques démographiques et migratoires avec celles à l'œuvre lors des années précédentes et suivantes. En outre, à l'échelle des individus, la dimension figée de ces chiffres ne permet ni de scander ces processus généraux en périodes singulières, ni d'identifier la nature des trajectoires individuelles, encore moins de saisir les évolutions des relations qu'entretiennent, entre eux, les différents pôles du champ migratoire gaziantepi. En d'autres termes, les processus guidant l'apparition ou le renforcement de certains lieux d'installation ne peuvent être mis en rapport avec les phases successives de redéfinition des flux migratoires en provenance de Gaziantep : l'hégémonie d'Istanbul dans le champ migratoire gaziantepi est-elle, par exemple, le résultat de l'accroissement du nombre d'individus ayant engagé une migration depuis Gaziantep ou, au contraire, d'hommes et de femmes bénéficiant d'une expérience migratoire déjà fournie et voyant en Istanbul la prochaine étape de leur trajectoire individuelle ? Dans ce contexte, seules la multiplication et la comparaison d'entretiens individuels – mais intrinsèquement insuffisants pour prétendre à une quelconque exhaustivité – peuvent permettre de déterminer un certain nombre de trajectoires-types.

La deuxième tendance renvoie pour sa part à une échelle d'observation plus large et concerne le relatif retard de l'émigration gaziantepi par rapport aux premières vagues migratoires qui s'engagent à la fin des années 1940. Alors que le pays connaît sa première véritable poussée migratoire durant la période intercensitaire 1965-1970, les effectifs gaziantepi immigrés demeurent, à cette période, encore limités. Istanbul, Ankara attirent de faibles effectifs de migrants qui, dans leur majorité, semblent faire le choix une émigration de faible portée vers les départements voisins d'Adana, Hatay, et dans une moindre mesure Şanlıurfa et Kahramanmaraş. Il faut attendre le début des années 1980 pour assister à la première augmentation notable de l'émigration gaziantepi. Les anciens lieux d'implantation voient leur population originaire de Gaziantep augmenter, tandis que de nouvelles destinations apparaissent : les départements littoraux de la Marmara, de la Méditerranée et de l'Égée deviennent de nouveaux territoires d'installation dont le poids dans le champ migratoire gaziantepi se renforce au fil des ans (CARTE 7).

La distribution spatiale des Gaziantepi évolue ainsi selon quatre dynamiques distinctes : tout d'abord, des migrations départementales qui, si elles ont participé à remodeler le profil démographique de Gaziantep, connaissent aujourd'hui un essoufflement ; des mouvements d'échelle régionale à destination des départements voisins situés à l'ouest de Gaziantep (Adana, Hatay, Kilis, Kahramanmaraş, Osmaniye) ; des flux en direction des grands centres urbains

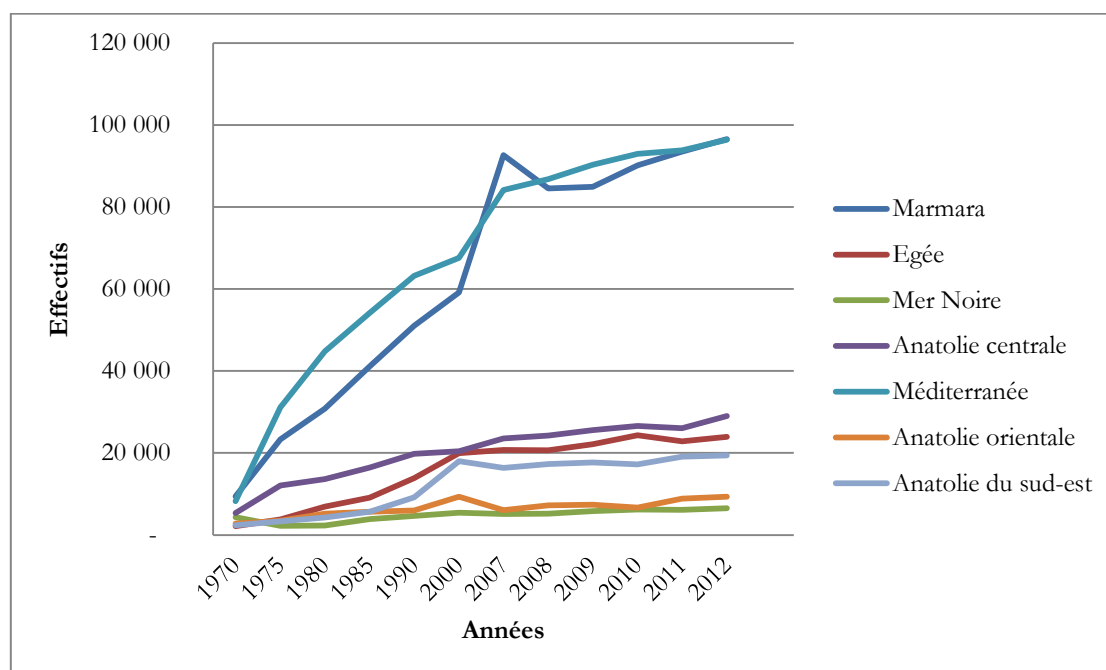
CARTE 7 : EVOLUTIONS DE LA DISTRIBUTION DE LA POPULATION GAZIANTEPLI EN TURQUIE (1965-2010)



Sources statistiques : DİE-TÜİK, 1965-2010
 Conception et réalisation : P. Raffard, 2013

comme Istanbul-Kocaeli, Ankara ou Bursa qui occupent les premiers rangs dans le champ migratoire gaziantepi ; enfin, un attrait de plus en plus marqué pour la région du littoral méditerranéen et égéen entre Mersin et İzmir. A titre d'exemple, la population gaziantepi du département d'Antalya qui ne représentait que 263 individus en 1970, passe à 1 604 en 1985, 9 575 en 2000 pour atteindre le chiffre de 21 119 en 2013 (DİE-TÜİK, 1965-2013). A l'inverse les régions traditionnelles d'émigration que sont la mer Noire, l'Anatolie orientale et centrale – à l'exception d'Ankara – demeurent des « déserts » pour des Gaziantepi qui, bien que leur nombre y croisse faiblement, préfèrent se tourner vers les régions occidentales, Méditerranée et Marmara en tête (GRAPHIQUE). Cette quadruple dynamique entérine finalement la même partition du pays que celle, générale, identifiée dans le chapitre 4 : à l'est d'une ligne Zonguldak-Şanlıurfa, des régions peu attractives qui, pour certaines d'entre elles perdent des habitants (Muş, Bitlis, Bingöl par exemple), et présentent des indices de développement assez faibles ; à l'ouest, des départements qui ne cessent de voir augmenter leur population et dont l'économie connaît un dynamisme certain.

GRAPHIQUE 9 : DESTINATIONS DES MIGRATIONS GAZIANTEPLI (1970-2012)



Sources : DİE-TÜİK, Genel Nüfus Sayımları, 1970-2012

Malgré l'augmentation récente et spectaculaire des flux migratoires à destination des départements du littoral méditerranéen et égéen, les 78 238¹²⁹ Gaziantepi de l'agglomération d'Istanbul (TÜİK, 2013) – soit 0,56 % de la population urbaine totale – auxquels il faudrait

¹²⁹ Chiffre fourni par le système TÜİK-ADNKS pour l'année 2013.

ajouter les individus de la deuxième voire troisième génération¹³⁰ font toujours de la ville la seconde « capitale » gaziantepi de Turquie, derrière Gaziantep. Cette unité lexicale de façade ne doit pourtant pas masquer l'hétérogénéité d'un groupe immigré majoritairement turc mais comprenant aussi des individus kurdophones surtout originaires des arrondissements de Nizip, Karkamış, Yavuzeli et Araban ou encore des descendants de populations turkmènes sédentarisées comme ceux de la tribu des Barak.

A ce questionnement géographique cherchant à comprendre d'où viennent et où vont les immigrés gaziantepi, s'ajoute des interrogations sur le profil socio-démographique des individus concernés. Un travail bien plus difficile qu'il n'y paraît, tant les sources d'informations sont rares, parcellaires et souvent biaisées. Dans cette optique, les bases de données produites par le TÜİK ne nous sont d'aucune utilité : en effet les variables relatives à l'activité professionnelle ne concernent que l'échelon départemental pris comme un tout et, à ce titre, ne peuvent être croisées avec celles concernant le lieu de naissance. A notre connaissance et malgré la nature par définition biaisée de ses données – tous les Gaziantepi d'Istanbul ne sont pas membres d'une association –, la seule source susceptible de nous apporter des informations sur la structure socio-démographique du groupe gaziantepi d'Istanbul concerne le répertoire des membres de la Fédération des Associations gaziantepi¹³¹. Il s'agit d'une liste de 1 317 noms qui nous renseigne sur le nom des adhérents, leur année d'adhésion, leur activité professionnelle, ainsi que les adresses de leur domicile et de leur lieu de travail. Malheureusement, quand elles ne manquent pas, les données sont souvent parcellaires et subjectives¹³². Faut de mieux, l'analyse du répertoire identifie plusieurs tendances qui vont à l'encontre de certains *a priori* encore vivaces à l'égard des associations de migrants. La première concerne l'hétérogénéité des profils professionnels des adhérents : face à l'idée selon laquelle le monde associatif *hemşehri* serait réservé aux classes les plus basses de la hiérarchie économique et sociale, il apparaît au contraire que les professions les plus représentées (ingénieur, médecin, avocat, enseignant) supposent un capital économique et intellectuel élevé (TABLEAU 9).

¹³⁰ Malgré le fait qu'ils soient nés à Istanbul ou dans une autre région de Turquie, de nombreux individus développent un discours identitaire cherchant à les présenter comme de « véritables membres » du groupe gaziantepi. Lors des entretiens cette dichotomie entre le discours véhiculé et la réalité du lieu de naissance a, pour certains enquêtés, été difficile à reconnaître et à même parfois suscité un certain énervement : « *Tu me demandes si je suis gaziantepi, je te réponds oui. Qu'est-ce que ça peut faire que je sois né à Gaziantep ? Si je me sens gaziantepi, alors je le suis, c'est tout* » (Belve, ouvrier dans une usine de carton, né à Kocaeli de parents ayant migré à Istanbul en 1974).

¹³¹ Voir aussi Annexe 4.

¹³² L'un des biais principaux de ce répertoire est le recours à un procédé d'auto-détermination des membres à propos de leur activité professionnelle qui donne lieu à de nombreuses approximations lexicales : bien difficile de déterminer les véritables situations professionnelles auxquelles renvoient des catégories comme « commerce » (*Ticaret*), « ingénieur » (*mühendis*) ou « travailleur indépendant » (*serbest meslek*).

TABLEAU 9 : PROFESSIONS LES PLUS REPRESENTÉES AU SEIN DE LA FÉDÉRATION DES ASSOCIATIONS GAZIANTEPLI

ACTIVITE PROFESSIONNELLE	EFFECTIFS
Ingénieur	115
Commercial	104
Médecin	80
Restaurateur	54
Femme au foyer	53
Avocat	50
Enseignant	46
Retraité	45
Confection textile	39
<i>Baklavacı</i>	33
Industriel	31
Travailleur indépendant	31
Garde Frontière	28
Comptable	21
Pharmacien	21
Entrepreneur	21
Directeur	20
Réparateur automobile	17
Négociant	16
Fonctionnaire	15

Source : Répertoire des adhérents de la Fédération des Associations gaziantepi

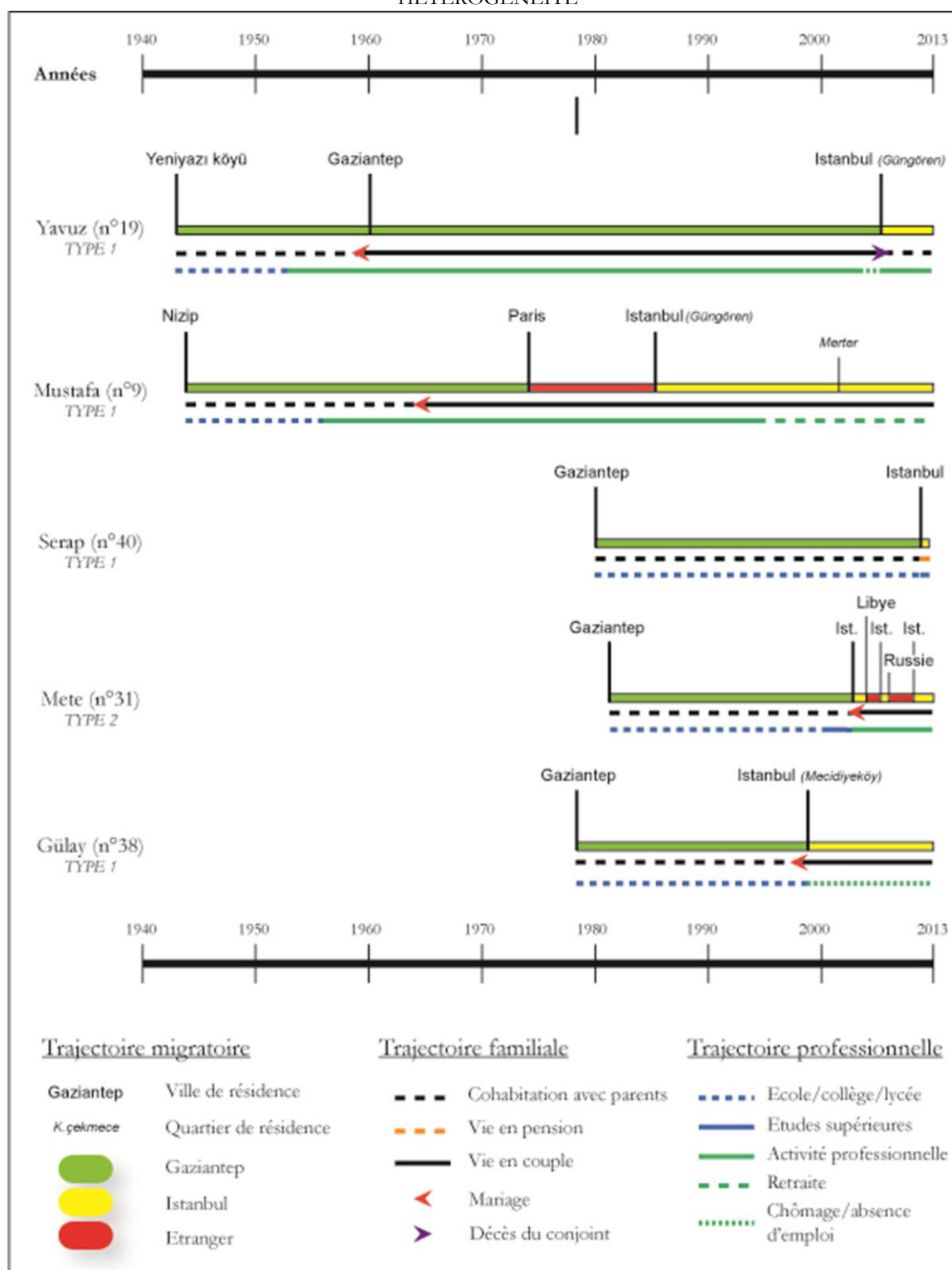
En outre, le répertoire témoigne d'un certain équilibre quantitatif entre hommes et femmes. Sur les 1 317 membres que compte la fédération, 568 sont des femmes qui, dans leur grande majorité ont une activité professionnelle – 53 d'entre elles déclarent être femmes au foyer. L'absence de variables supplémentaires comme la date de naissance ou la date d'arrivée à Istanbul nous empêche de détailler les profils et les trajectoires migratoires des individus concernés. Dans ce contexte, seuls des entretiens répétés et approfondis avec des hommes et des femmes originaires de Gaziantep peuvent nous permettre de retracer les parcours individuels et d'analyser les significations associées à Istanbul dans les systèmes de représentations des individus enquêtés.

5.1.2. La place d'Istanbul au sein des systèmes individuels de représentations

Elaborée par Hadrien Dubucs à partir de l'étude des migrants japonais à Paris (Dubucs, 2009), la notion de signification trouve dans le cas des Gaziantepli d'Istanbul un terrain d'application judicieux pour comprendre les rapports réels et symboliques que ces néo-stambouliotes entretiennent avec leur lieu actuel de résidence. Pour l'auteur, celle-ci permet en effet d'étudier le statut qu'acquière aux yeux des enquêtés le lieu de résidence, « à la fois le projet qui sous-tend celui-ci et le statut (identifiable seulement rétrospectivement) de cette étape au sein d'un parcours plus étendu » (Ibid. : 294). Plus généralement, il montre que cette notion permet de « comprendre les manières de pratiquer et de se représenter l'espace de résidence, donc de l'habiter, en tenant compte d'une situation migratoire impliquant d'autres « liens et lieux », pour reprendre un couple conceptuel souvent utilisé dans les travaux sur les mobilités spatiales, que ceux de l'échelle locale » (Ibid.). Relisant à son compte les notions anthropologiques de « primarité » et de « secondarité » développées par Jean Rémy (Rémy, 1999), H. Dubucs s'attache à montrer comment l'expérience de la migration entraîne un dédoublement des espaces sociaux, à la fois complémentaires et antagonistes, ainsi qu'une transformation des significations individuelles qui leur sont accordées : « dans un espace de primarité le sérieux des rôles sociaux et des engagements collectifs est directement pris en charge. Il façonne les modes d'appropriation de l'espace autant en terme d'usage qu'en terme de représentation », tandis que « dans un espace de secondarité, on prend distance individuellement ou collectivement vis-à-vis de ces rôles et des effets du contrôle social » (Rémy, Ibid. : 319, cité par Dubucs, Ibid. : 294).

L'utilisation de la notion de signification permet, dans le cas qui nous intéresse ici, d'identifier plusieurs registres de représentation qui influencent, comme nous le verrons, les spatialités individuelles et collectives des membres de la population gaziantepli vivant à Istanbul, mais aussi leur importance dans la construction de leurs pratiques alimentaires. Il s'agit ainsi de croiser l'analyse des trajectoires et des expériences migratoires et urbaines (temporalité, valeurs personnelles liées à la migration, liens sur place avec les compatriotes, liens conservés ou non avec Gaziantep et d'autres pôles pratiqués lors de l'expérience migratoire, etc.). Cette démarche systémique cherche ainsi à penser au sein de la même grille d'analyse des éléments actuels de la vie des enquêtés, mais aussi des expériences antérieures qui, malgré leur achèvement, continue peu ou prou à influencer les pratiques socio-spatiales à Istanbul et les stratégies d'inclusion urbaine et de citadinisation. Comme le montre le Croquis 4, les expériences des enquêtés sont marquées par une grande hétérogénéité tant dans la temporalité que dans la nature des parcours migratoires personnels.

CROQUIS 4 : DES TRAJECTOIRES MIGRATOIRES INDIVIDUELLES MARQUEES PAR UNE GRANDE HETEROGENEITE



Conception : Dubucs, 2009 : 307 appliqué à l'échantillon d'étude collecté par P. Raffard, 2010-2014

Nous nous inspirons ici de travaux appréhendant conjointement les dimensions résidentielle et sociale des trajectoires individuelles et appliquons à l'étude de notre échantillon le choix de la représentation graphique élaborée par plusieurs sociologues et de géographes du laboratoire Migrinter de Poitiers (Baboken et Bouhet-André-Poyaud, 2007 ; Giroud, 2007 ; Dubucs, 2009).

L'un des résultats de nos enquêtes auprès des immigrés gaziantepi étant la grande hétérogénéité des situations individuelles, il ne s'agit pas de définir des catégories typologiques qui soient trop fermées. Au contraire, l'approche développée par J. Rémy, puis adaptée par H. Dubucs, tend au contraire à déterminer les pôles « extrêmes » d'une grille de lecture s'attachant à synthétiser des configurations socio-spatiales intermédiaires qui ne répondraient ni à la signification d'espace de primarité, ni à celle d'espace de secondarité. Le but théorique qui sous-tend notre réflexion théorique sur la construction de pratiques et de représentations citadines cherche à le faire dialoguer avec un travail de nature plus empirique sur l'utilisation que les hommes et les femmes originaires du département de Gaziantep font des ressources alimentaires à leur disposition comme outils d'urbanité et de citoyenneté. Toutefois, avant de nous pencher sur les comportements alimentaires à proprement parler, il s'agit de déterminer, à travers les entretiens réalisés avec quarante-six mangeurs-citadins gaziantepi, les significations qu'ils attribuent à Istanbul. Pour cela, il s'agit de mettre en relation des éléments *a priori* hétérogènes comme les déterminants socio-démographiques des immigrés/migrants enquêtés, les significations qu'ils accordent à Istanbul au sein de leur parcours personnel, mais aussi les systèmes de lieux qui président à la construction de leurs spatialités et de leurs citoyennetés individuelles et collectives. Le Tableau 8 cherche à décrire et synthétiser les trois types de significations attribuées à Istanbul par les individus enquêtés, à savoir un espace de primarité, une étape en attendant d'autres ailleurs ou le retour à Gaziantep.

TABLEAU 10 : ISTANBUL DANS LE DISCOURS DES QUARANTE-SIX ENQUETES : DES VALEURS ET DES SIGNIFICATIONS CONTRASTEES

TYPE 1 : ISTANBUL COMME « ESPACE DE PRIMARITE »		
	ENQUETES CONCERNES (26)	İbrahim (n°2) ; Tahir (n°6) ; Orhan (n°7) ; Murat (n°8) ; Mustafa (n°9) ; Ceda (n°10) ; Önder (n°17) ; Hasan (n°21) ; Hakan (n°22) ; Bülent (n°23) ; Emre (n°24) ; Senal (n°25) ; Recep (n°26) ; Nuran (n°28) ; Esra (n°29) ; Erol (n°30) ; Seçkin (n°34) ; Nesrin (n°35) ; Ali (n°36) ; Belgin (n°37) ; Serap (n°40) ; Hilal (n°43) ; İrem (n°44) ; Aslı (n°45) ; Ergin (n°46)
	PERIODE D'ARRIVEE A ISTANBUL	1966 (1) ; 1971 (1) ; 1973 (1) ; 1976 (1) ; 1979 (1) ; 1980 (2) ; 1981 (1) ; 1982 (1) ; 1985 (1) ; 1989 (2) ; 1990 (1) ; 1991 (2) ; 1996 (1) ; 1998 (2) ; 2007 (3) ; 2010 (2) ; 2011 (2)
PROFILS SOCIODEMOGRAPHIQUES	SITUATIONS PROFESSIONNELLES	Actif indépendant (8) ; Femme au foyer (1) ; employé (10) ; étudiant (3) ; retraité (3)
	SITUATION FAMILIALE	Célibataire (10) ; Marié(e) (15)
	GROUPE D'AGE	18-25 ans (3) ; 26-40 ans (5) ; 41-60 ans (12) ; plus de 60 ans (5)
	SEXE	15 hommes et 9 femmes
ISTANBUL DANS LE TERRITOIRE INDIVIDUEL	RAISONS DE LA MIGRATION	Mutation (4) ; Suivre/retrouver un proche (9) ; trouver débouché professionnel (7) ; Etudes (5)
	ECHANGES AVEC GAZIANTEP	Retours ponctuels ; Communication avec l'entourage ponctuelle à rare ; Visites reçues peu fréquentes
	STATUT DE GAZIANTEP	Espace du souvenir/héritage culturel (24) ; espace de vacances (20) ; Aucun (1)
RAPPORTS A GAZIANTEP A ISTANBUL	USAGE DES RESSOURCES DEDIEES	Fréquent (5) ; ponctuel (15) ; nul (5)
	RESEAUX DE SOCIABILITE	Ouverts (20) ; Gaziantepi majoritaires (4) ; Gaziantepi exclusivement (1)
TYPE 2 : ISTANBUL EN ATTENDANT D'AUTRES AILLEURS		
	ENQUETES CONCERNES (7)	Mehmet (n°11) ; Yusuf (n°12) ; Ahmet (n°13) ; Fedai (n°15) ; Mete (n°31) ; Gülnar (n°32) ; Hatice (n°38)
	PERIODE D'ARRIVEE A ISTANBUL	1988 (1) ; 1994 (2) ; 2000 (1) ; 2004 (1) ; 2011 (2)
PROFILS SOCIODEMOGRAPHIQUES	SITUATIONS PROFESSIONNELLES	Actif indépendant (4) ; Femme au foyer (2) ; employé (1)
	SITUATION FAMILIALE	Célibataire (2) ; Marié(e) (5)
	GROUPE D'AGE	26-40 ans (5) ; 41-60 ans (2)
	SEXE	5 hommes et 3 femmes
ISTANBUL DANS LE TERRITOIRE INDIVIDUEL	RAISONS DE LA MIGRATION	« Aventure » (1) ; Mutation (1) ; Suivre/retrouver un proche (4) ; trouver débouché professionnel (1)
	ECHANGES AVEC GAZIANTEP	Retours ponctuels ; Communication avec l'entourage soutenue à rare ; Visites reçues régulières à peu fréquentes
	STATUT DE GAZIANTEP	Espace de l'entourage
RAPPORTS A GAZIANTEP A ISTANBUL	USAGE DES RESSOURCES DEDIEES	Fréquents (4) ; Ponctuels (2) ; Rares (1)
	RESEAUX DE SOCIABILITE	Gaziantepi majoritaires (3) ; Gaziantepi minoritaires (4)

TYPE 3 : ISTANBUL AVANT LE RETOUR A GAZIANTEP		
	ENQUETES CONCERNES (13)	Mahmut (n°1) ; Ülkü (n°3) ; Müslüm (n°4) ; İdayet (n°14) ; Abdulkadir (n°16) ; Emine (n°18) ; Yavuz (n°19) ; Saygın (n°20) ; Muhlis (n°27) ; Osman (n°33) ; Gülay (n°39) ; Eda (n°41) ; Duygu (n°42)
	PERIODE D'ARRIVEE A ISTANBUL	1978 (1) ; 1986 (2) ; 1992 (2) ; 1993 (1) ; 1996 (1) ; 1997 (1) ; 1998 (2) ; 2006 (1) ; 2007 (1)
PROFILS SOCIODEMOGRAPHIQUES	SITUATIONS PROFESSIONNELLES	Actif indépendant (4) ; Femme au foyer (2) ; employé (4) ; retraité (2)
	SITUATION FAMILIALE	Célibataire (2) ; Marié(e) (11)
	GROUPE D'AGE	18-25 ans (1) ; 26-40 ans (5) ; 41-60 ans (5) ; plus de 60 ans (2)
	SEXE	9 Hommes et 4 Femmes
ISTANBUL DANS LE TERRITOIRE INDIVIDUEL	RAISONS DE LA MIGRATION	Mutation (2) ; Suivre/retrouver un proche (4) ; trouver débouché professionnel (7)
	ECHANGES AVEC GAZIANTEP	Retours fréquents ; Communication soutenue avec l'entourage ; Visites reçues régulières à peu fréquentes
	STATUT DE GAZIANTEP	Espace du souvenir/héritage culturel ; espace du futur
RAPPORTS A GAZIANTEP A ISTANBUL	USAGE DES RESSOURCES DEDIEES	Fréquent (10) ; ponctuel (3)
	RESEAUX DE SOCIABILITE	Ouverts (2) ; Gaziantepi majoritaires (9) ; Gaziantepi exclusivement (2)

Conception du tableau : Dubucs, 2009 : 296-297, appliqué à l'échantillon d'étude collecté par P. Raffard, 2010-2014

5.1.2.1. *Istanbul comme « espace de primarité »*

Un premier type de signification concerne des Gaziantepi qui se sont installés à Istanbul soit au terme d'un projet sans cesse redéfini, au sein duquel le caractère transitoire du séjour stambouliote se mue progressivement en ancrage désormais stable, soit conformément à un projet consistant dès le départ à abandonner son lieu d'origine pour venir s'installer de manière pérenne à Istanbul. Les individus pour qui Istanbul constitue l'espace de primarité se caractérisent par un âge médian plus élevé que les autres (54 ans) qui représentent plus de la moitié des enquêtés (26), traduisant une expérience plus ancienne de l'espace stambouliote. On peut en effet considérer que la majorité des immigrés de plus de 45 ans relèvent de ce type, même si la signification de leur séjour stambouliote était, à leur arrivée, celle d'une étape dans un parcours individuel ou familial qui devait, à terme, les voir retourner à Gaziantep. Pour Nuran (n°28), cette « obligation » de rester à Istanbul est le résultat malheureux d'un ensemble de facteurs auxquels elle et son mari n'avaient jamais songé :

« Mon mari n'est pas d'accord avec moi, mais pour moi, nous avons été pris à notre propre piège¹³³ ! Moi, bien sûr, je préfère la vie au village, j'y suis né, je connais les gens là-bas... Mais si nous retournons au village, comment vont faire les enfants ? Tu sais, ils ont besoin de nous. Par exemple ma fille a besoin de moi pour garder ses enfants. Et puis, je serais triste de ne pas les voir souvent » (Nuran, n°28).

Pour d'autres enquêtés, l'idée même d'un retour est aujourd'hui devenue caduque :

« Depuis quarante ans que je vis à Istanbul je n'arrête pas d'entendre les autres dire qu'ils veulent retourner à Gaziantep, que là-bas c'est mieux qu'ici. Je leur demande pourquoi, alors, ils n'y retournent pas, personne ne les empêchent. Mais en fait ils ne peuvent pas. Moi pourquoi je reviendrai ? Ma femme ne veut pas y aller, elle n'est pas de Gaziantep. Mes enfants non plus. Mes parents sont morts, certains de mes amis aussi et les autres ne sont plus à Gaziantep. J'ai simplement des cousins et des neveux... Ce n'est pas une raison suffisante pour revenir » (Orhan, n°7).

La caducité qu'acquiert, au fil du temps, un quelconque projet de retour est partagée par la plupart des enquêtés pour qui Istanbul représente l'espace de primarité. Ces immigrés – mais ce terme a-t-il encore un sens ? – ont construit leur vie à Istanbul, se sont mariés avec des conjoints parfois originaires d'une autre région, ont pu devenir propriétaires de leur logement, ont eu des enfants pour qui Gaziantep demeurent une référence identitaire qui, si elle n'est pas niée,

¹³³ Nuran utilise l'expression « *kendi kazdığı kuyuya kendi düşmek* ».

concerne bien plus leurs parents qu'eux-mêmes. C'est ce que remarque Füsün, la fille de Mustafa (n°9) : *Gaziantep je ne connais pas. Je n'y suis jamais allé. Mais mon père, avec ses trucs d'associations et sa bouffe, ça me donne envie. Au moins pour voir comment c'est. Et puis, je te l'ai dit, Ali [l'ami de Füsün] est lui-aussi de Gaziantep, je vais être obligé d'y aller un jour¹³⁴ ».*

Cette mise à distance progressive de Gaziantep va de pair avec la participation à des réseaux de sociabilité plus ouverts que ceux destinés aux seuls Gaziantepi qui se traduit par la construction de territoires individuels plus étendus et plus éclatés dans lesquels les ressources gaziantepi localisées ne sont qu'un élément parmi d'autres. Résidant et travaillant pourtant à Güngören Merkez, Emre (n°24) reconnaît ainsi que ses pratiques socio-spatiales à Istanbul sont guidées par son adhésion à plusieurs associations ou groupes politiques aux buts parfois très éloignés les uns des autres : membre actif de l'association des Nizipli d'Istanbul (*İstanbul Nizipliler Derneği*), Emre est aussi particulièrement fier de montrer la carte certifiant son affiliation au groupe politique ultra-nationaliste *Ülkü Ocakları*, ou celle de membre d'une association d'ornithologie (*İstanbul Kanarya Sevenler Derneği*). Réunions et « actions » politiques, séminaires ornithologiques, petits déjeuners le samedi matin avec ses compatriotes représentent, pour Emre, autant d'inscriptions à des réseaux de sociabilité dont les activités concrètes deviennent des outils socio-spatiaux participant à la formalisation de son territoire individuel et de sa condition citadine.

Comme le montre l'exemple d'Emre, la signification d'Istanbul comme espace de primarité ne suppose pas une mise à distance automatique de la référence gaziantepi originelle. Les échanges physiques et communicationnels qu'il entretient avec Gaziantep subsistent, mais connaissent une certaine forme de mise à distance les rangeant désormais dans la catégorie du souvenir et de l'attachement nostalgique. Cette conception mémorielle de la référence gaziantepi est parallèlement présente dans le discours d'enquêtés arrivés à Istanbul dans leur jeunesse qui, bien que peu familiers de Gaziantep, considèrent cette référence comme un lien identitaire à conserver, « *un hommage à leur parents* » pour reprendre les termes de Tahir (n°6). Parmi ces immigrés (İbrahim, n°2 ; Tahir, n°6 ; Mehmet T., n°29 ; Erol, n°30 ; Belgin, n°37), les parcours d'Erol et de Belgin illustrent ce lien certes ténu mais fondamental avec Gaziantep : arrivés à l'âge de treize et sept ans à Istanbul, ils ont tous deux adhérents dès leur jeunesse à une association de *hemşebri*, avant de fonder avec d'autres personnes, voilà trois ans, l'association des Gaziantepi d'Ataşehir¹³⁵ dans laquelle Erol occupe le rôle de président, Belgin celui de secrétaire générale.

¹³⁴ Entretien réalisé en français.

¹³⁵ Ataşehir est un arrondissement de la partie anatolienne du département d'Istanbul.

Pour d'autres enquêtés, les rapports qu'ils entretiennent avec Gaziantep demeurent forts, sans pour autant remettre en question la signification d'espace de primarité accordé à Istanbul. Cette situation à première vue dichotomique concerne surtout les actifs, notamment les commerçants, dont la singularité de l'activité professionnelle à Istanbul relève justement des liens qu'elle entretient avec Gaziantep. Qu'il s'agisse, de Mehmet (n°11), de Yusuf (n°12) ou de Yavuz (n°19), tous trois propriétaires d'une épicerie spécialisée dans la vente de produits alimentaires du sud-est anatolien, les fréquents aller-retours entre Istanbul et Gaziantep sont vécus comme une obligation inhérente à leur activité¹³⁶ :

« Mon père n'aime pas retourner à Gaziantep mais il est obligé, pour l'argent. A Gaziantep, ma mère est morte et ensuite il a perdu son travail. Là-bas, il a des mauvais souvenirs. Après on est venu ici, il a trouvé un emploi dans cette épicerie qui appartenait à quelqu'un d'autre. Ensuite, il a racheté l'épicerie et comme on ne gagne pas beaucoup d'argent avec, c'est lui qui va prendre les produits à Gaziantep pendant que moi ou ma sœur on tient la boutique¹³⁷ » (Fatma, fille de Yavuz, n°19).

Nous le voyons, la signification de primarité accordée à Istanbul ne répond ni aux mêmes attentes chez les différents citadins, ni aux mêmes modalités décisionnelles. La relativité de ce type de signification se complexifie encore en considérant le discours et les représentations des trois étudiantes qui composent notre échantillon (Serap, n°40 ; Eda, n°41 ; Aslı, n°45). Si leurs arrivées respectives à Istanbul sont récentes – 2007 pour Aslı, 2012 pour Serap et Eda – et font suite à leur admission dans trois universités différentes de la ville, le discours des trois femmes présente de fortes similitudes. La première fait d'Istanbul un lieu d'installation qu'elles veulent durable :

« Il y a plusieurs raisons pour lesquelles j'adore vivre à Istanbul. Déjà, je ne vis plus avec mes parents, je n'ai plus à leur dire tout le temps ce que je fais et où je vais. Ensuite, on peut faire beaucoup plus de choses à Istanbul qu'à Gaziantep... Même si je vis dans une pension pour filles (kız yurdu) et qu'on ne peut pas sortir comme on veut, avec mes amies, nous réussissons quand même à sortir souvent... mais tu sais, on ne boit pas beaucoup ! » (Eda, n°41).

Cette échappatoire à la pression et au contrôle familial revient dans le discours des trois enquêtées qui, en outre, valorisent le rôle d'Istanbul comme espace d'expérimentation : expérimentation socio-spatiale avec la découverte d'un nouvel espace de vie présenté plus ouvert que Gaziantep ; expérimentation économique avec la découverte de la gestion d'un budget

¹³⁶ Mehmet profite aussi de ses passages à Gaziantep pour contrôler l'exploitation de ses champs de pistache dont une partie de la production sera ensuite vendue dans sa boutique de Güngören Merkez.

¹³⁷ Entretien réalisé avec Fatma, le 27/04/2012.

individuel ; expérimentation de la transgression avec l'adoption de certaines pratiques potentiellement mal vues voire condamnées par la famille (consommation d'alcool, sorties nocturnes, désorganisation des repas et préférences pour les produits de la restauration rapide). Sur le plan des spatialités individuelles, cette dimension expérimentale de l'espace stambouliote donne lieu à la fréquentation de types de lieux peu ou pas pratiqués à Gaziantep : les restaurants, cafés et autres lieux de sorties des quartiers de Taksim, Kadıköy ou Beşiktaş deviennent d'importantes centralités individuelles, à côté du lieu de résidence – pension (*yurt*) dans le quartier de Cevizlibağ (arrondissement de Zeytinburnu) pour Serap et Aslı ; appartement de sa tante à Kadıköy pour Eda – et du campus universitaire – Université d'Istanbul (İstanbul Üniversitesi) dans le quartier de Beyazıt pour Serap, Université Technique d'Istanbul (İstanbul Teknik Üniversitesi) pour Aslı, université de Maltepe (*Maltepe Üniversitesi*) pour Eda. Limitée dans le temps car associée à la nature estudiantine de leur séjour stambouliote, l'expérience universitaire et urbaine doit aboutir, pour les trois jeunes femmes, à l'obtention d'un emploi sur place, faisant d'Istanbul, du moins temporairement, un espace de primarité. Le retour à Gaziantep semble en effet une alternative totalement rejetée par les trois enquêtées :

« Je le répète souvent à mes parents mais ils ne veulent pas comprendre : à Gaziantep il n'y a pas de travail pour moi, c'est trop petit. Les agences de publicité [Eda étudie la publicité à l'université de Maltepe], elles sont à Istanbul, pas à Gaziantep » (Eda, n°41).

Dans les trois cas, Gaziantep et le système social et familial qu'il implique font l'objet d'une profonde mise à distance. Le recours à des ressources gaziantepili ou la fréquentation de lieux/quartiers communautaires – lorsqu'ils sont connus – sont presque inexistantes. L'attitude de Serap à l'égard de l'attention que porte sa mère à ses choix alimentaires est exemplaire de la volonté de rompre, pour un temps, avec le système social antérieur :

« Avec l'université, les sorties, etc. je n'ai pas le temps de cuisiner et puis en plus ça m'ennuie. A la maison, c'est ma mère qui cuisine, mais moi je trouve ça stupide : elle passe deux heures à cuisiner et puis mon père et mes frères ils mangent tout en cinq minutes [...] Par contre, quand je reviens de là-bas, ma mère remplit tous mes sacs avec de la nourriture. C'est très lourd ! Comme si je ne mangeais pas à ma faim ici ! Alors que je me débrouille très bien sans elle » (Serap, n°40).

Espace de primarité pour la majorité des enquêtés interrogés, Istanbul peut en outre acquérir un deuxième type de signification, celui de séjour temporaire au sein d'une trajectoire destinée à s'installer ultérieurement dans un ou plusieurs autres lieux.

5.1.2.2. *Istanbul en attendant d'autres ailleurs*

Au premier type de signification voyant Istanbul comme lieu de primarité répond un deuxième type qui assimile la ville à une étape plus ou moins longue au sein de trajectoires migratoires multipolarisés. Pour sept enquêtés, Istanbul est en effet amenée à être remplacée par une ou plusieurs étapes ultérieures d'emblée fixées par les individus, soit en Turquie, soit à l'étranger. Il est difficile de définir un profil-type pour ces individus, si ce n'est peut-être une certaine jeunesse¹³⁸ et une expérience déjà riche de la mobilité. Si certains enquêtés reconnaissent appréhender leur séjour à Istanbul comme une découverte et/ou une nouveauté, leurs pratiques et leurs représentations socio-spatiales ne les amènent pas à gérer la distance réelle et symbolique avec Gaziantep. En effet, Gaziantep semble occuper un rôle de simple pôle parmi l'ensemble de ceux qui ont scandé leur parcours antérieur ou vers lesquels ils comptent ultérieurement se diriger. Cette condition mobile amène ces sept enquêtés à relativiser l'idée même d'un ancrage pérenne dans un lieu particulier, mais ne signifie pourtant pas la distension des liens sociaux avec la référence gaziantepi. Lors de notre entretien en avril 2012 avec Fedai (n°15), quelques jours avant qu'il parte se marier et vivre à Colmar avec sa future femme, la France occupe encore une place indéterminée :

« Avec ma femme, nous verrons ce que nous ferons. Quand j'aurai trouvé un métier et que je gagnerai de l'argent, après on pourra choisir la France ou la Turquie, Colmar, Istanbul ou, pourquoi pas, un autre endroit » (Fedai, n°15).

Son choix personnel s'inscrit néanmoins dans une réflexion collective puisqu'il prévu que son frère cadet, jusqu'alors vendeur ambulant de pistaches, reprenne son minuscule restaurant proposant galettes farcies aux pois chiche (*nobut dürümü*) et fois de poulets confits (*tavuk çığır kavurması*).

Pour sa part, Ahmet (n°13), propriétaire d'une boucherie à Güngören Merkez, souhaite renouveler l'expérience migratoire engagée plusieurs années auparavant, sans pour autant exclure la possibilité de revenir un jour à Istanbul :

« Mon but est de retourner à Médine [...] J'y ai travaillé plusieurs fois il y a quelques années parce que quand c'est le Ramadan ou Bayram, ils ont besoin de bouchers qui connaissent leur travail et qui travaillent vite [...] Je

¹³⁸ L'âge médian des enquêtés regroupé dans ce deuxième type de signification est de 31 ans.

veux pas y vivre tout le temps, il fait très chaud là-bas, mais trois ou quatre mois par an ce serait bien. [Je lui demande s'il compte fermer sa boutique pendant cette période] A Gaziantep, j'ai un neveu qui est encore à l'école mais je peux le former. Après il pourra me remplacer quand je ne serai pas à Istanbul » (Ahmet, n°13).

Toujours à l'état de projet lors de notre dernière entrevue en septembre 2013, la volonté d'Ahmet de quitter Istanbul est intéressante à plusieurs niveaux : elle s'inscrit tout d'abord dans une expérience migratoire personnelle déjà riche qui lui permet d'envisager la migration comme une alternative professionnelle et personnelle potentiellement réalisable ; elle témoigne ensuite d'un projet migratoire et d'un territoire personnel qui se construisent grâce à l'interaction de plusieurs pôles urbains aux fonctions singulières ; elle esquisse enfin la dimension fondamentalement collective de toute entreprise migratoire, à savoir, dans le cas d'Ahmet, l'importance de former professionnellement à son neveu, condition *sine qua non* à la réussite de son projet.

Etape, Istanbul l'est aussi pour Mehmet (n°11) et Yusuf (n°12) dont les raisons pour engager de nouveau un départ répondent à deux modalités distinctes : augmenter l'aire de chalandise de leur entreprise en ouvrant des commerces dans de nouvelles villes, notamment à Gaziantep, Adana et Antalya ; redécouvrir l'excitation inhérente à toute migration :

« C'est moi qui suis arrivé le premier à Istanbul, Yusuf est venu quatre ans plus tard. A Gaziantep, je travaillais dans une usine de carton, c'était affreux. Je travaillais comme un chien¹³⁹ et le soir quand je rentrais chez moi, ma mère me passait de la pommade sur mes mains parce qu'elles étaient toutes craquelées à cause des produits chimiques. [...] Donc un jour j'ai décidé de partir comme ça. [moi : Mais tu savais où tu allais ?] Non, j'ai fait du stop et après j'ai pensé qu'Istanbul pouvait être une destination [...] Je n'avais pas d'argent, je ne connaissais personne, mais je me sentais bien. Je voyais des choses que je n'avais jamais vu avant » (Mehmet, n°11).

Le parcours de Mehmet est singulier dans notre échantillon puisqu'il se construit, selon ses dires, sans aucun recours à des parents ou des proches et, à ce titre, nous oblige à prendre en compte la dimension aventurière qui oriente le projet migratoire d'un certain nombre de migrants/immigrés, mais que ces derniers peinent à exprimer : *« Le hasard tout comme de sommaires calculs financiers plutôt incompréhensibles ou des rencontres opportunes ont orienté nombre de parcours et de destins. D'où la nécessité de mettre à jour les porosités, les fluidités identitaires tout comme les continuités géographiques » (Brédeloup, 2014 : 8).*

¹³⁹ « Köpek gibi çalışmışım ».

Pour Mete (n°31) et sa femme Gülnar (n°32), 30 et 31 ans, le séjour à Istanbul est quant à lui subordonné au travail de Mete, ingénieur dans une importante entreprise de bâtiment, dont la trajectoire a déjà connu des étapes à Antalya (deux ans), en Libye (un an) et à Moscou (deux ans). Les comportements socio-spatiaux du couple illustrent cette multipolarité des systèmes de références communes aux individus pour qui Istanbul représente une étape parmi d'autres au sein de trajectoires individuelles plus larges. Cette multiplication des lieux dessinant les territoires des individus se traduit notamment par un certain recul par rapport aux réseaux de sociabilité gaziantepi qui, s'ils sont convoqués et fréquentés en certaines occasions, s'inscrivent au sein de pratiques de sociabilité plus large que le simple cercle de compatriotes. Une expérience de la migration et du rapport interculturel qui n'est pas sans influencer habitudes et représentations :

« On a vécu à l'étranger donc on a vu autre chose. D'ailleurs c'était plus difficile pour Gülnar que pour moi parce que moi je travaillais et elle non. Bien sûr Gaziantep c'est important pour nous, mais on a vu autre chose... donc finalement c'est pas aussi important que pour ceux qui n'ont pas beaucoup voyagés [...] Par exemple, pour la cuisine – c'est ça qui t'intéresse n'est-ce pas ? – je ne pourrais pas manger que la cuisine de Gaziantep... Même si j'aime bien ça parfois. » (Mete, n°31)¹⁴⁰.

Dans ce contexte, l'agencement spatial des pratiques est volontairement diversifié, l'interaction des systèmes socio-culturels recherchée. Les choix résidentiels prennent leurs distances avec les logiques de concentration communautaire, tandis que les stratégies qui structurent les pratiques quotidiennes tendent à replacer le recours aux ressources gaziantepi au sein de systèmes socio-économiques ouverts. Dans le cas de Mete, le fait que le séjour à Istanbul soit consacré à la réalisation d'un cursus professionnel oriente ses spatialités qui se concentrent sur son lieu de travail situé à Tuzla¹⁴¹. La fréquentation des ressources gaziantepi est finalement le fait de Gülnar qui, en tant que femme au foyer, ne bénéficie pas des mêmes relations de sociabilité que son mari. C'est d'ailleurs elle qui a amené Mete à se rendre aux réunions et aux repas organisés par les associations gaziantepi. Ce statut de femme au foyer et le relatif repli social qu'elle implique pousse d'ailleurs plusieurs femmes à s'engager dans le bénévolat associatif¹⁴² :

« La première fois que je suis allé à une fête de l'association, c'était à un concert à Kadıköy. C'est une amie qui m'avait emmenée. Après, j'ai commencé à y aller de plus en plus souvent. Ça passe le temps et puis tu parles de ci, de ça, tu racontes tes souvenirs et tu te rends compte que tu connais les mêmes personnes que la personne avec qui tu

¹⁴⁰ Entretien réalisé en anglais.

¹⁴¹ Arrondissement situé le plus à l'est du département d'Istanbul.

¹⁴² A partir du répertoire de l'Association des Gaziantepi d'Istanbul, « Femme au foyer » est la cinquième « activité » la plus pratiquée avec 53 membres concernés.

es en train de parler. Tu sais, maintenant, mes enfants sont grands, ils ont moins besoin de moi. Rester seule à la maison toute la journée, c'est très ennuyeux » (Hatice, n°38).

Un troisième type de signification qui se rapproche de celui que nous venons de présenter concerne celui qui perçoit Istanbul là encore comme une étape, mais avant un retour définitif à Gaziantep.

5.1.2.3. *Istanbul avant le retour à Gaziantep*

Ce troisième type de signification se distingue du deuxième par la volonté des immigrés concernés d'un « retour en arrière » vers leur région/ville/village d'origine. Istanbul n'est alors qu'une parenthèse au sein d'une trajectoire migratoire circulaire. Comme dans le deuxième type, il est malaisé de dresser un profil-type de ces individus, même si, dans leur grande majorité, l'émigration vers Istanbul a été plus subie que véritablement choisie :

« Pourquoi je suis venu à Istanbul ? Je n'ai pas vraiment choisi en fait. Mon père était venu avant moi et ma mère à Istanbul. Là il a trouvé un travail et puis il nous a dit que nous devons venir nous aussi. Ensuite, je l'ai aidé dans son travail et maintenant je travaille dans son restaurant » (İdayet, n°14).

Une passivité qui se retrouve dans les propos de Gülay (n°37) : *« C'est mon mari qui a décidé de venir à Istanbul. Moi je l'ai suivi mais j'aurais préféré rester à Gaziantep ».*

Cette « obligation » d'émigrer et de s'installer à Istanbul répond à plusieurs raisons qui varient selon les enquêtés : obligation professionnelle pour Ülkü (n°4), Muhlis (n°27) et Osman (n°33) ; obéissance au choix paternel pour İdayet, n°14) ; acceptation du projet migratoire de leur mari pour Gülay (n°37) et Hatice (n°39). Pour ces enquêtés, les stratégies de gestion de la distance cherche à établir une continuité entre Gaziantep et Istanbul qui se traduit par l'insertion à des réseaux de sociabilité au sein desquels les Gaziantepi sont majoritaires, et plus largement par un recours fréquent à des ressources gaziantepi touchant divers aspects de la vie citadine : accès à un logement (huit des dix enquêtés ont trouvé leur appartement grâce à l'aide de parents, d'amis ou d'organes associatifs gaziantepi) ; choix résidentiels (tous les enquêtés résident dans ou à proximité des concentrations résidentielles gaziantepi) ; loisirs (cinq enquêtés participent aux activités organisées par une ou plusieurs associations gaziantepi) ou encore approvisionnement alimentaire. Les pratiques et représentations spatiales cherchent elles aussi à s'inscrire dans un

espace social aux normes et au fonctionnement connus, donnant lieu à une appropriation très parcellaire de l'espace urbain et à des spatialités centrées sur le lieu de résidence et le lieu de travail, l'un se confondant parfois avec l'autre. Dans ce contexte, Gaziantep apparaît comme un espace de primarité en devenir où se projette l'avenir professionnel, familial et résidentiel. Six enquêtés savent ainsi déjà où ils habiteront une fois revenus à Gaziantep, soit en tant que propriétaires d'un logement sur place (Ümmet, n°3 ; Emine, n°18), soit grâce aux nombreuses relations résidant toujours à Gaziantep : « *Je ne m'inquiète pas, à Gaziantep, j'ai une famille très nombreuse qui peut m'héberger si j'en ai besoin* » (İdayet, n°14).

Pourtant, certains parcours et comportements personnels témoignent de la relativité d'une telle typologie. Diplômée en médecine dentaire à l'université de Gaziantep, Gülay (n°37) considère que son séjour à Istanbul est l'occasion de découvrir une ville qu'elle et son mari, chef d'une entreprise de bâtiment, envisagent de quitter dans les années à venir. Femme au foyer, son choix de suivre des cours de couture dans le centre İSMEK¹⁴³ de Mecidiyeköy est une tentative, réussie selon elle, pour élargir son cercle de connaissances et se créer une vie sociale qui ne soit pas dépendante de son mari ou des canaux gaziantepi traditionnels. Depuis son inscription deux ans auparavant, Gülay est parvenue à se construire un groupe d'amies dont les activités communes dépassent désormais le cadre des cours : réception les unes chez les autres, promenades, rencontres de nouvelles personnes. Le réseau social que construit Gülay au cours de son séjour stambouliote lui permet ainsi de transformer ses pratiques spatiales et son appropriation de l'espace urbain, notamment en fréquentant des lieux qu'elle ne connaissait pas (Sultanahmet, alentours de la mosquée de Süleymaniye, quartier autour de l'embarcadère d'Üsküdar). L'exemple de Gülay montre ainsi que le séjour à Istanbul, sans pour autant remettre en question la signification d'espace de primarité accordé à Gaziantep, représente une parenthèse durant laquelle les spatialités individuelles peuvent acquérir une nouvelle et durant laquelle peuvent être expérimentés des modes de sociabilité jusqu'alors inconnus.

Finalement, cette tentative de typologie montre que les significations d'Istanbul au sein de l'espace de vie différencient les manières de pratiquer l'espace urbain, plus clairement que les profils socio-professionnels, les seules durées de séjour ou même les raisons ayant poussé les individus à émigrer. Elle rend possible, par ailleurs, l'identification de liens entre les rapports aux

¹⁴³ İSMEK (*İstanbul Sanat ve Meslek Eğitimi Kurşları*) est un organisme d'utilité publique créée par la municipalité du Grand Istanbul dont le but est de dispenser des cours de plusieurs disciplines dans le but de promouvoir l'éducation artistique et professionnelle. Pour l'anthropologue Muriel Girard, « *L'exemple des femmes montre qu'elles ont intériorisé le discours d'İSMEK sur les « arts turco-islamiques » et les « artisanats manuels ». Au-delà, les femmes s'investissent d'un rôle patrimonial, toutes exprimant leur souhait de transmettre ces arts aux générations futures. Pour ces femmes au foyer, on peut supposer que les catégorisations officielles et leur intériorisation leur permettent de sortir de la sphère domestique et de prendre place dans l'espace public avec un rôle somme toute valorisant et valorisé de gardienne de la culture nationale* » (Girard, 2010 : 10).

lieux gaziantepi du territoire urbain et les usages des ressources gaziantepi. Le fait de partager une origine géographique commune, voire la même date d'arrivée, ne coïncide donc pas avec l'élaboration de spatialités similaires, car celles-ci s'appuient sur d'autres éléments comme la composition des réseaux de sociabilité, les projets personnels ou familiaux qui sous-tendent le séjour à Istanbul, ainsi que les rapports cognitifs entretenus avec l'espace stambouliote. En d'autres termes, si la distance spatiale entre Gaziantep et Istanbul est identique, la distance vécue et perçue apparaît sensiblement différente d'un individu à l'autre. L'analyse de la distribution spatiale des Gaziantepi à Istanbul doit, à ce titre, nous permettre de comprendre comment se situent ces immigrés dans un contexte urbain « étranger ».

5.2. Une distribution spatiale et fonctionnelle entre repli communautaire et conquête de nouveaux territoires

La concentration résidentielle d'une population immigrée, quelle que soit son origine, dans un espace urbain donné est une question centrale dans les recherches consacrées à la place des migrants dans la ville (Ma Mung et Guillon, 1986 ; Villanova et Bekkar, 1994 ; Ma Mung, 1998 ; Bahoken et Bouhet-André-Poyaud, 2007). Elle vise à identifier les facteurs dynamiques qui poussent les individus à développer des stratégies résidentielles singulières qui s'inscrivent dans un système socio-spatial partagé entre plusieurs pôles : la volonté d'adoption des codes et des normes de la société d'installation ; l'aspiration à une proximité concrète et idéale avec des individus appartenant au même groupe immigré ; l'inscription au sein d'un cadre social plus diffus pouvant restreindre, volontairement ou non, les possibilités de choix.

Longtemps, la recherche en sciences sociales a réduit les stratégies résidentielles des citoyens migrants ou immigrés aux concentrations dont la visibilité dans l'espace urbain les rendait aisément repérables. Celles-ci étaient analysées comme le résultat, dans l'espace, de l'articulation entre plusieurs facteurs d'ordre historique, social et culturel et de la recherche de proximité avec des individus partageant un système de valeurs supposé similaire. Expressions paroxystiques des stratégies d'inclusion urbaine élaborées par les individus et les groupes immigrés, les secteurs de concentration résidentielle et parfois commerciale sont toutefois à replacer dans des processus plus complexes car dirigés par des logiques socio-spatiales parfois antagonistes. Avant d'envisager plus en détails les logiques qui guident les localisations résidentielles des immigrés Gaziantepi à

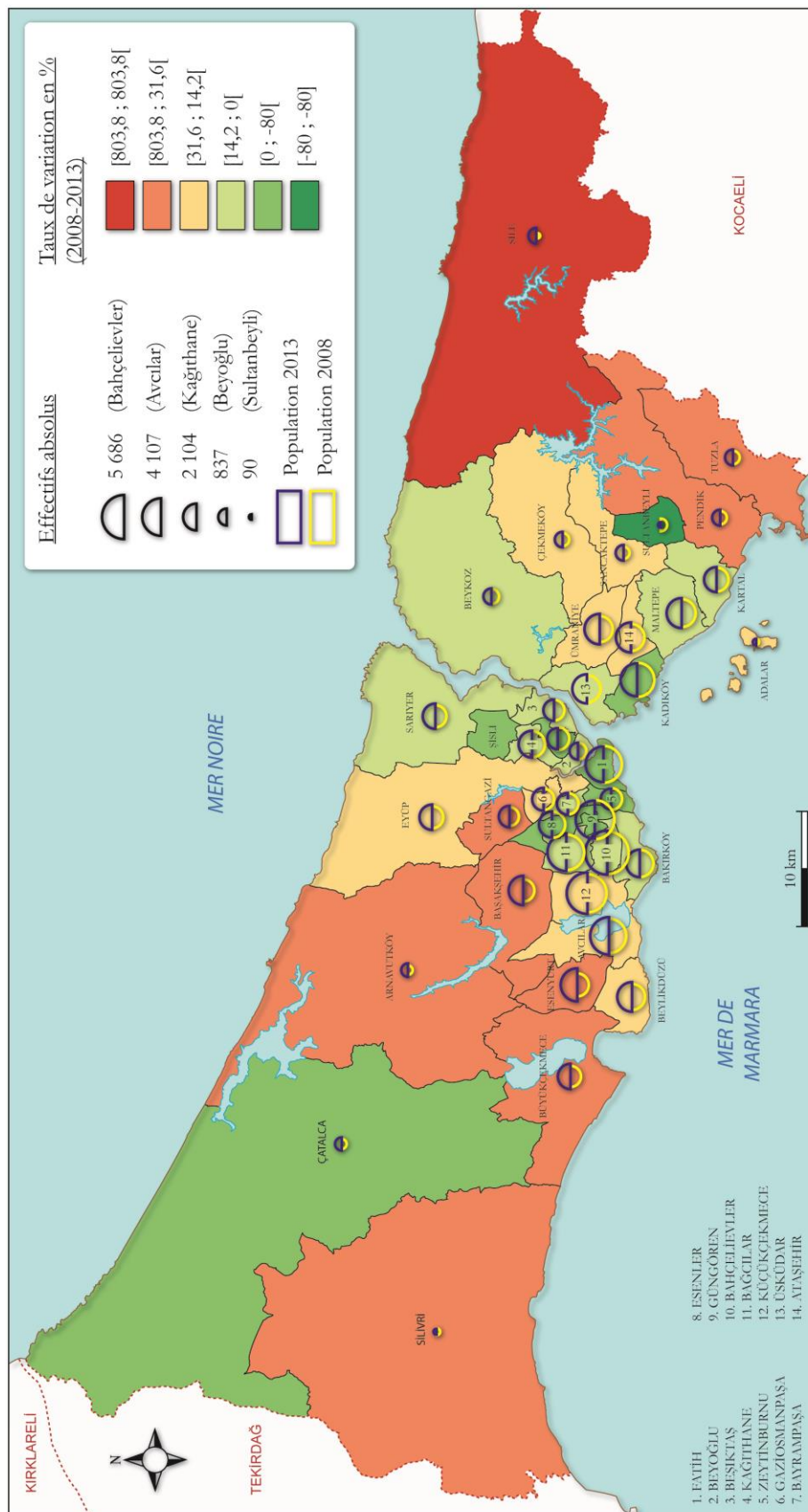
Istanbul, il s'agit de déterminer la nature et les modalités de leur distribution spatiale à l'échelle de l'agglomération.

5.2.1. Les enseignements des données de recensement

Elaborée à partir des données ADNKS relatives au lieu de naissance de la population résidente, la Carte 8 permet de définir les tendances générales qui structurent la distribution des Gaziantepi à Istanbul. En règle générale, les secteurs les plus peuplés concernent certains arrondissements péricentraux (Bağcılar, Bahçelievler, Güngören, Bakırköy) ou périphériques (Avcılar, Küçükçekmece, Beylikdüzü) de la rive européenne, ainsi que, sur la rive asiatique, l'arrondissement de Kadıköy. Seul l'arrondissement central de Fatih constitue une exception dans une géographie gaziantepi qui tend de plus en plus à s'affranchir d'un ou plusieurs secteurs privilégiés de concentration. En effet, malgré le faible recul historique permis par les données statistiques disponibles¹⁴⁴, il semble que la population gaziantepi tend à quitter les arrondissements centraux ou péricentraux ou, pour les nouveaux arrivants, à s'installer directement dans les quartiers périphériques de l'aire métropolitaine. La carte 8 témoigne ainsi d'une logique centre-périphérie inversée, les arrondissements marginaux présentant des taux d'accroissement particulièrement forts quand les arrondissements centraux connaissent, à l'inverse, une diminution de la population gaziantepi résidente. En effet, tandis que les arrondissements de Şile (803 %), Arnavutköy (90 %), Silivri (82 %), Esenyurt (81 %) ou Başakşehir (66 %), Pendik (40 %) ou Pendik (31 %) présentent des taux d'accroissement largement positifs, les arrondissements centraux et péricentraux se distinguent, quant à eux, par des taux négatifs (Şişli, -18 % ; Fatih : -6 % ; Esenler : -4 % ; Güngören : -3 % ; Kadıköy et Zeytinburnu : -1 %). Les impressionnants taux d'accroissement que présentent certains arrondissements périphériques sont toutefois à relativiser puisqu'ils concernent des effectifs très faibles et donc plus facilement sujets à d'importantes variations dans leurs taux d'évolution.

¹⁴⁴ Les informations relatives au lieu de naissance des citoyens stambouliote à l'échelle des arrondissements ne sont devenues systématiques qu'à partir de la mise en place par le TÜİK du système ADNKS en 2007.

CARTE 8 : DISTRIBUTION DE LA POPULATION GAZIANTEPLI A ISTANBUL (2008-2013)



Sources statistiques : TÜİK-ADNKS, 2013
 Conception et réalisation : P. Raffard, 2014

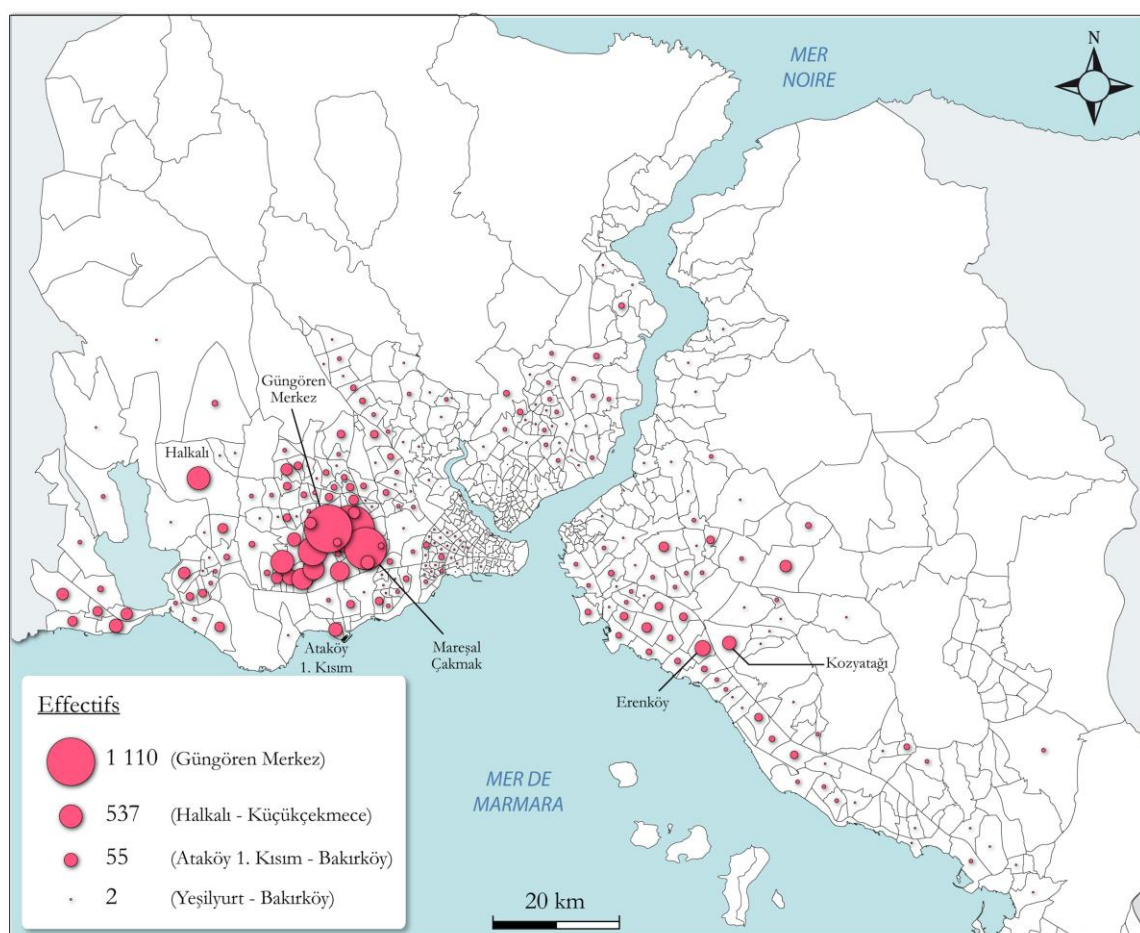
Malgré la brièveté de la période considérée (2008-2013), l'analyse des données statistiques récentes témoigne d'une distribution des immigrés gaziantepi soumise à des transformations plus ou moins importantes selon le lieu observé. Afin de donner une certaine profondeur historique à ces observations, le traitement et l'analyse des informations statistiques élaborées à partir d'un échantillon de 5 % des données du recensement de 2000 représente l'une des seules ressources utilisable. Construite à l'échelle du quartier (*mahalle*) et renseignant sur le lieu de naissance des individus résidant, cette base de données présente un double avantage : saisir les évolutions de la répartition spatiale des Gaziantepi depuis 2000, affiner à l'échelle des quartiers la compréhension de leurs logiques résidentielles.

Ces chiffres présentent toutefois un certain nombre de biais puisqu'ils ne prennent pas en compte les modes alternatifs d'habiter à Istanbul, fréquemment intermittents, construits sur des mobilités incessantes entre la métropole et le département d'origine, à l'intérieur même de la métropole, voire entre Istanbul et l'étranger. C'est par exemple sur cet entrecroisement d'échelle que se construisent les pratiques spatiales de Mustafa (n°9) : résidant à Istanbul à l'automne, en hiver et au printemps, il passe le printemps et l'été dans sa résidence secondaire d'Aydın tout en effectuant de fréquents aller-retours à Gaziantep. Une question de dénombrement se pose alors : où et comment le comptabiliser ? A Istanbul où Mustafa est officiellement domicilié ? A Aydın où il passe plusieurs mois dans l'année ? Les approches qui, implicitement ou non, tendent à assigner à une personne un lieu de résidence unique manquent ce qui fait l'originalité d'un pôle urbain comme Istanbul, à savoir l'importance de la population mobile qui échappe pour partie au recensement. Une mobilité devenant, en certaines occasions, un positionnement politique : pour le recensement de 2000, de nombreux Stambouliotes sont ainsi retournés dans leurs départements d'origine pour s'y faire recenser – parfois au moyen de transports collectifs payés par les maires des municipalités d'origine –, afin de « gonfler » les effectifs locaux, permettant aux petites villes et villages de continuer à percevoir certains subsides de l'Etat (Pérouse, 2001).

Malgré la relativité de ces chiffres, la Carte 9 témoigne d'une distribution spatiale marquée par des phénomènes de concentration bien plus aisément observables que sur la carte 8. La plus grande précision de l'échelle d'analyse considérée participe de cette impression, mais témoigne tout de même d'une situation marquée par la proximité géographique des individus gaziantepi, en particulier dans certains quartiers d'arrondissements déjà mentionnés précédemment : Merkez, Mareşal Çakmak, Güven, Haznedar (arrondissement de Güngören), Zafer, Soğanlı, Hürriyet, Çobançeşme (arrondissement de Bahçelievler). Apparaît ainsi une véritable polarisation résidentielle vers certains des quartiers péricentraux de la rive européenne apparus à partir des

années 1970 avec l'extension de la nappe urbaine. De l'autre côté du Bosphore, si certains quartiers de la rive anatolienne présentent des effectifs notables (Erenköy, Kozyatağı), cette dernière demeure, en 2000, encore peu peuplée. Treize ans plus tard, de nouveaux pôles semblent s'être renforcés (Kadıköy) ou constitués (Ataşehir, Ümraniye, Maltepe, Kartal) (CARTE 9).

CARTE 9 : DISTRIBUTION DE LA POPULATION GAZIANTEPLI A ISTANBUL PAR QUARTIER (2000)



Source statistique : Recensement 2000, DPT
Fond de carte : Atelier de cartographie de l'IFEA, 1998
Conception et réalisation : P. Raffard, 2014

La comparaison des cartes de 2000 et 2013 témoigne alors d'une profonde transformation des logiques résidentielles des citoyens originaires de Gaziantep, passant d'une recherche de la proximité à une certaine dilution au sein du territoire soubouliote. Dilution ne signifie toutefois pas disparition des concentrations spatiales gaziantepi mais oblige l'observateur à redéfinir l'échelle d'analyse : en tant qu'entités administratives et statistiques, les échelons de l'arrondissement et du quartier deviennent inefficaces à déterminer les stratégies spatiales et résidentielles. Plus généralement, l'analyse historique et comparative de la distribution spatiale des

citadins originaires du département de Gaziantep témoigne d'une tendance forte, celle de dynamiques résidentielles de périphérisation.

5.2.2. Une distribution spatiale en voie de périphérisation

Les entretiens menés avec les immigrés gaziantepi ont permis d'isoler plusieurs éléments expliquant ces dynamiques de « périphérisation » résidentielle et ainsi plusieurs manières d'appréhender ces processus. Schématiquement, il apparaît que les comportements socio-spatiaux des citadins gaziantepi interrogés se construisent le plus souvent selon des critères de localisation qui portent sur les caractéristiques du lieu (attrait esthétique, offre commerciale, etc.), sur les avantages et inconvénients d'une telle localisation compte tenu de sa situation par rapport à d'autres lieux jugés importants, sur les ressources humaines et sociales qui donnent sens à ce lieu.

Symbolisé par les trajectoires de Bülent (n°23) et de Mustafa (n°9), le premier type de stratégie résidentielle correspond à une logique contraignante d'installation. Pour l'un comme pour l'autre, le « choix » du lieu de résidence, qui n'a pas changé depuis leur arrivée à Istanbul, a été conditionné par la présence de famille et d'amis dans le voisinage immédiat. Plus encore, les deux hommes reconnaissent s'être entièrement reposés sur leur entourage qui a choisi pour eux leur logement avant même qu'ils ne viennent s'installer à Istanbul. Dans le cas de Mustafa, le choix du logement fut facilité par les accointances d'une partie de ses proches avec un agent immobilier du quartier de Merter, lui-même originaire de Gaziantep. A première vue subies, ces logiques d'implantation résidentielle accordent au contraire une grande importance à la proximité socio-spatiale avec certains membres de la famille ou proches, ainsi qu'avec les centralités fonctionnelles gaziantepi, Güngören Merkez dans le cas de Bülent et Mustafa.

La deuxième logique présidant à ces dynamiques de périphérisation concerne des individus ou des familles qui, arrivés à Istanbul depuis moins d'une dizaine d'années, ont choisi de se tourner directement vers les logements situés dans les zones périphériques de l'agglomération. Plus avantageuses sur le plan financier, présentant des caractéristiques introuvables dans les quartiers centraux (logements neufs et spacieux, présence de système de sécurité ou de parkings intérieurs), dotées d'un environnement aux dires des enquêtés plus agréable et d'un certain nombre d'aménités logistiques (proximité des axes routiers, de plusieurs supermarchés et autres malls commerciaux), ces zones périphériques consacrent une redéfinition de la forme même de

l'agglomération stambouliote, ainsi que des pratiques qu'en ont les citadins. Pour d'autres enquêtés, la proximité avec leur lieu de travail ou d'étude explique le choix de zones résidentielles pas encore sorties de terre voilà quelques années. Suite au déménagement du siège de son entreprise à Ümraniye, Osman (n°33) et sa famille ont ainsi été dans l'obligation de trouver un nouveau lieu de résidence, le trajet quotidien entre Avcılar et Ümraniye étant, pour lui, beaucoup trop chronophage et nécessitant, sur le plan organisationnel, une redéfinition des manières de circuler, notamment l'achat d'une voiture, difficile à assumer sur le plan économique.

Enfin, ces nouvelles zones urbanisées représentent l'aboutissement – temporaire – d'un parcours mobilitaire et résidentiel interne Istanbul qui a pu voir les citadins changer une ou plusieurs fois de domicile. Dans la plupart des cas, ces périphéries urbaines sont un moyen d'abandonner la condition de locataire pour accéder à celle de propriétaire, symbole d'une certaine forme de réussite sociale. Pour Hatice et son mari, le départ de leur ancien appartement de Zeytinburnu pour un nouveau situé dans l'arrondissement d'Ataşehir consacre leur nouveau statut de propriétaires :

« Je suis beaucoup mieux ici que dans notre ancien appartement. C'est plus grand, c'est plus clair, on a une très belle vue dégagée et puis les voisins sont très aimables. Et en plus, maintenant, cet appartement, il est à nous » (Hatice, n°39).

Les raisons invoquées par Emine (n°18) sont sensiblement les mêmes, elle qui explique que le succès rencontré par son enseigne de *baklava* a permis à sa famille de quitter son logement de Bağcılar pour s'installer dans un appartement neuf du quartier aisé d'Ataköy, dans l'arrondissement de Bakırköy. Mises en lumière par la comparaison chronologique des données statistiques disponibles, ces dynamiques de périphérisation qui semblent caractérisées la distribution spatiale de la population gaziantepi à Istanbul distinguent-elles pourtant les Gaziantepi des autres groupes immigrés ? Sont-elles également observables dans d'autres groupes immigrés ?

5.2.3. Des logiques socio-spatiales communes à l'ensemble des groupes immigrés ?

Travail long et fastidieux, il ne s'agit pas ici de dresser l'inventaire exhaustif des évolutions et recompositions spatiales que connaît l'ensemble des groupes immigrés d'Istanbul. Il apparaît

toutefois nécessaire de confronter les tendances observées à partir de l'exemple gazianteppli avec les stratégies résidentielles d'autres individus eux-aussi définis par une origine géographique commune. Notre choix s'est porté sur deux populations aux profils quantitativement, géographiquement et historiquement opposés. Le choix du groupe originaire d'Adana s'explique par les similitudes formelles qu'il entretient avec celui de Gaziantep : similitude géographique et fonctionnelle puisqu'Adana, comme Gaziantep, représentent les deux « capitales » d'une région méridionale de transition entre la Turquie de l'ouest et celle de l'est ; similitude quantitative, ensuite, les deux groupes comptant un nombre similaire d'individus (78 238 pour Gaziantep, 83 013 pour Adana¹⁴⁵) ; similitude historique, enfin, puisque les périodes qui ont scandé l'histoire migratoire des deux groupes présentent un profil très proche. A l'inverse, l'attention portée aux immigrés originaires du département de Giresun vise à considérer un groupe aux particularités démographiques, géohistoriques et sociales à première vue opposées : à l'inverse d'Adana et de Gaziantep, le département pontique de Giresun est l'un de ceux ayant fourni à Istanbul, dès la fin des années 1940, l'un des plus fort contingent d'immigrés (487 115 en 2013), le plaçant en deuxième position des départements les plus représentés (CARTE 10).

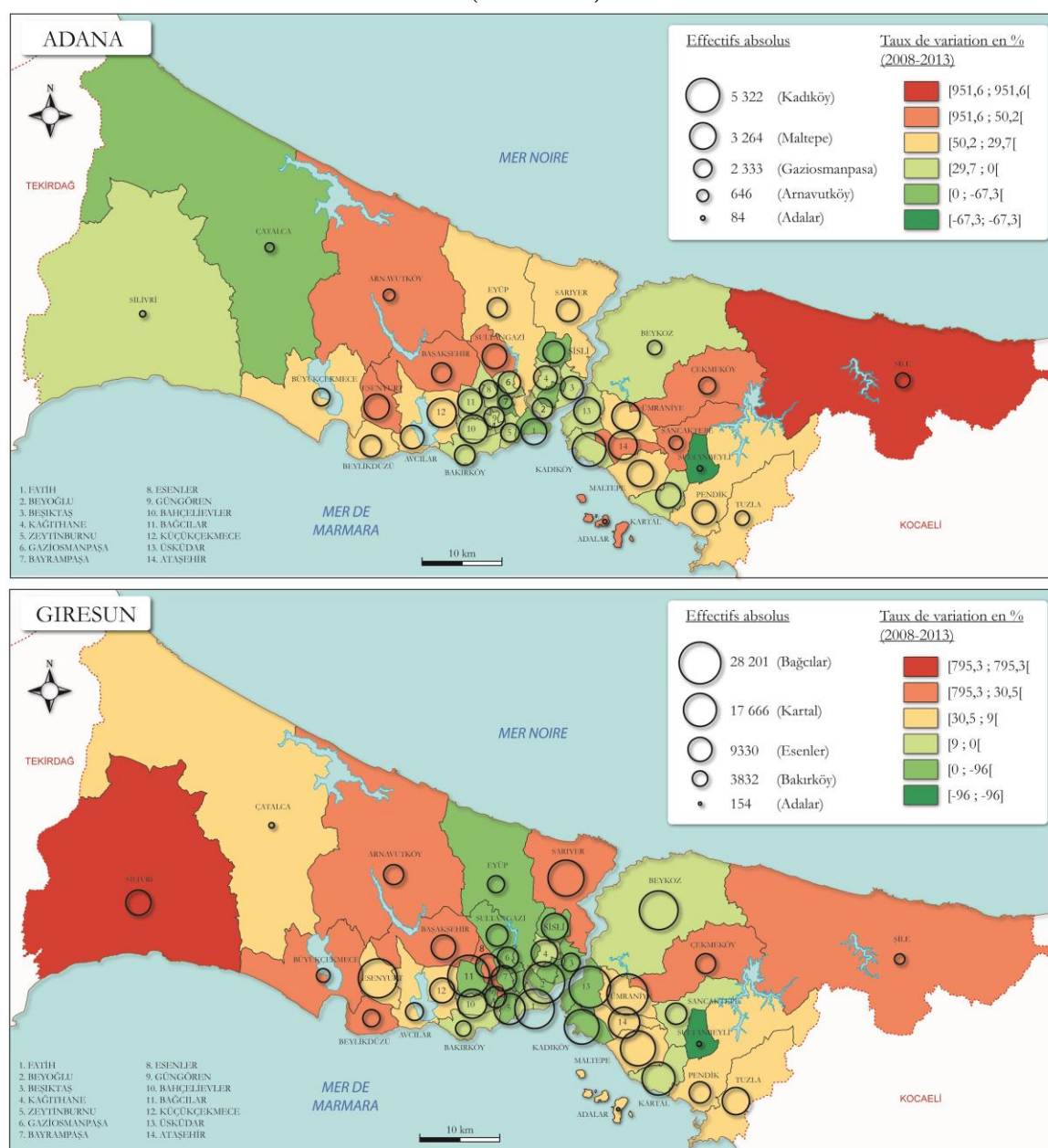
L'analyse croisée des trois cartes révèle des logiques spatiales de distribution relativement homogènes sur l'ensemble du territoire urbain et affranchies, à l'échelle des arrondissements, de véritables tendances à la concentration. Respectant schématiquement la répartition générale de la population stambouliote – axe est-ouest le long du littoral de la mer de Marmara, axe nord-sud le long du Bosphore –, les trois groupes sont surtout présents dans les arrondissements centraux et péricentraux et voient leurs effectifs diminuer à mesure que sont atteintes les périphéries du département.

Toutefois, cette relative homogénéité n'empêche pas l'émergence de certaines logiques de concentration qui varient selon le groupe concerné : tandis que les polarités adanalı concernent les arrondissements de Bahçeliever, Sultangazi ou Küçükçekmece, les Giresunlu, quant à eux, font de Beykoz, Sarıyer, Bağcılar, Beyoğlu, Fatih, Kartal et Üsküdar les principaux points d'ancrage de leur présence à Istanbul. A ces divergences répondent certaines similitudes puisque certains arrondissements (Esenyurt, Ümraniye, Maltepe, Kadıköy) polarisent une partie importante de chacun des deux groupes. Pourtant, derrière les singularités démographiques et spatiales propres à chaque communauté, nous assistons, dans les deux cas, à des dynamiques urbaines consacrant le renforcement d'un fossé entre des arrondissements centraux perdant une part plus ou moins importante de leur population résidente et des arrondissements périphériques

¹⁴⁵ TÜİK-ADNKS, 2013

présentant les taux d'accroissement démographique les plus forts de l'agglomération : comme pour dans le cas des Gaziantep, Şile, Silivri, Esenyurt, Başakşehir, ou encore Arnavutköy présentent des taux d'accroissement particulièrement élevés, même si d'autres arrondissements plus « centraux » comme Ataşehir, Sarıyer ou Ümraniye assument eux-aussi une partie des recompositions sociodémographiques que connaît la distribution spatiale des groupes originaires d'Adana et de Giresun.

CARTE 10 : DISTRIBUTION DE LA POPULATION ADANALI ET GIRESunLU A İSTANBUL (2008-2013)



Sources statistiques : TÜİK-ADNKS, 2013
 Conception et réalisation : P. Raffard, 2014

La comparaison croisée des stratégies résidentielles de ces trois groupes immigrés confirment les observations globales formulées par plusieurs chercheurs à propos des dynamiques et des recompositions urbaines désormais à l'œuvre à Istanbul (Yérasimos, 1997 ; 2001 ; Petit, 2008 ; Morvan, 2013 ; Pérouse, 2014). Loin d'être le propre d'une ou plusieurs communautés citadines, le processus général de périphérisation que connaît l'agglomération stambouliote consacre une redéfinition des espaces sur lesquels s'appuie aujourd'hui le développement de la mégapole. Ainsi, depuis plusieurs années, les marges devenues « suractives » de l'agglomération se sont mises à assumer seules la croissance de la ville, au détriment d'un centre soumis à des dynamiques territoriales et urbaines propres : *« une citysation de certains quartiers centraux, peu à peu convertis à certaines activités commerciales ou de bureaux ; une muséification à des fins touristiques, qui privilégie le monumental aux dépens du bâti résidentiel ; une fuite des populations les plus aisées vers des cités de standing périphériques ; et enfin une inquiétante dégradation du bâti ancien, produit de pratiques spéculatives qui consistent à « laisser-faire », en attendant une occasion juteuse, plutôt que d'investir dans une restauration à des fins résidentielles jugée coûteuse »* (Pérouse, 2001 : 208-209).

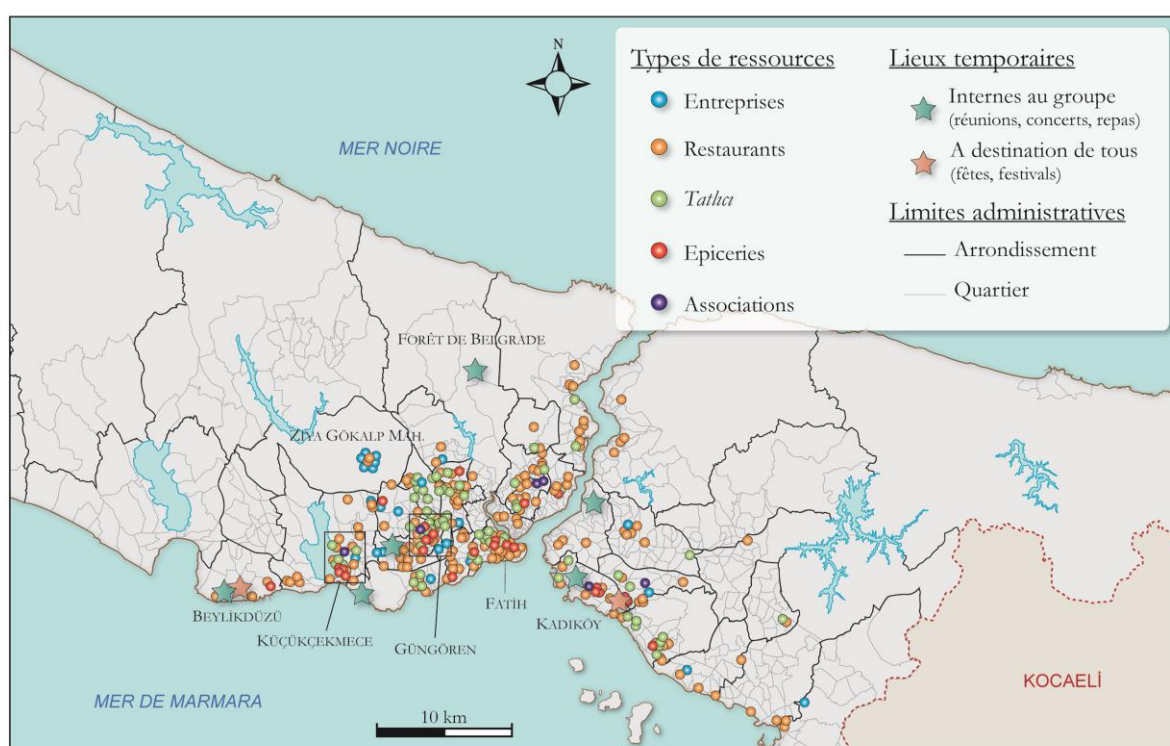
Les immigrés gazianteplici confirment certaines des observations faites à partir d'autres groupes immigrés à propos de leurs trajectoires résidentielles dans un espace urbain donné. Dans leur cas, les localisations résidentielles font apparaître un seul secteur – de taille très réduite – où les membres de ce groupe seraient majoritaires parmi la population résidente. Dans ce cadre, les ressources familiale et/ou amicale convoquées au moment de l'installation à Istanbul contribuent à créer des secteurs organisés autour d'activités commerciales à destination des immigrés, ou de formes singulières de sociabilité. Ces concentrations spatiales, différemment fréquentées selon les individus, ne sont pas antinomiques avec des pratiques individuelles qui peuvent s'exprimer à travers l'éloignement vis-à-vis des structures collectives élaborées par plusieurs acteurs gazianteplici, notamment par l'installation et la fréquentation de ressources situées dans des secteurs secondaires ou marginaux de la géographie gazianteplici à Istanbul.

5.3. Des citadinités façonnées par la fréquentation de lieux et de services gazianteplici

La section précédente a permis de mettre en lumière l'hétérogénéité des profils des individus gazianteplici étudiés, malgré leur appartenance à un groupe défini par une origine géographique commune. Fondamentale pour éviter toute tendance à figer et essentialiser un groupe humain

selon une seule variable d'observation, la prise en compte de la complexité des situations et des parcours individuels ne saurait toutefois occulter le recours à des lieux et des services construits à partir de la référence gaziantepi et destinés, totalement ou en partie, à une audience partageant la même origine départementale, voire régionale. Il s'agit alors d'identifier les dimensions des pratiques individuelles influencées par des ressources singulières, alimentaires ou autres, avant de déterminer un ou plusieurs lieux qui, par la concentration de ces ressources, sont susceptibles d'attirer les immigrés gaziantepi. La première étape de ce double objectif est d'analyser la distribution spatiale de ces ressources au sein de l'espace stambouliote (CARTE 11).

CARTE 11 : LES RESSOURCES GAZIANTEPLI A ISTANBUL



Sources : observations P. Raffard (2010-2014) ; annuaire d'Istanbul ; annuaire de la Chambre de commerce d'Istanbul ; revue *Alleben* ; sites et blogs internet
Fond de carte : P. Raffard, 2012
Conception et réalisation : P. Raffard, 2014

Comme le montre la Carte 11¹⁴⁶, les ressources identifiées à partir de différentes sources sont principalement localisées sur la rive européenne de l'agglomération où plusieurs quartiers de

¹⁴⁶ En raison des difficultés à établir une liste exhaustive des ressources gaziantepi à Istanbul, la carte est seulement le résultat graphique du croisement de plusieurs sources d'information : « officielles » avec l'annuaire de la municipalité d'Istanbul (www.sehirrebberreri.ibb.gov.tr/) et le registre de la Chambre de commerce d'Istanbul (ITO) (<http://www.ito.org.tr/nps/portal/bilgi-bankasi>), « officieuses » avec les données internes au groupe gaziantepi ou fournies par les différents organes associatifs. Cette seconde catégorie regroupe les registres commerciaux internes à la Fédération des Associations gaziantepi, ainsi que la recension des établissements mentionnés dans la revue *Alleben*,

concentration fonctionnelle se détachent (Güngören, Fatih, Küçükçekmece, Beylikdüzü). Moins présente dans cette géographie commerciale gaziantepi, la rive anatolienne présente toutefois une certaine concentration de services dans l'arrondissement de Kadıköy. Du point de vue du type de quartier, la localisation des ressources gaziantepi coïncide dans les grandes lignes avec les secteurs de concentration résidentielle identifiés dans la section précédente, même si l'on retrouve un certain nombre de ressources dans des arrondissements comme Şişli ou Sarıyer qui, pour leur part, comptent de faibles effectifs gaziantepi résidents. Ce décalage relatif entre localisation résidentielles et distribution des ressources peut s'expliquer en différenciant les logiques de localisation de plusieurs types de ressources. Les grandes sociétés tenues par des Gaziantepi se répartissent principalement dans les nouveaux quartiers d'affaires de la rive de la rive anatolienne ou, concernant les activités de transformation, dans les zones périphériques d'activité. Pour Tahir Tekin Öztan, fondateur et président de la chaîne de restaurant Sahan, c'est la recherche d'accessibilité qui explique la fondation en 2002 de son restaurant principal d'Ataşehir. Ali Üçer, président fondateur du groupe Üçer spécialisé dans la fabrication de meules et dans la réparation automobile, invoque d'une part la qualité des infrastructures et les aides de la municipalité pour l'implantation de son usine principale dans la zone industrielle de Gebze, d'autre part la proximité de l'aéroport Atatürk et de l'autoroute E5 pour expliquer l'implantation de plusieurs de ses filiales *Gaziantepi Kardeşler* à Yeni Bosna (arrondissement de Bakırköy) et Ziya Gökalp (arrondissement de Başakşehir). Mêmes arguments logistiques lors de nos entretiens avec Necati Göksu, président de l'entreprise agroalimentaire Seyidoğlu basée à Hadımköy où avec le responsable de la communication de l'entreprise de matériel électrique Pelsan Aydınlatma située à Dudullu dans l'arrondissement d'Ümraniye. Concernant les structures associatives gaziantepi, la localisation à Mecidiyeköy dans l'arrondissement de Şişli des locaux de la Fédération des Association gaziantepi s'affranchit elle-aussi de toute proximité avec une ou plusieurs zones de concentration résidentielle gaziantepi, mais répond plutôt à une volonté de desserte et d'accessibilité maximale. Ces différentes ressources et leurs logiques géographiques d'implantation sont synthétisées dans le TABLEAU 11.

publiée par cette même fédération. En outre, certaines adresses ont été ajoutées à la suite de nos observations personnelles sur le terrain.

TABLEAU 11 : TYPOLOGIE DES RESSOURCES GAZIANTEPLI ET LOGIQUES D'IMPLANTATION

TYPE DE RESSOURCE	LOGIQUE D'IMPLANTATION	QUARTIERS CONCERNES
Siège social d'entreprise	Accessibilité	Ataşehir, Ümraniye
	Proximité du quartier d'affaire	
Industries de transformation	Accessibilité	Zones d'activités péri-centrales (Yeni Bosna) ou périphériques (Gebze, Hadımköy, Dudullu)
	Facilités politiques pour s'implanter	
Fédération des Associations gaziantepi	Accessibilité	Şişli-Mecidiyeköy
Association de <i>hemşehri</i>	Proximité des concentrations résidentielles gaziantepi	- Güngören Merkez (<i>Association des Nizipli de Güngören</i>) - Ataşehir (<i>Association des Gaziantepi d'Ataşehir</i>) - Söğütluçeşme (<i>Association des Gaziantepi de Kadıköy</i>)
Commerces « communautaires »	Proximité des concentrations résidentielles gaziantepi	- Güngören Merkez - Bahçelievler - Kadıköy
Commerces « exotiques »	Variables selon le commerçant	Pas de quartier précis

Source : P. Raffard, entretiens (2010-2014)

Les autres ressources sont à la fois plus dispersées et localisées dans des secteurs relativement hétérogènes du point de vue de la composition sociale de la population résidente. En effet, si les arrondissements de Güngören Merkez, Fatih ou Küçükçekmece regroupent une part importante des commerces destinés aux Gaziantepi, les restaurants sont certes majoritairement regroupés dans ces zones, mais sont également implantés dans des quartiers fréquentés par une population plus hétérogène comme Beşiktaş, Kadıköy ou Eminönü. Cette variété traduit la pluralité de stratégies entrepreneuriales ayant conduit à la création de ces commerces et déjà analysées dans d'autres contextes socio-géographiques (Ma Mung et Simon, 1990 ; Ma Mung, 1996). Dans le cas de commerces « communautaires », c'est-à-dire offrant des produits gaziantepi principalement à destination des Gaziantepi, telles que les épiceries ou les agences de bus, la localisation dans le quartier de Güngören Merkez est privilégiée. Dans le cas où le commerce s'adresse à une clientèle non spécifiquement gaziantepi – l'entreprise « exotique » définie par E. Ma Mung et G. Simon – comme les pâtisseries (*tatlıcı*), les restaurants ou certaines épiceries, les stratégies de localisation prennent en compte d'autres critères que celui de la proximité d'une population gaziantepi.

5.3.1. Les ressources gaziantepi dans la construction des spatialités citadines

Les ressources gaziantepi sont très diverses, tant par leur nature (activité commerciale, secteur de concentration résidentielle), que par le registre d'activité concerné (activité industrielle, sociabilités, distribution). L'analyse des spatialités citadines des enquêtés se propose de comprendre comment ces ressources influencent les pratiques spatiales.

5.3.1.1. Des pratiques quotidiennes de consommation organisées autour de la référence régionale

Les biens de consommations les plus évoqués lors des entretiens ou observés dans les domiciles des enquêtés sont ceux en rapport avec l'alimentation. Comme nous le verrons dans les chapitres 6 et 7, « manger gaziantepi » apparaît en effet comme une exigence incontournable pour une écrasante majorité des enquêtés interrogés. Pour Orhan (n°7), l'acquisition de denrées alimentaires gaziantepi apparaissait d'ailleurs comme un enjeu fondamental à son arrivée à Istanbul en 1973 :

« Maintenant, tu veux tel ou tel produit, tu le trouves où tu veux, même au supermarché. Même si c'est de mauvaise qualité. Quand je suis arrivé à Istanbul, il n'y avait rien tu vois. Rien de rien. La vie était difficile, je travaillais beaucoup et quand j'avais fini, j'aurais bien aimé manger un truc de chez moi. Pour me rappeler [...] En y repensant, c'est assez drôle. Quand on apprenait qu'un garçon devait arriver, en fait on passait commande (rires). Et comme il y avait beaucoup de gens qui arrivait, finalement, on avait toujours plus ou moins ce dont on avait besoin » (Orhan, n°7).

Cette attention portée à l'acquisition de produits alimentaires gaziantepi est toujours forte chez les enquêtés interrogés et observés : les produits et les plats gaziantepi continuent à occuper une place centrale dans l'alimentation, soit quotidienne, soit plus exceptionnelle comme lors des sorties festives au restaurant¹⁴⁷.

Dans un autre registre, il semble que se tiennent plus ou moins régulièrement des cours du soir réservés aux femmes gaziantepi et abordant un certain nombre de thématiques « domestiques »

¹⁴⁷ Objet central des chapitres 6 et 7, le rôle des pratiques alimentaires locales dans les comportements citadins des Gaziantepi à Istanbul n'est ici que suggérée.

dans le but d'apprendre à « *gérer son foyer et sa famille* » (Hatice, n°39)¹⁴⁸. Réalisés au domicile de plusieurs femmes dont Hatice, ces cours qui reposent sur la bonne volonté des organisatrices et des participantes visent à fournir une « formation » aux femmes volontaires dans des domaines comme la cuisine, la gestion du foyer et même du budget familial. Pour Hatice, ces cours sont très utiles pour des femmes qui, une fois mariées, se retrouvent dans l'obligation de gérer leur vie de couple et, quelques années plus tard, leur vie familiale. Gratuits et organisés selon les affinités amicales entre les participantes, ces cours sont aussi un moyen pour trouver sa place dans un groupe social et dans l'espace urbain. Ces réunions sont en effet l'occasion d'échanger des informations sur tel ou tel service, lieu à visiter ou restaurant à essayer mais sortant du cadre *gaziantepi stricto sensu*. Ces initiatives privées demeurent toutefois marginales car elles nécessitent un investissement organisationnel et financier pouvant devenir rapidement conséquent. Dans ce contexte, les associations de *hemşehri* représentent des structures particulièrement efficaces pour faire vivre et promouvoir le lien communautaire.

5.3.1.2. *Le monde associatif ou l'officialisation du fonctionnement communautaire*

Malgré la relative faiblesse de ses effectifs, le groupe *gaziantepi* s'est forgé une « infrastructure communautaire » (Pérouse, 2009a) hiérarchisée au sein de laquelle tous les échelons géographiques régionaux sont représentés, de la petite ville au département, et comptant des associations dans plusieurs villes du pays. Parfois très modestes tant par la visibilité (réduites à un local, voire même sans local, un café faisant office de lieu de réunion) que par les effectifs concernés (quelques dizaines de membres pour les associations de petites villes) ou, à l'inverse, fortement structurées, ces associations se retrouvent dans les principaux départements d'immigration, Istanbul en tête, suivi par les départements des littoraux égéen et méditerranéen. La région de Marmara compte ainsi seize associations officiellement distinctes¹⁴⁹, celles de l'Egée et de la Méditerranée six chacune, l'Anatolie centrale quatre et la ville de Van une¹⁵⁰.

¹⁴⁸ N'ayant pu assister à ces réunions, nous présentons les informations données par Hatice (n°39) qui n'ont malheureusement pu être vérifiées.

¹⁴⁹ Bien qu'officiellement distinctes, il est parfois difficile d'établir la limite entre plusieurs associations. Par exemple, les membres des associations des Gaziantepi de Kadıköy, des Nizipli d'Istanbul, et des İslahiyeli d'Istanbul sont aussi membres de l'Association des Gaziantepi d'Istanbul et utilisent ses locaux pour effectuer leur réunions et ou assemblées générales.

¹⁵⁰ Si la plupart des associations basées à Istanbul semblent avoir une activité plus ou moins soutenue, certaines sections régionales, quant à elles, sont loin de présenter le même dynamisme. Les entretiens menés avec les bénévoles et les dirigeants de la fédération ont montré une certaine difficulté de leur part à nous renseigner sur les

ENCADRE 2 : GENESE DES ASSOCIATIONS GAZIANTEPLI A ISTANBUL

Disponible sur le site internet de la fédération des associations gaziantepi (<http://www.gaziantepilidernegei.org/tarihce.htm>), un texte écrit par son ancien président, Necmettin Sökücü, relate l'histoire mouvementée de la création de la première association gaziantepi à Istanbul. Derrière le style romancé et un certain penchant à enjoliver la réalité, ce document est un témoignage du besoin d'un petit groupe d'immigrés d'officialiser leur présence à Istanbul et d'institutionnaliser l'existence de ressources fonctionnant sur la base d'un lien communautaire.

Selon N. Sökücü, la genèse du mouvement associatif gaziantepi à Istanbul remonte à 1932, lorsqu'un dénommé Osman Barlas décide avec d'autres compatriotes de créer une association à destination des hommes et des femmes originaires de Gaziantep. L'objectif de l'Association culturelle et éducative de Gaziantep (*Gaziantep Kültür ve Eğitim Derneği*) est double : continuer à maintenir des liens avec Gaziantep, tout en aidant les nouveaux arrivants dans leur installation à Istanbul. Sous l'impulsion de son président d'alors, Nuri Kızılaslan, l'association décide de lever des fonds pour construire un dortoir étudiant réservé aux jeunes Gaziantepi qui souhaitent venir étudier à Istanbul. Bien que les effectifs et le capital demeurent limités, cette première structure associative survit plusieurs décennies jusqu'au coup d'Etat militaire de 1980 qui décide l'interdiction de tout rassemblement et, *a fortiori*, de toute association. Contraints à la fermeture, les dirigeants trouvent pourtant une parade : ils décident de louer le bâtiment de l'association à la municipalité de Gaziantep pour qu'elle le transforme en hôpital privé (*Özel Topkapı Hastanesi*), à la condition cependant que les membres de l'association soient soignés gratuitement. L'hôpital devient un paravent pour les réunions informelles qui continuent à structurer la vie communautaire, ainsi que le lieu pour se procurer la revue *Gaziantep Tarih ve Kültür Dergisi* qui, malgré l'interdiction, continue à être publiée.

La levée de l'interdiction sur les rassemblements publics en 1983 ne signifie pourtant pas la réapparition d'une structure associative dynamique. Après plusieurs tentatives infructueuses, une véritable association voit le jour en mai 1986. Les réunions se multiplient dans les salons de l'hôtel Pera Palas, mais l'association reste sans local fixe. Il faut attendre 1991 et l'emménagement dans un immeuble du quartier d'Aksaray pour que l'association se donne les moyens de ses ambitions : avec l'aide d'un certain nombre d'entrepreneurs gaziantepi, un système de bourses à destination des élèves gaziantepi méritants est de nouveau mis en place, tandis que les activités communautaires se multiplient. En 2002, devenus trop exigus, les locaux sont transférés à Mecidiyeköy, en même temps que se structure un paysage associatif désormais regroupé au sein d'une Fédération des Associations Gaziantepi (*Gaziantepi Dernekleri Federasyonu*). La publication régulière d'une revue, *Alleben*, à la maquette de plus en plus sophistiquée et aux annonceurs de plus en plus nombreux consacre désormais une certaine assise urbaine du monde associatif gaziantepi.

Si la distribution nationale des associations répond aux grandes tendances de l'immigration gaziantepi, le rapport n'est pas forcément automatique entre présence sur place et création d'un pôle associatif : tandis qu'Antalya, pourtant pôle important du champ migratoire gaziantepi, ne compte qu'une association de *hemşehri* – d'arrondissement qui plus est – des villes peu marquées par la présence gaziantepi comme Çorlu ou Tekirdağ ont vu se développer des associations dynamiques. Dans ce contexte, Istanbul représente un cas à part dans le paysage associatif gaziantepi (ENCADRE 2) : toutes les échelles de référence y sont représentées et se coulent chacune dans l'échelon supérieur, l'ensemble représentant l'Association des Gaziantepi d'Istanbul (*İstanbul Gaziantepi Derneği*). Cet émiettement géographique est toutefois compensé par

activités organisées et même les membres dirigeants de structures comme l'association des Gaziantepi de Sakarya, Denizli ou encore Bodrum.

la création en 2004 d'une fédération des associations, la *Gaziantep Dernekleri Federasyonu*, qui entend regrouper les associations existantes au sein d'une structure commune (CROQUIS 5).

Si une part importante des associations se réfère à Gaziantep en tant qu'ensemble homogène, d'autres ne concernent qu'un seul sous-groupe local, en particulier ceux regroupant les individus originaires des arrondissements de Nizip et İslahiye, les deux arrondissements les plus peuplés du département, derrière ceux de Şahinbey et Şehitkamil¹⁵¹. Seul l'échelon administratif du village n'est pas représenté dans le paysage associatif gaziantepi, encore qu'une association puisse néanmoins le laisser penser¹⁵². Cette absence de représentation villageoise peut s'expliquer, semble-t-il, par la nature majoritairement urbaine de l'immigration gaziantepi vers Istanbul¹⁵³. De même, certaines associations combinent à une référence territoriale en rapport avec la région d'origine, une référence territoriale relative à la vie à Istanbul. C'est dans cette logique de « bipolarité référentielle [...] révélatrice de l'ambiguïté qui traverse ces structures partagées entre la nostalgie cultivée de l'origine et la nécessité (plus triviale) du vivre là » (Pérouse, 2005 : 161) que s'inscrivent l'association des Nizipli de Güngören ou celle des Gaziantepi d'Ataşchir.

Malgré cette hétérogénéité interne, ces multiples associations trouvent un vecteur commun d'information grâce à la revue *Alleben*¹⁵⁴. Editée par la fédération des associations gaziantepi, son premier objectif est de servir d'outil de diffusion pour le groupe gaziantepi immigré, de relater le déroulement des activités organisées par les différentes associations (bals, concerts, festivals, repas), mais aussi de servir d'espace publicitaire aux principaux mécènes de la structure associative¹⁵⁵. Derrière le ton descriptif et nostalgique, parfois empreint d'un certain penchant au chauvinisme, *Alleben* est une source d'information majeure pour comprendre le fonctionnement des structures associatives, mais aussi pour déterminer les représentations des Gaziantepi sur

¹⁵¹ Avant 1987, les deux arrondissements étaient regroupés au sein de l'arrondissement de Merkez.

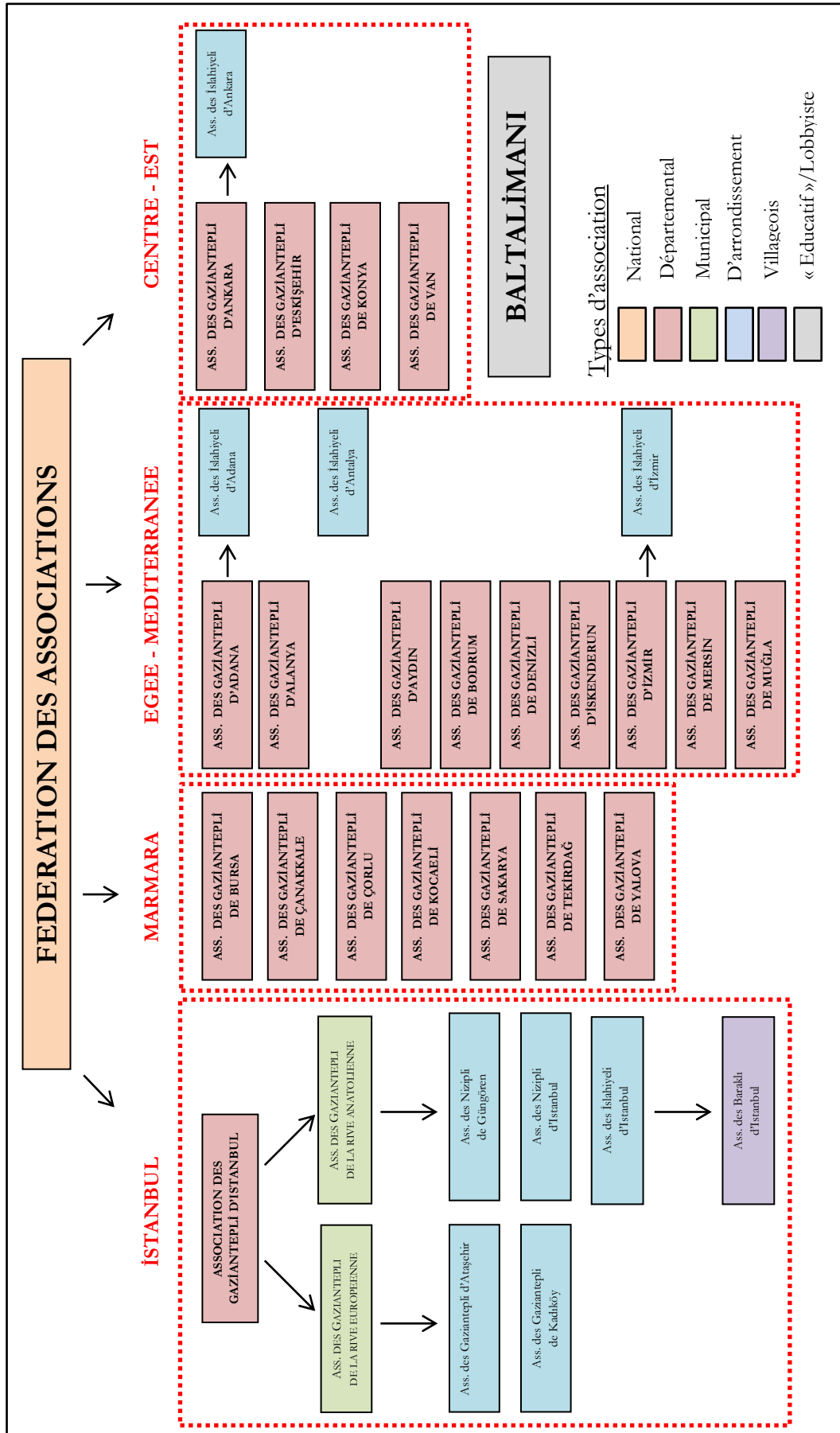
¹⁵² Malgré notre volonté de rencontrer des membres de l'association des Baraklı d'Istanbul, nos efforts sont restés lettre morte. Une question demeure donc pour le moment sans réponse : s'agit-il de l'association du village de Barak ou s'agit-il de l'association des individus appartenant à la tribu turkmène des Barak ?

¹⁵³ Sur les quarante-six enquêtés de notre échantillon, quarante-deux ont reconnu avoir migré depuis un ensemble urbain, qu'il s'agisse de Gaziantep ou d'un chef-lieu d'arrondissement.

¹⁵⁴ Présentée comme la revue de la fédération des associations gaziantepi, *Alleben* est surtout le vecteur de diffusion de l'association des Gaziantepi d'Istanbul : les autres associations ne font l'objet que de quelques entrefilets ou, occasionnellement, l'objet d'une pleine page comme l'association des Nizipli de Güngören pour l'ouverture de leur nouveau local (n°32). Ce silence à l'encontre des autres associations, s'il s'explique en partie par le dynamisme bien plus important de l'association des Gaziantepi d'Istanbul semble aussi trouver des explications dans les relations que les membres des associations entretiennent entre eux. Nos entretiens ont ainsi fait ressortir une certaine forme de condescendance de la part des « vrais » Gaziantepi à l'encontre des « köylü » (villageois) : « je sais qu'il y a une ou peut-être deux associations vers Zeytinburnu... Mais on ne se rencontre pas beaucoup parce que Zeytinburnu, pour moi, c'est loin... et puis vous savez, leur principale occupation, c'est de boire du thé et de jouer au tavla » (Belgin, n°37). Une condescendance tout à fait perçue par certains membres de l'association des Nizipli de Güngören : « on n'est jamais invité à leur repas dans les grands hôtels... et puis on ne les voit jamais... [...] on n'est pas pareils » (Müslüm, n°5).

¹⁵⁵ Cette dimension publicitaire a acquis une nouvelle dimension depuis l'élection en 2012 à la présidence de la fédération du restaurateur Tahir Tekin Öztan, propriétaire de la chaîne Sahar, qui a transformé la revue en outil de propagande à sa gloire et à celle de son entreprise.

CROQUIS 5 : STRUCTURE DES ASSOCIATIONS GAZIANTEPLI DE TURQUIE

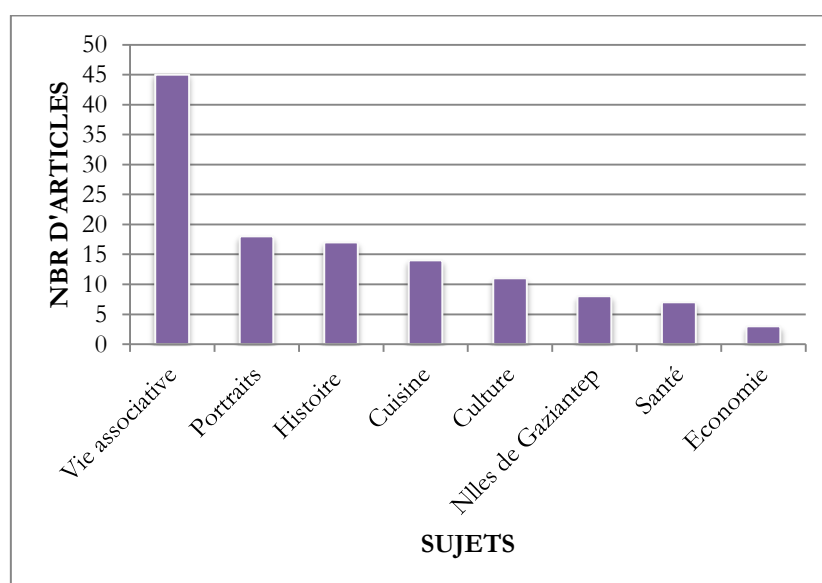


Source : <http://www.gaziantepderneklerifederasyonu.org/>

eux-mêmes et sur la place qu'ils cherchent à occuper à Istanbul. Plusieurs travaux consacrés à la presse « ethnique » ont montré le double rôle occupé par cette production médiatique singulière (Sourisce, 2004 ; 2007 ; Rigoni, 2010), à savoir « *favoriser l'intégration de leurs audiences à la société dominante, que cette intégration soit civique, politique ou économique ; et construire et homogénéiser la 'communauté' dont ils dépendent* ». A ce titre, « *ces médias participent d'un espace public où se manifeste et se reconstitue une offre d'identités collectives à même de susciter ou de renforcer l'adhésion à des « communautés imaginées* » (Rigoni, *op. cit.* : 11).

En règle générale, les articles d'*Alleben* s'attachent à produire et véhiculer un discours identitaire rassembleur à destination des Gaziantepi immigrés ou de ceux appartenant à la deuxième, voire troisième génération, qui, malgré leur absence d'expérience migratoire, n'en ressentent pas moins le besoin de se construire une origine, de s'attacher symboliquement à un lieu précis. Cette importance portée au fonctionnement de la vie communautaire à Istanbul se retrouve dans le choix des articles édités (GRAPHIQUE 10).

GRAPHIQUE 10 : NATURE DES ARTICLES PUBLIES DANS LA REVUE *ALLEBEN* (N°24-34¹⁵⁶)



Se retrouvent en tête de cette hiérarchie éditoriale les articles rendant compte des activités organisées par les différentes associations. Repas, pique-niques, bals, concerts, excursions, voyages à Gaziantep, notamment pour visiter le lycée technologique construit dans la ville grâce aux fonds collectés chez les Gaziantepi d'Istanbul (*İstanbul Gaziantepililer Anadolu Lisesi*), donnent à voir l'image d'une communauté soudée où l'appartenance régionale commune estompée les différences personnelles. La place accordée aux portraits de Gaziantepi célèbres, à l'histoire et au

¹⁵⁶ Malgré nos efforts pour nous procurer l'ensemble des numéros de la revue, nous avons dû nous contenter de ceux en accès libre sur le site internet de la fédération des associations gaziantepi (<http://www.gaziantepililerdernegi.org>).

folklore du département participe aussi de ce processus identitaire : l'identité gaziantepi se singularise et acquiert une profondeur historique, synonyme d'unicité à conserver, à défendre et à promouvoir¹⁵⁷. A ce titre, une série d'articles publiés dans les numéros 27, 33 et 34 intitulés « Être gaziantepi » (« Gaziantepi Olmak ») tente d'identifier les éléments historiques, culturels, sociaux qui participent du façonnement de l'identité gaziantepi. Son auteur, Atila Büyükmurat, présente un ensemble de facteurs hétéroclites allant de la victoire turque de 1920 sur l'armée française, ferment d'unité locale, à l'exposé des traits folkloriques (cuisine, danse, musique) et « géographiques » (climat, lieux touristiques) dont la synthèse aboutit à un certain nombre de généralités psychologisantes sur le caractère gaziantepi (travailleur, sociable, respectueux des « étrangers », ...). Discutables sur le fond, ces articles sont toutefois l'illustration d'une volonté d'inclusion sociale et identitaire, de légitimation « scientifique » de singularités partagées, en opposition à une société urbaine d'installation globale qui tend, par son fonctionnement même, à « gommer » les particularités individuelles et, dans une certaine mesure, collectives.

L'élection de Tahir Tekin Öztan en 2013 à la tête de l'Association des Gaziantepi d'Istanbul redéfinit pourtant les objectifs de la revue. Si un certain nombre de ses prérogatives demeurent, l'influence nationale du nouveau président se fait sentir : les publicités se multiplient et intègrent de nouveaux donateurs au rayonnement national (l'entreprise de transport Horoz Lojistik, l'enseigne agroalimentaire Şölen, la marque de chaussures Flo), tandis que se multiplient les pages consacrées aux réalisations du nouveau président (organisation d'un repas de rupture du jeûne dans l'un de ses restaurants d'Ataşehir, publicités pour son enseigne de restaurant Sahan, article sur son hôtel-restaurant Şirehan de Gaziantep, etc.). Nicolas Sourisce souligne l'importance que joue le contenu publicitaire des revues « ethniques » dans l'analyse des processus de construction identitaire, puisqu'il apporte en effet des informations à la fois sur l'organisation communautaire – les entreprises visibles dans les contenus publicitaires sont aussi les principaux mécènes des associations –, sur la géographie des ressources localisées, ainsi que sur les spécialisations potentielles du groupe immigré dans un ou plusieurs secteurs d'activité (Sourisce, 2004). Dans un autre registre, de nouvelles rubriques sont créées et confiées à des personnalités gaziantepi nationalement, voire internationalement reconnues, comme l'écrivain Ahmet Ümit par exemple.

Les activités proposées ainsi que le profil des adhérents font que les associations de *hemşehri* ne sont que très marginalement fréquentées par les plus jeunes, parmi lesquels les individus enquêtés témoignent soit d'une ignorance de ces structures, soit d'une image assez négative :

¹⁵⁷ Dans ce contexte la cuisine occupe, comme nous le verrons dans les chapitres suivants, une place centrale : événements comme la fête annuelle de l'alimentation de Gaziantep (*Gaziantep Yiyecekleri Şenliği*), portraits de cuisiniers et d'individus ayant réussi dans le domaine agroalimentaire, recettes, histoire de certains plats, etc.

« Les associations, c'est un truc de vieux. Soit tu as des « oncles » [amca] qui passent leur temps à boire du thé dans un local gris et sale, soit ils se retrouvent pour faire des repas stupides où ils ne parlent que de Gaziantep. S'ils aiment tant Gaziantep, pourquoi n'y retournent-ils pas ? » (Ergin, n°46).

A ces structures associatives « officielles » s'ajoutent des groupes au statut et fonctionnement plus nébuleux. Parmi eux, le groupe Baltalimani se présente comme un groupe de réflexion et d'échanges entre individus originaires de Gaziantep dont l'objectif affiché est la « *promotion de la richesse de la culture gaziantepli*¹⁵⁸ ». Il publie une revue trimestrielle, *Kırkayak*, à laquelle plusieurs universitaires prêtent leur plume pour présenter les différents aspects d'une culture gaziantepli réduite à quelques éléments folklorisée allant de l'histoire de la ville à des textes « ethnographiques » consacrés à divers traits de la culture matérielle gaziantepli (danse, habillement, cuisine, légendes régionales, etc.).

5.3.1.3. Une présence qui s'appuie aussi sur des ressources temporaires

A côté de ces ressources pérennes dans leur fonctionnement et/ou leur localisation géographique, d'autres ressources festives s'inscrivant dans le temps court organisent elles-aussi la vie communautaire gaziantepli. C'est justement leur temporalité limitée qui donne sens aux fêtes, festivals, repas ou autres bals : « *pour conserver son sens qui est celui d'une accélération et d'une perturbation systématique de la vie et des rapports sociaux, s'accompagnant d'une forte production émotionnelle et affective, la fête ne saurait s'éterniser dans le temps, ni se généraliser dans l'espace* » (Di Méo, 2005 : 241). Ainsi, certains lieux acquièrent le rôle de centralités temporaires à des moments précis du calendrier communautaire (fête de l'indépendance le 25 décembre, troisième week-end de septembre), national (fête des enfants par exemple) et religieux (Ramadan). Si certaines activités sont réservées aux seuls compatriotes et autres membres des associations, d'autres jouent sur un double registre de réception : leur dimension inclusive se double d'une volonté d'ouverture vers l'ensemble de la population urbaine. « *La capacité festive à transfigurer le temps et les lieux, à leur donner temporairement une autre fonction que celle qu'ils occupent habituellement, à les doter d'une dimension symbolique, à les investir d'un sens social nouveau* » (*Ibid.*), dessine une géographie temporaire et labile de la répartition des ressources gaziantepli à Istanbul.

¹⁵⁸ <http://www.baltalimani.com/toplantilarin-dogusu.html>

L'analyse des articles de la revue *Alleben*, source la plus pertinente pour identifier ces polarités, fait ressortir quatre types de lieux qui occupent une place différente dans le fonctionnement de la vie communautaire, aussi bien selon les moyens convoqués que selon le public visé. La nature de l'événement et celle du lieu semblent en effet liées (TABLEAU 12).

TABLEAU 12 : TYPOLOGIE DES CENTRALITES TEMPORAIRES GAZIANTEPLI A ISTANBUL

NATURE DE L'ÉVÉNEMENT	AUDIENCE	LIEU CONCERNE
TYPE 1 : LIEUX « BANALS »		
<i>Gaziantep Yiyecek Şenliği</i>	Publique	Özgürlük Parkı (Kadıköy)
Festival de l'alimentation de Gaziantep	Publique	Rue Adnan Kahveci (Beylikdüzü)
« Bal de l'indépendance » (<i>Kurtuluş Balosu</i>)	Membres des associations	Hôtel Sheraton (Maslak)
		Radisson Blu Hotel (Ataşehir)
Concert	Publique	Salle des mariages de Kadıköy
Repas	Membres des associations	Marmara Yelken Kulübü (Bakırköy)
		Moda Deniz Kulübü (Kadıköy)
TYPE 2 : LIEUX SYMBOLIQUES POUR LA POPULATION IMMIGREE		
Repas, pique-nique	Membres des associations d'arrondissement	Forêt de Belgrade (Sarıyer)
TYPE 3 : LIEUX DE RESTAURATION AISES		
Repas	Membres des associations	Restaurant Mabeyin (Üsküdar)
		Restaurant Piramit (Bahçelievler)
		Restaurant Develi (Kadıköy)
		Restaurants Sahan (Ataşehir, Kadıköy)
		Restaurant Çanak (Kadıköy)
TYPE 3 : LIEUX DE RESTAURATION GAZIANTEPLI		
Repas, petits déjeuners	Membres des associations	Emmi Dürümcü (Kadıköy)
		Antep Sofrası à (Beylikdüzü)

Sources : Revue *Alleben* (n°24-34) et observations personnelles (2010-2014)

Le premier type renvoie à des lieux « banals », sans lien avec Gaziantep, mais choisis pour leur capacité à accueillir des événements et des réunions de plusieurs centaines, voire milliers de personnes. Certains sont des lieux publics comme le parc de la liberté (Özgürlük Parkı) à Kadıköy où se déroule le *Gaziantep Yiyecek Şenliği*¹⁵⁹, ou la rue Adnan Kahveci à Beylikdüzü pour le festival de l'alimentation de Gaziantep. Dans un autre registre, plusieurs grands hôtels hébergent les événements organisés par les associations à l'occasion de certaines grandes dates du calendrier

¹⁵⁹ Voir section 7.2.1.3.

gaziantepi : l'hôtel Sheraton de Maslak en 2009 et 2010 puis le Radisson Blu Hotel d'Ataşehir en 2011 ont accueillis le 25 décembre le « bal de l'indépendance¹⁶⁰ » ; une fois par an, les membres de l'Association des Gaziantepi d'Istanbul se retrouvent à la salle des mariages de Kadıköy pour assister à un concert de musique traditionnelle. Plus localement, certaines associations ont l'habitude de se retrouver dans des restaurants sans lien direct avec Gaziantep. C'est le cas par exemple des femmes membres de l'Association des Gaziantepi d'Istanbul dont les réunions se tiennent dans le restaurant du Marmara Yelken Kulübü dans le quartier de Florya (arrondissement de Bakırköy) ou de celles de l'Association des Gaziantepi d'Ataşehir dans le restaurant du Moda Deniz Kulübü à Kadıköy. Le deuxième type de centralité rassemble des lieux à la charge symbolique ou fonctionnelle forte chez les immigrés résidant à Istanbul, qu'ils soient gaziantepi ou non. Il s'agit notamment de la forêt de Belgrade, lieu de rassemblement privilégié pour la majeure partie des associations de *hemşehri*¹⁶¹. Là, les immigrés organisent une ou plusieurs fois par an des repas, des pique-niques ou des barbecues (*mangal*) suivis de chants et de danses régionales. Concernant les Gaziantepi, ces activités sont surtout le fait de quelques associations d'arrondissement. Le troisième type concerne des établissements de restauration d'un certain standing qui, malgré une offre gastronomique sans véritable rapport avec la référence régionale, accueillent certains repas organisés par les différents organes associatifs et dont les propriétaires, gaziantepi, jouent aussi le rôle de mécène communautaire (restaurant Mabeyin à Üsküdar, Piramit à Bahçelievler, les restaurants des chaînes Develi et Sahan, Çanak à Kadıköy). Enfin, le quatrième type de centralité temporaire s'appuie sur des lieux, là encore des établissements de restauration, dont l'offre est construite dans un renvoi constant à la référence gaziantepi : ainsi du restaurant de *kebab* Emmi Dürümcü où se tiennent les petits déjeuners de l'association des Gaziantepi de la rive anatolienne ou du restaurant Antep Sofrası à Beylikdüzü.

La comparaison temporelle des lieux mentionnés fait apparaître un glissement progressif des centralités gaziantepi vers les périphéries, suivant en cela la réorganisation spatiale, résidentielle et fonctionnelle que connaît aujourd'hui la mégapole (section 5.2.1.2.). C'est notamment le cas de l'arrondissement de Beylikdüzü qui, à l'initiative de plusieurs entrepreneurs gaziantepi du quartier, organise des événements et des manifestations toujours plus nombreuses autour de

¹⁶⁰ D'octobre 1920 à février 1921 les troupes françaises de l'Armée du Levant assiègent Gaziantep dans le cadre du mandat français sur la Syrie pendant la Campagne de Cilicie. Si l'accord d'Ankara met fin à l'occupation française en octobre 1921, la légende retient que la population de Gaziantep réussit à chasser l'armée française le 25 décembre.

¹⁶¹ Un article du quotidien Radikal intitulé « Va à la forêt de Belgrade et trouve ta région ! » (*Belgrad Ormanı'na git, memleketini bul !*) décrit d'ailleurs ces rassemblements régionaux et l'importance de la cuisine et des produits régionaux dans les menus élaborés par les immigrés (17/09/2006).

Gaziantep (repas destinés aux membres des associations et, depuis 2011, un second festival de l'alimentation de Gaziantep¹⁶²).

Finalement, malgré un poids démographique assez faible, les immigrés gaziantepili ont réussi à donner naissance à plusieurs ressources structurant leurs spatialités à Istanbul et qu'ils peuvent convoquer pour effectuer des activités quotidiennes (approvisionnement alimentaire, sociabilités) ou plus exceptionnelles (loisirs par exemple). L'analyse de ces ressources fait ressortir deux caractéristiques. Premièrement, leur distribution spatiale suit en partie les logiques spatiales structurant la présence résidentielle gaziantepili : si des secteurs de concentration fonctionnelle continuent à présenter un véritable dynamisme susceptible d'assurer leur pérennité dans le temps et dans l'espace, les ressources gaziantepili présentent aussi un caractère diffus qui les amène à conquérir de nouveaux territoires d'expression. Deuxièmement, ces ressources font l'objet d'une mobilisation inégale selon les enquêtés. Plusieurs sous-groupes se détachent donc selon la manière dont ils les convoquent dans la structuration de leurs spatialités quotidiennes et occasionnelles. Ce constat nous amène à formaliser un certain nombre d'interrogations : comment les spatialités des enquêtés se distribuent-elles entre utilisation des ressources gaziantepili et utilisation de ressources « banales » ? Quelles modalités président au choix de telle ou telle ressource ? L'analyse du quartier de Güngören Merkez est un moyen pour apporter des éléments de réponses à ces questions, entendu que ce dernier cumule plusieurs types de ressources gaziantepili.

5.3.2. L'appartenance régionale comme instrument de marquage territorial : le cas du quartier de Güngören Merkez

Plutôt que d'interroger directement les enquêtés sur leur possible fréquentation du quartier de Güngören Merkez, nous avons préféré aborder cette question « par la bande » en leur demandant s'ils connaissaient un quartier gaziantepili à Istanbul. Loin d'être similaires d'un enquêté à l'autre, les réponses témoignaient au contraire d'un rapport ambivalent des migrants interrogés vis-à-vis de ce quartier. Un premier groupe d'individus mentionnait d'eux-mêmes Güngören Merkez et reconnaissait s'y rendre plus ou moins fréquemment. Un deuxième groupe était dans l'incapacité

¹⁶² Largement inspiré du *Gaziantep Yiyeceleer Şenliği*, le festival de l'alimentation gaziantepili de Beylikdüzü regroupe, le temps d'un week-end, des cuisiniers et des commerçants installés à Istanbul mais proposant des produits ou des plats gaziantepili, ou des entrepreneurs venant directement de Gaziantep.

d'identifier un quelconque quartier gaziantepi, se contentant de mentionner un restaurant ou une épicerie qui dessinait, selon eux, un micro-territoire gaziantepi. Certains individus, enfin, faisaient preuve d'une certaine suspicion à l'égard de notre question, arguant que les faibles effectifs ne pouvaient imprimer leur empreinte sur la ville (Ergin, n°46). Faisant appel aux processus personnels d'identification de l'espace urbain élaborés par les enquêtés – le même quartier ne possède pas les mêmes significations selon les individus –, cette question n'a jamais fait l'objet de relance au cours de l'entretien. Nous clôturons cependant les entretiens par une question posée sur un ton détaché (« *Il faut que je continue mes entretiens, quel quartier me conseillez-vous pour être sûr de rencontrer des Gaziantepi ?* ») qui appelait une réponse identique aux réponses « spontanées » et identifiait « Güngören Merkez ». Le terme même constitue une expression métonymique pour désigner le quartier de très faible superficie (un peu plus d'1 km²) autour des trois rues Aydınlar, Tayfun et surtout İkbâl. Cette appellation de « quartier gaziantepi » superpose une unité fonctionnelle et symbolique à un de ces innombrables quartiers anciennement auto-construits apparus au milieu des années 1950, aujourd'hui consolidés et pleinement intégrés au tissu urbain de l'agglomération.

5.3.2.1. *Quelle fonction du quartier dans la géographie stambouliote...*

La structuration d'un pôle gaziantepi dans le quartier de Güngören Merkez débute à la fin des années 1960 dans un contexte urbain marqué par une extension sans précédent des frontières urbaines : sous la pression migratoire, les zones non-construites qui s'étendaient à l'ouest de la muraille de Théodose se couvrent, à partir du début des années 1950, d'édifices construits à la hâte par les centaines de milliers de migrants anatoliens venus tenter leur chance dans les nouvelles usines de la ville.

Situé à quelques kilomètres du cœur historique de la ville, le site qui deviendra quelques années plus tard Güngören Merkez est alors une zone rurale organisée autour de quelques villages dont l'existence, déjà avérée à l'époque byzantine, résulte de la nécessité à contrôler les canaux d'irrigation qui approvisionnent Byzance avec l'eau des lacs d'Halkalı et Ayazma situés plus à l'ouest. A la suite de la prise de Byzance en 1453 et jusqu'à la chute de l'Empire ottoman en 1923, la zone devient le lieu de villégiature d'une partie des élites ottomanes dont les résidences d'été avoisinent des villages majoritairement grecs. Avec l'industrialisation impulsée dès les débuts de la République et l'ouverture d'usines en périphérie de la ville, ces zones rurales qui ne s'appellent

pas encore Güngören, Bağcılar ou Bahçelievler commencent à s'urbaniser, favorisées en cela par l'implantation d'une activité industrielle rendue possible par la mise en service d'un réseau routier structuré dont la voie E5 constitue l'épine dorsale¹⁶³. Dans ce contexte, Ahmet Merter joue un rôle fondamental dans la structuration de l'activité industrielle locale.

Originaire de Thrace et figure de la résistance de la région dans le courant des années 1910, il fonde au début des années 1920 une ferme sur le territoire qui deviendra quelques décennies plus tard le quartier de Merter. Suite à la prise de la Thrace occidentale par la Bulgarie, il s'installe définitivement dans sa ferme d'Istanbul et l'étoffe progressivement de nouvelles activités : suite à la création de deux stations-services, il ouvre une fabrique de transformation et de vente de produits laitiers (*mandıra*), qui deviendra dans le courant des années 1950 une des principales usines de yaourt de la ville. En 1958, devenu *muhtar* du quartier, il décide de former sur le territoire de son ancienne ferme une gigantesque zone industrielle et commerciale, la *Merter Sitesi*, consacrée au commerce du bois. L'échec rencontré auprès des acteurs de la filière qui refusent de s'y installer est bientôt compensé par l'implantation de plusieurs usines de confection textile et de magasins de vente. Le développement et l'attractivité que connaît le quartier dépasse bientôt les frontières municipales et amènent un grand nombre de migrants à postuler dans les usines textiles qui ne cessent de s'y ouvrir.

Dans un marché du travail de plus en plus saturé où la demande ne peut plus absorber l'ensemble de l'offre, certains Gaziantepi se singularisent des autres immigrés en raison de leur expérience professionnelle acquise dans les usines textiles de Gaziantep (Özcan, 1996 ; Bayırbağ, 2007). Se met alors en place une chaîne migratoire entre Istanbul et Gaziantep : recommandés par les plus anciens, de nouveaux immigrés sont embauchés dans les usines de Merter, en même temps qu'ils s'installent dans le parc illégal de logement qui s'est créé alentour. Anciens ouvriers textiles désormais responsables de leur propre entreprise d'import-export, Hasan (n°21) et Bülent (n°23) reconnaissent que la décision d'émigrer à Istanbul tient aux opportunités de travail que proposaient les industries textiles de Merter. Une installation qui coïncide, selon Bülent, avec la découverte d'activités jusqu'alors inconnues :

¹⁶³ L'urbanisation de cette zone rurale est officiellement reconnue en 1966 par la création d'une nouvelle municipalité d'arrondissement qui prend le nom de Güngören. Il faudra attendre le 26 août 1992 et la loi n°3806 pour que Güngören soit officiellement séparé de l'arrondissement de Bakırköy auquel il appartenait jusqu'alors et soit désormais considéré comme un arrondissement à part entière. C'est un an plus tard, le 29 décembre 1993 que la loi n°3949 reconnaît officiellement, après un certain nombre de redécoupage administratifs, notamment avec l'arrondissement limitrophe d'Esenler, les onze quartiers (*mahalle*) qui composent aujourd'hui l'arrondissement de Güngören.

« *Au début, c'était un peu difficile parce que j'étais tout seul. Après, Hasan est venu et c'était mieux. Pendant plusieurs mois, on gagnait beaucoup d'argent, alors on allait aux casinos, on jouait aux courses et puis aussi on allait voir des filles* » (Bülent, n°23).

Malgré la proximité géographique du quartier de Güngören Merkez avec celui de Merter, il est malaisé de retracer les étapes de sa structuration. Les sources font cruellement défaut, les primo-arrivants sont morts ou partis, et les propos recueillis peuvent diverger d'une personne à l'autre. Malgré ces biais, le croisement des informations obtenues par la compilation des archives de l'association des Nizipli de Güngören, des entretiens réalisés avec différents acteurs commerciaux du quartier et des résidents permet de retracer l'histoire de la présence gaziantepi. Il semble ainsi que la spécialisation commerciale, fonctionnelle et ethnique débute avec l'ouverture en 1984 du restaurant *Bağdat Ocakbaşı – Cezayir'in yeri* dans la rue Tayfun. Selon certains enquêtés (Mahmut, n°1, Hasan, n°21, Bülent, n°23), son propriétaire, un dénommé Cezayir Çetin, originaire de la ville de Birecik¹⁶⁴, décide de quitter l'usine dans laquelle il est ouvrier pour ouvrir le seul restaurant des alentours proposant certains plats du sud-est anatolien comme des *kebab*, des *içli köfte* ou enore des *künefe* :

« *Pour nous, c'était super ! On n'avait plus besoin de chercher des produits à droite à gauche ou de demander à la famille de nous les envoyer. Pour être honnête, au début, c'était vraiment pas très bon, mais au moins on mangeait gaziantepi. Après ça s'est amélioré. Mais le problème, c'est que très rapidement, il y a eu beaucoup de monde et quand on n'y allait, on n'était même pas sûr de trouver une place* » (Mahmut, n°1).

Le bouche à oreille aidant, l'établissement devient un lieu très prisé des ouvriers originaires du sud-est anatolien et en particulier de Gaziantep qui, séparés de leurs femmes ou de leurs mères, sont incapables de préparer eux-mêmes la cuisine de leur région. Le nouveau rôle de centralité qu'acquiert le restaurant *Bağdat Ocakbaşı* au sein de la communauté gaziantepi explique l'apparition progressive de nouveaux commerces dont l'offre répond à une demande de bien de consommation régionaux, en particulier dans les domaines de la restauration et de l'approvisionnement alimentaire. La citadinisation progressive de ces immigrés, conjuguée à l'arrivée des familles et aux mobilités résidentielles qu'elle engendre, loin de faire disparaître la dimension polarisatrice de Güngören Merkez, accentue au contraire son aire de chalandise. Du point de vue de la production de l'offre commerciale, on retrouve dans le cas du quartier de Güngören Merkez, les mêmes processus que ceux observés dans d'autres « centralités immigrées » (Toubon et Messamah, 1990) où « *les dynamiques commerciales [...] prennent initialement*

¹⁶⁴ Birecik est l'arrondissement le plus à l'ouest du département de Şanlıurfa, limitrophe du département de Gaziantep.

appui sur un marché « protégé » et une clientèle de proximité et se développent en privilégiant les logiques d'attraction des clientèles spécifiques sans faire du quartier les limites de leur bassin de capture » (Battegay, 1992 : 89). Par ce processus d'élargissement, « le tissu commercial et économique [...] donne des fonctions de centralité qui s'ancrent localement mais qui dans le même mouvement lient le quartier à la ville ou l'agglomération » (Ibid.).

L'entrecroisement des échelles que pointe A. Battegay apparaît en effet central pour comprendre le rôle qu'occupe aujourd'hui Güngören Merkez dans les spatialités des immigrés. Dans un contexte de dilution et de périphérisation de la répartition spatiale des Gazianteppli au sein de l'agglomération (section 5.2.1.), Güngören Merkez est-il seulement fréquenté par la population résident dans ou à proximité du quartier ? S'inscrit-il, au contraire, dans une aire d'influence qui se transforme à mesure que les Gazianteppli élaborent de nouvelles stratégies résidentielles ? Est-il toujours un quartier uniquement fréquenté par les citoyens originaires de Gaziantep ou attire-t-il aussi d'autres mangeurs et d'autres clients ?

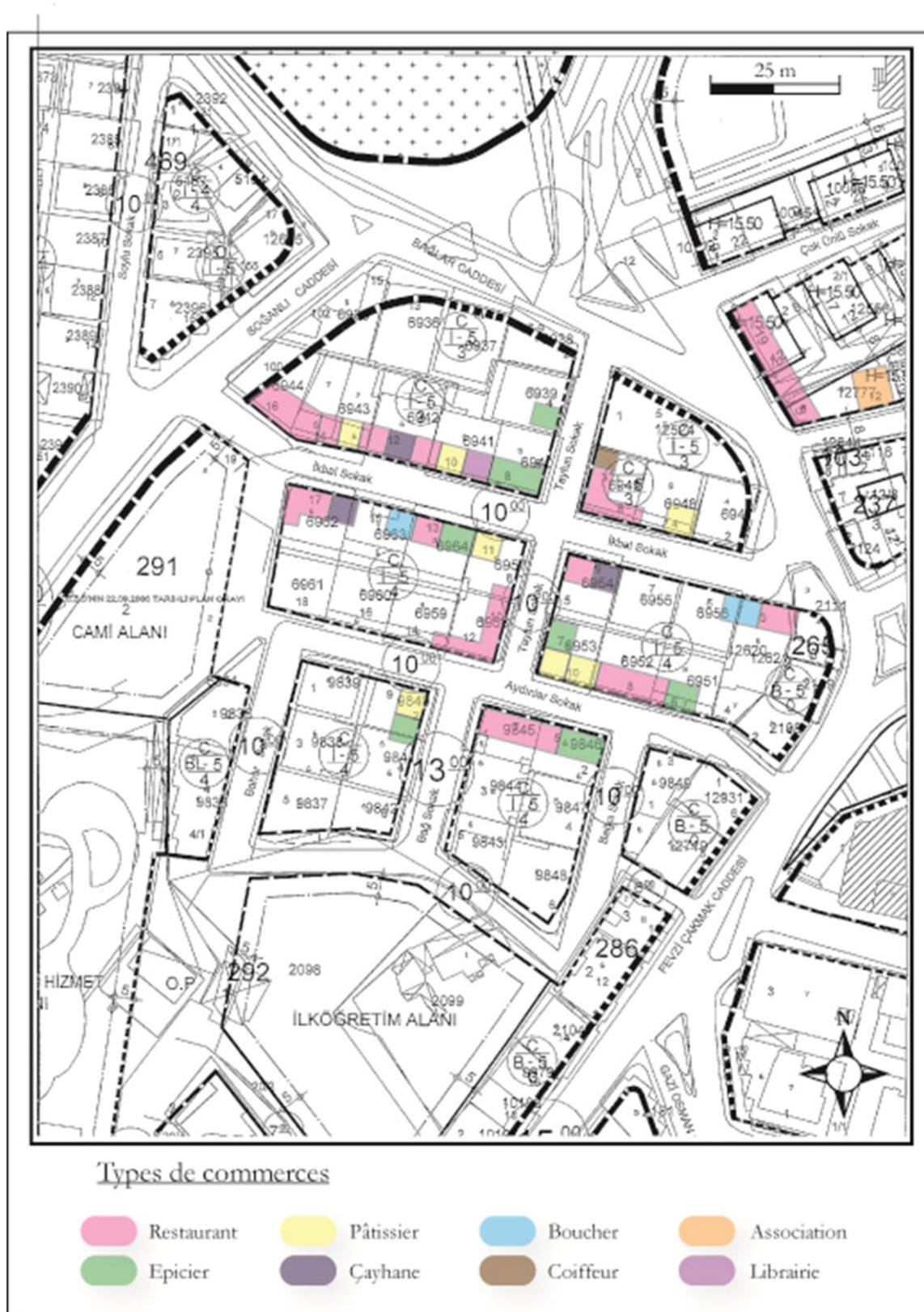
5.3.2.2. ... et des immigrés/migrants gazianteppli ?

Le relevé des motifs et des modalités de la fréquentation du quartier de Güngören Merkez par les immigrés interrogés nous renseigne sur le rôle qu'il joue dans les spatialités individuelles et sur sa capacité polarisatrice en tant que « centralité gazianteppli ». Des quarante-six citoyens enquêtés, quatre d'entre eux affirment ne jamais s'y rendre et trois ne pas connaître son existence. Il s'agit de Serap (n°40) et d'Eda (n°41), toutes deux arrivées à Istanbul en 2012 et reconnaissant ne pas s'être posées la question de l'existence d'un quartier gazianteppli, ainsi que d'Ergin (n°46) dont l'ignorance est revendiquée avec orgueil :

« Je suis né à Gaziantep, j'y ai un peu grandi, mais après nous sommes parti vivre à Ankara. Ensuite, j'ai été reçu à Yıldız Teknik¹⁶⁵ et je suis devenu ingénieur. Tu sais, se dire gazianteppli, manger des kebab, pour moi ça n'a pas de sens. Moi, c'est à Istanbul que je suis devenu un homme... et puis je ne veux pas retourner à Gaziantep. Alors aller à l'autre bout de la ville pour acheter du salça ou d'autres trucs, très peu pour moi » (Ergin, n°46).

¹⁶⁵ Yıldız Teknik est une université réputée pour ses formations en ingénierie.

CARTE 12 : REPARTITION DES COMMERCES GAZIANTEPLI
DANS LE QUARTIER DE GÜNGÖREN MERKEZ



Fond de carte : Güngören Belediyesi, 2012
Sources : P. Raffard, observations 2010-2014
Conception et réalisation : P. Raffard, 2014

Concernant Senal (n°25), sa non-fréquentation du quartier ne se fonde ni sur une méconnaissance de l'existence du quartier, ni sur un critère d'accessibilité. Les raisons invoquées concernent plutôt l'utilisation à son sens abusive de la référence régionale comme argument de vente et de la qualité parfois décevante des produits vendus. Selon elle, de nombreux épiciers utiliseraient en effet la référence gaziantepi pour vendre plus cher des produits qui ne viendraient même pas de Gaziantep.

Ces quatre contre-exemples tendent à prouver que l'attractivité de Güngören Merkez est bien réelle et influence les pratiques socio-spatiales d'individus aux trajectoires migratoires et aux profils socio-démographiques variés et résidant dans l'ensemble de l'agglomération. Erol (n°30) qui réside à Ataşehir, Gülnar (n°32) à Ümraniye ou Belgin (n°38) à Sarıyer reconnaissent tous se rendre plus ou moins fréquemment à Güngören Merkez, dans le but d'associer à un approvisionnement alimentaire souvent conséquent un moment de sociabilité avec d'autres citoyens partageant une origine commune :

« Là-bas, c'est une petite Gaziantep, il y a tout ce dont on a besoin, des restaurants, des commerces, des épiceries. Pour tous les Gaziantepi d'Istanbul, Güngören, c'est un peu un paradis (rires) » (Erol, n°30) (CARTE 12).

Plusieurs raisons, parfois complémentaires, expliquent la fréquentation du quartier. Celui-ci est d'abord pratiqué par les Gaziantepi résidant sur place sur le registre du passage, de la halte pour saluer et engager la conversation avec une connaissance, mais aussi dans le cadre de l'approvisionnement alimentaire quotidien. C'est ensuite en tant qu'employés dans les bureaux, mais surtout dans les commerces et les usines alentours que plusieurs citoyens se rendent à Güngören Merkez pour profiter de l'offre commerciale et alimentaire. Celle-ci attire notamment des ouvriers et des employés des boutiques textiles du quartier voisin de Merter, ainsi que des employés de l'usine brassicole Efes Pilsen. Pour ces mangeurs, le choix d'un restaurant gaziantepi dépend des envies individuelles, mais aussi du statut du déjeuner : personnel ou professionnel, consommé seul ou entre collègues. La concentration des magasins textile à Merter crée localement des réseaux de sociabilité particulièrement développés, en fonction desquels les restaurants peuvent devenir un prolongement de l'espace professionnel. Il n'est ainsi pas rare de voir à l'heure du déjeuner des groupes d'hommes se promener dans le quartier ou être assis autour d'une table à discuter et partager un plat de viande grillée.

Cette fréquentation des commerces reposant sur la proximité spatiale et non sociale des mangeurs ouvre finalement le quartier à des populations qui ne sont pas originaires de Gaziantep. Les observations et entretiens informels réalisés dans les restaurants témoignent ainsi d'une

PHOTOGRAPHIE 1 : GÜNGÖREN MERKEZ, UNE CENTRALITE GAZIANTEPLI



Clichés : P. Raffard, (2010-2013)

hétérogénéité de la clientèle bien plus grande que nous pourrait le faire penser la nature de l'offre alimentaire et commerciale proposée :

« Je ne connaissais pas du tout cet endroit. C'est un collègue de Gaziantep qui m'a emmené la première fois ici. Après, j'ai commencé à y aller tout seul parce que c'est meilleur ici qu'autour de mon travail. Et maintenant, je viens presque tous les midis » (entretien réalisé dans le restaurant Bağdat Ocakbaşı avec un client originaire de Kastamonu, mai 2011).

Le quartier fonde enfin son caractère central non pas seulement sur les ressources gaziantepli qui y sont disponibles, mais sur la présence gaziantepli que celles-ci induisent. La fréquentation plus ou moins régulière de Güngören Merkez, même si elle ne se traduit pas par l'acquisition effective de produits ou la fréquentation de restaurants gaziantepli, multiplie les occasions d'être mis en contact avec des Gaziantepli. Comme le dit Nuran (n°28) :

« Je n'habiterai jamais à Güngören ! Ils vivent tous dans un temps qui n'existe plus. Ce ne sont pas des gens modernes [...] [mais] quand j'y vais ça me fait du bien. Même avec les gens que je ne connais pas, on arrive toujours à trouver un sujet de conversation. On parle de Gaziantep et parfois on se rend compte que nous connaissons les mêmes personnes » Nuran (n°28).

Choisir un restaurant dont les éléments de décor rappellent Gaziantep, rencontrer par hasard des connaissances, consommer un plat ou acheter un bien de consommation gaziantepli, assister à une manifestation organisée par une association de *hemşebri*, sont autant d'actions qui, prises individuellement, demeurent de faible portée, mais qui justifient, aux yeux des enquêtés, d'effectuer un passage plus ou moins régulier dans le quartier. Cet usage indirect ou partiel des ressources « régionales », qui ne donne pas forcément lieu à des interactions sociales particulièrement poussées, ni des décisions économiques importantes, renvoient à la fonction de « ressourcement culturel » que définissent M. Guillon et I. Taboada-Leonetti à propos de certains quartiers « ethniques » (Guillon et Taboada-Leonetti, 1986). Enfin, plus marginale, la fréquentation du quartier entre dans des stratégies mobilitaires dans lesquelles Güngören Merkez occupe une place complémentaire. C'est le cas d'une famille rencontrée un samedi matin :

« Parfois, après avoir fait nos courses à Kale Center¹⁶⁶, on s'arrête ici parce que les enfants aiment manger des baklava. Ici ils sont vraiment meilleurs qu'ailleurs » (entretien avec une famille dans le local de la pâtisserie Seç, mars 2012).

¹⁶⁶ Kale Center est un mall commercial situé à quelques centaines de mètres de Güngören Merkez.

Conclusion

Le chapitre 5 a permis de déterminer les logiques organisatrices de la distribution spatiale des Gaziantepi à l'échelle de la Turquie et à celle de de l'agglomération stambouliote. S'il est de plus en plus difficile d'identifier de véritables concentrations résidentielles sur la base d'une origine géographique commune, l'existence d'un ensemble de lieux et de services, qu'ils relèvent de l'activité commerciale, festive ou de loisirs, dessine plusieurs centralités immigrées que la dilution de la présence gaziantepi au sein de l'agglomération ne rend pas obsolètes. La zone péricentrale de la rive européenne entre les arrondissements de Güngören, Bahçelievler et Bağcılar et, dans une moindre mesure, certains quartiers des arrondissements de Kadıköy ou Küçükçekmece apparaissent ainsi comme les principaux secteurs de localisation résidentielle mais aussi fonctionnelle. Leur fonction polarisatrice est en effet renforcée par la présence de ressources localisées répondant à une offre quotidienne ou au contraire plus inhabituelle (commerces, associations, repas, fêtes, festivals). Si cette géographie « visible » des immigrés gaziantepi à Istanbul présente une structure aux tendances assez aisément repérables, celle-ci apparaît néanmoins comme un cadre social parmi d'autres, différemment utilisé selon les individus, leurs attentes, leurs représentations et leurs manières de s'auto-déterminer évoluant tous au fil du temps et de la trajectoire des individus.

L'attention portée aux immigrés gaziantepi à Istanbul cherche à dépasser le penchant monographique inhérent à toute recherche centrée sur un groupe humain défini par une variable commune et à proposer des pistes de réflexion sur les dynamiques présidant à la construction et au fonctionnement des spatialités citadines individuelles et collectives de populations marquées par une expérience migratoire, qu'elle soit interne à un même Etat ou construite entre deux ou plusieurs pays. Nous avons vu que les significations accordées à Istanbul et les représentations de la ville influencent les modalités d'action et d'interaction des immigrés entre eux, ou avec des citoyens aux profils hétérogènes. Espace de primarité, étape en attendant d'autres ailleurs ou antichambre avant un futur retour, ces significations influencent directement la place des immigrés dans l'espace géographique et social de la ville et, par extension, la liberté que peuvent prendre ces citoyens par rapport aux ressources et aux réseaux de sociabilité gaziantepi. Élément central de la troisième partie de ce travail, l'étude des pratiques alimentaires des immigrés gaziantepi se focalise sur un des instruments économiques, sociaux et culturels convoqués par les immigrés et les migrants dans la construction de leurs stratégies et leurs représentations citadines.

Conclusion de la deuxième partie

Après plusieurs décennies de migrations ininterrompues en provenance de l'ensemble des régions de Turquie, les flux migratoires vers Istanbul se sont aujourd'hui ralentis. Représentant aujourd'hui plus de 70 % de la population résidente du département d'Istanbul, la population citadine née dans un autre département a profondément transformé le profil d'Istanbul, tant dans sa composition sociodémographique que dans ses dynamiques d'urbanisation, et continue aujourd'hui encore à marquer de son empreinte le fonctionnement local et l'influence nationale de la métropole.

Dans ce contexte, et malgré leur poids démographique somme toute limité, les immigrés et les migrants originaires du département oriental de Gaziantep impriment leur empreinte sur l'espace stambouliote, tout d'abord par la place centrale occupée par la ville au sein du système migratoire gaziantepi. Un complexe tissu de relations sociales s'est ainsi progressivement mis en place entre Gaziantep et Istanbul, affirmant autant la place de la métropole stambouliote au sein de la géographie nationale gaziantepi que la reliant concrètement et symboliquement au département de Gaziantep. Qu'ils s'agissent d'interactions diffuses et peu structurées relevant de choix uniquement individuels (retours plus ou moins fréquents à Gaziantep, échanges d'informations avec les proches restés sur place, réception de proches) ou de sociabilités institutionnalisées grâce à la création d'un paysage entrepreneurial ou associatif dynamiques, Istanbul est progressivement devenue une capitale gaziantepi hors des frontières départementales. A l'échelle infra-urbaine, on assiste traditionnellement à certaines logiques de concentration de la part des immigrés gaziantepi, notamment dans les quartiers péricentraux de la rive européenne, qui s'explique en partie par la géohistoire de leurs migrations à destination d'Istanbul. Il apparaît pourtant que ces stratégies résidentielles tendent progressivement à laisser la place à une distribution plus diffuse au sein du territoire urbain, et notamment à destination des nouvelles périphéries.

Central dans notre recherche, le rôle des immigrés/migrants comme créateurs d'urbanité trouve une expression particulièrement forte dans le paysage urbain au sein de certains de leurs espaces de concentration résidentielle, renforcée par la visibilité d'une activité commerciale dont l'offre singulière participe à la création d'un marché de niche. Les résultats présentés dans le chapitre 5 ont ainsi montré qu'un ensemble de services et de commerces structurent l'organisation spatiale

des pratiques des immigrés gaziantepi dans la métropole stambouliote. Celles-ci peuvent de plus s'accompagner de formes de sociabilités de voisinage et de pratiques collectives de consommation renforçant la visibilité gaziantepi à l'échelle locale. Leur localisation coïncide dans une large mesure avec les secteurs de localisation résidentielle majoritaire mais leur fréquentation dépasse le seul cadre de la proximité et du voisinage.

Dans ce contexte, le quartier de Güngören Merkez constitue un pôle central de la géographie gaziantepi à Istanbul, dans la mesure où il associe à une concentration résidentielle importante une activité commerciale, en particulier alimentaire (épiceries, restaurants, pâtisseries), dont l'aire d'influence élargie intègre pleinement le lieu à un territoire réticulaire dépassant son espace alentour. Toutefois, si nos investigations témoignent d'une fréquentation du quartier partagée par la majorité des citoyens gaziantepi, les pratiques qu'ils en ont évoluent d'un citoyen à l'autre, ce que l'éloignement vis-à-vis du quartier ne saurait à lui seul expliquer. En effet, les modalités et l'intensité du recours aux ressources commerciales de Güngören Merkez semble dépendre de l'auto-identification des immigrés et des migrants et de leur besoin – ou non – de conserver des liens réels ou symboliques avec leur région d'origine. Sans aller à jusqu'à prétendre que la typologie des significations d'Istanbul explique à elle-seule la structuration des spatialités individuelles, certains comportements quotidiens ne peuvent se comprendre sans être rattachés à la représentation que les individus ont d'eux-mêmes et de leur place à Istanbul.

PARTIE 3 :

MANGER A ISTANBUL : GERER LA DISTANCE POUR DEVENIR CITADIN

Introduction de la troisième partie

Manger représente autant un acte quotidien *a priori* banal qu'un moyen d'expérimenter l'espace social et d'affirmer la place qu'on souhaite y occuper. Commune à l'ensemble des mangeurs de la planète, cette double dynamique de distinction individuelle et d'inclusion à un ou plusieurs groupes sociaux aux normes et aux valeurs recherchées est particulièrement active dans le cas des mangeurs immigrés et migrants. Effective ou rêvée, la volonté de maintien de traits et de pratiques alimentaires jugées singulières est une tendance commune à la grande majorité des groupes et des individus migrants (Calvo, 1982 ; Crenn *et al.*, 2010). Pourtant, l'exemple gaziantepi se distingue par l'importance de la référence alimentaire et culinaire dans les processus de définition d'une identité régionale : sous l'impulsion de plusieurs acteurs, tant institutionnels que privés, la ville de Gaziantep s'est construite une image de marque dont l'un des piliers est la supposée richesse de sa gastronomie. Ce qui n'était au départ qu'une politique de promotion territoriale a cependant percolé les représentations de la société gaziantepi sur elle-même, à Gaziantep et ailleurs, et de la société turque dans son ensemble : aujourd'hui, être gaziantepi rime avec cuisine.

Dans ce contexte, le chapitre 6 s'attache à décrire les pratiques alimentaires des mangeurs originaires de Gaziantep à Istanbul. Cette première étape se focalise sur l'observation directe de la nature des produits et des plats consommés, sur les techniques de préparation, sur les lieux de consommation (domicile, établissements de restauration), ainsi que sur les modalités de consommation. Inspiré de la méthode ethnographique et anthropologique (Bromberger, 1997 ; 2001 ; Hassoun, 1997), ce travail cherche à comprendre comment se construisent les pratiques alimentaires individuelles et les variables prises en compte par les mangeurs dans l'élaboration de leurs choix. Cette étude empirique doit permettre dans un second temps de les inscrire dans un système d'influences multiples et réciproques, de déterminer l'articulation des différents pôles de référence les uns par rapport aux autres et d'interroger les modalités de cette articulation.

L'analyse « au ras de l'assiette » de ces comportements nous permettra dans un second temps de mieux comprendre les stratégies d'approvisionnement des mangeurs pour se procurer à la fois des denrées banales, mais aussi des produits plus difficiles à trouver et à la charge identitaires et symbolique forte. L'étude de ces réseaux dépasse en effet le strict domaine alimentaire et influence l'ensemble des pratiques socio-spatiales des immigrés à Istanbul : pratiques

quotidiennes d'approvisionnement ; spatialités individuelles ; relations réelles et symboliques avec Gaziantep ; mise en scène de l'identité régionale dans l'espace urbain, etc. Plus généralement, l'analyse de la dimension dynamique, évolutive et différenciée des pratiques alimentaires des mangeurs gaziantepi à Istanbul nous éclairera sur les réponses individuelles destinées à gérer, voire à réduire la distance. Cet éclairage sur les comportements alimentaires comme outils de gestion de la distance, mais aussi comme instrument d'urbanité et de citoyenneté, sera enfin pris en compte pour analyser les stratégies d'approvisionnement élaborées par les Gaziantepi d'Istanbul pour se procurer, ou non, des produits à la charge symbolique et identitaire forte.

CHAPITRE 6 : Manger à Istanbul : pratiques et représentations

« *Manger, c'est incorporer un territoire* »,
Jean Brunhes, *La géographie humaine*, 1925

Introduction

Le chapitre 5 a mis en évidence des spatialités individuelles façonnées par des trajectoires individuelles singulières et dans le cadre d'une expérience stambouliote dotées de significations évolutives et contrastées selon les individus. La grande diversité de ces pratiques et représentations spatiales se traduit par des positionnements variés vis-à-vis de l'espace stambouliote (en termes de connaissance, d'appropriation, d'empreinte individuelle et collective) et des configurations disparates des activités (logiques de localisations, dynamiques de concentration ou au contraire de diffusion). En outre, les chapitres précédents ont également montré qu'au-delà de cette hétérogénéité, certaines tendances générales irriguent l'ensemble des pratiques, selon des modalités et des intensités inégales, d'un immigré gaziantepi à l'autre : fréquentation de certains lieux pérennes ou temporaires, construction de réseaux de sociabilité reposant sur une origine géographique commune, consommation de biens de consommation gaziantepi.

C'est à partir de ce dernier aspect que nous proposons d'approfondir nos observations précédentes, ainsi que notre hypothèse sur le rôle possible des immigrés gaziantepi dans les recompositions des quartiers qu'ils fréquentent et, plus généralement, sur la place qu'occupe Gaziantep dans les systèmes de représentations de la population stambouliote. L'objectif du

chapitre 6 est donc double : il s'agit, d'une part, de comprendre comment les choix et les stratégies alimentaires élaborées par les immigrés gaziantepi deviennent des instruments sociaux pour se créer un rôle citoyen et, d'autre part, d'engager une réflexion, poursuivie dans le chapitre 7, sur le rôle de la référence alimentaire dans la production des lieux. Plusieurs questionnements guident ce chapitre : les comportements alimentaires des immigrés se distinguent-ils de ceux des autres immigrés ? Selon quelles modalités ? Assiste-t-on à une gestion de la distance dans le domaine alimentaire ? Donnent-elles lieu à des pratiques et des représentations singulières ? L'installation à Istanbul consacre-t-elle une transformation des habitudes alimentaires et comment les mangeurs les perçoivent-elles ?

Le chapitre est structuré en deux sections : dans la première sont analysées les pratiques alimentaires des immigrés gaziantepi à Istanbul et les transformations culinaires qu'induit le processus migratoire. Il s'agit ainsi de mettre en place un examen dialectique de ces comportements divisés entre l'expression concrète et « objective » de l'acte alimentaire et un ensemble de représentations parfois antagonistes à la bascule entre individualité du mangeur et appartenance à un système culinaire normatif et collectivement partagé. Dans la seconde, nous proposons de replacer ces comportements au sein de systèmes alimentaires multipolarisés en redéfinition constante et proposons de les rapprocher de la trajectoire migratoire des mangeurs considérés.

6.1. Migration et choix alimentaires : comment mangent les Gaziantepi d'Istanbul ?

L'étude des choix alimentaires des immigrés originaires de Gaziantep à Istanbul vise à confronter les observations formulées précédemment à propos des spatialités de ces citoyens à une autre dimension de leur action quotidienne, l'alimentation, qui, derrière la banalité de sa répétition journalière, « traduit inconsciemment la structure d'une société, à moins que, sans le savoir davantage, elle ne se résigne à y dévoiler ses contradictions » (Lévi-Strauss, 1968 : 411). Certes symboliques des dynamiques d'identification individuelle et d'inclusion collective à un ou plusieurs groupes économiques, sociaux et/ou culturels, ces pratiques alimentaires jouent aussi un rôle central dans le façonnement de ces processus. Comprendre cette fonction sociale nécessite de se plonger dans l'assiette de ces mangeurs, d'observer empiriquement et d'étudier avec précision leurs comportements vis-à-vis de la nourriture, qu'il s'agisse de leurs pratiques, actions et autres

techniques de préparation concrètes, mais aussi des représentations qu'ils associent à ces dernières.

Pour ce faire, l'utilisation de certaines approches et procédés d'analyse empruntés à la méthode ethnographique apparaît comme une première étape nécessaire pour saisir la manière dont les immigrés utilisent l'acte alimentaire dans les dynamiques de construction d'une identité sociale. Ce choix méthodologique cherche aussi à se prémunir d'un certain nombre de biais générés par une analyse qui reposerait sur le seul discours des mangeurs enquêtés : « *en milieu migrant, cette ethnographie [des pratiques alimentaires] est un outil privilégié, car recueillir un discours sur ce qui est mangé sans observer directement les pratiques elles-mêmes (approvisionnement, préparation, consommation) peut fausser les données* » (Hassoun, 1996 p. 152). En effet, l'une des caractéristiques de la perception des migrants/immigrés sur eux-mêmes est d'entourer la moindre de leur pratique de significations renvoyant tantôt aux normes et des valeurs de la société d'origine, tantôt à celle de la société d'installation (*Ibid.*).

A cette première déformation discursive s'ajoute un second écueil qui, lui, tient au contexte social de l'entretien : les réponses aux questions formulées par un chercheur français *de facto* étranger à la société gaziantepi perdent de leur valeur informative au profit d'une volonté de persuader l'enquêteur de la singularité valorisée de leurs pratiques. Cette nécessité d'associer à l'analyse du discours des enquêtés une observation fine des comportements permet en outre d'exhumer des pratiques inconscientes : « *bien des comportements individuels et collectifs ne sont verbalisés et ne sont saisissables qu'au terme d'une patiente observation [...] Il est d'ailleurs symptomatique que cette inflation d'intérêt porté au discours aille souvent de pair avec 'des enquêtes menées à la va-vite, sans véritable participation sur le terrain' et, par la force des choses, indifférentes aux pratiques réelles* » (Bromberger, 1997 : 303). Comprendre ces pratiques et les transformations qu'elles subissent nécessite toutefois de définir, dans un premier temps, les singularités du système culinaire de référence.

6.1.1. Avant la migration, un repas composite

La tentative pour identifier et délimiter des habitudes alimentaires partagées ou des cuisines « de pays » est un travail délicat, tant la tendance à essentialiser des pratiques par définition labiles est difficile à contourner (section 2.2.2.). S'il est communément admis que les systèmes alimentaires et les cuisines sont des outils de bornage de l'espace et dessinent des territoires singuliers (Pitte,

2001 ; Pitte et Montanari, 2009 ; Boudan, 2004 ; Fumey, 2010 ; 2011), leur définition est, paradoxalement, problématique. Quelle grille d'observation élaborer pour comprendre l'articulation entre partage collectif de pratiques singulières et liberté de choix des mangeurs ? Pour ce faire, considère-t-on les plats « typiques » ou « traditionnels » dont la préparation suppose pourtant le recours fréquent à des produits qui, eux, ne le sont pas ? Envisage-t-on les techniques de préparation (fonds de cuisine, cuisson, assaisonnement) ou les saveurs dominantes (épicée, fade, sucré/salé, etc.) qui, bien que constitutives d'un système alimentaire singulier, peuvent aussi se retrouver dans d'autres systèmes ? Pour intéressante que soit, par exemple, la démarche de Lucien Febvre cherchant à proposer une géographie historique de la France à partir des fonds de cuisine utilisés (beurre, huile d'olive, saindoux, graisse d'oie) (Febvre, 1938 ; Hémardinquer, 1970), elle ne nous est d'aucune aide ici, plusieurs fonds de cuisine cohabitent au sein du système alimentaire gaziantepi (huile d'olive, graisse tiré du lait de brebis – *sade yağ* –, beurre dans les zones rurales). En outre, par-delà les pratiques *stricto sensu*, analyse-t-on les représentations parfois antagonistes que les mangeurs ont de leurs pratiques ? Le travail de définition du système alimentaire gaziantepi se doit, en toute logique, de synthétiser ces différentes dimensions de l'acte alimentaire, même si l'hétérogénéité des comportements individuels complexifie sensiblement toute tentative de définition¹⁶⁷.

A ces premiers problèmes méthodologiques s'ajoute un second problème de définition et de délimitation de ce que peut être la cuisine de Gaziantep. Le succès rencontré par la référence culinaire gaziantepi dans l'ensemble du pays rend obsolètes les limites de son traditionnel territoire d'expression, ainsi que l'identification d'une partie des mangeurs à un système de plus en plus déterritorialisé : des plats comme le *lahmacun*¹⁶⁸, le *kebab* d'aubergine (*patlıcan kebabı*) ou le *içli köfte*¹⁶⁹ ont ainsi perdu, aux yeux du plus grand nombre, leur signification régionale pour devenir les symboles de la cuisine nationale. Ce succès doit alors être pris en compte dans l'analyse des transformations alimentaires post-migratoire.

Malgré ces biais, l'analyse des livres de cuisine consacrés à Gaziantep (Özsabuncuoğlu, 2002 ; Tokuz, 1995 ; 2002 ; 2007 ; Öney Tan, 2012), conjuguée aux observations faites en 2010 lors de notre séjour à Gaziantep permet d'isoler quatre tendances qui définissent un système alimentaire

¹⁶⁷ Cette complexité des comportements alimentaires renvoie à un ensemble de facteurs que sociologues et anthropologues ont déjà largement analysés dans d'autres contextes : revenu des foyers et argent consacré à l'alimentation ; contexte temporel, spatial et social de consommation ; éducation culinaire des mangeurs ; temps accordé à la préparation alimentaire ; ressources disponibles. Pour J. Goody, c'est justement la complexité sociale d'une société qui explique sa capacité à produire un système culinaire riche, varié et complexe (Goody, 1984).

¹⁶⁸ Sorte de pizza très fine cuite dans un four à bois et dont la garniture est composée de viande de mouton ou d'agneau hachée accompagnée d'oignon, d'ail, de persil et de pulpe de tomate.

¹⁶⁹ Le *içli köfte* est une boulette de viande de mouton ou d'agneau, parfois assaisonnée de noix concassées, frite dans une « gangue » de *bulgur*.

commun et qui structurent la plupart des menus observés : le rôle central de la viande dans le repas, son association systématique avec un ou plusieurs légumes cuisinés, l'importance des épices et des condiments, l'utilisation récurrente de certains produits.

6.1.1.1. Un régime alimentaire carné

Le premier trait distinctif du système alimentaire gaziantepi concerne la fréquente consommation de viande dont les fonctions au sein du repas varient : ingrédient central dans les plats de *kebab*, celle-ci peut à l'inverse acquérir le rôle d'ingrédient dans des préparations mélangeant à part égales viandes, légumes/légumineuses et sauce¹⁷⁰. Ces deux types de préparation correspondent d'ailleurs à différentes techniques de cuisson. Dans le cas des *kebab*, après que la viande ait été assaisonnée selon la volonté du cuisinier et disposée sur des brochettes de métal, celle-ci est grillée au feu de bois et servie dans une galette de blé, le *diürüm*, tandis que l'accompagnement est laissé à la discrétion du mangeur (ajout ou non d'épices comme du piment en paillettes, du *sumac*, du cumin, consommation de condiments comme les légumes à la saumure, d'herbes comme le persil et parfois d'oignons en lamelles parsemés de *sumac*). Même importance de la viande dans les différentes recettes de *kavurma* – littéralement « confit ». Concernant les *etli yemekler*, la viande est pour sa part mijotée, bouillie, parfois revenue et ne prend sens que par son inscription au sein de plats nécessitant une préparation plus élaborée. A côté de ces deux pôles structurants, quelques préparations occupent une position intermédiaire comme le *Alinaçik*, une brochette de viande de mouton grillée servie sur une purée tiède d'aubergine et de yaourt mais aussi la catégorie des boulettes (*köfte*) qui, malgré la prédominance de la viande, se singularisent par leur accompagnement (*Haveydi köfte*¹⁷¹, *Cacıklı Arap köftesi*¹⁷², etc.).

Traditionnellement limitées à l'agneau et au mouton, les consommations carnées se sont enrichies ces dernières années de viandes jusqu'alors peu ou pas consommées comme le bœuf, le poulet et, dans une moindre mesure, la dinde. Résultat de la structuration et de l'industrialisation de la filière qui a abouti à l'accroissement notable de la consommation de viande¹⁷³, cette tendance à la

¹⁷⁰ C'est notamment le cas concernant les plats désignés par le terme de « plats de viande » (*Etlı Yemekler*), dans lesquels la viande acquiert un rôle secondaire dans la préparation, derrière les légumes et/ou les légumineuses.

¹⁷¹ Boulettes de viande cuites dans l'huile d'olive et accompagnées d'oignon, d'ail frais, de *salça* de tomate et de poivron.

¹⁷² Petites boulettes de viande servie sur une crème de yaourt à l'ail et à la betterave.

¹⁷³ A notre connaissance, il n'existe aucune statistique relative à la consommation de viande à l'échelle des régions (*bölge*), encore moins à celle des départements (*il*). Seules les estimations statistiques nationales témoignent d'une augmentation notable de la consommation de viande en Turquie ces dernières années.

diversification a profondément redéfini les comportements alimentaires quotidiens, sans pour autant remettre en question les fondements du système alimentaire ancien : au traditionnel *kebab* de viande de mouton s'est ajouté un *kebab* au poulet, tandis que le bœuf est devenu l'une des viandes les plus utilisées, notamment comme ingrédient des nombreuses déclinaisons de *aş*¹⁷⁴.

Quoique fréquente, les modalités de la consommation de viande varient toutefois selon les goûts des mangeurs, leur place dans la hiérarchie sociale ou encore leur lieu de résidence. Les observations menées dans la région de Gaziantep font ainsi ressortir des oppositions fortes à l'intérieur même de la communauté des mangeurs gaziantepili. La première concerne la dichotomie entre espace rural et espace urbain : fréquente en ville en raison des facilités d'approvisionnement permise par la présence de commerces spécialisés et de grandes surfaces, la consommation de produits carnés est plus faible dans les zones rurales où le régime alimentaire repose encore majoritairement sur les céréales (*bulgur* notamment), les légumes, les légumineuses (pois chiche et lentille) et les produits laitiers (lait, yaourt, fromage). Certaines fêtes religieuses comme celle du Sacrifice (*Kurban Bayramı*) qui impliquent l'élargissement du cercle familial et/ou villageois à de nombreux parents et connaissances donnent cependant lieu à une augmentation notable des consommations de viande. En ville aussi, les consommations de produits carnés varient d'un citadin à l'autre : courante chez les populations les plus aisés, la viande se résume, dans les foyers les plus modestes, à la garniture de certains plats comme les *lahmacun* par exemple.

6.1.1.2. L'harmonie entre viande et légume

Malgré son importance dans le système culinaire gaziantepili, la viande est rarement consommée seule. Intégrée à des plats « mixtes », sa préparation l'associe le plus souvent à d'autres ingrédients, qu'il s'agisse de légumes, de légumineuses ou de fruits : farcis (*dolma*), boulettes (*köfte*), poêlées (*tava*) ou *aş* sont autant de plats dont la confection et la cuisson associent viande et légumes, sans qu'une véritable hiérarchie entre les produits ne se dégage. Sans énumérer

Années	Conso. viande rouge (en t)	Conso. viande blanche (en t)
2007	921 300	1 155 000
2008	851 900	1 216 000
2009	979 500	1 278 000
2010	1 000 000	1 344 000
2011	1 200 000	1 413 000

Source : ETBIR/BESDBIR

¹⁷⁴ Simplement traduit par le terme « repas », le mot *aş* désigne un plat de viande de bœuf revenu dans un mélange d'huile (d'olive ou d'origine animale), de concentré de tomate (*salça*) et d'oignon et accompagné de légumes (oignon, mâche), parfois de champignon (« truffe blanche » appelée *keme*), voire de fruits (pomme, abricot, amande).

l'ensemble des légumes, légumineuses et féculents utilisés, les plus consommés sont les aubergines (fraîches ou séchées), les haricots (plats ou coco), les pois chiche, les tomates, les pommes de terre ou encore les gombos. Mêmes aux *kebab*, pourtant plats de viande par excellence, s'associent différents légumes (tomates, aubergines, poivrons, oignons, gousses d'ail), fruits (nèfles, pommes) voire champignons (truffe blanche) : sur les brochettes effilées (*şiş*) placées au-dessus d'une source de chaleur, leur alternance permet une cuisson où se mélangent les saveurs de chaque produit.

Les échanges constants que la région entretient depuis plusieurs siècles avec la Syrie voisine et sa localisation sur les routes commerciales historiques reliant Constantinople à Mossoul et Bagdad explique la survivance actuelle de certaines pratiques révélatrices de l'influence culturelle arabe sur les pratiques quotidiennes des mangeurs *gaziantep*, notamment le goût pour le mélange de saveurs sucrées et salées. Plusieurs plats reposent ainsi sur l'ajout de fruits aux préparations salées comme le coing dans la recette du *Aynalı Taş Kebabı*, la prune dans celle du *Erik Tavası*, la pomme dans le *Elma Aşu* ou l'abricot dans celle du *Çir Aşu*. Hérité de l'aire culinaire persane, l'utilisation fréquente de grenade sous forme de mélasse¹⁷⁵ (*nar ekşisi* ou *pekmezi*) ou de quelques grains ajoutées aux salades froides et aux *piyaz*¹⁷⁶ permet aux cuisiniers de mélanger les saveurs salées et sucrées, ainsi que de doter les plats d'une pointe d'acidité.

6.1.1.3. Épices et condiments

Ce goût pour la saveur acide se retrouve dans l'utilisation permanente d'épices et de condiments, soit comme partie intégrante des plats, soit comme accompagnement dont l'ajout est laissé à la discrétion de chaque mangeur. L'utilisation des épices en Turquie est un marqueur géographique susceptible de borner le territoire national et discriminer des aires culinaires singulières. Élément de base pour comprendre la structure économique et sociale du pays (Bazin, 1995 ; Bazin et de Tapia, 2012 ; Pérouse, 2004), le gradient économique séparant une partie occidentale plus développée d'une partie orientale encore en retard, renvoie aussi à un contraste culturel entre une aire culinaire occidentale aux préparations peu épicées et une aire orientale dont les plats reposent sur l'utilisation systématique d'épices. Dans ce contexte, la zone entre Adana et Gaziantep marque la transition entre ces deux ensembles culinaires.

¹⁷⁵ Pour obtenir la mélasse, le jus des grenades est longuement bouilli jusqu'à former une masse collante de couleur brun foncé.

¹⁷⁶ Le *piyaz* est un type de salade froide à base d'oignonset, en général, de haricots.

Assez peu variés, épices et aromates occupent une place centrale dans les pratiques alimentaires des mangeurs gaziantepi : piment frais, séché ou en paillettes, poivre noir, *sumac*, cannelle, cumin, persil, menthe, thym, nigelle. Rehausseurs de goûts, elles peuvent aussi jouer le rôle d'ingrédient indispensable à la préparation de certaines recettes. Le *çiğ köfte* (littéralement « boulette crue ») par exemple est une préparation à base de *bulgur*, de viande crue, de concentré de tomate et de piment, longuement malaxée à la main par le cuisinier afin que le pétrissage permette aux épices de cuire la viande¹⁷⁷.

A cette utilisation systémique d'épices s'ajoute la consommation fréquente de condiments, en particulier les *turşu*. Appropriations locales d'un héritage culinaire indien et persan, il s'agit de légumes (chou, chou-fleur, olive, carotte, concombre, poivron, tomate, betterave), parfois des fruits (pomme, coing), conservés dans du vinaigre ou de l'eau saumurée, équivalent turc des *pickles* anglo-saxons. Surtout consommés en tant qu'accompagnement, ils peuvent aussi entrer dans la confection de certaines recettes, notamment les salades et autres *piyaz*.

6.1.1.4. Des produits, des plats et des techniques de préparation singuliers

La quatrième et dernière singularité du système alimentaire gaziantepi concerne l'utilisation de certains ingrédients qui, malgré leur diffusion et leur disponibilité dans l'ensemble du territoire national, acquièrent par la fréquence de leur consommation ou leur rôle dans certaines préparations, une dimension singulière. Pensons par exemple au yaourt aigre (*süzme yoğurt*) qui constitue un des ingrédients de base des sauces de plats comme le *şiveydiç* (morceaux de mouton tranchés fins cuits dans une sauce au yaourt, ail, oignon et pois chiches), le *çağla aşu* (morceaux de bœuf revenus dans l'huile d'olive accompagnés d'amandes vertes, les *çağla*, et d'une sauce à base de yaourt et de pois chiches) ou encore le *çilbir*, un plat constitué d'œufs cuits mollets et servis avec une sauce d'ail et de yaourt.

Célèbre pour ses plats de yaourt, le système culinaire gaziantepi l'est encore plus pour l'utilisation et la consommation systématique de pistache, devenue le véritable symbole de la région (Raffard, 2010 ; 2014). Principale production agricole du département depuis plusieurs siècles¹⁷⁸, la pistache

¹⁷⁷ Face aux nouvelles normes d'hygiène de plus en plus drastiques, la préparation du *çiğ köfte* abandonne les techniques traditionnelles. Dans les restaurants et les établissements de restauration rapide, la viande crue tend aujourd'hui à disparaître au profit d'un plat désormais végétarien, le « *çiğ köfte* sans viande » (*etsiz çiğ köfte*).

¹⁷⁸ Depuis le XVII^e siècle, les textes de voyageurs et de géographes ottomans (Evlia Çelebi, Meḥmed 'Âşık, Kâtib Çelebi) et étrangers (Jean-Baptiste Tavernier, Vital-Cuinet, Elisée Reclus) regorgent de mentions à propos de

est souvent utilisée dans les plats salés comme décoration, soit sous sa forme entière (crue ou grillée), soit sous forme de poudre.

Elle devient toutefois un ingrédient central dans les préparations grâce auxquelles Gaziantep tire une partie de son prestige culinaire, celles qui définissent le domaine des desserts et autres pâtisseries. Son utilisation est systématique dans les versions locales des *baklava*¹⁷⁹, *şöbiyet*¹⁸⁰, *kadayıf* ou *katmer*, des pâtisseries pourtant présentes, sous diverses formes, dans l'ensemble du pays. Icône de la pâtisserie gaziantepi et secteur économique majeur pour la municipalité, la préparation du *baklava* n'est pourtant pas circonscrite à Gaziantep, encore moins à la Turquie (Perry, 2000). Gâteau national en Bulgarie, en Grèce, en Roumanie, dans plusieurs pays des Balkans, du Moyen-Orient et du Maghreb, le *baklava* et ses différentes déclinaisons culinaires et lexicales (*baklava*, *baklaoua*, *bâqlavâ*¹⁸¹) sont devenus l'un des desserts les plus consommés dans les régions de l'ancien Empire ottoman. Aux versions « traditionnelles » fourrées de noix et/ou de noisettes, la version du *baklava* élaborée par les pâtisseries gaziantepi se différencie par l'utilisation systématique de pistache¹⁸², même si des versions à la noix et à la noisette subsistent encore de manière résiduelle.

D'autres préparations participent elles-aussi du prestige pâtisseries de Gaziantep. Parmi elles, pensons par exemple au « dessert de Damas » (*Şam Tatlısı*), au « ventre de femme » (*Hanım Göbeği*) ou *Kıymak*, autant de desserts élaborés à base de pâte de farine, de graisse et d'eau.

Ces caractéristiques structurantes du système culinaire gaziantepi représentent des tendances de préparation et de consommation, non des éléments figés repérables dans l'ensemble des pratiques des mangeurs gaziantepi, qu'ils résident à Gaziantep ou à Istanbul. Elles n'excluent en effet ni

l'importance de la production pistachière de la région de Gaziantep. Aujourd'hui, tandis que la Turquie occupe la troisième place des pays producteurs de pistaches derrière l'Iran et les Etats-Unis, Gaziantep en est l'un des principaux départements producteurs. En 2011, il occupe la première place nationale avec une production de 36 653 tonnes, juste devant Şanlıurfa (36 619 tonnes) et Siirt (12 617 tonnes) (TÜİK, 2011).

¹⁷⁹ Le *baklava* est une pâtisserie de forme carrée, rectangulaire, parfois en losange, composé d'une superposition de couches très fines de pâte *yufka* reposant sur une base de fruits secs concassés et cuit dans le beurre.

¹⁸⁰ Le *şöbiyet* est une pâtisserie en forme de losange aplati, fourrée de crème obtenue à partir du mélange entre du lait et de la semoule et de pistache.

¹⁸¹ Bien que la retranscription en alphabet latin de termes arabes ou persans demeure aléatoire, les différentes graphies témoignent de l'existence de multiples déclinaisons régionales d'une même recette.

¹⁸² Les déclinaisons locales d'un dessert pourtant commun sont particulièrement observables le long de la route reliant Gaziantep à Alep. Tandis que les techniques de préparation à Gaziantep reposent essentiellement sur la pistache, la route vers la Syrie voisine consacre sa disparition au profit de la noix. A A'zâz, ville-frontière syrienne, l'exclusivité de la pistache dans le fourrage laisse place à un mélange mi-pistache mi-noix. En outre, si la forme des *baklava* reste la même, le temps de cuisson diminue. L'arrivée à Alep consacre des évolutions encore plus marquées : les gâteaux sont presque essentiellement fourrés aux noix et aux noisettes, la pistache, bien qu'omniprésente dans la cuisine et la pâtisserie aleppine, disparaît, tandis que la taille des gâteaux est réduite de moitié et le temps de cuisson encore diminué.

l'emboîtement d'influences empruntées à d'autres systèmes culinaires, ni la multitude de déclinaisons locales ou individuelles d'un même plat. Dans ce contexte, parler de système alimentaire gaziantepi suppose d'envisager cette notion comme un ensemble de techniques de préparation et d'accommodement de produits alimentaires évolutives dans le temps, auxquelles se réfère un groupe de mangeurs dont les pratiques construisent un ou plusieurs territoires de référence. Communs à l'ensemble des mangeurs, ce besoin de s'inscrire dans un système structuré de pratiques et de normes prend toutefois une dimension particulière dans le cas des Gaziantepi. Omniprésente dans le discours des mangeurs comme dans celui des acteurs locaux et régionaux de l'agroalimentaire et du tourisme, l'alimentation a dépassé sa dimension de simple cuisine régionale pour devenir un des éléments structurant la construction des identités individuelles et collectives.

6.1.2. « Être gaziantepi », une image de marque et une identité façonnées par l'alimentation ?

Comprendre l'importance qu'a acquise la cuisine dans les représentations des mangeurs gaziantepi, qu'ils soient ou non immigrés, nécessite de comprendre les causes et les modalités d'émergence d'un discours gastronomique trop cohérent pour être spontané. Pour cela, il s'agit d'abandonner temporairement l'analyse des comportements alimentaires des Gaziantepi d'Istanbul, pour retracer brièvement les étapes ayant amené la ville de Gaziantep à « capitaliser¹⁸³ » sur la cuisine et sa population à la considérer comme un trait marquant de son « identité ».

6.1.2.1. *Ayntab, Antep, Gaziantep : vicissitudes historiques d'une capitale régionale*

A partir du milieu de la période ottomane, Ayntab – qui deviendra plus tard Antep, puis Gaziantep – est une ville de transit du *vilayet* d'Alep tirant partie de son insertion aux réseaux commerciaux reliant Constantinople à Alep, Bagdad, Mossoul et Damas. « *Point de rencontre pour les marchands et les visiteurs* » (Mehmed 'Āşih, cité par Cankabal, 2007 : 41), « *ville aux illustres places commerciales* » (Kātib Çelebi, cité par *Ibid.* : 43), son économie se répartit entre sa fonction de ville-

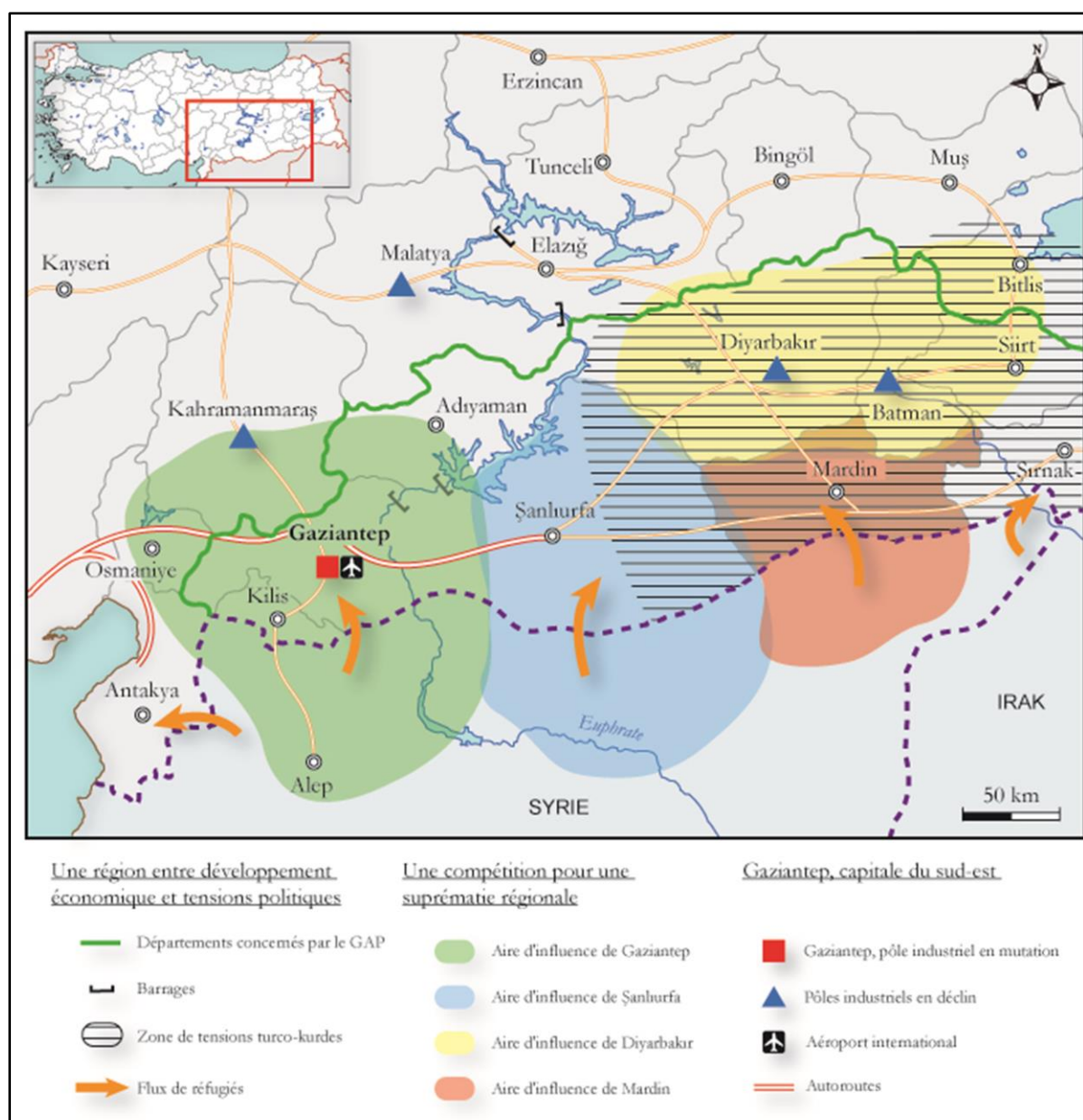
¹⁸³ Nous reprenons ici le terme proposé par l'équipe de recherche MIT pour désigner la volonté des acteurs du tourisme de « *dégager du profit, de créer du lien social et de contribuer au développement de la personne, d'exploiter de manière infinie les ressources finies d'un espace* » (Equipe MIT, 2011 : 221).

étape et le commerce des ressources agricoles alentours, en particulier la vigne, l'olive et son huile, la pistache, le blé et le tabac (Vital Cuinet, 1894). Passée la seconde moitié du XVI^e siècle, le profil de la ville se transforme. Sous l'impulsion d'Hüsrev Paşa (1560) puis de Lala Mustafa Paşa (1570), deux circulaires sont signées pour l'installation de complexes textiles à Ayntab. Cette diversification économique favorise l'inscription de la ville au sein de réseaux transrégionaux et ouvre son aire de chalandise. Un décret impérial de 1689 renforce cette dynamique en obligeant plusieurs cargaisons en provenance d'Erzurum, Diyarbakır, Tokat et Mossoul à se diriger vers Ayntab (Cankabal, *Ibid.* : 46). Par la suite, la réorientation d'Alep vers un commerce de transit permet à Ayntab d'accroître son poids au sein des routes commerciales, aux édiles locaux de s'émanciper de la tutelle aleppine et d'acquérir une certaine autonomie de décision.

Avec la lente agonie de l'Empire ottoman qui aboutit à sa chute et à la proclamation de la République turque en 1923, le commerce avec les régions voisines perd de son importance. Désormais dénommée Antep – depuis 1918 –, la ville tente de se recentrer sur l'activité textile industrielle tandis que le commerce est peu à peu relégué au second plan. Dans le même temps, la création du nouvel Etat turc et la réorganisation politique qui en découle se concentrent sur le transfert et la construction de la nouvelle capitale Ankara. L'Est anatolien, majoritairement rural, devient une préoccupation secondaire.

Les décennies qui suivent changent peu la donne. Les investissements s'effectuent surtout à l'Ouest et dans les principales occidentales villes du pays. Fragilisée par les tensions avec la guérilla kurde, absente des plans nationaux de développement, boudée des investisseurs tant publics que privés, la région ne parvient pas à combler son retard de développement. Il faut attendre le début des années 1970 pour qu'elle sorte progressivement de sa léthargie économique. Le rattachement de la région au reste du pays est officiellement entériné à partir de 1974 et la mise en place du GAP (voir section 5.1.1.). D'hydro-agricole, ce dernier devient un projet global de développement intégré, tandis qu'une compétition se met en place entre les différents pôles urbains pour assumer la fonction de capitale régionale et devenir un partenaire direct de l'État central (CARTE 13).

CARTE 13 : LE SUD-EST ANATOLIEN : UNE COMPÉTITION POUR LA SUPREMATIE RÉGIONALE



Conception et réalisation : P. Raffard, 2010-2013

Cette « lutte des places », renforcée par la volonté de capter une partie de l'activité touristique, pousse chaque ville à élaborer une communication à destination de l'extérieur, à se présenter comme un partenaire politique, économique et culturel dynamique. Cette réorganisation territoriale ne transformera pas fondamentalement la structure urbaine et économique de la région. Adıyaman, Siirt ou Batman sont trop petites pour assumer un rôle de premier plan. Le potentiel touristique de Mardin, encore sous-exploité au milieu des années 1990, ne peut à lui-seul faire de la ville un interlocuteur politique et économique susceptible d'acquiescer des fonctions de commandement régional. Diyarbakır et Şanlıurfa partent de trop loin : instabilité politique et

retard de développement les empêchent de rivaliser avec Gaziantep et son tissu entrepreneurial qui n'a cessé de se développer depuis plusieurs années (Özcan, 1996). Déjà en tête des indicateurs régionaux, cette dernière voit s'accroître son pouvoir d'attraction, rendant possible dans le domaine touristique et culturel la mise en place d'une politique structurée de valorisation, au sein de laquelle la cuisine devient un argument marketing central.

6.1.2.2. *Du bon usage d'une tradition inventée*

Sous l'impulsion de la municipalité et de la Chambre de commerce, un véritable consensus est trouvé entre les acteurs économiques régionaux publics et privés afin de valoriser – pour ne pas dire inventer¹⁸⁴ – la tradition gastronomique gaziantepi, à grand renfort de projets et de réalisations concrètes : ouverture d'un musée de la cuisine (*Emine Göğüş Mutfak Müzesi* devenu le Musée et Centre de recherches *Ali İhsan Göğüş*) et d'une école de cuisine financée par la municipalité, réhabilitation d'anciens *han* et caravansérails en restaurants, organisation d'un festival de la cuisine et un autre de la pistache ainsi que le soutien d'acteurs publics (municipalité, région, GAP) et privés (chambre de commerce, restaurateurs) à l'édition d'ouvrages consacrés à la cuisine locale (Raffard, 2010 ; 2013).

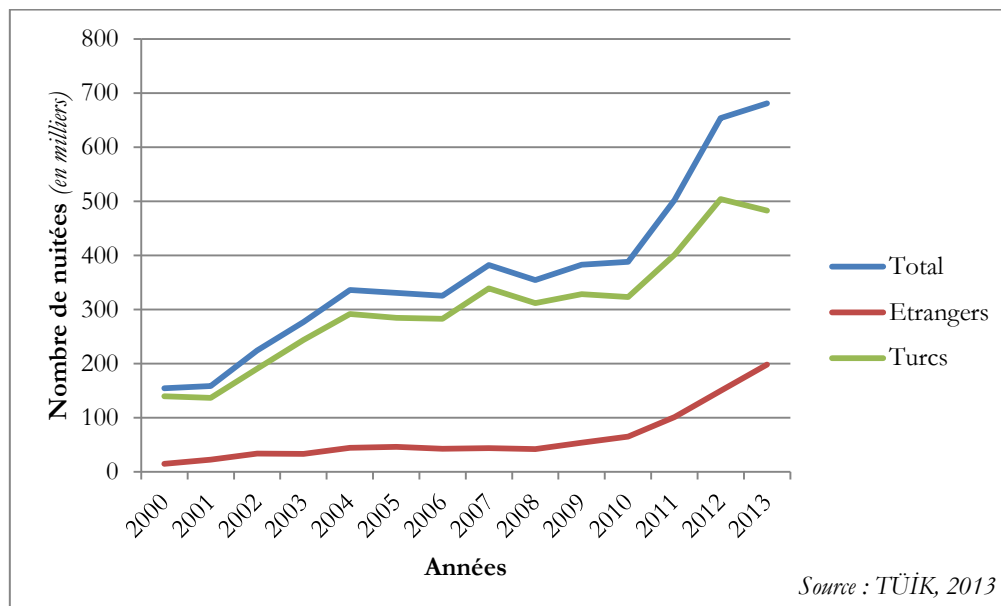
Malgré la difficulté à évaluer la capacité de ces nouveaux projets à attirer de nouveaux touristes et à créer une image de marque positive, il apparaît néanmoins que la fréquentation touristique connaît un bond en avant lors de ces dernières années, en particulier depuis 2010 : d'environ 150 000 au début des années 2000, le nombre de nuitées par an passe à 400 000 en 2010, pour atteindre presque 700 000 en 2013 (TÜİK, 2013). A cette augmentation générale s'ajoute en outre une diversification du profil des « touristes¹⁸⁵ » : bien que la clientèle demeure majoritairement

¹⁸⁴ Les sources relatives à la profondeur historique de cette supposée tradition gastronomique se réduisent à quelques lignes du *Seyahatname* (1640-1680) du voyageur ottoman Evliya Çelebi : « [...] il y a ici quarante variétés de raisin, mille sortes de *pekmez*, du *sucuk* à la pistache de Damas, du pestil que l'on envoie jusqu'en Arabie, en Perse ou en Inde. La région a acquis une renommée mondiale avec ses citrons, ses oranges *turunç*, ses grenades, ses figues, ses mûrs, ses pêches, ses abricots, son pain blanc et son *yaourt* » (cité dans Zallioğlu, 1984 : 146). L'emphase est classique du style d'Evliya Çelebi et ne fait pas de Gaziantep un pôle gastronomique singulier. Il faut attendre, à notre connaissance, la rédaction de la *Türk Ansiklopedisi* en 1968 pour que le lien entre Gaziantep et sa cuisine soit systématisé : « [...] la fabrication et la vente de pâtisseries sont devenues célèbres à Gaziantep et se sont faites un nom dans la plupart des villes de notre pays. C'est un art qui se transmet de père en fils. Certains produits sont devenus célèbres comme l'*eşme* ou le *katmer* à la pistache, le *tel behva*, ainsi que le *çiğ köfte*. Les autres produits célèbres sont la mélasse de raisin (*pekmez*), les saucisses (*sucuk*), le pestil (tous faits à partir de raisin), la soupe de *tarhana*, et des desserts de forme triangulaire appelé *muska* » (Parmaksızoğlu I : 1968 : 190).

¹⁸⁵ Ces données doivent être envisagées comme des estimations tendancielle puisqu'elles regroupent un ensemble de « touristes » aux profils très variés, de l'homme d'affaire se rendant à Gaziantep dans le cadre de son activité professionnelle – mais qui peut se transformer l'espace de quelques heures en touriste dans l'acceptation la plus

turque, le nombre d'étrangers connaît une augmentation notable, notamment en raison de la suppression du système de visa entre la Turquie et la Syrie à partir de 2010 (GRAPHIQUE 11).

GRAPHIQUE 11: EVOLUTIONS DU NOMBRE DE NUITÉES DANS LES ETABLISSEMENTS HOTELIERS DU DEPARTEMENT DE GAZIANTEP (2000-2013)



Toutefois, malgré l'effervescence et la multiplication des projets visant à promouvoir la cuisine régionale, ces initiatives ne sauraient expliquer à elles seules la reconnaissance dont jouit aujourd'hui la cuisine de Gaziantep hors de ses limites départementales. Arguments touristiques à destination des individus ayant déjà fait le choix de se rendre à Gaziantep, celles-ci ne bénéficient pas d'une influence suffisante pour prétendre attirer de nouveaux touristes, encore moins construire une réputation gastronomique à l'échelle nationale.

Les raisons de ce succès sont aussi à chercher du côté de la réussite rencontrée par l'entrepreneuriat immigré gaziantepi et de la renommée acquise par certaines entreprises et certains cuisiniers dans le paysage alimentaire du pays. Malgré des objectifs parfois divergents, ces deux expressions d'un même processus ont permis à la cuisine de Gaziantep de se doter d'une véritable image de marque et d'étendre son aire d'influence. A ce titre, les innombrables restaurants, épicerie et autres pâtisseries estampillés « Cuisine de Gaziantep » (*Gaziantep Mutfağı*), « Table de Gaziantep » (*Gaziantep Sofrası*) ou « Marché d'Antep » (*Antep Pazarı*) qui sont progressivement apparus dans l'ensemble des villes turques ont permis de populariser un pôle alimentaire longtemps replié sur lui-même. Par leur répétition et leur visibilité au sein de l'espace urbain, ces initiatives locales et localisées s'adressant pourtant à la clientèle réduite de leur

commune du terme – aux individus qui décident durant leur temps libre de se rendre dans la ville pour y découvrir patrimoine culturel.

voisinage immédiat sont devenues des instruments d'urbanité particulièrement efficaces pour populariser une référence culinaire régionale.

PHOTOGRAPHIE 2 : LES CHEFS CUISINIERS, NOUVEAUX AMBASSADEURS DE LA CUISINE REGIONALE



A gauche : Article du journal The New Yorker (19/04/2010) consacré à Musa Dağdeviren et à son restaurant Çiya (Istanbul) ; A droite : Interview de Tahir Tekin Öztan, fondateur de la chaîne de restaurant Sahana dans le magazine Ortadoğu Business (n°2, avril 2011)

Parallèlement, la réussite à Istanbul et dans l'ensemble du pays de plusieurs chefs cuisiniers originaires de Gaziantep les a transformés en ambassadeurs de la ville et de sa cuisine. Musa Dağdeviren, propriétaire du restaurant Çiya à Kadıköy, Nadir Güllüoğlu, propriétaire de plusieurs restaurants et pâtisseries dont le célèbre Güllüoğlu de Karaköy, Ahmet Kaşibeyaz, chef cuisinier du restaurant Kaşibeyaz, mais surtout Tahir Tekin Öztan fondateur de l'enseigne Sahana, ont su utiliser la caisse de résonance médiatique à leur profit et transformer des pratiques localisées en argument commercial à destination d'une clientèle ne se limitant plus aux seuls mangeurs gaziantepi. Invités récurrents de plusieurs émissions télévisées, objets d'articles et de reportages par des médias du monde entier (PHOTOGRAPHIE 2), vedettes de rassemblement internationaux, éditeurs de livres et de revues¹⁸⁶, organisateurs de réceptions où se côtoient chanteurs, comédiens et autres artistes de renom, ces chefs cuisiniers et leur discours parfaitement rôdé ont rendu possible le changement de statut et d'image de la cuisine gaziantepi : de simple cuisine régionale,

¹⁸⁶ Musa Dağdeviren a par exemple créé la revue trimestrielle *Yemek ve Kültür* (« Alimentation et Culture ») regroupant des articles de cuisiniers, de chercheurs et d'artistes travaillant autour de l'alimentation, tandis que Tahir Tekin Öztan a « écrit » une ouvrage, *Gelenekten Geleceğe Gaziantep Yemekleri*, consacré à la cuisine de la région.

celle-ci s'est « transformée » en pôle gastronomique majeure, mais surtout en marque alimentaire dont la référence géographique explicite cherche autant à « *marquer l'origine et l'ethnicité d'un produit ou d'une cuisine [qu'à] offrir aux consommateurs la possibilité d'un dépaysement par un produit symbolique* » (Fumey, 2010 : 127).

Ce qui aurait pu se résumer à une orientation politique et publicitaire définie et construite par les acteurs du tourisme et du secteur de la restauration a parfaitement rempli son objectif de départ et à même dépassé les attentes : le discours a percolé dans l'ensemble de la population originaire de Gaziantep, pour qui « être gaziantepi » est devenu synonyme d'appartenance à un système alimentaire reconnu comme singulier par la majorité des mangeurs de Turquie. Les propos recueillis lors des entretiens à Istanbul avec des mangeurs originaires de Gaziantep témoignent de cette association cognitive entre cuisine et identité locale : à la question « comment définiriez-vous l'identité gaziantepi ? », quarante-deux enquêtés sur quarante-six mentionnent de manière instinctive la référence alimentaire et/ou la consommation de certains plats et produits. Manifeste dans la documentation et la littérature produite par les organismes publics et privés attachés à promouvoir la ville et la région, cette dimension identitaire de l'alimentation est d'autant plus appropriée par la population gaziantepi qu'elle représente un des sujets les plus traités par les médias internes au groupe immigré : comme nous avons pu le voir dans le chapitre précédent (cf. GRAPHIQUE , p.237), la revue *Alleben* a consacré pas moins de seize articles à la cuisine dans ses dix derniers numéros.

Relevant pour le moment d'une dimension simplement discursive, cet attachement à la cuisine régionale doit être confronté à la réalité des pratiques. S'observe-t-il dans les comportements alimentaires des mangeurs gaziantepi à Istanbul ? Est-il le seul pôle de référence pour des mangeurs-citadins dont l'installation et la vie à Istanbul supposent la confrontation à d'autres systèmes normatifs ? Plus généralement, le pôle de référence gaziantepi est-il le même pour l'ensemble des mangeurs immigrés ou renvoie-t-il à une construction propre à chacun ? L'observation précise des comportements alimentaires quotidiens et son articulation avec l'analyse des significations que leur attribuent les mangeurs doivent permettre de comprendre comment ces derniers se positionnent vis-à-vis de leurs propres pratiques et les stratégies qu'ils élaborent pour gérer la distance réelle et symbolique avec Gaziantep.

6.1.3. Entre transformations alimentaires et maintien identitaire : comment se nourrissent les Gaziantepi à Istanbul ?

A première vue, les mouvements migratoires internes à un même Etat supposent des stratégies d'adaptation alimentaire moins brutales que celles qui émergent à la suite de migrations trans- ou internationales. Effectués au sein d'un même ensemble culturel dont les régions, malgré quelques particularismes alimentaires et culinaires locaux, ces dynamiques mobilitaires s'inscriraient toutefois dans un système alimentaire national régi par des normes communes. Qu'ils soient nationaux ou internationaux, les processus migratoires entraînent toutefois des transformations, voulues ou subies, à tous les niveaux de l'acte alimentaire : stratégies d'acquisition des produits, environnement technique et chaîne opératoire, gestion d'une offre alimentaire caractérisée par une abondance parfois nouvelle, mode de partage et organisation des repas, représentations et appropriation des aliments « nouveaux et « anciens », autant de dimensions alimentaires soumises à des transformations plus ou moins importantes. L'objectif de ce chapitre est donc double : analyser, d'une part, l'ensemble des modifications que subissent les comportements alimentaires des immigrés gaziantepi observés et les replacer dans leurs contextes individuels et collectifs d'expression ; d'autre part, inventorier et étudier l'articulation entre les points d'ancrage culturel, réels ou discursifs, autour desquels s'organisent les pratiques alimentaires des mangeurs.

Comme nous l'avons vu dans le chapitre 2, chercher à savoir si la migration consacre une transformation des pratiques alimentaires des populations migrantes ou immigrées relève de la tautologie scientifique. Inhérentes à la nature même de l'alimentation, la dimension évolutive des pratiques alimentaires trouve cependant dans le cas des mangeurs immigrés des modalités d'expression antagonistes, mais qui ne s'excluent pas mutuellement : à un positionnement empreint de conservatisme et suggérant la recherche de continuité alimentaire, répond la construction d'interactions avec les mangeurs de la société d'installation qui s'expriment par la découverte et l'adoption de nouveaux produits, techniques de préparation ou pratiques. Ces deux pôles définissent un vaste champ d'action où s'expriment une multitude de configurations intermédiaires, témoignant de la recherche d'ajustement entre plusieurs pôles d'influence et de référence.

Pour mieux comprendre comment les Gaziantepi s'inscrivent dans ces doubles dynamiques d'acculturation et de maintien identitaire, l'analyse du discours qu'ils élaborent sur leurs propres pratiques constituera le point de départ de l'analyse avant de le confronter aux observations

détaillées réalisée pendant plusieurs mois dans les foyers ou dans les établissements de restauration fréquentés par les enquêtés.

6.1.3.1. *Un discours et des pratiques encore marqués par la référence gaziantep̄li*

La grille d'entretien guidant les interviews des quarante-six mangeurs s'attache à définir les stratégies individuelles et collectives élaborées par les immigrés gaziantep̄li pour se nourrir à Istanbul, mais aussi à comprendre les représentations que ces derniers ont de leurs propres pratiques. Ce double objectif tente d'apporter des éléments de réponse à un questionnement touchant l'ensemble des dimensions de l'acte alimentaire : selon quels critères s'élaborent les choix alimentaires quotidiens ou plus inhabituels de ces mangeurs immigrés ? Quels plats consomment-ils ? Comment s'approvisionnent-ils en produits alimentaires et quels sont leurs critères de choix ? Certains éléments ou normes hérités du système gaziantep̄li continuent-ils à influencer les comportements alimentaires à Istanbul ?

De ces entretiens ressort un véritable attachement pour la consommation de plats et de produits perçus par les mangeurs comme « typiques » de leur région d'origine : sur les quarante-six enquêtés interrogés, quarante-trois affirment consommer plus ou moins régulièrement de la nourriture gaziantep̄li, qu'il s'agisse de produits bruts comme les pistaches par exemple, ou de préparations plus élaborées faisant intervenir une référence alimentaire doublement géographique, celle de la provenance des produits et celle des techniques de transformation. Cet attachement identitaire prend même une forme exacerbée puisque vingt-huit enquêtés affirment que l'installation à Istanbul n'a en rien altéré ni modifié leur alimentation d'origine :

« Comment veux-tu que le fait de vivre à Istanbul change quelque chose pour moi. J'ai besoin d'un produit, je vais chez l'épicier en bas de chez moi. Si je veux manger un plat que je ne sais pas ou que je n'ai pas le temps de cuisiner, je vais dans un restaurant gaziantep̄li. Je vis et je travaille ici [à Güngören Merkez]. Les restaurants et les épiceries ce n'est pas ce qui manque » (Önder, n°17).

Les remarques que formule Füsün à propos des choix alimentaires de son père Mustafa (n°9) témoignent elles-aussi d'un attachement et d'une volonté de préservation de singularités culinaires héritées d'une période antérieure à l'installation à Istanbul :

« Pour mon père, manger de la bouffe de Gaziantep c'est une obligation. S'il en mange pas, il est pas bien. Je le connais, physiquement tu peux voir qu'il est pas bien. D'ailleurs, tu verrais comme il emmerde ma mère avec ça ! Une fois, et puis c'était même une idée d'Irmak [la fille de Füsün], on a essayé de faire un plat français, je me souviens plus ce que c'était, il a même pas goûté, il nous a dit qu'il en mangerait pas » (Füsün, fille de Mustafa, n°9)¹⁸⁷.

La proximité du lieu de résidence des deux hommes avec Güngören Merkez – Haznedar dans l'arrondissement de Güngören pour Önder, Merter pour Mustafa – n'explique pas à elle-seule ces choix culinaires. D'autres enquêtés, résidant pour leur part sur la rive anatolienne de l'agglomération, reconnaissent eux-aussi accorder une grande importance à la dimension régionale de leur alimentation tant quotidienne qu'exceptionnelle :

« En fait, on ne se pose même pas la question. Pour nous, manger gaziantepli, c'est normal, c'est notre culture. Nos parents nous ont toujours fait manger comme ça, pourquoi est-ce qu'on changerait ? » (Nuran, n°28).

Subjectivité du discours ou réalité culinaire avérée ? Par-delà les propos des enquêtés, les observations de la composition des repas, des techniques de préparation, des modalités organisant la prise alimentaire, ainsi que l'analyse des « calendriers culinaires » relevés dans les trois foyers témoins tendent à corroborer en partie les dires des enquêtés. Sur les quatre-vingt-deux plats¹⁸⁸ considérés durant notre période d'observation, vingt-neuf d'entre eux (soit plus d'un tiers) s'inscrivent plus ou moins explicitement dans un ensemble de pratiques héritées du système culinaire dominant avant l'installation à Istanbul (PHOTOGRAPHIES 3 ET 4).

La première expression d'un tel attachement à préserver des habitudes culinaires gaziantepli concerne la préparation et la consommation de produits et/ou de plats porteurs, aux yeux des mangeurs, d'une forte charge symbolique, soit en raison de l'origine des produits concernés, soit en raison de l'unicité du produit concerné, soit par le respect de certaines normes de préparation ou d'accommodement. Pour mieux saisir ces stratégies, l'analyse des « calendriers alimentaires » distribués dans deux foyers témoins permet d'obtenir un instantané plus fidèle des comportements alimentaires quotidiens des immigrés observés, que les informations tirées de discours dont la nature subjective peut entraîner des biais dans le processus d'analyse (TABLEAU 13 et 14).

¹⁸⁷ Entretien réalisé en français.

¹⁸⁸ Ce nombre correspond au total absolu des plats consommés, même si certains d'entre eux peuvent se répéter plusieurs fois dans le même foyer ou dans différents foyers (le *Borani* par exemple est mentionné à sept reprises dans l'ensemble des enquêtes).

PHOTOGRAPHIE 3 : PREPARATION DU YUVARLAMA



Malgré la faible quantité de calendriers distribués, les informations contenues dans les relevés de Mahmut (n°1) et Saygın (n°20) témoignent de repas quotidiens qui reposent, entièrement ou partiellement, sur des plats et des produits directement issus de la grammaire culinaire gaziantepi. *Borani, Yuvarlama, Keme aşı, Antep Ezmesi, Kelle Paça, Mubammara* pour Saygın et sa famille ; *Labmacun, Kebap* d'aubergine, *İçli köfte*, farcis de poivron séchés, poêlée de gombos, *Musakka, Doğrama, Kabak oturtması* chez Mahmut témoignent de la recherche de continuités structurelles dans le régime alimentaire des deux foyers, même si cette tendance est plus marquée chez Mahmut et sa femme. Qu'il s'agisse de celles prises au domicile ou à l'extérieur – surtout dans un restaurant de *kebab* –, leurs consommations sont en effet guidées par la recherche de pratiques inscrites dans un système alimentaire connu et finalement assez homogènes. Dans le cas de Saygın au contraire, les consommations de plats en lien avec Gaziantep sont réservées aux dîners préparés par sa femme dans le cadre familial, le déjeuner pris seul ou avec ses collègues s'inscrivant pour sa part dans un ensemble de pratiques plus globales aux influences diverses, parfois emboîtées. Ce maintien de pratiques assimilées avant la migration est toutefois rendu possible par la structure des deux foyers : l'épouse de Mahmut comme celle de Saygın n'ont pas d'activité professionnelle et peuvent ainsi consacrer une partie importante de leur temps à la

préparation culinaire, ce que d'autres enquêtés, tout aussi attachés à la cuisine de leur région d'origine, sont dans l'incapacité de faire de manière quotidienne :

« Avec mes sept magasins, je cours partout¹⁸⁹. Une heure, je suis à Bakırköy, la suivante à Güngören, la troisième à Bağcılar. Il faut tout contrôler, voir si tout va bien, qu'il n'y a pas de problème. En plus, quand j'ai fini de travailler, je dois aller voir ma mère qui est malade. Quand je reviens à la maison, il est parfois sept heures et je suis très fatiguée. Tu comprends, je n'ai pas envie de passer une heure à faire de la cuisine [...] En fait, quand je cuisine, c'est plutôt le week-end. La semaine, on se débrouille » (Emine, n°18).

PHOTOGRAPHIE 4 : QUAND LES PRATIQUES DE TABLE EMIGRENT A ISTANBUL



A droite : Dîner chez Mahmut (n°1) à Güngören Merkez (26/04/2011) ; A gauche : Petit-déjeuner chez la fille d'Orhan (n°7) à Bayrampaşa (3/12/2012) (Clichés : P. R.)

Les deux repas témoignent du maintien, à Istanbul, de pratiques héritées du système alimentaire qui avait couru à Gaziantep. Outre certains plats et produits (lahmacun, purée de tomate au piment – acılı Antep ezmesi –, fromage sıkma, galette lavaş, kaymak), les manières de table aussi sont conservées : une nappe posée à même le sol remplace la table et les chaises.

La préparation de plats gaziantepi est, en outre, facilitée par la proximité résidentielle des deux foyers avec le quartier gaziantepi de Güngören Merkez : Mahmut réside à Merkez, mais à quelques rues des commerces tandis que Saygın, pour sa part, vit dans le quartier de Güven. Une telle proximité avec des commerces et des épiceries gaziantepi dont l'offre se limite à des

¹⁸⁹ Emine est propriétaire de sept magasins de *baklava* à Istanbul regroupés sous l'enseigne Nasrioğlu.

produits certifiés originaires de Gaziantep permet l'acquisition de certains ingrédients difficiles à se procurer à Istanbul comme certains types de *bulgur*, de *turşu*, d'olives ou de pistaches, le fromage pressé (*sıkma*) ou le *salça* de tomate et de poivron.

Dépassant la composition des repas, la reproduction de comportements alimentaires locaux dans le contexte stambouliote s'exprime aussi par le maintien de pratiques de table en opposition avec les codes couramment admis en ville. Circonscrit aux foyers dont les membres sont arrivés à Istanbul directement en provenance de zones rurales, le repas pris à même le sol demeure lui-aussi une réminiscence de comportements alimentaires antérieurs à l'installation à Istanbul (PHOTOGRAPHIE 4). Assis autour d'une nappe en plastique ou d'une pièce de tissu (*yer sofrası*) sur laquelle sont présentés les plats à partager, les mangeurs y prélèvent successivement leur part. Ordonnés selon le modèle synchronique défini par C. Lévi Strauss (Lévi-Strauss, 1958), ces « prises » alimentaires coïncident avec la faible utilisation des couverts, si ce n'est les cuillers lorsque les plats consommés peuvent être salissants (plats en sauce notamment), difficiles à saisir avec les doigts (*bulgur*, *kısır*, *pilav*) ou nécessitent d'étaler une préparation sur une tranche de pain ou une galette (*muhammara*, *Antep ezmesi*).

TABLEAU 13 : CALENDRIER CONCERNANT LA FAMILLE DE SAYGIN (N°20)

LUNDI	MARDI	MERCREDI	JEUDI	VENDREDI	SAMEDI	DIMANCHE
<p>MIDI (12-13H)</p> <ul style="list-style-type: none"> - Kıymalı Pide / Sütlaç - Epinards au yaourt / Pilav / Fruits - Döner / pilav / biscuits / Coca-cola - Pain blanc - Thé 	<p>MIDI (12-13H)</p> <ul style="list-style-type: none"> - Lahmacun / Ayran - Pommes de terre au yaourt - Pilav au poulet / Coca-cola - Pain blanc - Thé 	<p>MIDI (12-13H)</p> <ul style="list-style-type: none"> - Kebab d'aubergines / Pide - Pommes de terre au yaourt - Manti au salça et au yaourt / Soda - Pain blanc - Thé 	<p>MIDI (12-13H)</p> <ul style="list-style-type: none"> - Kelle paça (soupe de tête de mouton bouilli, ail) - Haricots plats à l'huile d'olive et au salça / Gâteaux secs - Döner / pilav / biscuits / Coca-cola - Pain blanc - Thé 	<p>MIDI (12-13H)</p> <ul style="list-style-type: none"> - Kebab de mouton / pilav de bulgur / Eau gazeuse - Purée de tomate épicée (Antep ezmesi) / coing confit - Légumes crus (carotte, concombre, chou rouge, jus de citron) / Légumes grillée à l'huile d'olive et la viande hachée / Coca-cola - Pain blanc / galette - Thé 	<p>PETIT DEJEUNER (11H-11H30)</p> <ul style="list-style-type: none"> - Légumes crus (tomates, concombres, olives) - Fromage <i>sikma</i> de Gaziantep / Beyaz Peynir / Tel peyniri - (Œufs au plat - Sucuk - Mubammara (salça noix, mélasse de grenade, jus de citron) - Jus de fruit - Fruits - Thé 	<p>PETIT DEJEUNER (11H-11H30)</p> <ul style="list-style-type: none"> - Légumes crus (tomates, concombres, olives) - Fromage <i>sikma</i> de Gaziantep / Beyaz Peynir / Tel peyniri - Œufs au plat - Sucuk - Mubammara (salça noix, mélasse de grenade, jus de citron) - Jus de fruit - Fruits - Thé
<p>SOIR (18H30)</p> <ul style="list-style-type: none"> - Soupe Ezogelin (riz, lentilles corail, bulgur, oignon, salça de tomate, piment) - Epinards au yaourt - Borani (viande de bœuf hachée, blette, böriüle, salça, oignon, huile d'olive) - Piment - Pain blanc - Turşu - Fruits - Thé / Pistaches 	<p>SOIR (18H)</p> <ul style="list-style-type: none"> - Soupe Ezogelin (riz, lentilles corail, bulgur, oignon, salça de tomate, piment) - Feuilles de vigne farcis avec yaourt (yoğurtlu yaprak sarması) (riz, huile d'olive, raisins, secs, piment) - Soda - Pain blanc - Turşu - Fruits - Thé / Pistaches 	<p>SOIR (18H45)</p> <ul style="list-style-type: none"> - Yuvarlama (boulettes de viande et bulgur mijotée dans une sauce d'huile de queue de mouton, de yaourt, de pois chiche, de menthe) - Türlü (aubergines, poivrons, ail, oignons, tomates, pomme de terre, ail grillés dans l'huile d'olive) - Pain blanc - Fruits - Thé / Pistaches 	<p>SOIR (18H30)</p> <ul style="list-style-type: none"> - Pilav avec viande de bœuf et haricots secs au salça et à l'huile d'olive. - Pain blanc - Fruits - Soda - Thé / Pistaches 	<p>SOIR (18H30)</p> <ul style="list-style-type: none"> - Keme ası (« truffe blanche, viande bœuf, yaourt, pois chiches, œuf) - Pilav - Pain blanc - Fruits - Thé / Pistaches 	<p>SOIR (18H)</p> <ul style="list-style-type: none"> - Pâtes à la bolognaise - Pain blanc - Coing confit - Fruits - Thé / Pistaches / graines de tournesols grillées 	<p>SOIR (18H)</p> <ul style="list-style-type: none"> - Lahmacun (avec salade, tomate, persil, jus de citron) - Ayran - Thé

Enquête alimentaire réalisée dans la famille de Saygin (n°20) du 09/04/2012 au 15/04/2012. Saygin, sa femme et leur fils de 16 ans. Le père est employé d'administration, son épouse est femme au foyer. En vert, les consommations de Saygin, en bleu, celles de sa femme, en rouge celles de leur fil, en noir, les repas pris en commun. Soulignés, les préparations intégrées au système alimentaire gaziantepli, soit du fait de leur préparation, soit, concernant certains produits, de leur origine (turşu et pistaches par exemple).

TABLEAU 14 : CALENDRIER CONCERNANT LA FAMILLE DE MAHMUT (N°1)

LUNDI	MARDI	MERCREDI	JEUDI	VENDREDI	SAMEDI	DIMANCHE
<p>MIDI (12-13H)</p> <ul style="list-style-type: none"> - <u>Lahmacun</u> / Ayran - <u>Kelle paca</u> - Pilav avec viande de bœuf et haricots secs au <i>salça</i> et à l'huile d'olive. - Galette (<i>dürüm</i>) - Thé 	<p>MIDI (12-13H)</p> <ul style="list-style-type: none"> - Kebap d'Adana - <u>Poêlée de gombos</u> (<i>bamya tavası</i>) - Fruits - Galette - Pain blanc - Biscuits - Thé 	<p>MIDI (12-13H)</p> <ul style="list-style-type: none"> - <u>Kebap d'aubergine</u> - <u>Musakka</u> - Fruits - Galette - Pain blanc - Thé 	<p>MIDI (12-13H)</p> <ul style="list-style-type: none"> - <u>Lahmacun</u> / Ayran - <u>İçli köfte</u> - <u>Doğrama</u> - Fruits - Galette (<i>dürüm</i>) - Thé 	<p>MIDI (12-13H)</p> <ul style="list-style-type: none"> - <u>Kebap d'aubergine</u> / Pilav - <u>Köfte au four</u> - Galette (<i>dürüm</i>) - Jus de fruits - Thé 	<p>PETIT DEJEUNER (11H-11H30)</p> <ul style="list-style-type: none"> - <u>Kebap</u> - Légumes crus (tomates, concombres, olives) - Galette (<i>dürüm</i>) - Jus de fruits - Café - Thé 	<p>PETIT DEJEUNER (11H-11H30)</p> <ul style="list-style-type: none"> - Légumes crus (tomates, concombres, olives) - <u>Fromage <i>sikma</i> de Gaziantep</u> - <u>Mubammara</u> (<i>salça</i> noix, mélasse de grenade, jus de citron) - Pain blanc - Thé
<p>SOIR (18H30)</p> <ul style="list-style-type: none"> - <u>Poêlée de gombos</u> (<i>bamya tavası</i>) - <u>Baklava</u> - Fruits - Thé 	<p>SOIR (18H)</p> <ul style="list-style-type: none"> - <u>Musakka</u> (viande hachée de bœuf, aubergine, tomates, <i>salça</i>, beurre, oignon) - Fruits - Pain blanc - Biscuits - Thé 	<p>SOIR (18H45)</p> <ul style="list-style-type: none"> - <u>Doğrama</u> (viande de bœuf, aubergine, pois chiche, tomates, oignon, ail, <i>salça</i>) - Fruits - Pain blanc - Biscuits - Thé 	<p>SOIR (18H30)</p> <ul style="list-style-type: none"> - Köfte au four (mélange de viande de mouton et bœuf revenu dans l'huile d'olive, pommes de terre, tomates, poivrons) - Pain blanc - Biscuits - Thé 	<p>SOIR (18H30)</p> <ul style="list-style-type: none"> - <u>Farcis de poivron séchés</u> (poivrons séchés farci de riz, de viande de bœuf, de petits raisins, <i>salça</i>) - Fruits - Pain blanc - Biscuits - Thé 	<p>SOIR (18H)</p> <ul style="list-style-type: none"> - <u>Farcis de poivron séchés</u> (poivrons séchés farci de riz, de viande de bœuf, de petits raisins, <i>salça</i>) - Fruits - Pain blanc - Biscuits - Thé 	<p>SOIR (18H)</p> <ul style="list-style-type: none"> - <u>Kabak oturtması</u> (viande hachée, courgette, oignon, <i>salça</i>) - Fruits - Pain blanc - Biscuits - Thé

Enquête alimentaire réalisée dans la famille de Mahmut (n°1) du 03/06/2013 au 09/06/2013: Mahmut et sa femme. Mahmut est chauffeur routier, son épouse est femme au foyer. En vert, les consommations de Mahmut, en bleu, celles de sa femme, en noir, les repas pris en commun. Soulignés, les préparations intégrées au système alimentaire gaziantepi, soit du fait de leur préparation, soit, concernant certains produits, de leur origine (turşu et pistaches par exemple).

Cette attention portée à l'origine des produits n'est pas anecdotique, mais conditionne pour la majorité des enquêtés la conformité des plats avec le système gaziantepi. Concernant certaines denrées, l'étroitesse de leur aire de production et de consommation suppose *de facto* une origine clairement identifiable qui permet de se préserver de toute contrefaçon : ainsi du fromage pressé (*sıkma peyniri*) dont le territoire d'expression se cantonne peu ou prou aux limites du département, ou encore des pistaches dont la place hégémonique du département Gaziantep dans la production nationale suppose elle-aussi une origine aisément identifiable (Raffard, 2014). Pour d'autres ingrédients, leur utilisation partagée par la majeure partie de la population tend à gommer, selon certaines enquêtés, les spécificités des saveurs locales. Pour Emine (n°18) par exemple, le strict respect de la recette des farcis de poivrons (*biber dolmas*) ne saurait recréer à lui-seul les saveurs de la version gaziantepi ; sans véritables poivrons « de terroir » (*yöresel*) le résultat obtenu ne peut dépasser le simple rôle d'ersatz. Remarques similaires chez Recep (n°26) pour qui « un *çiğ köfte* qui ne contient pas de bulgur de Gaziantep, n'est pas un vrai *çiğ köfte*, c'est l'équivalent des saloperies que vend İbrahim¹⁹⁰ ». Leitmotiv dans le discours de plusieurs enquêtés, le *çiğ köfte* apparaît comme le symbole de particularités culinaires à préserver et à défendre (Ahmet, n°13 ; Abdulkadir, n°16 ; Emine, n°18 ; Recep, n°26). Le succès et la diffusion à l'ensemble du pays d'un plat jusqu'alors identifié à l'aire culinaire est-anatolienne s'est en effet accompagné, comme nous l'avons vu précédemment, d'un « appauvrissement » de la recette traditionnelle : la quantité d'épices, notamment le piment, s'est réduite, mais, surtout, l'utilisation de viande crue a été interdite par mesure d'hygiène, pour laisser la place à une version végétarienne de la recette originelle. Ne concernant que les établissements commerciaux de restauration, ces injonctions sont pourtant vues d'un mauvais œil de la part de nombreux enquêtés et notamment Orhan (n°6) :

« Ils disent que la viande crue c'est mauvais pour la santé. Ce n'est pas vrai. A mon avis, c'est un mensonge, ils veulent juste faire des économies parce que même sans viande, les prix n'ont pas baissé. [...] Le problème c'est qu'à cause de leurs décisions, nous perdons nos plats et nos savoir-faire. Si tu ne sais pas faire la cuisine, où vas-tu pouvoir manger un vrai çiğ köfte ? Dans les fast-foods, les employés ne connaissent rien. Ils ne malaxent que pour donner la forme, mais ils reçoivent le tout déjà préparé. Une fois, j'y suis allé. Ca n'a aucun goût, c'est fade, il n'y a pas d'épice, rien ».

Le même ton acerbe empreint de nostalgie est partagé par Abdulkadir (n°16) :

¹⁹⁰ Recep fait ici allusion à la chaîne de restauration rapide *Tatlıses Çiğ Köfte* dont le propriétaire n'est autre que le chanteur à succès İbrahim Tatlıses.

« Ça m'énerve quand je vois les vendeurs actuels de *çiğ köfte*. Il y en a un juste en face, regarde ! Le matin, il y a un camion qui apporte la marchandise. Les employés sont des étudiants qui ne connaissent rien à la cuisine et qui vendent des *çiğ köfte* affreux ! [...] Quand j'étais petit, je me souviens que certains jours, ma mère retrouvait les voisines et elles faisaient ensemble des kilos de *çiğ köfte*. Après, elle nous demandait de le distribuer dans le quartier. Mais ça, aujourd'hui, c'est fini » (Abdulkadir, n°16).

Comme une réponse à cette perte d'identité culinaire, la présence ou la préparation scénographiée d'un *çiğ köfte* devenu le plat-totem de mangeurs gaziantepi qui, individuellement ou en groupe, lui assigne un véritable rôle identitaire lors des repas, festivals, réunions et autres pique-niques (PHOTOGRAPHIE 5).

PHOTOGRAPHIE 5 : PREPARATION DE ÇIĞ KÖFTE LORS D'UN PIQUE-NIQUE FAMILIAL



Les *çiğ köfte* sont des boulettes de bulgur et de viande crue, auxquelles sont ajoutées des tomates, de l'ail, du *salça* de tomate, du persil, des épices en particulier du piment. Le malaxage à la main, en plus de mélanger les différents ingrédients, permet surtout à la viande crue de cuire sous l'action des épices. Le *çiğ köfte* à la viande (*etli çiğ köfte*) est l'un des plats les plus souvent mentionnés par les enquêtés pour illustrer ce que signifie, pour eux, cuisine de Gaziantep.

Cliché : P. R., Istanbul, mai 2010

Tous les mangeurs et/ou cuisiniers n'accordent pourtant pas la même importance à l'origine des produits. Pour certains, comme Hatice (n°39), le lieu de production des ingrédients compte moins que le savoir-faire pour les accommoder :

« *Franchement, quand tu fais du Borani ou du Yuvarlama, tu t'en fiches de savoir si tes boruilles ou ton bulgur viennent ou non de Gaziantep, l'important c'est de savoir les préparer et que tes plats soit bons. Le reste, ce sont des bêtises pensées par des gens qui ont du temps à perdre* » (Hatice, n°39).

6.1.3.2. *Déconstruction alimentaire et mise à distance des cadres identitaires originels*

La récurrence dans les discours et dans les pratiques de la référence culinaire gaziantepli trouve néanmoins plusieurs détracteurs parmi les enquêtés interrogés, notamment chez les mangeurs les plus jeunes pour qui l'exacerbation de l'origine relève de l'incongruité (Eda, n°41 ; Aslı, n°45 ; Ergin, n°46¹⁹¹). Ni considérée comme une donnée fondamentale dans la construction de leur individualité et de leurs choix, ni utilisée comme un instrument de sociabilité et d'inclusion à la société stambouliote, leur origine régionale est au contraire rendue obsolète par une migration vécue comme un déracinement positif, comme un éloignement positif du cadre familial et comme une possibilité d'ouverture de leur champ d'action et d'expérience¹⁹². Ce positionnement parfois radical trouve dans l'acte alimentaire un domaine privilégié pour exprimer la rupture tant réelle que symbolique avec les normes symbolisées par la famille et les proches.

De nouvelles stratégies alimentaires se construisent alors sur le double registre expérimentation/transgression. La déconstruction du schéma traditionnel du repas est tout d'abord revendiquée au profit d'une démultiplication de la prise alimentaire tout au long de la journée. Désormais seuls à décider de leur calendrier et de leurs consommations, ces mangeurs élaborent de nouvelles habitudes alimentaires rompant avec leurs pratiques antérieures :

« *Vraiment depuis que j'ai déménagé à Istanbul, je suis libre. Je peux manger ce que je veux, quand je veux. Ma mère n'est plus toujours derrière moi, même si elle continue à penser que sans elle je ne mange rien ici. D'ailleurs, c'est assez drôle car quand elle m'appelle au téléphone, elle est toujours inquiète pour moi. Comme si j'allais bientôt mourir. Et elle finit toujours par me dire qu'elle peut m'envoyer à manger si je ne trouve pas certains produits à Istanbul* » (Eda, n°41).

Les plats préparés par les cuisinières dans le cadre familial laissent place à des consommations qui s'appuient sur des ressources déjà préparées (différents types de surgelés) ou nécessitant un

¹⁹¹ Les trois enquêtés concernés ont respectivement vingt-deux, vingt-cinq et trente et un ans.

¹⁹² Leur incompréhension pour ne pas dire leur agacement à l'égard de notre insistance à les interroger sur l'importance qu'ils accordent à la référence gaziantepli traduit une mise à distance volontaire d'un système normatif vécu comme contraignant.

minimum de savoir-faire (pâtes, frites). Le gain de temps gagné sur la préparation alimentaire passe aussi par la fréquentation régulière d'établissement de restauration – les *self servis* sont souvent mentionnés –, en particulier ceux proposant différents types de nourritures rapides à consommer (sandwiches, hamburgers, *döner*, *kebab*, *börek*, *pide*, *gözleme*, etc.).

A cette déconstruction du schéma du repas s'ajoute une faible importance accordée à la nourriture, mais surtout une recherche de gain de temps :

« Ma mère passe des heures pour décider ce qu'elle va préparer et il y a toujours quelque chose qui ne va pas. Une fois, mon père ne va pas aimer, la fois suivante, on en a mangé il n'y a pas longtemps. Vraiment, sa vie tourne autour de la cuisine [...] Pour moi, la cuisine ce n'est pas difficile. J'ouvre mon placard, je prends ce qu'il y dedans et puis voilà. Sinon, quand je suis dehors, ça m'arrive de rentrer dans le premier restaurant que je vois. J'ai autre chose à faire que perdre du temps à manger » (Aslı, n°45).

Le recours fréquent aux nombreux sites internet permettant de passer commande directement en ligne dans les restaurants et *fast-food* alentours, se substitue au déplacement physique et suppose des consommations « à flux tendus » réduisant au minimum le stockage des produits et la préparation des repas (PHOTOGRAPHIE 6).

PHOTOGRAPHIE 6 : INTERIEUR DU REFRIGERATEUR D'ERGIN (N°46)



Cliché : P.R., septembre 2013

Si les propos d'Eda (n°41) et Aslı (n°45) illustrent la liberté découverte par des étudiantes amenées à immigrées en raison de leur entrée à l'université, ceux d'Ergin (n°46) expriment pour leur part une mise à distance plus « réfléchie », moins déterminée par l'expérimentation d'une situation personnelle d'un type nouveau. Arrivé à Istanbul en 1996 à l'âge de treize ans avec ses parents, Ergin ne considère plus Gaziantep que comme un lointain souvenir avec lequel les liens concrets et symboliques se sont taris :

« Qu'est-ce que tu veux que je te dise sur Gaziantep ? Je ne m'en souviens pas et je n'y suis jamais retourné. J'ai vécu plus longtemps à Istanbul qu'à Gaziantep [...] Gaziantep, c'est juste une inscription sur ma carte d'identité » (Ergin, n°46).

Le peu d'attention accordée à l'origine géographique explique le peu d'efforts mis en place pour cuisiner

et/ou consommer des plats géographiquement et symboliquement rattachés à Gaziantep. Là où d'autres Gaziantepli voit dans la cuisine régionale un instrument de construction et d'affirmation identitaire, le discours d'Ergin n'y voit qu'hypocrisie, lourdeur et repli sur soi :

« Qu'est-ce que ça peut me faire qu'un ingrédient soit produit à Gaziantep ou qu'on dise que tel ou tel ce plat est typique de Gaziantep ? En plus, ça veut dire quoi ces noms ? Comme si les gens qui habitent à Gaziantep mangeraient tous les jours des plats typiques de là-bas. Il y a quelque chose que je ne comprends pas. Comment peut-on dire qu'un kebab aux aubergines est un plat de Gaziantep alors que les aubergines et la viande sont achetées dans le supermarché d'à côté ? Pour moi, c'est complètement stupide ! » (Ergin, n°46).

La véhémence du propos corrobore nos observations quant à l'existence d'une double contradiction permanente entre le discours des mangeurs enquêtés et la réalité de leurs pratiques alimentaires quotidiennes. D'une part, seuls les produits et les plats jugés gaziantepli sont mentionnés lors des entretiens, laissant de côté les nourritures « banales » à la faible charge symbolique ; d'autre part, les enquêtés font preuve d'une tendance à « gaziantepiliser » l'ensemble de leurs pratiques, même quand le lien avec Gaziantep semble à première vue discutable :

*« Mon mari, il n'y a que sept plats qu'il mange, un pour chaque jour. Et si les plats ne sont pas de Gaziantep, il se fâche parce qu'il ne veut manger que ça. Alors moi aussi j'en mange [moi : lesquels ?] Il y a les *kurru dolma*¹⁹³, le *pilav üstü nobut*¹⁹⁴, du *doğrama*¹⁹⁵, le *ekşili köfte*¹⁹⁶, des *lahana sarmaları*¹⁹⁷ et aussi des *lahmacun*, mais eux on les achète directement au restaurant et au « four » (*fırın*)¹⁹⁸. Et crois-moi, si je change le menu, je me fais disputer » (Hatice, n°39).*

Les propos d'Hatice sont une illustration du manque de réflexivité des mangeurs à l'égard de leurs propres choix et comportements et de leur inclination discursive à se focaliser sur un aspect particulier de pratiques plus globales. Certes, la consommation de certains plats comme les *kurru dolma*, le *doğrama* ou les *lahmacun*, ainsi que leurs modalités techniques de préparation semblent s'inscrire dans un ensemble de pratiques façonnées par les normes du système alimentaire gaziantepli. Pourtant, derrière l'affirmation d'un conservatisme alimentaire formalisé par une

¹⁹³ Aubergines et poivrons séchés, réhydratés, puis farcis d'un mélange de riz et de viande hachée assaisonné de piment, de sel, de poivre, parfois de petits raisins secs (*kuş üzümü*).

¹⁹⁴ Riz cuit dans de l'huile et recouvert de pois chiches revenus dans une sauce d'huile, de *salça* de tomate et d'oignons.

¹⁹⁵ Morceaux de viande de bœuf revenus puis mijotés dans une préparation de tomates, aubergine, oignons, ail et pois chiches.

¹⁹⁶ Boulettes de viande hachée de bœuf et de *bulgur* cuites et servies dans une sauce mélangeant pois chiches, *salça* de tomate et de poivron, persil et jus de citron.

¹⁹⁷ Feuilles de chou farcies de riz et de viande hachée revenue dans le beurre et l'huile végétale (*smryağ*).

¹⁹⁸ Le mot turc *fırın* vient de l'arabe *furn* et désigne traditionnellement le four qui permet de cuire le pain. Par extension, *fırın* désigne aussi le magasin qui possède un four, qui fait cuire le pain, ainsi que les autres plats que peuvent apporter les clients.

certaine forme de gastrophobie¹⁹⁹ (Fischler, 1990 : 62), certains choix témoignent d'influences plus larges que ne le laisse deviner le discours d'Hatice : la recette du *pilav üstü nobut* ou du *ekşili köfte* que prépare la cuisinière n'ont rien de véritablement gaziantepi, tout comme celle des *labana sarmaları* qui s'inscrit plutôt dans les techniques de préparation dominantes dans les régions de la mer noire (préférence d'Hatice pour le beurre et d'huile, lorsque la version gaziantepi « typique » utilise de l'huile d'olive). On touche ici un point méthodologique et scientifique fondamental puisque l'analyse du travail discursif d'auto-identification élaboré par les immigrés ne peut permettre, à elle-seule, de saisir la réalité de leurs pratiques.

Mais, finalement, de quelles pratiques parle-t-on ? De celles qui, bien que résiduelles, maintiennent pourtant un équilibre réel ou symbolique entre la région de départ et celle d'installation ? Celles témoignant de processus d'adaptation à une nouvelle société urbaine et à un ou plusieurs nouveaux systèmes alimentaires ? Celles, communes à l'ensemble des mangeurs de Turquie, qui, malgré leur faible charge symbolique, impriment largement leur empreinte sur les choix et les comportements alimentaires ? En d'autres termes, il s'agit de ne pas s'enfermer dans l'observation d'un seul type de nourritures et pratiques, mais de replacer les comportements alimentaires des populations immigrées au sein de systèmes plus larges dépassant la simple dimension régionale.

6.1.3.3. Des pratiques gaziantepi intégrées à des systèmes culinaires globaux

L'analyse croisée des calendriers alimentaires synthétisant les consommations hebdomadaires des foyers de Saygın (n°20) et Mahmut (n°1), des informations obtenues lors des entretiens et de celles acquises grâce à l'observation de plusieurs repas quotidiens s'est jusqu'à maintenant contentée de constater la survivance de pratiques alimentaires héritées du contexte socio-culturel pré-migratoire. A condition de ne pas se focaliser uniquement sur ce qui peut sembler « typique » ou « traditionnel », il apparaît en effet que ces plats-totems occupent une place secondaire dans la plupart des repas observés – le cas de Mahmut et de sa femme fait figure d'exception –. Par exemple, sur les trente plats recensés dans le calendrier de la famille de Saygın (TABLEAU 12a), seuls sept d'entre eux renvoient de manière plus ou moins évidente à une grammaire culinaire gaziantepi. Plus généralement, seul un tiers (vingt-six plats) des quatre-vingt-deux plats

¹⁹⁹ Pour Claude Fischler, la notion de gastrophobie est l'expression, dans le domaine alimentaire d'« une crainte de l'inconnu et d'une résistance à l'innovation » (*Ibid.* : 63).

mentionnés dans les calendriers ou inventoriés lors de nos observations consacre l'attachement à des pratiques en rapport avec le système culinaire gaziantepi d'origine. Les menus sortent du prétendu carcan régional et intègrent des préparations que l'adoption par l'ensemble de la population turque a « nationalisées » : *mantı*²⁰⁰, feuilles de vigne farcis (*yaprak sarması*), soupe *Ezogelin*, *pilav üstü nobut/fasulye*, différents types de boulettes, poisson, épinards au yaourt, *döner*, riz au lait (*sütlacı*) sont autant d'expressions d'une ouverture, volontaire ou inconsciente, à d'autres pôles d'influence. Encore exceptionnelle, la présence de produits et de plats « étrangers²⁰¹ » (pâtes à la bolognaise, pizza, hamburger) commence elle-aussi à faire son apparition dans les pratiques quotidiennes des mangeurs.

Le choix des biens de consommation « bruts » illustre, à une échelle encore plus fine, cette inscription des normes alimentaires gaziantepi au sein de pratiques soumises à des influences de plus en plus complexes et emboîtées. Librement inspirée du travail photographique et analytique de Peter Menzel et Faith d'Aluisio²⁰² (Menzel et d'Aluisio, 2007), notre observation s'est portée sur le contenu des réfrigérateurs et autres garde-mangers des enquêtés ayant accepté de nous recevoir chez eux. Si cette expérience mérite d'être étendue à d'autres foyers gaziantepi, mais aussi originaires d'autres régions de Turquie, les premiers résultats obtenus peuvent être considérés comme des instantanés fidèles des comportements alimentaires quotidiens (PHOTOGRAPHIES 6 ET 7).

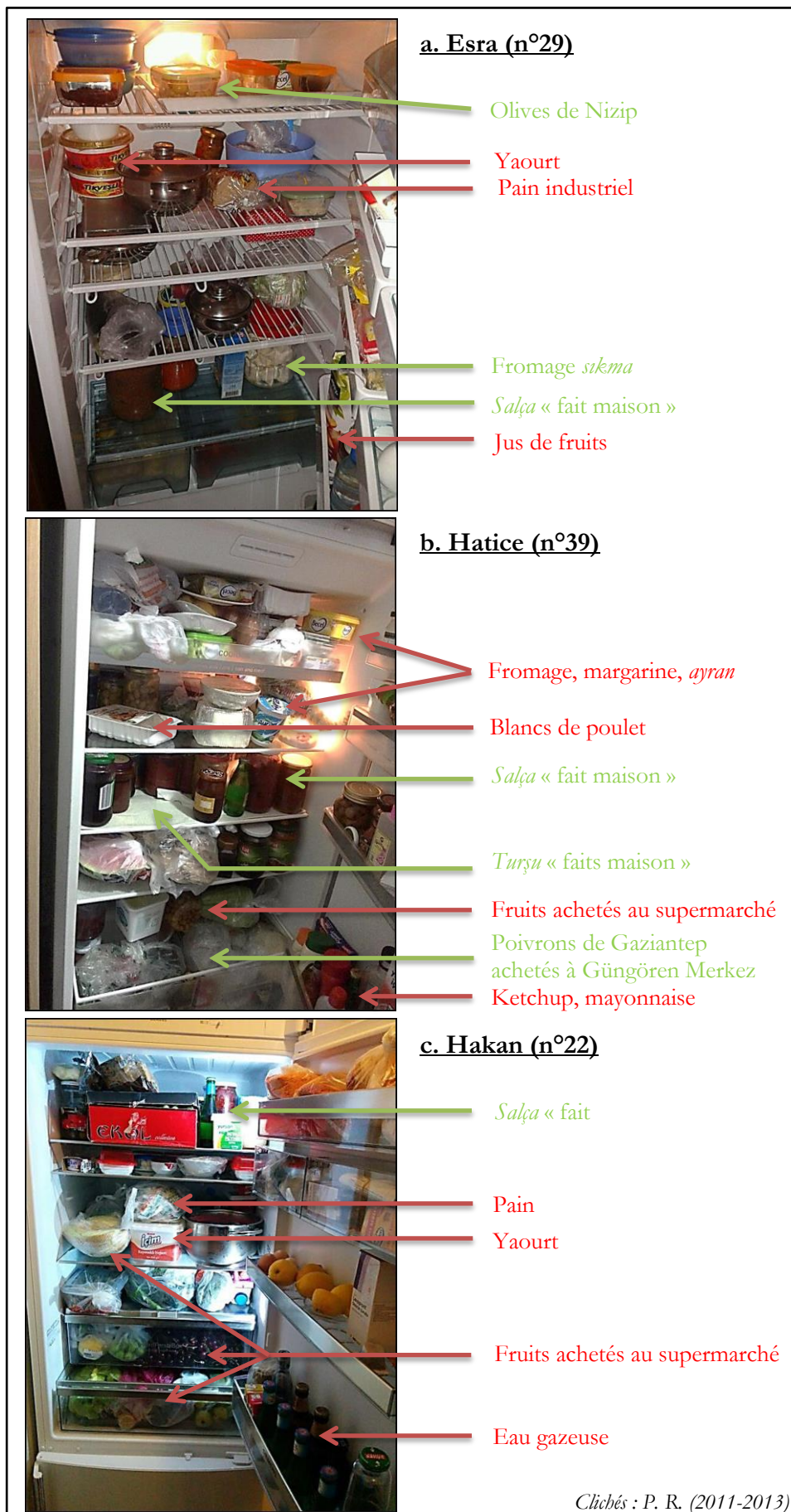
Le premier concerne la variabilité de l'importance accordée au stockage de produits en provenance de Gaziantep ou s'y rapportant de manière évidente selon les foyers observés. Chez Esra (n°29) et Hatice (n°39), réfrigérateurs comme garde-mangers témoignent d'un approvisionnement permanent en produits frais (olives, poivrons, fromage, baklava) et de plus longue durée (*salça*, poivrons et aubergine séchés, *pekmez*, *turşu*, *bulgur*, pistaches) directement en provenance de la région d'origine. A l'opposé, ceux d'Hakan (n°22), de Muhlis (n°27), de Seçkin (n°34) et plus encore d'Ergin (n°46) illustrent un rôle mineur, voire absent, de ces ingrédients

²⁰⁰ Les *mantı* turcs sont des petits raviolis fourrés à la viande et servis avec du yaourt et souvent associés soit à la ville centre-anatolienne de Kayseri, soit à celle de Sinop sur la mer noire.

²⁰¹ Ces plats d'influence étrangère renvoient toutefois à un exotisme contrôlé puisqu'ils représentent des préparations facilement assimilables aux pratiques alimentaires turques. Encore résiduelle, leur apparition progressive dans les habitudes des mangeurs turcs s'explique en particulier par le succès des malls commerciaux qui ne cessent de se développer dans la plupart des villes de Turquie et de leurs *food court* dont une partie des restaurants propose de la cuisine italienne ou asiatique.

²⁰² Dans leur livre *Hungry Planet*, les deux auteurs cherchent à mettre en image la diversité alimentaire mondiale. Pour ce faire, ils choisissent de photographier une vingtaine de familles originaires de différents pays du monde posant devant l'ensemble des produits alimentaires qu'elle consomme pendant une semaine. Notre choix de nous concentrer sur les lieux de stockage des denrées est une réponse à l'impossibilité matérielle de rassembler le jour de l'entretien l'ensemble des consommations d'une semaine.

PHOTOGRAPHIE 7 : INTERIEURS DES REFRIGERATEURS DE PLUSIEURS FOYERS ENQUETES



En rouge : produits « banals » ; en vert, produits faisant référence à Gaziantep

Clichés : P. R. (2011-2013)

dans leurs logiques de préparation culinaires. La seconde tendance observable à travers l'analyse des lieux de stockage est l'hégémonie des ingrédients issus d'un procédé industriel de fabrication.

Jamais mentionnée spontanément par les enquêtés, l'insistance à faire parler les mangeurs de ces produits perçus comme banals, de leur utilisation et des significations qui leur sont associées, aboutit à l'exposé d'une hiérarchie cognitive entre de « vrais » produits alimentaires, symboles d'un lieu géographique et d'un système socio-culturel singulier, et des denrées qui, malgré leur utilisation permanente, ne méritent, à leurs yeux, aucune attention particulière. Ce processus d'industrialisation du fait alimentaire qui touche aujourd'hui, selon une intensité variable, l'ensemble des pays du monde où se sont installés entreprises agroalimentaires, chaînes de production, circuits structurés et établissements de distribution participe à créer une abondance nouvelle de nourritures mais aussi à diluer les normes identificatoires associées aux pratiques alimentaires traditionnelles : « *La préparation culinaire se déplace de plus en plus de la cuisine à l'usine : les nouveaux « aliments-services » incorporent de plus en plus de travail et de temps, qu'il s'agisse de plats tout préparés ou de légumes pré-épluchés, de purées instantanées ou de café soluble, en déchargeant d'autant le consommateur. La cuisine s'industrialise autant que l'agriculture et que la transformation de ses produits* » (Fischler, *op. cit.* : 193).

Dans le contexte turc, si le degré d'industrialisation des ressources liées à l'alimentation n'a pas encore atteint celui des pays occidentaux, l'érosion progressive d'habitudes alimentaires localisés et géographiquement différenciés à travers le territoire national annonce des dynamiques qui ne sauraient manquer de se renforcer lors de ces prochaines années. En effet, tandis que les espaces urbains voient se multiplier les succursales appartenant à plusieurs firmes multinationales (Carrefour, Migros, Dia, ...) ou nationales (Bim, Şok, Tansaş, ...) de la grande distribution et que l'industrie agroalimentaire acquiert une visibilité nouvelle, les mangeurs font de plus en plus recours à des biens alimentaires issus d'un processus industriel de fabrication industrielle. Produits de base comme les céréales, laitages, boissons, œufs, viande, mais aussi fruits et légumes issus de procédés agricoles intensifs, standardisent et homogénéisent l'intérieur des garde-mangers : des marques turques (Ülker, Sütaş, Banvit, Öncü, Keskinoglu, ...) et internationales (Nestlé, Coca-Cola, Pepsi, Danone) trônent désormais dans les réfrigérateurs, sur les étagères des placards et témoignent de comportements toujours plus complexes et désormais intégrés à des systèmes alimentaires globaux structurés par une pluralité d'influences.

6.2. Des pratiques alimentaires de plus en plus multi-polarisées

Comment l'alimentation des Gaziantepi s'est-elle transformée ou « modernisée » suite à l'arrivée à Istanbul ? Questionnement récurrent depuis les premières recherches consacrées aux pratiques alimentaires des populations immigrées, l'analyse de ces transformations ne cesse aujourd'hui de se complexifier, tant le contexte global au sein duquel elles s'expriment est marqué par une double dynamique d'homogénéisation des plats, des saveurs et des pratiques d'une part, de maintien voire de renforcement des particularismes alimentaires et culinaires locaux de l'autre (Fischler, 1990 ; Ariès, 1997 ; Corbeau et Poulain, 2002 ; Ascher, 2005 ; Poulain, 2005 ; Fumey, 2007a ; 2007b).

Concernant notre objet de recherche, nous cherchons à approfondir la déconstruction de certains des réflexes méthodologiques qui ont présidé pendant des années à l'analyse des recompositions culinaires expérimentées par les mangeurs migrants et d'apporter des éléments de réponse à notre questionnement de manière plus complexe qu'une analyse en termes d'opposition entre les deux expressions d'un processus finalement commun ou d'évaluation du degré d'adoption des normes dominantes de la société d'installation. Pour ce faire, il s'agit dans un premier temps de définir la nature de ces recompositions et de ces reformulations alimentaires et culinaires. La première étape de cette partie s'attache donc à identifier les expressions et les modalités concrètes que prennent ces changements pour définir, dans un deuxième temps, les références autour desquelles elles se structurent les unes par rapport aux autres. L'objectivation de ces pôles d'influence ne peut toutefois s'effectuer selon une approche figée qui serait incapable de saisir l'hétérogénéité et les spécificités des comportements individuels. Nous formulons alors l'hypothèse que ces systèmes de référence divergent d'un mangeur immigré à l'autre et qu'une analyse de ces comportements nécessite d'articuler la trajectoire migratoire de chacun aux significations personnelles qu'il donne à ces pôles d'influence.

6.2.1. La question de la substitution, ou l'impossible mimétisme culinaire

Regrouper sous le terme général de « transformations » l'ensemble des évolutions que connaissent les pratiques des mangeurs immigrés, tend à araser la multitude d'expressions qu'elles peuvent prendre et échoue ainsi à comprendre leurs singularités. Il s'agit donc d'identifier parmi

l'hétérogénéité des comportements individuels, les tendances et les modalités qui orientent ces évolutions.

Les travaux consacrés aux pratiques alimentaires des groupes immigrés se sont longtemps résumés à la question des substitutions de nourritures, sans pour autant interroger véritablement la polysémie du terme « substitution ». Trop souvent réduites à une seule dimension concrète de l'acte alimentaire (remplacement d'un ingrédient par un autre, abandon ou ajout d'une saveur, fréquentation préférentielle d'un commerce, stratégies d'approvisionnement en produits locaux, ...), la plupart des recherches peinent à proposer une lecture globale, synthétisant l'ensemble des dimensions touchées par des dynamiques culinaires, évolutives et complexes. Des stratégies d'approvisionnement aux techniques de préparation ou de consommation, en passant par les manières de table, le rôle du repas, les vecteurs d'information, ou les significations accordées à un produit ou un plat, chacun de ces domaines connaît en effet des transformations concomitantes mais d'intensité variable selon les individus observés.

Pour l'observateur, les difficultés à appréhender ces transformations s'expliquent tout d'abord par la résistance d'un certain nombre d'enquêtés à reconnaître, du moins dans un premier temps, l'existence de telles dynamiques de substitutions. Niées chez les mangeurs les plus véhéments, celles-ci sont le plus souvent minimisées, alors même que les préparations culinaires réalisées à Istanbul sont, à en croire les enquêtés eux-mêmes, assez éloignées des recettes de départ :

« Je n'ai pas l'impression que la vie à Istanbul a transformé notre alimentation, mais c'est vrai qu'il y a des plats, à Istanbul, ils sont impossibles à préparer. Par exemple, si je te demande de me trouver à Istanbul des keme²⁰³, je suis sûre que tu reviendras bredouille. A Istanbul, personne ne vend de keme, c'est typique de Gaziantep [...] Je connais un primeur d'Urfa et lui il en importe, mais sinon c'est impossible [...] Pour le Muhammara, c'est différent. Les ingrédients tu peux les trouver au marché mais ils n'ont pas de goût. C'est pourquoi je vais chez les épiciers gaziantepili. Mais eux non plus, ils n'ont pas vraiment les mêmes produits. Les gens qui te disent que leur nourriture n'a pas changé, tu peux être certain qu'ils mentent » (Seval, femme de Saygin, n°20).

C'est une immuabilité finalement paradoxale qui ressort des propos de Seval, puisqu'elle-même reconnaît la difficulté à se procurer certains aliments et l'impossibilité à retrouver les mêmes saveurs qu'à Gaziantep. Affirmant lui-aussi la continuité de ses pratiques, Muhlis (n°27) avoue également une obligatoire adaptation à un contexte stambouliote aux normes plus restrictives :

²⁰³ Le *keme* est une espèce particulière de champignon aussi appelée *domalan*, *tombalak*, *topalak*, *geme* ou encore *kumi* en turc, terfesse en français. Aussi appelé truffe des sables ou truffe du désert, il s'agit d'un champignon apparenté à la truffe utilisé notamment dans certains pays du Maghreb, mais aussi en Syrie.

« Puisque tu insistes, il y a une chose qui a changé, c'est de ne plus pouvoir faire de kebab chez moi. A Gaziantep, quand on voulait faire des kebab on sortait le mangal, on le mettait sur la terrasse de l'appartement et on cuisinait. Quand je suis arrivé à Istanbul, j'ai fait pareil, je ne savais pas que c'était interdit. Et puis cinq minutes après, j'ai une voisine qui est venue me dire que je n'avais pas le droit parce que l'immeuble pouvait prendre feu. Donc maintenant, si je veux manger des kebab, je dois aller au restaurant. C'est moins bon et ce n'est pas pratique » (Muhlis, n°27).

Comme Muhlis, Ümmet (n°3) remarque que l'arrivée à Istanbul a consacré l'abandon, du moins dans le cadre domestique, de la consommation de viande grillée et de légumes cuits au feu de bois. Cette impossibilité technique entraîne une transformation des comportements alimentaires dans leur ensemble : les cuissons bouillie, poêlée, parfois sautée remplacent progressivement le recours à la cuisson grillée, tandis que la consommation fréquente de kebab qui caractérisait les pratiques alimentaires à Gaziantep, est transférée vers les restaurants.

Cette reconnaissance à demi-mots de dynamiques de substitutions apparaît dans le discours des enquêtés comme une adaptation « forcée » rendue inévitable par un ensemble de facteurs tant structurels que conjoncturels : différences climatiques entre Gaziantep et Istanbul altérant la qualité des produits ; difficultés d'approvisionnement ; pression de certains membres des foyers, en particulier les plus jeunes, pour diversifier les menus quotidiens et sortir d'un système alimentaire à leur sens trop strict ; oubli total ou partiel des recettes traditionnelles ; difficultés à se procurer tel ou tel ustensile ; impossible recours aux mêmes modes de cuisson qu'à Gaziantep – notamment pour griller la viande – ; piètre qualité des produits disponibles à Istanbul, etc.

Pourtant, contrairement à l'hypothèse communément admise selon laquelle le remplacement d'ingrédients par d'autres touche en premier lieu les aliments de base que sont les céréales (Calvo, 1997 ; Anteby-Yemini, 2006), l'exemple des Gaziantepiens d'Istanbul témoigne de substitutions qui touchent plus la qualité réelle ou perçue des produits que les produits ou les recettes eux-mêmes, ce qui ne signifie pas, aux yeux de certains enquêtés, absence de transformations :

« Les gens qui ne connaissent rien à la cuisine pensent qu'il n'y a aucune différence entre les différents types de bulgur. Mais si, par exemple, tu remplaces le firik²⁰⁴ par du bulgur normal, ton pilav il n'aura pas le même goût. Parce que pour cuire du bulgur ou du firik, on n'utilise pas la même quantité de graisse, et ton plat mettra plus longtemps à cuire. En fait, ton plat sera un autre plat » (Nuran, n°28).

Discours similaire chez Yavuz (n°19), épicier à Güngören Merkez :

²⁰⁴ Le firik est un type particulier de bulgur.

« Bien sûr que les produits de Gaziantep ont un goût différent parce qu'il n'y a pas de produits chimiques dedans. Les produits que j'achète, je vais les chercher directement dans les villages, donc je sais comment et par qui ils sont faits. Ils sont naturels et 100% biologiques ! D'ailleurs, si c'était les mêmes que ceux qu'on peut trouver dans les supermarchés, je n'aurais pas de clients » (Yavuz, n°19).

Certes, les relatives facilités d'approvisionnement en produits de base comme le *bulgur*, le blé, ou les lentilles rendues possibles par les échanges avec la région d'origine, expliquent la capacité des mangeurs à minimiser le processus d'acculturation alimentaire, mais ne gommement toutefois pas l'impression, chez certains enquêtés, de perdre une partie du goût qu'ils connaissaient à Gaziantep :

« Si quelqu'un te dit qu'il mange de la vraie cuisine de Gaziantep à Istanbul, c'est un menteur. C'est impossible. D'ailleurs, même si tu as les mêmes produits, le goût de la cuisine est différent [...] pour moi, c'est à cause du climat : à Istanbul, il y a la mer, c'est plus humide [...] par exemple, si tu regardes le pain qu'ils font dans certains firm, la recette est la même qu'à Gaziantep. Par contre, ici, tu ne peux pas le garder du matin jusqu'au soir. Il devient mou tout de suite » (Recep, n°26).

Dans ce contexte, le positionnement de certains mangeurs à l'égard du *salça*²⁰⁵ symbolise ce sentiment de perte progressive des goûts traditionnels au profit de quelques marques industrielles dont les productions n'ont de *salça* que le nom :

« Il y a quelques temps, nous étions au supermarché avec ma femme et j'ai vu qu'Öncü écrivait *salça* de Gaziantep sur ses boîtes. Mais ce qu'ils vendent, ce n'est pas de Gaziantep et ce n'est pas parce qu'on écrit le nom d'une ville que le goût est le même²⁰⁶. De plus, quand tu lis avec quoi ils font le *salça*, tu ne comprends rien. Il y a plein de choses chimiques dedans. Pourtant le *salça*, c'est juste des tomates, du sel et du poivre » (Osman, n°33).

Le rejet pour le *salça* industriel que formulent nombre d'enquêtés lors des entretiens est pourtant contredit par l'observation des garde-manger et des ingrédients entrant dans la préparation des plats quotidiens (PHOTOGRAPHIE 7) : sur trente-neuf plats intégrant du *salça*²⁰⁷, seuls quinze d'entre font appel à du *salça* « de terroir » (*yöresel salça*), le reste ayant recours à un ingrédient issu de processus industriels de transformation :

²⁰⁵ Le *salça* se rapproche du concentré de tomate. Présent dans un grand nombre de recettes à Gaziantep comme dans d'autres régions du pays, sa version gaziantepi se différencie de ses voisins par l'utilisation d'une variété particulière de tomate et de poivron, mais aussi par une maturation prolongée des légumes avant d'engager le processus de préparation.

²⁰⁶ Les propos d'Osman sont toutefois à relativiser puisque la marque agroalimentaire Öncü spécialisée dans la fabrication de *salça* a été fondée et a ouvert sa première usine à Gaziantep, suivi par la suite de l'ouverture de deux autres usines à İzmir et Balıkesir.

²⁰⁷ Vingt-sept des plats recensés l'ont été dans des familles résidant à proximité de concentrations commerciales gaziantepi, notamment Güngören Merkez, ou d'une épicerie proposant des produits gaziantepi.

« *Il n'y en a pas partout du salça de Gaziantep. Passer trois heures dans le bus ou le métro pour ça, c'est trop, je n'ai pas le temps [...] c'est vrai que le salça vendu dans les supermarchés est moins bon, mais c'est quand même plus pratique* » (Gülay, n°38).

Pourtant, à en croire le discours des enquêtés et les observations réalisées dans les foyers et les établissements de restauration, les véritables substitutions d'ingrédients sont finalement très marginales dans les dynamiques de transformations culinaires et questionnent plus généralement la pertinence même de la notion de substitution et sa prétendue apparition à la suite d'une ou plusieurs migrations. En effet, dans un contexte alimentaire contemporain marqué par l'influence grandissante de l'industrie agroalimentaire turque ou étrangère, de la grande distribution et de la publicité valorisant l'abondance et la découverte de nouveaux produits, la substitution de nourritures devient un processus inhérent à tout acte alimentaire, à Istanbul comme à Gaziantep²⁰⁸. Substitutions d'une marque par une autre, d'un produit local par un produit sans véritable référence géographique, d'un ingrédient, d'un ustensile ou d'une technique par d'autres, le curseur devient très difficile à placer pour discriminer des ruptures dans le continuum alimentaire. La fausse bipolarité entre une région d'origine synonyme de consommations traditionnelles et une société d'arrivée urbaine qui consacrerait la découverte pour les immigrés d'une certaine forme de modernité alimentaire devient alors anachronique : les dynamiques de substitutions n'apparaissent donc pas avec la migration, tout au plus sont-elles exacerbées.

6.2.2. Découvertes et innovations

Aux substitutions et aux reformulations de pratiques héritées du système alimentaire antérieur à la migration répondent des phénomènes plus marqués, mais tout aussi difficiles à appréhender, qui concernent quant à eux la découverte de nouvelles pratiques de consommation ou, au contraire, l'abandon de certaines habitudes alimentaires. Là encore, il s'agit de se préserver d'un penchant essentialiste qui opposerait des pratiques en cours à Gaziantep marquées du sceau de la tradition et du repli sur soi, à celles d'Istanbul qui seraient, pour leur part, synonymes d'ouverture, de métissage et de modernité. Pourtant, comme observé lors de notre travail à Gaziantep, la

²⁰⁸ L'influence des enseignes étrangères rencontre toutefois des résistances dans le contexte économique gaziantep. Dans un article du 8/07/2011, le quotidien Zaman rapporte que les supermarchés de la marque française Carrefour et de l'enseigne allemande Real ont été obligés de fermer en raison de leurs chiffres d'affaires trop faibles. Parallèlement, les enseignes turques comme Winmar, Çetinkaya, Oli, Sistemli, Sembol, Cergibozanlar, Şafak, Gülmüş ne cesseraient d'ouvrir de nouveaux magasins (cf. http://www.zaman.com.tr/ekonomi_gaziantepi-marketler-dunya-devlerine-kepenk-indirtti_1155730.html).

situation est loin d'être aussi partagée : les consommations quotidiennes, si elles varient d'un foyer et d'un mangeur à l'autre, sont de plus en plus partagées entre plusieurs influences parfois éloignées les unes des autres. L'intégration des mangeurs gaziantepi à des systèmes alimentaires et culinaires dépassant l'échelle régionale ne date alors pas de l'installation à Istanbul, même si cette dernière a renforcé ce mouvement de globalisation des comportements.

Plusieurs enquêtés reconnaissent en effet que le départ de Gaziantep a coïncidé avec la découverte de nouvelles techniques, de nouveaux plats, de nouveaux produits et de nouvelles saveurs. Mentionnée par trente-trois enquêtés, la découverte des produits halieutiques, poisson de mer et crustacés en tête, apparaît la plus manifeste. Sandwiches au poisson (*balık ekmeği*), poissons grillés ou frits²⁰⁹, crevettes gratinées (*karides güveç*), moules farcies (*midye dolması*) sont autant de plats que les mangeurs interrogés affirment consommer plus ou moins régulièrement, mais rarement à leur domicile :

« Non, on ne mange jamais de poisson à la maison. Ce n'est pas parce que nous n'aimons pas ça, mais ma femme ne sait pas le cuisiner. Elle cuisine très bien les köfte, les dolma, et tout le reste mais le poisson elle n'essaye même pas. Par contre, parfois on retrouve des amis pour faire un « raki-balık » (Önder, n°17).

Les raisons de cette absence de consommation de poisson au domicile est l'exacte contraire d'Hasan (n°21) et de Muhlis (n°27) qui, pour leur part, l'ont découverte à la suite de leur mariage avec des femmes originaires des départements de Samsun et d'Izmir²¹⁰ :

« C'est ma femme qui décide ce que nous mangeons car c'est elle qui fait la cuisine à la maison [...] Avec elle, j'ai appris à manger différemment. Je mange moins de viande. Et puis les plats sont moins gras et je mange plus de légumes et d'herbes [...] Et en particulier, je mange beaucoup de poisson maintenant » (Muhlis, n°27).

A côté du poisson, d'autres produits s'intègrent eux-aussi progressivement aux habitudes des mangeurs gaziantepi d'Istanbul : les gombos (Gülнар, n°32), les artichauts (Senal, n°25) certaines plantes comme la mâche, les blettes ou la salicorne (Bülent, n°23 ; Emre, n°24 ; Gülay, n°38), le pain de maïs (*msır ekmeği*) (Hatice, n°39). Même constat pour certains plats de la restauration rapide comme le *tantuni*²¹¹ ou le *kokoreç*²¹² qui, aux dires de certains enquêtés (Mahmut, n°1 ; Murat, n°8 ; Bülent, n°23 ; Seçkin, n°34) étaient inconnus à Gaziantep. A côté de ces produits

²⁰⁹ Les principaux poissons mentionnés lors des enquêtes sont la daurade (*çipura*), le bar (*levrek*), l'anchois de la mer noire (*hamsi*), le chinchard (*istavrit*) ou encore le saumon (*somon*) ou la bonite (*palamut*).

²¹⁰ Samsun est un département littoral de la mer Noire, tandis qu'Izmir est un département situé sur la mer Egée. La cuisine de ces deux régions se caractérise par la place centrale faite aux consommations de poisson.

²¹¹ Emincé de viande d'agneau braisée servi dans une galette de blé (*dürüm*) et accompagné de persil et de tomate.

²¹² Sandwich de tripes de mouton hachées et assaisonnées d'épices.

frais et de ces nourritures urbaines, certains produits issus de l'industrie agroalimentaires ont eux-aussi conquis les tables des foyers, au grand dam de certaines mères :

« C'est vrai qu'à Gaziantep, nous allions peu au supermarché. On allait surtout au marché ou chez le bakkal. Mais ici, il y a Migros juste à côté de chez nous, c'est plus pratique pour faire ses courses [...] Au supermarché, on trouve des produits nouveaux... le ketchup, la mayonnaise... mes enfants ils en mangent avec tout. Même quand je fais des vrais plats de Gaziantep, ils rajoutent leur ketchup. Je trouve ça dégoûtant ! » (Senal, n°25).

Cette déconstruction des normes et des pratiques alimentaires « traditionnelles » s'expriment aussi par la redéfinition de la structure du repas qui peut prendre diverses formes : apparition, notamment chez les mangeurs les plus jeunes, de pratiques de grignotage, « *cette occurrence alimentaire non structurée au cours de laquelle peuvent être consommés un ou plusieurs aliments indépendants les uns des autres* » (Douglas, 1979 : 153) qui facilitent l'entrée dans le foyer de nouveaux produits (sucreries, chips, boissons gazeuses voire plus rarement des « plats préparés » comme les soupes en brique par exemple) par la suite adoptés par les adultes ; atomisation des temps, des lieux et des contenus des repas qui s'exprime par la non-participation de certains membres de la famille aux repas communs, par la multiplication des lieux de consommation²¹³, ainsi que par l'élaboration de menus différenciés selon les attentes de chacun.

La question de l'innovation culinaire s'exprime aussi à travers la découverte à Istanbul de nouvelles cuisines régionales, en particulier celles de la mer Noire et, dans une moindre mesure, des littoraux égéens et méditerranéens. Le *pilav* aux anchois (*hamsi pilav*) revient fréquemment dans le discours des enquêtés, tout comme les feuilles de chou rouge farcies (*kara labana sarmalari*), ou les farcies d'artichauts à l'huile d'olive (*zeytinyagli enginar dolma*). Pourtant, ce sont certains plats issus de différentes cuisines étrangères qui sont les plus mentionnés par les enquêtés. Sushis (Belgin, n°37 ; Serap, n°40 ; Duygu, n°42 ; İrem, n°44), « vraies » pizzas italiennes (Recep, n°26), gauffres (Emine, n°18) témoignent de comportements alimentaires aux influences de plus en plus multi-polarisées :

« Quand nous allons à Cevahir, mes enfants veulent toujours aller manger dans le restaurant asiatique qu'il y a en haut. C'est pas cher, c'est un buffet donc on peut manger beaucoup si on veut. Et puis ça change aussi, on mange des plats qu'on ne connaît pas. Moi j'aime bien les beignets de crevette, mais je n'aime pas les plats salés avec une

²¹³ L'observation d'une atomisation des lieux de consommation est particulièrement visible chez Erol (n°30) : tandis que lui et sa femme mangent sur la table du salon, leur fils prend son repas sur le canapé devant la télévision et leur fille, seule, dans sa chambre.

*sauce sucrée [...] Par contre, il y a beaucoup d'Africains, je ne sais pas pourquoi et ma femme, elle a un peu peur*²¹⁴ » (Emre, n°24).

Très présente dans le discours de certains enquêtés, l'importance prise par la cuisine étrangère dans les habitudes alimentaires mérite toutefois d'être nuancée. Même à Istanbul, les restaurants proposant de la cuisine étrangère sont peu nombreux et circonscrits aux lieux les plus aisés ou les plus cosmopolites de la métropole (Nişantaşı, Taksim, Beşiktaş), tandis que sur les rayonnages des supermarchés, les références étrangères sont limitées à un très petit nombre de produits comme les pizzas surgelées ou certains fromages comme le parmesan ou le gruyère. Encore balbutiant, l'exotisme culinaire ne donne lieu à aucun véritable bouleversement. Bien sûr, il y a les décors où les couleurs du drapeau italien répondent aux idéogrammes chinois, bien sûr les plats ont quelque chose à voir avec la cuisine des pays auxquels ils font référence, mais en s'installant à Istanbul, ces cuisines subissent elles-mêmes de profondes transformations. Les plats proposés et consommés se rapprochent en effet des goûts des mangeurs turcs²¹⁵, tandis que les menus se déclinent sur les structures du système culinaire de la société dominante (Mennel, 1992 ; Krowolski, 1993 ; Fischler, 2001 ; Poulain, 2002 ; Régnier, 2004). Pourtant, malgré le fait que la cuisine servie prenne quelques libertés avec les véritables cuisines servant de référence, les restaurants favorisent une rencontre culinaire entre deux ou plusieurs systèmes qui donne finalement naissance à des formes alimentaires originales et constituent en même temps des lieux d'initiation, des sas vers une découverte ultérieure plus précise de la culture alimentaire en question.

Enfin, l'une des découvertes culinaires majeures à Istanbul est l'augmentation de la fréquentation des restaurants qu'il s'agisse d'établissements proposant une cuisine turque (trente-sept enquêtés déclarent s'y rendre plusieurs fois par mois), étrangères (dix enquêtés) ou gaziantepi (trente-deux enquêtés). En effet, contrairement à l'idée couramment répandue selon laquelle les mangeurs se rendraient au restaurant pour consommer des plats sortants de l'ordinaire ou pour découvrir de nouvelles saveurs, les Gaziantepi interrogés voient au contraire dans les restaurants un moyen de se raccrocher à des plats impossibles à préparer au domicile :

²¹⁴ A la suite de l'entretien avec Emre, nous nous sommes rendus dans le restaurant asiatique en question pour évaluer la véracité de ses propos. Très fréquenté par les clients du centre commercial, l'établissement se distingue en effet par la forte présence d'Africains : plus d'une trentaine d'entre eux était en effet attablé le jour où nous nous y sommes rendus. Les discussions que nous avons eu avec certains d'entre eux ont montré que cette fréquentation s'expliquait notamment par l'offre de plats frits, notamment sous forme de beignets (crevette, aubergine, carotte, etc.), difficilement disponible dans les restaurants proposant de la cuisine de Turquie.

²¹⁵ A titre d'exemple, le restaurant asiatique fréquenté par la famille d'Emre ne propose aucun plat à base de porc. De même les « vraies » pizza italiennes proposées par certains établissements du quartier de Beyoğlu remplacent le jambon par des tranches de saucisse épicée (*sucuk*) de bœuf ou de mouton.

« Pour faire de la vraie cuisine de Gaziantep, les produits ne suffisent pas. Il faut aussi des ustensiles et des cuissons particuliers [...] Certains plats sont impossibles à cuisiner chez soi car il n'y a pas les fours adéquats. Par exemple, on ne peut pas faire cuire des labmacun dans un four électrique » (Tahir, n°6).

PHOTOGRAPHIE 8 : DES PRODUITS CIRCONSCRITS A UNE CONSOMMATION HORS DU DOMICILE



Aux labmacun évoquées par Tahir s'ajoutent les différents types de kebab dont la préparation, nous l'avons vu, a été interdite dans les appartements, certains plats comme le kelle paça pouvant provoquer de désagréables nuisances olfactives pour le voisinage (PHOTOGRAPHIE 8), mais aussi les desserts dont la réputation s'explique en partie par la complexité du processus de préparation :

« Tu as déjà essayé de faire des baklava chez toi ? Tu ne peux pas. D'abord, tous les ingrédients coûtent très chers, plus chers que si tu achètes des baklava déjà faits. Ensuite, il y a beaucoup trop de techniques à connaître pour qu'une seule personne fasse tout toute seule. Après, si tu fais des baklava il faut en faire beaucoup, au moins un plateau [tepsi]. Et puis comment tu ferais cuire ton plateau ? Ca ne rentre pas dans le four et même si ça rentrerait, ça cuirait mal » (Emine, n°18).

L'analyse détaillée des transformations culinaires pensées sur le double registre recompositions des pratiques anciennes et innovations par la découverte de nouvelles habitudes a montré que les comportements alimentaires individuels tendent aujourd'hui à se construire selon l'articulation de plusieurs pôles d'influence. Il s'agit maintenant de proposer une synthèse de ces dynamiques d'emprunt interculturel.

6.3. Pour une analyse dynamique et évolutive des comportements alimentaires en situation de migration

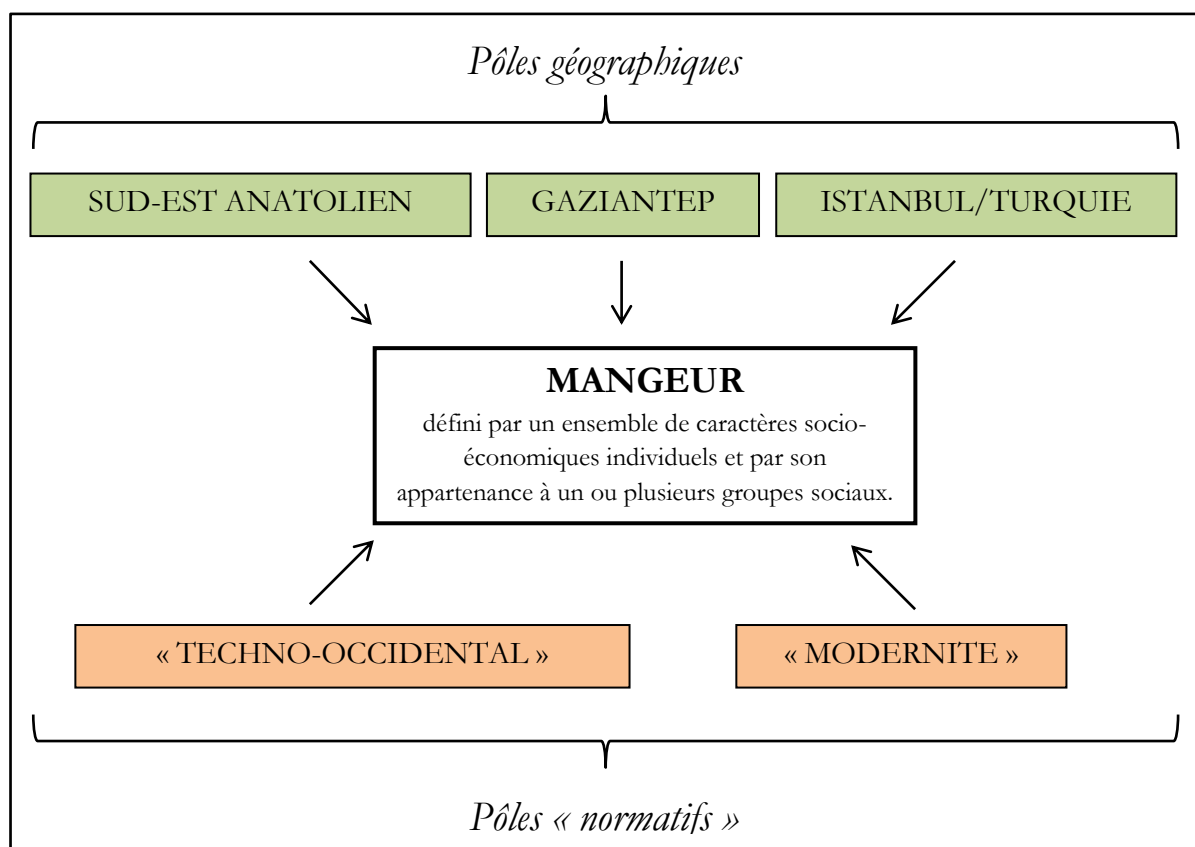
La migration vers Istanbul entérine et exacerbe les dynamiques de reformulation et d'innovation culinaires qui irriguaient déjà, selon une intensité variable, les pratiques quotidiennes des mangeurs à Gaziantep. Pourtant, l'installation dans un contexte urbain soumis à une abondance alimentaire oscillant en permanence entre une pluralité d'influences, suppose la reformulation des stratégies individuelles guidant les choix alimentaires quotidiens et amène les immigrés, volontairement ou non, à complexifier leurs habitudes et les significations accordées à leur alimentation. Cette section propose de démêler les influences emboîtées autour desquelles s'articulent les pratiques des mangeurs, tout en gardant à l'esprit le caractère labile de leur poids dans les choix individuels des Gaziantepi. Le rôle de ces systèmes normatifs est en effet en redéfinition constante car soumis à un ensemble de prescriptions dépendant autant du choix et/ou d'obligations personnels (goût, santé, représentation, expérience de l'individu), que de tendances culinaires collectives.

L'identification de ces différents pôles structurants et l'analyse de leur articulation ne peut cependant, à elle-seule, saisir la complexité des comportements individuels. Il s'agit alors de proposer une analyse associant nature et modalités d'expression des choix alimentaires et prise en compte des trajectoires migratoires personnelles. Une telle approche dialectique ambitionne d'une part de comprendre les processus de construction des pratiques, d'autre part d'interroger la relativité des systèmes de référence identifiés, dont la définition est finalement propre à chaque mangeur.

6.3.1. Des influences alimentaires emboîtées

Les comportements alimentaires des immigrés gaziantepi à Istanbul sont, nous l'avons vu précédemment, des systèmes de normes et d'habitudes qui se construisent dans le temps à partir d'influences diverses et selon un ensemble de significations individuelles et collectives, en même temps qu'ils s'appuient concrètement ou idéellement sur des lieux précis de l'espace géographique. Le croquis 6 schématise ces rapports et identifie les différents pôles d'influence sur lesquels reposent les choix des mangeurs gaziantepi.

CROQUIS 6 : DES PRATIQUES ALIMENTAIRES MULTI-POLARISEES



Source : P. R., 2014

- **Le pôle gaziantepi** : Le système gaziantepi continue, dans le contexte stambouliote, à influencer les comportements alimentaires quotidiens ou plus exceptionnels des mangeurs. Dans la majorité des cas, l'attention portée au maintien de certains éléments symboliques de l'acte alimentaire demeure encore forte : préparation de certains plats jugés typiques ; sauvegarde de certains saveurs comme le goût épicé par exemple ; préservation de certaines pratiques de consommation comme le repas pris à même le sol. Ce pôle est encore suffisamment dominant pour imprimer un style spécifique à l'alimentation des immigrants plusieurs années après leur installation à Istanbul et pour attester d'une certaine persistance des traits culinaires comme ont pu le remarquer de nombreux chercheurs dans différents contextes socio-culturels (cf. Chapitre 2). Cette relative stabilité ne saurait pourtant masquer les changements et les évolutions qui apparaissent.

- **Le pôle est-anatolien** : L'affirmation d'une singularité alimentaire gaziantepi n'empêche pas les immigrés de consommer des plats et des produits des départements voisins, ainsi que d'avoir recours à des réseaux de distribution marqués par une ou plusieurs références régionales du sud-est anatolien. Cette fréquentation s'explique par les similitudes existant entre ces différentes cuisines locales, ainsi que, pour certains enquêtés, par la facilité logistique que représentent des commerces tenus par des « voisins » :

« Je connais Güngören, mais c'est beaucoup trop loin de chez moi [Erol habite à Ataşehir]. Je ne vais pas passer ma journée dans ma voiture pour aller acheter du salça et des pistaches. En plus, à côté de chez moi, il y a un *bakkal* originaire d'Adyaman qui fait venir des produits de là-bas. Parfois il n'y a pas grand-chose, mais maintenant je le connais et je peux lui passer commande » (Erol, n°30).

Ces épiceries proposent en effet des produits similaires à ceux utilisés à Gaziantep, parmi lesquels certaines épices comme le piment en paillettes (*pul biber*) dont la préparation régionale, aux dires des enquêtés, donnent un goût à la fois plus relevé que celui du piment industriel disponible dans les marchés et supermarchés d'Istanbul ; des condiments notamment le *salça* « fait maison » (*ev yapımı salça*) ou les *turşu*, ainsi que des produits comme le fromage *sıkma* commun à l'ensemble de la région entre Antakya, Gaziantep et Kahramanmaraş. Outre le petit commerce comme source d'approvisionnement, on remarque aussi l'influence des autres départements du sud-est dans la consommation de certains plats. Murat (n°8) reconnaît manger fréquemment des *sembüsek*²¹⁶, Bülent, dont la femme est originaire de Siirt, du *mumbar*²¹⁷ ou du *perde pilav*²¹⁸.

- **Le pôle turco-stambouliote** rassemble l'ensemble des pratiques, saveurs et techniques de préparation que les millions de migrants anatoliens ont apporté avec eux et qui, rassemblées à Istanbul, ont donné naissance à un paysage alimentaire foisonnant. Confrontés à des préparations et des consommations inconnues avant la migration, les immigrés transforment leur propre alimentation selon un double mouvement : d'une part le menu se complexifie, découvre l'abondance de l'offre alimentaire urbaine et, à ce titre, devient de plus en plus tiraillé entre plusieurs influences ; d'autre part, la structure même du repas se redéfinit tant dans sa dimension matérielle – abandon progressif du repas consommé à même le sol – que temporelle.

²¹⁶ Chausson de pâte replié fourré à la viande, aux oignons et au persil.

²¹⁷ Plat à base d'intestin d'agneau farci.

²¹⁸ Riz revenu dans l'huile, accompagné de viande de poulet et cuit dans une gangue de pâte.

- **Le pôle techno-occidental** : Peu mentionné dans les études relatives aux pratiques alimentaires des groupes migrants et/ou immigrés, si ce n'est peut-être à travers ses expressions les plus visibles et les plus décriées que sont le *fast-food* ou les produits surgelés par exemple, il est pourtant partout présent, du recours au supermarché comme lieu de course, de l'achat de produits issus de l'industrie agroalimentaire, jusqu'à l'environnement technique de la chaîne opératoire. Dans ce dernier cas, l'arrivée à Istanbul de certains enquêtés issus des zones rurales (Mahmut, n°1 ; Mehmet, n°11 ; Yusuf, n°12) s'est doublée de la pratique du four électrique, du congélateur tant pour la viande que pour les légumes, mais aussi d'appareils électro-ménagers plus « culturels » comme la théière (*çaydanlık*) ou la machine à café turc (*cezve*) électriques. Déjà présente à Gaziantep, l'utilisation de produits transformés issus de l'industrie agroalimentaire devient majoritaire à Istanbul, tandis que les marques deviennent de nouvelles références pour des mangeurs que l'abondance de l'offre alimentaire pousse à trouver de nouveaux systèmes normatifs.

- **Le pôle « moderniste »** : Le modernisme est surtout à situer du côté des comportements, plus encore que des consommations. D'une part, les repas quotidiens rassemblent aujourd'hui régulièrement les hommes et les femmes selon un schéma « égalitaire » au regard de la situation précédant la migration marqué pour certains foyers par une stricte division entre les deux sexes. D'autre part, le nouveau contexte a aussi vu émerger des comportements plus individualistes, et même extérieurs à toute ritualité familiale. Nous avons mentionné l'apparition du *fast-food* dans les pratiques alimentaires, notamment chez les jeunes enquêtés, mais nous pouvons aussi en percevoir les signes dans l'apparition de comportements comme le choix de plats spécifiques à un seul individu au cœur même du repas collectif :

« Bien sûr que j'ai mon propre repas [...] Parce que ma tante, ça fait plus de vingt ans qu'elle vit à Istanbul, mais elle continue de cuisiner comme quand elle vivait à Gaziantep. C'est bon, mais c'est vraiment très très gras, pour moi c'est trop. En plus, ma tante, elle est obèse. Moi je ne veux pas lui ressembler ! » (Eda, n°41).

Présentés séparément par souci de clarté, ces pôles d'influence se répondent au contraire en permanence et voit leur importance redéfinie au gré des contextes d'expression, des envies et des attentes des mangeurs. Dire que ces pratiques jouent de ces cinq relations ne signifie pas que les soixante-seize mille Gaziantepli résidant à Istanbul élaborent les mêmes stratégies d'adaptation ou se nourrissent de façon strictement similaire plusieurs années après leur installation : chez plusieurs mangeurs, si le pôle gaziantepli continue à structurer en profondeur leur alimentation, d'autres accorderont quant à eux une part plus grande aux pôles techno-occidental, turco-stambouliote ou autre. Les entretiens et les observations empiriques font ressortir un point peu discutable : quel que soit le discours élaborés par les enquêtés et malgré le refus de certains de reconnaître le caractère multipolarisé de leurs pratiques, l'ensemble de ces influences se retrouvent chez tous les mangeurs observés, même si les équilibres et les déséquilibres qui régissent ces relations peuvent varier d'un individu à l'autre, en fonction de plusieurs variables individuelles et collectives (âge, localisation résidentielle, composition du foyer, revenus, signification du séjour stambouliote, importance accordée à l'alimentation, ...).

Parmi celles-ci, la trajectoire migratoire individuelle des mangeurs joue un rôle fondamental dans la relation que ceux-ci entretiennent avec leur nourriture. Bien plus qu'un simple déplacement géographique d'un lieu d'origine à un lieu d'installation, elle fait interagir plusieurs systèmes culinaires qui sont aussi des configurations sociales construites dans un temps et dans un lieu donné. En d'autres termes, les termes même de systèmes alimentaires/culinaires qu'ils soient gaziantepli, stambouliote ou autre, ont-ils les mêmes significations pour un individu arrivé à Istanbul dans le courant des années 1960 en provenance de son village et une étudiante installée dans l'agglomération stambouliote depuis quelques mois ? Derrière la singularité des parcours individuels s'expriment aussi des systèmes normatifs et représentationnels qui, sous des appellations communes, cachent au contraire une grande hétérogénéité participant à l'élaboration de stratégies alimentaires aussi variées que complexes. La section 5.1.2. a montré que la signification accordée au séjour stambouliote par les citadins originaire de Gaziantep – elle-même largement influencée par la trajectoire migratoire de chaque individu – conditionnait leurs spatialités, leurs représentations et leur appropriation de l'espace urbain. Nous proposons d'étendre ce postulat à l'analyse de leurs pratiques alimentaires et culinaires.

6.3.2. De l'importance de la trajectoire migratoire pour comprendre les stratégies alimentaires des populations immigrées

Les travaux consacrés aux pratiques alimentaires des groupes immigrés s'accordent aujourd'hui à pointer l'insuffisance d'une analyse qui reposerait sur l'origine géographique comme unique clé d'analyse de leurs comportements (Cuche, 2010). Sans être négligée, celle-ci ne doit pas masquer la multitude des configurations et des bricolages alimentaires élaborée par chaque mangeur et les diverses variables socio-économiques influençant ces transformations. Dès les années 1970, les recherches inspirées de la sociologie critique replacent les évolutions des comportements alimentaires des populations immigrées dans leurs contextes économiques et sociaux d'action, mais font peu de cas de leurs trajectoires migratoires et des remodelages culinaires qu'ils élaborent tout au long de leur parcours. Cette attention accordée à l'hétérogénéité des situations individuelles apparaît dans des travaux cherchant à analyser les stratégies d'adaptation sociales des immigrés à un contexte urbain inédit, en termes d'expérience accumulée (Dorier-Apprill et Gervais-Lambony, 2007). Cette notion d'expérience migratoire devient ainsi une clé de lecture pour analyser le positionnement des différents mangeurs enquêtés et observés à l'égard de leur alimentation et déterminer des tendances globales guidant leurs stratégies alimentaires.

6.3.2.1. *Les comportements alimentaires à Istanbul : résultats de la trajectoire migratoire et de l'expérience de la ville ?*

Aborder la migration vers Istanbul comme une étape parmi d'autres du parcours migratoire des enquêtés (bien qu'elle soit vraisemblablement une étape marquante, notamment en raison du prestige national et international de la ville) permet de ne pas préjuger des effets de cette mobilité sur les manières de manger. En effet, pour les immigrés gazianteplici interrogés et observés, l'installation à Istanbul ne constitue pas toujours la première expérience d'un changement de lieu de résidence. Les neuf enquêtés de notre échantillon concernés par cette situation²¹⁹ (n°9, 17, 18, 19, 30, 31, 33, 35, 36) présentent des trajectoires personnelles plus ou moins complexes et multi-

²¹⁹ Nous comptons ici l'ensemble des enquêtés ayant effectué une ou plusieurs étapes entre leur lieu d'origine et Istanbul quel que soit la portée de la migration. Il peut s'agir tout d'abord d'individus ayant connu d'abord une migration « départementale ». Ainsi de Yavuz (n°19) dont la trajectoire a expérimenté tous les échelons administratifs : originaire du village de Yeniyazi, il s'est d'abord installé dans la sous-préfecture de Nizip puis est parti pour Gaziantep, avant de migrer vers Istanbul. Cette catégorie regroupe ensuite des individus ayant connu l'expérience de la migration vers d'autres villes turques (cf. CROQUIS 4).

polaires leur permettant de se forger une expérience de l'ailleurs antérieure à leur installation à Istanbul ainsi qu'une capacité d'adaptation à des contextes sociaux aux normes alimentaires plus ou moins éloignées de celles de la société d'origine. Toutefois, la succession d'étapes au sein des parcours individuels n'entraîne ni la recherche automatique de diversité ou d'exotisme alimentaire, ni l'abandon des pratiques héritées de Gaziantep. Pour Mustafa (n°9), les opportunités professionnelles qui l'ont amené à quitter sa ville natale de Nizip pour Gaziantep, Montreuil, puis enfin Istanbul, n'ont en rien érodé son attachement à la nourriture gaziantepi qui conditionne plus que jamais ses choix quotidiens.

A l'analyse de la stratification de la trajectoire individuelle s'ajoute alors celle de la date de départ de Gaziantep qui nous renseigne sur l'ancienneté de l'expérience migratoire, mais aussi sur la nature des systèmes de référence en cours au moment de la migration. Il s'agit pourtant de se garder d'une approche trop systématique selon laquelle les individus les plus anciennement installés à Istanbul se caractériseraient par une adoption plus poussée des normes urbaines stambouliotes que les nouveaux arrivants, et par une mise à distance des habitudes alimentaires héritées de Gaziantep. Nos investigations démontrent au contraire que l'attachement à des pratiques alimentaires faisant réellement ou symboliquement référence à Gaziantep concerne en majorité les individus ayant migré les plus tôt vers Istanbul. Qu'il s'agisse d'Orhan (n°7), Ahmet (n°13), Hakan (n°22) Emine (n°18), Nuran (n°28) ou Hatice (n°39), tous élaborent leurs propres stratégies pour maintenir des pratiques alimentaires et identitaires en rapport avec leur région d'origine :

« Ne pas manger des plats de Gaziantep ce serait oublier d'où je viens... Même si ma femme ne les cuisine pas très bien » (Orhan, n°7).

Un attachement qui se retrouve chez des enquêtés récemment installés à Istanbul comme Serap (n°40) :

« C'est sûr, je ne mangerais pas tout le temps de la cuisine de Gaziantep. Tout d'abord, je n'ai pas le temps de passer deux heures chaque jour à cuisiner et puis ce n'est pas très bon pour la santé, il y a du gras partout [...] Mais parfois... ça peut paraître stupide... j'ai besoin d'en manger. Ça me rappelle un peu Gaziantep. Et puis, quand je vais là-bas, ma famille m'oblige à rapporter tant de chose qu'une fois à Istanbul, je suis bien obligé de les manger (rires) » (Serap, n°40).

Derrière le discours empreint de nostalgie, les propos de Serap témoignent néanmoins d'une mise à distance acceptée par rapport à Gaziantep, devenu un pôle de référence parmi d'autres au sein d'un territoire personnel multi-polarisé. D'autres entretiens, notamment réalisés avec les individus

les plus récemment installés à Istanbul, témoignent eux-aussi d'un détachement avec une quelconque référence locale, réservée à leurs yeux aux personnes confites dans le regret d'un ordre social aujourd'hui disparu :

« *Quand je suis arrivée à Istanbul, je suis allée dans une association de hemşehri. Je ne connaissais personne alors je pensais que ça me permettrait de rencontrer des gens. Finalement, je n'ai trouvé que des gens qui disaient Gaziantep dans chaque phrase, qui se retrouvaient pour manger des kebab ou des trucs comme ça, mais qui en fait n'y retournaient jamais* » (Nesrin, n°35).

Cette défiance à l'égard de pratiques jugées trop conservatrices est particulièrement forte chez les jeunes femmes (Eda, n°41 ; Duygu, n°42 ; Hilal, n°43 ; Asli, n°45) que l'arrivée à Istanbul a rendu critiques vis-à-vis des normes traditionnelles.

6.3.2.2. Restructuration du paysage alimentaire et relativité des pôles traditionnels de référence

Considérée de manière brute, les trajectoires individuelles comme l'ancienneté du séjour et/ou de l'installation à Istanbul n'apporte finalement que peu d'éléments de compréhension sur les comportements alimentaires des immigrés gaziantepi et, en se perdant dans l'exposition de cas individuels, échoue à identifier des tendances communes à l'ensemble des mangeurs gaziantepi. En revanche, l'attention portée aux trajectoires et aux expériences migratoires individuelles prend sens les rapprochant des configurations socio-économiques et du paysage alimentaire général de Gaziantep et d'Istanbul au moment de la migration. Cette dimension historique apparaît centrale pour comprendre le positionnement des mangeurs vis-à-vis de tel ou tel système de référence et l'hétérogénéité de leurs comportements à l'égard de configurations migratoires *a priori* semblables.

Cette relativité des cadres de référence est apparue lors des entretiens, au moment d'interroger les enquêtés sur leurs pratiques alimentaires à Gaziantep. L'hétérogénéité des réponses obtenues témoigne d'une réalité bien plus complexe que celle d'une relation entre deux pôles figés. De l'analyse croisée des quarante-six entretiens ressortent néanmoins trois grandes périodes correspondant aux évolutions de l'offre alimentaire dans le département de Gaziantep²²⁰ :

²²⁰ Comme pour toute typologie, les comportements individuels peuvent parfois s'éloigner dans ces trois grands types. Malgré les difficultés logistiques dues à la faible structuration des réseaux d'approvisionnement à l'échelle nationale, certains comportements individuels témoignaient déjà avec les années 1980 d'une diversité de choix concernant les produits ou les plats consommés. A l'inverse, certains mangeurs se caractérisent, aujourd'hui encore,

- Jusqu'au milieu des années 1980, l'offre alimentaire reste centrée sur les ressources agricoles et les produits transformés localement et régionalement ;
- de la fin des années 1980 et les années 1990, à la structuration de réseau de distribution nationaux répond une offre alimentaire qui s'ouvre progressivement à l'ensemble des productions du pays ;
- à partir de la fin des années 1990, ce processus s'accroît, rendu possible par l'importance croissante qu'acquiert l'industrie agroalimentaire et la grande distribution dans les logiques d'approvisionnement des mangeurs (PHOTOGRAPHIE 9).

PHOTOGRAPHIE 9 : BEDESTEN ET SANKO PARK, TEMOINS DES EVOLUTIONS COMMERCIALES A L'OEUVRE A GAZIANTEP DEPUIS LE MILIEU DES ANNEES 2000



A gauche : Centre commercial Bedesten ; A droite : Centre commercial Sanko Park (Clichés : P. R., 2010)

Construit par le géant suisse de la grande distribution, Migros, Bedesten est le premier centre commercial à avoir ouvert dans le centre-ville de Gaziantep. Il est suivi, quelques années plus tard, de l'ouverture de Sanko Park, sous l'égide des holding Sanko et Rönesans, dont l'ambition est de devenir un pôle commercial urbain de premier plan, mais attirant aussi des clients des départements limitrophes, voire, avant le début de la guerre, en provenance de la Syrie voisine. A l'intérieur des deux complexes, établissements de restauration rapide et enseignes de grande distribution se partagent le marché de l'offre alimentaire.

Cette approche analytique et dialectique permet de comprendre l'attachement des primo-arrivants à des pratiques locales singulières et le sentiment de rupture engendré par la migration. Orhan (n°7), Mustafa (n°9), Ahmet (n°13), Hakan (n°22) Emine (n°18), Nuran (n°28) ou Hatice (n°39), autant d'hommes et de femmes qui, arrivés à Istanbul dans les années 1970 et 1980, insistent sur le maintien d'une dimension régionale forte dans leur alimentation quotidienne présentée comme la préservation d'un lien toujours présent avec Gaziantep, notamment chez Emine (n°18) dont la jeunesse et l'adolescence se sont déroulées selon le mode de vie nomade de sa tribu turkmène des Barak, par la suite sédentarisée :

par une volonté de « locavorisme », c'est-à-dire des pratiques de consommations circonscrites aux ressources locales disponibles.

« Notre alimentation a beaucoup changé depuis ma jeunesse. Maintenant, dans les supermarchés, on a le choix, on trouve tout ce que l'on veut. Quand j'étais jeune, dans mon village, on mangeait surtout des produits que nous cultivions nous-mêmes. Je me souviens des pois chiches. J'ai l'impression qu'on mangeait tout le temps des pois chiches (rires). On mangeait aussi le fromage que nous faisions et puis des légumes. La viande on n'en mangeait pas beaucoup [...] Maintenant, je me rends compte que notre alimentation n'était pas très variée » (Emine, n°18).

Arrivée en 1969 à Istanbul, Esra (n°29) dépeint elle-aussi un paysage alimentaire gaziantepi marqué par des consommations reposant presque exclusivement sur les ressources locales et régionales :

« J'étais encore petite quand nous sommes partis de Gaziantep, je ne me rappelle pas très bien. Mais je me souviens que l'on mangeait quasiment tout le temps la même chose, ma mère cuisinait dans de gigantesques casseroles et on mangeait le même plat plusieurs jours d'affilée [...] Une chose est sûre, ce n'était pas très varié. Je crois qu'on mangeait souvent des pois chiche et des lentilles et puis aussi beaucoup de soupe [...] On achetait nos produits à un monsieur qui venait avec son cheval d'un village. Il avait une charrette dans laquelle il vendait des légumes, des fruits, du fromage, des céréales je crois. Il venait le matin, il s'installait dans la rue et puis tout le monde venait lui acheter ce dont il avait besoin » (Esra, n°29).

Concernant la deuxième période relative aux individus arrivés à Istanbul dans le courant des années 1990, il apparaît que la majeure partie d'entre eux présente des comportements alimentaires mixtes balançant en permanence entre le système alimentaire gaziantepi « traditionnel » et celui, plus général, désormais partagé par la majeure partie des mangeurs de Turquie. Le poids pris par l'un ou l'autre de ces pôles varie selon l'envie des mangeurs ou selon le contexte de consommation : la réception de parents ou d'amis est l'occasion de consommer des préparations perçues comme des plats-totems, tandis que les repas quotidiens font l'objet de choix alimentaires plus « banals ».

Enfin, les comportements alimentaires des individus arrivés à Istanbul dans le courant des années 2000 témoignent pour leur part d'un faible attachement à une référence alimentaire gaziantepi déjà émoussée à Gaziantep. Pour Eda (n°41), Duygu (n°42), Hilal (n°43), İrem (n°44) ou Aslı (n°45), l'arrivée à Istanbul n'est aucunement perçue comme une rupture ou comme synonyme d'une quelconque adaptation culinaire :

« Pour moi, l'arrivée à Istanbul n'a rien changé. A Gaziantep, mes parents faisaient leurs courses dans le Sembol d'à côté. Ici je trouve les mêmes produits dans le Namli²²¹ où je fais mes courses. La seule chose qui a changé, c'est que je cuisine beaucoup moins bien que ma mère ou ma tante » (İrem, n°44).

Comme pour toute typologie, certains comportements individuels divergent de ce modèle général. Comme le montre l'exemple de Serap (n°40), les systèmes culinaires et alimentaires de référence à partir desquels se construisent les choix et les pratiques à Istanbul dépendent aussi de la subjectivité des mangeurs et de leur expérience individuelle. Nos investigations témoignent néanmoins de plusieurs tendances fortes dans le façonnement des pratiques alimentaires des immigrés gaziantepili à Istanbul : une relation entre multi-polarité de la trajectoire migratoire individuelle et volonté de construire des pratiques alimentaires empruntant un ou plusieurs éléments à d'autres systèmes culinaires ; un rapport entre nature du système culinaire de référence et intensité de la capacité d'ouverture à d'autres grammaires alimentaires.

Conclusion

Le chapitre 5 avait montré que les trajectoires migratoires individuelles influencent la connaissance et les significations associées à l'espace stambouliote, les spatialités se construisant dans et par rapport à celui-ci, bref, certaines caractéristiques individuelles qui définissent les manières de se représenter et de pratiquer Istanbul. Le chapitre 6 visait à compléter cette analyse des spatialités en se focalisant sur les comportements alimentaires, une des dimensions fondamentales de l'inclusion à un ou plusieurs territoires ou groupes sociaux.

Un premier enseignement de ce chapitre est la grande diversité de ces pratiques alimentaires, tant dans l'importance accordée à des éléments hérités d'un système alimentaire antérieur à la migration que dans la complexification de pôles d'influence de plus en plus multi-polarisés. Dans la lignée du précédent, le chapitre 6 confirme que les trajectoires et l'expérience migratoire de chaque individu sont un facteur majeur de différenciation en termes de confrontation et de gestion de la distance. Un autre résultat est l'importance de l'entourage, qu'il réside à Istanbul, à

²²¹ Sembol et Namli sont deux enseignes de supermarchés.

Gaziantep ou ailleurs, à la fois comme « modèle » social (positif ou négatif) et comme motif majeur des pratiques diverses (échanges matériels et communicationnels, injonctions « morales », ...) qui entretiennent les liens sociaux entre les différents lieux sur lesquels se construisent les territoires individuels. Ces liens entretenus avec Gaziantep – et dans certains cas avec d'autres lieux – reflètent ainsi le statut d'Istanbul au sein de ce système, et ont des incidences directes sur certains registres pratiques des manières de se nourrir à Istanbul (choix résidentiels, pratiques spatiales ou, comme nous allons le voir dans le chapitre suivant modes d'approvisionnement).

Enfin, en élaborant une grille d'analyse qui associe comportements alimentaires et relativité historique des systèmes culinaires de référence, ce chapitre a permis de souligner la dimension subjective des pôles d'influence et la pertinence d'une analyse reposant sur la signification que leur prête chaque mangeur. L'articulation des différentes significations accordées à Istanbul avec l'analyse des systèmes de références propres à chaque mangeur contribue à expliquer l'hétérogénéité des configurations socio-spatiales des pratiques et la diversité des comportements individuels qui les façonnent. Les choix alimentaires et culinaires élaborés à Istanbul se doivent d'être étudiés en gardant à l'esprit leur nature par définition relative et évolutive, à la fois vis-à-vis de la référence à Gaziantep, mais aussi par rapport à un champ migratoire et à des ressources qui, eux-aussi, se transforment dans le temps et dans l'espace.

A partir de la dimension logistique de l'acte alimentaire, celle des stratégies d'approvisionnement, le chapitre 7 vise à ouvrir de nouvelles pistes de réflexion, tant sur les modalités de structuration d'un champ migratoire multipolaire que sur le rôle des stratégies d'approvisionnement alimentaires dans la construction de territoires, de spatialités et de citadinités individuelles et collectives ou dans les recompositions socio-spatiales des lieux stambouliotes pratiqués et appropriés.

CHAPITRE 7 : La question des réseaux d'approvisionnement : quand les mangeurs deviennent acteurs d'urbanité

Introduction

Notre recherche, et notamment le chapitre 5, s'est attachée à analyser les comportements alimentaires des immigrés gaziantepi sous l'angle uniquement culinaire de la préparation de denrées alimentaires « banales » et/ou de celles liées de près ou de loin à Gaziantep. Traditionnellement présentée comme l'étape finale d'un processus alimentaire prétendument linéaire débutant par la production puis se continuant par la distribution (Charvet, 2006 ; Rastouin et Ghersi, 2010), la préparation puis la consommation influencent autant les deux premières étapes que l'inverse. Dans le cas des Gaziantepi, le choix de maintenir à Istanbul un ensemble de pratiques alimentaires héritées de leur région d'origine suppose la mise en place de stratégies d'approvisionnement ne s'inscrivant pas forcément dans les réseaux traditionnels de distribution. Mais qu'entend-on par le terme général et générique d'approvisionnement ? Pour l'historien Raynald Abad, un tel objet d'étude doit répondre à cinq questions principales : « *où sont produites [les denrées apportées] ? Quels trajets suivent-elles depuis leur lieu de production ? Quels sont les hommes et les femmes qui se chargent de leur commerce et de leur transfert ? Quels sont les volumes nécessaires à la consommation de la ville ? Comment les autorités interviennent-elles dans le processus d'approvisionnement ? Cinq questions qui peuvent se résumer en cinq mots-clés : les provenances, les itinéraires, les intermédiaires, les quantités, les interventions publiques* » (Abad, 2002 : 13). Elaborées à partir de l'étude de l'approvisionnement de Paris sous l'Ancien Régime, seules les quatre premières dimensions de l'approvisionnement alimentaire nous intéressent ici, en tant qu'elles peuvent orienter l'analyse des stratégies de

ravitaillement des mangeurs-citadins gaziantepi dans le contexte urbain stambouliote et amènent à formuler plusieurs questions : comment les Gaziantepi se procurent-ils leurs biens de consommation alimentaires ? Font-ils appels aux mêmes ressources pour l'ensemble de leurs produits ? Comment s'expriment, à l'échelle d'Istanbul, d'une part, de Gaziantep d'autre part, la création de réseaux singuliers de distribution ? Comment la construction et le fonctionnement de réseaux singuliers favorisent-ils, enfin, le renforcement et le fonctionnement d'un champ migratoire gaziantepi partagé entre une multitude de pôles à la fois localisés et représentationnels ?

Cette question des stratégies d'approvisionnement alimentaire et de leurs manifestations dans le paysage urbain nous amène à formuler un questionnement complémentaire sur le rôle possible des immigrés dans la structuration des lieux constituant leurs territoires de vie et d'action et, par extension, sur le fonctionnement interne de la métropole stambouliote. Comment les immigrés et les migrants originaires du département de Gaziantep participent-ils de dynamiques urbaines imprimant leur empreinte sur certains quartiers, à la fois de manière effective (façonnement de concentration résidentielle ou d'une offre commerciale singulière) ou plus symbolique (incarnation de la figure du migrant est-anatolien et, à ce titre, perçu comme représentatif d'une culture différente de la culture dominante de la société stambouliote) ?

Ce chapitre s'organise en deux temps : sont tout d'abord définies et analysées les différentes stratégies d'approvisionnement alimentaire élaborées par les citadins-immigrés résidant à Istanbul. Cette première étape s'inscrit dans une démarche multiscalair : à l'échelle infraurbaine, elle doit nous permettre de mieux comprendre les spatialités quotidiennes et les citadinités des membres de la population gaziantepi ; à l'échelle de la Turquie, elle se propose de proposer plusieurs éléments visant à éclairer les modalités de construction d'un champ migratoire multipolarisé dont une partie du fonctionnement repose sur des flux relatifs à l'alimentation. Pour illustrer ces dynamiques et mieux comprendre leurs natures, nous nous pencherons sur trois secteurs de l'agglomération stambouliote correspondant chacun à une phase historique d'extension de la ville et connaissant chacun des dynamiques urbaines propres dans lesquelles les immigrés gaziantepi sont susceptibles de jouer un rôle.

7.1. Quand l'acte alimentaire devient instrument d'urbanité : le rôle de l'approvisionnement dans le façonnement de l'espace urbain

A l'échelle intra-urbaine, l'alimentation représente un marqueur socio-spatial participant à la construction du profil de territoires singuliers. Etablissements de restauration, commerce, vendeurs ambulants La question est alors de savoir quel(s) rôle(s) ils jouent dans les pratiques et les représentations des mangeurs : simples éléments du décor urbain ? Eléments constitutifs d'urbanité et de citoyenneté pour les mangeurs ? Lieux et pratiques sociales en réseau créant une géographie qui réinterroge les échelles de la ville ?

7.1.1. Des stratégies d'approvisionnement entre complémentarité et concurrence

Nos investigations auprès des mangeurs et des commerçants ont permis d'identifier quatre voire cinq modes différenciés d'acquisition des biens de consommation alimentaire qui renvoient chacun à des produits particuliers mais aussi à des lieux localisés et/ou des réseaux singuliers dont l'aire d'influence entremêle les échelles géographiques :

- les petites et moyennes surfaces situées dans le voisinage immédiat du lieu de résidence ;
- les grandes surfaces/hypermarchés périurbains dans le cas des citadins ayant une voiture ;
- les marchés de plein vent ;
- les petits commerces *gaziantepi* fixes ou ambulants ;
- les transferts alimentaires.

Chacune de ces cinq références spatiales reflète une des composantes des comportements alimentaires des *Gaziantepi* d'Istanbul que nous avons définies dans le chapitre précédent et forment, de ce point de vue, un véritable système structuré d'approvisionnement puisque, chez la plupart des immigrés enquêtés et observés, ces quatre ou cinq types de ressources localisées ne prennent sens que par les relations qu'elles entretiennent avec les autres ; l'absence de l'une d'entre elles déséquilibrerait l'ensemble des pratiques alimentaires. Comme pour l'analyse des pratiques culinaires *stricto sensu*, celle des stratégies d'approvisionnement ne peut s'appuyer uniquement sur les données obtenues lors des entretiens et se doit de croiser différentes sources d'information. La subjectivité et la tendance des enquêtés à produire un discours fragmentaire focalisé sur un aspect de leurs pratiques tend à orienter le regard du chercheur vers des comportements certes singuliers, mais masquant du même coup le recours à des ressources qui,

malgré une apparente banalité, n'en sont pas moins centrales pour comprendre les comportements alimentaires et les significations que les mangeurs leur accordent.

7.1.1.1. *Vers une hégémonie de la grande distribution et du secteur agro-alimentaire dans les stratégies d'approvisionnement*

Devenus, dans les pays occidentaux et en Turquie, les lieux d'approvisionnement les plus fréquentés par les clients-mangeurs (Rastouin et Ghersi, 2010 ; Oddy et Drouard, 2013 ; Randimbivololona, 2013), les commerces alimentaires de détail liés de près ou de loin à la grande distribution sont paradoxalement peu mentionnés de manière spontanée lors des entretiens – seuls dix-huit enquêtés reconnaissent spontanément s'y rendre plusieurs fois par semaine – comme source importante d'approvisionnement alimentaire. A y regarder de plus près, ces « commerces silencieux²²² » sont pourtant omniprésents dans les pratiques quotidiennes des citadins gaziantepi résidant à Istanbul, même si leur fréquentation varie d'un individu à l'autre et d'un établissement à l'autre. En effet, le terme général de « grande distribution » regroupe différents types de commerces à l'aire de chalandise variable : d'un côté des supermarchés (*market*) de taille modeste qui maillent l'ensemble du territoire urbain de manière homogène et dont la clientèle se limite au voisinage immédiat ; de l'autre des hypermarchés (*hipermarket*) beaucoup moins nombreux mais beaucoup plus spacieux et achalandés, parfois situés à l'intérieur d'un centre commercial, mais dont la localisation à proximité des axes routiers importants conditionne leur fréquentation par une clientèle motorisée pouvant résider à plusieurs kilomètres de là. Dans un cas comme dans l'autre, leur fréquentation peut varier d'une visite hebdomadaire à l'occasion d'un achat conséquent, à plusieurs visites hebdomadaires selon une logique d'approvisionnement à « flux tendu », à l'image de Senal qui n'achète que de petites quantités et ne stocke que peu de réserves :

« Quand je rentre du travail, je passe devant un supermarché, un Üçler. C'est sur mon chemin de retour. Donc j'achète un peu chaque jour. En plus, avec mon mari on a fait nos comptes et on a compris qu'on jetait moins de nourriture qu'avant quand nous achetions tout en une seule fois. Vous savez, on achète beaucoup et il en reste toujours comme les légumes par exemple. Quand on les achète, ils sont beaux et après, ils se flétrissent et on ne veut plus les manger » (Senal, n°25).

²²² Historiquement, l'expression anglo-saxonne « *silent trade* » désigne le procédé de vente et d'achat entre deux commerçants ne parlant pas la même langue. Par extension, l'expression en est venue à désigner une forme particulière d'échange commercial dans laquelle les biens sont échangés sans contact entre vendeur et acheteur.

La facilité que représentent ces commerces peut, dans certains cas, se muer en ressources d'appoint ou d'urgence en cas de manque. En dépit de son désir affirmé de se rendre uniquement dans les épiceries *gaziantepi* de *Güngören Merkez* pour se procurer les ingrédients qu'elle juge introuvables ailleurs, Hatice (n°39) reconnaît avoir déjà transgressé ses résolutions face au besoin impérieux de *salça* que nécessitait la préparation d'une recette. L'ensemble des mangeurs ayant recours à ce type de ressources alimentaires justifie leur choix par l'abondance des produits disponibles, ainsi que par les prix plus bas que dans les petits commerces que sont les épiciers : des ingrédients de base (*bulgur*, riz, blé, farine, huiles, *salça*, etc.), à la viande en passant par les aliments rapidement périssables (fruits, légumes) ou de plus longue conservation (conserves, légumineuses sèches), les produits laitiers (yaourt, fromage), les différents types de boisson (eaux minérales, jus de fruit, sodas, thé, café) ou les plats déjà préparés (*manti*, soupes, *mezze*, etc.), la majorité des denrées présentes dans les réfrigérateurs, placards et garde-mangers des foyers observés proviennent d'une grande ou moyenne surface et sont, à ce titre, issus d'un processus industriel de transformation²²³. En élargissant l'éventail de choix, l'abondance cultivée par l'industrie agroalimentaire et la grande distribution introduit de nouvelles habitudes alimentaires dans les foyers. Sous l'impulsion des mangeurs les plus jeunes, qu'il s'agisse d'enfants ou d'adolescents, les pratiques quotidiennes se complexifient par la découverte de produits inconnus, mal connus ou rencontrés depuis peu de temps. Emine (n°18) remarque ainsi que lors de courses réalisées en famille, ses enfants lui ont fait découvrir les gauffres (*waffle*) et d'autres sucreries qu'elle grignote désormais elle-aussi, seule, dans son magasin de *tatlı*. Même écho chez Emre (n°24) qui, s'il se désole de certaines mauvaises habitudes prises par ses enfants selon lui synonymes de malbouffe (*abur cubur*), reconnaît acheter durant la journée un paquet de gâteaux, des biscuits ou une canette de soda.

L'importance prise par ces nouveaux acteurs commerciaux tendant progressivement à se substituer aux boutiques et magasins indépendants rencontre toutefois ses détracteurs voyant dans les produits vendus en grande et moyenne surface des denrées aseptisées et pour qui l'achat doit rester synonyme d'interaction sociale. Pour plusieurs enquêtés, (Müslüm, n°5 ; Önder, n°17 ; Hakan, n°22 ; Esra, n°29 ; Gülnar, n°32 ; Hatice, n°39), la prééminence de la relation marchande ajoutée à l'anonymisation et la rotation perpétuelle des employés empêche *de facto* toute interaction sociale ponctuelle ou pérenne entre client et commerçant. Pourtant, à l'autre extrémité

²²³ Contrairement aux pays occidentaux où certaines enseignes de distribution lient localement des liens avec des producteurs de la région pour proposer des produits locaux et « de terroir », les enseignes turques de la grande distribution se contentent, pour le moment, de vendre des biens de consommations produits par des marques agroalimentaires.

du même phénomène, d'autres enquêtés vantent au contraire la dimension anonyme de l'acte commercial qu'induit le recours à de tels établissements :

« Quand tu vas au supermarché, personne ne te connaît, moi c'est ce que j'aime bien. C'est bête, c'est une histoire d'enfant mais je m'en souviens très bien. Un jour, quand je vivais à Gaziantep, j'étais encore enfant, ma mère m'a demandé d'aller faire les courses. Après, il restait un peu de monnaie et je l'ai utilisé pour m'acheter des bonbons. Malheureusement, je n'ai pas eu de chance car au même moment chez le bakkal²²⁴ il y avait une amie de ma mère qui m'a demandé si c'était mon argent et m'a sermonné sur le vol et des choses comme ça. Je ne suis jamais retourné chez ce bakkal (rires) » (Mete, n°31).

La réduction de l'interaction sociale entre employés et clients, tout comme le caractère industriel des produits ne signifie pourtant pas banalité ou neutralité de leurs consommations. La dilution de certains critères traditionnels d'évaluation de la qualité des aliments consommés (lieu de production, procédés de fabrication) est remplacée par des systèmes de représentations et de significations qui définissent de nouvelles pratiques. A la charnière entre prescriptions diététiques véhiculées par les médias et certaines organisations de santé, attaches identitaires reposant sur une ou plusieurs références socio-spatiales, préférences pour telle ou telle saveur, les choix permanents qu'impose une offre alimentaire de plus en plus riche dessinent des comportements plus complexes que ne pourraient le laisser croire certains discours empreint d'un certain conservatisme. Les critères de références tendent à se redéfinir, avec notamment l'importance nouvelle acquise par les marques alimentaires. Les entretiens avec Duygu (n°42), İrem (n°44) ou Ergin (n°46) ont ainsi montré que certaines marques constituaient le critère majoritaire de choix en termes d'acceptabilité sanitaire, de symbole de qualité, voire d'acceptabilité politique et morale :

« Je ne sais pas bien faire la cuisine et je n'aime pas ça. Ce ne m'intéresse pas. Je n'y connais rien ni sur comment cuisiner, ni sur comment je dois choisir les ingrédients. Selon moi, ça prend du temps, c'est ennuyeux et puis j'ai autre chose à faire [...] Je choisis mes produits selon les marques parce que comme ça, je sais quel est le goût de ce que j'achète. Si tu achètes quelque chose au marché, parfois ce n'est pas assez mûr, parfois c'est le contraire, parfois le goût n'est pas bon. Au supermarché, on n'a jamais de surprise » (Duygu, n°42).

Cette capacité d'identification va jusqu'à prendre des formes « radicales ». Ergin (n°46) a par exemple décidé de boycotter certaines marques du fait de l'engagement politique de leurs dirigeants, jugé en contradiction avec ses propres convictions. Un choix qui dépasse la seule dimension gustative ou qualitativement distinctive de certaines marques :

²²⁴ Le bakkal est un épiciers de quartier.

« Je ne vais jamais chez Bim ou chez Şok²²⁵ parce qu'ils donnent de l'argent à l'organisation de Gülen²²⁶. Pareil pour Ülker. Si personne n'y allait, ils n'auraient pas d'argent et ils ne pourraient pas diriger le pays ! » (Ergin, n°46).

Loin de refléter l'ensemble des comportements des enquêtés interrogés, une telle attitude militante témoigne néanmoins de la complexité de critères de choix souvent emboîtés qui intègrent des dimensions à la fois pratiques (abondance dans le même lieu de la plupart des produits recherchés), diététiques, gustatives, économiques (prix plus abordables des biens proposés), morales et politiques. Susceptible de remplir plusieurs de ces critères de choix, la grande distribution a conquis ces dernières années une place hégémonique dans les pratiques d'approvisionnement de la population turque et, parmi elle, gaziantepi qu'elle soit immigrée ou non. Malgré un poids toujours accru, la grande distribution n'empêche toutefois pas les mangeurs immigrés gaziantepi de fréquenter d'autres ressources localisées dont l'une des expressions concernent les marchés de plein vent.

7.1.1.2. Une source d'approvisionnement signifiante : les marchés de plein vent

Hebdomadaires ou pluri-hebdomadaires, les marchés de plein vent (*bazar*) représentent une ressource à laquelle ont fréquemment recours plusieurs mangeurs interrogés et observés. Réservée à l'achat de certaines catégories de produits – fruits, légumes, produits laitiers et ustensiles de cuisine –, la fréquentation des marchés de plein vent s'expliquent, aux dires des enquêtés, par leur proximité avec le lieu de résidence (enquêtés n°4, 5, 9, 12, 13, 14, 25, 27, 36, 43) (CARTE 14), la fraîcheur des produits (n°4, 5, 9, 12, 13, 14, 18, 25, 27, 36, 43), les prix raisonnables pratiqués (n°5, 13, 18, 22, 36), mais aussi par l'interaction entre clients et commerçants qui sous-tend l'achat (n°4, 5, 9, 12, 13, 18, 25, 36). Inscrivant les mangeurs-clients dans un réseau commercial de sociabilité, cette dimension sociale des marchés de plein vent rejailit alors sur la perception même des produits achetés : leurs qualités gustatives ou géographiques sont ainsi vantées et valorisées par des mangeurs qui en oublieraient presque que la chaîne de production et de distribution de ces denrées est sensiblement la même que celle des produits disponibles dans les supermarchés. Les discussions menées avec des commerçants sur les marchés d'Haznedar (arrondissement de Güngören), de Bahçelievler, de Tarlabası

²²⁵ Bim et Şok sont deux enseignes de moyenne distribution.

²²⁶ La confrérie de l'imam Fethullah Gülen est un réseau d'influence à base religieuse dont les ramifications sont présentes dans l'ensemble des secteurs économiques, éducatifs et culturels en Turquie et dans d'autres pays étrangers.

(arrondissement de Beyoğlu) ou de Güven Mahallesi (arrondissement de Küçükçekmece) ont en effet montré que ces derniers traitent avec des grossistes qui, eux-mêmes, dépendent des mêmes entreprises agricoles que celles fournissant les fruits et les légumes de plusieurs enseignes de supermarchés.

CARTE 14 : DISTRIBUTION DES MARCHÉS DE PLEIN VENT A ISTANBUL



Le recours aux marchés de plein vent s'explique en grande partie par leur proximité avec le lieu de résidence des mangeurs. Comme le montre la carte ci-dessus, un maillage structuré du territoire urbain s'est mis en place, même si certaines zones, notamment sur la rive anatolienne de l'agglomération, demeurent encore sous-équipées.

*Source : İstanbul Umum Pazarcilar Esnaf Odası
Conception et réalisation : P. Raffard, 2014*

Proposant la plupart du temps des produits disponibles dans d'autres lieux d'approvisionnement comme les épiciers, les primeurs ou les supermarchés, les marchés de plein vent se distinguent pourtant de ces « concurrents » par la capacité de certains commerçants à proposer des denrées introuvables dans les réseaux globaux de distribution :

« Avant d'habiter à Istanbul, j'habitais à Antalya et là-bas j'avais des voisines qui venaient d'Izmir. Elles m'ont montré plein de recettes de l'Égée. C'était excellent donc j'ai appris à les faire. Quand avec Mete nous sommes arrivés à Istanbul, j'ai eu beaucoup de mal à trouver certaines herbes. Par exemple, trouver de la salicorne fraîche

(taş deniz börülcesi) à Istanbul c'est très difficile [...] Un jour, je ne cherchais pas spécialement, et dans le marché à côté de chez moi, à Ümraniye, j'ai trouvé un commerçant qui vendait des herbes de l'Egée. Depuis, je vais dans ce marché et j'en profite pour faire toutes mes courses » (Gülner, n°32).

Ce marché de niche ne se limite pas à la vente de plantes et d'herbes singulières, mais concerne aussi des fromages locaux difficiles à se procurer ou la version artisanale de fromages dont le succès national dépend désormais de l'hégémonie du secteur agroalimentaire sur leur production et leur distribution :

« Le fromage qu'on achète au supermarché, pour moi, ce n'est pas du fromage. On ne sait même pas s'il y a du lait dedans ! C'est pourquoi avec ma femme, on l'achète dans le marché qu'il y a à côté de chez nous. Il y a un homme qui fait lui-même son fromage. Il vient de Bursa ou de Balıkesir, je ne me souviens plus. Bien sûr, il n'est pas là toute l'année, mais vraiment, avec son fromage il n'y a pas de comparaison » (Orhan, n°7).

Chez les Gaziantepi, la recherche d'ingrédients et d'aliments à la typicité affirmée, qu'elle soit réelle ou perçue, les amène à s'inscrire dans un troisième type de réseau d'approvisionnement, celui des commerces spécialisés.

7.1.1.3. Les commerces gaziantepi, des ressources dédiées

C'est par l'intermédiaire de connaissances à Istanbul que les nouveaux arrivants apprennent l'existence des « vrais²²⁷ » commerces et des centralités commerciales gaziantepi. Pour ces nouveaux citadins encore ignorants de la géographie des ressources gaziantepi à Istanbul et de son fonctionnement, l'aide d'un parent, de proches ou d'amis, plus rarement de voisins, leur permet de découvrir les adresses de commerces qui constituent, pour quarante-deux des enquêtés interrogés, un type spécial de ressources commerciales au sein de leur système d'approvisionnement alimentaire. Eloignés de l'offre généraliste des supermarchés ou des marchés de plein vent, ces commerces dont la superficie excède rarement les quelques dizaines de mètre-carrés s'inscrivent dans un marché de niche à destination d'une clientèle limitée, en raison notamment du bagage technique nécessaire pour accommoder les produits vendus. En effet,

²²⁷ Avec le succès rencontré par la référence gaziantepi dans le domaine alimentaire, il arrive que certains épiciers ou restaurateurs prennent quelques libertés avec l'offre proposée, donnant parfois lieu à de mauvaises surprises chez les immigrés encore peu au fait des adresses gaziantepi à connaître. Ainsi d'Osman (n°33) qui rapporte avoir découvert à proximité de chez lui une épicerie présentée comme gaziantepi mais dont le propriétaire originaire d'Ordu sur la mer noire « se contentait d'ouvrir des boîtes de salça industriel et les vendait deux fois plus cher que du salça normal » (Osman, n°33).

comme nous l'avons vu dans la section 6.1.1.4., outre la singularité de certaines techniques de préparation, une part des spécificités du système culinaire gaziantepi repose sur l'utilisation d'ingrédients singuliers : pistaches de Gaziantep (*Antepfıstığı*) entières ou en poudre, guirlandes de poivrons et d'aubergines séchés, fromage pressé, certains types de *bulgur* comme le *firik*, *tarhana*²²⁸ à base justement de *bulgur firik*, *salça* « de terroir » (yöresel) ou « fait maison » (*ev yapımı*), piment, *turşu*, graisse issue du lait de brebis (*sade yağ*) sont autant d'aliments disponibles uniquement dans ces épiceries (PHOTOGRAPHIE 10).

PHOTOGRAPHIE 10 : TYPES DE PRODUITS VENDUS DANS LES EPICERIES GAZIANTEPLI D'ISTANBUL



²²⁸ Préparation commune à plusieurs pays du bassin méditerranéen (Grèce, Albanie, Egypte), du Caucase (Arménie) ou du Moyen-Orient (Irak), le *tarhana* est obtenu à partir d'un mélange de *bulgur* et de yaourt tout d'abord porté à ébullition. La pâte obtenue est ensuite transformée en galettes plates séchées au soleil avant d'être consommées comme telles ou intégrées à certaines préparations, comme la soupe de *tarhana* (*tarhana çorbasi*) par exemple.

Dans ce contexte, on assiste à une surenchère du caractère authentique, artisanale et identitaire portées par les produits proposés. Le discours des commerçants vantent leur *tarhana* « préparé à la main par des villageoises qui les font ensuite sécher au soleil » (Ceda, n°10), les tomates entrant dans la préparation du *salça* artisanal sont « choisies et cueillies à la main » (Ümmet, n°3), tandis que « le séchage des aubergines ou des poivrons s'effectue au soleil sur des séchoirs en bois » (Yusuf, n°12). Plus qu'un argument commercial élaboré par les commerçants, ces références à la tradition sont au contraire, à en croire Ceda (n°10), une demande des clients pour qui une présentation trop élaborée rendrait les produits suspects :

« Il y a quelques années, ma fille m'a dit que je devais acheter une machine pour mettre sous vide la nourriture. Pour mieux conserver les produits. J'ai suivi son conseil, mais finalement les clients n'aimaient pas. Ils me disaient tout le temps qu'à Gaziantep, ils n'avaient jamais vu ça » (Ceda, n°10).

Fondée pour les biens de consommation que nous avons énumérés précédemment et dans la plupart des commerces, la référence à Gaziantep apparaît plus discutable, voire trompeuse, dans le cas de produits comme les tomates ou les poivrons frais que rien ne semble distinguer de ceux disponibles chez les primeurs voisins. Ainsi, un bref coup d'œil jeté aux inscriptions des caisses traînant non loin des magasins et indiquant des légumes cultivées dans la petite ville d'Aksu, limitrophe d'Antalya et célèbre pour sa monoculture intensive réfute les explications évasives de certains épiciers à propos du goût différent de races de fruits et de légumes cultivées uniquement dans la région de Gaziantep.

Limitée, la clientèle fréquentant ce type de ressources l'est aussi structurellement, du fait de la localisation périphérique et de la difficile accessibilité de certains commerces pour les mangeurs non motorisés. Au sein d'une géographie éclatée et malgré certains handicaps logistiques, Güngören Merkez représente la principale concentration commerciale gaziantepi d'Istanbul (cf. section 5.3.2.) et, à ce titre, tend à polariser une clientèle captive en provenance de l'ensemble de l'aire urbaine stambouliote, mais aussi des villes et départements voisins²²⁹. Les logiques de concentration commerciales à l'œuvre à Güngören Merkez renvoient aux mêmes dynamiques que celles définies par Robert Mantran pour la Constantinople ottomane : pour le commerçant, la concentration de commerces à l'activité similaire crée un pôle commercial singulier et l'ancre dans un réseau d'approvisionnement territorialisé connu par la clientèle ; pour le client venant parfois de loin, la concentration permet d'avoir à disposition une offre plus complète et de faire jouer la

²²⁹ Il est difficile d'évaluer avec exactitude l'aire de chalandise de Güngören Merkez. Notre volonté de faire passer un bref questionnaire au maximum de personnes rencontrées dans le quartier s'est en effet heurtée aux refus répétés du muhtar et de plusieurs acteurs du quartier (commerçants, membres d'association, policiers). Pris avec la plus grande précaution, les évaluations – parfois fantaisistes – des commerçants sont la seule source à notre disposition permettant de dessiner l'aire d'influence du quartier et de ses commerces.

concurrence entre les différents commerces, tant sur les prix que sur qualité des biens proposés (Mantran, 2000 ; 2008). Pour İbrahim (n°2), gérant d'une annexe de l'entreprise gaziantepi Seç spécialisée dans la confection de *baklava*, les clients du quartier ne se limitent pas au voisinage immédiat :

« *La semaine dernière par exemple, un client est venu de Sakarya pour acheter un kilo de baklava pour les fiançailles de sa fille [...] J'ai aussi des gens qui viennent de loin comme Tekirdağ ou Kocaeli. Des baklava bons comme les miens, on n'en trouve pas partout (rires) [...] Mais généralement, ce sont surtout des gens qui vivent ici [à Istanbul] » (İbrahim, n°2).*

Nos observations sur place et les brèves discussions engagées avec les clients rencontrés dans plusieurs boutiques du quartier, si elles n'ont pu corroborer cette ouverture du quartier vers la demande gaziantepi des départements limitrophes, ont témoigné de la fréquentation de Güngören Merkez par une clientèle résidant dans des arrondissements parfois éloignés (Ümraniye, Ataşehir, Kağıthane, Eyüp), même si le rôle de centralité fonctionnelle du quartier ne peut s'appréhender uniquement à travers la fréquentation physique des épicerie, restaurants et autres pâtisseries. Il apparaît en effet que certaines épicerie comme celle d'Ümmet (n°3) proposent depuis plusieurs années un système de livraison à domicile, afin de répondre aux besoins d'une clientèle ne pouvant se rendre par ses propres moyens à Güngören Merkez. Avec l'aide de sa femme et de quatre de ses enfants, Ümmet a réussi à mettre en place une organisation structurée dans laquelle chaque membre de la famille est en charge d'un aspect logistique particulier, permettant du même coup de proposer une gamme plus élevée de services : tandis qu'Ümmet tient la boutique avec sa femme, un de ses fils et sa fille, deux de ses fils sillonnent Istanbul pour livrer les produits que des clients ont commandés par téléphone. En été, le système peut se reconfigurer : pendant qu'au volant de son camion, Ümmet se rend plusieurs jours par semaine à Gaziantep pour acheter les produits qui seront par la suite vendus dans son magasin, sa femme prend la direction de la boutique et s'occupe de la caisse, pendant que ses enfants se chargent de servir les clients. Pour l'épicier, la pérennité d'un tel système et le surplus d'organisation que demande le service de livraison à domicile sont toutefois rendus possible, à l'autre bout de la chaîne, par la bonne volonté et l'organisation collective des clients :

« *Nous sommes une petite épicerie, nous n'avons pas des moyens illimités. En plus, l'essence coûte cher. Les clients comprennent ça très bien et font souvent des achats groupés. Tu comprends, mes fils ne peuvent pas aller à l'autre bout d'Istanbul simplement pour livrer 100 grammes de pistache ou une guirlande d'aubergine. Comme les clients sont toujours les mêmes, ils écrivent ensemble une liste et Mehmet ou Abdullah [ses fils] livrent tout ça à un seul*

endroit. Ensuite, les clients se débrouillent pour que chacun emporte ce qu'il a commandé. Et puis, avec ce système, ils sont gagnants parce qu'ils payent moins pour le transport puisqu'ils partagent » (Ümme, n°3).

Nécessitant des ressources logistiques importantes tant humaines que matérielles, peu d'épicerie ou de pâtisseries parviennent à mettre en place un tel type de services de distribution à domicile de denrée « brutes », au contraire des établissements de restauration qui ont adopté depuis longtemps un tel système. Gaziantep ou non, la plupart d'entre eux compte dans leur personnel un ou plusieurs livreurs qui, en scooter, livrent au domicile de clients ayant commandé leurs plats par téléphone ou, dans le cas des établissements référencés, par internet.

Renvoyant à première vue à un type similaire de ressources, les commerces gaziantep de Güngören Merkez et ceux dispersés dans l'agglomération se différencient néanmoins les uns des autres par les modalités de fréquentation qu'en ont les mangeurs-clients. Pratiqués de manière brève et ponctuelle, la fonction des commerces isolés se limite à celle de ressource dédiée dans une stratégie d'approvisionnement *stricto sensu*. Dans le cas de Güngören Merkez, la fréquentation des commerces s'inscrit dans une logique alimentaire et sociale totale. L'heure de fréquentation du quartier est ainsi pensée pour correspondre avec celle d'un repas : l'approvisionnement s'inscrit dans une suite d'actions spatiales qui aboutit à un passage obligé dans l'un des nombreux restaurants du quartier pour manger *lahmacun*, *kebab*, *kelle paça* et autres *baklava*. Pour les membres de l'association de Nizipli de Güngören, le passage par Güngören Merkez est aussi l'occasion de rendre visite aux compatriotes et amis qui ne manquent pas de se trouver dans les locaux de l'association, de prendre un thé et de discuter. Pour reprendre les termes de Sophie Bouly de Lesdain, « *le lieu de consommation est l'occasion d'une consommation du lieu où l'identité s'affiche, se revendique, ou au contraire se nie* » (Bouly de Lesdain, 1999 : 122).

Grandes et moyennes surfaces, marchés de plein vent et commerces spécialisés sont les trois types d'approvisionnement les plus utilisés par les Gaziantep d'Istanbul, mais ne représentent qu'une partie des stratégies élaborées par les mangeurs pour se procurer leur nourriture. A ces ressources finalement communes à la majorité des citoyens, tout au moins pour les deux premières, d'autres sources d'approvisionnement se dégagent qui renvoient moins à la fréquentation de lieux localisés qu'à l'inscription au sein d'un ou plusieurs réseaux d'approvisionnement partiellement déterritorialisés qui consacrent en même temps la perpétuation de liens concrets et symboliques avec Gaziantep.

7.1.2. Les transferts alimentaires : des logiques d'approvisionnement multiscalaires

A la gare routière d'Esenler, le ballet des autobus en provenance ou à destination de Gaziantep est l'exemple vivant de l'interconnexion alimentaire entre les deux villes. Le chargement et le déchargement donnent lieu à un mouvement frénétique que le départ imminent des véhicules oblige à effectuer dans l'urgence. Voyageurs et employés des compagnies d'autocar s'échangent cartons, sacs de voyages et autres sacs plastique dont certains, mal attachés ou ayant subi un voyage mouvementé, laissent deviner leur contenu. De la saumure ou du lait caillé coulent de cartons imbibés ou marquent visiblement et olfactivement les soutes, des inscriptions imprimées sur les sacs de dix, quinze ou vingt kilos témoignent de l'envoi ou de la réception de pistaches. Sous les yeux attentifs d'une femme ne pouvant ou de ne voulant pas participer au déchargement des denrées – mais ne se privant pas de donner des ordres tranchant aux membres de sa famille ou aux employés – les bus se vident progressivement des denrées qu'un parent ou qu'une connaissance a placé ici, dans la soute d'un bus parti la veille ou l'avant-veille de Gaziantep. Difficiles à quantifier car se perdant dans la multitude d'échanges inter-individuels, ces transferts de produits alimentaires en provenance de Gaziantep et de sa région représentent néanmoins une source d'approvisionnement non-négligeable qui dépasse une stricte relation utilitaire entre des immigrés et leurs proches restés à Gaziantep. A travers ces échanges, c'est un ensemble de relations matérielles, sociales et symboliques qui participe du façonnement d'un territoire réticulaire rapprochant des pôles géographiques pourtant éloignés, mais qui permet aussi aux Gaziantepiens résidant à Istanbul ou ailleurs d'élaborer des stratégies de gestion d'une distance inhérente à leur statut d'immigré. Avant d'analyser les réseaux de relations sur lesquels reposent ces transferts alimentaires et les conséquences que la demande stambouliote entraîne sur l'activité agricole à Gaziantep, il s'agit tout d'abord de se pencher sur les moyens dont les immigrés disposent pour faire parvenir à Istanbul leurs colis alimentaires.

7.1.2.1. *Comment sont envoyés les colis et que contiennent-ils ?*

La plupart des enquêtés évoquent l'envoi de biens de consommation depuis Gaziantep, mais ces échanges sont d'intensité très inégales selon les individus. Pour une partie d'entre eux, ceux-ci se réduisent à l'envoi de cadeaux lors d'événements particuliers, tels que les anniversaires, les fêtes

religieuses ou celles consacrant de passage (circoncision, passage à la majorité, etc.). Pour d'autres individus – la plupart –, ces envois sont beaucoup plus fréquents et répondent à une commande plus ou moins précisément formulée de la part des immigrés. Nos investigations auprès des immigrés ont ainsi permis de définir quatre stratégies distinctes de transferts alimentaires (PHOTOGRAPHIE 11):

- le mangeur se fait directement envoyer les produits dont il a besoin par ses proches résidant à Gaziantep.
- le transfert se fait dans le cadre du passage ou de la visite d'un proche ou d'un parent qui emporte avec lui un ou plusieurs aliments ;
- le mangeur profite de son passage à Gaziantep pour ramener des produits alimentaires.
- le mangeur passe par un intermédiaire « officieux » pour se faire livrer.

PHOTOGRAPHIE 11 : DEUX TYPES DE TRANSFERTS ALIMENTAIRES : L'ENVOI PAR DES PROCHES ET LE RECOURS A UN INTERMEDIAIRE



Ces quatre types de stratégies ne s'excluent pas les uns les autres, un même mangeur pouvant, selon les moyens à sa disposition à un moment donné et selon le type de produits qu'il souhaite se procurer, faire alterner plusieurs types de transferts. Dans la plupart des cas néanmoins, c'est la famille qui prend en charge l'envoi, ce qui contribue à différencier les individus entre eux, le recours de cette source d'approvisionnement allant de pair avec le maintien de liens forts avec l'entourage. Seul le dernier type de stratégies qui nécessite le recours à un intermédiaire entre le

donateur et le bénéficiaire est moins fréquent car plus difficile à mettre en place. En effet, il suppose le recours à une double information puisque le pourvoyeur doit savoir qui part pour Istanbul et est susceptible de prendre en charge les colis. Cette recherche d'intermédiaires peut provoquer des scènes parfois cocasses à la gare routière de Gaziantep où, à côté des guichets, se pressent des voyageurs proposant, contre rémunération, leur aide pour veiller à ce que le transfert de biens de consommation s'effectue sans accroc.

Quel que soit le mode de transfert choisi par les immigrés et leurs familles, les colis comportent la plupart du temps diverses catégories de biens de consommation (vêtements, tissus, jouets, ...), même si les denrées alimentaires occupent la majeure partie des produits échangés. Les aliments importés de Gaziantep sont nombreux : certaines céréales dont les singularités de production les rendent difficilement disponibles à Istanbul (blé, *bulgur*, « cheveux d'ange²³⁰ » (*çiğ kadayıf*), *tarhana*) ; des épices et des condiments (piment, sumac, *salça*, *turşu*) ; des fruits et légumes secs (pistache, aubergine, poivron) ou marinés (olives) ; des pâtisseries (*baklava*, *sucuk* de noix ou de pistache²³¹, *bastık*²³²) ; des produits laitiers (fromage, *kaymak*²³³) ; certains produits alimentaires (thé *kaçak*, *menengiç*²³⁴, etc.).

La plupart des enquêtés interrogés éprouvent des difficultés à évaluer les quantités et la fréquence exactes des colis reçus. Contrairement aux observations sur les transferts alimentaires effectuées par des populations partagées entre deux pays plus ou moins éloignés l'un de l'autre (Calvo, 1997 ; Bouly de Lesdain, 1999), la réception de colis en provenance de Gaziantep se fait plutôt « au fil de l'eau », les ressources logistiques à un tel envoi ne nécessitant pas une organisation particulièrement structurée :

« [moi : comment se passe l'envoi des colis ?] *Ce n'est pas toujours pareil. Par exemple, quand j'ai besoin d'un ou plusieurs aliments, je téléphone à mon cousin et il m'envoie par kargo ce dont j'ai besoin. Parfois, je n'ai pas besoin de demander. Lui ou un membre de la famille m'envoie de la nourriture. Par exemple, j'ai un oncle au village qui fait lui-même son fromage. Quand il est prêt, il lui arrive de m'en envoyer en mettant d'autres choses aussi, des noix, des pois chiche, des trucs comme ça* [moi : comment les envoie-t-il ?] *Ce n'est pas difficile. Il*

²³⁰ Les cheveux d'ange se présentent sous la forme de vermicelle de pâte et sont destinées à la préparation de desserts, en particulier le *kadayıf*.

²³¹ Fin et allongé, le *sucuk* – à ne pas confondre avec la saucisse épicée du même nom – est un dessert obtenu à partir de mélasse de raisin déshydratée, enserrant des noix ou des pistaches.

²³² Présenté sous forme de fines plaques parfois repliées sur elles-mêmes, le *bastık* est un dessert obtenu à partir du mélange entre de la farine et de la mélasse de raisin, auquel est ajouté des noix ou des pistaches.

²³³ Le *kaymak* est un produit laitier issu de la fermentation de matières grasses extraites lors de la cuisson du lait cru de vache.

²³⁴ Partageant le même aspect que le café turc, le *menengiç* est une boisson chaude faite à partir de pistache sauvage.

descend du village, il attend le long de la route que le bus passe et quand il est là, il met le sac dans la soute » (Murat, n°8).

Pour plusieurs enquêtés (Mahmut, n°1 ; Ümmet, n°3 ; Hidayet, n°14 ; Abdulkadir, n°16 ; Hakan, n°22 ; Bülent, n°23), les envois sont toutefois beaucoup plus fréquents au printemps et en été lorsque la saison agricole entre dans la période de ramassage et de collecte des fruits et légumes. Des observations effectuées à différentes dates de l'année à la gare routière d'Esenler témoignent de la saisonnalité de l'envoi des colis : réduits en hiver à quelques produits secs ou facilement conservables (*bulgur*, riz, pistache), ceux-ci s'enrichissent en été de produits frais, en particulier les fruits et les légumes.

Généralement, les facilités logistiques et les courts délais proposés par plusieurs entreprises spécialisées dans l'envoi de colis (UPS, MNG Kargo, Ptt, Aras, Yurtiçi Kargo) expliquent que les mangeurs privilégient plusieurs « petits » envois – n'excédant pas vingt kilos – à un envoi plus conséquent. Dans ce cas, l'efficacité de ces réseaux « officieux » d'approvisionnement limite l'achat dans les commerces *gaziantepli* d'Istanbul qui pratiquent des prix plus élevés qu'à Gaziantep avec, nous l'avons vu, les difficultés de contrôle quant à l'origine et la qualité des produits (TABLEAU 15).

TABLEAU 15 : COMPARAISON DES PRIX DE PLUSIEURS PRODUITS DE BASE CONSOMMES PAR LES MANGEURS GAZIANTEPLI²³⁵

NATURE DU PRODUIT	PRIX MOYEN A GAZIANTEP	PRIX MOYEN A GÜNGÖREN MERKEZ	PRIX MOYEN EN GRANDE SURFACE
<i>SALÇA</i>	4 à 6 TL/kg	4 à 12 TL/kg	3,5 à 12 TL/kg
PISTACHE	18 à 24 TL/kg	22 à 35 TL/kg	30 à 50 TL/kg
LEGUMES SECHES POUR DOLMA	6 à 10 TL/guirlande ²³⁶	10 à 12 TL/guirlande	32 TL/kg
<i>TARHANA</i>	6 à 9 TL/kg	8 à 15 TL/kg	5 à 16 TL/kg
<i>BULGUR</i>	0,75 à 1,25 TL/kg	1,45 à 4,50 TL/kg	2,50 à 6,50 TL/kg
FROMAGE <i>SIKMA</i>	7 à 10 TL/kg	12 à 17 TL/kg	-

Source : P. Raffard, 2014

²³⁵ Ce tableau a été réalisé à partir de nos observations effectuées à Güngören Merkez ainsi que dans plusieurs grandes surfaces d'Istanbul en mai 2014. Concernant les prix pratiqués à Gaziantep, ils concernent les produits vendus dans les épiceries et non dans les grandes surfaces. Il convient néanmoins de les nuancer car une partie importante des denrées alimentaires envoyées échappent aux systèmes de production, de fabrication et de distribution « officiels ».

²³⁶ Une guirlande pèse aux alentours des 500 grammes.

Derrière leur dimension utilitaire (acquisition de denrées introuvables à Istanbul, réduction des prix d'achat), les transferts alimentaires sont aussi un moyen pour les Gaziantepi immigrés de conserver des liens concrets et idéels avec la région d'origine.

A l'image du maintien de pratiques alimentaires antérieures au départ (section 6.1.3.1.) et contrairement à un certain consensus qui voudrait que ce type de réseaux d'approvisionnement s'effrite à mesure de l'intégration à la société d'installation, nos entretiens et nos observations font apparaître que ces transferts alimentaires sont autant utilisés – si ce n'est plus – par les Gaziantepi les plus anciennement arrivés que par les nouveaux arrivants. Un attachement à la fois matériel et identitaire que la diversification des relations sociales qui se créent à Istanbul ne saurait faire disparaître. Liens matériels et symboliques entre Ici et Là-bas, les transferts alimentaires permettent aussi la mise en place et/ou le renforcement d'interactions sociales avec des proches, des compatriotes ou des connaissances plus éloignées. En effet, à l'envoi ou la réception de colis s'ajoute un ensemble de pratiques de conservation, de transformation et de partage qui dessinent un espace social signifiant à Istanbul.

7.1.2.2. *Comment sont utilisés les produits reçus ?*

Une fois les colis réceptionnés, les bénéficiaires anticipent la préparation par une transformation minimale des denrées. Certains produits frais (légumes notamment) ou laitiers (fromage), voire certains condiments comme le *salça*, qui ne sont pas consommés dans les jours suivant la réception, peuvent être congelés même si cette technique de conservation peut parfois amener des problèmes de stockage :

« Il y a un peu plus d'un mois, mon père me dit à moi et à ma mère qu'avec un de ses amis de l'association ils ont achetés du fromage. Sauf qu'il avait oublié de préciser qu'ils en avaient acheté quarante kilos ! Quand il est revenu à la maison, je ne te mens pas, il y en avait partout dans la voiture. Dans le coffre, sur la banquette arrière, sur le siège passager, partout ! Après son pote est venu, il en a pris la moitié, mais il nous en est resté quand même vingt kilos, tu vois. Maintenant, notre congélateur est bourré de fromage qu'on ne mangera sûrement jamais » (Füsün, fille de Mustafa, n°9)²³⁷.

A en croire certains enquêtés, les produits les plus difficiles à conserver sont justement ceux peu susceptibles d'être congelés comme les aubergines ou les poivrons séchés. En effet, le procédé de

²³⁷ Entretien réalisé en français.

séchage employé est volontairement interrompu avant que les légumes aient perdu l'ensemble de leur eau, permettant ainsi une réhydratation plus efficace avant leur cuisson. Ce maintien d'une quantité d'eau minimale pose ainsi certains problèmes pour conserver assez longtemps ces guirlandes de légumes : stockées dans un lieu trop sec, celles-ci s'assèchent, deviennent cassantes et inutilisables ; à l'inverse, conservées dans un endroit trop humide, il devient difficile d'éviter leur pourrissement. Ces contraintes de conservation amènent les individus recevant ces produits à les consommer rapidement seuls ou à plusieurs, voire à les partager avec des connaissances sur place. La frontière est ainsi difficile à établir entre consommations quotidiennes et cérémonielles. Contrairement aux conclusions de plusieurs recherches consacrées notamment aux migrants et immigrés originaires d'Afrique en Europe (Barou et Verhoeven, 1997 ; Bouly de Lesdain, 1999 ; Brédeloup, 2014), chez les Gaziantepi d'Istanbul, l'envoi de denrées alimentaires n'a pas d'objectif de distinction et de mise en scène de soi-même à l'égard de la communauté d'appartenance et ne dénote pas le pouvoir et le prestige d'individus ou de familles à réunir des convives parfois nombreux et à leur offrir les meilleurs mets en quantité importante. La consommation du contenu des colis reçu s'inscrit plutôt dans un contexte qui peut prendre trois formes distinctes qui, là encore, ne s'excluent pas mutuellement :

- utilisation des denrées reçues dans le cadre restreint du foyer ;
- distribution des produits (bruts ou cuisinés) à destination des parents et des amis résidant aussi à Istanbul ;
- échange qui peut prendre la forme de repas en commun.

Que la réception concerne un colis volumineux ou un envoi plus réduit, elle donne souvent lieu à une redistribution qui devient finalement une source d'approvisionnement secondaire pour les foyers profitant de ces produits. Cette idée de don est si ancrée chez une partie des immigrés que certains d'entre eux commandent des biens alimentaires sans demander leur avis ou leurs besoins aux personnes à qui ils sont destinés :

« ma mère ne me demande jamais rien, mais je sais qu'elle aime bien quand je lui rapporte des trucs de Gaziantep. C'est pourquoi je lui réserve toujours une partie de ce qu'on reçoit » (Belgin, n°37).

La motivation qui pousse à l'acquisition des denrées en provenance de Gaziantep et dans une certaine mesure à la préparation de plats gaziantepi, va donc bien au-delà des préférences alimentaires et de la consommation anticipée puisque, selon son contexte d'expression, elle fait du don une fin en soi (Bouly de Lesdain, 1999). S'opérant majoritairement auprès de l'entourage familial, le don et les cadeaux peuvent aussi, selon les enquêtés résidant à proximité des

concentrations résidentielles gaziantepi comme Güngören, Bağcılar, Bahçelievler, Kadıköy dans une moindre mesure (n°1, 2, 3, 7, 8, 9, 12, 17, 18, 22, 23, 24), s'effectuer à destination du voisinage. Comme l'explique Hatice (n°39), les mangeurs gaziantepi peuvent dans certains cas « convertir » leur entourage :

« Un jour, mon mari est revenu à la maison avec un très gros colis que son frère lui avait envoyé de Gaziantep. Dedans il y avait de nourriture bien sûr. Et quand mon mari est rentré, par hasard, il a croisé notre voisine de palier²³⁸. Comme ça, de fil en aiguille, nous avons commencé à discuter [...] Quelques jours après, nous l'avons invité avec son mari, je lui ai montré comment on cuisinait les produits de Gaziantep. Et puis petit à petit on a cuisiné ensemble et maintenant, quand on nous envoie des colis, ma voisine me demande si je peux demander à ma famille de rajouter des choses pour elle » (Hatice, n°39).

Face à la multitude de choix et de comportements individuels, il s'agit maintenant de synthétiser ces différentes expressions d'une même recherche alimentaire qui articule des ressources localisées et réticulaires.

7.1.3. Pour une analyse systémique des stratégies d'approvisionnement élaborées par les Gaziantepi d'Istanbul

Présentées les unes à la suite des autres par souci de clarté, ces multiples ressources ne prennent sens qu'en tant qu'éléments singuliers d'un système d'approvisionnement global. Considérée séparément, chacune d'entre elles répond à un besoin alimentaire spécifique qui, sauf exception marginale, ne constitue jamais la seule et unique source d'approvisionnement pratiquée. Au-delà même de leur dimension logistique et utilitaire, ces stratégies d'approvisionnement multi-polarisées sont à considérer comme les réponses matérielles à la satisfaction des choix culinaires élaborés par les mangeurs gaziantepi d'Istanbul, mais aussi comme instrument de lien social, de maintien identitaire et, comme nous le verrons dans les sections suivantes, comme outil d'urbanité et de citoyenneté. Trop souvent ignorée par des travaux envisageant les notions de système et d'approvisionnement alimentaires sous le seul prisme économique et logistique (Padilla et Bencharif, 2001 ; Rastoin et Ghersi, 2010), c'est pourtant les dimensions sociale et culturelle de l'acte alimentaire qui conditionne la nature et la structuration des réseaux de distribution et d'approvisionnement.

²³⁸ La voisine en question est originaire d'un autre département que Gaziantep.

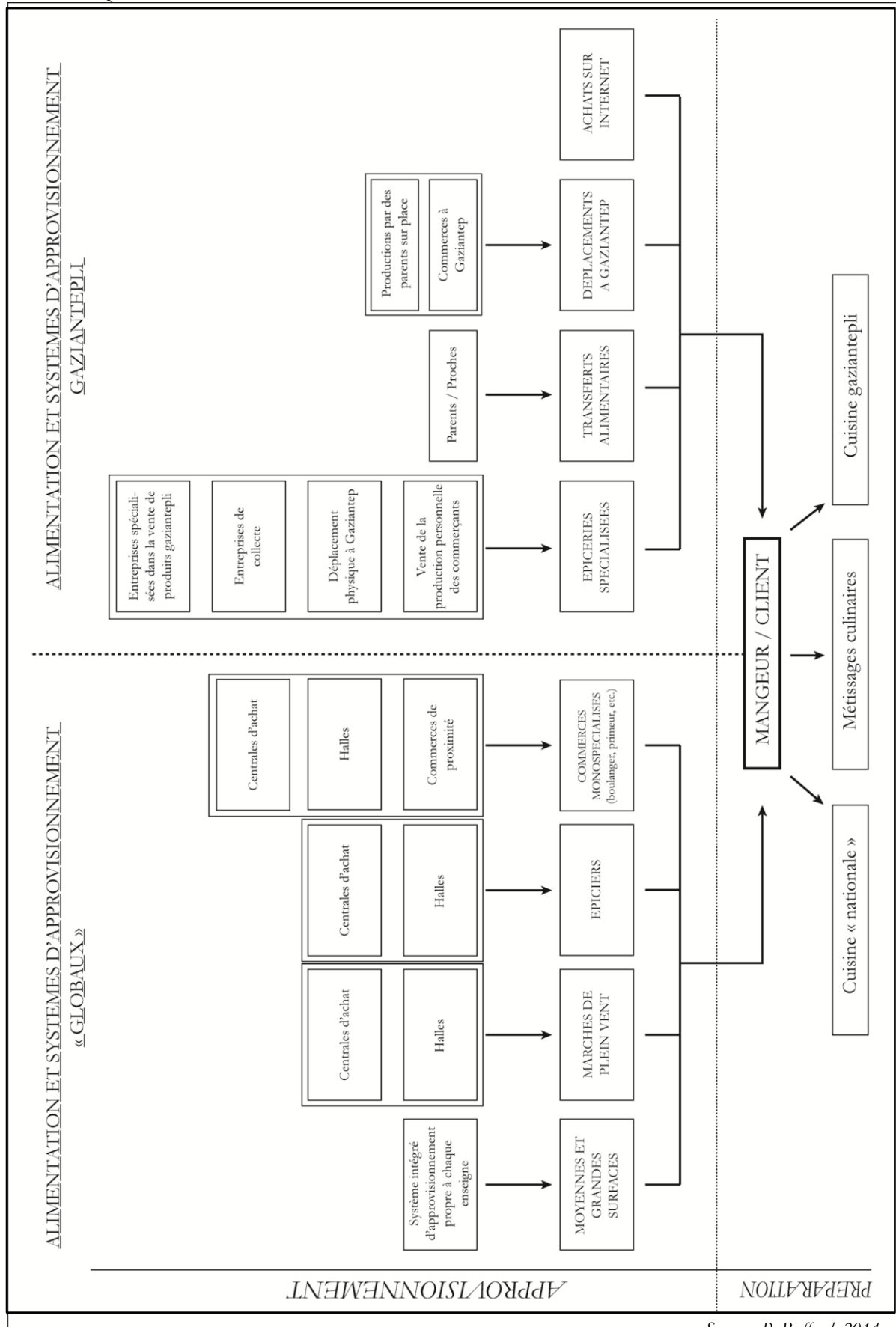
7.1.3.1. *Des stratégies d'approvisionnement différenciées*

Trente-trois des mangeurs interrogés divisent leurs stratégies d'approvisionnement en deux catégories distinctes : la première concerne les pratiques qui relèvent du système alimentaire « global », c'est-à-dire les produits, plats et saveurs dont l'omniprésence sur les tables de tous les foyers et restaurants de Turquie banalise, aux yeux des mangeurs, la consommation ; la seconde rassemble les produits dont les liens réels ou imaginaires avec Gaziantep en font des instruments de maintien identitaire ou des objets de sociabilités qui peuvent prendre la forme de don ou de partage²³⁹. Différenciées, les stratégies d'approvisionnement le sont aussi selon les acteurs considérés et leur place au sein du système global : positionné à l'aval du réseau de distribution et acquéreur final d'un produit qui aura transité par plusieurs intermédiaires successifs, le mangeur/client n'élabore pas les mêmes choix, ne fréquente ni les mêmes ressources, ni les mêmes lieux d'approvisionnement que le commerçant situé au milieu de la chaîne de distribution. L'emploi des termes d'approvisionnement et de distribution invitent donc à être envisagés dans une acception polysémique et relative selon le niveau du système observé et analysé.

Le système alimentaire « global » correspond peu ou prou au modèle logistique qui organise désormais les dynamiques d'approvisionnement dans la plupart des pays riches et qui ne cesse de se développer dans les pays émergents (Oddy et Drouard, 2013). Caractérisé par l'application au secteur agroalimentaire des préceptes fordistes d'organisation de la chaîne de production et de distribution, ce système fonctionnel repose sur les fondements pratiques et représentationnels élaborés par les acteurs de l'industrie agroalimentaire et de la grande distribution. En effet, ce nouveau type de valeurs et d'attentes commerciales (abondance quantitative et qualitative de l'offre alimentaire, obsolescence de la saisonnalité, prix bas parfois cassés, distribution spatiale rationnelle des enseignes au sein du territoire urbain, homogénéité perpétuelle du goût des produits) dépasse désormais le cadre des enseignes de la grande distribution. Derrière les références locales et la dimension sociale qui parsèment leur décor et émaillent le discours des commerçants, marchés de plein vent, épiciers, commerces mono-spécialisés s'inscrivent aujourd'hui dans les mêmes réseaux logistiques que leurs « concurrents » industriels : les fruits et légumes disponibles proviennent des halles de Bayrampaşa où s'approvisionnent certains supermarchés, tandis que les produits laitiers ou la viande sont issus des mêmes procédés industriels de transformation et de préparations que ceux disponibles en grande surface.

²³⁹ Cette tentative de typologie cherche à synthétiser la réalité des pratiques et le discours des enquêtés. Ce qui est perçu par les mangeurs gaziantepi comme étant de la nourriture turque ou « globale » et qui, à ce titre, appartient à la première catégorie pourra, à l'inverse, devenir porteuse de sens pour un autre mangeur.

CROQUIS 7 : SYSTEME D'APPROVISIONNEMENT CHEZ LES GAZIANTEPLI D'ISTANBUL



Source : P. Raffard, 2014

Si plusieurs enquêtés interrogés ont conscience et critiquent la trop grande porosité entre ces différents modes d'approvisionnement (Ceda, n°10 ; Abdulkadir, n°16 ; Yavuz, n°19 ; Erol, n°31 ; Seçkin, n°34 ; Ali, n°36 ; Belgin, n°37) et malgré certaines tromperies de la part de commerçants peu scrupuleux, le positionnement des mangeurs vis-à-vis des commerces gaziantepi mono-spécialisés est, pour sa part, marquée par une bienveillance presque unanimement partagée. L'origine et la qualité intrinsèque des produits vendus apparaissent moins importantes que le contexte d'achat qui, à lui seul, parvient à transformer des biens de consommation alimentaires en aliments symboliques et à les intégrer à un système alimentaire particulier reposant sur une pluralité de références partagées. Ces dynamiques d'identification qui concernent le produit, le commerçant et le client-mangeur ne se limitent pas à une seule variable de choix ou un seul modèle de consommation : qualités diététique des produits (38 % des enquêtés), qualité sanitaire (33%) mais aussi marques commerciales (22 %) deviennent les nouvelles références sur lesquelles se construisent des pratiques tout aussi significatives.

A ce pôle alimentaire global répondent en outre des pratiques présentées par les enquêtés comme singulières et qui, à ce titre, supposent des stratégies d'approvisionnement spécifiques. C'est ce qu'explique Yavuz (n°19), propriétaire d'une épicerie à Güngören Merkez :

« Les produits que je vends, on ne les trouve pas dans les magasins traditionnels. Alors c'est vrai, tu trouves partout des trucs qui s'appellent salça ou pistache dans les commerces. Mais c'est pas pareil, ça n'a pas le même goût [...] Parfois, mes clients viennent de loin, ils veulent qu'on fasse attention à eux, qu'on leur parle [...] Je serais un menteur si je te disais que je ne fais pas ce travail pour l'argent, tout le monde a besoin d'argent. Mais je le fais aussi pour le contact avec les clients. C'est ce qui me plaît. Passer mes journées assis derrière une caisse, juste à dire bonjour, moi je ne pourrais pas. Et puis, les clients ce sont des compatriotes quand même, ça crée des liens. Et c'est aussi pour ça qu'ils viennent, pour parler avec d'autres Gaziantepi » (Yavuz, n°19).

Dans ce contexte, l'acquisition utilitaire de biens de consommation alimentaires se double d'une dimension sociale fondée sur l'interrelation et l'interaction entre compatriotes. Qu'il s'agisse du recours aux épiceries gaziantepi et autres commerces spécialisés, des transferts alimentaires ou des déplacements physiques des immigrés à Gaziantep, une multitude de stratégies individuelles et collectives organise ces pratiques reposant sur une logique de l'entre-soi, même si des exceptions permettent de structurer une offre plus conséquente. A ce titre, l'exemple des commerces spécialisés dans la vente de produits gaziantepi présentent un fonctionnement charnière entre recours aux grossistes établis dans les halles de Gaziantep ou d'Istanbul, achats aux entreprises agroalimentaires locales, mais aussi utilisation des réseaux villageois dont sont

issus de nombreux commerçants. Epicier à Güngören Merkez depuis 1997, Ümmet (n°3) explique le fonctionnement logistique de son commerce :

« En été, je vais au moins une fois par semaine à Gaziantep avec mon camion [moi : comment ça se passe ? Où allez-vous ?] D'abord, je vais dans le village de Yarmca pour le bulgur, les pois chiche. Après je fais le tour de tous les villages que je connais pour récupérer les produits dont j'ai besoin. Finalement, je finis par mon village de Çardak à la fois pour voir ma famille et pour récupérer du fromage et du salça [...] Ca ne prend pas longtemps car les villageois me connaissent. J'arrive dans le village, ils me donnent les paquets et je pars. Tu sais, en une journée j'ai fini et je peux rentrer. Normalement, je dors chez mes cousins à Çardak et le lendemain matin, je vais aux halles pour acheter les fruits, les légumes et des choses comme ça » (Ümmet, n°3).

PHOTOGRAPHIE 12 : LA PROVENANCE DES PRODUITS, UN ARGUMENT COMMERCIAL



Devanture d'un épicer et d'un pâtisseries dans le quartier de Güngören Merkez. A gauche : « Produits du jour en provenance de Gaziantep. Aussi frais que s'ils avaient été cueillis dans l'arbre. Se trouvent tous les jours uniquement ici » ; A droite : « Nos baklava et gâteaux viennent quotidiennement de Gaziantep »

Clichés : P. R., avril-mai 2012

Le fonctionnement de l'épicerie d'Ümmet n'est pas une exception. D'autres épiciers interrogés fondent eux-aussi leur spécificité commerciale sur le fait de se rendre dans les villages autour de Gaziantep pour se fournir en produits locaux (Ceda, n°10 ; Mehmet, n°11 ; Yusuf, n°12) (PHOTOGRAPHIE 12). Fondés sur les relations interpersonnelles qu'entretiennent les commerçants avec un ou plusieurs groupes villageois, ces réseaux d'approvisionnement sont, pour le chercheur extérieur, difficiles à reconstituer avec précision : la saisonnalité de la production tout comme les aléas naturels et humains que subissent les communautés villageoises (mauvaises récoltes, produits de base ou transformés de piètre qualité, mort d'un individu, migration de paysans, etc.) obligent les commerçants à adapter en permanence leurs circuits d'approvisionnement.

Plus exceptionnel – seuls deux épiciers ont mentionné lors des entretiens de telles modalités de fonctionnement –, certains individus, à la fois commerçants à Istanbul et propriétaires fonciers à Gaziantep vendent dans leur boutique leurs propres productions. C'est le cas par exemple des deux frères Mehmet (n°11) et Yusuf (n°12) qui, grâce à l'argent gagnée dans leur épicerie, ont décidé d'acheter des terres à Gaziantep pour y planter des pistachiers, en dépit des difficultés inhérentes à une telle culture :

« Ce qui est bien avec les pistaches, c'est que ça rapporte beaucoup d'argent. Beaucoup plus que si tu cultives des fruits ou des légumes. En plus, mon père travaillait avant comme ouvrier agricole dans une grosse entreprise qui produisait des pistaches. Il connaissait le métier et aujourd'hui, c'est lui qui veille sur nos champs [...] Le problème, c'est que les pistachiers, tu les plantes mais il faut attendre cinq ans avant qu'ils ne commencent à donner quelque chose. Et puis la production varie beaucoup d'une année sur l'autre. On a fait ce choix parce qu'on a l'épicerie qui nous permet de vivre. Et puis, quand il n'y a pas de problèmes de production, on vend nos propres pistaches et, crois-moi le bénéfice est beaucoup plus important que si tu les achètes à une grosse entreprise » (Mehmet, n°11).

Les avantages économiques et sociaux que retirent Mehmet et Yusuf de la mise en place d'un tel système (disparition des intermédiaires, embauche des proches et de la famille, marges bénéficiaires plus importantes) ont pourtant leurs contreparties : les frais engagés pour la production agricole sur place et pour l'acheminement vers Istanbul sont parfois difficiles à assurer, tout comme le stockage des pistaches dans un environnement favorable ; la production est soumise à des fluctuations annuelles qui dépendent autant des singularités biologiques du pistachier que des aléas climatiques ; la distribution nécessite parfois le recours à un intermédiaire extérieur, etc. Dans le cas d'Ümmet, de Ceda, de Mehmet ou de Yusuf, la structuration de tels stratégies de distribution demande en effet un important capital économique et logistique que de nombreux commerçants ne peuvent soutenir : l'achat d'un camion, le coût hebdomadaire de transport, l'inscription du commerçant à un réseau villageois capable de fournir toutes les semaines des produits frais, la confiance en un ou plusieurs employés capables de tenir le magasin pendant l'absence du propriétaire sont autant de variables qui empêchent certains épiciers de se lancer dans un système de ce type.

Pour remédier à ces impossibilités matérielles, certains individus et/ou petites entreprises assurent la collecte des biens alimentaires dans les villages du département de Gaziantep pour les proposer à des commerçants restés sur place. C'est le cas de Mahmut (n°1) qui, après avoir perdu son emploi de chauffeur routier pour l'entreprise de fret Horoz Lojistik, a décidé d'acheter un camion et de se spécialiser dans la collecte et la distribution de denrées alimentaires brutes ou peu

transformées pour les commerçants gaziantepi d'Istanbul. Le circuit qu'a construit Mahmut depuis bientôt quinze ans n'est pas fondamentalement différent de ceux élaborés par les autres épiciers, si ce n'est dans les volumes transportés. L'activité de Mahmut devient en effet rentable à condition d'assurer la distribution de plusieurs commerces :

« En fait, je ne prends pas vraiment de risques quand je vais à Gaziantep. Habituellement, je travaille avec cinq amis qui ont besoin de nourritures de Gaziantep. Avec eux, je sais qu'une partie de mon chargement partira à coup sûr. Mais souvent comme ça ne remplit pas mon camion, j'achète plus et ensuite je m'arrête dans certains quartiers. Güngören, bien sûr, mais je vais aussi à Avclar, à côté du kaymakamlık²⁴⁰, à Bağclar et à Bahçelievler [...] Là, j'enlève la bâche de mon camion et les gens viennent m'acheter ce dont ils ont besoin [Pourquoi dans ces quartiers ?] Je me suis arrêté dans plusieurs quartiers et c'est là que j'ai le plus de clients. Je ne sais pas vraiment pourquoi. Peut-être qu'il y a plus de personnes qui veulent manger de la cuisine de Gaziantep... » (Mahmut, n°1).

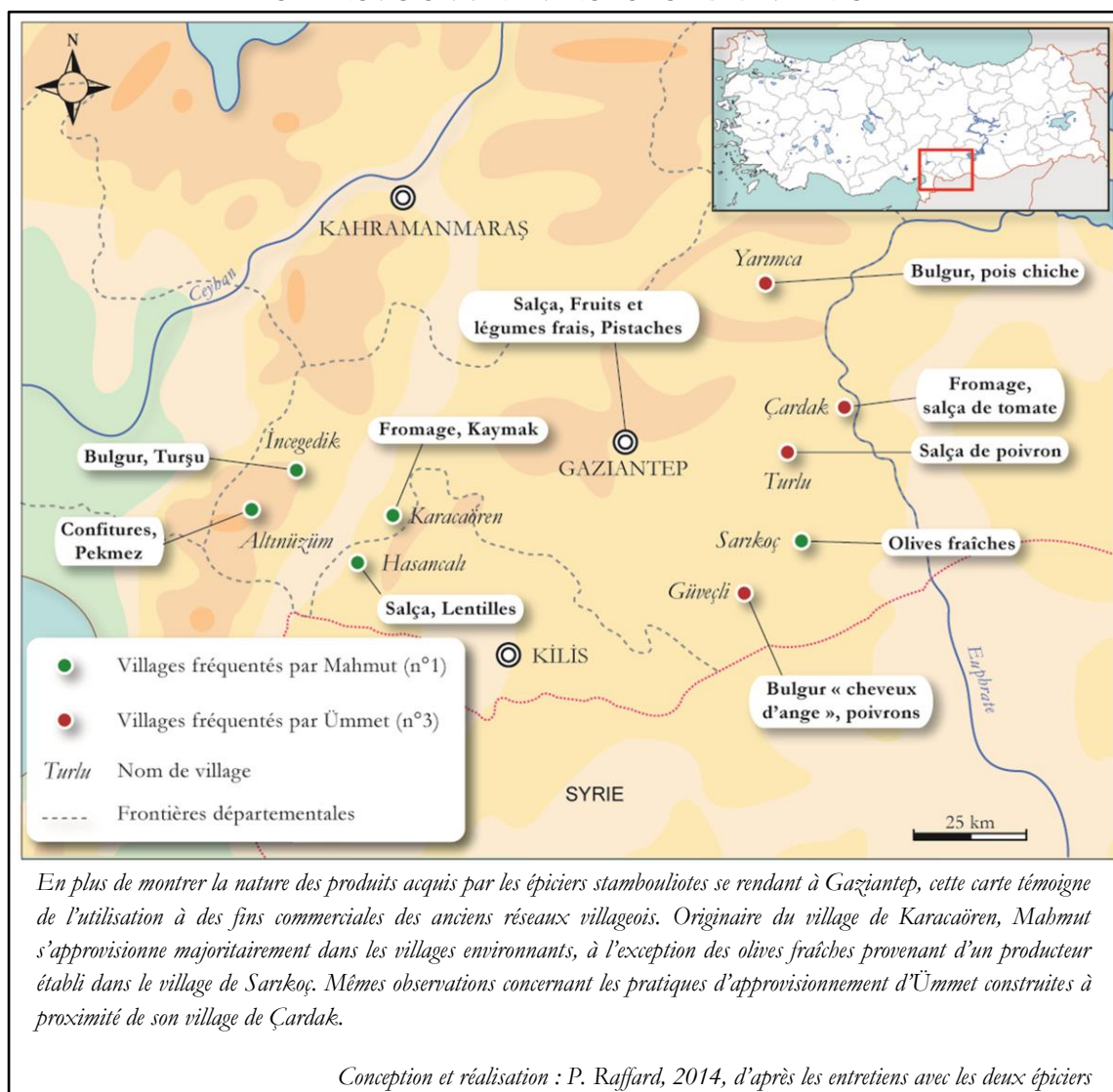
Que le commerçant se déplace physiquement à Gaziantep ou qu'il fasse appel à un intermédiaire pour se faire livrer les denrées alimentaires, nous assistons à une spécialisation de certains villages dans la production ou la fabrication d'un ou plusieurs produits particuliers (Carte 15).

Ce qui n'était autrefois qu'une production destinée aux seuls villageois est devenu, avec l'émigration de milliers de Gaziantepi, une ressource économique nouvelle permettant à certains villages d'amorcer un développement. Des enquêtes systématiques mériteraient d'être conduites dans les villages pour corroborer ou infirmer cette hypothèse mais, pour Ümmet (n°3), cette demande stambouliote a des conséquences profondes dans le fonctionnement économique et social des villages. Selon lui, l'accroissement de la demande à Istanbul engendrerait un cercle vertueux tant pour les commerçants que pour les villageois :

« Je ne suis pas le seul à aller à Çardak pour prendre du fromage. Je crois qu'on doit être trois ou quatre à faire ça. Moi quand j'y vais, je prends entre 5 et 10 kg par semaine. Ça veut dire que le village doit pouvoir fournir 40 kg de fromage par semaine [...] Par exemple, mon cousin, avec l'argent du fromage, il a pu acheter deux autres chèvres et comme ça, il peut faire plus de fromage (rires) » (Ümmet, n°3).

²⁴⁰ Le *kaymakamlık* correspond à la sous-préfecture d'un arrondissement.

CARTE 15 : VILLAGES FREQUENTES PAR MAHMUT (N°1) ET ÜMMET (N°3) POUR S'APPROVISIONNER EN PRODUITS ALIMENTAIRES



Enfin, encore très marginaux, le recours à des sites internet d'achat en ligne semble pourtant se développer. Jamais mentionné lors des entretiens, le poids que représentent ces nouveaux acteurs demeure très difficile à évaluer, les tentatives de contact avec les responsables des sites internet étant restées lettre morte. Mentionnons toutefois l'existence d'entreprises sans point de vente physique comme Haleplioglu ou Yöresel Tatlarımız ou de commerçants ayant fait le choix de créer un site internet pour vendre les mêmes produits que ceux disponibles dans leur boutique comme l'épicerie 1001 Çeşit Baharatları (« 1001 sortes d'épices ») implantée dans la sous-préfecture de Nizip²⁴¹. Ces nouveaux acteurs commerciaux, s'ils sont amenés à se développer dans le futur, rencontrent néanmoins aujourd'hui un problème structurel majeur, celui de

²⁴¹ Haleplioglu : <http://www.haleplioglu.com.tr> ; Yöresel Tatlarımız : <http://www.yoreseltatlarimiz.com> ; 1001 Çeşit Baharatları : <http://www.1001cesitnizipyoresel.com>.

l'absence de connexion internet dans de nombreux foyers et, par extension, la méconnaissance chez une part importante de la population turque des rudiments de l'outil informatique.

Ces différents exemples témoignent de la profonde structuration des réseaux « parallèles » d'approvisionnement. En proposant à une clientèle stambouliote des produits directement importés de Gaziantep, ils organisent un territoire multipolaire de portée nationale, voire internationale, qui répond peu ou prou à la définition que Gildas Simon donne du champ migratoire, à savoir un « *espace parcouru et structuré par des flux stables et réguliers de migrations et par l'ensemble des flux (matériels et idéels) induits par la circulation des hommes* » (Simon, 2008).

7.1.3.2. Complémentarité et concurrence : une grille d'analyse pertinente ?

Nous venons de le voir, les flux migratoires gaziantepli vers Istanbul ont entraîné l'ouverture de commerces destinés à l'approvisionnement alimentaires des immigrés, ainsi que la structuration de réseaux « parallèles » d'approvisionnement largement fondés sur les interrelations personnelles. Malgré l'hétérogénéité de ressources qui ne cessent de se complexifier, nul discours véhément chez les commerçants à propos de ressources qui pourraient s'apparenter à une forme de concurrence ou chez les mangeurs qui les opposeraient les unes aux autres. Au contraire, chaque moyen d'acquisition des biens alimentaires occupe une place particulière au sein du système global d'approvisionnement qui n'entre pas en conflit avec les autres ressources :

« J'ai vécu en France, je sais comment ça se passe. Et toi, c'est normal, tu as du mal à comprendre comment ça fonctionne. Parce que tu es français. Si tu demandes aux gens, tout le monde préfère se faire envoyer des colis. On sait qui nous l'envoie, on sait d'où viennent les produits et tout ça. Avant même de manger, on sait si les produits sont de qualité parce qu'on fait confiance à nos proches et nos amis [...] Mais le système des kargo, c'est pas facile. Il faut connaître des gens à Gaziantep qui acceptent de t'envoyer des choses. Et puis ça coûte cher aussi. La dernière fois, on a reçu un petit colis, ça devait faire dans les 10 kg. Je ne me souviens plus exactement, mais j'ai payé plus de cent millions²⁴² pour le kargo [...] C'est pourquoi, ça arrive qu'on aille dans les épicerie, parce qu'en plus, souvent c'est finalement moins cher là-bas » (Mustafa, n°9).

Les remarques de Mustafa infirment toute tentative d'analyse qui reposerait sur une base fonctionnaliste et rationnelle selon laquelle la réduction du nombre d'intermédiaires et des coûts d'achat expliquerait à elle-seul le recours aux réseaux d'approvisionnement « parallèles ». La

²⁴² Exprimé en ancienne livre turque, le montant payé par Mustafa s'élève environ à 100 TL.

recherche du prix le plus bas ne constitue pas la seule variable commerciale prise en compte par les mangeurs immigrés et apparaît au contraire secondaire au sein de stratégies individuelles et collectives partagées entre une dimension utilitaire et une autre, plus symbolique, qui cherche à conserver un rapport concret avec la région d'origine.

Cet attachement identitaire explique la préférence des enquêtés, dans la mesure du possible, pour les transferts alimentaires. Il ressort ainsi que les commerces apparaissent pour une partie d'entre eux comme une ressource complémentaire, soit en cas d'épuisement des colis, soit en cas d'impossibilité à se faire envoyer tel ou tel produit. Pour Hatice (n°39) par exemple, la fréquentation des épiceries *gaziantepli* se limite à l'achat de *salça* de poivron (*biber salçası*) et de *bulgur* aux cheveux d'ange (*kadayıflı bulgur*), le reste des denrées *gaziantepli* provenant des colis que lui envoient ses proches. À l'inverse, les enquêtés dont les liens amicaux ou familiaux avec Gaziantep se sont distendus au fil du temps, trouvent dans les épiceries et les restaurants un moyen de conserver des liens symboliques forts avec la région de naissance de ses parents (Recep, n°26 ; Muhlis, n°27 ; Erol, n°30 ; Belgin, n°37).

Malgré un objectif similaire, chacune de ces ressources n'imprime pas la même empreinte sur l'espace stambouliote. Confinés au domicile, les transferts alimentaires sont « invisibles » et ne concernent que les immigrés *gaziantepli* et leur entourage. À l'inverse, l'entrepreneuriat commercial, qu'il s'agisse des restaurants, des épiceries ou des pâtisseries tirent une partie de leur fréquentation grâce à leur visibilité dans l'espace urbain et, par leur intégration au tissu commercial local, participent des dynamiques et des recompositions urbaines.

7.2. L'entrepreneuriat alimentaire gaziantepli : entre ressource économique, outil d'urbanité et instrument de citoyenneté

La dimension sociale et identitaire qu'acquiert dans le contexte migratoire l'alimentation se référant au système alimentaire de la région d'origine a progressivement donné lieu à une exploitation commerciale et entrepreneuriale de ces attentes. Comprenant le parti à tirer d'un marché de niche dynamique, un certain nombre de *Gaziantepli* immigrés ont décidé d'ouvrir un ou plusieurs établissements visant à répondre cette demande alimentaire, mais aussi à la susciter : restaurants, pâtisseries, épiceries, firmes agroalimentaires, autant d'expressions commerciales qui

renvoient à un positionnement commercial qui organise une offre de plus en plus structurée selon différentes échelles d'influence. Par-delà la ressource identitaire que peuvent représenter ces commerces pour les immigrés, il s'agit maintenant d'envisager comment leur présence et leur fonctionnement en font des acteurs participant aux dynamiques urbaines de leur quartier d'implantation et à celle des réseaux multiscalaires qui régissent les interactions sociales et matérielles à Istanbul, mais aussi à destination d'autres lieux.

Nous considérons en effet que ces ressources alimentaires localisées influencent les pratiques des citadins originaires de Gaziantep à Istanbul et participent à la construction de configurations socio-spatiales singulières. Les relations avec ces lieux gaziantepili de l'espace de vie sont à la fois un moyen d'analyser les modalités d'inscription des immigrés à Istanbul, mais aussi un indicateur du statut de chacun des lieux pratiqués.

7.2.1. Les établissements de restauration, une vitrine efficace

Comme nous l'avons vu dans la section 6.2.1.2., l'installation à Istanbul et les adaptations générées par les contraintes du contexte stambouliote font entrer les établissements de restauration dans les comportements alimentaires des immigrés. Devenus les seuls lieux de consommation pour des plats que les difficultés d'approvisionnement ou les contraintes de la vie en appartement empêchent de préparer au domicile ou ceux de découvertes culinaires, les restaurants dont la fréquentation était jusqu'alors réservée à certains événements ou, tout simplement, absente des habitudes alimentaires, acquiert un rôle central à Istanbul. Lieu public, le restaurant devient aussi un lieu privé, où les mangeurs négocient leur identité, à travers un faisceau de sociabilités qui font appel à leurs multiples appartenances sociales.

Dans le sillon des études consacrées à l'entrepreneuriat immigré (Battegay, 1992 ; Ma Mung et Guillon, 1986 ; Ma Mung, 1998), il apparaît que les restaurants gaziantepili jouent une double fonction, celle de restauration communautaire et celle de restauration exotique : particulièrement appropriée pour désigner les établissements de Güngören Merkez, la notion de restauration communautaire repose sur l'origine commune partagée par les propriétaires, les employés et les clients ; les restaurants gaziantepili fréquentés par des clients ne partageant pas automatiquement une origine et des normes alimentaires communes se rangent pour leur part dans la catégorie des établissements exotiques. Présentées séparément, ces deux fonctions peuvent être clairement

dissociées ou, au contraire, se répondre selon la nature des clients : la coexistence de ces différentes formes de restauration offre alors la possibilité aux clients et aux restaurateurs de jouer, selon les situations, de ce double rôle social.

7.2.1.1. *Quand l'activité commerciale et l'appartenance régionale se mettent en scène dans l'espace urbain*

Emprunté au monde du théâtre, le terme de scénographie et le champ lexical qui lui est associé trouve dans l'activité commerciale gaziantepi à Istanbul un terrain d'application permettant d'observer et de comprendre la mise en scène identitaire qui se joue dans ces commerces et ces restaurants. L'affirmation d'une appartenance régionale, réelle ou symbolique, passe en effet par la mise en scène d'un certain nombre de traits culturels caractéristiques perçus par les entrepreneurs et les clients comme porteurs d'une charge symbolique forte. Nom de l'établissement, façade, décoration intérieure, composition des menus, sont autant d'éléments qui définissent une scénographie intégrant l'établissement concerné dans un système alimentaire, social et culturel singulier. Comme au théâtre, cette valorisation du jeu des « acteurs » prend différentes formes spatiales dont la façade, proche de l'avant-scène, est la première visible puisque, dans le cas des commerces et des restaurants, c'est elle qui constitue l'espace charnière entre l'espace public et celui, intérieur, du local commercial. Elle met en rapport mise en scène des produits proposés et composantes d'un « décor » dont la fonction est de connoter, à travers la multiplication de signes géoculturels la singularité de la consommation proposée. L'anthropologue Anne Raulin s'est longuement penchée sur la question de la scénographie des commerces et des restaurants tenus par des immigrants, notamment chinois et maghrébins (Raulin, 2000). Elle montre que cette mise en scène touche toutes les dimensions de la disposition commerciale : « *l'agencement des lieux invitant à un certain type de circulation de la clientèle, le mode d'éclairage, les objets décoratifs, l'iconographie professionnelle (affichage des prix, formules publicitaires), l'ornementation commerciale ou personnalisée, voire la façon dont s'habille le commerçant et son personnel...* » (*Ibid.* : 56).

Le processus d'identification et de singularisation de l'établissement commence dès l'extérieur à travers le choix de l'enseigne. A ce titre, le nom de l'établissement, tout comme les inscriptions peintes sur la vitrine, se réfèrent le plus souvent à des thèmes évocateurs pour l'ensemble des Stambouliotes, qu'ils soient originaires de Gaziantep ou non. Antep, Gaziantep, Aıntab/Ayntab

plus rarement, sont les références les plus utilisées par les commerçants car elles s'inscrivent dans un système géographique partagé par tous. Certains d'entre eux ont décidé d'associer à la mention relative à Gaziantep des références à la région dans son ensemble (« Produits du sud-est anatolien », *Güneydoğu Anadolu Gıda*) ou à certains éléments de la région comme le GAP. Alors que de nombreuses épiceries insistent sur l'origine des produits (Antep Pazarı, Antep Baharatçı, Antep Gıda Pazarı), les restaurateurs quant à eux insistent sur leur inscription au système alimentaire gaziantepi (Antep Sofrası, (Gazi)antep Mutfağı, (Gazi)antep Yemekleri, ...). Dans le cas de Güngören Merkez, quartier majoritairement fréquenté par des clients gaziantepi, les noms des commerces ne se limitent pas à la mention du département ou de la ville principale, mais intègrent des références plus précises comme certains arrondissements du département (Nizip, Kilis, İslahiye) ou des départements voisins (Birecik). La mention à la région d'origine peut aussi s'exprimer à travers une marque alimentaire dont le lien avec Gaziantep est avéré : malgré leur diffusion nationale, des marques comme Öncü ou Seç sont associées, dans l'esprit des mangeurs, à Gaziantep. D'autres éléments participent aussi de la singularité des façades comme l'entassement de bidons contenant des *turşu* saumurés ou la suspension des guirlandes de légumes séchés. Cette démultiplication des signes gaziantepi vise dès l'abord à capter l'attention et solliciter des « publics-cibles » appartenant à des systèmes sociaux diversifiés : à l'intention des Gaziantepi résidant à Istanbul et souhaitant conserver des liens concrets et/ou symboliques avec leur région d'origine, mais aussi des autres Stambouliotes dont le désir d'exotisme peut être stimulé grâce à la mise en scène de symboles géographiques, sociaux et culturels connus et signifiants.

Une fois entré dans la boutique, la décoration intérieure met en avant un ensemble de lieux particuliers. Pour Anne Raulin, cette décoration de prime abord complexe, présente toutefois de grandes lignes directrices : « *Complexe de par l'abondance de signes ; simple car ces éléments se retrouvent identiques, dans tous les établissements, quoique combinés selon le choix personnel du propriétaire [...] il s'agit là d'un véritable 'système d'objets et de représentations' qui organise l'espace professionnel et qui conjugue des fonctions esthétique, éthique et parfois religieuse* » (Ibid. : 80). Systématiquement utilisés, certains de ces motifs sont devenus des lieux communs, des clichés synonymes de « Gaziantep ». Ainsi en est-il des reproductions des mosaïques les plus célèbres du site antique de Zeugma (le visage de la gitane, Poséidon et Amphitrite, etc.), des affiches et posters figurant la citadelle de Gaziantep, le château de Rumkale sur l'Euphrate ou les vergers de pistachiers sur la route reliant Gaziantep à Nizip. A ces références régionales quasi-immuables répondent aussi des objets qui renseignent sur les convictions politiques et/ou religieuses des propriétaires. Tandis que le portrait d'Atatürk trône de manière à être vu d'un simple coup d'œil chez certains commerçants et

PHOTOGRAPHIE 13 : SCENOGRAPHIES DES COMMERCES ET RESTAURANTS GAZIANTEPLI



1. Devanture d'un épicier à Güngören Merkez ; 2. Restaurant dans le quartier de Kaleiçi à Antalya ; 3. Devanture d'un épicier à Güngören Merkez ; 4. Intérieur d'un restaurant firm à Güngören Merkez ; 5. Intérieur d'une épicerie à Güngören Merkez (Clichés : P. R., avril 2010-mai 2014)

Les stratégies de mise en scène élaborées par les commerçants gaziantepi, si elles varient d'un commerce à l'autre, reprennent néanmoins un certain nombre de références communes (mosaïques de Zeugma, citadelle de Gaziantep, figuration de pistaches). Des références qui n'effacent pourtant pas les choix politiques et religieux des propriétaires : la figuration des croyances religieuses peut ainsi devenir un élément de « décor » se superposant aux signes mentionnant l'origine géographique du propriétaire et de la singularité culinaire de l'établissement.

restaurateurs, d'autres préfèrent suspendre au mur des objets religieux comme des inscriptions du nom de Dieu ou des reproductions – parfois lumineuses – des lieux saints musulmans, en particulier de la Mecque (PHOTOGRAPHIE 13).

La retranscription à Istanbul de codes et de normes alimentaires et commerciales héritées de Gaziantep touche jusqu'à la distribution spatiale des commerces. L'impossibilité technique à préparer certains plats secrète de nouveaux besoins auxquels les solutions apportées s'appuient sur certaines structures socio-commerciales en cours à Gaziantep. Parmi eux, le *firm* illustre ces adaptations à la fois culinaires et commerciales inhérentes au processus migratoire. Élément de base de tissu social et commercial des quartiers populaires de Gaziantep – notamment au sein des anciens *gecekondu* désormais solidifiés – le *firm*²⁴³ joue le double rôle de point de vente de pain mais aussi de four dans lequel les citadins viennent faire cuire certains plats de viande et de légumes. Dans les rues des quartiers populaires de Gaziantep, les heures des repas sont rythmées par le va-et-vient d'habitants portant à bout de bras des casseroles de viande préparée devant être apportée au *firm* pour être cuite ou des plateaux chargés de *lahmacun* encore chaudes.

A Istanbul, la fréquentation du *firm* devient moins systématique qu'elle ne l'était à Gaziantep²⁴⁴ mais reste néanmoins vivace dans le cas d'un nombre réduit de préparations comme les *lahmacun* par exemple. Structurés sur le même principe que la pizza (un disque de blé garni d'un mélange de viande et de légumes), les *lahmacun* ne sont jamais préparés au domicile²⁴⁵ : achetés chez l'épicier, tomates, piment et persil sont apportés chez le boucher qui se charge de les mélanger avec de la viande de mouton finement hachée. Une fois prêt, l'appareil est porté chez le *firmci* qui l'étale sur la pâte et le fait cuire dans le four. Une telle répartition des tâches nécessite une proximité des commerces les uns par rapport aux autres ce qui se retranscrit, à Istanbul, par la même structuration du tissu commercial que celle effective à Gaziantep : malgré les aléas liés aux disponibilités foncières et locatives, épiciers, bouchers et *firmci*²⁴⁶ cherchent à s'établir ainsi dans un voisinage immédiat (PHOTOGRAPHIE 14).

²⁴³ En tant qu'établissement vendant du pain ou des galettes peu ou pas levées (*pide, lavaş, dürüm*), le *firm* est présent partout en Turquie. Pourtant, sa version gaziantepi présente un certain nombre de singularités : séparé du magasin par une installation en L servant à la préparation des plats, un *firmci* est placé à l'ouverture du four pour enfourner la pâte et contrôler sa cuisson, tandis qu'un ou plusieurs autres *firmci* s'activent face à lui pour pétrir la pâte et la garnir (cf. FIG. 354).

²⁴⁴ Plusieurs enquêtés arrivés de zones rurales à la fin des années 1970 ou dans le courant des années 1980 (Orhan, n°6 ; Ahmet, n°13 ; Hakan, n°22 ; Bülent, n°23), reconnaissent avoir découvert à Istanbul certains objets électroménagers comme la cuisinière à gaz ou le four électrique.

²⁴⁵ Pour Hatice (n°39), le recours à des ressources extérieures s'explique par deux obstacles domestiques : la difficulté technique à pétrir aussi bien la pâte que le boulanger, mais surtout l'impossibilité à obtenir la même cuisson que celle permise par un four à bois.

²⁴⁶ A Istanbul, cette répartition spatiale des commerces se réduit aux quelques lieux marqués par la présence de groupes originaires du sud-est anatolien (Güngören Merkez avec les Gaziantepi, Kadınlar Pazarı (arrondissement de

PHOTOGRAPHIE 14 : LE TRIPTYQUE EPICIER-BOUCHER-FIRIN, RETRANSCRIPTION A ISTANBUL
D'UNE STRUCTURE SPATIALE HERITEE



A l'inverse de ces logiques identificatoires manifestes, les propriétaires de restaurants proposant une cuisine plus élaborée à destination d'une clientèle plus aisée font, quant à eux, le choix d'une décoration et d'un agencement intérieurs où la référence à Gaziantep se limite à quelques objets furtifs, quand elle n'est pas tout simplement absente. Propriétaire de la chaîne de restaurants Sahan et président de la fédération des associations gaziantepi, Tahir Tekin Öztan justifie ce choix délibéré :

« Quand les clients viennent dans mon restaurant, ils veulent manger de la cuisine de Gaziantep. Ils ne viennent pas pour voir des affiches sales, poussiéreuses, décolorées de pistaches ou de mosaïques. Ce n'est pas chic ces posters et ça ne sert à rien. Chez moi, la découverte se fait par la cuisine qu'on propose, pas par ces petites choses sur les murs ».

Propos partagés par les propriétaires des restaurants Kaşibeyaz (Bakırköy) et Mabeyin (Üsküdar) qui, pour leur part, ont fait élaborer une décoration mêlant codes occidentaux, références à l'art ottoman et islamique, tout en conservant certaines pratiques de restauration typiquement turques comme la structuration de la salle autour de grandes tables collectives.

Fatih) avec les Vanlı, Siirtli et Diyarbakırlı). En effet, le recours à ce type de firin est une singularité du système alimentaire dominant dans les régions du sud-est de la Turquie.

L'observation des pratiques entrepreneuriales des Gaziantep à Istanbul, mais aussi dans d'autres villes turques²⁴⁷ témoigne de dynamiques complexes, variées, plurielles, mais finalement assez proches de celles étudiées à Paris par Anne Raulin dans le cas des stratégies élaborées par les commerçants asiatiques et maghrébins. Dans un cas comme dans l'autre, les situations individuelles témoignent de différentes modalités d'auto-identification et de mise en scène dans l'espace urbain. Si plusieurs commerçants ont fait le choix de se fondre dans un cadre partagé par le plus grand nombre de clients potentiels, la plupart d'entre eux assument leur appartenance régionale et l'utilisent comme argument commercial. Comme le rappelle Anne Raulin, « *la mise en scène paraît donc ici jouer une double fonction : elle structure l'identité-pour-soi en articulant entre eux des aspects tout à fait intimes de la vie communautaire comme elle offre des points de repères stables, parfois caricaturaux, dans la présentation de soi pour les autres* » (Ibid. : 95). Ainsi peut se comprendre cette nécessaire mise en scène de l'altérité socioculturelle qui caractérise les quartiers et les commerces immigrés gaziantep à Istanbul et plus largement dans l'ensemble des grandes villes du monde comprenant une ou plusieurs communautés immigrées. Même si le « décor » peut être fait de bric et de broc, voire même être désigné de kitsch ou de mauvais goût, il porte en lui une ou plusieurs significations fondamentales pour le commerçant et les clients. De ce fait, les commerces et autres établissements de restauration exhibent un rapport nostalgique à Gaziantep reconstruit dans le contexte stambouliote pour, volontairement ou non, mettre en place un faisceau de relations avec la clientèle autochtone. C'est en cela que les commerces gaziantep participent, à leur échelle, de ce qu'Anne Raulin nomme le « *folklore urbain* », c'est-à-dire « *cette dimension expressive des cultures proprement locales et particulières à un lieu* » (Ibid. : 96).

Plus généralement, et pour revenir à notre interrogation sur le rôle des populations migrantes dans les dynamiques et les recompositions urbaines, l'analyse de la scénographie renseigne sur plusieurs aspects de la manière dont les immigrés se pensent et se mettent en scène dans l'espace urbain. Dans un contexte scientifique où l'origine géographique des migrants comme ferment de sociabilité et outil créateur de spatialités singulières apparaît de plus en plus sujette à caution, le rapport qu'entretiennent les Gaziantep avec leurs propres références régionales interrogent le bienfondé des postures de certains chercheurs prônant la déconstruction des cadres traditionnels d'analyse. Ces mises en scènes sont en effet nécessaires pour le bon fonctionnement des commerces et des restaurants, mais aussi en tant qu'ils définissent des repères stables, bien que singuliers, dans l'espace urbain. Lors de nos enquêtes, il n'était en effet pas rare de voir entrer dans les commerces un ou plusieurs individus venus là pour s'imprégner d'un environnement

²⁴⁷ Ces observations ont eu lieu à à Güngören Merkez, dans d'autres parties de la ville, ainsi que dans d'autres villes de Turquie (Ankara, Antalya, Bursa, Edirne, İzmir notamment).

familier, indépendamment même d'une quelconque visée marchande. La place de chaque commerçant au sein de ces stratégies dichotomiques, tout comme les relations entretenues par les citadins originaires de Gaziantep avec leurs commerces représentent des variables particulièrement fines pour comprendre les logiques citadines individuelles et collectives d'auto-identification des migrants à Istanbul. Le secteur de la restauration n'est toutefois pas le seul domaine entrepreneurial grâce auquel le groupe gaziantepi immigré réussit à se montrer et se mettre en scène. Un certain nombre d'entre eux occupent des places importantes dans celui de l'industrie agroalimentaire.

7.2.1.2. *L'investissement gaziantepi dans le secteur industriel agroalimentaire*

Nous nous sommes jusqu'à maintenant concentrés sur les expressions locales de l'entrepreneuriat alimentaire gaziantepi. Marqueurs sociaux et territoriaux tant dans le façonnement du paysage urbain que dans les pratiques socio-spatiales des mangeurs immigrés, ces commerces conservent une aire de chalandise restreinte ne dépassant que rarement les frontières municipales ou départementales. Pourtant, à ces acteurs commerciaux d'influence modeste s'ajoutent des structures entrepreneuriales de plus grande ampleur qui, tant dans l'organisation de la production et de la distribution que dans les volumes mis en circulation, édifient une aire de chalandise qui s'inscrit dans une échelle nationale voire internationale. Elles-aussi acteurs du secteur alimentaire gaziantepi, ces entreprises ne sont cependant en rien comparables aux petits commerces de quartier : l'industrialisation du processus de fabrication et l'intégration de ces entreprises à des circuits logistiques structurés de distribution, en plus d'offrir au consommateur un produit uniforme respectant les normes d'hygiène édictée par les organismes publics, permet la diffusion d'importants volumes de production à destination d'une large clientèle. La dimension identitaire des produits vendus tout comme l'origine régionale des dirigeants et/ou des fondateurs deviennent des arguments de vente secondaires pour des entreprises dont les stratégies commerciales ne se résument pas à un groupe particulier de consommateurs.

Il n'est pourtant que de feuilleter les numéros d'*Alleben*, la revue de la fédération des associations gaziantepi, pour constater que certaines d'entre elles s'attachent à conserver ou à gagner une audience parmi les Gaziantepi immigrés. Nombreuses sont les pages à avoir été achetées par l'entreprise Seyidoğlu, l'un des leaders turcs du secteur agroalimentaire des confitures, pâtisseries, et autres douceurs, dont le directeur général, Necati Göksu, n'est autre que l'ancien président de

l'association des Gaziantepi d'Istanbul. Fondée par un dénommé Habeş Seyidoğlu, Gaziantepi installé à Istanbul à partir de 1952, l'entreprise se résume tout d'abord à une petite boutique située à Karaköy (arrondissement de Beyoğlu) qui déménagera quelques années plus tard dans le quartier commerçant de Laleli (arrondissement de Fatih). Progressivement, d'autres magasins s'ouvrent, d'abord à Istanbul²⁴⁸, puis dans d'autres villes de Turquie (Edirne, Eskişehir, Konya, Çanakkale), pour tenter aujourd'hui de s'implanter à l'étranger (Amsterdam, Sydney, Vienne). Seyidoğlu n'est pas la seule enseigne à être passée du statut d'entreprise familiale à celle d'entreprise industrielle au rayonnement international. Leader turc dans le secteur des pâtisseries (*baklava*, *eşme*, *burma*, *kadayıf*, ...), tant dans les volumes écoulés que dans l'image positive dont il jouit dans les représentations des mangeurs de Turquie, l'exemple des entreprises Güllüoğlu illustre les dynamiques industrielles, économiques et culturelles qui ont permis à un produit autrefois réservé à une clientèle locale aisée de conquérir des marchés lointains. Bien difficile, pourtant, d'y voir clair dans l'offre alimentaire estampillée Güllüoğlu²⁴⁹. Descendants d'un ancêtre commun, Hacı Mehmet Çelebi, pâtissier à Gaziantep dans le courant des années 1870, ce sont aujourd'hui pas moins de douze héritiers qui utilisent le nom Güllüoğlu comme argument de vente pour diriger plus de quatre-vingt magasins de par le monde et un nombre incalculable de points de vente²⁵⁰. Tandis que certains ont préféré limiter leur activité à Gaziantep ou que d'autres se sont attachés à mailler le territoire d'Istanbul de pâtisseries Güllüoğlu, un petit nombre d'entre eux a bâti de véritables « empires du baklava » dont les ramifications s'étendent aujourd'hui jusqu'au Japon ou aux Etats-Unis (CARTE 16).

A y regarder de près, l'internationalisation des réseaux commerciaux des enseignes Güllüoğlu répond à des dynamiques de localisation plus rationnelles que ne pourrait le laisser penser un bref aperçu. La première s'appuie sur les pôles actifs du champ migratoire turc. L'Allemagne, la Belgique et les Pays-Bas sont les trois pays européens comptant les plus importantes communautés turques – exception faite de la France – (de Tapia, 1994 ; 1996) et représentent, à ce titre, un bassin de clientèle potentielle de plusieurs millions d'habitants, en attendant que les mangeurs allemands, belges ou hollandais découvrent eux-aussi ces préparations peu familières. A côté de ces destinations « historiques », de nouveaux pays d'immigration sont apparus durant la dernière décennie : des pays comme la Libye, la Russie ou l'Arabie Saoudite captent aujourd'hui une partie des flux migratoires en provenance de Turquie, en particulier ceux d'individus qualifiés voire très qualifiés (ingénieurs, directeurs de travaux), envoyés là par des entreprises spécialisées

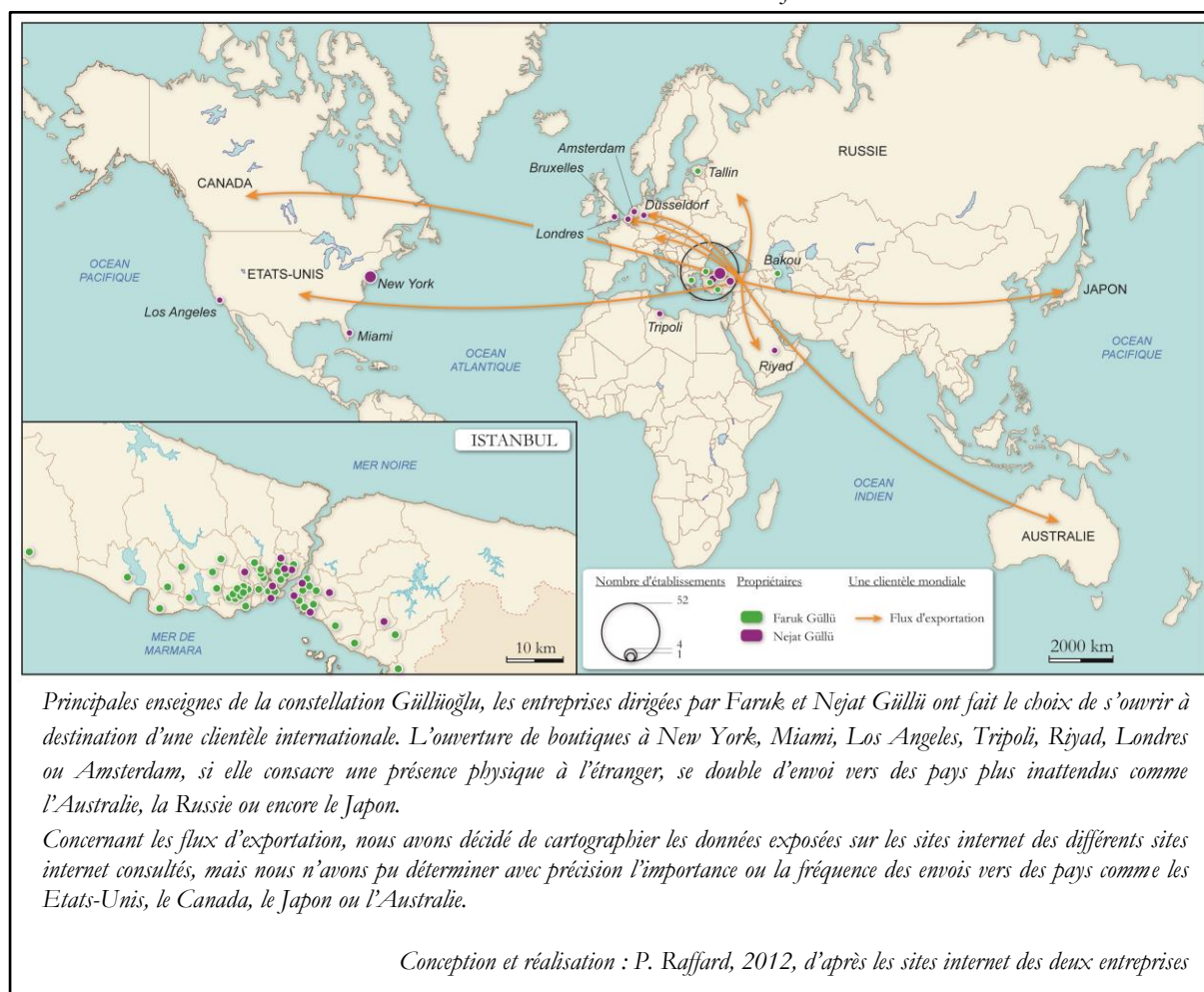
²⁴⁸ L'entreprise compte aujourd'hui trente-trois boutiques à Istanbul.

²⁴⁹ L'iconographie et la typographie communes à plusieurs entreprises Güllüoğlu n'aident d'ailleurs pas le consommateur à faire la différence parmi les nombreuses enseignes.

²⁵⁰ Les *baklava* Güllüoğlu sont disponibles dans les boutiques Güllüoğlu, mais aussi dans les super et hypermarchés, les aéroports ou les gares routières.

dans le secteur du bâtiment et de la construction (de Tapia, 2005). Contrairement aux immigrés allemands, belges ou hollandais, ces nouveaux migrants voient le séjour sur place comme une simple étape temporaire au sein de trajectoires individuelles qui les verront retourner, à terme, en Turquie²⁵¹. Proposant des plats susceptibles de s'intégrer aux systèmes culinaires autochtones, les logiques commerciales des entreprises Güllüoğlu cherchent ainsi à s'attacher la clientèle turque immigrée, pour qui l'attachement au pays d'origine passe par la consommation de plats signifiants, en particulier les pâtisseries. A son niveau, les logiques spatiales d'implantation des entreprises Güllüoğlu suivent peu ou prou les recompositions que connaît le champ migratoire turc global.

CARTE 16 : DES BAKLAVA A LA CONQUETE DU MONDE :
L'EXEMPLE DES ENTREPRISES FARUK ET NEJAT GÜLLÜOĞLU



²⁵¹ Ayant vécu successivement au Kazakhstan et en Libye dans le cadre du travail d'ingénieur de Mete, Mete (n°31) et Gülnar (n°32) insistent tous deux sur la dimension temporaire de ces migrations : « Avec Gülnar, on ne s'est jamais demandé si on allait rester vivre longtemps là-bas. Pour nous c'était simple. Nous devions rester là-bas le temps de mon contrat, mettre de l'argent de côté, parce que je gagnais très bien ma vie et que nous ne payions pas de loyer ni rien. Après, c'était évident que nous rentrerions » (Mete, n°31).

Marginal, le cas états-unien ne semble pas rentrer pas dans ce schéma explicatif. Destination peu prisée par les immigrés turcs – notamment du fait des difficultés administratives – (Deniz Balgamiş et Karpat, 2008), les Etats-Unis ne possède pas une communauté turque numériquement suffisante pour assurer la viabilité économique des commerces Güllüoğlu. Ces implantations s’expliquent plutôt, nous semble-t-il, par la volonté de s’affirmer comme une marque internationale qui se doit d’être présente dans une ou plusieurs des grandes métropoles mondiales : l’ouverture de boutiques dans des villes comme New York, Miami ou Los Angeles, toutes les trois porteuses d’une charge symbolique particulièrement forte, répond à cette volonté d’internationalisation réelle et symbolique.

Le développement international de produits pourtant étroitement associés à une aire géoculturelle singulière, en plus de constituer une expression parmi tant d’autres des brassages culinaires aujourd’hui à l’œuvre à l’échelle planétaire, témoigne aussi du dynamisme de certains entrepreneurs et de leur capacité à en faire des arguments commerciaux susceptibles de conquérir de nouveaux marchés de consommation en Turquie et à l’étranger. Cette diffusion globale qui pourrait s’apparenter à un arasement des singularités culinaires gaziantepi est paradoxalement l’une des conditions au maintien d’une vie communautaire à Istanbul : comme nous le faisait remarquer Necmettin Sökücü, ancien président de l’association des Gaziantepi d’Istanbul, une partie des retombées économiques générées par l’activité d’enseignes comme Seyidoğlu, Güllüoğlu ou Sahan est gracieusement mise à disposition du mouvement associatif gaziantepi pour assurer son fonctionnement quotidien ou pour l’organisation des principaux événements du calendrier des associations.

7.2.1.3. Les acteurs gaziantepi comme acteurs d’urbanité et de citadinités : le cas des fêtes et festivals

L’empreinte des quelques enseignes que nous venons de mentionner ne se limite pas aux réalisations pérennes que sont commerces, restaurants ou présence sur les rayonnages des épiceries et des supermarchés. Périodiquement, elles se transforment aussi en mécènes des événements qui, sous l’impulsion de la fédération des associations gaziantepi d’Istanbul ou de l’association des Gaziantepi d’Istanbul, soudent autant la communauté gaziantepi qu’ils impriment sa marque dans un espace urbain partagé par tous. Périodiquement, les événements réservés aux seuls membres associatifs (petit-déjeuners, repas, concerts) laissent place à

l'organisation d'épisodes festifs cherchant à toucher le public le plus large possible et, à travers le spectacle proposé, à affirmer sa capacité à marquer l'espace urbain de son empreinte et d'y impulser, même temporairement, certaines dynamiques sociales. Ce type de fêtes, loin de se limiter au seul groupe gaziantepi²⁵², représentent la transcription, dans le contexte stambouliote, des initiatives déjà décrites par Guy Di Méo : « *Associé à son spectacle et à ses manifestations artistiques participatives, l'événement festif contemporain [...] est chargé de (ré)enchanter la ville, de lui conférer la capacité de susciter le plaisir de vivre ensemble* » (Di Méo, 2005 : 232). L'objectif poursuivi semble alors paradoxal : s'approprier temporairement un fragment de l'espace urbain pour y affirmer, à grand renfort de références identitaires, sa singularité ; mais aussi rendre visible leur « utopie communautaire », c'est-à-dire créer une configuration socio-spatiale où règneraient des rapports sociaux harmonieux, sans que l'organisation de la ville soit bouleversée, mais dans laquelle tous peuvent affirmer leurs particularismes individuels et collectifs. Cette ambivalence de la fête urbaine « *agit [finalement] comme un langage politique producteur d'effets géographiques (affirmation de l'unité fonctionnelle du territoire urbain) et sociaux (affirmation d'une seule société solidaire)* » (Ibid. : 238). Leur notoriété ne se conçoit pas sans leur pérennité, ni leur reproduction à des rythmes réguliers et en des lieux clairement identifiés. Le choix de la fête vise ainsi à exacerber les singularités alimentaires, culinaires et culturelles gaziantepi, mais aussi à promouvoir le rôle que jouent ces entreprises dans le fonctionnement communautaire²⁵³.

Dans le cas des Gaziantepi d'Istanbul, ces dynamiques politiques, sociales et culturelles se cristallisent lors du Festival des nourritures gaziantepi (*Gaziantep Yiyecekleri Şenliği*) qui se tient le troisième week-end de septembre dans l'arrondissement de Kadıköy²⁵⁴. Là, une quarantaine de stands s'installe pour trois jours à l'extrémité sud-ouest du parc de la Liberté dans le quartier de Göztepe (Göztepe Özgürlük Parkı) pour proposer leurs produits à un public autant attiré par l'ambiance bon-enfant que par le fumet des centaines de kebab en train de cuire au grand air. Le

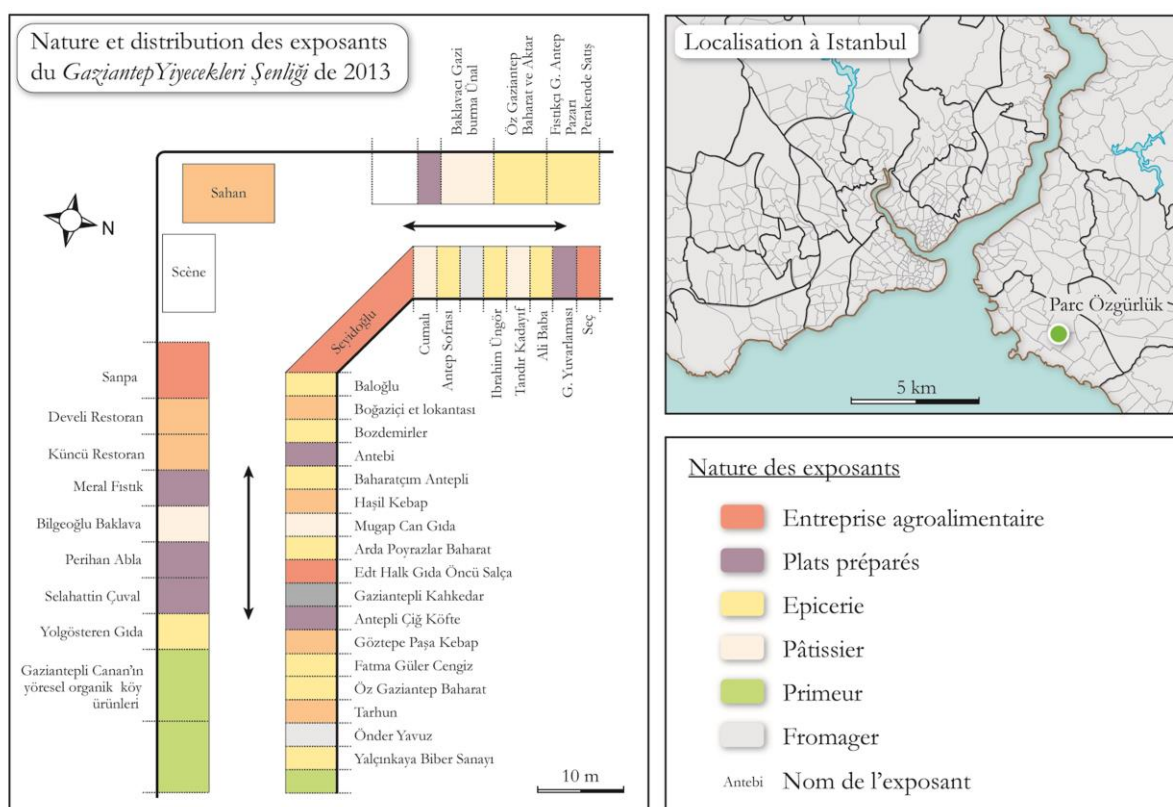
²⁵² Chaque groupe immigré organise une ou plusieurs fêtes qui rassemblent, le temps d'un week-end, des conférences, des concerts, des commerçants et des restaurateurs du département en question. Les localisations de ces événements répondent parfois à la distribution résidentielle des immigrés dans l'agglomération (ainsi des citadins originaires de Van dont la fête se déroule dans l'arrondissement d'Esenyurt), mais s'expliquent aussi par les facilités d'organisation que permettent certains lieux comme la forêt Belgrade dans l'arrondissement de Sarıyer ou la halle Feshane le long de la Corne d'Or dans l'arrondissement d'Eyüp.

²⁵³ Les multiples casquettes portées par certains individus, à la fois dirigeants d'entreprises et membres du bureau de direction de tel ou tel organe associatif expliquent la collusion entre vie associative et partenariat d'entreprises agroalimentaire. Ainsi, à la lecture voyant dans ces entrepreneurs des gardiens de traditions des valeurs locales et régionales se superpose une seconde selon laquelle ces derniers s'appuieraient sur les vecteurs associatifs et communautaires pour étoffer leur clientèle et leur image de marque (Pérouse, 2005).

²⁵⁴ Depuis 2012, cette fête est suivie, deux semaines plus tard, d'un second rassemblement prenant lui-aussi la cuisine de Gaziantep comme thème principal. Organisé dans l'arrondissement de Beylikdüzü, arrondissement périphérique de la rive européenne d'Istanbul, par les propriétaires du restaurant Antep Sofrası, ces « Jours de Gaziantep » (*Gaziantep Günleri*) se rapprochent du festival de Göztepe tant par l'offre alimentaire que les activités proposées au public (concert, concours du meilleur *baklavacı*, etc.).

choix du lieu n'est pas neutre. En choisissant le parc de Göztepe, bien desservi par les transports²⁵⁵ et proche de la célèbre artère commerçante de Bağdat Caddesi, les organisateurs cherchent à proposer un spectacle festif à destination d'un public ne se réduisant pas aux seuls Gaziantepli. Autour d'une scène sur laquelle défilent les groupes de musique reprenant le répertoire traditionnel gaziantepi, clients potentiels ou simples curieux déambulent dans les deux allées autour desquelles les commerçants, venus pour certains directement de Gaziantep, proposent plats et produits gaziantepi (CROQUIS 8).

CROQUIS 8: ORGANISATION SPATIALE DU GAZIANTEP YIYECEKLERI ŞENLİĞİ



Similaire à celle des épicerie spécialisées, l'offre des quelques épiciers présents s'appuie sans surprise sur les produits de base du panthéon culinaire gaziantepi : tandis que les guirlandes de légumes déshydratées encadrent les pots et les bocaux de *salça*, sur les étales alternent pistaches, *turşu*, *tarhana*, *sucuk* à la noix ou à la pistache et autres *pestil*. Cette activité commerciale qui propose des produits « bruts » n'est qu'un aspect du spectacle gaziantepi mis en place par les

²⁵⁵ En plus de l'arrêt sur la ligne de métro 4 (Kadıköy-Kartal) nouvellement mise en service, Göztepe est aussi accessible par la ligne de train B (Haydarpaşa-Gebze), ainsi que par plusieurs lignes de bus

organisateurs. Plusieurs enseignes de restaurant profitent du festival pour mettre en scène leur savoir-faire.

PHOTOGRAPHIE 15 : LE GAZIANTEP YIYECEKLERİ ŞENLİĞİ



Maîtres de cérémonie à l'intersection des deux allées, l'enseigne Sahan et ses dizaines de cuisiniers ainsi que son propriétaire Tahir Tekin Öztan occupent une place centrale dans l'organisation logistique et spatiale de la fête. A quelques stands de là, les pâtisseries de la pâtisserie Gaziburma Ünal préparent jusqu'au soir un des desserts les plus célèbres de Gaziantep, le *katmer*²⁵⁶. Au hasard des stands, les restaurateurs proposent *içli köfte*, *kebab*, *dolma* à des clients connaisseurs ou à d'autres découvrant pour la première fois le goût de ces spécialités culinaires régionales. Parmi cette offre géographiquement homogène et vectrice de singularités culinaires fortes, l'entreprise Seyidoğlu fait presque figure d'exception. Malgré la centralité et la grandeur de son stand et

²⁵⁶ Le *katmer* est un dessert composé de multiples et très fines couches de pâte garnies d'un mélange de poudre de pistache et de *kaymak*.

quelques friandises à la pistache disséminées ici et là, l'offre semble beaucoup plus aseptisée : crème au chocolat à tartiner, mélasses de mûre, de raisin ou de betterave, confitures et *helva* de toutes sortes, *tatlı* et *kurabiye*²⁵⁷ que rien ne différencie de ceux disponibles dans la majeure partie des pâtisseries du pays, constitue l'offre d'un des principaux mécènes de l'événement et, plus généralement, de la vie associative gaziantepi à Istanbul (PHOTOGRAPHIE 15).

De telles démonstrations collectives et festives ne seraient-elles finalement qu'un argument marketing utilisé par plusieurs industriels du secteur agroalimentaire à la recherche d'une image de marque et de nouveaux débouchés commerciaux ? Peut-être fondé dans le cas de certains entrepreneurs, ce penchant mercantile ne peut expliquer à lui seul l'action de ces mécènes associatifs. Déjà partiellement conquis, le marché que représentent les Gaziantepi à Istanbul est trop réduit pour influencer de manière significative sur le développement des entreprises concernées. De même, le financement et la réception, par certains restaurateurs, des événements internes au groupe gaziantepi comme le bal du 25 décembre ou certains petit-déjeuners dominicaux dont l'audience se réduit aux adhérents des organes associatifs convoque d'autres ressorts que la seule volonté commerciale d'élargir sa clientèle. L'engagement de ces hommes d'affaire pour le maintien, à Istanbul, d'une vie communautaire regroupant des citoyens partageant une origine géographique commune semble plutôt s'expliquer par l'attachement réel de ces hommes à Gaziantep et à leur région, une variable de moins en moins prise en compte par les travaux récents de sciences sociales consacrés à la notion d'identité dans un contexte migratoire (Beck, 2007 ; Glick Schiller et Çağlar, 2011). Obnubilé par l'hypothèse selon laquelle la condition désormais nomade de l'homme éroderait les références traditionnelles au profit d'identités plurielles désormais affranchies de l'échelle locale, ce paradigme a créé une certaine forme de suspicion dans la communauté scientifique à l'égard de l'origine géographique comme outil d'auto-identification. Discursifs et donc difficiles à évaluer, ce sentiment d'appartenance à un système socio-culturel régional singulier et cette philanthropie communautaire sous-tendent toutefois des réalisations qui dépassent la simple dimension d'appui logistique et financier de la part d'entrepreneurs qui cherchent à enraciner dans le temps et dans l'espace la présence de leurs compatriotes.. Nous touchons là un point fondamental de notre recherche : grâce à la convocation de l'objet social et identitaire qu'est l'alimentation, ces acteurs économiques que sont les entrepreneurs marquent la ville de leur empreinte, mais surtout de celle du groupe qu'ils

²⁵⁷ Les *kurabiye* sont des sortes de gâteaux secs peu sucrés.

veulent représenter : leurs initiatives façonnent et « donnent vie » à la ville, en même temps qu'elles font du quartier, pour une partie des citoyens, une nouvelle centralité qui ne prend justement sens que par son caractère temporaire. Pourtant, ces événements festifs et leurs organisateurs ne sont pas les seuls acteurs d'urbanité et de citoyenneté : tout immigré trouve dans les choix et les obligations inhérents à l'acte alimentaire des outils permettant à l'espace de faire sens, tout en façonnant ses propres pratiques et représentations de l'espace urbain.

7.3. Les Gaziantepi à Istanbul, des acteurs d'urbanité ?

Le chapitre 6 et le début du chapitre 7 ont permis de mettre en lumière combien la complexité des comportements alimentaires individuels prenait sens d'une part au sein de trajectoires migratoires singulières, mais aussi grâce à la structuration de circuits de distribution permettant de se procurer certains produits difficiles à trouver dans les commerces communs à l'ensemble des mangeurs, quelle que soit leur origine régionale. La diversité des manières de manger se traduit alors par des rapports différents à l'espace urbain stambouliote (en termes de familiarité et d'appropriation, de types de pratiques, de représentations) et la construction de configurations socio-spatiales fonctionnelles variées (localisations des lieux fréquentés, agencement de ces localisations entre elles). Pourtant, au-delà de la dimension individuelle et personnelle des pratiques, les chapitres précédents ont montré qu'un certain nombre de pratiques se retrouvent, selon des intensités inégales, d'un Gaziantepi à l'autre : consommation de produits alimentaires particuliers, fréquentations des mêmes commerces et des mêmes lieux, recours à des réseaux commerciaux et sociaux réservés aux Gaziantepi, partage de significations et de représentations communes. Enfin, la pérennité de la présence gaziantepi à Istanbul a paradoxalement permis à certains migrants de renforcer les liens réels ou imaginaires avec la région d'origine. De ces observations et de ces hypothèses de recherche, il s'agit maintenant de s'interroger sur le rôle que jouent les immigrés gaziantepi dans les recompositions des lieux qu'ils fréquentent.

7.3.1. Empreinte de la présence gaziantepi sur le profil et le fonctionnement de certains territoires urbains

L'hypothèse selon laquelle les manières individuelles et collectives de manger, d'habiter et de pratiquer l'espace urbain sont susceptibles de contribuer à la transformation des lieux où se déploient ces activités, les sociabilités et les interactions avec les autres citoyens jouit désormais d'un certain consensus. Dans le cas des populations immigrées, le rôle des individus comme « agents de la vie urbaine » (Graffmeyer, 2005 : 98) repose sur leurs singularités démographiques, sociales, parfois culturelles, mais aussi symboliques et le contraste entre ces caractéristiques et celles de la société dominante. Nous nous attachons ici à identifier les possibles modalités d'action des immigrés gaziantepi sur les dynamiques urbaines, en tentant de saisir ce qui relève d'une spécificité propre au groupe concerné, et ce qui peut être généralisé à un ensemble plus large de populations immigrées.

La question de la visibilité d'un groupe dans la ville et de sa contribution aux marquages sociaux des lieux a généré une littérature scientifique considérable et renvoie, en géographie sociale notamment, à l'investigation sur la construction des paysages urbains et sur la transcription spatiale des rapports de force entre groupes et classes sociales. Inspirées des travaux d'E. Goffman sur « l'interactionnisme symbolique²⁵⁸ », ces recherches cherchent à ne pas réduire la présence d'immigrés dans l'espace urbain à leurs seules conséquences architecturales et commerciales et s'attachent à analyser la manière dont les individus contribuent aux marquages sociaux des lieux fréquentés, notamment par les images qu'ils leur associent lors des moments d'interaction avec d'autres citoyens. L'appréhension et l'analyse de ces situations d'interactions suppose une méthodologie particulière basée sur l'observation de longue durée et en contexte des interactions entre citoyens. Notre travail reposant sur une entrée par les individus et non sur l'observation d'un ou plusieurs lieux et des interactions qui s'y produisent entre les Gaziantepi et les autres citoyens, nous ne cherchons pas à proposer ici une analyse de ces interactions. Il s'agit plutôt de mobiliser les résultats issus de l'observation et de l'analyse des pratiques individuelles pour déterminer les types de marquages sociaux.

Le chapitre 5 a décrit les modalités de la présence gaziantepi à Istanbul, tant dans la géographie de ses lieux que dans l'empreinte laissée par les immigrés dans l'espace urbain. En outre, nous avons souligné combien, au cours de la dernière décennie, la ville de Gaziantep a réussi à devenir,

²⁵⁸ Pour Goffman, l'interactionnisme symbolique désigne l'étude des « relations syntaxiques qui unissent les actions de diverses personnes mutuellement en présence » (1974 : 8)

aux yeux de la communauté des mangeurs, l'une des capitales de la gastronomie turque. Largement convoquée par les immigrés eux-mêmes comme outil d'inclusion à un groupe singulier, cette image fondée sur la référence alimentaire laisse penser que les Gaziantepli résidant à Istanbul sont porteurs d'une image particulière, dont il convient d'analyser les possibles contributions aux marquages sociaux de certains lieux.

Une première catégorie d'effets sur les marquages sociaux concerne les situations de concentration spatiale des immigrés gaziantepli. L'analyse des données statistiques des recensements successifs, couplée aux entretiens et surtout à l'observation de terrain ont mis en lumière des formes de concentrations résidentielles dans certains secteurs de l'agglomération stambouliote. Souvent influencées par l'inscription des immigrés au sein de filières migratoires gaziantepli structurées et s'appuyant sur des lieux précis de l'espace urbain, ces logiques résidentielles doivent pourtant être relativisées. Si les concentrations résidentielles par origine géographique sont encore observables, les transformations démographiques inhérentes au fonctionnement urbain obligent à affiner toujours plus l'échelle d'observation : l'arrondissement (*ilçe*) et même le quartier (*maballe*) présentent une hétérogénéité bien trop importante pour parler de concentrations résidentielles qui se limitent aujourd'hui à la rue, à l'immeuble, voire au palier.

La visibilité des immigrés gaziantepli peut également, à l'échelle fine du voisinage, se fonder sur l'incarnation d'une figure singulière. Plusieurs enquêtés évoquent l'instauration des relations sociales avec un voisin sur les bases d'une curiosité ou d'une « utilisation » de l'origine de l'enquêté, ce que nous avons vu avec les échanges alimentaires qu'Hatice (n°39) entretient avec ses voisins de palier (cf. section 7.1.2.2.). Cette « interaction géographique » peut trouver d'autres expressions comme l'échange d'informations à propos de Gaziantep :

« Au premier étage de mon immeuble il y a un jeune couple avec qui nous n'avions jamais parlé. Un jour, le garçon est venu sonner chez nous car avec sa femme, il voulait faire un voyage à Gaziantep et ils avaient besoin de conseils. Nous avons parlé, nous avons bu le thé, ça a duré longtemps [...] Après, quand ils sont revenus de Gaziantep, ils nous ont rapporté un cadeau de là-bas. Et maintenant, on n'hésite plus à nous rendre les uns chez les autres » (Saygın, n°20).

Les relations de voisinage les plus fréquentes sont majoritairement partagées par les Gaziantepli pour qui Istanbul représente l'aboutissement de leur parcours migratoire et dont la stabilité résidentielle leur offre donc la possibilité d'un temps long de résidence dans le même logement. L'ancrage pérenne dans un quartier, logiquement renforcé par l'accession à la propriété pour certains enquêtés, s'accompagne dans certains cas d'une implication dans les activités sociales

proposées par les associations des alentours. Des exceptions existent cependant : l'exemple de Gülay (n°38) témoigne pourtant de cette même volonté de découverte et de participation à la vie sociale chez une femme pour qui Istanbul n'est toutefois qu'une étape dans un parcours migratoire familial qu'elle sait ne pas encore être achevé. On retrouve là les résultats de travaux de sociologues qui montrent que « *les sociabilités des individus [...] dépendent également du sens que les personnes confèrent à leur présence dans leur lieu de vie, de leur parcours et de leurs projets résidentiels, et de façon très décisive, de leur ancienneté de résidence dans le quartier* » (Authier, 2002 : 423). Les différents exemples que nous avons présentés précédemment suggèrent que la situation migratoire peut conférer aux pratiques individuelles une certaine visibilité locale.

7.3.2. La création d'une offre originale intégrée au tissu commercial global

Comme l'ont montré les chapitre 5, 6 et 7, ces logiques de concentration, quelle que soit l'échelle concernée, s'accompagne du développement de services (associations) et de commerces (épiceries, restaurants, pâtisseries, agences de bus) qui entraînent une fréquentation collective ou concomitante par des Gaziantepi, d'autant plus visible qu'elle peut rassembler des citadins présentant des profils relativement similaires et des pratiques culturelles singulières comme, par exemple, le port du pantalon *şalvar* par certains immigrés.

Si l'exercice d'une activité professionnelle commerciale peut renforcer la visibilité locale de certains immigrés en leur conférant une dimension de « figure » locale, ce type d'activité contribue aussi à la complexification de l'offre commerciale qui constitue, après les différents types de visibilité individuelle, un autre registre de contribution aux transformations des contextes urbains pratiqués. L'amélioration de l'image de Gaziantep hors des frontières départementales et régionales rejaillit sur le discours commercial des immigrés qui parviennent à développer de nouveaux créneaux commerciaux qui contribuent de ce fait à enrichir l'offre locale.

Cette spécialisation d'une partie du groupe gaziantepi dans une activité commerciale en lien avec le secteur alimentaire rejaillit d'une part sur les pratiques urbaines de leurs clients – qu'ils soient, ou non, originaires de Gaziantep – ainsi que sur les perceptions que ces derniers ont d'eux-mêmes. Malgré des « parcours commentés » que nous aurions aimés plus nombreux empêchant ainsi toute systématisation des hypothèses formulées à leur égard, les deux parcours réalisés avec Mustafa (n°9) et Hatice (n°39) font ressortir l'importance des ressources alimentaires dans le

façonnement des spatialités individuelles, à la fois dans leur dimension utilitaire que dans leur caractère socio-identitaire.

7.3.3. La présence gaziantepi localisée : un marqueur socio-spatial entrant dans le profil et le fonctionnement de certains quartiers d'Istanbul^{259 260}

Nous proposons ici de compléter ces pistes de réflexion, concernant les différents registres d'action possibles des immigrés gaziantepi sur les dynamiques urbaines, en analysant de manière plus précise les pratiques de cette population sur trois « scènes » différentes de l'espace urbain stambouliote. Chacun de ces secteurs a un poids différent dans la répartition résidentielle des Gaziantepi, dans la polarisation des pratiques de ceux qui n'y habitent pas, et se distingue des autres par le profil de ceux qui le fréquentent ou l'habitent.

En outre, chacun de ces trois secteurs représente un contexte particulier du point de vue de son histoire urbaine et, dans une certaine mesure, de la composition sociodémographique de sa population. Il s'agit donc de poursuivre une réflexion sur les contributions possibles des migrants gaziantepi aux dynamiques urbaines en les situant dans des contextes différenciés :

- Une centralité gaziantepi associant une polarisation commerciale et une surreprésentation résidentielle (Güngören Merkez) ;
- Un secteur de concentration résidentielle « historique » mais qui ne polarise pas la fréquentation de Gaziantepi non-résidents (Merter) ;
- Un nouveau « front résidentiel » associé à une visibilité commerciale et festive gaziantepi (Kadıköy-Ataşehir)

²⁵⁹ Cette démarche consistant à étudier à l'échelle locale le rôle d'une population migrante sur son espace urbain de vie et d'action s'inspire du travail d'H. Dubucs cherchant à comprendre l'empreinte socio-spatiale des Japonais sur l'espace urbain métropolitain parisien (Dubucs, 2009 : 359-371).

²⁶⁰ Les trois cartes présentées dans cette section représentent les lieux et les services mentionnés par les enquêtés lors des entretiens ou observés dans le cadre des parcours commentés. Elles ambitionnent donc de définir les territoires construits et pratiqués par les immigrés gaziantepi rencontrés.

7.3.3.1. *Güngören Merkez, un pôle gaziantepi entre concentration résidentielle et attractivité commerciale (CROQUIS 9)*

La section 5.3.2. a décrit dans quel contexte urbain un « quartier gaziantepi » s'est développé dans les quelques interstices d'un quartier finalement assez récent au regard de l'histoire d'Istanbul. La visibilité gaziantepi passe d'abord ici par l'offre commerciale, notamment en matière de restauration et d'approvisionnement alimentaire, *via* des vitrines et des devantures où les références textuelles, iconographiques et alimentaires fonctionnent selon un renvoi permanent à Gaziantep. Comme nous l'avons montré précédemment, la localisation de cette offre commerciale se double d'une concentration résidentielle gaziantepi parfois très forte. A en croire İbrahim (n°2), certains immeubles sur Aydınlar et Tayfun Sokağı sont majoritairement habités par des Gaziantepi voire, dans plusieurs cas extrêmes, appartiennent à des entrepreneurs gaziantepi qui ont fait le choix de louer les appartements à des compatriotes « *pour ne pas perdre l'identité du quartier* » (İbrahim, n°2). C'est surtout l'offre alimentaire et de restauration qui singularise le quartier et fonde son attractivité auprès d'une clientèle très majoritairement gaziantepi. Malgré la singularité de l'offre proposée, il est en effet frappant de remarquer la méconnaissance du quartier par les citadins résidant ou fréquentant des lieux éloignés de quelques centaines de mètres. Même le *muhtar* de Güngören Merkez, rencontré dans le cadre de nos observations de terrain, ne semble pas en mesure d'évaluer quantitativement la présence gaziantepi dans le quartier dont il a pourtant la charge, ni même de percevoir la spécificité du lieu.

CROQUIS 9 : LE "QUARTIER GAZIANTEPLI" DE GÜNGÖREN MERKEZ



Source : P. Raffard, enquêtes et observations, 2010-2013

Photo aérienne : Yandex, 2014

En termes de marquages sociaux, l'usage du quartier par les immigrés gaziantepi crée une présence quasi-continue marquée par une certaine homogénéité en termes de profils des individus présents, de modes de consommation, d'importance accordée à Gaziantep et de modalités de représentation identitaire. La présence des commerces et des restaurants est largement mise en avant comme le critère principal de fréquentation du quartier, mais d'autres offres sont également utilisées comme la localisation d'associations de compatriotes ou d'agences de bus. Toutefois, par effet de proximité spatiale, d'autres offres commerciales qui ne sont pas spécifiquement gaziantepi bénéficient du caractère polarisateur de Güngören Merkez. On peut ainsi évoquer le cas des deux centres commerciaux Kale Center et Real où plusieurs enquêtés reconnaissent se rendre (Recep, n°26 ; Osman, n°33 ; Nesrin, n°35). Dans ce contexte, c'est à la fois comme porteurs d'une image gaziantepi associée au quartier et comme consommateurs intégrés à un système alimentaire et culinaire singulier que les migrants gaziantepi contribuent aux dynamiques commerciales, citadines et paysagères des lieux.

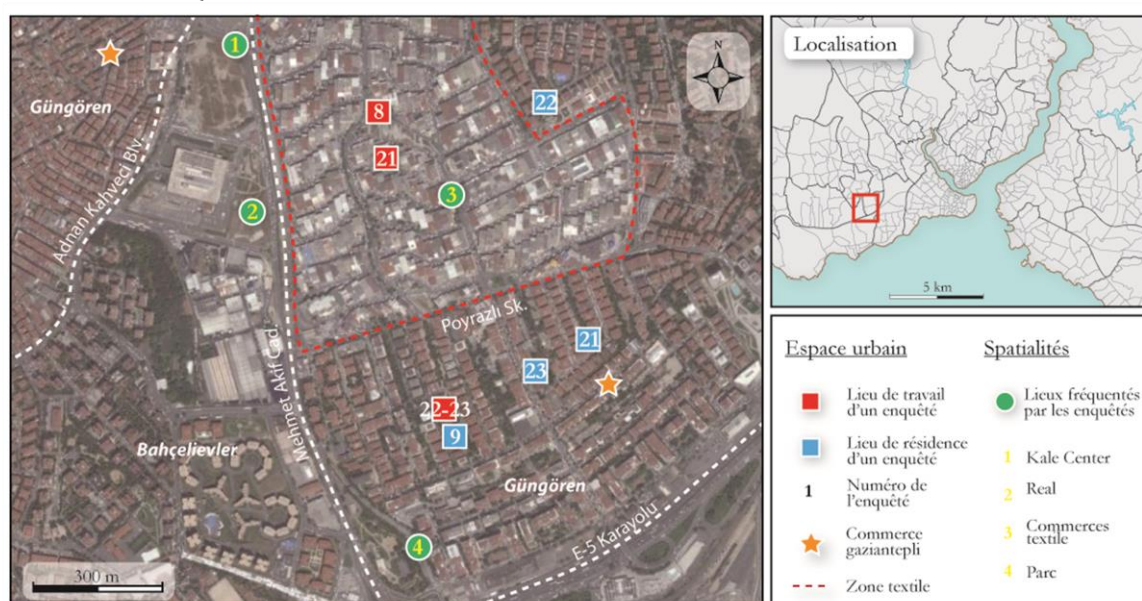
En outre, contrairement au discours insistant sur le brassage humain et mobilitaire que connaît aujourd'hui Istanbul et décrétant la disparition progressive des quartiers marqués par une certaine homogénéité ethnique, géographique ou religieuse, Güngören Merkez constitue un contre-exemple de ces dynamiques de renouvellement urbain. Engagée depuis 2009, nos observations régulières des évolutions du quartier suggèrent au contraire un maintien de la concentration résidentielle et commerciale gaziantepi visible à travers le renouvellement des commerces qui demeurent des établissements pensés sur des bases régionales, mais aussi à travers l'ouverture de nouveaux commerces aux « marges » du quartier, notamment depuis le déménagement de l'association des Nizipli d'Istanbul au-delà de Bağlar Caddesi.

7.3.3.2. *Merter : une présence résidentielle diffuse (CROQUIS 10)*

L'histoire de Merter se confond avec celle des évolutions qu'a connues Istanbul à partir des années 1960. Ancien quartier auto-construit par des migrants venus s'installer à Istanbul pour y trouver un emploi dans une des usines de la ville, Merter s'est progressivement « solidifié » pour présenter aujourd'hui une double fonction résidentielle et commerciale, cette dernière étant liée à l'activité de vente textile de gros, et résidentiel.

L'offre résidentielle que constituent les immeubles de Merter est présentée par les enquêtés y résidant comme attractive du point de vue architectural (bâtiments des années 1980-1990 en bon état, cadre arboré, appartements spacieux) et fonctionnel (proximité de la voie rapide E-5, de la ligne de tramway T1 et de celle de métro M1, mais aussi des centres commerciaux Kale Center et Marmara Forum). Pour les quatre enquêtés interrogés y résidant depuis plusieurs années à Merter (Mustafa, n°9 ; Hasan, n°21 ; Hakan, n°22 ; Bülent, n°23), le quartier apparaît comme un lieu de résidence (pour le moment) définitif, notamment en raison de leur statut de propriétaires. En effet, pour ces enquêtés devenus membres de la classe moyenne stambouliote, Merter apparaît comme l'aboutissement de leur parcours migratoire et personnel. Autre raison invoquée dans le choix de Merter, la fréquentation ancienne de ce secteur de l'agglomération : aussitôt après leur arrivée à Istanbul, Hakan et Bülent sont employés dans une usine textile de Merter ; rentré de France, Mustafa trouve, lui-aussi, un emploi de tailleur à Merter ; après plusieurs emplois de courte durée à Bağcılar et Küçükçekmece, Hasan décide de prendre la gérance d'une boutique d'import-export spécialisé dans le commerce textile avec les pays russophones (Russie, Ukraine, Biélorussie).

CROQUIS 10 : MERTER : UN SECTEUR DE CONCENTRATION RESIDENTIELLE



Source : P. Raffard, enquêtes et observations, 2010-2013

Photo aérienne : Yandex, 2014

La carte suggère également que la concentration résidentielle des Gaziantepi dans le quartier de Merter se fonde aussi sur la proximité avec Güngören Merkez dont on a vu le poids dans le façonnement des spatialités individuelles et collectives. Malgré cette proximité, un épicier de quartier (*bakkal*) lui-aussi originaire de Gaziantep a fait le choix de s'installer voilà une dizaine

d'année à Merter pour y proposer une offre mixte faisant alterner des biens de consommation banals, disponibles dans l'ensemble des épiceries stambouliotes, et certains produits caractéristiques du système alimentaire gaziantepi.

Par conséquent, la contribution de cette population aux dynamiques urbaines locales se fonde sur un double mouvement : l'affirmation identitaire plus ou moins forte selon les individus ne représente pas une entrave au développement de sociabilités locales, en particulier de voisinage, avec des non-Gaziantepi. Dans ce contexte, la présence gaziantepi se coule dans le façonnement d'un territoire urbain général dont le fonctionnement arase les singularités individuelles. Au même titre que les autres habitants résidant à Merter, les Gaziantepi troquent leur rôle d'immigré pour celui de citoyens participant à une vie urbaine qui dépasse les appartenances régionales. Le contexte d'action et d'interaction est ainsi fondamental pour déterminer le rôle des immigrants dans les dynamiques urbaines : gaziantepi à l'occasion de la fréquentation de quartiers ou de commerces dédiés, les mêmes individus se changent en acteurs locaux que d'autres déterminants socio-économiques (profession, niveau de revenu, stratégies résidentielles) tendent à rapprocher.

7.3.3.3. *Kadıköy/Ataşehir : un territoire gaziantepi en formation ? (CROQUIS 11)*

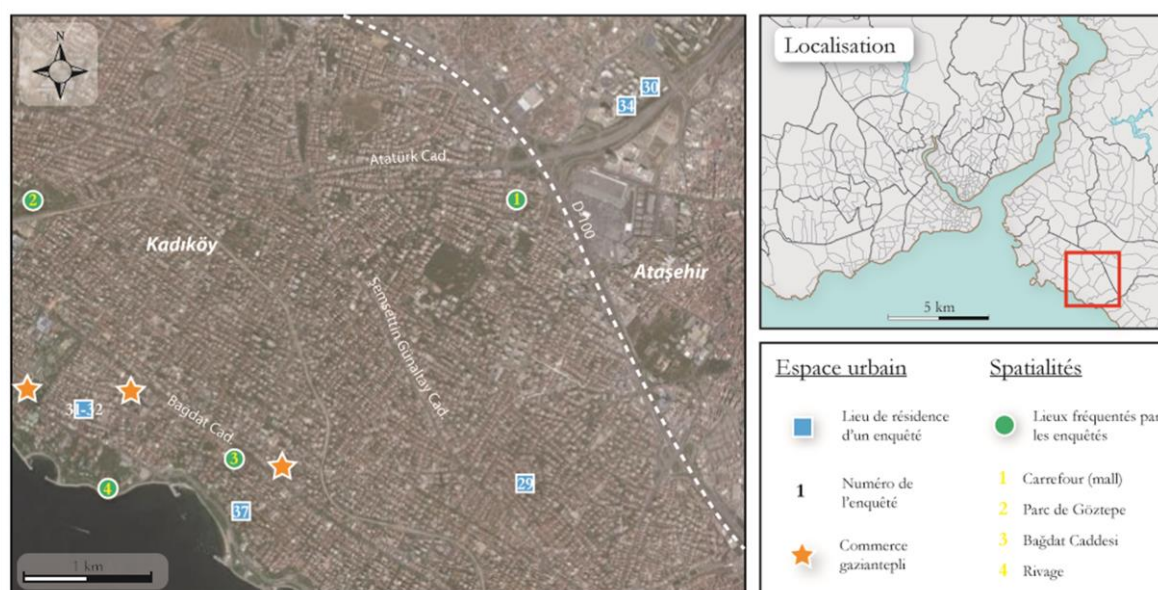
Occupant une place marginale par rapport aux principales concentrations gaziantepi centrées sur le triangle Güngören, Bağcılar, Bahçelievler, le secteur entre Kadıköy et Ataşehir représente un pôle de plus en plus important et polarisateur dans la géographie gaziantepi à Istanbul qui se différencie des pôles « traditionnels » tant par les périodes de transformations urbaines auxquelles il correspond que par les caractéristiques socio-démographiques des individus concernés. Ce dernier type d'espace renvoie à l'hypothèse d'une contribution des anciens immigrants devenus citoyens à part entière aux processus actuels de renouvellement urbain.

Le secteur concerné est l'une des zones de l'agglomération stambouliote dont les transformations différenciées du paysage et du fonctionnement urbain ont été les plus importantes depuis une vingtaine d'années : les variables statistiques et démographiques présentant Kadıköy comme un des arrondissements les plus aisés de l'agglomération stambouliote ne doivent pas masquer les contrastes des recompositions aujourd'hui à l'œuvre (Derviş et Öner, 2009). Tandis qu'à l'extrémité nord-ouest de l'arrondissement, le secteur le plus ancien autour des quartiers de Caferğa et Osmanağa est l'objet de dynamiques de gentrification, la bande entre le littoral et la

voie rapide E-5 voit se développer depuis la fin des années 1960 des complexes résidentiels à destination d'une clientèle aisée voire très aisée, auxquels s'ajoute progressivement la construction de cités fermées. Au nord de l'arrondissement, à la limite avec celui d'Ataşehir, les transformations prennent un aspect monumental : Etat et promoteurs immobiliers privés ont engagés depuis plusieurs années des projets parfois pharaoniques de renouvellement urbain et/ou d'extension urbaine afin de répondre à la supposée augmentation de la demande de logement. L'intérêt porté à ces anciennes marges de l'agglomération redéfinit en profondeur la nature architecturale, sociale, politique et économique de ces « fronts pionniers ». Parallèlement à la disparition des *gecekondu* – soit par « solidification », soit par destruction pure et simple –, répondent de nouveaux types d'habitat et des recompositions au sein de la population résidente : habitats collectifs sous forme de tours à destination de potentiels propriétaires ou, au contraire, pour loger les familles les plus modestes ; logements de type R+4/5 pour des habitants appartenant à la classe moyenne ; cités privées et fermées proposant une offre qui se veut luxueuse.

L'offre résidentielle proposée s'inscrit dans un ensemble d'aménités susceptibles d'attirer de nouveaux habitants. Tout d'abord, le développement économique de certains secteurs professionnels, conjugué aux facilités d'accession à l'emprunt auprès des banques pousse une partie de la population stambouliote à devenir propriétaire de son logement. De plus, le déménagement vers les arrondissements d'Ataşehir, Ümraniye, Maltepe ou encore Kartal de certaines entreprises autrefois situées dans les quartiers d'affaires « historiques » de la rive européenne comme Maslak ou Levent amène leurs employés à repenser leurs stratégies résidentielles et à se tourner vers une offre immobilière plus proche de leurs lieux de travail, souvent mieux connecté sur le plan des transports, quantitativement pléthorique et, à ce titre, financièrement plus accessible. Enfin, cette explosion du parc de logements se double de la mise en service de nouvelles ressources et de nouveaux lieux de divertissement : si le rivage de la mer de Marmara continue à attirer les promeneurs, parcs d'attractions, centres commerciaux et autres établissements associant commerces et divertissement se multiplient.

CROQUIS 11 : KADIKÖY/ATAŞEHİR : UN TERRITOIRE GAZIANTEPLI EN FORMATION ?



Source : P. Raffard, enquêtes et observations, 2010-2013

Photo aérienne : Yandex, 2014

Kadıköy apparaît dans les représentations de certains des enquêtés y résidant comme la formalisation géographique et résidentielle d'une certaine forme de réussite sociale. Pour Erol (n°30), ingénieur dans une entreprise pharmacologique, l'achat de son appartement à Ataşehir est ainsi présenté comme l'aboutissement d'un parcours individuel et professionnel scandé par plusieurs étapes intermédiaires :

« J'ai vécu dans beaucoup de quartiers à Istanbul, mais jusqu'à ce que j'habite là [dans son appartement d'Ataşehir], je n'ai jamais été vraiment à l'aise. C'était petit, sombre. Maintenant, j'habite dans un grand appartement, en haut d'une tour et j'ai une vue magnifique. Mais pour ça, il a fallu que je travaille beaucoup » (Erol, n°30).

Même positionnement social chez Belgin (n°37) pour qui l'installation à Bostancı a été la réalisation d'un projet envisagé depuis de nombreuses années :

« Depuis que je suis jeune, j'ai toujours voulu habiter près de la mer. Avec mes parents, nous vivions à Üsküdar, mais derrière la colline. Je me souviens que le week-end, on allait tous ensemble manger des friandises ou des glaces le long de la mer [...] Quand je suis parti de chez mes parents, j'ai habité dans plusieurs appartements dans des quartiers différents, mais quand j'ai pu venir ici à Bostancı, c'était une manière pour moi, de comprendre que j'avais réussi à progresser dans ma vie » (Belgin, n°37).

Malgré leur attachement pour leurs quartiers, ces immigrants gazianteplici semblent néanmoins participer a minima au fonctionnement local. Sans aller jusqu'à parler de zone dortoir, leur fréquentation quotidienne du quartier se limite à quelques lieux précis : le centre commercial Carrefour d'İçerenköy, les commerces de la rue de Bagdad, voire la promenade le long du rivage entre Göztepe et Bostancı que certains d'entre eux (Erol, n°30 ; Mete, n°31 ; Gülnar, n°32) fréquentent surtout pour faire du vélo. « J'ai un grand appartement, j'en profite » : la dimension humoristique assumée des propos d'Erol (n°30) illustre cependant le repli sur soi de ces citadins aisés. A en croire les enquêtés, les relations de voisinage sont ténues, comme la participation à de quelconques activités sociales qui, bien qu'effectives, ne s'effectuent pas dans le contexte géographique local. Cette faible intégration aux dynamiques urbaines globales et cette absence de visibilité gazianteplici ne signifie pourtant pas la disparition d'un attachement pour leur appartenance régionale. Les six enquêtés rencontrés résidant dans le secteur Kadıköy-Ataşehir sont en effet tous membres d'une association de compatriotes et assument pour certaines (Belgin, n°37) des charges électives au sein de ce monde associatif. Leur participation aux dynamiques urbaines locales passe plutôt par une mise à distance de la référence gazianteplici qui, contrairement au cas des habitants de Güngören Merkez et dans une moindre mesure de ceux de Merter, se limite à des contextes d'action et d'interaction précis. Comme le résume Belgin (n°37) :

« Bien sûr que c'est important pour moi d'être gazianteplici. C'est mon histoire, c'est là que moi et mes parents sommes nés. Mais je ne suis pas tout le temps gazianteplici. Qu'est-ce que ça voudrait dire ? Quand je vais faire mes courses ou que je vais me promener, mon lieu de naissance et ma culture n'ont aucune importance » (Belgin, n°37).

Lieu résidentiel, le secteur Kadıköy-Ataşehir acquiert néanmoins une dimension de centralité régionale à l'occasion de certains événements ou en raison de la présence de services singuliers. L'acmé communautaire que représente la Fête de la nourriture gazianteplici n'est pas le seul moment, ni la seule ressource fréquentée par les Gazianteplici. Si certaines d'entre elles occupent une place centrale dans les spatialités individuelles en raison de leurs qualités esthétiques ou de leur ambiance jugée agréable (rivage, centres commerciaux selon certains enquêtés), d'autres lieux sont fréquentés pour la rareté des services proposés, majoritairement en relation avec la dimension alimentaire des pratiques spatiales. On trouve ainsi les différents établissements de la chaîne de restauration Sahan localisés sur ou à proximité de l'avenue de Bagdad, mais aussi le restaurant Büyük Kulüp de Fenerbahçe où plusieurs Gazianteplici ont pris l'habitude de se retrouver. A la fois secteur résidentiel pour des Gazianteplici aisés et centralité secondaire dans la géographie gazianteplici à Istanbul, le quartier entre Kadıköy et Ataşehir témoigne d'une

contribution ambivalente de ces citoyens aux dynamiques urbaines, partagés entre une intégration « silencieuse » à la société urbaine et une affirmation ponctuelle de traits identitaires singuliers.

Conclusion

L'analyse de l'approvisionnement des Gaziantepi a montré l'hétérogénéité des stratégies élaborées par ces citoyens immigrés pour conserver, à l'intérieur d'un système alimentaire de plus en plus mondialisé et multi-polarisé des liens réels ou symboliques avec Gaziantep. La fréquentation de commerces proposant des ressources alimentaires et culinaires spécifiques, la mise en place d'un réseau de transferts alimentaires entre eux et leurs proches restés à Gaziantep, les déplacements physiques fréquents ou ponctuels dans la région d'origine donnent lieu au façonnement de relations et de flux matériels ou représentationnels qui, par leur articulation, dessinent un champ migratoire structuré autour des pôles stambouliote et gaziantepi. A l'échelle d'Istanbul, ces logiques d'approvisionnement et les modalités de leur expression permettent d'éclairer les spatialités de ces citoyens, les significations qu'ils donnent à l'espace urbain, mais aussi le caractère de leur contribution aux dynamiques et recompositions urbaines. Elles influencent en effet les manières de pratiquer Istanbul et les comportements déterminant les interactions avec les autres habitants.

A travers l'analyse contextualisée de ces pratiques socio-spatiales dans trois secteurs de l'agglomération stambouliote, le chapitre 8 cherche à nourrir une réflexion, suggérée dans l'introduction et le chapitre 1, sur le rôle des immigrés et des migrants dans le façonnement des processus urbains et métropolitains. Le cas des immigrés gaziantepi suggère d'abord une contribution, limitée mais bien réelle, au fonctionnement de certains quartiers péricentraux, notamment au cœur du triangle Güngören-Bahçelievler-Bağcılar. Celle-ci tout d'abord par la construction d'une offre commerciale, sociale et culturelle gaziantepi, mais aussi par l'incarnation d'une figure régionale locale qui se différencie de ses voisins par un certain nombre de traits singuliers et notamment culinaires. Liée en partie au prestige acquis par la ville de Gaziantep dans le paysage gastronomique national, cette « identité alimentaire » portée par les Gaziantepi les incluent autant à un groupe géographiquement homogène qu'elle ne les distingue des autres citoyens.

Une autre piste de réflexion concerne le rôle des Gaziantepi dans les dynamiques que connaissent aujourd'hui les anciennes zones périphériques de l'agglomération qui soutiennent désormais une part importante du développement urbain. Particulièrement valorisés dans les médias et dans les discours politiques, ces nouveaux quartiers tendent de plus en plus à attirer des immigrés gaziantepi installés à Istanbul depuis plusieurs années et souhaitant accéder au statut de propriétaire et/ou de nouveaux arrivants attirer par les aménités économiques, logistiques et fonctionnelles proposées. Dans les deux cas, leur contribution consiste principalement à s'intégrer à une demande immobilière susceptible d'acquiescer une partie de l'offre. En effet, la visibilité dans le paysage urbain, tout comme l'empreinte de ces citadins sur le fonctionnement du quartier est peu développée.

Enfin, le caractère ambivalent du quartier gaziantepi de Güngören Merkez entre repli sur soi dans son contexte local et ouverture à destination d'une clientèle parfois éloignée, renvoie à une possible spécificité gaziantepi observée au niveau des individus et du groupe dans son ensemble, concernant l'importance accordée au maintien d'une singularité identitaire régionale et en particulier alimentaire qui donne lieu à la multiplication des initiatives sociales et commerciales autour de l'alimentation. La pérennité d'un tel quartier repose aussi vraisemblablement sur la situation des immigrés gaziantepi à Istanbul, entre une distance importante avec la région d'origine qui explique une telle concentration de ressources dédiées, et une continuité historique qui rend acceptable pour les résidents, une telle visibilité fonctionnelle et sociale immigrée.

Conclusion de la troisième partie

L'analyse des pratiques alimentaires, entendues comme l'ensemble des logiques culinaires et d'approvisionnement, d'un échantillon d'immigrés et de migrants gaziantepi à Istanbul a tout d'abord montré la très grande diversité des situations individuelles à l'intérieur d'un groupe partageant pourtant une origine géographique commune. En définissant cette hétérogénéité de pratiques et de représentations grâce à l'analyse conjointe des significations accordées au séjour stambouliote et de la nature des systèmes culinaires de référence, les chapitres 6 et 7 ont conduit à vérifier la relation dialectique entre choix alimentaires et expérience migratoire. Inversement, contrairement à une tradition analytique encore largement répandue dans les sciences sociales, les catégories sociodémographiques « traditionnelles », plus descriptives que compréhensives ou dynamiques, telles que le profil socio-professionnel ou la durée du séjour, paraissent peu susceptibles d'expliquer à elles-seules les manières individuelles de se nourrir à Istanbul. En effet, à des durées identiques de séjour peuvent correspondre des comportements alimentaires parfois radicalement différents. En outre, notre travail a permis d'infirmer l'hypothèse selon laquelle l'ancienneté du séjour consacrerait la disparition de pratiques héritées. Au contraire, le maintien de telles pratiques concernent paradoxalement les mangeurs résidant depuis plusieurs années à Istanbul, situation qui nous a amené à proposer une analyse intégrant la prise en compte de la nature des systèmes culinaires de référence.

Selon un point de vue plus théorique, le cas des immigrés et des migrants gaziantepi réinterroge des stratégies d'inclusion urbaine et de création de citadinités balançant entre recours à des ressources collectives pouvant parfois prendre une forme contraignante et liberté individuelle de choix, d'actions et d'interaction par rapport à ces mêmes ressources. Nous avons ainsi montré qu'une première strate d'analyse met en lumière l'attachement à la référence régionale d'origine qui peut prendre la forme de consommations alimentaires singulières et nécessite, par extension, la fréquentation de services, de commerces et de lieux en interaction les uns par rapport aux autres et, à ce titre, insérés à un système socio-spatiale réticulaire plus large. Expression paroxystique de ce lien toujours fort avec la ville et le département d'origine, les retours plus ou moins fréquents à Gaziantep témoignent des obstacles à parler d'intégration ou d'acculturation totales. Si elle conditionne une partie des spatialités, des représentations et des consommations des Gaziantepi résidant à Istanbul, le recours à ces ressources spatialisées n'empêche pas la découverte d'un riche éventail de choix et de nouvelles pratiques qui consacrent leur mise à

distance et/ou leur spécialisation sur certains segments de leur vie quotidienne, processus dont l'intensité varie selon les individus concernés.

Enfin, la dernière section du chapitre 7 a permis de mettre en lumière plusieurs formes de contribution des immigrés gaziantepi à la production de l'espace urbain, tout au moins de certains quartiers, et le rôle que pouvait tenir la référence alimentaire dans ces dynamiques de construction et/ou de recomposition urbaines. Marqueur spatial visible dans le paysage urbain et facteur d'attractivité à Güngören Merkez, instrument de centralité temporaire dans le cas des festivals organisés à Kadıköy et à Beylikdüzü, instrument de façonnement d'une figure locale dont l'identité collective est intimement liée à un groupe connu pour sa cuisine à Güngören Merkez et à Merter, l'alimentation participe des dynamiques de façonnement du profil de quartiers dont l'empreinte gaziantepi, soit par leur présence pérenne, soit par leur appropriation temporaire, ne se dément pas. Ce rôle de créateur d'urbanité et de citoyenneté prend alors la forme de marquages sociaux symbolisés par la répétition de pratiques et de représentations construites en référence à un système socio-culturel gaziantepi hérité. Les chapitres 6 et 7 ont ainsi permis de montrer qu'à travers l'alimentation, ce sont différentes stratégies de gestion de la distance qui se détachent assurant proximité avec des compatriotes, continuité avec des habitudes héritées, jusqu'à un jeu stratégique sur le processus d'auto-identification et d'actorialité dans un contexte autre.

Inversement, la confrontation à la distance peut prendre la forme de spatialités et de pratiques moins visibles et moins directement liées à la référence à Gaziantep, au sein desquelles les ressources gaziantepi ne jouent finalement qu'un rôle complémentaire. L'exemple du quartier Kadıköy/Ataşehir a montré la difficulté à appréhender une présence immigrée qui se résume bien souvent aux interactions individuelles et laisse peu de trace dans l'espace urbain.

CONCLUSION GENERALE

Il serait présomptueux de prétendre apporter des réponses définitives au questionnement sur le rôle de l'alimentation dans l'élaboration des stratégies citadines chez les populations immigrées. Cette thèse montre bien plutôt sa grande diversité, la variété des réponses apportées au sentiment d'éloignement et à la gestion de la distance, la pluralité des comportements et des expériences spatiales de ces individus à la fois mangeurs et citadins. Nul n'oublie en fin de thèse la modestie de son échantillon, la subjectivité de ses choix méthodologiques qui ont invité à insister sur un aspect de la question et à en négliger un autre.

Malgré ces limites, ce travail a cherché à interroger l'importance et les modalités d'expression du recours aux pratiques alimentaires dans la construction d'une expérience migratoire et citadine. Comment permettent-elles aux immigrés et aux migrants de gérer la distance qui les sépare de leur région d'origine, pour se construire des spatialités qui peuvent s'appuyer sur des ressources singulières et pour affirmer leur place dans un nouveau contexte urbain d'installation ? Comment deviennent-ils citadins et acteurs à part entière des dynamiques urbaines aujourd'hui à l'œuvre dans une métropole mondiale comme cherche à l'être Istanbul ? L'analyse de la population gaziantepi en tant que cas exemplaire de processus communs à l'ensemble des immigrés anatoliens a permis de questionner la relation systémique existant entre alimentation, distance et citadinités et de générer autant de résultats que de nouvelles pistes de réflexion.

Les migrations intérieures, un objet d'étude toujours actuel

Le travail présenté ici a, pensons-nous, permis de démontrer l'actualité d'une étude relative aux mouvements migratoires intérieurs au sein d'un même Etat. Contrairement à l'orientation prise

par les travaux contemporains de sciences sociales consacrés presque exclusivement à l'échelle internationale des phénomènes migratoires, il apparaît que les migrations intérieures demeurent une dimension centrale, des recompositions démographiques que connaissent les ensembles urbains mondiaux, notamment dans les pays émergents comme la Turquie. L'approche comparative élaborée à partir d'autres contextes historiques et géographiques (villes françaises du XIX^{ème} siècle, Chine, Mexique, Etats-Unis, pays d'Afrique de l'Ouest), tout comme la lecture croisée de plusieurs travaux consacrés à la théorie des migrations internationales, ont permis de complexifier la définition des migrations intérieures et d'identifier, derrière les différences inhérentes à chaque région et à chaque population concernée, des tendances communes à l'ensemble des migrations, quelle que soit leur échelle d'expression.

Nous pensons avoir montré, à la suite de plusieurs travaux de référence (Lévy et Dureau, 2002 ; Urry, 2005), le caractère subjectif et finalement discutable des découpages méthodologiques traditionnels (international/intérieur ; voulu/subi ; légal/illégal, ...) au profit d'une grille d'analyse globale élaborée autour de quatre axes généraux : l'analyse des systèmes migratoires ; les stratégies d'inclusion des immigrées et des migrants à la société d'installation ; les échanges réciproques entre lieu d'installation et lieu de départ et, plus généralement, les modalités de construction d'un champ migratoire ; la relation politique et économique entre migrations et développement. Largement convoqués dans les analyses consacrées aux phénomènes migratoires entre deux ou plusieurs pays, ces quatre axes de recherche trouvent, à travers l'étude de migrations intérieures, un nouveau terrain d'application.

Manger en situation de migration ou comment gérer concrètement et symboliquement la distance

Le second apport de ce travail a été d'appréhender les comportements socio-spatiaux et urbains des populations immigrées à travers les pratiques alimentaires qui, contrairement à une lecture qui les réduiraient à une dimension anecdotique de comportements et de dynamiques « plus sérieuses », représentent pourtant un élément fondamental de la structure sociale touchant l'ensemble des dimensions individuelles et collectives, qu'elles soient économiques, politiques, sociales, identitaires ou symboliques.

Cette recherche a été l'occasion de proposer de nouvelles pistes de réflexion théorique pour une analyse dynamique des pratiques alimentaires des populations et des individus immigrés. En

réponse au paradigme des « styles alimentaires » développé dans le courant des années 1980 et encore largement convoqué dans un certain nombre de recherches actuelles, il apparaît que l'étude d'un tel objet d'étude ne peut se construire sur l'opposition entre deux systèmes alimentaires figés et prétendument opposés pour, dans un second temps, se donner pour objectif d'évaluer le degré de transformation des pratiques alimentaires étudiées, au sein d'un continuum linéaire dont l'étape ultime serait l'adoption totale des normes alimentaires de la société d'arrivée, processus synonyme d'intégration réussi à cette même société. Plutôt que de s'attacher à savoir si l'alimentation des immigrés se transforme et de tenter d'évaluer l'influence de tel pôle alimentaire de référence ou de tel autre sur leurs comportements quotidiens, il vaut mieux considérer les pratiques alimentaires des groupes immigrés/migrants comme des pratiques nouvelles, hétérogènes et variables d'un mangeur à l'autre, bien qu'influencées partiellement par des éléments normatifs hérités.

Notre travail sur le groupe des mangeurs originaires du département oriental de Gaziantep a ainsi montré la relativité de systèmes alimentaires qui, loin d'être synonymes de tradition ou de repli sur soi, sont au contraire ouverts, multi-polarisés et en redéfinition constante. Si les habitudes alimentaires singulières développées par les immigrés gaziantepiens pour conserver un lien concret et/ou symbolique avec leur région d'origine ont fait l'objet d'une analyse précise, l'étude des pratiques devenues « banales » du fait de leur répétition, de leur dimension de plus en plus globalisées et partagées par une partie importante des mangeurs stambouliotes (achat et consommation de produits uniformes issus de l'industrie agroalimentaire, fréquentation des enseignes de grande distribution ou des établissements de restauration proposant une alimentation mondialisée) n'en est pas moins centrale pour comprendre les transformations que connaissent les assiettes des immigrés à Istanbul.

En outre, nous nous sommes attachés à montrer que le positionnement des citadins immigrés vis-à-vis de leurs choix alimentaires conditionne leurs stratégies de gestion de la distance, leurs spatialités et la place qu'ils s'assignent à l'intérieure de la société urbaine d'installation. Le maintien de pratiques alimentaires héritées (préparation et la consommation de plats en référence à Gaziantep, recours à des réseaux dédiés d'approvisionnement, fréquentation de restaurants régionaux), et la volonté de découverte de nouvelles pratiques, de nouveaux produits et de nouvelles saveurs témoignent de la complexité croissante des processus d'assignation identitaire.

Pour une lecture croisée des significations du séjour, des spatialités et des pratiques alimentaires individuelles

Nous avons en partie confirmé notre hypothèse initiale selon laquelle les configurations socio-spatiales que construisent les immigrés gazianteplici à Istanbul traduisent une gestion d'une distance spatiale, sociale et culturelle perçue comme importante par la plupart des enquêtés, et inhérente à leur condition immigrée. En termes méthodologiques, il a paru pertinent d'identifier les composantes gazianteplici localisées et/ou réticulaires à Istanbul (ressources commerciales et associatives, réseaux de sociabilité, organisation d'événements temporaires) et de décrire leur fonctionnement pour établir une grille d'analyse permettant de saisir les singularités des manières d'agir dans et sur ce cadre urbain. Souvent perçu comme contraignant par les nouveaux arrivés, le sentiment d'éloignement par rapport au lieu de départ peut évoluer au cours du temps et acquérir de nouvelles « significations » pour reprendre le terme forgé par H. Dubucs (Dubucs, 2009). En effet, l'expérience de l'altérité et de l'inédit, tout comme l'éloignement d'un cadre social parfois vécu comme étouffant, sont autant d'avantages retirés par certains individus qui influencent l'ensemble de leurs choix, qu'ils soient professionnels (trouver un emploi grâce ou en rapport avec le groupe gazianteplici), résidentiels, identitaires (discours d'auto-identification) ou sociaux (fréquentation, ou non, de compatriotes). Chacune des catégories attribuées à Istanbul que nous avons défini – « espace de primarité », étape en attendant d'autres ailleurs, étape avant le retour à Gaziantep – s'attache ainsi à synthétiser des relations et des interactions complexes entre localisations résidentielles et compositions des réseaux amicaux, élaboration des choix alimentaires et fréquentation des ressources gazianteplici. D'autre part, la perception de la distance varie selon les individus, car elle se construit à travers les trajectoires, les expériences et les attentes de chacun : maîtriser les codes et les normes urbaines, avoir une trajectoire migratoire multipolaire, bénéficier de connaissances sur place apparaissent avec d'autres variables comme des caractéristiques fondamentales propres à chaque immigré dans ses logiques de gestion de la distance et dans les représentations qu'il lui associe. A cette hétérogénéité des perceptions s'ajoute une influence différente de la distance sur les pratiques socio-spatiales des néo-Stambouliotes. L'analyse des pratiques alimentaires a permis d'illustrer et de préciser notre questionnement en démontrant que celle-ci influençait autant les spatialités à Istanbul que l'inverse. Le maintien de comportements alimentaires hérités suppose par exemple la fréquentation de ressources commerciales dédiées (épiceries, restaurants, « quartiers gazianteplici ») qui ancre les citadins-mangeurs dans un système socio-spatial singulier, mais reformule aussi la nature et la perception d'une distance qui se voit relativisée et minimisée. Toutefois, nous avons montré qu'à elles-seules,

les significations accordées au séjour stambouliote ne permettaient pas d'élaborer une typologie totalement effective des comportements alimentaires, spatiaux et urbains et qu'elles se devaient d'être mises en relation avec les systèmes socio-culturels de référence pour éviter toute tendance à une généralisation excessive.

Les Gaziantepi comme créateurs d'urbanité : une population « de l'intérieur » dont l'action fabrique l'espace urbain

Le choix d'un groupe d'immigrés et de migrants originaires d'un département du sud-est anatolien avait aussi pour but de de s'inscrire en faux et de montrer l'insuffisance de certains discours hostiles et caricaturaux encore effectifs dans la société et le monde académique turcs déplorant une supposée invasion de la ville par des ruraux apportant avec eux des pratiques héritées d'un autre âge. En interrogeant l'articulation entre les pratiques alimentaires et spatiales des Gaziantepi à Istanbul, cette recherche entend fournir des pistes de réflexion sur le rôle fondamental des immigrés et des migrants dans le façonnement d'un territoire urbain stambouliote souvent réduit à sa volonté contemporaine de se classer dans la catégorie de métropole émergente qui ambitionne de devenir mondiale. A l'échelle locale, voire micro-locale, notre travail a ainsi montré que la portée réduite des actions quotidiennes d'une population issue majoritairement du territoire anatolien dessinent une géographie non plus uniquement mondiale mais reposant aussi sur l'échelle locale du quartier.

Dans ce contexte, le quartier de Güngören Merkez constitue un cas exemplaire de l'empreinte de populations immigrées sur le territoire stambouliote. La visibilité collective gaziantepi est en effet portée par des citoyens aux profils hétérogènes, par les rythmes de leur présence et les pratiques spatiales qu'ils ont du quartier. La situation de cette centralité gaziantepi dans l'agglomération stambouliote, au cœur d'un quartier résidentiel apparu au milieu des années 1960 sous la pression migratoire, renvoie aux dynamiques d'extension urbaine qu'a connue l'histoire récente d'Istanbul, entre le proche (groupe immigré ayant participé à la construction du quartier, offre commerciale perçue comme naturelle par les riverains et les responsables locaux) et le lointain (commerce ethnique attractif, fonction servicielle intégrant le quartier, ses habitants et ses clients à un champ migratoire multipolarisé). Associées à la prise en compte des initiatives ponctuelles et temporaires comme les fêtes et les festivals, ces observations montrent que l'expérience et la gestion collective de la distance peuvent prendre la forme d'une empreinte spatiale et paysagère que les immigrés et les migrants convoquent de manière volontaire ou de manière plus diffuse à destination du public

le plus large possible. Dans d'autres secteurs de l'agglomération, les Gaziantepi, quoique moins visibles, participent là-aussi à des degrés divers au marquage social des lieux pratiqués : à Merter, ils représentent une figure citadine dont les traits identitaires particuliers distinguent les membres de ce groupe migrant des populations voisines ; à Kadıköy/Ataşehir, l'identité régionale et alimentaire se fond quant à elle dans le contexte d'un nouveau territoire urbain en formation dans lequel les dynamiques identificatoires relèvent tout au plus des interrelations personnelles entre individus.

Ces hypothèses et ces résultats tirés de l'analyse empirique des pratiques socio-spatiales et alimentaires d'un échantillon d'individus appartenant au groupe humain originaire du département de Gaziantep mais résidant à Istanbul ont ainsi permis d'isoler des singularités propres à ce groupe : collectivement, par la présence de commerces et de restaurants proposant la cuisine de la région, mais aussi par l'existence d'un quartier gaziantepi à l'offre commerciale singulière ; individuellement, par l'incarnation d'une figure régionale assimilée à la référence culinaire et à certains plats et produits symboliques (*kebab*, *tatli*, pistache, ...), sans doute plus clairement identifiable par les autres habitants que dans le cas d'immigrés intérieurs originaires de régions aux singularités moins affirmées. Ces résultats partiels mériteraient toutefois d'être étendus à une population plus large d'immigrés intérieurs : des immigrés/migrants originaires d'autres régions mais dont les stratégies citadines s'articulent entre inclusion à une société urbaine aux normes de plus en plus globalisées et maintien de traits socio-culturels régionaux. En effet, la mise en lumière des liens existant entre l'expérience de la migration et l'expérience citadine, les initiatives individuelles autour de l'alimentation, les références et les processus collectifs d'identification touchant aux discours et aux pratiques permet de nourrir la réflexion sur le rôle des populations immigrées aux dynamiques de recomposition urbaine. Nos observations ont ainsi montré leur importance dans ces processus, non pas comme simples participants de processus marginaux circonscrits à certains secteurs de l'agglomération, mais comme acteurs à part entière dont l'action participe du marquage social des lieux fréquentés et appropriés.

La relation dialectique fondamentale que notre observation et notre analyse ont permis de mettre à jour entre pratiques alimentaires quotidiennes ou plus exceptionnelles et construction d'urbanités, de spatialités et de citadinités a permis de s'inscrire en faux contre le penchant dommageable de certains auteurs et observateurs continuant à voir dans l'alimentation un objet de recherche trivial, anecdotique et finalement peu sérieux. Au contraire, nous avons tenté de montrer combien une entrée par l'alimentation des populations immigrées et/ou migrantes pouvait représenter un moyen de compréhension des stratégies et des configurations socio-

spatiales qu'ils élaborent en situation de migration, mais aussi un moyen pour saisir les pratiques et les représentations spatiales d'un espace urbain finalement plus complexe que ne le laisserait penser les discours appréhendant simplement les villes en termes d'ensembles politiques et administratifs homogènes. Au contraire, notre recherche a cherché à mettre au centre de sa démarche cette complexité finalement inhérente à la définition même de la ville, c'est-à-dire « *un espace vécu. Vue, perçue, ressentie, aimée ou rejetée, modelée par les hommes et projetant sur eux des images qui les modèlent. C'est un réfléchi. La découvrir, c'est donc chercher à la saisir là où elle existe, vue des hommes* » (Frémont, 1999 : 58).

ANNEXES

LISTE DES ANNEXES

- Annexe 1 Cartes générales sur la Turquie
- Annexe 2 Carte des divisions administratives d'Istanbul
- Annexe 3 Structure de la population d'Istanbul selon son lieu de naissance (2013)
- Annexe 4 Répertoire de l'Association des Gaziantepi d'Istanbul (*İstanbul Gaziantepililer Derneği*)
- Annexe 5a Grille d'entretien en turc
- Annexe 5b Grille d'entretien en français
- Annexe 6 Glossaire

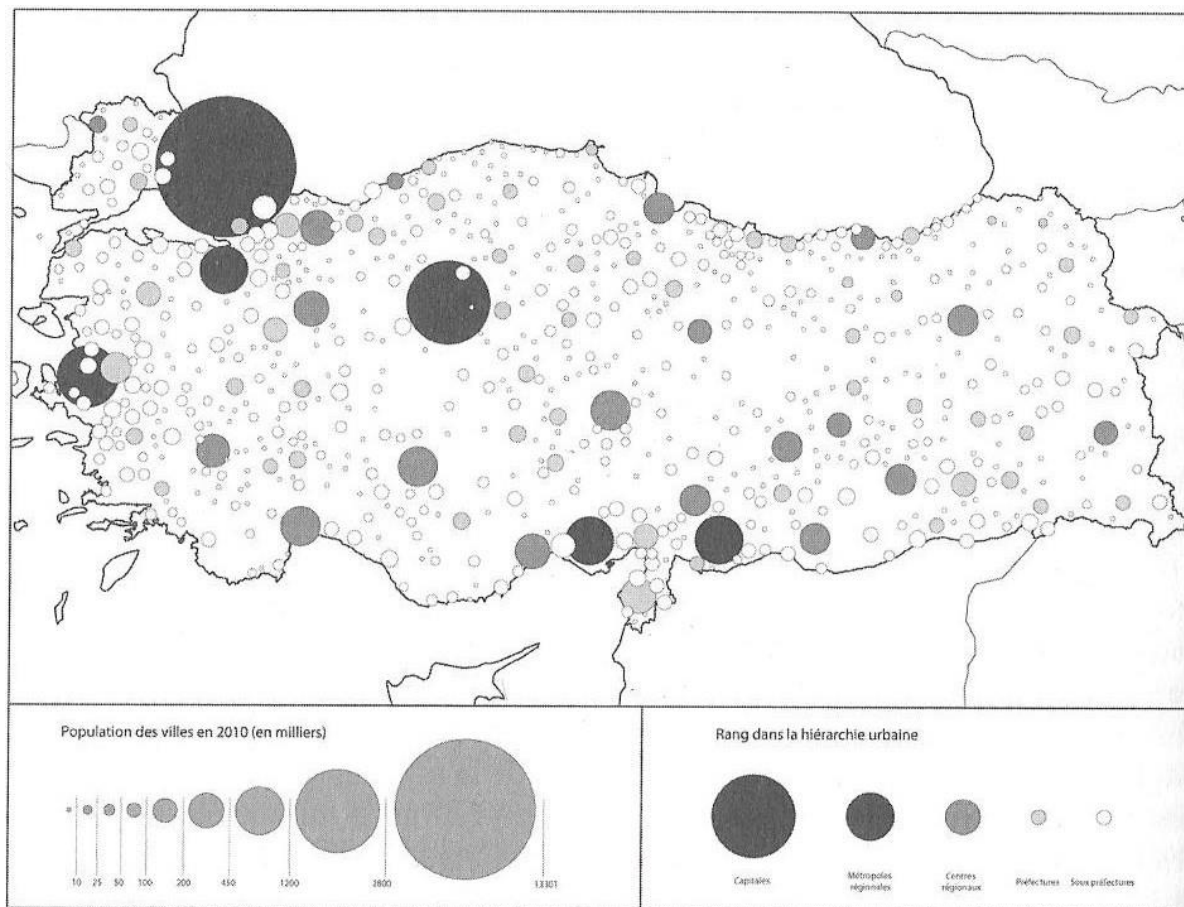
Annexe 1 : Cartes générales sur la Turquie

REGIONS ET DEPARTEMENTS DE TURQUIE



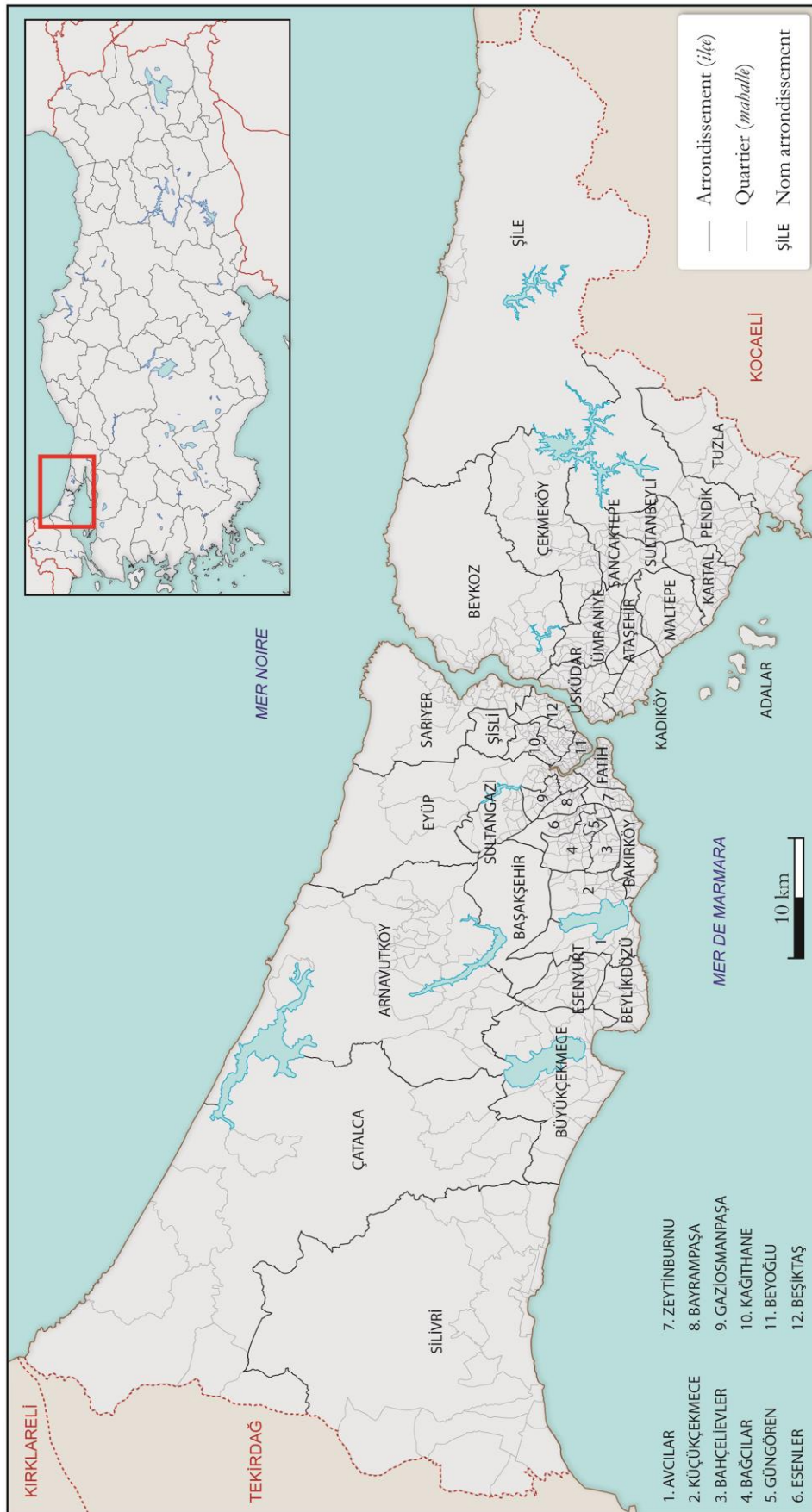
Réalisation : P. Raffard, 2014

LE RESEAU URBAIN DE LA TURQUIE EN 2011



Source : BAZIN M., de TAPIA, 2012, *La Turquie, géographie d'une puissance émergente*, Paris : Armand Colin, p.204

Annexe 2 : Divisions administratives d'Istanbul



Réalisation : P. Raffard, 2014

Annexe 3 : Structure de la population d'Istanbul selon son lieu de naissance (2013)

DEPARTEMENT D'ORIGINE	EFFECTIFS	POURCENTAGE DANS LA POPULATION TOTALE
İstanbul	2 178 507	15,53
Sivas	736 542	5,25
Kastamonu	548 546	3,91
Ordu	499 782	3,56
Giresun	487 115	3,47
Tokat	455 817	3,25
Samsun	417 120	2,97
Trabzon	395 474	2,82
Malatya	392 435	2,80
Erzurum	382 519	2,73
Sinop	366 681	2,61
Erzincan	302 511	2,16
Rize	296 375	2,11
Kars	269 388	1,92
Ardahan	237 510	1,69
Siirt	207 661	1,48
Mardin	204 630	1,46
Bitlis	195 279	1,39
Diyarbakır	188 745	1,35
Amasya	173 739	1,24
Adıyaman	172 919	1,23
Çorum	170 754	1,22
Van	167 648	1,20
Çankırı	158 352	1,13
Ağrı	156 992	1,12
Kayseri	153 491	1,09
Konya	151 298	1,08
Elazığ	141 697	1,01
Yozgat	138 629	0,99
Gümüşhane	137 495	0,98
Sakarya	135 920	0,97
Muş	132 840	0,95
Bingöl	128 195	0,91
Batman	124 247	0,89
Zonguldak	119 771	0,85
Kırklareli	119 301	0,85
Tekirdağ	117 749	0,84
Bayburt	117 360	0,84

Şanlıurfa	112 849	0,80
Edirne	109 609	0,78
Balıkesir	99 145	0,71
Bursa	97 899	0,70
Kahramanmaraş	97 056	0,69
Bartın	96 375	0,69
Karabük	94 684	0,68
Ankara	90 793	0,65
Hatay	88 666	0,63
Nevşehir	88 350	0,63
Niğde	88 061	0,63
Iğdır	85 286	0,61
Tunceli	85 159	0,61
Adana	83 013	0,59
Artvin	82 673	0,59
Gaziantep	78 238	0,56
Çanakkale	76 499	0,55
İzmir	67 127	0,48
Bolu	65 525	0,47
Kocaeli	57 179	0,41
Afyonkarahisar	56 585	0,40
Mersin	55 032	0,39
Isparta	54 364	0,39
Eskişehir	53 850	0,38
Düzce	47 741	0,34
Aksaray	46 006	0,33
Manisa	44 734	0,32
Kırşehir	44 673	0,32
Antalya	43 573	0,31
Kilis	37 427	0,27
Bilecik	36 784	0,26
Kırıkkale	33 761	0,24
Şırnak	30 558	0,22
Denizli	29 746	0,21
Kütahya	29 665	0,21
Osmaniye	28 557	0,20
Aydın	27 642	0,20
Karaman	25 671	0,18
Yalova	20 845	0,15
Uşak	20 791	0,15
Muğla	14 281	0,10
Hakkari	9 263	0,07
Burdur	8 680	0,06

Source : TÜİK-ADNKS, 2013

Annexe 4 : Répertoire de l'Association des Gaziantepi d'Istanbul (İstanbul Gaziantepililer Derneği)

	<i>Date d'adhésion</i>	<i>Activité pro.</i>	<i>Numéro tél.</i>	<i>Adresse perso.</i>	<i>Adresse pro.</i>
206	187	MUHASEBECİ		ATAKÖY 4. KISIM O. BLOK. 219/10 BAKIRKÖY	AYGAZ. AŞ. ANBARLI. BÖL. MÜD. (7.4.19994.ÜYELİĞİNE SON
207	1987	MÜFETTİŞ	EV. 0216 356 05 52	CADDEBOSTAN GENERAL NECMİ ÖKTEM SOKAK. NO. 8 / 17 ÇAKIR APT.	7.4.1994 ÜYELİĞİNE SON
208	1987	MUH. MÜD.		ATAKÖY, 4. KISIM O. BLOK NO.230 – 14 BAKIRKÖY	7.4.1994 ÜYELİĞİNE SON
209	1987	ECZACI	İŞ. 0216 337 42 23 EV. 0216 338 59 85	BAHARİYE SAKIZGÜLÜ CAD NO. 34 / 1 KADIKÖY	KUŞDİLİ CAD. DÜNYA ECZANESİ NO. 39 KADIKÖY
210	1987	ELEKTRİ. Y. MÜH.		YAKACIK CAD. NO. 22-1 KARTAL	
211	1987	MALİ MÜŞAVİR			7.4.1994 / 103 UYGULANMIŞ
212	1987	NOTER	EV. 0216 368 25 14	SELAMİ ÇEŞME BOZKIR SOKAK NO. 5 / 17 KADIKÖY	KARTAL 3.CÜ NOTERİ
213	1987	AVUKAT	İŞ. EV.556 36 56	MERTER KINALI TEPE SOKAK NO. 60 / 19	4. CÜ VAKIF HAN KAT. 3 NO. 9 SİRKECİ
214	1987	TİCARET	İŞ. 0216 338 97 49 EV. 0216 339 23 29	ACIBADEM ÇAKMAK SİTESİ F. BLOK. DAİRE 18 KADIKÖY	ACIBADEM ESATPAŞA SOKAK NO. 18 DAİRD 18 KADIKÖY
215	1987	Dr	İŞ. 507 99 51-52 EV. 525 19 97	ÖRDEK KADAP. MAH. ZİYA PAŞA SOKAK.NO 13-1 FINDIKZADE AKSARAY	BÖBREK FAKFI HASTANESİ
216	1987				VEFAT ETTİ
217	1987	MEMUR		TEKEL BİRA FABRİKALRI LOJMANLARI ŞİŞLİ	7.4.1994/ 103. GERĞİ
218	1987	GENEL MÜDÜR	EV. 0216 360 91 02 İŞ. 274 68 50	CEMİL TOPUZLU CAD. Dr. KAZIM LOBAY SOKAK NO. 8.D.13	
219	1987	TİCARET	EV. 583 32 67	GAZİ EVRENO. CAD. NO. 43 / 7 YEŞİLKÖY	7.4.1994 / 103 UYGULANMIŞ
220	1987	BAKKALİYE			MÜKERRER KAYIT YAPIMIŞ 17.Cİ SIRADA KAYDI VAR
221	1987	TİCARET	İŞ. 250 53 59 EV. 265 61 22	ETİLER DERBOYU SOKAK ÖZDEN SİTESİ. AYSU . 1. APT. DAİ. 9 ETİLER	RECEP PEŞA CAD. NO. 25. A. TAKSİM
222	1987	EMEKLİ			VEFAT ETTİ
223	1987	TİCARET			7.4.1994. / 103 UYGULANDI
224	1987	MOBİLYACI	İŞ. 0216 332 21 74 EV. 0216 332 23 12	FISTIKLI YOKUŞU NO. 30 KANLICA	714.1994./ 130 UYGULANDI
225	1987	AVUKAT	EV. 0216 385 00 01 Cep: 0536 420 29 49	SAHRAYICEDİT MAH.ATATÜRK. CAD.DİLKUM SİT.6.BLOK .NO.75 KAT.4.D.24 KADIKÖY İST	BAHARİYE CAD. ADALAR PALAS İŞ HANI. KAT .2 KADIKÖY
226	1987	KAPTAN		ATAKÖY 5.Cİ. KISIM A. 3. BLOK KAT.10. DAİRE . 64	D. B. DENİZ NAKLİYAT . T. A. Ş. FINDIKLI

Annexe 5a : Grille d'entretien en turc

İSTANBUL'DAKİ GAZIANTEPLİLERİN YEME-İÇME VE SOSYAL ALIŞKANLIKLARI
HAKKINDA ANKET

N° :	
Tarihi :	Yer :

İSİM:

S1: Cinsiyet

Erkek

Kadın

S2: Doğum tarihi:

S3: Doğum yeri:

S4: İstanbul'da oturduğu yer (ilçe ve mahalle):

S5: Medeni Durumu:

Bekar

Evli

S5.1: Eşiniz/kocanız da Gaziantep'li mi?

Evet

Hayır

S6: Evinizde kaç kişi yaşıyor?

S7: Ne iş yapıyorsunuz?

GÖÇ PARKURU

S8: Nerelisiniz (Şehir/Kasaba/Köy)?

S9: İstanbul'a gelmeden önce nerede oturuyordunuz?

- Gaziantep merkez
- Gaziantep bölgesi (hangi semt:)
- Köy (Hangisi:)
- Başka bir şehir (Hangisi:)

S10: Bölgenizle şimdiki oturduğunuz yer arasında başka yerlerde yaşadınız mı?

.....

S11: Ne zaman İstanbul'a geldiniz?

S12: Bölgenizdeyken ne iş yapıyordunuz?

S13: Bölgenizden neden gittiniz?

- Tayin/atama
- İş arama/bulma
- Eğitim
- Bir aileye dahil olma
- Evlilik
- Başka

.....

S14: Neden İstanbul'u seçtiniz?

.....
.....
.....

S15.1: İstanbul'a gelmeden önce İstanbul'da birini tanıyor muydunuz?

- Evet Hayır

Evetse -> S15.2: Kim ?

- Akraba
 Arkadaşlar
 Eşiniz / Kocanız
 Başka (.....)

S15.3: Onların sayesinde/yüzünden mi geldiniz?

- Evet Hayır

S15.4: Onlar size yardım etti mi?

- Evet Hayır

Evetse -> S15.4: Nasıl?

.....
.....
.....
.....

S16: Dairenizi ve işinizi nasıl buldunuz?

.....
.....
.....
.....

S17: İstanbul'da ilk günlerinizi hatırlayabiliyor musunuz? Nasıl geçti?

.....
.....

İSTANBUL'DAKİ HAYAT

S18: İstanbul'da şimdiye kadar hangi semt/ bölgelerde yaşadınız

.....

.....

.....

.....

S19: Profesyonel iş hayatınızı (başlangıçtan sona kadar) soyler misiniz?

.....

.....

.....

.....

S20: İstanbul'da genellikle nerelerde bulunursunuz? Bu yerlerin hayatınızdaki rolü nedir?

.....

.....

.....

.....

.....

.....

S21: Boş zamanlarınızda neler yaparsınız?

- | | |
|--|---------------------------------------|
| <input type="checkbox"/> Arkadaşlarla ve aileyle buluşma | <input type="checkbox"/> Gezi |
| <input type="checkbox"/> Alışveriş | <input type="checkbox"/> Ev İşi |
| <input type="checkbox"/> Kültürel Aktiviteler (sinema, tiyatro, sergi ...) | <input type="checkbox"/> Başka: |

S22: İstanbul'a gelişinizle birlikte hayatınızda değişti mi?

- Evet Hayır

S22.1: Evetse -> **Nasıl?**

.....
.....
.....
.....

S23: Başka Antep'lerle buluşur musunuz?

- Evet Hayır

S24: Bazen Gaziantep'e dönüyor musunuz?

- Evet Hayır

S24.1: Evetse -> **Ne zaman?**

S25: Gaziantep'ten döndüğünüzde arkadaşlarınıza ya da akrabunuza bir şey getirir misiniz?

- Evet Hayır

S25.1: Evetse -> **Ne?**

S24: Size nerelisiniz diye sorulduğu zaman cevabınız ne olur?

- İstanbullu
 Gaziantep'li
 İkiside
 Başka :

S25: Gelecekte Gaziantep'te mi yaşamayı düşünüyorsunuz? İstanbul'da kalmayı mı? Başka yere gitmeyi mi?

.....
.....
.....

İSTANBUL'DAKİ YEME İÇME ALIŞKANLIKLARI

S26: Evinizde kim pişirir?

S27: Evinizde kim alışveriş yapar?

S28: İstanbul'da nerede alışveriş yaparsınız?

- Market
- Bakkal
- Pazar
- Yöresel baharatçı (Nerede)
- Başka:

S29: Nasıl ürünleri seçersiniz? Sizin için ne önemlidir?

- Ürünlerin kökeni
- Sağlıklı
- Marka
- Fiyat
- Başka:

S30: Nasıl yersiniz?

- Yalnız
- Ailenizle ya da arkadaşlarınızla
- Düzenli yemekler
- Hızlı yemek (Çabuk pişirilen yemekler, döner, sandviç vb.)

S31: Dün ne yediniz?

.....

.....

.....

S32: İstanbul'a geldiğinizde beslenme tarzınız değişti mi?

- Evet Hayır

S32.1: Evetse -> Nasıl?

.....
.....
.....

S33: İstanbul'a gelişinizden sonra yeni yemekler yeni öğünler keşfettiniz mi?

- Evet Hayır

S33.1: Evetse -> Hangileri?

.....
.....
.....

S34: İstanbul'da Gaziantep'teki gibi yiyebilir misiniz ?

- Evet Hayır

S34.1: Hayırsa -> Neden?

.....
.....
.....
.....

S35: Bazı malzemeleri Gaziantep'ten birbirinize gönderir misiniz?

- Evet Hayır

S35.1: Evetse -> Hangileri?

.....
.....
.....

S36: Onları nasıl gönderirsiniz?

- Otobüs
- Cargo
- Bir akrabanız, tanıdığınız aracılığıyla
- Kendiniz gidip götürürsünüz
- Başka:

S37: Bu malzemeleri aldığınızda nasıl tüketirsiniz? Onları tüketirken özel bir etkinlik düzenler misiniz?

.....

.....

.....

.....

.....

S38: Gaziantep'ten aldığınız ürünleri saklayıp ailenizle ve akrabalarınızla paylaşıyor musunuz?

- Evet Hayır

S39: Lokantaya gider misiniz?

- Evet Hayır

S40: Lokantada hangi yemekleri yersiniz?

.....

.....

.....

Annexe 5b : Grille d'entretien en français

N° :	
Date :	Lieu d'entretien :

NOM DE

L'ENQUÊTE:

Q1 : Sexe

Homme

Femme

Q2 : Date de naissance :

Q3 : Date de naissance :

Q 4: Lieu de residence à Istanbul (arrondissement et quartier):

Q 5: Situation matrimoniale

Célibataire

Marié

Q5.1: Votre mari/femme est-il/elle originaire de Gaziantep ?

Oui

Non

Q6 : Combien de personnes comte votre foyer ?

Q7 : Quelle est votre profession ?

PARCOURS MIGRATOIRE

Q8 : D'où êtes-vous originaire (Ville/village) ?

Q9 : Où viviez-vous avant votre arrivée à Istanbul ?

- Gaziantep
- Région de Gaziantep
- Village (Lequel :)
- Autre lieu (Lequel :)

Q10 : Entre le départ de votre région et votre arrivée à Istanbul, avez-vous vécu dans d'autres lieux ?

.....

.....

.....

.....

Q11: En quelle année êtes-vous arrivé à Istanbul ?

Q12: Quelle était votre profession à Gaziantep ?

Q13: Pourquoi êtes-vous parti de Gaziantep ?

- Déménagement
- Recherche d'emploi
- Education
- Connaissance(s) sur place
- Mariage
- Autre

.....

.....

.....

Q14: Pourquoi avoir choisi Istanbul ?

.....

.....

.....

S15.1: Connaissez-vous quelqu'un sur place avant d'arriver à Istanbul ?

- Oui Non

Si oui, -> S15.2: Qui ?

- Famille
 Ami(s)
 Mari / Femme
 Autre (.....)

S15.3: Êtes-vous venus grâce ou à cause d'eux ?

- Oui Non

S15.4: Vous ont-ils aidé à votre arrivée ?

- Oui Non

Si oui, -> S15.4: Comment ?

.....
.....
.....
.....

S16: Comment avez-vous trouvé votre appartement et votre emploi ?

.....
.....
.....
.....

S17: Vous rappelez-vous de vos premiers jours à Istanbul ? Comment se sont-ils passés ?

.....
.....
.....
.....
.....
.....

VIE À ISTANBUL

Q18: Jusqu'à aujourd'hui, dans quel(s) quartiers d'Istanbul avez-vous vécu ?

.....

.....

.....

.....

Q19: Pourriez-vous présenter les différentes étapes de votre vie professionnelle ?

.....

.....

.....

.....

Q20: Habituellement, où vous promenez-vous à Istanbul ? Quel est le rôle de ces lieux dans votre vie quotidienne ?

.....

.....

.....

.....

.....

.....

Q21: Que faites-vous pendant votre temps libre ?

- | | |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> Rencontre avec les amis et la famille | <input type="checkbox"/> Promenade |
| <input type="checkbox"/> Courses | <input type="checkbox"/> Travail domestique |
| <input type="checkbox"/> Activités culturelles (cinéma, théâtre, expo, ...) | <input type="checkbox"/> Autre: |

Q22: Diriez-vous que votre vie a changé depuis votre arrivée à Istanbul ?

- Oui Non

Q22.1: Si oui, comment ?

.....
.....
.....
.....

Q23: Côtomez-vous d'autres Gaziantepi dans votre vie quotidienne ?

- Oui Non

Q24: Retournez-vous parfois à Gaziantep ?

- Oui Non

Q24.1: Si oui, fréquence et occasions :

.....
.....
.....

Q25: Quand vous revenez de Gaziantep, rapportez-vous quelque chose à vos proches ?

- Oui Non

Q25.1: Si oui, quoi ?

.....
.....

Q24: Comment vous qualifieriez-vous ?

- Stambouliote
 Gaziantepi
 Les deux
 Autre :

Q25: Dans le futur, songez-vous à retourner vivre à Gaziantep ? A rester à Istanbul ? A vous rendre dans un autre lieu ?

.....

PRATIQUES ALIMENTAIRES À ISTANBUL

Q26: Chez vous, qui cuisine ?

Q27: Chez vous, qui fait les courses ?

Q28: Où faites-vous vos courses à Istanbul ?

- Supermarché
- Epicerie de proximité
- Marché
- Epicier spécialisé (Où :))
- Autre :

Q29: Comment choisissez-vous vos produits ?

- Origine des produits
- Considérations diététiques
- Marque
- Prix
- Autre :

Q30: Comment mangez-vous ?

- Seul
- Avec famille et/ou amis
- Repas structuré
- Repas rapide (döner, sandwich, etc.)

Q31: Qu'avez-vous mangé hier ?

.....
.....
.....

Q32: Votre alimentation a-t-elle changé en arrivant à Istanbul

- Oui Non

Q32.1: Si oui, comment ?

.....
.....
.....

Q33: Suite à votre arrivée à Istanbul, avez-vous découvert de nouveaux plats ou de nouvelles saveurs ?

- Oui Non

Q33.1: Si oui, lesquels ?

.....
.....
.....

Q34: Pensez-vous que l'on puisse manger de la même manière à Istanbul qu'à Gaziantep ?

- Oui Non

Q34.1: Si non, pourquoi ?

.....
.....
.....
.....

Q35 : Vous faites-vous envoyer certains produits directement depuis Gaziantep ?

- Oui Non

Q35.1: Si oui, lesquels ?

.....

.....

.....

Q36: Comment vous les faites-vous envoyer ?

- Autobus
- Kargo
- Une connaissance vous les ramène
- Vous vous rendez à Gaziantep
- Autre:

Q37: Les produits que vous recevez font-ils l'objet d'une consommation particulière ?

.....

.....

.....

.....

.....

Q38: Gardez-vous ces produits pour vous ou sont-ils partagés avec vos proches ?

- Oui
- Non

Q39: Allez-vous au restaurant ?

- Oui
- Non

Q40: Quel(s) type(s) de plats et de cuisines y mangez-vous ?

.....

.....

.....

Annexe 6 : Glossaire

Antep Ezmesi : Pouvant être servi comme entrée ou comme accompagnement de kebab notamment, il s'agit d'une purée de tomate à laquelle sont ajoutés des morceaux de concombre, de l'oignon, du persil, du poivre noir et du piment.

Aş : plat de viande de bœuf revenu dans un mélange d'huile (d'olive ou d'origine animale), de concentré de tomate (*salça*) et d'oignon et accompagné de légumes (oignon, mâche), parfois de champignon (« truffe blanche » par exemple), voire de fruits (pomme, abricot, amande).

Baklava : Pâtisserie de forme carrée, rectangulaire, parfois en losange, composé d'une superposition de couches très fines de pâte *yufka* reposant sur une base de fruits secs concassés et cuit dans le beurre.

Bastık : Présenté sous forme de fine plaques parfois repliées sur elles-mêmes, le *bastık* est un dessert obtenu à partir du mélange entre de la farine et de la mélasse de raisin, auquel est ajouté des noix ou des pistaches.

Borani : plat à base de blettes ou d'épinard, de pois chiches et d'oignons dans une sauce au yaourt.

Bulgur : Blé concassé.

Çağla aşı : Plat constitué de morceaux de bœuf revenus dans l'huile d'olive accompagnés d'amandes vertes, les *çağla*, et d'une sauce à base de yaourt et de pois chiches

Çiğ köfte : Boulette à base de *bulgur*, de viande crue, de concentré de tomate et de piment, longuement malaxée à la main par le cuisinier afin que le pétrissage permette aux épices de cuire la viande. Aujourd'hui, l'utilisation de viande tend de plus en plus à disparaître.

Çilbir : Plat constitué d'œufs cuits mollets et servis avec une sauce d'ail et de yaourt

Doğrama : Morceaux de viande de bœuf revenus puis mijotés dans une préparation de tomates, aubergine, oignons, ail et pois chiches.

Ekşili köfte : Boulettes de viande hachée de bœuf et de *bulgur* cuites et servies dans une sauce mélangeant pois chiches, *salça* de tomate et de poivron, persil et jus de citron.

Fırın : De l'arabe *furn*. Désigne traditionnellement le four qui permet de cuire le pain. Par extension, *fırın* désigne aussi le magasin qui possède un four, qui fait cuire le pain, ainsi que les autres plats que peuvent apporter les clients.

İçli köfte : Boulette de viande de mouton ou d'agneau, parfois assaisonnée de noix concassées, frite dans une « gangue » de *bulgur*.

Kabak oturtması : Plat composé de tranches de courgette frites à l'huile de queue de mouton accompagnées de viande hachée revenue elle-aussi dans l'huile, le tout arrosé d'une sauce au yaourt et à l'ail.

Kaymak : Produit laitier issu de la fermentation de matières grasses extraites lors de la cuisson du lait cru de vache.

Kebab : Viande de mouton, d'agneau ou de poulet grillée.

Keme : Champignon aussi appelée *domalan*, *tombalak*, *topalak*, *geme* ou encore *kumi* selon les régions de Turquie. Appelé terfesse, truffe des sables ou truffe du désert en français, il s'agit d'un champignon apparenté à la truffe, utilisé notamment dans certains pays du Maghreb, mais aussi en Syrie.

Kısır : équivalent turc du taboulé. Il est réalisé à partir de *bulgur*, de persil, de *salça* auxquels peuvent ajoutés des oignons, de l'ail et de la mélasse de grenade.

Köfte : Signifie littéralement boulette. Peut désigner des préparations de viande mais aussi de certaines légumineuses comme les lentilles.

Kokoreç : Sandwich de tripes de mouton hachées et assaisonnées d'épices.

Kuru dolma : Aubergine ou poivron séché, réhydraté, puis farci d'un mélange de riz et de viande hachée assaisonné de piment, de sel, de poivre, parfois de petits raisins secs.

Lahmacun : Sorte de pizza très fine cuite au four à bois et dont la garniture est composée de viande de mouton ou d'agneau hachée accompagnée d'oignon, d'ail, de persil et de pulpe de tomate.

Manti : Petits raviolis fourrés à la viande et servis avec du yaourt à l'ail.

Menengiç : Partageant le même aspect que le café turc, le *menengiç* est une boisson chaude faite à partir de pistache sauvage.

Muhtar : En Turquie, et plus généralement au Moyen-Orient et en Asie centrale, le *muhtar* est le représentant élu à la tête des entités les plus réduites de la hiérarchie administrative, le village dans les zones rurales, le quartier en ville.

Pilav üstü nohut : Riz cuit dans de l'huile et recouvert de pois chiches revenus dans une sauce d'huile, de *salça* de tomate et d'oignons.

Piyaz : Type de salade froide à base d'oignons

Sade yağ : Graisse tiré du lait de brebis.

Şiveydiz : Plat de morceaux de mouton tranchés fins et cuits dans une sauce au yaourt, ail, oignon et pois chiches

Şöbiyet : pâtisserie en forme de losange aplati, fourrée de crème obtenue à partir du mélange entre du lait et de la semoule et de pistache.

Sucuk : Fin et allongé, le *sucuk* – à ne pas confondre avec la saucisse épicée du même nom – est un dessert obtenu à partir de mélasse de raisin déshydratée, enserrant des noix ou des pistaches.

Tantuni : Emincé de viande d'agneau braisée servi dans une galette de blé (*diirium*) et accompagné de persil et de tomate.

Tarhana : Préparation commune à plusieurs pays du bassin méditerranéen (Grèce, Albanie, Egypte), du Caucase (Arménie) ou du Moyen-Orient (Irak), le *tarhana* est obtenu à partir d'un mélange de *bulgur* et de yaourt tout d'abord porté à ébullition. La pâte obtenue est ensuite transformée en galettes plates séchées au soleil avant d'être consommées comme telles ou intégrées à certaines préparations, comme la soupe de *tarhana* (*tarhana çorbasi*) par exemple.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Abad R., 2002, *Le grand marché. L'approvisionnement alimentaire de Paris sous l'Ancien Régime*, Paris : Fayard, 1030 p.

Adepoju A., 1998, « Linkages between Internal and International Migration: the African Situation », *International Science Journal*, vol. 50 (157), p. 387-395

Adıgüzel Y., 2005, « İstanbul'un Kültürel Sermayesine Hemşehri Derneklerinin Katkısı » [La contribution des associations de compatriotes au capital culturel d'Istanbul], *Uluslararası Göç Sempozyumu, 8-11 Aralık 2005*, Istanbul, p. 237-248

Agier M., 1983, *Commerce et sociabilité. Les négociants soudanais du quartier zongo de Lomé (Togo)*, Paris : Editions de l'IRD, 318 p.

Ağırdır B., 2008, *Metropollerin Yoksul ve Yoksunları: Varoşlar* [Pauvres et pauvreté des métropoles: les « varoş »], Konda Araştırma, 28 p.

Akbulut, M. R., 1996, « Kaçak Yapılaşmış Alanların Kentle Bütünleştirilebilmesi için Bireysel Projeler Yöntemi » [Gestion des projets individuels afin d'intégrer les zones et les villes illégalement construites], Berköz Akkal L., Ertekin Ö. et Yüzer M. A. (dir.), *Metropolün Geleceğine Yönelik Öneriler, Habitat'a Doğru İstanbul 2020 Sempozyumu*, Istanbul : İTÜ, p. 353-366

Akbulut M. R. et Başlık S., 2011, « Transformation of perception of the *gecekondu* phenomenon », *METU JFA*, vol. 28 (2), p. 1-44

Aksaz E., 2012, *Être turc en France et en Turquie*, Thèse de doctorat en sociologie : Université Paris 1, 503 p.

Akşit B., 1997, « İçgöçlerin Nesnel ve Öznel Toplumsal Tarihi Üzerine Gözlemler: Köy Tarafından Bir Bakış » [Observations sur l'histoire sociale objective et subjective des migrations

intérieures : regard à partir d'un village], İçduygu. A. (dir.), *Türkiye'de İğgöç*, Istanbul : Yurt Yayınları, p. 22-38

Alioua I. 2008, « À la rencontre de la sociologie d'Alain Tarrow. Du paradigme de la mobilité au territoire circulaire », *e-migrinter*, n°1, p. 7-19

Alp M., 2004, « Yabancıların çalışma izinleri hakkında kanun » [Loi sur le droit de travail des étrangers], *Ankara Üniversitesi Hukuk Fakültesi Dergisi*, vol. 53 (2), p. 33-59

Alpar I. et Yener S., 1991, *Gecekondu Araştırması* [Recherche sur le *gecekondu*], Ankara : Sosyal Planlama Başkanlığı, 341 p.

Altıntaş B., 2003, *Mendile, simite, boyaya, çöpe... Ankara sokaklarında çalışan çocuklar* [Mouchoir, simit, cirage, poubelle... les enfants travaillant dans les rues d'Ankara], Istanbul : İletişim Yayınları, 256 p.

AMSAM, 1979, *Enquête concernant l'alimentation chez les migrants turcs et maghrébins*, Reims : Association médico-sociale d'aide aux migrants, 10 p.

Anastassiadou M., 1995, « L'échange des populations entre la Grèce et la Turquie au lendemain de la Première Guerre mondiale », *Confluences Méditerranée*, n°16, p. 151-159

Anderson B., 2006, *L'Imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris : La Découverte, 212 p.

Andrieux J.-Y. et Harismendy P. (dir.), 2013, *L'assiette du touriste. Le goût de l'authentique*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 334 p.

Anteby L., 2006, « Manger éthiopien en Terre Promise ? Les immigrants d'Éthiopie en Israël », Bouffier S. et Sauner M.-H. (dir.), *Nourritures de substitution, substitution de nourritures*, Aix en Provence : PUP, p. 167-181

Appleyard R., 1989, « Migration and Development: Myths and Reality », *International Migration Review*, vol. 23 (3), p. 486-499

Ariès P., 1997, *La fin des mangeurs. Les métamorphoses de la table à l'âge de la modernisation alimentaire*, Paris : Desclée de Brouwer, 173 p.

Ascher F., 1998, « La fin des quartiers ? », Haumont N. (dir.), *L'urbain dans tous ses états. Faire, vivre, dire la ville*, Paris : L'Harmattan, p. 183-201

—, 2005, *Le mangeur hypermoderne : une figure de l'individu éclectique*, Paris : Editions Odile Jacob, 330 p.

- Aslan M. et Pérouse J.-F., 2003, « Istanbul : le comptoir, le hub, le sas et l'impasse », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 19 (3), p. 173-204
- Aslan Ş., 2004, *1 Mayıs Mahallesi* [Le quartier du 1^{er} mai], Istanbul : İletişim Yayınları, 240 p.
- Asselin O. *et al.*, 2006, « Social Integration of Immigrants with Special Reference to the Local and Spatial Dimension », Penninx R., Berger M. et Kraal K. (éd.) *The Dynamics of International Migration and Settlement in Europe*, Amsterdam : Amsterdam University Press, p. 133-170
- Assouly O., 2004, *Les nourritures nostalgiques. Essai sur le mythe du terroir*, Paris : Actes Sud, 139 p.
- Augé M., 1992, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris : Seuil, coll. "La librairie du XX^e", 192 p.
- Authier J.-Y., 2002, « Les relations de voisinage », Ségaud M., Brun J. et Driant J.-C. (dir.), *Dictionnaire critique de l'habitat et du logement*, Paris : Armand Colin, p. 421-425
- Ayata B. et Yüksek D., 2005, « A belated awakening: National and international responses to the internal displacement of Kurds in Turkey », *New Perspectives on Turkey*, n°32, p. 5-42
- Ayata S., 1996, « Varoşlar, çatışma ve şiddet » [*Varoş, conflit et violence*], *Görüş*, n°6, p. 18-23
- Aydoğan F., 1997, « Köyden Kente Göçün Ailenin Akrabalık ve Komşuluk İlişkileri Üzerine Etkileri » [L'impact des relations de parenté et de voisinage sur les migrations du village à la ville], *Toplum ve Göç. II. Ulusal Sosyoloji Kongresi (20-21-22 novembre 1996, Mersin)*, Ankara : Başbakanlık Devlet İstatistik Enst. ve Sosyoloji Derneği, p. 598-605
- Baby-Collin V., 2000, « Des marges dans la ville, mobilités citadines et métissage de l'urbanité », Capron G., Cortès G. et Guétat H. (dir.), *Lieux et liens de la mobilité : ces autres territoires*, Paris : Belin, p. 145-167
- Baby-Collin, V. et Mercier D. (dir.), 2012, « Le Mexique dans les migrations internationales », *Hommes et Migrations*, n°1296, 150 p.
- Baddou T., 1973, *Quelques aspects psychosociologiques des migrations internes au Maroc : enquête à Fes et Taza*, Thèse de troisième cycle en Géographie, Université René Descartes (Paris V), 180 p.
- Bademli R. R., 1986, « Türkiye'de Kentsel Araştırmaların Gelişimi: 1974-1984 » [Evolutions de la recherche urbaine en Turquie : 1974-1984.], *Türk Sosyal Bilimler Derneği*, p. 295-309
- Bahloul J., 1986, « Rites domestiques et ethnicité : les repas de fête dans les familles juives nord-africaines de France », *Dialogue*, n°91, p. 32-42

- Bahoken F. et Bouet-André-Poyaud I., 2007, « Cartographier les migrations internationales. Introduction », Audebert C. et Ma Mung E. (dir.), *Les nouveaux territoires migratoires : entre logiques globales et dynamiques locales*, Bilbao : HumanitarianNet, p. 269-272
- Bailly A., 1977, *La perception de l'espace urbain*, Paris : Centre de recherche d'urbanisme, 264 p.
- , 1996, « La ville : espace vécu », Pumain D. et Robic M.-C. (dir.), *Théoriser la ville*, Paris : Anthropos, p. 159-165
- Balán J., 1988, « Selectivity of migration in international and internal flows », Stahl C. (éd.), *International Migration Today. Volume 2: Emerging Issues*, Paris : UNESCO, p. 46-58
- Balland C., 1997, « Enquête alimentaire sur les Juifs originaires de Tunisie à Belleville », *Ethnologie française*, Vol. XXVII (1), p. 64-71
- Barou J., 2010, « Alimentation et migration : une relation révélatrice », *Hommes et migrations*, janvier-février, n°1283, p. 6-10
- , 2010, « L'alimentation, une ressource économique et identitaire pour les immigrés », *Hommes et migrations*, 2010, 1283, p. 12-23
- Barou J. et Verhoeven J., 1997, « Alimentation et rôles familiaux. La cuisine familiale des immigrés africains », *Ethnologie française*, p. 96-102
- Basch L., Glick Schiller N. et Szanton Blanc C., 1994, *Nations Unbound: Transnational Projects, Postcolonial Predicaments, and Deterritorialized Nation-States*, New York : Taylor & Francis, 344 p.
- Bastide R., 1958, « Problème de l'entrecroisement des civilisations et de leurs oeuvres », Gurvitch G., *Traité de sociologie*, Paris : PUF, p. 315-330
- , 1970, *Le prochain et le lointain*, Paris : Cujas, 144 p.
- , 1971, *Anthropologie appliquée*, Paris : Payot, 245 p.
- Bastos A. et al., 2006, « Identity, Representation, Interethnic Relations and Discrimination » Penninx R., Berger M. et Kraal K. (éd.), *The Dynamics of International Migration and Settlement in Europe*, Amsterdam : Amsterdam University Press, p. 201-232.
- Battegay A., 1992, « L'actualité de l'immigration dans les villes françaises : la question des territoires ethniques », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol.8 (2), p. 83-98
- Baycan T. et Nijkamp P., 2012, « Migration and Development: New Perspectives and. Emerging Challenges for Regional Development », *New Directions in Investments and Migration Flows*, Edward Elgar Publishing

Baydar O., 1994, « Göç » [Migration], *Düinden Bugüne İstanbul Ansiklopedisi*, vol. 3, İstanbul : Kültür Bakanlığı ve Tarih Vakfı, p. 404-410

Bayırbağ M. K., 2007, *Local Entrepreneurialism, State Re-Scaling and Scalar Strategies of Representations: The Case Study of the City of Gaziantep, Turkey*, Thèse de Philosophie, School of Public Policy and Administration, Carlton University, 337 p .

Bazin, M. 1986, « Le réseau urbain de la Turquie », *Travaux de l'Institut de Géographie de Reims*, n°65-66, p. 89-113

—, 1995, « Turquie. Le modèle unitaire en question », Mutin G. et Durand-Dastès F. (dir.), *Maghreb, Moyen-Orient, Subcontinent indien*, vol. 8 de la *Géographie Universelle*, Montpellier / Paris : RECLUS / Belin, p. 202-219

—, 2001, « La région, cette inconnue... Réflexions sur l'identité régionale dans le monde turco-iranien », Balland D. (dir.), *Hommes et terres d'Islam. Mélanges offerts à Xavier de Planhol*, Téhéran : Institut Français de Recherche en Iran (Bibliothèque iranienne n° 53), vol. II, p. 345-358

—, 2005, « Diversité ethnique et disparités régionales », Vaner S. (dir.), *La Turquie*, Paris : Fayard-CERI, p. 389-428

Bazin M. et de Tapia S., 2012, *La Turquie, géographie d'une puissance émergente*, Paris : Armand Colin, 335 p.

Beck U., 2007, « La condition cosmopolite et le piège du nationalisme méthodologique », Wievorka M. (dir.), *Les Sciences sociales en mutation*, Paris : Editions Sciences Humaines, p. 223-236

Bennett J., 1943, « Food and Social Status in a Rural Society », *American Sociological Review*, n°8, p. 561-569

Benoist J., 1991, « Anthropologie biologique », Bonte P. et Izard M., *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris : PUF

Bergeaud-Blacker F., 2005, « De la viande halal au halal food : comment le halal s'est développé en France », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 3 (21), p. 125-147

Berry-Chikhaoui I., 2009, « Les notions de citoyenneté et d'urbanité dans l'analyse des villes du Monde arabe », *Les Cahiers d'EMAM*, n°18, p. 9-20

Berry-Chikaoui I. et Deboulet A., 2000, *Les compétences des citoyens dans le Monde arabe. Penser, faire et transformer la ville*, Paris : Karthala, 406 p.

Bertaux D., 1980, « L'approche biographique : sa validité méthodologique, ses potentialités », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, vol. LXIX, p. 197-225

- Bertrand M.-J., 1975, *L'espace vécu des Parisiens. Structure et pratique de quartiers vécus*. Paris : Atelier parisien d'urbanisme
- , 1978, *Pratique de la ville*. Paris : Masson, 210 p.
- , 1982, « Les hommes dans les grandes agglomérations », Frémont A. et al. *Espaces vécus et civilisations*, Paris : Mémoires et documents de géographie, éditions du CNRS, p. 69-87
- Bertrand M.-J. et al., 1976, *L'Espace vécu. Actes du colloque de Rouen*, Publication des Universités de Caen, Orléans, Paris I, Rouen et Vincennes, 219 p.
- Bétéille R., 1974, *Les Aveyronnais. Essai géographique sur l'espace humain*, Poitiers : Imprimerie de l'Union, 573 p.
- Bevilacqua S., 2010, « Un « régime méditerranéen » bon à penser », *Anthropology of Food*, n°7, mis en ligne le 25 décembre 2010, URL : <http://aof.revues.org/6600>
- Bischoff D. et Pérouse J.-F., 2003, *La question des barrages et du GAP dans le sud-est anatolien : patrimoines en danger ?*, Istanbul : Les dossiers de l'IFEA, série : patrimoines au présent, n°3, 63 p.
- Black R., Natali C. et Skinner J., 2006, « Migration and Inequality », World Bank (éd.). *World development report 2006*, Washington : D.C.
- Bloch-Raymond A., 2005, « L'invention de la cuisine casher créole à la Nouvelle-Orléans », *Diasporas*, n°7, dossier "Cuisines en partage", p. 120-135
- Bolak H. C., 1997, « Marital Power Dynamics: Women Providers and Working-Class Households in Istanbul », Gugler J. (éd.), *Cities in the Developing World*, New York : Oxford University Press, p. 218-232
- Bonnemaison J., 2000, *La géographie culturelle*, Paris : Editions du CTHS, 152 p.
- Bonnet M. et Desjeux D. (dir.), 2000, *Les territoires de la mobilité*, Paris : PUF, 225 p.
- Boudan C., 2004, *Géopolitique du goût*, Paris : PUF, 488 p.
- Bouly de Lesdain S., 1999, *Femmes camerounaises en région parisienne. Trajectoires migratoires et réseaux d'approvisionnement*, Paris : L'Harmattan, 241 p.
- , 2004, « Alimentation et migration, une définition spatiale », Garabuau-Moussaoui I., Palomares E. et Desjeux D. (dir.), *Alimentations contemporaines*. Paris : L'Harmattan, p. 173-189
- Bourdin A., 2004, « L'individualisme à l'heure de la mobilité généralisée », Allemand S., Ascher F. et Lévy J. (dir.), *Les sens du mouvement, modernité et mobilités dans les sociétés urbaines contemporaines*, Paris : Belin, p. 91-98

- Boutrais J., 1973, *La colonisation des plaines par les montagnards au nord du Cameroun (Monts Mandara)*, Paris : Éd. de l'Orstom, 279 p.
- Bozarslan H., 2004, *Histoire de la Turquie contemporaine*, Paris : La Découverte, 122 p.
- Braudel F., 1979, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV^e-XVIII^e, t.1 : Les structures du quotidien*, Paris : Armand Colin, 542 p.
- Bredeloup S., 2003, « Le migrant africain et la ville étrangère », Coquery-Vidrovitch C. (dir.), *Être étranger et migrant en Afrique au XX^e siècle. Enjeux identitaires et modes d'insertion*. Paris : L'Harmattan, p. 53-61
- , 2014, *Migrations d'aventures. Terrains africains*, Paris : Editions du Cths, 141 p.
- Bromberger C., 1997, « L'ethnologie de la France et ses nouveaux objets. Crise, tâtonnement et jouvence d'une discipline dérangement », *Ethnologie française*, vol. XXVII (3), p. 294-313
- Bromberger C. et Morel A., 2001, « L'ethnologie à l'épreuve des frontières culturelles », Bromberger C. et Morel A. (dir.), *Limites floues, frontières vives : des variations culturelles en France et en Europe*, Paris : Maison des sciences de l'homme, p. 3-24
- Bronnikova O. et Emanovskaya M., 2010, « Du basculement alimentaire au basculement identitaire ? L'adaptation des migrants russes aux pratiques alimentaires à Paris et à Londres », *Hommes et migrations*, n°1283, p. 74-85
- Brubaker R., 2001, « Au-delà de l'identité », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 139, p. 66-85
- Brunet R., 1974, « Espace, perception et comportement », *L'Espace géographique*, vol. 3 (3), p. 189-204.
- Brunet R., Ferras R. et Théry H., 1992, *Les mots de la géographie. Dictionnaire critique*. Paris : Reclus-La Documentation Française, 518 p.
- Brunhes J., 1934, *La géographie humaine*, Paris : Félix Alcan, 3 vol.
- Bulmer M., 1984, *The Chicago School of Sociology*, Chicago : University Of Chicago Press, 306 p.
- Burgess E. W., 2004 [1925], « La croissance de la ville. Introduction à un projet de recherche », Grafmeyer Y. et Joseph I., *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*. Paris : Flammarion, p. 131-147
- Calvo M., 1982, « Migration et alimentation », *Social Science Information*, vol. 21 (3), p. 383-446

—, 1997, « Toujours Africains et déjà Français : la socialisation des migrants vue à travers leur alimentation », *Politique africaine*, n°67, p. 48-55

Cankabal H., 2007, *Society and politics in an Ottoman town: 'Ayntab in the 17th century*, Leiden, Boston, Brill, 216 p.

Canter D. et Tagg S., 1975, « Distance estimation in cities », *Environment and Behavior*, vol. 7(1), p. 59-80

Castles S. et al., 2002, *Integration: Mapping the Field*, Londres : Home Office Online Report

Chabrol M., 2011, *De nouvelles formes de gentrification ? Dynamiques résidentielles et commerciales dans le quartier de Château-Rouge (Paris)*, Université de Poitiers : Thèse de doctorat en Géographie, p. 398 p.

Champion T., 1993, « Links between International and Internal Migration », Papier présenté pour la rencontre "Geopolitics on International Migration in Europe" au Kings College de Londres, 29 novembre 1993.

Chapoulie J.-M., 2001, *La tradition sociologique de Chicago 1892-1961*, Paris : Seuil, 490 p.

—, 2002, « La tradition de Chicago et l'étude des relations entre les races », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 18 (3), p. 9-24.

Charvet J.-P. (dir.), 2006, *L'alimentation dans le monde*, Paris : Larousse, 128 p.

Chatwin M. E., 1985, « Surviving in Lausanne : un comportement alimentaire américain en Suisse », *Identité alimentaire et altérité culturelle*, Neuchâtel : Recherches et Travaux de l'Institut d'Ethnologie, p. 99-108

Chernillo D., 2006, « Social Theory's Methodological Nationalism », *European Journal of Social Theory*, vol. 9 (1), p. 5-22

Chevalier J., 1974, « Espace de vie ou espace vécu ? L'ambiguïté et les fondements de la notion d'espace vécu », *L'Espace géographique*, vol. 3(1), p. 68

Choay F., 1994, « Le règne de l'urbain et la mort de la ville », *La Ville. Art et architecture en Europe. 1870-1993*, Paris : Editions du Centre Pompidou, p. 26-35

Choplin A., 2009, *Nouakchott. Au carrefour de la Mauritanie et du monde*, Paris : Karthala-Prodig, 366 p.

Claval P., 1973, *Principes de géographie sociale*, Paris : Génin, 351 p.

—, 1974, « La géographie et la perception de l'espace », *L'Espace géographique*, vol. 3 (3), p. 179-187

- , 2012, *Géographie culturelle. Une nouvelle approche des sociétés et des milieux*, Paris : Armand Colin, 352 p.
- Clerc P. et Garel J., 1998, « La réception du modèle graphique de Burgess dans la géographie française des années cinquante aux années soixante-dix », *Cybergeo : European Journal of Geography*, URL : <http://cybergeo.revues.org/5332>
- Çoban C., 2013, « Different periods of internal migration in Turkey from the perspective of development », *American International Journal of Contemporary Research*, vol. 3 (10), p. 1-8
- Cohen P., 2000, *Le cari partagé. Anthropologie de l'alimentation à l'île de la Réunion*, Paris : Karthala, 368 p.
- Cohen R., 2007, « Creolization and Cultural Globalization: The Soft Sounds of Fugitive Power », *Globalizations*, mai 2007, p. 1-25
- Coing H., 1966, *Rénovation urbaine et changement social*, Paris : Editions Ouvrières, coll. « L'Evolution de la Vie Sociale », 303 p.
- Collomb P., 1984, *La mort de l'orme séculaire*, Paris, INED, coll. « Travaux et documents », n°105-106, 1038 p.
- Condominas G., 1957, *Nous avons mangé la forêt de la pierre-génie Gôo*, Paris : Mercure de France, 491 p.
- Corbeau J.-P., 1994, « Goût des sages, sages dégoûts, métissage des goûts », *International de l'imaginaire. Le métis culturel*, Paris : Babel/Actes Sud, vol. 1, p. 164-182
- , 1997, « L'exotisme au service de l'égotisme. Nourritures vietnamiennes et mélanges des goûts français », Poulain J.-P. (dir.), *Etudes Vietnamiennes. "Pratiques alimentaires et identités culturelles"*, Hanoï, p. 323-345
- , 2012, "Métissage", Poulain J.-P. (dir.), *Dictionnaire des cultures alimentaires*, Paris : PUF Quadrige, p. 840-848
- Corbeau J.-P. et Poulain J.-P., 2002, *Penser l'alimentation*, Toulouse : Privat, 209 p.
- Cortès G., 2000, *Partir pour rester*, Paris : Editions de l'IRD, 413 p.
- Çoşkun M., 2003, *Village Associations as Migrants' Formal Organization: an Empirical Study in Mamak Ankara*, Ankara : Bilkent Üniversitesi, 126 p.
- Coulon A., 1992, *L'Ecole de Chicago*, Paris : PUF, coll. Que sais-je ?, 128 p.

Courgeau D., 1988, *Méthodes de mesure de la mobilité spatiale : migrations internes, mobilité temporaire, navettes*, Paris : Institut national d'études démographiques, 301 p.

Crenn C., 2005., « *La fabrique du lien social entre pratiques alimentaires et sanitaires. Le cas d'immigrés marocains et de leurs enfants dits "arabes" dans le grand Libournais* », Tours : XVII congrès de l'AISLF, URL : www.lemangeur-ocha.com

—, 2006, « Normes alimentaires et minorisation ethnique. Discours et pratiques de femmes originaires du Maroc (vignobles bordelais) », *Journal des anthropologues*, n°106-107, p. 123-142

—, 2012, « Migration », Poulain J.-P. (dir.), *Dictionnaire des cultures alimentaires*, Paris : PUF Quadrige, p. 865-873

Crenn C., Hassoun J.-P. et Medina F. X., 2010, « Repenser et réimaginer l'acte alimentaire en situations de migration ». *Anthropology of Food*, n°7, mis en ligne le 25 décembre 2010, URL : <http://aof.revues.org/6672>

Crenn C. et al., 2007, *Impact des discours nutritionnels sur les comportements alimentaires : une approche socio-anthropologique*, Paris : Institut National de Prévention et d'Education à la Santé, 171 p.

Cresswell T., 2006, *On the Move: Mobility in the Modern Western World*, Londres : Routledge, 340 p.

Csergo J., 1995, « L'émergence des cuisines régionales », Flandrin J.-L. et Montanari M. (dir.), *Histoire de l'alimentation*, Paris : Fayard, p. 823-841

Csergo J. et Lemasson J.-P. (dir.), 2008, *Voyages en gastronomie. L'invention des capitales et des régions gourmandes*, Paris : Autrement : collection Mutations, 261 p.

Cuche D., 2012, « Migrations internationales et transformation des cultures d'origine », Crenn C. et Kotobi L. (dir.), *Du point de vue de l'ethnicité. Pratiques françaises*, Paris : Armand Colin, p. 43-55

Cuinet Vital, 1894, *La Turquie d'Asie : géographie administrative statistique descriptive et raisonnée de chaque province de l'Asie-Mineure. 2, Les provinces arabes Alep, Mossoul, Bagdad, Bassorah*, Paris : Ernest Leroux, 781 p.

Cunin E., 2004, *Métissage et multiculturalisme en Colombie (Carthagène) : le "noir" entre apparences et appartenances*. Paris : L'Harmattan, 302 p.

Curnonsky, 1933, *Bulletin officiel de l'Association des des gastronomes régionalistes*. avril 1933, p. 5-6

Çağlar A., 1995, « McDöner: Döner Kebap and the Social Positioning Struggle of German Turks », Costa A. et Bamossy Janeen G. (éd.), *Marketing in a Multicultural World: Ethnicity, Nationalism and Cultural Identity*, Thousand Oaks : Sage, p. 209-239

- d'Almeida-Topor H., 2006, *Le goût de l'étranger - Les saveurs venues d'ailleurs depuis la fin du XVIII^e siècle*, Paris : Armand Colin, 345 p.
- Danış D. et Kayaalp E., 2004, *Elmadağ : A Neighborhood in Flux*, Istanbul : Les Dossiers de l'IFEA, Série la Turquie aujourd'hui, n°18, 62 p.
- Danış D. et Parla, A., 2009, « Nafile Soydaşlık: Irak ve Bulgaristan Türkleri örneğinde göçmen, dernek ve devlet » [Un vain sentiment de citoyenneté : migrant, association et Etat dans le cas des Turcs d'Irak et de Bulgarie], *Toplum ve Bilim*, n°21, p.131-158
- Davies R. J., 1981, « The spatial formation of the South African city », *GeoJournal*, n°2, p. 59-72
- Dédeire M. et Tozanli S., 2008, « Les paradoxes des distances dans la construction des identités alimentaires par acculturation », *Anthropology of Food*, URL : <http://aof.revues.org/index2582.html>
- de Jong G. F. *et al.*, 1983, « International and internal migration decision making: a value-expectancy based analytical framework of intentions to move from a rural Philippine province », *International Migration Review*, vol. 17 (3), p. 470-484
- Deli F. et Pérouse J.-F., 2002, *Migrations internes vers Istanbul : discours, sources et quelques réalités*, Istanbul : Les dossiers de l'IFEA, n°9, série Turquie d'aujourd'hui, 56 p.
- Demirel T., 2008, « The Turkish military's decision to intervene – 12 September 1980 », Çarkoğlu A. *et al.* (dir.), *The Politics of Modern Turkey*, vol. 2, Londres : Routledge, Critical Issues in modern politics, p. 253-280
- Depeau S., 2005, « Sur le trajet de l'école ou l'apprentissage de l'autonomie : une transition à plusieurs dimensions », Robin M. et Ratiu E. (dir.), *Transitions et rapports à l'espace*, Paris : l'Harmattan, p. 189-212
- De Rudder V., 2002, « De l'urbain au social : le « cycle des relations raciales », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 18 (3), p. 41-54
- Descamps U., 1985, *L'alimentation des enfants de migrants maghrébins et turcs : à propos de deux enquêtes à visée éducative réalisées à Romans (Drôme) en mai et juin 1984*, Thèse de médecin, Université de Médecine et de Pharmacie de Grenoble, 169 p.
- Desjeux D. et Taponier S., 2000, *Le sens de l'autre. Stratégies, réseaux et cultures en situation interculturelle*, Paris : L'Harmattan, 170 p.
- de Wind J. et Holdaway J., 2005. « Internal and International Migration in Economic Development », Communication présentée pour la 4^{ème} conférence sur les Migrations Internationales, Population Division of the UN, New York, 26-27 Octobre 2005

- Deboulet A., 1996, « Devenir citadin ou partir à la conquête des droits urbains élémentaires : exemples tirés des faubourgs récents au Caire », Lussault M. et Signoles P. (dir.), *La citadinité en questions*, Tours : URBAMA, Fascicule de Recherches n°29, coll. "Sciences de la Ville", n°13, p. 141-157
- del Rey Poveda A., 2007, « Determinants and consequences of internal and international migration: the case of rural populations in the south of Veracruz, Mexico », *Demographic Research*, vol. 16 (10), p. 287-314
- Deniz Balgamiş A. et Karpat, K. (éd.), 2008, *Turkish Migration to the United States. From Ottoman Times to the Present*, Madison : The University of Wisconsin Press, 230 p.
- Derviş P. et Öner M. (éd.), 2009, *Mapping Istanbul*, Istanbul : Garanti Gallery, 222 p.
- Descola P., 2005, *Par-delà nature et culture*, Paris : NRF Gallimard, 640 p.
- Deshingkar P. et Grimm S., 2005, *Internal migration and development: A global perspective*, Genève : IOM, 84 p.
- Deshingkar P., 2006, *Internal Migration, Poverty and Development in Asia*. Londres : Overseas Development Institute, 4 p.
- Didier S., 2000, *Une île dans la ville ? Invention, négociation et mise en pratique du modèle de ville Disney, Anaheim, Californie (1950-2000)*, Thèse de doctorat de géographie, Université de Paris I, 423 p.
- Didier S. et al., 2007, « Mémoires », Dorier-Apprill E. et Gervais-Lambony P. (dir.), *Vies citadines*, Paris : Belin, p. 209-231
- DİE, 1936, *Genel nüfus sayımı 1935: İstanbul vilayeti* [Recensement général de population 1935 : vilayet d'Istanbul], Ankara : Devlet İstatistik Enstitüsü, 156 p.
- , 1949, *Genel nüfus sayımı, 21 Ekim 1945, İstanbul ili* [Recensement général de population, 21 octobre 1945 : département d'Istanbul], Ankara : Devlet İstatistik Enstitüsü, 55 p.
- , 1973, *Genel nüfus sayımı, 25.10.1970 : Nüfusun sosyal ve ekonomik nitelikleri : İstanbul* [Recensement général de population, 25.10.1970 : variables économiques et sociales de la population : Istanbul], Ankara : Devlet İstatistik Enstitüsü, 107 p.
- , 1979, *Genel nüfus sayımı, 25.10.1975 : Nüfusun sosyal ve ekonomik nitelikleri : İstanbul* [Recensement général de population, 25.10.1975 : variables économiques et sociales de la population : Istanbul], Ankara : Devlet İstatistik Enstitüsü, 44 p.
- , 1983, *Genel nüfus sayımı, 12.10.1980 : Nüfusun sosyal ve ekonomik nitelikleri : İstanbul* [Recensement général de population, 12.10.1980 : variables économiques et sociales de la population : Istanbul], Ankara : Devlet İstatistik Enstitüsü, 104 p.

—, 1988, *Genel nüfus sayımı, 20.10.1985 : Nüfusun sosyal ve ekonomik nitelikleri : İstanbul* [Recensement général de population, 20.10.1985 : variables économiques et sociales de la population : Istanbul], Ankara : Devlet İstatistik Enstitüsü, 134 p.

—, 1993, *Genel nüfus sayımı, 1990 : Nüfusun sosyal ve ekonomik nitelikleri : İstanbul* [Recensement général de population, 1990 : variables économiques et sociales de la population : Istanbul], Ankara : Devlet İstatistik Enstitüsü, 174 p.

—, 2002, *2000 Genel nüfus sayımı : Nüfusun sosyal ve ekonomik nitelikleri : İstanbul* [Recensement général de population, 2000 : variables économiques et sociales de la population : Istanbul], Ankara : Devlet İstatistik Enstitüsü, 245 p.

Digard J.-P., 2004, « Anthropologie des techniques et anthropologie cognitive », *Etudes rurales*, vol. 1 (169-170), p. 253-267

Di Méo G., 1985, « Les formations socio-spatiales ou la dimension infra-régionale en géographie », *Annales de géographie*, n°586, p. 661-689

—, 1991a, *L'homme, la société, l'espace*, Paris : Anthropos, 320 p.

—, 1991b, « De l'espace subjectif à l'espace objectif : l'itinéraire du labyrinthe », *L'Espace géographique*, n°4, p. 359-373

—, 2001, *La géographie en fêtes*, Paris : Ophrys, 270 p.

—, 2002, « L'identité : une médiation essentielle du rapport espace / société », *Géocarrefour*, vol. 77 (2), p. 175-184

—, 2005, « Le renouvellement des fêtes et des festivals, ses implications géographiques », *Annales de Géographie*, n°643, p. 227-243

—, 2009, « Le rapport identité/espace. Eléments conceptuels et épistémologiques », *Géographie et cultures - Construction identitaire et espace*, p. 19-38

Dion R., 1959, *Histoire de la vigne et du vin en France : des origines au XIX^e siècle*, Paris : Clavreuil, 770 p.

Donnet M. et Liberas S., 1985, *Etude de l'alimentation de l'enfant maghrébin de 0 à 3 ans, dans une banlieue lyonnaise, à partir d'une enquête réalisée auprès des mères en 1983/1984 par une assistante sociale et un médecin*, Institut de formation aux pratiques psychologiques, sociologiques et éducatives, Diplôme des Hautes Etudes de Pratique Sociale, Université Lyon II, 158 p.

Dorai M., Hily M.-A. et Loyer F., 1998, *Bilan des travaux sur la circulation migratoire*, Ministère de la solidarité et de l'emploi. Direction de la population et des migrations, 145 p.

- Dorier-Apprill E. et Gervais-Lambony P. (dir.), 2007, *Vies citadines*, Paris : Belin, 267 p.
- Dorronsoro G. (dir.), 2005, *La Turquie conteste. Mobilisation sociales et régime sécuritaire*, Paris : CNRS Editions, 247 p.
- Douglas M., 1979, « Les structures du culinaire », *Communications*, n°31, p. 145-170
- Dubetsky A., 1976, « Kinship, Primordial Ties, and Factory Organization in Turkey: An Anthropological View », *International Journal of Middle East Studies*, vol. 7 (3), p. 433-451
- Dubucs H., 2009, *Habiter une ville lointaine. Le cas des migrants japonais à Paris*, Thèse de doctorat en géographie, Université de Poitiers, 442 p.
- Dumont P., 2006, *Mustafa Kemal invente la Turquie moderne*, Editions Complexe, 221 p.
- Dumont P. et al., 2002, *Migrations et mobilités internationales : la plate-forme turque*, Istanbul : Les Dossiers de l'IFEA, Série la Turquie aujourd'hui, n°13, 104 p.
- Durkheim E., 2009 (1894), *Les règles de la méthode sociologique*, Paris : La petite bibliothèque Payot, 240 p.
- Engbersen G., 2003, « Spheres of integration: towards a differentiated and reflexive ethnic minority policy », Sackmann R., Peters B. et Faist T. (éd.), *Identity and Integration*. Aldershot : Ashgate, p. 59-76
- Equipe MIT, 2011, *Tourismes 3 : la révolution durable*, Paris : Belin, coll. Mappemonde, 332 p.
- Eraydın A., 1992, « Accumulation du capital et migration dans le cadre du processus de transformation structurale de l'agriculture », Thobie J., Perez R. et Kançal S. (dir.), *Agriculture et industrialisation en Turquie et au Moyen-Orient*, Paris : L'Harmattan, p. 181-200
- Erder S., 1995, « Yeni kentliler ve kentin yeni yoksulları » [Nouveaux citadins et nouveaux pauvres], *Toplum ve Bilim*, n°66, p. 106-119
- , 1996, *İstanbul'a Bir Kent Kondu: Ümraniye* [Un *kent konu* pour Istanbul : Ümraniye], Istanbul : İletişim Yayınevi, 310 p.
- , 1997, *Kentsel Gerilim* [Tension urbaine], Ankara : Umag Yayınları, 195 p.
- , 1999, « Where Do You Hail From? Localism and Networks in Istanbul ». [auteur du livre] Ç. Keyder. Istanbul: Between the Global and the Local. s.l. : Rowman & Littlefield, 1999, pp. 161-171.

- Erginli E. et Baycan T., 2011, « Analysis of intra-metropolitan mobility in Marmara region », *Barcelone : 51ème Congrès de l'Association Européenne de Science Régionale, "New Challenges for European Regions and Urban Areas in A Globalised World, 30 Août-3 Septembre 2011*
- Erman T., 1997, « The meaning of city living for rural migrant women and their role in migration: the case of Turkey », *Women's Studies International Forum*, n°20, p. 263-273
- , 1998a, « Becoming “Urban” or Remaining “Rural”: The Views of Turkish Rural-to-Urban Migrants on the “Integration” Question », *International Journal of Middle East Studies*, vol. 30 (4), p. 541-561
- , 1998b, « The impact of migration on Turkish rural women », *Gender and Society*, n°12, p. 146-167
- , 2001a, « Rural Migrants and Patriarchy in Turkish Cities », *International Journal of Urban and Regional Research*, vol. 25 (1), p. 118-133
- , 2001b, « The Politics of Squatter (Gecekondu) Studies in Turkey: The Changing Representations of Rural Migrants in the Academic Discourse », *Urban Studies*, vol. 38 (7), p. 983-1002
- Etien M.-P. et Tibère L., 2013, « Alimentation et identité entre deux rives », *Hommes et migrations*, n°1303, p. 57-64
- Etöz Z., 2000, « Varoş: bir istila, bir tehdit » [Le *Varoş* : une invasion, une menace], *Birikim*, n°132, p. 49-53
- Faist T., 1997, « The crucial meso-level », Hammar T. *et al.* (éd.), *International Migration, immobility and development. Multidisciplinary perspectives*. Oxford, New York : Berg, p. 187-218
- Falk P., 1991, « Homo Culinarius: Towards and Historical Anthropology of Taste », *Social Science Information*, vol. 4 (30), p. 757-790
- Farb P. et Armelagos G., 1980, *Consuming Passions: the Anthropology of Eating*, Boston : Houghton-Mifflin, 279 p.
- Fargues P., 1979, *Les champs migratoires internes en Syrie*, Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 85 p.
- Faroqhi S., 1998, « Migration into Eighteenth-Century 'Greater Istanbul' as Reflected in de Kadi Registers of Eyüp », *Turcica*, vol. 30, p. 163-183
- Fassin D., 2000, « Repenser les enjeux de santé autour de l'immigration », *Hommes et Migrations*, n°1225, p. 5-12

- Faure A., 1992, « Migrations intérieures et villes dans la France du XIX^e siècle », *Historiens et Géographes*, octobre-novembre 1992, p. 151-160
- , 1999, « Comment devenait-on parisien ? La question de l'intégration dans le Paris de la fin du 19^e siècle », Robert J.-L. et Tartakowsky D. (dir.), *Paris le peuple, XVIII^e-XX^e siècles*, Paris : Publications de la Sorbonne, p. 37-57
- , 2003, « Les maçons creusois de Paris au 19^e siècle, ou le double mouvement », *Les Maçons de la Creuse. Bulletin de liaison*, juin 2003, n°7, p. 17-22
- Faure L., 2010, « Sens et enjeux d'un interdit alimentaire dans le judaïsme. L'exemple des couples juifs ashkénazes à Londres », *Anthropology of Food*, mis en ligne le 25 décembre 2010, URL : <http://aof.revues.org/6548>
- Fawcett J., 1989, « Network, linkages, and migration systems », *International Migration Review : an assessment for the '90s.*, vol. 23 (87), p. 671-680
- Febvre L., 1938, « Répartition géographique des fonds de cuisine en France », Paris-Tours : *Travaux du premier congrès international de folklore*, p. 123-130
- Feral Eke E., 1981, « The absorption of low income groups in Ankara », *Ekistics*, vol. 48 (286), p. 64-70
- Fijalkow Y., 2004, *Sociologies de la ville*. Paris : La Découverte, Coll. Repères, 122 p.
- Fischer P., Martin R. et Straubhaar T., 1997, « Interdependencies between Development and Migration », Hammar T. et al. (éd.), *International Migration, Immobility and Development*. Oxford : Berg, p. 91-132
- Fischler C., 1990, *L'honnivore*, Paris : Odile Jacob, 448 p.
- Flandrin J.-L. et Montanari M. (dir.), 1996, *Histoire de l'alimentation*, Paris : Fayard, 650 p.
- Fleury A., 2010, « Istanbul : de la mégapole à la métropole mondiale », *Géocofluences*, dossier « De villes en métropoles », URL : <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/doc/typespace/urb1/MetropScient9.htm>
- Fliche B., 2007, *Odysées turques. Les migrations d'un village anatolien*, Paris : CNRS Editions, 236 p.
- Florin B., 2000, « Citadins ordinaires, citadins à part entière ? Compétences individuelles et collectives mises en acte par les habitants d'une nouvelle cité au Caire », Berry-Chikhaoui I. et Deboulet A. (dir.), *Les compétences des citadins dans le monde arabe. Penser, faire et transformer la ville*, Paris : Karthala, p. 137-153

- Florin B. *et al.*, 2007, « Bouger, s'ancrer », Dorier-Apprill E. et Gervais-Lambony P. (dir.), *Vies citadines*, Paris : Belin, Coll. « Mappemonde », p. 81-108
- Fourcade M.-B., 2006, « Autour d'un café arménien. La rencontre d'un goût, le partage d'une expérience diasporique », *Diasporas*, n°7, p. 56-67
- Fournet-Guérin F., 2007, *Vivre à Tananarive*, Paris : Karthala, 427 p.
- Frazer J., 1981 (1890), *Le rameau d'or*, Paris : Robert Laffont, 1080 p.
- Freedman R. L., 1973, « Nutrition problems and adaptation of migrants in a new cultural environment », *International Migration*, n°11, p. 15-31
- Frémont A., 1974, « Recherches sur l'espace vécu », *L'Espace Géographique*, n°3, p. 231-238
- , 1999 (1976), *La région espace vécu*, Paris : Champs Flammarion, 288 p.
- , 1980, « L'espace vécu et la notion de région », *Travaux de l'Institut de Géographie de Reims*, n°41-42, p. 47-58
- Frémont A. *et al.*, 1982, *Espaces vécus et civilisations*, Paris : Editions du CNRS, coll. "Mémoires et documents de géographie", 110 p.
- Frossard Urbano S., 1988, « Discours culinaire et pratiques alimentaires chez les travailleurs immigrés portugais en région parisienne », *Recherches sur le Portugal rural*, n°7/8
- Fumey G., 2007a, « La mondialisation de l'alimentation », *L'Information géographique*, vol. 71, p. 71-82
- , 2007b, « Penser la géographie de l'alimentation aujourd'hui », *Bulletin de l'association des géographes français*, n°1, p. 35-44
- , 2010, *Manger local, manger global. L'alimentation géographique*, Paris : CNRS Editions, 160 p.
- , 2011a, *Les radis d'Ouzbékistan*, Paris : François Bourin, 196 p.
- , 2011b, « Quand les céréales font civilisation », Gleizes J.-F. (dir.), *Le bonheur est dans les prés*, La Tour d'Aigues : Edition de l'Aube, 2011
- Gallais J., 1967, *Le delta intérieur du Niger, étude de géographie régionale*, Dakar : IFAN, 2 tomes, 621 p.
- , 1976a, « Contribution à la connaissance de la perception spatiale chez les pasteurs du Sahel », *L'Espace géographique*, vol. 5 (1), p. 33-38

- , 1976b, « De quelques aspects de l'espace vécu dans les civilisations du monde tropical », *L'Espace géographique*, vol. 5 (1), p. 5-10
- , 1976c, « Espace vécu, mobilité, maîtrise de l'espace », *L'espace vécu, colloque tenu à Rouen les 13 et 14 octobre 1976*, Paris : CNRS-RCP, p. 71-80.
- Gabaccia D., 1998, « Immigration, Isolation and Industry », *We Are What We Eat: Ethnic Food and the Making of the Americans*, Cambridge : Havard University Press, p. 36-63
- Gedik A., 1993, « Türkiye'de İç Göçler, 1965-85: Bazı Varsayımların Sorgulaması » [Les migrations intérieures en Turquie, 1965-85 : quelques interrogations hypothétiques], Tekeli İ. (éd.), *Türk Okyar Anısına Kitap: Kent, Planlama, Politika, Sanat*, Ankara : METU, p. 213-232
- , 1997, « Internal Migration in Turkey, 1965-1985 : Test of Some Conflicting Findings in the Literature », *Review of Urban & Regional Development Studies*, vol. 9 (2), p. 170-179
- , 2003, « Differential urbanization in Turkey: 1955-2000 », communication présentée lors du 43ème congrès de l'association européenne de science régionale (ERSA), Jyväskylä, Finlande, 27-30 Août 2003
- Gençay M., 1962, *Gecekondu Problemi* [Le problème du *gecekondu*], Ankara : İmar ve İskân Bakanlığı Yayınları Komisyon, Raporları, n°6
- Geniş Ş., 2011, « Gaziantep'te göçmen hane profilleri ve kentle bütünleşme dinamikleri » [Profils migratoires à Gaziantep et dynamiques d'intégration urbaine], Gültekin M. N. (dir.), *'Ta Ezelden Taşkıdır...' Antep*, Istanbul, İletişim Yayıncılık, p.335-370
- George P., 1963, *Géographie de la consommation*, Paris : PUF, 128 p.
- Gervais-Lambony P., 1994, *De Lomé à Harare : le fait citadin*. Paris : Karthala, 480 p.
- , 1996, « Les villes d'Afrique du Sud : gestion de l'héritage et recomposition de l'espace », *Hérodote*, n°82-83, p. 41-61
- , 2001, « La citadinité, ou comment un mot peut en cacher d'autres... », Dorier-Apprill E. (dir.), *Vocabulaire de la ville. Notions et références*, Paris : Editions du Temps, p. 92-108
- Ghorra-Gobin C., 2010, « De la métropolisation : un nouveau paradigme ? », *Quaderni*, n°73, p.25-33
- Gibbal J.-M., 1974, *Citadins et paysans dans la ville africaine : l'exemple d'Abidjan*, Paris/Grenoble : PUF/Presses Universitaires de Grenoble, 398 p.
- Gilbert A., 1986, « L'analyse de contenu des discours sur l'espace : une méthode », *The Canadian Geographer / Le Géographe canadien*, vol. 30 (1), p. 13-25

Girard M., 2010, « Regards croisés sur la patrimonialisation de l'artisanat et la culture professionnelle des artisans en milieu urbain », communication présentée lors du 4^e atelier *Patrimoines culturels en Méditerranée orientale : recherche scientifique et enjeux identitaires* organisé par David J.-C. et Müller-Celka S. (25 novembre 2010), texte disponible sur <http://www.mom.fr/IMG/pdf/Girard.pdf>

Giraud F., 2010, « L'activité culinaire des étudiants étrangers à Lyon », *Hommes et migrations*, n°1283, p. 42-50

Giroud M., 2007, *Résister en habitant ? Renouveau urbain et continuités populaires en centre ancien (Berriat Saint-Bruno à Grenoble et Alcântara à Lisbonne)*, Thèse de doctorat en géographie, Poitiers, Université de Poitiers, 727 p.

Glick Schiller N., 2005, « Transborder Citizenship: Legal Pluralism within a Transnational Social Field », von Benda-Beckmann F. et von Benda-Beckmann K. et Griffiths A. (éd.), *Mobile People, Mobile Law: Expanding Legal Relations in a Contracting World*, Londres : Ashgate, p. 27-50

Glick Schiller N. et Çağlar A., 2008, *Migrant Incorporation and City Scale: Towards a theory of Locality in Migration Theories*, Malmö : Willy Brandt Series of Working Papers, 41 p.

—, 2011, « Downscaled Cities and Migrant Pathways », Glick-Schiller N. et Çağlar A. (éd.), *Locating Migration. Rescaling Cities and Migrants*, New York : Cornwell, p. 190-212

Glick Schiller N. et Fouron G. E., 2001, *Georges Woke Up Laughing: Long-Distance Nationalism and the Search for Home*, Durham : Duke University Press, 352 p.

Goffman E., 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris : Les Editions de Minuit, coll. le sens commun, 256 p.

Gökçalp A., 2012, « Turquie : tous les chemins mènent à Istanbul », *Anatoli*, n°3, dossier "La Turquie au carrefour des turbulences migratoires", p. 17-22

Gökçay G. et Shorter F., 1993, « Who Lives with Whom in Istanbul », *New Perspectives on Turkey*, n°9, p. 47-73

Gökçe B. (éd.), 1993, *Gecekonduarda Ailelerarası Geleneksel Dayanışmanın Çağdaş Organizasyonlara Dönüşümü* [Transformations dans les *gecekondu* : de la solidarité familiale aux organisations modernes], Ankara : T.C. Başbakanlık Kadın ve Sosyal Hizmetler Müsteşarlığı, 503 p.

Gökhan A. et Filiztekin A., 2008, « The determinants of internal migration in Turkey », communication présentée lors de l'International Conference on Policy Modelling (EcoMod 2008), Berlin

- Gonnard S., 2006, *L'inversion des flux migratoires interrégionaux: de nouveaux rapports entre migrations internes et développement territorial ?*, Thèse de doctorat : Urbanisme, aménagement et politiques urbaines, Université Paris 12, 377 p.
- Goode J., Curtis K. et Theophano J., 1984, « Meal Formats, Meat Cycles and Menu Negotiation in the Maintenance of an Italian-American Community », Mary D. (éd.), *Food in the Social Order*, New York : Russel Sage Foundation, p.143-219
- Goody J., 1984, *Cuisines, cuisine et classes*, Paris : Centre Pompidou/Centre de Création Industrielle, 405 p.
- Gourou P., 1970, « La civilisation du végétal », *Recueils d'articles*, Bruxelles : Société royale belge de géographie, p. 225-236
- Grafmeyer Y. et Joseph I., 2004 [1979], *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris : Flammarion, 378 p.
- Grigg D. G., 1977, « E. Ravenstein and the laws of migration », *Journal of Historical Geography*, vol. 3 (1), p. 41-54
- Grimod de la Reynière, 2012 [1804], *Almanach des Gourmands, servant de guide dans les moyens de faire excellente chère ; par un vieil amateur*, Paris : Editions Menu fretin, 1120 p.
- Guérin-Pace F., 2006, « Le quartier entre appartenance et attachement : une échelle identitaire ? », Authier J.-Y. et al. (dir.), *Le quartier. Enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales*, Paris : La Découverte, Coll. « Recherches », p. 151-162
- Guérin-Pace F. et Filippova E., 2008, *Ces lieux qui nous habitent. Identité des territoires, territoires des identités*, Paris : La Tour d'Aigues, INED-L'Aube, 276 p.
- Guillaume P., 2001, *Johannesburg, géographies de l'exclusion*, Johannesburg/Paris : IFAS/Karthala, 391 p.
- Guillon M., 1984, « Quartiers pluri-ethniques : une grande diversité », *Espaces et Sociétés*, n°85, p. 27-44
- Guillon M. et Le Fur A., 1978, « La répartition géographique des étrangers en Île-de-France », *Aspects statistiques de l'Île de France*, p. 46-96
- Guillon M. et Taboada-Leonetti I., 1986, *Le triangle de Choisy : un quartier chinois à Paris*, Paris : L'Harmattan, 210 p.
- Gumuchian H., 1988, *De l'espace au territoire, représentations spatiales et aménagement*, Grenoble : UFR de géographie, coll. "Grenoble sciences", 214 p.

- Güneş-Ayata A., 1990-1991, « Gecekonduarda kimlik sorunu, dayanışma örüntüleri ve hemşehrilik » [La question identitaire dans les *gecekondu*, structure d'entraide et sentiment d'appartenance régionale], *Toplum ve Bilim*, n°51-52, p. 89-101
- , 1996, « Solidarity in urban Turkish family », G. Rasuly-Paleczek G. (éd.), *Turkish Families in Transition*, Francfort, Berlin, Berne, New York, Paris, Vienne : Peter Lang, p. 98-113
- Gurak D. et Caces F., 1992, « Migration Networks and the Shaping of Migration Systems », Kritiz M. et Zlotnik H. (éd.), *International Migration Systems. A Global Approach*, New York : Oxford University Press, p. 150-176
- Gupta S., 1975, « Changes in the Food Habits of Asian Indians in the United States: A Case Study », *Sociology and Social Research*, vol. 1 (60), p. p.87-99
- Gürsoy D., 2004, *Turkish Cuisine in a Historical Perspective*, Istanbul : Oğlak Yayıncılık, 191 p.
- Gutwirth J. et Pétonnet C. (dir.), 1987, *Chemins de la ville : enquêtes ethnologiques*, Paris : Éditions du CTHS, 270 p.
- Güvenç M., 1992, « General Industrial Geography of Greater Istanbul Metropolitan Area: An Exploratory Analysis », Tekeli İ. et al. (éd.), *Development of Istanbul Metropolitan Area and Low Cost Housing*, Istanbul : Turkish Social Science Association, Municipality of Greater Istanbul, IULA-EMME, p. 112-160
- , 2000, « İstanbul'u Haritalamak: 1990 Sayımından İstanbul Manzaraları » [Cartographier Istanbul : perspectives à partir des données de 1990], *İstanbul Dergisi*, n°34, p. 35-40
- Güvenç M. et Oğuz İ. 1996, « Istanbul'u Okumak » [Lire Istanbul], *Toplum ve Bilim*, n°71, p. 6-58
- Hage G., 1997, « At Home in the Entrails of the West: Multiculturalism, Ethnic Food, and Migrant Home-Building », Grace H. et al., *Home/World: Space, Community, and Marginality in Sydney's West*, Annandale : Pluto, 99-153 p.
- Hamel J., 2013, « L'interdisciplinarité, manière de faire ou de dire la science ? », *EspacesTemps.net*, URL : <http://www.espacestems.net/articles/linterdisciplinarite-maniere-de-faire-ou-de-dire-la-science-2/>
- Hannam K., Sheller M. et Urry J., 2006, « Mobilities, Immobilities and Moorings », *Mobilities*, vol. 1 (1), p. 1-22
- Hannerz U., 1996, *Transnational connections. Culture, People, Places*, Londres : Routledge, 216 p.
- , 2010, *La complexité culturelle. Etude de l'organisation sociale de la signification*, A la croisée, coll. « Cultures publiques et mondes urbains », 357 p.

Harb-El-Kak M., 1996, *Politiques urbaines dans la banlieue sud de Beyrouth*, Les cahiers du CERMOC, 85 p.

Harbottle L., 1996, « Bastard" chicken or ghormeh-sabzi? Iranian women guarding the health of the migrant family », Hetherington K., Edgell S. et Warde A. (ed.), *Consumption Matters*, Oxford : Blackwell Publishers, p. 204-226

Hart C. et Saran N., 1969, *Zeytinburnu Gecekondu Bölgesi*, Istanbul : Istanbul Ticaret Odasi, 269 p.

Hassoun J.-P., 1996, « Pratiques alimentaires des Hmong du Laos en France. "Manger moderne" dans une structure ancienne », *Ethnologie française*, janvier-mars 1996, vol. 26 (1), p. 151-167

Hauser J., 1987, « Editorial : Migration et alimentation », *Hommes et migrations*, juillet 1987, n°1105, p. 3-6

Hayot A., 2002, « Pour une anthropologie de la ville et dans la ville : questions de méthodes », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 18 (3), p. 93-105

Heckmann F., 2005, *Integration and Integration Policies*, Bamberg : European Forum for Migration Studies, 277 p.

Hémardinquer J.-J., 1970, « Les graisses de cuisine en France. Essai de cartes », *Cahier des Annales*, n°28, p. 254-271

Herouard F., 2007, « Habiter et espace vécu : une approche transversale pour une géographie de l'habiter », Paquot T., Lussault M. et Younès C. (dir.), *Habiter, le propre de l'humain. Villes, territoires et philosophie*, Paris : La Découverte, p. 159-170

Hersant J., 2005, « Les associations de migrants originaires de Thrace occidentale (Grèce) à Bursa et Zeytinburnu : pratiques politiques et figures du notable », *European Journal of Turkish Studies*. n°2, URL : <http://www.ejts.org/document368.html>

Hily M.-A., Berthomière W. et Mihaylova D., 2004, « La notion de "réseaux sociaux" en migration », *Hommes et Migrations*, juillet-août, n°1250, p. 6-12

Houdaigui L., 1991, « L'alimentation des migrants maghrébins en France », *Ecologie humaine*, vol. 9 (1), p. 67-77

Houssay-Holzschuch M., 1999, *Le Cap, ville sud-africaine. Ville blanche, vies noires*. Paris : L'Harmattan, 276 p.

Hubert A., 2000, « Cuisine et politique : le plat national existe-t-il ? », *Revue des sciences sociales*, n°27, p. 8-11

HÜNEE, 2006, *Türkiye Göç ve Yerinden Olmuş Nüfus Araştırması* [Recherche sur les migrations et les populations devant quitter leur région en Turquie], Ankara : Hacettepe Üniversitesi Nüfus Etütleri Enstitüsü, 142 p.

İçduygu A. et Kirişçi K. (dir.), 2009, *Land of diverse migrations: challenges of emigration and immigration in Turkey*, İstanbul : İstanbul Bilgi University Press, 825 p.

İçduygu A., Sirkeci, İ. et Aydıngül İ., 1998, « Türkiye’de İç Göç ve İç Göçün İşçi » [Migration intérieure en Turquie et ouvrier de la migration intérieure], İçduygu A., Sirkeci, İ. et Aydıngül İ. (dir.), *Türkiye’de İç Göç*, İstanbul : Yurt Yayınları, p. 207-244

İçduygu, A., Yüksek, D. et Aksel, D., 2013, « Migration around Turkey: an overview », İçduygu, A., Yüksek, D. et Aksel, D. (dir.), *Migration around Turkey: Old Phenomena, New Research*, İstanbul : The Isis Press, p. 13-38

İlkkaracan İ. et İlkkaracan P., 1998, « 1990’lar Türkiye’sinde kadın ve göç » [Femme et migration dans la Turquie des années 1990], Celâl M. (éd.), *75. Yılda Köylerden Şehirlere*, İstanbul : Tarih Vakfı Yurt Yayınları, p. 305-322

IOM, 2004, *Glossary on Migration*, Genève: IOM, 81 p.

—, 2013, *Etat de la migration dans le monde. Le bien-être des migrants et le développement*, Genève : IOM, 220 p.

Jaillet M.-C., 1999, « Peut-on parler de sécession urbaine à propos des villes européennes ? », *Esprit*, p. 145-167

Jerome N., 1975, « On determining Food Patterns of Urban Dwellers in Contemporary United States Society », Arnott M. (éd.), *Gastronomy: The Anthropology of Food and Food Habits*, The Hague : Mouton, p. 91-112

Joffe N. F., 1943, « Food habits of selected subcultures in the US », *The problem of changing food habits*, Washington D.C. : National Research Council, p. p.97-103

Juteau D., 1999, *L’ethnicité et ses frontières*, Montréal : Les Presses de l’Université de Montréal, 232 p.

Karpat K., 1976, *The Gecekondu: Rural Migration and Urbanization*, Cambridge University Press, 291 p.

Kasaba R., 2001, « L’Empire ottoman, ses nomades et ses frontières au XVIII^{ème} et au XIX^{ème} siècles », *Critique Internationale*, n°12, p. 111-127

- Katona-Apte J., 1976, « Dietary Aspects of Acculturation: Meals, Feasts, and Fasts in a Minority in South Asia », Arnott M. (éd.), *Gastronomy: The Anthropology of Food and Food Habits*, The Hague : Mouton, p. 315-326
- Kaufmann V., 2008, *Les paradoxes de la mobilité. Bouger, s'enraciner*, Lausanne : Presses Polytechniques et universitaires romandes, coll. « Le Savoir Suisse », 115 p.
- Kazgan G., 2002, *Kuştepe Gençlik Araştırması* [Recherche sur la jeunesse de Kuştepe], İstanbul : İstanbul Bilgi Üniversitesi Yayınları, 185 p.
- Keleş R., 1983, *100 Soruda Türkiye'de Kentleşme, Konut ve Gecekondu* [L'urbanisation, la construction et les *gecekondu* en 100 questions], İstanbul : Gerçek Yayınevi, 238 p.
- Keyder Ç., 1982, *Dünya Ekonomisi İçinde Türkiye 1923-1929* [La Turquie dans l'économie mondiale entre 1923-1929], Ankara : Yurt Yayınları, 192 p.
- , 1987, *State and Class in Turkey. A Study in Capitalist Development*, Londres, New York : Verso, 252 p.
- Kılıç Ş., 1992, *Biz ve Onlar. Türkiye'de Etnik Ayrımcılık* [Nous et eux. La discrimination ethnique en Turquie.], İstanbul : Metis, 136 p.
- King R., Skeldon R. et Vullnetari J., 2008., *Internal and International Migration: Bridging the Theoretical Divide*, St Anne's College, Oxford : IMISCOE 'Theories of Migration and Social Change Conference', 69 p.
- Klatzmann J., 1979, « Une typologie de l'alimentation dans le monde », *Economie rurale*, n°129, p. 3-10
- Klein H. J., 1967, *The delimitation of the town-centre in the image of its citizens*, Proceedings of the International Study Week, Urban Core and Inner City, Amsterdam : E.-J. Brill, p. 286-306
- Kongar E., 1973, « Altındağ'da kentle bütünleşme », *Amme İdaresi Dergisi*, n°6, p. 58-84
- Kosinski L. et Mansell Prothero, R., 1975, *People on the Move. Studies on Internal Migration*, Londres : Methuen & Co Ltd, 393 p.
- Kotobi L., 2000, « Le malade dans sa différence : les professionnels et les migrants africains à l'hôpital », *Hommes et Migrations*, n°1225, p. 62-72
- Kritz M. M., Lin L. L. et Zlotnik H., 1992, *International Migration Systems. A Global Approach*, New York : Oxford University Press, 354 p.
- Krowolski N. (dir.), 1993, *Autour du riz : le repas chez quelques populations d'Asie du Sud-Est*, Paris : L'Harmattan, 276 p.

Kurban D. *et al.*, 2007, *Coming to Terms with Forced Migration: Post-Displacement Restitution of Citizenship in Turkey*. Istanbul : TESEV, 370 p.

Kurtoğlu A., 2000, « Hemşehrilik Dernekleri, Yerel siyaset ve Elit stratejileri » [Associations de compatriotes, politique locale et stratégies élitaires], Atacan F. *et al.*, *Mübeccel Kıray İçin Yazılar*, Ankara : Bağlam, p. 307-321

—, 2001, *Hemşehrilik ve Şehirde Siyaset: Keçiören Örneği* [Sentiment d'appartenance régionale et politique urbaine : le cas de Keçiören], İstanbul : İletişim Yayınları, 407 p.

Laczko F., 2008, « Migration and Development: the Forgotten Migrants », De Wind J. et Holdaway J. (éd.), *Migration and Development Within and Across Borders: Research and Policy Perspectives on Internal and International Migration*, Genève : IOM, p. 7-11

Laplantine F. et Nouss A., 1997, *Le métissage : un exposé pour comprendre, un essai pour réfléchir*, Paris : Flammarion, 127 p.

Le Bayon S., 2010, *Sociologie de la composition des collectifs web 2.0 : la diaspora bretonne*, Thèse de sociologie : Université Rennes 2, 300 p.

Le Bris E., 1981, « Contenu géographique et contenu social de la notion de résidence. Quelques réflexions à partir de résultats d'enquêtes biographiques effectuées à Lomé (Togo) et Accra (Ghana) », *Cahiers d'Etudes africaines*, vol. XXI-1-3 (81-83), p. 120-174

Le Moal M., 2013, *L'Emigration bretonne*, Coop Breizh, 530 p.

Lee E. S., 1966, « A theory of migration », *Demography*, vol. 3 (1), p. 47-57

Lehman-Frisch S., 2002, « "Like a Village". Les habitants et leur rue commerçante dans Noe Valley, un quartier gentrifié de San Francisco », *Espaces et Sociétés*, n°108-109, p. 47-69

Levenstein H., 1996, « Diététique contre gastronomie : traditions culinaires, santé et santé dans les modèles de vie américains », Flandrin J.-L. et Montanari M. (dir.), *Histoire de l'alimentation*, Paris : Fayard, p. 843-858

Lévi-Strauss C., 1958, *Anthropologie structurale*, Paris : Plon, 454 p.

Lévy J., 1994, *L'espace légitime. Sur la dimension géographique de la fonction politique*, Paris : Presses de la FNSP, 448 p.

—, 2007, « La mondialisation, un événement géographique », *L'information géographique*, vol. 71(2), p.6-31

- , 2008, *L'invention du monde : Une géographie de la mondialisation*. Paris : Presses de Sciences Po, 403 p.
- Lévy J. et Dureau F. (dir.), 2002, *L'accès à la ville. Les mobilités spatiales en questions*, Paris : L'Harmattan, coll. « Habitat et sociétés », 411 p.
- Lévi-Strauss C., 1958, *Anthropologie structurale*, Paris : Plon, 454 p.
- , 1968, *Mythologiques III. L'origine des manières de table*, Paris : Plon, 552 p.
- Lévy-Vroelant C., 2004, « Le logement des migrants en France du 19^{ème} siècle à nos jours », *Historiens et Géographes*, janvier 2004, vol. 385, p. 147-165
- Lindstrom D. et Lauster N., 2001, « Local economic opportunity and the competing risks of internal and U.S. migration in Zacatecas, Mexico », *International Migration Review*, vol. 35 (4), p. 1232-1256
- Livet R., 1969, *Géographie de l'alimentation*, Paris : Les Editions ouvrières, 318 p.
- Lopez-Caballero P., 2011, « Altérités intimes, altérités éloignées. La greffe du multiculturalisme au Mexique et en Amérique latine », *Critique internationale*, vol. 1 (50), p. 129-149
- Lowy P., 1973, *Géographie de la médina de Tunis*, Thèse de 3e type. Université de Caen, 180 p.
- Lozano-Ascencio F., Roberts B. et Bean F., 1999, « The interconnections of internal and international migration: the case of the United States and Mexico », Pries L. (éd.), *Migration and Transnational Social Spaces*, Aldershot : Ashgate, p. 138-161
- Lucas R., 1997, « Internal Migration in Developing Countries », Rosenzweig M. et Stark O. (éd.), *Handbook of Population and Family Economics*, Boston, p. 721-798
- Lussault M., 2007, *L'homme spatial : la construction sociale de l'espace humain*, Paris : Seuil, 363 p.
- , 2013a, *L'avènement du monde : Essai sur l'habitation humaine de la Terre*, Paris : Seuil, 296 p.
- , 2013b, "Urbanité", Lévy J. et Lussault M. (coord.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin, p. 1127
- Lussault M. et Signoles P. (dir.), 1996, *La citadinité en questions*, Tours : Cahiers d'URBAMA, 157 p.
- Lynch K., 1960, *The Image of the City*, Cambridge MA : MIT Press, 194 p.
- Mabe B., 1985, « Comportement alimentaire et migration ou le changement dans la continuité », *Migrations et santé*, p. 11-16

- Macbeth H. et Shetty P., 2001, *Health and Ethnicity*, CRC Press, 272 p.
- Magnarella P., 1970, « From villagers to townsman in Turkey », *The Middle East Journal*, vol. 24 (2), p. 229-240
- Maire B. et Méjean C., 2008, « Que savons-nous de l'alimentation des migrants ? », *Lettre de l'IFN*, n°129, 12 p.
- Malassis L. 1994, *Nourrir les hommes*, Paris : Flammarion, coll. Dominos, 126 p.
- Ma Mung E., 1998, « Territorialisation marchande et négociation des identités : les « Chinois » à Paris », *Espaces et Sociétés*, n°96, p. 145-164
- Ma Mung E. et Guillon M., 1986, « Les commerçants étrangers dans l'agglomération parisienne », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 2 (3), p. 105-134
- Ma Mung E. et Simon G., 1990, *Commerçants maghrébins et asiatiques en France*, Paris : Masson, coll. Recherches en Géographie, 138 p.
- Mantran R., 1989, *Histoire de l'empire ottoman*, Paris : Fayard, 810 p.
- , 2000, « Constantinople ottomane : structures de la population, peuplement et société (XVI^e-XVIII^e siècles) », Nicolet C., Ilbert R. et Depaule J.-C. (dir.), *Mégapoles méditerranéennes, Géographie urbaine rétrospective*, Paris : Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme, École Française de Rome, p. 418-433
- , 2008, *Istanbul au siècle de Soliman le Magnifique*, Paris : Hachette Littératures, 350 p.
- Massey D., 1988, « Theories of international migration : a review and appraisal », *Population and Development Review*, vol. 19 (3), p. 431-466
- Massicard E., 2005, « Politiser la provenance. Les organisations d'originaires de Sivas à Istanbul et Ankara », *European Journal of Turkish Studies*, n°2, URL : <http://ejts.revues.org/362>
- Masson M., 1994, « Espace vécu, représentation graphique et milieu culture », *L'Information géographique*, n°58, p. 162-169
- Matta R., 2010, « "L'indien" à table dans les grands restaurants de Lima (Pérou) », *Anthropology of Food*, n°7, mis en ligne le 25 décembre 2010, URL : <http://aof.revue.org/6592>
- McKenzie R.D. 2004 [1925], « L'approche écologique dans l'étude de la communauté humaine ». [auteur du livre] Grafmeyer Y. et Joseph I., 2004 [1979], *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris : Flammarion, p. 149-166

- McKenzie J. C. et Munford P., 1964, « Food Habits of West Indian Immigrants », *Proceedings of the Nutrition Society*
- Mennel S., 1992, Français et Anglais à table du Moyen Âge à nos jours, Paris : Flammarion, 537 p.
- Menzel P. et d'Aluisio F., 2007, *Hungry Planet: What the World Eats*, Material World, 288 p.
- Mercier D. et Supervielle M., 2007, « L'histoire de l'orange fraîche ou celle des réseaux ethniques dans la région de Cuenca de la Plata », *Géographie, Economie, Société*, vol. 9 (3), p. 271-281
- Merey Enlil Z. et Kaptan H., 2009, « Istanbul: Global Aspirations and Socio-spatial Restructuring in an Era of New Internationalism », Sarkis H. (éd.), *A Turkish Triangle: Ankara, Istanbul, and Izmir at the Gates of Europe*, Harvard University Press, p. 22-59
- Metton A., 1969, « Le quartier, étude géographique et psychosociologique », *Canadian Geographer*, vol. XIII (4), p. 299-316
- Michel K., 2010, « Les pratiques alimentaires des juifs russophones en ex-Allemagne de l'Est. Réinvention d'une identité juive », *Hommes et migrations*, n°1283, p. 118-127
- Mintz S., 2008, « Food and Diaspora », *Food, Culture and Society*, vol. 4 (11), p. 511-523
- Mintz S. et Du Bois C., 2002, « The anthropology of food and eating », *Annual Reviews of Anthropology*, n°31, p. 99-117
- Mintz S. et Price S., 1985, *Caribbean Contours*, Baltimore & Londres : The Johns Hopkins University Press, 264 p.
- Miossec J.-M., 2000, « Pratiques commerciales et aire culturelle arabo-islamique. Du sùq au supermarché de Tunis, une évolution contrariée ? » Balland D. (dir.), *Hommes et Terres d'Islam. Mélanges offerts à Xavier de Planhol*, Téhéran : Institut Français de Recherche en Iran, tome II, p. 179-196
- Missaoui L., 1995, « Généralisation du commerce transfrontalier : petit ici, notable là-bas », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 11 (1), p. 53-75
- Missaoui L. et Tarrius A., 2006, « Villes et migrants, du lieu-monde au lieu-passage », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 22 (2), p. 43-65
- Morel A., 1972, « L'espace social d'un village picard », *Etudes rurales*, n°45, p. 62-80
- Morvan Y., 2011, « Juifs d'Istanbul, territorialités d'une communauté entre recompositions et dislocations », *EchoGéo*, n°16, URL : <http://echogeo.revues.org/12419?lang=fr>

—, 2013, « L'aménagement du grand Istanbul : entre ambition géopolitique mondiale et enjeux fonciers locaux. Le troisième pont sur le Bosphore », *Hérodote*, n°48, p. 197-210

Murcott A., 1996, « Food as an Expression of Identity », Gustafsson S. et Lewin L. (éd.), *The Future of the National State: Essays on Cultural Pluralism and Political Integration*, Stockholm : Nerenius & Santems, p. 49-77

Naciri M., 1985, « Regards sur l'évolution de la citoyenneté au Maroc », Collectif, *Citadins, villes, urbanisation dans le monde arabe aujourd'hui : Algérie, Emirats du Golfe, Liban, Maroc, Syrie, Tunisie*, Tours : URBAMA, n° hors-série des Fascicules de Recherche, p. 37-59

Navez-Bouchanine F., 1996, « Citoyenneté et urbanité : le cas des villes marocaines » Lussault M. et Signoles P. (dir.), *La citoyenneté en questions*, Tours : Cahiers d'URBAMA, p. 103-112.

Nguyen X. L., 1993, « Le riz est plus parfumé : l'alimentation des Vietnamiens en France », Krowolski N. (dir.), *Autour du riz. Le repas chez quelques populations d'Asie du Sud-Est*, Paris : L'Harmattan, p. 165-196

Niederer A., 1985, « Recherche sur le comportement alimentaire des travailleurs immigrés italiens et turcs », *Identité alimentaire et altérité culturelle*, Neuchâtel : Recherches et Travaux de l'Institut d'Ethnologie, p. 109-120

Ocak E., 2002, « Yoksulun evi [La maison du pauvre] », Erdoğan N. (dir.), *Yoksulluk Hâlleri. Türkiye'de Kent Yoksulluğunun Toplumsal Görünümleri*, Istanbul : De:ki, p. 89-115

Oddy D. et Drouard A. (éd.), 2013, *The Food Industries of Europe in the Nineteenth and Twentieth Centuries*, Ashgate, 284 p.

Öğretmen İ., 1957, *Ankara'da 158 Gecekondu* [158 Gecekondu à Ankara], Ankara : Ankara Üniversitesi Siyasal Bilgiler Fakültesi İskân ve Şehircilik Enstitüsü Yayını, 48 p.

Okyay T., Yazar V. et Altaban Ö., 1975, « Housing and environmental standards as a product of the free market mechanism, an example », *Mimarlık*, vol. 1 (2), p. 271-294

Öncü A., 1997, « 'The Myth of the 'Ideal Home' Travels across Cultural Borders to Istanbul », Öncü A. et Weyland P. (éd.), *Space, Culture and Power - New Identities in Globalizing Cities*, New York : Zed, p. 56-72

Önen E., 1997, « Kent, Dayanışma ve Hemşehrilik Dernekleri » [Ville, solidarité et associations régionales] *Toplum ve göç. II. Ulusal Sosyoloji Kongresi (20-21-22 Kasım 1996, Mersin)*, Başbakanlık Devlet İstatistik Enst. ve Sosyoloji Derneği, 1997, p. 451-458

Öney Tan A. (dir.), 2012, *Güneşin ve Ateşin Tadı* [Le goût du soleil et du feu], Istanbul : Yapı Kredi Yayınları, 228 p.

- Özbay F., 1997, « Migration and Intra-provincial Movements in Istanbul in 1985-1990 », *Boğaziçi Journal*, vol. 11 (1-2), p. 115-150
- , 2009, « İstanbul'da 1950 Sonrası Nüfus Dinamikleri » [Les dynamiques démographiques à Istanbul après 1950], Güvenç M. (dir.), *Eski İstanbullular, Yeni İstanbullular*, İstanbul : Osmanlı Bankası Arşiv ve Araştırma Merkezi, p. 54-77
- Özcan B., 1996, « A city in search of its history glory: Gaziantep », *Private View*, n° hiver, p. 70-76
- Özgür-Baklacioğlu N., 2006, « Türkiye'nin Balkan politikasında Rumeli ve Balkan göçmen dernekleri : beklenti, roller ve sorunlar » [Les associations de migrants grecs et balkaniques dans la politique balkanique de la Turquie : attentes, rôles et interrogations], Cerit Mazlum S. et Doğan E., *Sivil Toplum Kuruluşlar ve Türk Dış Politikası: Yeni Sorular, yeni Aktörler*, İstanbul : Bağlam Yayınları, 2006, p. 46-60
- Padilla M., 2003, *Alimentations et nourritures autour de la Méditerranée*, Paris : Karthala, 264 p.
- Özsabuncuoğlu Ö., 2002, *Dört Mevsim Gaziantep Yemekleri* [Quatre saisons de plats gaziantepili], Gaziantep : Yaşar Cevizli Mağazası, 379 p.
- Padilla M. et Bencharif A., 2001, « Approvisionnement alimentaire des villes : concepts et méthodes d'analyse des filières et marchés », Padilla M., Ben Saïd T., Hassainya J. et Le Grusse P. (éd.), *Les filières et marchés du lait et dérivés en Méditerranée : état des lieux, problématique et méthodologie pour la recherche*, Options Méditerranéennes : Série B. Etudes et Recherches, n° 32, p. 262-279
- Park R., 2004 [1925], « La ville. Proposition de recherche sur le comportement humain en milieu urbain », Grafmeyer Y. et Joseph I., 2004 [1979], *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris : Flammarion, p. 83-130.
- Parmaksızoğlu İ., 1968, « Gaziantep », *Türk Ansiklopedisi*, Ankara : Milli Eğitim Basımevi, p. 189-191
- Pellerin H., 2011, « De la migration à la mobilité : changement de paradigme dans la gestion migratoire. Le cas du Canada », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 27(2), p.57-75
- Petitdemange G., 2000, « Entre lasagne, couscous et camembert. Les manières de table d'immigrés italiens », *Revue des Sciences Sociales*, n°27, p. 27-32
- Péraldi M. (dir.), 2001, *Cabas et containers : activités marchandes informelles et réseaux migrants transfrontaliers*, Paris : Maisonneuve et Larose, 361 p.
- Pérouse J.-F., 1997a, « Ankara : l'essor équivoque d'une capitale-symbole », *Revue Géographique de l'Est*, n°2-3, p. 217-242

- , 1997b, « Aux marges de la métropole stambouliote : les quartiers nord de Gaziosmanpasa, entre Varos et Batikent », *Cahiers d'Etudes sur la Méditerranée Orientale et le monde Turco-Iranien*, n°24, p. 123-162
- , 1999, « Gouverner Istanbul aujourd'hui », *Rives nord méditerranéennes*, 2ème série, UMR Telemme, n°2, p. 71-77
- , 2001, « Istanbul, une métropole en quête de cohérence et de stabilité », Jalabert G. (dir.), *Portraits de grandes villes : société, pouvoirs, territoires*, Toulouse : Presses de l'université du Mirail, p. 205-227
- , 2002, « Istanbul cernée par les citées privées », *Revue Urbanisme*, n°324, p. 26-31
- , 2004a, *La Turquie en marche*, Paris : Editions de la Martinière, 382 p.
- , 2004b, « Les tribulations du terme gecekondü (1947-2004) : une lente perte de substance. Pour une clarification terminologique », *European Journal of Turkish Studies*, n°1, URL : <http://www.ejts.org/document117.html>
- , 2004c, « Les métamorphoses de 'Gazi Mahallesi' : formation et dilution d'un quartier périphérique d'Istanbul », *Anatolia Moderna/Yeni Anadolu*, vol. X, p. 189-204
- , 2005, « Phénomène migratoire, formation et différenciation des associations de hemşehri à Istanbul : chronologies et géographies croisées », *European Journal of Turkish Studies*, n°2, URL : <http://ejts.revues.org/369>
- , 2009, « Les Erzurumlu à Istanbul : poids, territoires et réseaux », *Les vertus de l'interdisciplinarité, Mélanges offerts à Marcel Başın*, Les Cahiers de l'IATEUR, n° spécial Juin 2009, p.157-168
- , 2011, « Varoşlarda devlet var mı yok mu? İsabetli bir sorunsal mı acaba? » [L'État est-il présent dans les varoş ? La question est-elle pertinente ?], *Toplum ve Bilim*, n°26, p. 83-86
- , 2014, « L'État sans le Public : quelques conjectures à propos de l'Administration du logement collectif (TOKİ) », Aymes M., Gourisse B. et Massicard E. (dir.), *L'art de l'Etat en Turquie. Arrangements de l'action publique de la fin de l'Empire ottoman à nos jours*, Paris : Karthala, p. 173-193
- Perry C., 2000, « The taste for layered bread among the nomadic Turks and the Central Asian origins of Baklava », Zubaida S. et Tapper R., *A taste of thyme: culinary cultures of the Middle East*, Londres, Tauris Parke, p. 87-91
- Petit C., 2008, *Périurbanisation, politiques urbaines et gouvernance. Le cas de Çekmeköy, marge nord-ouest de l'agglomération d'Istanbul*, Mémoire de master, UFR de Géographie et d'Aménagement, Université Paris IV, 208 p., non publié

- Pillarella S., Renaud L. et Lagace M.-C., 2007, « Acculturation alimentaires des immigrants récents de l'Afrique de l'Ouest francophone établis à Montréal : une analyse écologique », *Les médias et le façonnement des normes en matière de santé*, Québec : Presses de l'université de Québec, p. 235-254
- Pinçon-Charlot M., Preteceille E. et Rendu P., 1986, *Ségrégation urbaine. Classes sociales et équipements collectifs en région parisienne*, Paris : Anthropos, 291 p.
- Pitte J.-R., 1991, *Gastronomie française. Histoire et géographie d'une passion*, Paris : Fayard, 265 p.
- , 2001, « La géographie du goût, entre mondialisation et enracinement local », *Annales de Géographie*, vol. 110 (621), p. 487-508
- , 2005, *Bordeaux-Bourgogne. Les passions rivales*, Paris : Hachette, 250 p.
- Pitte J.-R. et Montanari M. (dir.), 2009, *Les frontières alimentaires*, Paris : CNRS Editions, 346 p.
- Pliez O., 2007, « Des jeans chinois dans les rues du Caire, ou les espaces discrets de la mondialisation », *Mappemonde*, vol. 4 (88), URL : <http://mappemonde.mgm.fr/num16/articles/art07404.html>.
- PNUD, 2009, *Rapport mondial sur le développement humain. Lever les barrières : mobilités et développement humains*, New York : PNUD, 237 p.
- Poche B., 1983, « La région comme espace de référence identitaire », *Espaces et Sociétés*, n°42, p. 3-12
- Portes A., 1999, « La mondialisation par le bas », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, vol. 129 (1), p. 15-25
- Poulain J.-P., 2000, « Les patrimoines gastronomiques et leurs valorisations touristiques », Amirou R. et Bachimon P. (dir.), *Le tourisme local, une culture de l'exotisme*, Paris : L'Harmattan, p. 157-183
- , 2004, *Sociologies de l'alimentation : les mangeurs et l'espace social alimentaire*, Paris : PUF, 287 p.
- Poyraz M., Gandais L. et Aslan Ş., 2010, *Les quartiers populaires et la ville: Les varoş d'Istanbul et les banlieues parisiennes*, Paris : L'Harmattan, 273 p.
- Pryor R., 1981, « Integrating International and Internal Migration Theories », Kritz M., Keely C. et Tomasi S. (éd.), *Global Trends in Migration: Theory and Research on International Population Movements*, New York : Center for Migration Studies, p. 110-127
- Pumain D., 2003, « Du local au global, une géographie sans échelles ? » *Cybergeo : European Journal of Geography*, [En ligne] 12 septembre 2003, URL : <http://cybergeo.revues.org/594>

- Pumain D., Paquot T. et Kleinschmager R., 2006, *Dictionnaire La ville et l'urbain*, Economica, 320 p.
- Raffard P., 2010, *Construction d'une identité alimentaire et émergence d'une cuisine régionale. L'exemple de Gaziantep* », Mémoire de master en géographie de l'université de Paris-Sorbonne, 194 p. [non publié]
- , 2013, « Promotion touristique, construction d'un territoire gastronomique et émergence d'une identité alimentaire régionale : l'exemple de Gaziantep (Turquie) », Andrieux J.-Y. et Harismendy P. (dir.), *L'assiette du touriste. Le goût de l'authentique*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, p.299-308
- , 2014, « Döner universel », *Alternatives Economiques*, dossier "Qu'est-ce qu'on mange ?", n°15, p.84-85
- Raison-Jourde F., 1976, *La colonie auvergnate de Paris Au XIX^e siècle*, Paris : Publications de la sous-commission de recherches d'histoire municipale contemporaine, Ville De Paris, 403 p.
- Randimbivololona C., 2013, *Comment l'industrie agroalimentaire remplit nos assiettes*, Le Square, 96 p.
- Ramos E., 2006, *L'invention des origines. Sociologies de l'ancrage identitaire*, Paris : Armand Colin, 220 p.
- Randouin L., 1951, « Les problèmes soulevés par l'alimentation des nord-africains travaillant dans la métropole », *Cahiers nord-africains*, n°18-19
- Rastouin J.-L. et Ghersi G., 2010, *Le système alimentaire mondial*, Paris : Quae, coll. Synthèses, 584 p.
- Raulin A., 2000, *L'Ethnique est quotidien. Diasporas, marchés et cultures métropolitaines*. Paris : L'Harmattan, 229 p.
- Raulin A. et Hassoun J-P., 1995, « Homo exoticus », Bessis S. (dir.), *Mille et une bouche. Cuisines et identités culturelles*, Paris : Autrement, vol. 154, p. 119-129
- Ravenstein E. G., 1885. « The Laws of Migration », *Journal of the Statistical Society of London*, vol. 48 (2), p. 167-235
- , 1889, « The laws of migration », *Journal of the Statistical Society*, vol. 52 (2), p. 214-301
- Régnier F., 2004, *L'exotisme culinaire : essai sur les saveurs de l'Autre*, Paris : PUF, p. 288
- Rémy J., 1990, « La ville cosmopolite et la coexistence inter-ethnique », Bastenier A. et Dasseto F. (dir.), *Immigrations et nouveaux pluralismes. Une confrontation de sociétés*, Bruxelles : De Boeck, p. 85-107

- , 1999, « Dédoublage des espaces sociaux et problématiques de l'habitat », Bonnin P. et Villanova (de) R. (dir.), *D'une maison l'autre, parcours et mobilités résidentielles*, Grane : Editions Créaphis, p. 315-345
- Renzaho A. et Burns C., 2006, « Post-migration Food Habits of Sub-Saharan African Migrants in Victoria: A Cross-sectional Study », *Nutrition and Dietetics*, n°63, p. 91-102
- Reynolds L. G., 1935, « *The British immigrant : his social and economic adjustment in Canada* », Toronto : Oxford University Press, 364 p.
- Rezkallah A., 1986, « Notes descriptives d'une famille marocaine installée à Saint-Denis : à propos de l'alimentation », *Bulletin*, n°38, p. p.47-108
- Rigoni I., 2010, « Les médias des minorités ethniques. Représenter l'identité collective sur la scène publique », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 26 (1), p. 7-16
- Rimbert S., 1973, *Les paysages urbains*, Paris : Armand Colin, 240 p.
- Rocheffort R., 1961, *Le travail en Sicile. Etude de géographie sociale*, Paris : Presses Universitaires de France, 364 p.
- Rocheteau G., 1973, *Société wolof et mobilité*, Dakar : Office de la recherche scientifique et technique Outre-Mer, 20 p.
- Rowley A., 2009, *Une histoire mondiale de la table. Stratégies de bouche*, Paris : Editions Odile Jacob, 401 p.
- Ruf François, 2010, « Les Baoulés ne sont pas des oiseaux pour manger du riz », *Anthropology of Food*, mis en ligne le 25 décembre 2010, URL : <http://aof.revues.org/6686>
- Sack R., 1986, *Human Territoriality: Its Theory and History*, Cambridge University Press, 272 p.
- Sall M., 2010, « Vivre le Fouta à Mantes-la-Jolie. De la déterritorialisation à la reterritorialisation des pratiques alimentaires chez les migrants originaires de la vallée du fleuve Sénégal », *Hommes et migrations*, n°1283, p. 62-73
- Salt J. et Kitching R., 1992, « The relationship between international and internal labour migration », Champion T. et Fielding T. (éd.), *Migration Processes and Patterns. Volume 1: Research Progress and Prospects*, Londres : Belhaven, p. 148-162
- Sammartino G., 2010, « Peruvian Restaurants in Buenos Aires (1999-2009) », *Anthropology of Food*, mis en ligne le 25 décembre 2010, <http://aof.revues.org/6660>
- Sanchez S., 2007, *Pizza Connexion, une séduction transculturelle*, Paris : CNRS Editions, 245 p.

Santoir C., 1976, *Les sociétés pastorales du Sénégal face à la sécheresse (1972-73) : réactions à la crise et degré de rétablissement deux ans après : le cas des Peul du Galodjina*, Dakar : ORSTOM, 48 p.

Sauner M.-H., 1995, *Evolution des pratiques alimentaires en Turquie : analyse comparative*, Berlin : H. Schwarz, 431 p.

—, 2000, « Diversité et variations des pratiques alimentaires en Turquie contemporaine », Padilla M. (dir.), *Alimentation et nourritures autour de la Méditerranée*, Paris : Karthala, p. 159-177

Saunders D., 2012, *Du village à la ville. Comment les migrants changent le monde*, Paris : Seuil, 439 p.

Sayad A., 1999, *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris : Seuil, 438 p.

Schippers T. K., 2001, « Trouver la bonne distance », Bromberger C. et Morel A. (dir.), *Limites floues, frontières vives : des variations culturelles en France et en Europe*, Paris : Maison des sciences de l'homme, p. 27-37

Schüler H., 1998, *Türkiye'de Sosyal Demokrasi Particilik Hemsebrilik Alevilik* [Sociale démocratie, régime de partis, appartenance régionale et alévisme en Turquie], Istanbul : İletişim Yayınları, 346 p.

Schwab R., 1971, « Les champs migratoires, critères d'étude de la genèse et de l'évolution des structures régionales d'un espace », *Bulletins de l'Association des Géographes Français*, n°393-394, p. 369-375

Segaud M., 2007, *Anthropologie de l'espace. Habiter, fonder, distribuer, transformer*, Paris : Armand Colin, 223 p.

Semmoud N., 2001, *Les stratégies d'appropriation de l'espace à Alger*. Paris : L'Harmattan, 270 p.

Sencer Y., 1979, *Türkiye'de Kentleşme: Bir Toplumsal ve Kültürel Değişme Süreci* [Urbanisation en Turquie : une période de transformation sociale et culturelle], Ankara : Kültür Bakanlığı Yayınları, 623 p.

Şenyapılı T., 1978, *Bütünleşmemiş Kentli Nüfus Sorunu* [La question de la population citadine qui ne s'est pas intégrée], Ankara : Orta Doğu Teknik Üniversitesi, 205 p.

—, 1982, « Economic change and the gecekondu family », Kağıtçıbaşı C. (éd.), *Sex Roles, Family and Community in Turkey*, Bloomington : Indiana University Press, p. 237-248 p.

Seyman Y., 1986, *Hüzünün Coşkusu Altındağ* [Altındağ : l'émoi de la tristesse], Istanbul : Gür Yayınları, 158 p.

- Sheller M. et Urry J., 2006, « The New Mobilities Paradigm », *Environment and Planning A*, vol. 38 (23), p. 207-226
- Signoles P., 1987, « Evolution et fonctionnement de l'espace migratoire de Tunis : les grands courants migratoires vers la capitale », *Hommage au Professeur Gérard Maurer, Etudes Méditerranéennes, Fasc. 11*, Université de Poitiers : Centre Interuniversitaire d'Etudes Méditerranéennes, p. 503-542
- Simmel G., 1999 [1908], *Sociologie. Etude sur les formes de la socialisation*, Paris : PUF, coll. « Sociologies », 772 p.
- Simon P., 1992, « Belleville, un quartier d'intégration », *Migrations Société*, vol. 19 (4), p. 45-68
- , 1993, « Les quartiers d'immigration : « ports de première entrée » ou espaces de sédentarisation ? L'exemple de Belleville », *Espace, Populations, Sociétés*, n°2, p. 379-388
- Simon G., 1995, *Géodynamique des Migrations Internationales dans le monde*. Paris : PUF, 429 p.
- , 2008, *La planète migratoire dans la mondialisation*, Paris : Armand Colin, 255 p.
- Simon Barouh I., 1993, « L'alimentation quotidienne des Cambodgiens de Rennes », Korwolski N. (dir.), *Autour du riz. Le repas chez quelques populations d'Asie du Sud-Est*, Paris : L'Harmattan, p. 199-248
- Simmons A. B., 1989, « World system-linkages and international migration : new directions in theory and method, with an application to Canada », *International Population Conference, New Delhi (20-27 sept.)*, International Union for the Scientific Study of Population, p. 159-172
- Singler J., 1996, « Theories of creole genesis, sociohistorical considerations, and the evaluation evidence. The case of Haitian Creole and the Relexification Hypothesis », *Journal of Pidgin and Creole Languages*, n°11, p. 185-231
- Sjaastad L., 1962, « The costs and returns of human migration », *Journal of Political Economy*, vol. 70, (5-partie 2), p. 80-93
- Skeldon R., 2006, « Interlinkages Between Internal and International Migration and Development in the Asian Region », *Population, Space and Place*, vol. 12 (1), p. 15-30
- Sohn C., 2006, « Les avatars du township dans la ville post-apartheid. Leçons namibiennes sur le mot et la chose », *L'Espace géographique*, vol. 35 (1), p. 1-13
- Sönmez M., 1996, *İstanbul'un İki Yüzü* [Les deux visages d'Istanbul], Ankara : Arkadaş Yayıncılık, 192 p.
- Sorre M., 1943, *Les fondements de la géographie humaine (Tome I : Les fondements biologiques)*, Paris : Armand Colin, 440 p.

- Sourisce N., 2004, *La presse ethnique et l'étude des réseaux diasporiques - Exemples des communautés juives américaines*, Thèse de doctorat en géographie, Université Paris IV-Sorbonne, 270 p.
- , 2007, « Géographie de la presse ethnique : l'exemple des Juifs états-uniens », Audebert C. et Ma Mung E. (dir.), *Les nouveaux territoires migratoires: entre logiques globales et dynamiques locales*, University of Deusto Bilbao, p. 273-285
- Söytürk H., 2010, « Un métissage franco-turc des habitudes alimentaires », *Hommes et migrations*, n°1283, p. 52-61
- Spire A., 2011, *L'étranger et la ville en Afrique de l'Ouest. Lomé au regard d'Accra*. Paris : Karthala, 378 p.
- Spiro M., 1955, « Acculturation of American Ethnic Groups », *American Anthropologist*, n°57, p. 1240-1252
- Stark O. et Taylor J. E., 1991, « Migration incentives, migration types: the role of relative deprivation », *The Economic Journal*, vol. 101 (408), p. 1163-1178
- Staszak J.-F. et Collignon B. (dir.), 2004, *Espaces domestiques. Construire, habiter, représenter*, Paris : Bréal, 468 p.
- Staszak J.-F., 2013 (2003), « Espace vécu », Lévy J. et Lussault M. (coord.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin, p. 340-341
- Stokes M., 1992, *The Arabesk Debate - Music and Musicians in Modern Turkey*, Oxford : Clarendon Press, 265 p.
- Strauss P., 1972, *Les enfants de travailleurs migrants*, Paris : CIPS/CIE, 125 p.
- Strauss W. et Shatan Herzeberg M., 1955, *A Preliminary Investigation Into the Food Habits of Oriental Jewish Communities with Special Reference to the Changes Enforced by Immigration to Israel*, Jerusalem : Hebrew University Medical School, 38 p.
- Stryckman P., 1992, « Espace et communication réflexion sur le sentiment d'appartenance », *Communication et organisation*, n°1, URL : <http://communicationorganisation.revues.org/1546>
- Suter B., 2012, « Social Networks in Transit: Experiences of Nigerian Migrants in Istanbul », *Journal of Immigrant & Refugee Studies*, vol. 10 (2), p. 204-222
- Suzuki P., 1960, « Village Solidarity among Turkish Peasants Undergoing Urbanization », *Science*, vol. 132 (3431), p. 891-892

—, 1966, « Peasants without plows: some Anatolians in Istanbul », *Rural Sociology*, vol. 31 (4), p. 428-438

Tamdoğan I., 2009, « La mobilité comme compétence de la société ottomane. Nomade de la Çukurova et travailleurs migrants à Üsküdar au XVIII^e siècle », Moatti C., Kaiser W. et Pébarthe C. (dir.), *Le monde de l'itinérance en Méditerranée de l'Antiquité à l'époque moderne*, Bordeaux : Ausonius Editions, coll. Etudes n°22, p. 181-199

Tanfer K., 1983, « Internal Migration in Turkey: Socio-Economic Characteristics by Designation and Type of Move, 1965-70 », *Studies in Comparative International Development*, vol. 18 (4), p. 76-111

Tanoğlu A., 1969, *Nüfus ve Yerleşme* [Population et installation], Istanbul : İstanbul Üniversitesi Yayınları, 276 p.

Tapia S. de, 1994, « L'émigration turque : circulation migratoire et diasporas », *L'Espace Géographique*, vol. 23 (1), p. 19-28

—, 1996, « Echanges, transports et communications : circulation et champs migratoires turcs », *Revue Européenne des Migrations internationales*, vol. 12 (2), p. 45-72

—, 2003, « Le projet GAP en Turquie : aménagement du territoire, politique intérieure et géopolitique », URL : http://archives-fig-st-die.cndp.fr/actes/actes_2003/detapia/article.htm.

—, 2005, *Migrations et diasporas turques. Circulation migratoire et continuité territoriale (1957-2004)*, Paris/Istanbul : Maisonneuve et Larose, Institut Français d'Etudes Anatoliennes, 402 p.

—, 2006, « Entre Europe et Asie : Istanbul, cité cosmopolite, carrefour de diasporas ? », *Espace populations sociétés*, n°1, p. 167-179

Tapper N. et Tapper R., 1986, « "Eat This, It'll Do You a Power of Good": Food and Commensality among Durrani Pastuns », *American Ethnologist*, vol. 13 (1), p. 62-79

Tardieu M., 2003, *Les Bretons de Paris*, Paris : Editions du Rocher, 217 p.

—, 2004, *Les Alsaciens à Paris : De 1871 à nos jours*, Paris : Editions du Rocher, 210 p.

—, 2005, *Les Antillais à Paris : d'hier à aujourd'hui*, Paris : Editions du Rocher, 237 p.

Tardif C., 2009, « Webographie de revues sur les migrations internationales », *e-migrinter n°3*, URL : http://www.mshs.univ-poitiers.fr/migrinter/emigrinter/200903/emigrinter2009_03_28.pdf.

Tarrius A., 1992, *Les fourmis d'Europe. Migrants riches, migrants pauvres et nouvelles villes internationales*, Paris : L'Harmattan, 207 p.

- , 1993, « Territoires circulatoires et espaces urbains : différenciation des groupes migrants », *Les Annales de la Recherche urbaine*, n°59-60, p. 50-59
- , 1995a, *Arabes de France dans l'économie mondiale souterraine*, La Tour d'Aigues : Editions de l'Aube, 219 p.
- , 1995b, « Naissance d'une colonie : un comptoir commercial à Marseille », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 11 (1), p. 21-52
- , 1996, « Territoires circulatoires des migrants et espaces européens », Hirschorn M. et Berthelot J.-M., *Mobilités et ancrages : vers un nouveau mode de spatialisation ?*, Paris : L'Harmattan, coll. « Villes et entreprises », p. 93-100
- , 2000, *Les nouveaux cosmopolitismes. Mobilités, identités, territoires*, Paris : L'Aube, coll. « Monde en cours », 261 p.
- , 2001, « Nouvelles formes migratoires, nouveaux cosmopolitismes » Bassand M., Kaufman V. et Joye D. (dir.), *Enjeux de la sociologie urbaine*, Lausanne : PPUR, p. 135-169
- Tassin E., 2008, « Condition migrante et citoyenneté cosmopolitique : des manières d'être soi et d'être au monde », *Dissensus*, n°1, p. 2-19
- Tatlıdil E., 1989, *Kentleşme ve Gecekondu* [Urbanisation et *gecekondu*], Izmir : Ege Üniv. Edebiyat Fak. Yayınları, 127 p.
- Taylor J. E. et al., 1996, « International migration and national development », *Population Index*, vol. 62 (2), p. 181-212
- Tekeli İ., 1994, *Development of the Istanbul metropolitan area: urban administration and planning*, Istanbul : IULA, 320 p.
- , 2008, *Göç ve Ötesi* [Migrations et ensuite], Istanbul : Tarih Vakfı Yayınları, 225 p.
- Tekelioğlu Y., 1992, « La mécanisation dans le processus de modernisation de l'agriculture turque », Thobie J., Perez R. et S. Kançal (dir.), *Agriculture et industrialisation en Turquie et au Moyen-Orient*, Paris : L'Harmattan, p. 123-148
- Teti V., 1989, « L'invention d'une cuisine régionale : le cas de la cuisine calabraise », *Alimentation et régions : actes du colloque "Cuisines, régimes alimentaires, espaces régionaux"*, Nancy : Presses Universitaires de Nancy, p. 411-421
- Thibault et al., 2008, *EbEA. Espaces habités, espaces anticipés*, Rapport de recherche pour l'Agence Nationale de la Recherche, 169 p.
- Thiesse A.-M., 2001, *La création des identités nationales*, Paris : Point Seuil, 310 p.

- Thomas B., 1954, *Migration and Economic Growth: A Study of Great Britain and the Atlantic Economy*, Cambridge : Cambridge University Press, 498 p.
- Thomas W. I. et Znaniecki F., 1918-1920, *The Polish peasant in Europe and America: monograph of an immigrant group*, Boston : R. Badger, 7 volumes
- Thomason S. et Kaufman T., 1991, *Language contact, creolization, and genetic linguistics*, Berkeley : University of California Press, 411 p.
- Thouvenot C., 1995, « Une géographie revisitée : la géographie de l'alimentation » Pitte J.-R., *Géographie historique et culturelle de l'Europe*, Paris : PUPS, p. 407-423
- Tibère L., 2005, « Nourritures créoles. Cuisines symboliques et identités à la Réunion », *Diasporas*, n°7, p. 137-145
- , 2012, « Créolisation alimentaire et multiculturalité », Poulain J.-P., *Dictionnaire des cultures alimentaires*, Paris : PUF, p. 329-335
- Tibère L. et Poulain J.-P., 2000, « Mondialisation, métissage et créolisation alimentaire. De l'intérêt du "laboratoire" réunionnais », *Bastidiana*, vol. 31-32, dossier 'Cuisine, alimentation, métissage', p. 225-242
- Todaro M., 1976, *Internal Migration in Developing Countries*, Genève : International Labour Office, 106 p.
- Togan S. et Balasubramanyam V. N., 1996, *The Economy of Turkey Since Liberalization*, Londres : Palgrave Macmillan, 214 p.
- Togan S., 2013, *Economic Liberalization and Turkey*, Londres : Routledge, 336 p.
- Toker B., 1994, « Adaletsiz Gelir Dağılımına ve Kapitalist Sömürüye Karşı bir Özgürleşme ve Demokratikleşme Süreci Olarak İstanbul'a Göç ya da Katılımcı Demokrasi Yolunda bir Özyönetim Modeli » [Un modèle de gestion de la migration vers Istanbul et de la démocratie participative comme processus de libération vis-à-vis de l'exploitation capitaliste et des déséquilibres de revenus], *İstanbul ve Göç Konferansı Bildiriler Kitabı*, Istanbul : Boğaziçi Üniversitesi, p. 11-33
- Tokuz G., 1995, *Gaziantep Yemekleri* [Les plats de Gaziantep], Gaziantep : Gaziantep Üniversitesi Yayınları, 198 p.
- , 2002, *Gaziantep ve Kilis Mutfak Kültürü* [La culture alimentaire de Gaziantep et de Kilis], Gaziantep : Gaziantep Üniversitesi Vakfı Yayınları, 378 p.

- , 2007, « Gaziantep mutfak kültürü » [La culture alimentaire de Gaziantep], Collectif, *Gaziantep: Dört Yanı Dağlar Bağlar*, Istanbul : Yapı Kredi Yayınları, p. 229-255
- Toubon J.-C. et Messamah K., 1990, *Centralité immigrée, le quartier de la Goutte d'Or*, Paris : L'Harmattan, 764 p.
- Toumarkine A., 2005, « Le développement des associations de hemşehri en Turquie (1933-2003) à l'échelle nationale et départementale », *European Journal of Turkish Studies*, n°2, URL : <http://ejts.revues.org/409>
- Tripier P., 2002, « Migration et tradition pragmatique en sociologie : une relation nécessaire ? », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 18 (3), p. 25-40
- Tuchman G. et Levine H. G., 1992, « New York Jews and Chinese Food. The Social Construction of an Ethnic Pattern », *Contemporary Ethnography*, vol. 22 (3), p. 382-407
- Tugault Y., 1973, *La mesure de la mobilité : cinq études sur les migrations internes*, Paris : P.U.F., 226 p.
- Tümertekin E., 1965, *Türkiye'deki şehirlerin fonksiyonel sınıflandırılması / A functional classification of cities in Turkey*, İstanbul : İstanbul Üniversitesi Coğrafya Enstitüsü Yayınları, 43 p.
- , 1968, *Türkiye'de İç Göçler - Internal Migrations in Turkey*, İstanbul : İstanbul Üniversitesi Coğrafya Enstitüsü Yayını, n°54, 177 p.
- , 1970-1971, « Gradual Internal Migration in Turkey: A Test of Ravenstein's Hypothesis », *İstanbul Üniversitesi Coğrafya Enstitüsü Dergisi*, vol. 7 (13), p. 157-179
- , 1973, *Türkiye'de Şehirleşme ve Şehirsel Fonksiyonlar* [L'urbanisation en Turquie et les fonctions urbaines], İstanbul : İstanbul Üniversitesi, 184 p.
- , 2000, « Istanbul : une métropole anatolienne », Balland D. (coord.), *Hommes et terres d'Islam : Mélanges offerts à Xavier de Planhol*, Téhéran : Institut Français de Recherche en Iran, p. 133-141
- Türkdoğan O., 1977, *Yoksulluk Kültürü : Gecekonduların Toplumsal Yapısı* [La culture de la pauvreté : la construction sociale des gecekondu], Ankara : Atatürk Üniversitesi Basımevi, 117 p.
- Uğuz B. et Özdemir E., 2013, « Analyses of internal migration flows in Turkey: application of indirect technique of migration estimations to census data », İçduygu A., Yüksek D. et Aksel D. (dir.), *Migration around Turkey: Old Phenomena, New Research*, İstanbul : The Isis Press, p. 41-94
- Ünalın T., 2007, « Internal Displacement: Current Global Conditions and Trends », Kurban D., et al., *Coming to Terms with Forced Migration: Post-Displacement Restitution of Citizenship in Turkey*, İstanbul : TESEV, p. 33-42
- Ünsaldı L., 2005, *Le militaire et la politique en Turquie*, Paris : L'Harmattan, 354 p.

- Urbain C. et Bissot H., 2005, « Le plov dans tous ses états. Constitution d'une diaspora autour d'un plat d'Asie centrale », *Diasporas*, n°7, p. 42-56
- Urry J., 2000, *Sociology Beyond Society: Mobilities for the 21st Century*, Londres : Routledge, 272 p.
- , 2005, *Sociologie des mobilités : une nouvelle frontière pour la sociologie ?*, Paris : Armand Colin, coll. « U », Sociologie, 253 p.
- Van Hear N. et Nyberg Sørensen N., 2002, *The Migration-Development Nexus*, Genève : IOM, 327 p.
- Valassi K., 1962, « Food habits of Greek-Americans », *The American Journal of Clinical Nutrition*, p. 240-248
- Vertovec S. et Cohen R. (éd.), 1999, *Migration, Diasporas and Transnationalism*, Cheltenham : Edward Elgar, 663 p.
- Violain D., 1997, *Bretons de Paris : Des exilés en capitale*. Les Beaux Jours, 153 p.
- Villanova (de) R. et Bekkar R., 1994, *Immigration et espaces habités, Bilan bibliographique des travaux en France 1970-1992*, Paris : L'Harmattan, 210 p.
- Vullnetari J., 2012, *Albania on the Move. Links between Internal and International Migration*, Amsterdam : Amsterdam University Press, 336 p.
- Weber S., 2009, « Comprendre la mobilité, réinterroger l'intégration », *Projet*, vol. 4 (311), p. 58-67
- Weil P., 2005, *La France et ses étrangers : L'aventure d'une politique de l'immigration de 1938 à nos jours*, Paris : Folio, 592 p.
- Whinnom K., 1971, « Linguistic hybridization and the 'special case' of pidgins and creoles » Dell Hymes H. (ed.), *Pidginization and Creolization of Languages*, Cambridge : Cambridge University Press, p. 91-115
- White P. et Woods R. (éd.), 1980, *The Geographical Impact of Migration*, Londres : Longman, 245 p.
- Wirth L., 1928, *The Ghetto*, Chicago : Transaction Publishers, 306 p.
- , 2004 (1938), « Le phénomène urbain comme mode de vie », Grafmeyer Y. et Joseph I., 2004 [1979], *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris : Flammarion, p. 251-277
- Wolpert J., 1965, « Behavioural aspects of the decision to migrate », *Papers and Proceedings, Regional Science Association*, n°15, p. 159-169

- Yasa İ., 1966, *Ankara'da Gecekondu Aileleri* [Les familles des *gecekondu* à Ankara], Ankara : Sağlık ve Sosyal Yardım Bakanlığı, 304 p.
- , 1970, « Gecekondu ailesi: geçiş halinde bir aile tipolojisi » [La famille de *gecekondu* : typologie d'une famille en situation de passage], *The AÜSBF*, n°25, p. 9-18
- , 1973, « Gecekondu ailesi mozayigi » [La mosaïque de la famille de *gecekondu*], *Amme Idaresi Dergisi*, n°6, p. 41-46
- Yavuz F., 1953, « Bina yapımı teşvik » [L'encouragement à la construction d'immeubles], *İller ve Belediyeler Dergisi*, p. 63-68
- Yener S., 1977, *1965-70 Döneminde İllerarası Göçler ve Göç Edenlerin Nitelikleri* [Caractéristiques des migrations entre départements durant la période 1965-70], Ankara : Devlet Planlama Teskilati, 73 p.
- Yerasimos S., 1997, « Istanbul, métropole inconnue », *Cahiers d'Etudes sur la Méditerranée Orientale et le monde Turco-Iranien*, n°24, URL : <http://cemoti.revues.org/1466>.
- , 2001, « Istanbul : approche géopolitique d'une mégapole », *Hérodote*, n°103, p. 102-117
- Yıldırım Z. R. et Yıldırım E., 1992, « Le rôle du secteur agricole dans le développement économique de la Turquie », [Thobie J., Perez R. et S. Kañçal (dir.), *Agriculture et industrialisation en Turquie et au Moyen-Orient*, Paris : L'Harmattan, p. 33-48
- Yörükhan T., 1968, *Gecekondu ve Gecekondu Bölgelerinin Sosyo-kültürel Özellikleri* [Les *gecekondu* et les spécificités socio-culturelles des zones de *gecekondu*], Ankara : İmar ve İskan Bakanlığı-Mesken Genel Müdürlüğü-Sosyal Araştırmalar Dizisi 1, 158 p.
- Yüksel A., 2011, « Bir şehir efsanesi, göç ve değişen Antep » [Légende d'une ville, migrations et une Antep changeante], Gültekin M. N. (dir.), *"Ta Eşelden Taşkıdır..." Antep*, İstanbul : İletişim Yayıncılık, p. 371-392
- Zabin C. et Hugues S., 1995, « Economic integration and labour flows: stage migration in farm labour markets in Mexico and the United States », *International Migration Review*, vol. 29 (2), p. 395-422
- Zaninetti J.-M., 2010, « Les migrations intérieures dans les pays occidentaux développés », Moriniaux V. (dir.), *Les mobilités*, Paris : SEDES, p. 91-107
- Zelinski W., 1983, « The Impasse in Migration Theory: a Sketch Map for Potential Escapees » Morrison P. (éd.), *Population Movements: Their Forms and Functions in Urbanization and Development*, Liège : Ordina Editions, p. 19-46

Zıllıoğlu M. (éd.), 1984, *Evlîyâ Çelebi Seyahatnamesi* [Le *Seyahatname* d'Evliyâ Çelebi], vol. IX, Istanbul, p. 151-155

Zhou M., 1992, *Chinatown: The Socioeconomic Potential of an Urban Enclave*, Philadelphie : Temple University Press, 304 p.

Zolberg A., 1989, «The next waves: migration theory for a changing world», *International Migration Review*, vol. 23 (3), p. 403-430

Zürcher E., 1993, *Turkey, A Modern History*, Londres : Tauris, 424 p.

Sites internet consultés

Site de l'Association des Gaziantepi de la rive anatolienne : <http://www.gaziantepililer.org.tr/>

Site de l'Association des İslahiyeli d'Istanbul : <http://www.islahiyeliler.org.tr/>

Site de l'entreprise Faruk Güllüoğlu : www.farukgulluoglu.com.tr/

Site de l'entreprise Nejat Güllüoğlu : <http://www.gulluoglu.com/tr-tr-index-htm>

Site du restaurant Kaşibeyaz : www.kasibeyaz.com.tr/

Site du restaurant Mabeyin : www.mabeyin.com/

Site de l'entreprise Sahan : www.sahan.com/

Site de l'entreprise Seyidoğlu : www.seyidoglu.com/

Site de la Fédération des associations gaziantepi : <http://www.gaziantepililerdernegi.org/>

Site du GAP : www.gap.gov.tr/

Site du groupe Balta Limanı : <http://www.baltalimani.com/>

Site de la Municipalité de Gaziantep : <http://www.gaziantep.com.tr/index.html>

Site de l'Office turc de la Statistique (TÜİK) : <http://www.tuik.gov.tr/>

Films de fiction et documentaires visionnés et mentionnés

Azem İ., 2011, *Ekimenopolis*, 93'

Gören Ş., 1979, *Almanya acı vatan*, 85'

Güney Y., 1970, *Umut*, 97'

—, 1971, *Baba*, 96'

—, 1982, *Yol*, 105'

Kırmızıgül M. 2009, *Güneşi Gördüm*, 120'

Kürtüz T., 1979, *Gül Hasan*, 82'

Okan T., 1975, *Otobüs*, 75'

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Tables des cartes

Carte 1 – Migrations intérieures et internationales dans le monde	18
Carte 2 – Taux d’immigrés intérieurs dans la population de chaque province (1960)	139
Carte 3 – Taux de migration nette par département (1975-2012)	154
Carte 4 – Les étapes de la croissance urbaine d’Istanbul	169
Carte 5 – Lieux de naissance de la population d’Istanbul (2013)	173
Carte 6 – Lieux de naissance de la population de quatre des principales villes de Turquie (2013)	176
Carte 7 – Evolutions de la distribution de la population gaziantepi en Turquie (1965-2010) ...	195
Carte 8 – Distribution de la population gaziantepi à Istanbul (2008-2013)	215
Carte 9 – Distribution de la population gaziantepi à Istanbul par quartier (2000)	217
Carte 10 – Distribution de la population adanali et giresunlu à Istanbul (2008-2013)	221
Carte 11 – Les ressources gaziantepi à Istanbul	223
Carte 12 – Répartition des commerces gaziantepi dans le quartier de Güngören Merkez	241
Carte 13 – Le sud-est anatolien : une compétition pour la suprématie régionale	264
Carte 14 – Distribution des marchés de plein vent à Istanbul	315
Carte 15 – Villages fréquentés par Mahmut (n°1) et Ümmet (n°3) pour s’approvisionner en produits alimentaires	334
Carte 16 – Des <i>baklava</i> à la conquête du monde : l’exemple des entreprises Faruk et Nejat Güllüoğlu	346

Table des croquis

Croquis 1 – Modèle du processus perception-comportement selon Roger Brunet	39
Croquis 2 – Le processus de perception selon Antoine Bailly	41
Croquis 3 – Les « scénarios » du métissage alimentaire	73
Croquis 4 – Des trajectoires migratoires individuelles marquées par une grande hétérogénéité	200

Croquis 5 – Structure des associations gaziantepi de Turquie.....	230
Croquis 6 – Des pratiques alimentaires multi-polarisées.....	296
Croquis 7 – Système d’approvisionnement chez les Gaziantepi d’Istanbul	329
Croquis 8 – Organisation spatiale du <i>Gaziantep Yiyecekleri Şenliği</i>	349
Croquis 9 – Le « quartier gaziantepi » de Güngören Merkez.....	357
Croquis 10 – Merter : un secteur de concentration résidentielle.....	359
Croquis 11 – Kadıköy/Ataşehir : un territoire gaziantepi en formation ?	362

Table des encadrés

Encadré 1 – Quand la démarche d’enquête renseigne sur les interactions sociales entre individus : les entretiens en chaîne.....	116
Encadré 2 – Genèse des associations gaziantepi à Istanbul.....	228

Table des graphiques

Graphique 1 – Evolutions des parts respectives de la population rurale et urbaine en Turquie (1927-2012)	138
Graphique 2 – Evolutions de la population urbaine de cinq des principales agglomérations de Turquie (1927-2000)	146
Graphique 3 – Origines et destinations des flux migratoires intérieurs	147
Graphique 4 – Phases d’évolution de la population urbaine (1955-2000).....	153
Graphique 5 – Structure démographique des immigrants intérieurs (1995-2000)	166
Graphique 6 – Evolutions de l’origine des habitants d’Istanbul (1950-2013).....	174
Graphique 7 – Evolutions de la population gaziantepi (1970-2013)	191
Graphique 8 - Profil des migrations internes au département de Gaziantep (2000).....	193
Graphique 9 – Destinations des migrations gaziantepi (1970-2012).....	196
Graphique 10 – Nature des articles publiés dans la revue <i>Alleben</i> (n°24-34).....	231
Graphique 11 – Evolutions du nombre de nuitées dans les établissements hôtelier du département de Gaziantep (2000-2013).....	266

Table des photographies

Photographie 1 – Güngören Merkez, une centralité gaziantepi.....	243
Photographie 2 – Les chefs cuisinier, nouveaux ambassadeurs de la cuisine régionale.....	267
Photographie 3 – Préparation du <i>yuarlama</i>	272
Photographie 4 – Quand les pratiques de table émigrent à Istanbul.....	273
Photographie 5 – Préparation de <i>çiğ köfte</i> lors d’un pique-nique familial	278

Photographie 6 – Intérieur du réfrigérateur d'Ergin (n°46).....	280
Photographie 7 – Intérieurs des réfrigérateurs de plusieurs foyers enquêtés	284
Photographie 8 - Des produits circonscrits à une consommation hors du domicile	294
Photographie 9 – <i>Bedesten</i> et <i>Sanko Park</i> , témoins des évolutions commerciales à l'œuvre à Gaziantep depuis le milieu des années 2000.....	303
Photographie 10 – Types de produits vendus dans les épicerie gaziantepi d'Istanbul.....	317
Photographie 11 – Deux types de transferts alimentaires : l'envoi par des proches et le recours à un intermédiaire	322
Photographie 12 – La provenance des produits, un argument commercial	331
Photographie 13 – Scénographies des commerces et des restaurants gaziantepi.....	340
Photographie 14 – Le triptyque épicier-boucher- <i>firm</i> , retranscription à Istanbul d'une structure spatiale héritée	342
Photographie 15 : Le <i>Gaziantep Yiyecekleri Şenliği</i>	350

Table des tableaux

Tableau 1 – Objectifs théoriques et démarche méthodologique de la recherche	111
Tableau 2 – Les 46 enquêtés de l'échantillon d'étude.....	118
Tableau 3 – Les différentes parties de la grille d'entretien « Pratiques alimentaires et sociales des Gaziantepi d'Istanbul ».....	120
Tableau 4 – Modalités d'observation des « lieux gaziantepi » d'Istanbul	122
Tableau 5 – Description des deux parcours commentés réalisés	124
Tableau 6 – Le poids des villes en Turquie (1927-1980)	145
Tableau 7 – Le poids démographique d'Istanbul en Turquie (1950-2013).....	165
Tableau 8 – Lieu de résidence de la population immigrée/migrante selon son origine et son niveau d'éducation (1985-1990).....	179
Tableau 9 – Professions les plus représentées au sein de la Fédération des associations gaziantepi.....	198
Tableau 10 – Istanbul dans le discours des quarante-six enquêtés : des valeurs et des significations contrastées	202
Tableau 11 – Typologie des ressources gaziantepi et logiques d'implantation	225
Tableau 12 – Typologie des centralités temporaires gaziantepi à Istanbul.....	234
Tableau 13 – Calendrier concernant la famille de Saygın (n°20).....	275
Tableau 14 – Calendrier concernant la famille de Mahmut (n°1)	276
Tableau 15 – Comparaison des prix de plusieurs produits de base consommés par les mangeurs gaziantepi.....	324

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION GENERALE	1
PREMIERE PARTIE : DYNAMIQUES MIGRATOIRES ET URBAINES AU PRISME DES PRATIQUES ALIMENTAIRES	10
Introduction de la première partie	11
Chapitre 1 : Dynamiques migratoires et expériences de la ville : l'espace urbain en question	13
Introduction	13
1.1. Les migrants, acteurs centraux des dynamiques urbaines.....	15
1.1.1. Quelle place pour les migrations intérieures au sein de la recherche sur les migrations ?.....	15
1.1.2. Le poids des migrations intérieures dans le contexte migratoire mondial	17
1.1.3. Migrations intérieures vs. internationales : une dichotomie pertinente ?	20
1.2. Pour une lecture globale des phénomènes migratoires.....	24
1.2.1. Le cloisonnement scalaire, une impasse.....	24
1.2.2. Eléments pour une analyse systémique des phénomènes migratoires.....	27
1.2.2.1. L'analyse des systèmes migratoires	28
1.2.2.2. L'inclusion des migrants à la société d'arrivée	29
1.2.2.3. Migration et développement.....	31
1.3. Le migrant comme acteur des recompositions urbaines : un positionnement pour comprendre les modes de construction sociale de la ville	32
1.3.1. L'Ecole de Chicago ou la mise en avant du rôle joué par les migrants dans les dynamiques urbaines.....	33
1.3.2. Un héritage pour analyser le rôle des migrants dans les recompositions urbaines contemporaines	34
1.4. Quelle place pour l'expérience individuelle et citadine dans les études urbaines ?	36

1.4.1. Espace vécu, expérience spatiale et citoyenneté : un appareil conceptuel pour saisir les pratiques et les représentations que les citoyens ont de leur(s) territoire(s).....	37
1.4.1.1. L'espace vécu, éléments de définition.....	38
1.4.1.2. De la critique de l'espace vécu à sa reformulation en termes de territoire.....	43
1.4.2. Mobilités, urbanisation et nouvelles formes de citoyennetés.....	46
1.4.2.1. Urbanité et citoyenneté, des notions croisées.....	47
1.4.2.2. Devenir citoyen et marquer l'espace de sa présence.....	49
1.4.2.3. La citoyenneté, un concept multiscalair.....	52
Conclusion.....	54
Chapitre 2 : Mobilités des hommes, mobilités des pratiques : quand le mouvement façonne les manières de manger.....	57
Introduction.....	57
2.1. Manger, une expérience de l'espace.....	59
2.1.1. L'alimentation, un fait social et culturel total.....	59
2.1.2. Le mangeur et la construction de soi : l'inscription dans l'espace géographique.....	60
2.1.2.1. L'alimentation, un marqueur spatial.....	60
2.1.2.2. Quand la géographie intervient dans les dynamiques identitaires : l'identité spatiale alimentaire.....	62
2.2. Manger en situation de migration ou comment questionner le rapport aux lieux et à la distance d'individus mobiles.....	65
2.2.1. Le mouvement au cœur de la construction des spatialités et des systèmes alimentaires.....	66
2.2.1.1. Mobilités et géopolitique alimentaire.....	66
2.2.1.2. La mobilité, fondement de l'altérité.....	68
2.2.2. Emprunt, métissage, « créolisation » : comment penser des pratiques alimentaires mobiles et en constante redéfinition ?.....	70
2.2.2.1. De la relativité des modèles alimentaires à l'épreuve de la mobilité.....	71
2.2.2.2. Les « scénarios » du métissage alimentaire : pour une typologie de l'emprunt interculturel.....	73
2.2.2.3. La créolisation ou le mélange comme fondement de toute culture.....	77
2.3. La thématique des comportements des mangeurs migrants, lecture chronologique et thématique.....	79
2.3.1. Au départ fut la médecine.....	79
2.3.2. La progressive prise en compte des dimensions sociales et culturelles de l'alimentation.....	81
2.3.3. Le paradigme du style alimentaire... ..	83
2.3.3.1. Le « continuum alimentaire » d'Emmanuel Calvo.....	84

2.3.3.2. Une influence majeure dans le champ de la recherche sur l'alimentation des populations migrantes.....	85
2.3.4.... et sa remise en cause.....	87
2.3.4.1. Une théorie marquée par le tâtonnement méthodologique de son époque.....	88
2.3.4.2. Vers un nouveau paradigme	89
2.4. Pour une nouvelle approche de la dialectique entre alimentation et mobilités	91
2.4.1. Dépasser la spécificité géographique et culturelle dans l'analyse des mangeurs migrants	91
2.4.2. Une échelle d'analyse à repenser	92
2.4.3. Sortir du penchant essentialiste	94
2.4.4. Continuités vs. ruptures : une relation à dépasser	96
Conclusion.....	98
Chapitre 3 : Une démarche méthodologique pour analyser les relations entre reformulation des pratiques et pérennité des cadres de référence.....	100
Introduction	100
3.1. Une investigation empirique guidée par plusieurs questionnements théoriques.....	101
3.1.1. La place des pratiques alimentaires dans l'expérience migratoire et citadine.....	101
3.1.2. Construction et fonctionnement des territoires de vie d'un groupe de mangeurs immigrés et/ou migrants.....	102
3.1.3. Vivre quotidiennement la distance et l'éloignement.....	104
3.1.4. La distance vécue et perçue : un problème à résoudre	105
3.1.5. Les immigrés/migrants, des acteurs au cœur de la fabrique de la ville.....	106
3.2. Une investigation reposant sur une approche combinant les dimensions sociales et spatiales des mangeurs citadins immigrés et/ou migrants	106
3.2.1. Les Gaziantepi d'Istanbul, un groupe hétérogène	107
3.2.2. Comprendre Istanbul à travers les pratiques alimentaires de ses habitants	108
3.3. Objectifs théoriques et démarche méthodologique de la recherche	110
3.3.1. Traitement et analyse des données issues des recensements généraux et du « système d'enregistrement de la population fondé sur les adresses » (DİE- TÜİK)	113
3.3.2. L'enquête « Pratiques alimentaires et sociales des Gaziantepi d'Istanbul »	116
3.3.2.1. Caractéristiques de l'échantillon retenu.....	116
3.3.2.2. Organisation de la grille d'entretien et modalités de l'enquête	119
3.3.3. Démarches supplémentaires d'obtention des données empiriques	121
3.3.3.1. Des spatialités individuelles	122
3.3.3.2. Des pratiques alimentaires	124
Conclusion.....	125

Conclusion de la première partie.....	127
PARTIE 2 : LA PRESENCE GAZIANTEPLI A ISTANBUL : DES ACTEURS, DES LIEUX ET DES STRUCTURES EN RESEAU.....	130
Introduction de la deuxième partie.....	131
Chapitre 4 : Istanbul ou l'Anatolie sans la distance	133
Introduction	133
4.1. Espaces et temps des migrations intérieures en Turquie	134
4.1.1. 1950-1965 : Modernisation nationale et apparition de la question migratoire	135
4.1.1.1. Le passage d'une Turquie rurale à une Turquie industrielle et urbaine	136
4.1.1.2. Exode rural, urbanisation et <i>gecekondu</i>	140
4.1.1.3. L'intérêt progressif du monde académique pour la thématique migratoire.....	142
4.1.2. 1965-1980 : L'explosion migratoire et urbaine.....	144
4.1.2.1. Une augmentation des flux migratoires sans précédent dans l'histoire du pays	144
4.1.2.2. Politisation et complexification de l'analyse	148
4.1.3. 1980-2000 : Vers une redéfinition des flux migratoires et du profil des migrants	151
4.1.3.1. Essoufflement de l'exode rural et apparition de nouvelles migrations.....	152
4.1.3.2. Complexification des dynamiques migratoires et individualisme méthodologique	156
4.1.3.3. Le <i>Varoşlu</i> ou le paradigme de « l'Autre menaçant ».....	159
4.1.4. Depuis 2000 : ralentissement et désintérêt pour la question des migrations intérieures	161
4.2. « Tous les chemins mènent à Istanbul ».....	163
4.2.1. Migrations et fabrique de la ville	164
4.2.1.1. Les migrations intérieures vers Istanbul, une maquette du système migratoire de la Turquie ?.....	164
4.2.1.2. De la ville concentrée à l'urbain diffus.....	168
4.2.2. Istanbul, métropole anatolienne.....	171
4.2.2.1. Qui sont les Stambouliotes ?	172
4.2.2.2. Istanbul, une mégapole « régionalement » structurée ?.....	177
4.3. Appartenances régionales et citadinités dans l'Istanbul d'aujourd'hui.....	180
4.3.1. L'origine géographique, une invention ?.....	181
4.3.1.1. Une variable identificatoire essentielle	181
4.3.1.2. De l'importance du contexte d'analyse	183
4.3.2. Les associations de <i>hemşebri</i> : quand une ressource identitaire participe du façonnement des citadinités individuelles et collectives.....	184

Chapitre 5 : Istanbul, une « capitale » gaziantepli hors des frontières départementales	188
Introduction	188
5.1. La place d'Istanbul dans le champ migratoire gaziantepli	189
5.1.1. Les Gaziantepli, un groupe peu mobile ?.....	190
5.1.1.1. Un poids démographique assez faible dans le paysage migratoire national.....	190
5.1.1.2. La distribution spatiale des Gaziantepli en Turquie, un cas exemplaire des dynamiques migratoires internes au pays ?	192
5.1.2. La place d'Istanbul au sein des systèmes individuels de représentations	199
5.1.2.1. Istanbul, un « espace de primarité ».....	204
5.1.2.2. Istanbul en attendant d'autres ailleurs	208
5.1.2.3. Istanbul avant le retour à Gaziantep	211
5.2. Une distribution spatiale et fonctionnelle entre repli communautaire et conquête de nouveaux territoires	213
5.2.1. Les enseignements des données de recensement	214
5.2.2. Une distribution spatiale en voie de périphérisation	218
5.2.3. Des logiques socio-spatiales communes à l'ensemble des groupes immigrés ?	219
5.3. Des citadinités individuelles et collectives façonnées par la fréquentation de lieux et de services gaziantepli.....	222
5.3.1. Les ressources gaziantepli dans la construction des spatialités citadines	226
5.3.1.1. Des pratiques quotidiennes de consommation pensées dans un renvoi fréquent à la référence régionale	226
5.3.1.2. Le monde associatif ou l'officialisation du fonctionnement communautaire	227
5.3.1.3. Une présence qui s'appuie aussi sur des ressources temporaires	233
5.3.2. L'appartenance régionale comme instrument de marquage territorial : le cas du quartier de Güngören Merkez	236
5.3.2.1. Quelle place occupe le quartier dans la géographie stambouliote... ..	237
5.3.2.2. ... et dans celle des immigrés/migrants originaires de Gaziantep ?	240
Conclusion.....	245
Conclusion de la deuxième partie	246
PARTIE 3 : MANGER A ISTANBUL : GERER LA DISTANCE POUR DEVENIR CITADIN	249
Introduction de la troisième partie.....	250
Chapitre 6 : Manger à Istanbul : pratiques et représentations	253

Introduction	253
6.1. Migration et choix alimentaires : comment mangent les Gaziantepli d'Istanbul ?	254
6.1.1. Avant la migration, un repas composite.....	255
6.1.1.1. Un régime alimentaire carné.....	257
6.1.1.2. L'équilibre entre viande et légume.....	258
6.1.1.3. Epices et condiments.....	259
6.1.1.4. Des produits, des plats et des techniques de préparation singuliers.....	260
6.1.2. « Être gaziantepli », une image de marque et une identité façonnées par l'alimentation ?.....	262
6.1.2.1. Ayntab, Antep, Gaziantep : vicissitudes historiques d'une capitale régionale.....	262
6.1.2.2. Du bon usage d'une tradition inventée.....	265
6.1.3. Entre transformations alimentaires et maintien identitaire : comment se nourrissent les Gaziantepli à Istanbul ?	269
6.1.3.1. Un discours et des pratiques encore marqués par la référence gaziantepli.....	270
6.1.3.2. Déconstruction alimentaire et mise à distance des cadres identitaires originels.....	279
6.1.3.3. Des pratiques gaziantepli intégrées à des systèmes culinaires globaux.....	282
6.2. Des pratiques alimentaires de plus en plus multi-polarisées	286
6.2.1. La question de la substitution, ou l'impossible mimétisme culinaire.....	286
6.2.2. Découvertes et innovations	290
6.3. Pour une analyse dynamique et évolutive des comportements alimentaires en situation de migration.....	295
6.3.1. Des influences alimentaires emboîtées.....	295
6.3.2. De l'importance de la trajectoire migratoire pour comprendre les stratégies alimentaires des populations immigrées.....	300
6.3.2.1. Les comportements alimentaires à Istanbul : résultats de la trajectoire migratoire et de l'expérience de la ville ?.....	300
6.3.2.2. Restructuration du paysage alimentaire et relativité des pôles traditionnels de référence	302
Conclusion.....	305
Chapitre 7 : La question des réseaux d'approvisionnement : quand les mangeurs deviennent acteurs d'urbanité.....	308
Introduction	308
7.1. Quand l'acte alimentaire devient instrument d'urbanité : le rôle de l'approvisionnement dans le façonnement de l'espace urbain	310
7.1.1. Des stratégies d'approvisionnement entre complémentarité et concurrence.....	310

7.1.1.1. Vers une hégémonie de la grande distribution et du secteur agro-alimentaire dans les stratégies d'approvisionnement.....	311
7.1.1.2. Une source d'approvisionnement courante : les marchés de plein vent.....	314
7.1.1.3. Les commerces gaziantepi, des ressources dédiées.....	316
7.1.2. Les transferts alimentaires : des logiques d'approvisionnement multiscalaires.....	321
7.1.2.1. Comment sont envoyés les colis et que contiennent-ils ?.....	321
7.1.2.2. Comment sont utilisés les produits reçus ?.....	325
7.1.3. Pour une analyse systémique des stratégies d'approvisionnement élaborées par les Gaziantepi d'Istanbul.....	327
7.1.3.1. Des stratégies d'approvisionnement différenciées.....	328
7.1.3.2. Complémentarité et concurrence : une grille d'analyse pertinente ?.....	335
7.2. L'entrepreneuriat alimentaire gaziantepi : entre ressource économique, outil d'urbanité et instrument de citadinité.....	336
7.2.1. Les établissements de restauration, une vitrine efficace.....	337
7.2.1.1. Quand l'activité commerciale et l'appartenance régionales se mettent en scène dans l'espace urbain.....	338
7.2.1.2. L'investissement gaziantepi dans le secteur industriel agroalimentaire.....	344
7.2.1.3. L'alimentation comme outil permettant l'émergence d'urbanités temporaires : le cas des fêtes et des festivals.....	347
7.3. Les Gaziantepi à Istanbul, des créateurs d'urbanité ?.....	352
7.3.1. Empreinte de la présence gaziantepi sur le profil et le fonctionnement de certains territoires urbains.....	353
7.3.2. La création d'une offre originale intégrée au tissu commercial global.....	355
7.3.3. La présence gaziantepi localisée : un marqueur socio-spatial entrant dans le profil et le fonctionnement de certains quartiers d'Istanbul.....	356
7.3.3.1. Güngören Merkez, un pôle gaziantepi entre concentration résidentielle et attractivité commerciale.....	357
7.3.3.2. Merter : une présence résidentielle diffuse.....	358
7.3.3.3. Kadıköy/Ataşehir : un territoire gaziantepi en formation ?.....	360
Conclusion.....	364
Conclusion de la troisième partie.....	366
CONCLUSION GENERALE.....	369
ANNEXES.....	376
Annexe 1 : Cartes générales sur la Turquie.....	378
Annexe 2 : Carte des divisions administratives d'Istanbul.....	379
Annexe 3 : Structure de la population d'Istanbul selon son lieu de naissance (2013).....	380
Annexe 4 : Répertoire de l'Association des Gaziantepi d'Istanbul (<i>İstanbul Gaziantepililer Derneği</i>).....	382
Annexe 5a : Grille d'entretien en turc.....	383
Annexe 5b : Grille d'entretien en français.....	391
Annexe 6 : Glossaire.....	399

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES	402
TABLE DES ILLUSTRATIONS	447
TABLE DES MATIERES	450